

L'ART

DE VÉRIFIER LES DATES,

DEPUIS L'ANNÉE 1770 JUSQU'A NOS JOURS.

On trouvera des exemplaires complets de cet ouvrage, dans tous les formats, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23, à Paris.

L'ART
DE VÉRIFIER LES DATES,

DEPUIS L'ANNÉE 1770 JUSQU'A NOS JOURS;

FORMANT LA CONTINUATION OU TROISIÈME PARTIE DE L'OUVRAGE PUBLIÉ, SOUS CE NOM, PAR LES RELIGIEUX BÉNÉDICTINS DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR.

TOME NEUVIÈME.



PARIS,
AMBROISE DUPONT ET RORET,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 37.

IMPRIMERIE MOREAU, RUE MONTMARTRE, N°. 39.
1826.



L'ART
DE VÉRIFIER LES DATES;

LES DEUX PREMIÈRES PARTIES, PUBLIÉES PAR LES RELIGIEUX BÉNÉDICTINS; LA TROISIÈME PARTIE, OU CONTINUATION, DÉDIÉE AU ROI, ET RÉDIGÉE PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET HOMMES DE LETTRES.

TROISIÈME AVIS AUX SOUSCRIPTEURS.

25 janvier 1820.

L'Art de vérifier les dates est un ouvrage dont le titre a besoin d'être expliqué. Dans sa première édition, ce n'était véritablement qu'une table chronologique où les différentes ères placées collatéralement, et la succession de tous les souverains alors connus, offrait un moyen facile pour classer les événements suivant leurs dates. Les savants bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, qui avaient fait cette utile entreprise, reçurent de tels applaudissements, qu'ils publièrent bientôt après une seconde édition, où le format in-folio fut substitué à l'in-quarto, en sorte qu'ils y placèrent un plus grand nombre d'événements historiques. Leur succès n'en ayant pas été moindre pour cela, ils firent une troisième édition qu'ils portèrent à trois volumes in-folio, et leur ouvrage devint une véritable histoire.

La frivolité que l'on reproche quelquefois bien injustement à notre siècle, n'a pas empêché que l'on n'ait senti le mérite d'un ouvrage sérieux, où la suite des faits n'a d'autre organisation que celle que donne la suite des événements, en sorte que le lecteur, ne recevant aucune impression que celle qui résulte de l'observation d'un enchaînement naturel, forme lui-même, comme il lui plaît, et avec plus de liberté, s'il en a le talent, le tableau des conséquences nécessaires qu'entraîne la succession des événements, et acquiert cette prévision qui caractérise le véritable homme d'État.

Un premier éditeur a voulu compléter cet ouvrage en recueillant les manuscrits qui devaient former la quatrième édition des bénédictins. Le fruit de ses recherches et de ses travaux a produit un quatrième volume in-folio qui sert de tête à l'ouvrage auquel il est absolument nécessaire. En effet, les premières éditions avaient commencé l'histoire à l'ère chrétienne, et avaient omis tous les événements anté-

teurs, dont le premier volume donne le tableau : c'est un sistème sans doute, parce que, lorsque l'on veut remonter aux premières origines, les matériaux nous manquent, et notre imagination est forcée d'y suppléer. Mais c'est un sistème qui, malgré quelques défauts, doit encore être considéré comme supérieur à tous ceux qui ont précédé.

Un second éditeur s'est occupé d'un supplément plus nécessaire encore ; celui qui contient le récit des événements écoulés depuis l'an 1770 jusqu'à nos jours. Cette histoire, plus difficile, est aussi plus intéressante, les derniers événements dont nous avons été les témoins offrant le spectacle le plus grand et le plus curieux que l'histoire de l'Europe puisse nous présenter depuis qu'elle est connue. Un seul homme n'aurait pu y suffire ; une société s'en est chargée, et le second éditeur ayant été distrait par d'autres travaux, c'est un troisième qui y a consacré son temps et des avances pécuniaires très-considérables. Par ses soins, les trois volumes in-folio qui composent la continuation de *l'Art de vérifier les dates*, s'impriment à la fois. Chacun d'eux se compose de quatre volumes in-8°. ; deux de ces derniers ont déjà été publiés pour le premier volume in-folio qui contient l'histoire de l'Europe depuis 1770 jusqu'en 1800. On y trouve la chronologie de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Espagne. Le troisième volume in 8°., qui s'imprime en ce moment, termine cette dernière histoire, et donnera celle du Portugal et une partie de celle d'Italie : il est imprimé aux deux tiers.

Le second volume in-folio continuera l'histoire de l'Europe depuis 1800 jusqu'à nos jours ; le premier volume in-8°. a paru et renferme l'histoire de France jusques et compris 1817 ; le tiers du second volume, qui termine l'histoire de France, est déjà imprimé ; la fin donnera celle d'Angleterre : l'impression en est fort avancée.

Le troisième volume in-folio renfermera l'histoire de l'Amérique ; le premier volume in-8°. paraît en ce moment : on y trouve une introduction qui rend compte des découvertes de Christophe Colomb ; elle est suivie de la chronologie de la Floride, de celle de l'ancien et du nouveau Mexique, du royaume de Guatémala et du commencement de la Californie.

L'éditeur revoit lui-même tout l'ouvrage avec le plus grand soin, afin que les différentes parties qui le composent soient d'accord entre elles, et qu'elles aient une juste proportion. L'Atlas de M. A. H. Brué, si distingué par son exactitude et la beauté de son exécution, a été adopté pour être joint à *l'Art de vérifier les dates*, pour ceux qui vou-

dront le lire avec des cartes ce dont on ne peut guère se dispenser.

L'ouvrage entier, pour lequel on souscrit chez MM. Ambroise Dupont et Roret, quai des Augustins, n°. 37, chargés de la vente des volumes qui ont déjà paru, se compose ainsi qu'il suit :

Première partie. Temps antérieurs à l'ère chrétienne, cinq volumes in-8°., formant un volume in-folio ou un volume in-4°.

Seconde partie. Depuis l'ère chrétienne jusqu'à l'année 1770, dix-huit volumes in-8° ou cinq volumes in-4°.

Troisième partie. De 1770 à 1826, douze volumes in-8° formant cinq volumes in-folio ou trois volumes in-4°.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

LE PRIX DE CHAQUE VOLUME

In-8°. est de.	7 fr.
In-4°.	45
In-folio.	75

On a tiré, dans le seul format in-4°., des exemplaires sur papier vélin, dont le prix est double, c'est-à-dire, de 90 fr. le volume ; on ajoute 1 fr. 60 c. par volume in-8°., 5 fr. par volume in-4°. et 6 fr. par volume in-folio, pour les recevoir francs de port dans les départements. Les personnes qui n'auront pas souscrit avant la publication de la sixième livraison, paieront un dixième en sus du prix de souscription.

Les rédacteurs de la continuation de *l'Art de vérifier les dates*, sont : MM. Lacretelle jeune, de l'Académie française ; Eyriès, de Marchangy, Depping, Hase, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; Saint-Martin, Abel Rémusat et Walcknaer, tous trois de la même Académie ; Hippolyte de la Porte, Hyacinthe Audiffret, le marquis de Châteaugiron, Dezos de la Roquette, Benjamin Guérard, l'abbé de la Bouderie, D. B. Warden, Billy, de Courcelles et Trémisot.

L'Atlas de M. Brué se vend chez l'auteur, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 9, et chez M. Simonneau, rue de la Paix, n°. 6.

On trouvera chez les mêmes libraires les ouvrages suivants.

Traité d'Aristarque de Samos, sur les grandeurs et les distances du soleil et de la lune, et *Fragment de Héron de Bizance sur les mesures* ; traduits du grec pour la première fois avec des commentaires et des observations. Firmin Didot, père et fils, libraires, rue Jacob, n°. 24 ; de l'imprimerie de Firmin Didot, 1823 ; prix : 7 fr.

Cet ouvrage est composé de deux parties : dans la première, est le *Traité d'Aristarque de Samos*, que l'auteur a publié le premier en France, revu sur huit manuscrits de la Bibliothèque du Roi, en grec, en latin et en français, le texte grec et la version latine ayant été imprimés en 1810, et les planches nécessaires ne s'y trouvant point, on a tiré à part quelques exemplaires de cette

traduction française, en faveur de ceux qui voudraient la joindre au texte; prix . 3 fr., et 6 fr. sur papier vélin.

Le *Fragment de Héron de Bisance* est destiné à prouver l'erreur de ceux qui ont confondu ce géomètre avec le célèbre mécanicien Héron d'Alexandrie, pour déterminer le sistème métrique des Égyptiens. Cette faute a malheureusement été commise dans le bel ouvrage publié sur la description de l'Égypte. On a tiré aussi à part quelques exemplaires de ce fragment, en faveur de ceux qui voudraient le joindre à leur exemplaire de la description de l'Égypte, édition in-8°.; le prix de cet ouvrage est de 3 fr. sur beau papier, et de 6 fr. sur papier vélin.

La collection des deux ouvrages réunis est accompagnée d'une table alfabétique des noms propres dont il y est fait mention : on y trouvera facilement par ce moyen tout ce qui pourra intéresser dans ce volume, dont l'impression a été très-soignée.

Dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes, par Annibal, l'an 218 avant notre ère, troisième édition, accompagnée d'une carte gravée par Ambroise Tardieu, suivie de nouvelles observations sur les deux dernières campagnes de Louis XIV, et d'une dissertation sur le mariage du célèbre Molière. Un volume in-8°.; prix . 3 fr.

On y joindra, 1° un supplément à l'édition de Tite-Live, insérée dans la collection des auteurs classiques latins, de M. Lemaire, 11 p., in-8°., 2°. dissertation sur la femme de Molière, 16 p., in-8°.

Supplément aux diverses éditions des œuvres de Molière, ou Lettres sur la femme de Molière, et poésies du comte de Modène, son beau-père. Paris, 1825, in-8°.; prix . 3 fr.

Nouveau sistème de *Bibliographie alfabétique*, seconde édition, précédée par des considérations sur l'ortographe française, divisée en trois parties, ornée d'un portrait de Toth ou Hermès. Paris, février, 1822, in-12; prix : 3 fr.

Vie de Louis de Berton de Crillon des Balbes, surnommé le brave Crillon, suivie de notes historiques et critiques. Paris, impression de Firmin Didot, 1825 et 1826, trois volumes in-8°., dont les deux premiers sont en vente et le troisième sous presse; prix : 6 fr. le volume, et 12 fr. sur papier vélin.

On trouvera dans la seconde partie une histoire des duels depuis la plus haute antiquité jusqu'à Louis XII; elle sera continuée dans le second volume jusques et y compris le règne de Charles IX. Ce travail, qui a nécessité de longues et nombreuses recherches, forme à lui seul plus d'un volume.

Vie de Louis des Balbes de Berton de Crillon, surnommé le brave Crillon, par M. l'abbé de Crillon, agent-général du clergé de France, troisième édition. Paris, 1826, impression de Firmin Didot, un volume in-12, prix 2 fr. 50 cent. sur beau papier, et 5 fr. sur papier vélin.

Ce petit volume renferme la vie du brave Crillon, telle qu'elle est dans l'ouvrage précédent, mais avec un petit nombre de notes qui tiennent plus particulièrement au sujet.

IMPRIMERIE MOREAU, RUE MONTMARTRE, N° 39.

CONTINUATION
DE
L'ART
DE VERIFIER LES DATES.

INTRODUCTION
A LA CHRONOLOGIE HISTORIQUE
DE L'AMÉRIQUE.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES DE CHRISTOPHE COLOMB.

Christophe Colomb (1), habitant de Gênes (2), après avoir parcouru toutes les mers connues de son temps, et avoir

(1) Tous les auteurs espagnols écrivent *Colon*, au lieu de *Colombo*, qui était son véritable nom. Les Français l'appellent *Colomb*, et les Anglais *Columbus*. Antonio de Herrera, Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar oceano, Madrid, 1726. (Dec. I, lib. I, cap. 7.)

(2) Gênes et Plaisance se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. Son fils Fernando dit que de son temps on trouvait encore, dans cette dernière ville, des personnes de considération qui étaient de sa famille; et que l'on y voyait des tombeaux avec les armes et les noms des Colomb. (*Fernando Colon*, *Vida del Amirante*, ou *Vie de Colomb*, *por son fils*, cap. 2.) Herrera dit (*Decad.* I, lib. 1, cap. 7) qu'il naquit à Gênes; qu'étant fort jeune il alla chercher fortune en Portugal, et qu'il s'y maria à doña Felipa Muniz de Perestrelo, fille du gouverneur portugais de Porto-Santo, dont il eut un fils. Cet auteur ajoute qu'on

fait une étude approfondie de la navigation (1), avait observé en passant le détroit de Gibraltar, pour son commerce avec le Portugal, qu'à une certaine époque de l'année les vents soufflaient régulièrement dans une même direction, d'où il avait conclu qu'ils ne pouvaient venir que de quelque terre lointaine. Les habitants des Açores lui avaient raconté que les vents d'ouest amenaient fréquemment sur leurs côtes, de grands pins et des roseaux, qui ne croissaient pas dans leurs parages; et qu'un jour ils y avaient jeté les cadavres de deux hommes, différant totalement des naturels de leurs îles par les traits et par la couleur (2). La moitié du globe était d'ailleurs à peine connue, et Colomb ne pouvait s'imaginer que l'autre moitié fût absolument composée d'eau. Il était donc persuadé qu'en partant des Canaries et en naviguant à l'onest, au travers de la mer Atlantique, on trouverait infailliblement des pays nouveaux, qui devaient être, selon lui, une partie du vaste continent de l'Inde, et qu'on suivrait, pour arriver à ce continent, une route plus courte et plus directe que celle que les Portugais venaient de découvrir par le sud (3).

---

voulait le faire descendre des anciens seigneurs de Cucaro dans le Montferrat, et que cette contestation sur son origine devait être soumise à la décision du conseil [illegible]uverain des Indes. Molloy, auteur d'un ouvrage bien con[illegible]tulé *de Jure maritimo*, imprimé à Londres en 1682, dit, [illegible] sa préface, que Colomb était né en Angleterre, mais qu'il résidait à Gênes. — On pense que l'année 1446 fut celle de sa naissance. (*Munoz* p. 42.)

(1) *Hist. del Nuevo Mundo*, lib. I, Madrid, 1793. — Voyez *note A* à la fin de l'article.

(2) Gonzalo Hernandez de Oviedo, Hist. gen. et nat. de las Indias, lib. II, cap. 2. — Gomara, cap. 13 et 14. — *Elogi storici de Cristoforo Colombo*, p. 6-9, Parma, 1781.

(3) On prétend que le fameux pilote Alonzo Sanchez de Huelva, fesant route, en 1484, des Canaries à Madère, fut assailli par une tempête si impétueuse, qu'il se vit contraint de laisser aller son navire au gré des vents; qu'après une navigation de vingt-neuf jours, il aborda dans une île qu'on a supposée être celle de Saint-Domingue, et qu'il revint à Tercère avec quatre hommes seulement des dix-sept qui formaient son équipage. On ajoute qu'à son retour, il alla loger dans la maison de Colomb, où il mourut peu de temps après, et qu'il lui laissa, en reconnaissance des bons traitements qu'il en avait reçus, le journal de son voyage et tout ce qu'il possédait. *G. de la Vega*,

Les richesses que produisait le commerce des épiceries (1) excitaient alors la cupidité de toutes les nations commerçantes de l'Europe. Colomb jugea le moment favorable à l'exécution du plan qu'il avait formé, et crut devoir le soumettre de préférence à la seigneurie de Gênes, sa patrie. Le sénat ayant traité son projet de rêverie et de chimère, il passa en Portugal et le communiqua à Jean II, qui s'occupait alors de la découverte des côtes d'Afrique. Ce prince chargea de l'examiner une commission de trois cosmographes (2), qui, abusant de la confiance de Colomb, firent partir secrètement une caravelle, avec ordre de suivre exactement la route indiquée. Mais le pilote, effrayé par les difficultés de l'entreprise, et son équipage étant tombé dans le découragement, revint sur ses pas (3).

Colomb, indigné, quitta furtivement le Portugal, vers la fin de l'année 1484, de crainte d'y être retenu malgré lui par le roi, et passa en Espagne. Sa femme étant morte, vers cette époque, il laissa son fils Diego sous la conduite de Juan Perez de Marchena, dans le couvent de la Rabida, situé à une demi-lieue de Palos, et se rendit à Cordoue pour présenter un mémoire au roi Ferdinand et à la reine Isabelle. Il envoya en même temps en Angleterre son frère *Bartolomé* pour le communiquer au roi Henri VII; mais il fut pris par des corsaires et conduit dans un pays inconnu, où il gagna, en fesant des cartes marines, une somme d'argent suffisante pour l'aider à continuer son voyage jusqu'à Londres. Les auteurs anglais prétendent qu'il y fut favorablement accueilli : ceux d'Espagne, à l'exception du fils de Colomb, disent, au contraire, que la cour refusa de l'écouter (4).

Colomb obtint une audience de D. Alonso de Quintanilla,

Florida del Inca, lib. I, cap. 3, Madrid, 1723. — *Acosta : Hist. nat. y mor. de las Indias*, lib. XVIII, cap. 10, Séville, 1590.

(1) Epiceries de l'Asie, c'est-à-dire le poivre, la cannelle, les clous de girofle, le gingembre, la noix muscade, etc.

(2) D. Diego Ortiz, évêque de Ceuta, connu auparavant sous le nom du docteur Calçadilla, et deux médecins juifs, Josef et Rodrigo, versés dans la cosmographie.

(3) L'évêque de Ceuta, que le roi consulta à ce sujet, proposa ce moyen pour éviter de donner la récompense que l'amiral demandait. On fit partir la caravelle sous prétexte d'envoyer des vivres et des secours aux îles du Cap-Vert. (Fernando Colon, *Vida del Amirante*, cap. 10. — Herrera, Dec. I, lib. I, cap. 7.)

(4) Oviedo dit (*Hist. gén.* liv. II, ch. 4), que Henri VII re-

grand-trésorier de Castille, qui l'écouta favorablement. Il fit aussi part de son projet à D. Luis de la Cerda, premier duc de Médina-Céli; mais celui-ci ne parut y prendre aucun intérêt. Étranger en Espagne, pauvre et sans protection, Colomb fit sans succès ses premières tentatives auprès de la cour. Une commission de cosmographes à laquelle le père Hernando de Talavera, confesseur de la reine, soumit son mémoire, s'y opposa en disant: « que s'il y avait véritablement des pays habitables au couchant, on en aurait été déjà informé par quelqu'un de ces intrépides navigateurs qui avaient parcouru les mers depuis la création du monde; qu'il faudrait au moins trois ans pour arriver à l'extrémité de l'orient par la route proposée; qu'en allant à l'occident, on descendait toujours, et que par conséquent il serait impossible de retourner en Espagne. » Colomb dédaigna de répondre à ces objections dictées par l'ignorance. Après avoir employé cinq années en démarches inutiles, il se rendit à Séville. Là, il fit des ouvertures à D. Henri de Gusman, duc de Médina Sidonia et au duc de Médina-Céli, qui montrèrent la même indifférence (1).

Il quitta alors la cour, et se retira au couvent de la Rabi-

jeta son projet, quoiqu'il lui eût été proposé par le conseil d'État. Francisco Lopez de Gomara prétend que Bartolomé étant revenu sans avoir rien fait, Colomb traita avec Alphonse V, roi de Portugal (Lib. 1er., cap. 15 *de la Historia general de las Indias*, pub. pour la première fois en 1552. Herrera dit (Dec. I, liv. 1, ch. 7), qu'il éprouva beaucoup de retard avant d'arriver en Angleterre, et qu'il resta quelque temps à Londres pour connaître les intrigues de la cour et les moyens d'y négocier, ainsi que pour apprendre la langue du pays; que ce ne fut qu'au bout de sept ans qu'il parvint à parler au roi Henri VII, et qu'alors seulement, il retourna en Castille auprès de son frère. (Decad. II, liv. 15.)

Le fils de Colomb dit (*Vida del Amirante*, cap. 10), que Bartolomé, ayant été volé par des corsaires, et se trouvant dans un pays inconnu, il y fit des cartes marines pour gagner sa vie; et qu'il amassa de la sorte assez d'argent pour faire le voyage d'Angleterre. Il présenta une mappe-monde à Henri VII. Ce prince accueillit favorablement la proposition de son frère, et offrit de fournir les fonds nécessaires à l'entreprise; mais Colomb, étant déjà engagé au roi de Castille, ne put accepter cette offre.

(1) Quelques auteurs disent que ce dernier voulut faire équiper une expédition au port de Sainte-Marie dont il était seigneur, mais que la cour lui refusa son consentement.

da, auprès de son fils, dans l'intention de passer en France; et, s'il n'y réussissait pas, d'aller rejoindre son frère à Londres. Mais, sur l'invitation de son ami le prieur Juan Perez de Marchena, grand cosmographe, qui avait du crédit auprès de la reine, il suspendit son départ, et se rendit auprès d'Alonso de Quintanilla, qui le présenta au cardinal D. Pedro Gonzalez de Mendoza, archevêque de Tolède et chef du conseil de la reine. Ce prélat parut goûter son projet, et Colomb fut enfin admis à la cour, qui se tenait alors dans la ville de Santa-fé. Toutefois, sur le refus qu'elle fit de lui accorder le titre d'amiral et de vice-roi de toutes les terres et de toutes les mers qu'il découvrirait, qu'il demandait pour lui et pour ses descendants, il partit au mois de janvier 1492, pour Cordoue, où était sa famille.

Cependant la guerre contre les Maures touchait à son terme, et Grenade venait d'ouvrir ses portes aux Espagnols. Luis de Sant-Angel, receveur des droits ecclésiastiques de la couronne d'Aragon, profita de cette heureuse circonstance pour offrir à la reine de fournir, sur son propre fonds, la somme nécessaire à l'entreprise. On envoya donc un huissier de la cour à Colomb, qui se trouvait alors au port de Pinos; et malgré les chagrins dont il avait été abreuvé pendant plus de huit ans, il se décida à retourner à Santa-fé. Là, il eut une conférence avec le secrétaire d'Etat, D. Juan de Coloma; et son protecteur, le cardinal Pierre Gonzalez de Mendoza, appuya fortement ses prétentions (1).

Un traité fut conclu, le 17 avril 1492, dans la ville de Santa-fé de la vega de Grenade, et ratifié trois jours après par le roi et par la reine. Colomb fut nommé grand-amiral de l'Océan, vice-roi et gouverneur-général de toutes les mers, îles et continents qu'il découvrirait dans l'étendue de son amirauté; et à sa mort, ce titre devait passer à ses héritiers et successeurs. Il fut aussi stipulé, que la dixième partie de toutes les productions de ces îles et pays, et la huitième de tout ce qu'il en rapporterait, appartiendraient en propre à Colomb, à condition qu'il s'engagerait à contribuer d'un huitième à tous les frais de l'armement (2).

(1) Oviedo, liv. II, ch. 2; Geronimo Benzoni, *Historia del Mundo Nuevo*, lib. I, cap. 5, imp. à Venise en 1572; Herrera, Dec. I, liv. I, ch. 7 et 8; Fernando Colon, *Vida del Amirante*, tom. I, cap. 43.

(2) Herrera, Dec. I, liv. I, ch. 9.

Colomb, ayant mis ordre aux affaires de sa famille, partit de Grenade le 12 mai, et se rendit au port de Palos, situé à l'embouchure de la rivière de Tinto. Les dépenses de l'armement qu'il y prépara, s'élevèrent à environ 90,000 livres de France (1); on lui donna trois caravelles bien équipées; il monta la plus grande, et confia le commandement des deux autres aux frères Pinzon (2). Le vendredi, 3 août 1492, il mit à la voile du port de Palos, avec quatre-vingt-dix hommes, la plupart marins (3).

Le 9 du même mois, il arriva à la vue des îles Canaries, que les anciens appelaient *Fortunées*, et toucha à la grande Canarie, pour réparer le timon et les voiles de la Pinta, et changer la voile latine de la Niña en voile ronde. Il en partit le 1er. septembre, et quatre jours après, il aborda à l'île de Gomera, où il prit de l'eau, du bois et des provisions fraîches. Pour ne pas rencontrer trois navires portugais qui croisaient dans ces parages, à dessein, dit-on, de l'enlever, il remit à la voile le 6, et cinglant vers l'ouest, il perdit la terre de vue le jour suivant. Le 11 septembre, lorsqu'il se trouvait à cent cinquante lieues de l'île de Fer, il vit un mât, lequel paraissait avoir été entraîné par les courants qui portaient au nord. Le 14, étant arrivé à cinquante lieues plus loin, Colomb remarqua la variation de l'aiguille aimantée, ce qui effraya les

(1) Le trésor avait été épuisé par la guerre de Grenade qui durait depuis dix ans; et le secrétaire du roi, Luis de Sant-Angel, lui prêta 6 millions de maravédis, ou 16,000 ducats d'or. La reine avait offert ses pierreries.

(2) La caravelle de l'amiral fut nommée *la Santa-Maria* (quelques auteurs la nomment *la Gally*), celle montée par Martin-Alonso Pinzon, capitaine et pilote, *la Pinta* ou *la Peinte*, et celle de Vicente-Yanez Pinzon et de Francisco Martinez, son frère, le pilote, *la Niña* ou *la Petite*. Les Pinzon étaient les plus riches habitants de Palos, et avaient la réputation d'être de bons marins. Les caravelles étaient des bâtiments marchands non pontés et équipés comme des galères. On peut en lire la description dans l'histoire du Portugal, par Osorius (Liv. II). Pierre Martyr les décrit ainsi: *Ex regio fisco destinata sunt tria navigia, unum onerarium caveatum, alia duo levia mercatoria sine careis quæ ab hispanis caravelæ vocantur. — Pet. Martyrus ab Angleria* (Anghiera) *oceanæ decadis, Dec. I, Basiliæ*, 1533.

(3) Suivant Fernando Colon et Herrera, il n'y avait que quatre-vingt-dix hommes, mais il y avait en outre plusieurs personnes qui suivaient la fortune de Colomb, et des seigneurs de la cour d'Isabelle, en tout cent vingt. (*P. Martyrus.*)

équipages, ainsi que les plantes marines qu'ils aperçurent à la surface de l'eau. Commençant alors à perdre tout espoir de jamais revoir leur patrie, ils se mutinèrent, et conçurent même le projet de tuer l'amiral, ou de le jeter à la mer. Pour les apaiser, l'intrépide Colomb employait tantôt le raisonnement, tantôt les menaces, et le plus souvent la perspective d'une gloire immortelle. Le 1er. octobre, il se trouvait à sept cents lieues des Canaries; la navigation durait depuis un mois, et les mutins ne se croyaient pas plus avancés que le premier jour. Colomb, pour les calmer, fut obligé de promettre qu'il s'abandonnerait à leur disposition, si dans trois jours on ne découvrait pas de terre. Le lendemain, on rencontra des morceaux de bois figuré, des cannes fraîchement coupées, et d'autres objets qui rassurèrent les timides. Le soir du 11, Colomb aperçut une lumière (1), et aborda à l'île de *Guanahani* (2), une des *Lucayes* ou *Bahamas*, le lendemain, trente-trois jours après son départ des Canaries. En y débarquant, il pleura de joie, se jeta à genoux et rendit grâce à Dieu des succès de son voyage : il y planta une croix, prit, en présence des habitants, possession de cette terre pour le roi catholique, et donna à l'île le nom de *San-Salvador*, ou Saint-Sauveur (3). L'amiral employa le jour suivant à faire le tour de l'île. Ayant observé que les habitants portaient des ornements d'or à leurs narines, il leur demanda d'où ils tiraient ce métal. Ceux-ci lui ayant montré le sud, il se détermina à prendre cette direction, et emmena avec lui sept des naturels pour lui servir de guides. Le 15, il arriva à l'île de *Santa-Maria-de-la-Conception*, éloignée de la première de sept lieues; le 17, à celle de *Fernandina*, et le 19, à celle d'*Isabella*, appelée *Saomoto* par les Indiens : il y descendit et en prit possession. Le 28 du même mois, il aborda à une

(1) Oviedo et Benzoni racontent qu'un marin de Leppe, soutenant qu'il avait le premier découvert la lumière, et ne recevant pas la récompense promise par le roi, de 10,000 maravédis de rente, à son retour en Espagne, passa en Barbarie et de dépit y abjura sa foi. Cette rente fut payée à Colomb sur les boucheries de Séville.

(2) Ainsi appelée par les naturels et connue depuis sous le nom d'île des Chats. Elle est située par le 25°. de lat. N. à plus de 3,000 milles à l'O. de Gomera.

(3) En reconnaissance de ce que Dieu l'avait garanti de la conspiration de son équipage.

autre île, qu'il nomma *Juana* (Cuba), en l'honneur du prince d'Espagne. Il entra dans un port nommé depuis *Baracoa*, où il fit radouber son navire, et alla ensuite mouiller dans un autre qu'il nomma *Santa-Catarina*. Fesant voile vers l'est, il longea la côte septentrionale de Cuba, l'espace d'environ cent lieues, jusqu'à sa pointe orientale, où le mauvais temps le força de relâcher. N'y trouvant pas d'or, et craignant à la fois les indigènes, et une tempête qui se formait, il remit à la voile, le 5 décembre, pour l'île de *Boïho*, que ses interprètes lui dirent être située au midi de leur île, et contenir beaucoup d'or. C'était l'île de *Hayti*, qu'il nomma *Ile Espagnola* (1), en l'honneur de la nation qu'il servait. Alonso Pinzon, qui s'était séparé des autres caravelles le 22 novembre, y était descendu avant lui, pour s'emparer de l'or qui s'y trouverait. L'amiral prit terre du côté du nord, le 6 décembre, dans un bon port, auquel il donna le nom de *San-Nicolas*, parce que c'était le jour de la fête de ce saint qu'il y était arrivé. Puis désirant rencontrer la Pinta, et en même temps gagner les mines de Cibao, il se rendit de là à un autre port, qu'il appela *la Conception* (2), et qui est situé à dix lieues au sud d'une petite île qu'il nomma *la Tortuga*. Les canots dont ce port était couvert disparurent en un instant. Les Indiens vinrent en foule sur le rivage; mais ils se sauvèrent dès qu'ils virent les Espagnols débarquer. Ceux-ci prirent toutefois une femme, qui, gagnée par la bonne chère, et par le don d'une belle chemise blanche, engagea les autres à revenir. Plus de deux cents d'entre eux, accompagnés de leur chef, ou cacique, descendirent la rivière dans de petites gondoles, et montèrent à bord des caravelles. Ils portaient tous au cou, aux oreilles et aux bras, des ornements d'or et d'argent.

L'amiral partit, le 19 décembre, pour reconnaître la côte, et se dirigeant vers l'est, entra, le 24, dans une rade située entre une petite île et un cap, et qu'il nomma *St.-Thomas* (3). Il alla rendre visite au cacique *Guacanagari*, roi de *Marien*, qui demeurait à quatre ou cinq lieues plus à l'est (4), et en fut favorablement accueilli. Les Indiens lui apportèrent des viandes en échange de petites sonnettes, d'épingles, d'ai-

(1) Ab Hispanâ, diminutivè Hispaniola. (P. Martyr.) Les auteurs espagnols emploient le mot *Espagnola*.

(2) L'*Écu* des Français.

(3) Qui a pris depuis le nom de l'*Acul*.

(4) Dans le port du *Cap-Français*.

guilles, et de colliers de verroterie de différentes couleurs. Mais son navire échoua sur un banc de sable (1) par la négligence du pilote, et cette perte fit verser des larmes au généreux Guacanagari, qui se rendit, le 26, à bord de l'autre caravelle, et offrit aux Espagnols trois de ses maisons, pour y renfermer tout ce qu'ils pourraient sauver. Le 27, il avertit Colomb de l'arrivée de la Pinta à l'embouchure d'un fleuve situé vers le cap oriental de l'île. Cinq caciques, vassaux de Guacanagari, vinrent faire leur soumission, le 30 décembre. L'amiral, charmé des bonnes dispositions des naturels, résolut d'y former un établissement. Il y fit construire un petit fort des débris de la Galléga, et le nomma *Navidad*, parce qu'on y était entré le jour de Noël. Il y mit quelques pièces de canon, et y laissa trente-huit hommes, sous le commandement de *Diégo de Arana*, avec des provisions nécessaires pour un an.

Le 2 janvier 1493, Colomb prit congé de Guacanagari et des autres caciques, et leur recommanda les Espagnols, qu'il leur laissait, disait-il, pour les défendre contre les Caraïbes. Le 4, il sortit de Puerto de la Navidad, à bord de la Niña, et prenant la route de l'est, il reconnut la partie septentrionale de l'île. Ayant doublé le Cap-Français, il arriva à un promontoire, ou presqu'île fort élevée, à dix-sept lieues de Navidad, à laquelle il donna le nom de *Monte-Christi*. A côté se trouve le fleuve connu des indigènes sous le nom de *Yaque*, dont le sable lui parut contenir de l'or. Persuadé que c'était le véritable *Cipango*, dont il avait lu la description dans les voyages de Marco-Polo de Venise, il le nomma *Rio-del-Oro* (2).

Le 6, au moment où il se disposait à faire voile pour l'Espagne, il retrouva la Pinta, qui s'était séparée de lui depuis plus de six semaines. Le capitaine, craignant que Colomb ne le punît des propos offensans qu'il avait tenus à son égard, s'était retiré dans un port situé à quinze lieues de Monte-Christo. Les frères de Pinzon le réconcilièrent avec l'amiral, qui pour cette raison nomma ce port *Puerto-de-Gracia* (3).

(1) A l'entrée de *Puerto-Real*, ou de la Baie de Caracole.

(2) Les Espagnols ont conservé le nom primitif de *Yaque*: les Français lui ont donné celui de *rivière de Monte-Christi*.

(3) Charlevoix, dans son Hist. de Saint-Domingue, imp. à Paris en 1730 (liv. II), dit que l'amiral avait obligé Pinzon de remettre à terre trois ou quatre insulaires qu'il avait enlevés; c'est peut-être ce qui a fait donner à ce port le nom qu'il porte.

Le 11, il sortit de ce port, et reconnut une grande partie de la côte de l'île. Il découvrit un autre port qu'il appela *Puerto-de-Plata*, et qui était situé au pied d'une montagne à laquelle il donna le nom de *Monte de-Plata*. Le 12, il entra dans la grande baie ou golfe que les insulaires appelaient *Samana*(1), mais qu'il nomma *Las Flechas*, ou *Baie-des-Flèches*, parce que sept Catalans qui y étaient descendus à terre, pour trafiquer avec les Indiens, y furent attaqués par environ six cents de ces derniers, armés d'arcs et de flèches. Le cacique du lieu vint lui présenter une couronne d'or, et lui fournit des vivres en abondance.

Alors Colomb se détermina à partir pour l'Espagne, afin de réclamer l'honneur de sa découverte. Il remit à la voile le 16 janvier 1493. Il passa à la vue de Boriquen, et découvrit quelques-unes des petites Antilles, sans en approcher. Le 14 février, il essuya une violente tempête, qui le força de relâcher, le 18, à l'île Sainte-Marie (qui est une des Açores), où le commandant portugais, *D. Juan de Castaneda*, le retint jusqu'à ce qu'il lui eut exhibé sa commission. Il en partit le 24. Continuant ensuite sa route, il éprouva, le 2 mars, une seconde tourmente, qui le jeta sur la côte de Portugal; mais ayant aperçu la Roca-de-Cintra, il résolut de relâcher à Lisbonne et débarqua dans cette ville, le 4 suivant. Le roi, qui se trouvait alors à Val de Paraiso, l'invita à venir le voir. Colomb se rendit auprès de lui, et fut reçu avec beaucoup d'honneur.

L'amiral quitta la cour, le 11 mars, accompagné de plusieurs seigneurs, passa par Villafranca, où il fut présenté à la reine, qui y vivait dans le monastère de San-Antonio; et le 13, il s'embarqua pour Séville. Deux jours après, il entra dans le port de Palos, d'où il était parti, après une traversée de cinquante jours, et un voyage de sept mois et douze jours. Le même jour, Alonso Pinzon entra aussi dans le même port; mais le roi ayant refusé de le voir, il en tomba malade de chagrin, et se retira à Palos, où il mourut peu de temps après. Colomb arriva à Barcelone, le 15 avril, et présenta à la cour sept Indiens (2) que le cacique Guacanagari lui avait donnés, ainsi que des perroquets rouges, jaunes et verts, les

(1) Elle porte encore ce nom.

(2) Des dix Indiens qu'il avait emmenés, un était mort en mer, et deux étaient restés malades à Palos. (*Herrera*.)

Oviedo dit qu'il en avait emmené six; mais que deux moururent en route.

dépouilles des caïmans et des lamentins; du maïs, du coton, du piment et différentes autres productions du pays.

Le roi et la reine, transportés d'admiration, le reçurent avec la plus grande distinction, dans une audience publique, le firent asseoir en leur présence et le comblèrent d'honneurs (1). Le roi anoblit sa famille, lui confirma le titre d'*Amiral des Indes*, et l'autorisa à faire graver sur ses armes cette devise : *A Castilla y à Leon nuevo mundo diò Colon*; c'est-à-dire : *Colomb a donné aux royaumes de Leon et de Castille un nouveau monde* (2). Ce nouveau monde étant regardé comme fesant partie des Indes, reçut en conséquence le nom de *Indias occidentales*, ou *Indes occidentales* (3).

2e. VOYAGE EN 1493.

Le pape Alexandre VI avait publié une bulle (4) par laquelle il autorisait Colomb à découvrir de nouveaux pays, à y faire des établissements et à travailler à la conversion des idolâtres. Celui-ci se rendit à Séville, pour demander au roi la permission d'entreprendre un second voyage. L'ayant obtenue,

---

(1) Sedere illum coram se publicè, quod est maximum apud reges Hispanos amoris et gratitudinis, supremique obsequii signum, fecerunt. (P. Martyr.)

(2) *Gryneus navigat. Christ. Columbi*, cap. 84, 90. Basileæ, 1555. Martyr, épit. 133, 134 et 135, et oceanæ decadis lib. I. Basileæ, 1533. — Munoz, *Historia del Nuevo-Mundo*, L. IV.

(3) Diego Colomb dit que son père avait résolu de donner ce nom aux pays qu'il découvrirait, parce que les Indes passaient pour être abondantes en or et en richesses de toutes espèces, et qu'il espérait par là engager le roi de Castille à favoriser son entreprise. Il paraît, suivant les historiens les plus véridiques, que Colomb s'imaginait que Cipango ou le Japon était le pays le plus oriental du globe; et que prenant l'Amérique pour la partie de l'Asie, connue sous le nom général des Indes, il lui avait donné celui d'Indes occidentales. Colomb fut confirmé dans cette opinion par les riches mines d'or qu'il trouva dans les îles qu'il avait découvertes, et par les productions qu'elles lui avaient offertes, telles que le coton, le piment (axi) et la rhubarbe, qu'il croyait être de la même nature que celle des Indes orientales. Les oiseaux présentaient la même richesse de plumage, et il prit l'alligator pour une espèce de crocodile. *Muratori Scriptores Rerum Italicarum*. Vol. XXIII, p. 304.

(4) Voir la note B qui se trouve à la fin de l'article.

il équipa une flotte de trois grands navires, et de quatorze caravelles, montés par quinze cents volontaires (1), la plupart à la solde du roi d'Espagne; et parmi lesquels se trouvaient plusieurs jeunes nobles et des artisans. On embarqua aussi des grains pour ensemencer la terre, des plants de vignes, des instruments propres à l'exploitation des mines, des chevaux d'Andalousie, des animaux domestiques et toute sorte de marchandises que l'on échangerait avec les Indiens, ou qu'on leur donnerait en présent. Des prêtres accompagnaient aussi l'expédition, pour porter à ces peuples la parole de Dieu.

Colomb fut nommé grand amiral de cette flotte. Ayant laissé ses deux fils Diego et Hernando, en qualité de pages, auprès du prince don Juan, il mit à la voile de la baie de Cadix, le 25 septembre 1493, avec son frère Diego; le 2 octobre, il toucha à la Grande-Canarie, et le 5, à celle de Gomera, où il demeura deux jours pour prendre de l'eau, du bois, des animaux domestiques et des volailles. Ensuite, poursuivant sa route pour l'île espagnole, il découvrit le 3 novembre, après une navigation heureuse de vingt-six jours, une île élevée à laquelle il donna le nom de *Dominica* ou de *Saint-Dominique*, parce qu'il y était arrivé un dimanche. Puis il toucha à celle de *Marigalante* (2), et le 4 à celle de *Santa-Maria-de-la-Guadalupe* (3), que les habitants appelaient *Carucueria*. Les Espagnols furent surpris d'y trouver une pièce de bois provenant d'un navire. Le 10 novembre, Colomb navigua vers le nord-est et découvrit *Montserrat* (4), *Santa Maria la Rotunda* (5), *Santa Maria la Antigua*,

---

(1) Oviedo dit : « cinq cents hommes bien équipés, des chevaliers, des gentilshommes, tous gens honorables et tels qu'il convenait pour peupler un pays nouveau, le cultiver, et le gouverner temporellement et spirituellement. » P. Martyr (Dec. I, liv. Ier) en porte le nombre à 1200 hommes de pied bien armés, avec de la cavalerie, de bons forgerons, et des artisans.

(2) *Marigalante*, nom de son principal navire.

(3) *Guadeloupe*, parce qu'il avait promis à des religieux espagnols de donner le nom de leur couvent à la première terre qu'il découvrirait. Martyr prétend que ce fut à cause de sa ressemblance avec la montagne de Guadalupe, en Espagne.

(4) *Montserrat*, parce que la configuration de l'île avait de l'analogie avec les rochers de Montserrat; les naturels l'appelaient *Vecte*.

(5) *Santa Maria la Rotunda* fut ainsi nommée à cause de sa forme ronde et escarpée.

Saint-Christophe, ainsi nommé en l'honneur du saint dont il portait le nom, *San-Martin* (1), *Santa-Cruz* (2) et plusieurs autres îles de l'archipel des Caraïbes, dont il nomma la plus considérable *Santa-Ursola*, et les autres les *Once-mil-Virgines*. Colomb relâcha ensuite à l'île de *San-Juan-Batista*, ou *San-Juan-de-Puerto-Rico*, appelée *Boriquen* par les naturels; et le 22, il entra dans la baie de Samana, sur la côte septentrionale de Santo-Domingo. Il envoya à terre un des Indiens qu'il avait conduits en Castille, pour gagner l'amitié des autres; mais il ne revint pas. Il se rendit ensuite à *Monte-Christi*, et le 27, il entra dans le port de Navidad. Mais quel triste spectacle vint s'offrir à ses yeux! le petit fort qu'il y avait élevé ne présentait plus qu'un monceau de ruines. A son arrivée, le cacique Guacanagari lui envoya deux masques d'or, par des Indiens qui témoignèrent beaucoup de joie de l'arrivée des Espagnols. Le frère de ce cacique vint ensuite lui apprendre que les trente-huit Espagnols qu'il avait laissés aux ordres du capitaine d'Arana, n'existaient plus; que les habitants, irrités de ce qu'ils leur avaient enlevé leurs femmes, leurs filles, leurs provisions et leur or, et craignant qu'avec le temps ils ne se rendissent maîtres de l'île, les avaient tous massacrés et avaient mis le feu au fort. Il ajouta que ce déplorable événement avait eu lieu d'après les ordres de Caonabo, et contre ceux de Guacanagari, qui avait protégé les Espagnols les armes à la main. Ce récit était en effet conforme à celui de quelques soldats que l'amiral avait envoyés dans l'île pour prendre des renseignements, et qui avaient vu Guacanagari souffrant d'un coup de flèche qu'il avait reçu dans le combat (3).

L'amiral résolut de chercher dans l'île un endroit plus commode et plus rapproché des mines de Cibao (4) pour y former un établissement. Il sortit de Puerto-Réal, le 7 décembre 1493, mit à la mer avec toute sa flotte, et s'avançant

(1) *Sainte-Croix*, nommée *Ayay* par les Indiens.

(2) Selon Gomara et Oviedo, il découvrit premièrement une autre île qu'il nomma *Deseada*, ou la *Désirée*, à cause du désir que lui et son équipage avaient de voir la terre.

(3) Pet. Martyrus, Dec. II. Cet auteur croit que le roi de Marien avait joué un double rôle, et qu'il était la principale cause de ce massacre.

(4) Suivant Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, liv. II, ce mot est dérivé de *Ciba*, qui signifie roc ou caillou.

vers l'est, le long de la côte septentrionale de l'Hispaniola, il arriva à l'embouchure d'nne rivière de cent pas de large, qui présentait une rade dominée par un plateau élevé dans une vaste plaine. Il traça sur ce plateau le plan de la ville d'*Isabella*, en mémoire de la reine de Castille, et y fonda une colonie, composée de quinze cents hommes, la première qui eût été établie par les Européens dans le nouveau monde (1).

Cependant Alonzo de Ojeda fut expédié avec 15 soldats, pour reconnaître le pays. Après avoir fait huit ou dix lieues vers le midi, il franchit un défilé entre des montagnes, et découvrit une belle plaine, semée d'habitations. Le sixième jour, il arriva à *Cibao*, qui était à dix lieues plus loin, et où il trouva les habitants occupés à recueillir de l'or (2). Il reprit alors le chemin d'Isabella, en emportant avec lui assez d'or pour ranimer le courage de ses compatriotes, que la faim et les maladies commençaient à jeter dans un mortel désespoir.

Cette conjoncture parut heureuse pour renvoyer la flotte en Espagne. Colomb remit à Antonio de Torrez, qui devait la commander, l'or d'Ojeda et les présents qu'il avait reçus de Guacanagari; et des dix-sept vaisseaux qu'il avait amenés, il en retint deux de moyenne grandeur et trois caravelles. Le reste allait mettre à la voile, lorsque quelques Espagnols mécontents se mutinèrent, choisirent pour chef *Bernal Diaz de Pisa*, et résolurent de s'emparer d'un navire, pour retourner dans leur patrie. Colomb, instruit de ce projet, fit pendre les plus mutins et fit embarquer Diaz sur un des douze bâtiments qu'il renvoyait en Espagne.

Après avoir rétabli le calme dans la colonie, il voulut explorer l'intérieur de l'île et intimider les Indiens, en déployant à leurs yeux tout son appareil militaire. Il prépara donc une expédition pour le pays de Cibao, et laissa à son plus jeune frère, D. Diego, le gouvernement de la ville d'Isabelle. Le 12 mars 1494, il partit avec quatre cents hommes d'infanterie et de cavalerie, en s'avançant vers le midi; il pénétra par la gorge des montagnes nommées *Puerto-de-los-Hidalgos*; il traversa la belle plaine de cinq lieues de largeur, qui avait été découverte par Ojeda, et à laquelle il donna le nom de *Vega-Real* ou *Campagne royale*, et arriva, le 15, sur le bord d'une ri-

(1) Oviedo, lib. II, ch. 9. — Herrera, dec. I, liv. II, ch. 7, 8 et 10.

(2) Herrera, decad. I, lib. II, cap. 10 et 11.

vière, dans la province de Cibao. Il y bâtit la forteresse de *Santo Thomas*, sur une montagne presque entourée par cette rivière nommée *Xanique* (1), et y laissa cinquante-six hommes, tant soldats que manœuvres, sous le commandement de *D. Pedro Margarit*. Le 29 mars, il était de retour à Isabelle. Le 1er. avril, un soldat étant venu de Saint-Thomas lui annoncer que le cacique Caonabo (2) avait le projet d'attaquer cette forteresse, il y envoya un renfort de soixante-dix hommes avec des mulets chargés d'armes et de vivres ; et le 24 avril, après avoir établi, à Isabelle, un conseil de cinq membres, présidé par son frère D. Diego, il se remit en mer avec deux vaisseaux et deux caravelles. Il s'arrêta, le même jour, près de Monte-Christo ; le lendemain, il entra dans le port du cacique Guacanagari, qui s'enfuit à son approche, et le 29, il arriva au port de Saint-Nicolas, d'où il aperçut la pointe de l'île de Cuba.

Dans ce voyage, qui dura cinq mois, depuis le 24 avril jusqu'au 27 septembre, et qu'il avait entrepris dans le but de s'assurer si Cuba était une île ou une partie du continent, il reconnut la côte méridionale de cette île ; il découvrit, le 4 mai, l'île que les habitants appellent *Jamayca;* et plusieurs autres petites îles, qu'il nomma *el Jardin de la Reyna;* et fit de l'eau et du bois dans une île, qu'il appela *Evangeliste*, et qui reçut depuis le nom d'*Isla de Pinos*. Le 30 juin, son navire se trouva embourbé, et courut de grands dangers. Le 7 juillet, il toucha à Cuba, puis se remit en mer et courut de nouveaux dangers.

Le 18, il gagna le cap de la *Crux;* et le 22, il prit la route de la Jamaïque, à laquelle il donna le nom de *Santiago*. Le 19 août, il repartit de cette île ; le 20, il reconnut la partie méridionale d'Hispaniola jusqu'au cap *San-Miguel;* et vers la fin du mois, il aborda à la petite île d'*Alto-Velo*, et ensuite à celle de la *Beata*, située à douze lieues à l'ouest. Le 15 septembre, il visita l'île d'*Adamano*, près de la côte orientale d'Hispaniola, celle de la *Mona*, et ensuite celle de *San-Juan*, où il tomba malade de faim, de fatigue et d'in-

---

(1) Appelée par les Indiens *Yaque* ou *Nicayagua*, et qu'il nomma *Rio de las Canas*, à cause des cannes dont ses bords étaient couverts. C'est la même rivière qu'il avait déjà appelée *Rio-del-Oro* à son premier voyage.

(2) Le mot *Boa* signifie maison et *Caum*, or. Caonabo veut dire *Seignear de la maison d'or*.

somnie. Le 29 du même mois, il gagna le port d'Isabelle, où il retrouva son frère *D. Bartolomé,* dont il n'avait eu aucune nouvelle depuis treize ans. La joie que lui causa cette rencontre contribua à lui rendre la santé. Barthélemi était resté sept ans en Angleterre, et dès qu'il avait appris les découvertes de son frère, il s'était rendu à Paris, où le roi Charles VIII lui avait fait donner cent écus pour l'aider à aller rejoindre Colomb, qui se trouvait alors en Espagne, mais qui en était déjà reparti lorsque son frère y arriva. Celui-ci alla voir ses neveux Diego et Hernando, qui avaient suivi la cour à Valladolid. Le roi lui fit un bon accueil et lui confia le commandement de trois navires, chargés de vivres, qu'il conduisit à Hispaniola; mais quelques jours avant son arrivée dans cette île, l'amiral avait remis à la voile pour aller reconnaître Cuba (1).

Colomb fut fort affligé de la désobéissance du capitaine Margarit, gouverneur de la forteresse de Saint-Thomas, qui, au lieu de faire des courses dans l'île et de réduire les Indiens sous sa domination, comme il le lui avait ordonné, était resté tranquillement à dix lieues d'Isabelle. Margarit, voulant se soustraire au châtiment qu'il avait mérité, s'embarqua avec le père Boyl (2) et plusieurs cavaliers, sur un des navires que Barthélemi avait amenés. Colomb conçut aussi beaucoup de chagrin des hostilités des Indiens, dont les principaux caciques, à l'exception de Guacanagari, avaient résolu de chasser les Espagnols de l'île. Le plus redoutable d'entre eux était *Caonabo,* roi de *Maguana.* Il avait pour auxiliaires les *Ciguayos*, ou *Indiens archers*, qui habitaient la partie septentrionale d'Hispaniola. Ojeda usa de stratagème pour se saisir de sa personne. Etant parti pour Maguana avec neuf cavaliers, sous prétexte de lui apporter des présents de la part de Colomb, il lui persuada de se laisser mettre une chaîne de laiton poli, qui était, disait-il, une marque d'honneur réservée aux rois de Castille seulement; et lorsque ses cavaliers l'eurent bien attaché, ils s'emparèrent brusquement de lui, le placèrent en croupe derrière Ojeda, et reprirent le chemin d'Isabelle. Colomb le fit embarquer pour l'Espagne;

(1) Oviedo, *Hist. gén.* liv. II, ch. 12. — Herrera, dec. I, liv. II, ch. 13, 14 et 15. — *Le Nouveau-Monde*, ch. 97, P. Martyr, dec. III.

(2) Le pape Alexandre VI, par une bulle datée du 25 juin 1493, avait nommé ce père chef de l'église dans toutes les régions nouvellement découvertes.

mais le navire à bord duquel il se trouvait, fut englouti sous les flots (1).

La flotte, commandée par Antoine de Torres, arriva à Cadix le 23 novembre 1494. Peu après, ce même capitaine en repartit avec quatre navires chargés de vivres destinés à la colonie. Il était porteur de lettres de leurs majestés, datées de Ségovie, le 16 août, et dans lesquelles elles témoignaient toute leur satisfaction à Colomb, et l'informaient des différends survenus entre le Portugal et l'Espagne, au sujet de la ligne de démarcation. Elles lui envoyèrent une copie du traité conclu avec le Portugal, le priant de leur adresser une relation de ses découvertes. Elles lui marquaient aussi que, pour avoir plus fréquemment de ses nouvelles, elles avaient donné des ordres pour qu'il partît, tous les mois, deux caravelles, l'une des Indes et l'autre d'Espagne (2).

Pendant que le capitaine Ojeda était assiégé, ou, comme quelques auteurs le prétendent, après le siége, les autres

(1) Herrera, dec. I, lib II, chap. 16.

Selon Oviedo (lib. III, ch. 1), le cacique Caonabo, redoutant le voisinage des Espagnols, vint assiéger la forteresse de Cibao, avec un corps de cinq à six mille Indiens. Après avoir résisté pendant trente jours, Ojeda, qui y commandait, fut obligé de l'évacuer; mais, dans sa retraite, il tua un grand nombre d'Indiens, et prit Caonabo prisonnier avec plusieurs autres chefs. Le frère de ce cacique, homme courageux et chéri des Indiens, réunit alors environ sept mille guerriers, armés de flèches, de lances et de massues, pour le délivrer. Ojeda ayant reçu un renfort, qui porta à trois cents le nombre de ses soldats, fit charger l'ennemi par la cavalerie, et remporta une victoire qui rendit les Espagnols maîtres des États de Caonabo. Ce récit est plus vraisemblable que celui de Herrera; car il est difficile de concevoir que dix cavaliers aient pu enlever le cacique au milieu des siens, à soixante ou soixante-dix lieues d'Isabelle. Il est à regretter que trois auteurs estimables n'aient pu s'accorder sur cet événement. Pierre Martyr, dit (dec. III et IV) qu'Ojeda ayant proposé d'entrer en négociation avec Caonabo, ce cacique y consentit pour avoir l'occasion de tuer l'amiral; qu'il tomba ainsi au pouvoir des Espagnols, et qu'il se laissa mourir de chagrin sur mer. Oviedo dit aussi qu'il mourut sur mer, avec un de ses frères, du chagrin de se voir conduire en Espagne. Fernand Colomb rapporte dans la vie de son père (I[re]. par., cap. 52) qu'Ojeda fit prisonniers, non loin du fleuve d'Or, le cacique, son frère et son neveu, et les envoya enchaînés à l'amiral.

(2) Herrera, dec. I, lib. II, cap. 17.

caciques, résolus de venger la mort de leurs frères, mirent sous les armes tous leurs guerriers, qui se réunirent sous les ordres de *Manicatex*, au nombre de quinze mille (1). L'amiral et son frère Barthélemi marchèrent à leur rencontre avec environ deux cents hommes d'infanterie, vingt de cavalerie, vingt gros chiens corses, et des Indiens aux ordres de Guacanagari. Etant arrivés, pendant la nuit du 24 mars 1495, près de la ville de Bonao, ils divisèrent leurs soldats en deux corps et attaquèrent le camp ennemi, qui se trouvait dans la plaine de Vega-Real.

Les Indiens effrayés par le bruit du canon, par le choc de la cavalerie (2) et par les hurlements des chiens, s'enfuirent avec perte de plusieurs milliers de tués et d'un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient Guarionex, roi de la Vega-Real, et quatorze des principaux caciques, qui furent ou condamnés aux travaux publics, ou envoyés en Castille (3). Les habitants achetèrent la paix moyennant un tribut annuel en or et en coton (4).

Cette victoire prouva aux Indiens l'impossibilité où ils étaient de triompher des Espagnols par la force des armes. Ils avisèrent alors à un expédient qui ne pouvait manquer de leur réussir : c'était de les laisser mourir de faim. Dans ce dessein, ils ne semèrent plus de maïs, et se retirèrent dans l'intérieur de l'île, où ils se nourrirent de *Juca* (*Jatropha manihot, Linn.*) Les Espagnols, après avoir tué leurs chiens, ceux du pays et tous les autres quadrupèdes (5), furent réduits,

---

(1) Herrera dit environ cent mille; et P. Martyr, cinq mille seulement.

(2) Ils croyaient que le cavalier et le cheval ne formaient qu'un seul corps.

(3) On en envoya trois cents en Espagne à bord des navires de Torres; mais la reine les fit repartir peu après pour leur pays.

(4) Dans le pays où se trouvaient les mines et dans le voisinage, le tribut consistait en une petite mesure d'or, que chaque habitant âgé de plus de quatorze ans payait tous les trois mois. Dans les autres parties on exigeait vingt-cinq livres de coton. Le roi Manicatex s'engagea à fournir tous les mois une demi-calebasse d'or, de la valeur de cent cinquante écus environ. Les vassaux de Guarionex n'ayant ni or ni coton à donner, ce cacique offrit aux Espagnols de leur faire labourer et ensemencer tout le territoire compris entre Isabelle et Dominique, c'est-à-dire une étendue de pays de cinquante-cinq lieues. P. Martyr, dec. I, liv. V. — Gomara, liv. I, ch. 22. — Oviedo, liv. III, ch. 3.

(5) Oviedo, liv. II, ch. 13. Les *hutias*, les *quanis*, les *mohuis*,

pour subsister, à manger des serpents, des lézards et autres reptiles. Pour comble de maux, la maladie vénérienne exerçait de terribles ravages parmi eux (1), et les insectes les incommodaient beaucoup.

Après la défaite des Indiens, Barthélemi, que son frère avait nommé *adelantade*, c'est-à-dire lieutenant-général de toutes les Indes occidentales, voulut établir une discipline rigoureuse parmi les troupes. *Francisco Roldan*, grand capitaine de l'amiral, refusa de s'y conformer, et se retira avec soixante hommes dans la province de Xaragua, qui était gouvernée par le roi Behechio, et où il resta jusqu'à l'arrivée du commandeur François de Boyadilla (2).

De leur côté, les mécontents portèrent des plaintes très-amères contre Colomb et ses frères, aux officiers nouvellement arrivés d'Espagne; et le père Boyl, ainsi que Pierre Margarit, employèrent tous les moyens pour le décréditer à la cour. Le roi, voulant s'assurer de la vérité, ordonna à *Juan Aguado* (3), son maître d'hôtel, de se rendre sur les lieux. Ses instructions furent signées à Madrid, le 9 avril 1495. Il arriva à Isabelle avec quatre navires, au mois d'octobre. Colomb était alors occupé, dans la province de Maguana, à faire la guerre aux frères du roi Caonabo. Le commissaire, profitant de son absence, cacha l'objet de sa mission à Barthélemi, qu'il traita avec hauteur. Ensuite il se mit en route pour aller trouver Colomb, et publia partout qu'il était venu délivrer la colonie de son autorité et de celle de ses frères. L'amiral, averti de l'arrivée d'Aguado, revint à Isabelle, où il fut bientôt suivi par ce commissaire, qui, après avoir reçu les plaintes portées contre lui par des soldats malades et mourant de faim, partit pour l'Espagne. Plusieurs

---

les *coris*, et les *chiens gosques* qui n'aboyaient pas. Gomara dit qu'il mourut de faim plus de cinquante mille Indiens.

(1) Oviedo croit (lib. II, cap. 13) que le mal vénérien était une maladie naturelle dans l'île, et que les femmes y étaient naturellement sujettes.

(2) Oviedo, liv. III, ch. 2.

(3) Ses lettres de créance étaient ainsi conçues: Gentilshommes, écuyers et autres, qui êtes dans les Indes par notre commandement, nous vous envoyons Juan Aguado, notre maître d'hôtel, qui vous parlera de notre part, et nous vous mandons d'ajouter foi à ce qu'il vous dira. A Madrid, le 9 avril 1495. Herrera, dec. I, liv. II, ch. 18.

Espagnols, croyant que la cour retirerait ses bonnes grâces à l'amiral, l'abandonnèrent pour suivre Aguado. Mais à peine eurent-ils mis à la voile, qu'il s'éleva un ouragan épouvantable, qui brisa les quatre navires sur la côte.

Colomb, résolu d'aller lui-même en Espagne pour justifier sa conduite, pour donner des renseignements sur l'île de Cuba, et pour recevoir des instructions relativement aux limites de ses nouvelles découvertes, met en état de défense les quatre forts (1) qu'il avait construits, nomme son frère Barthélemi capitaine général et juge souverain; prend avec lui deux cent vingt Européens malades ou mécontents, François Roldan, qui avait obtenu de la cour la permission de revenir, et trente Indiens, et met à la voile pour l'Europe, le 10 mars 1496, emportant sur son vaisseau une quantité considérable d'or, qu'il avait tiré des riches mines de *Saint-Christophe*, qui venaient d'être découvertes par *Francisco de Garay* et par *Miguèl Diaz*, et qui étaient situées au sud, près de la rivière de *Hayna*, dans le territoire du cacique Bonao.

Le 9 avril, l'amiral arriva à Marie-Galante, et le lendemain, à la Guadeloupe, où des femmes armées d'arcs et de flèches essayèrent en vain de s'opposer à son débarquement. Le 20, il reprit sa route. Après une pénible navigation de trois mois, il entra, le 2 juin, dans le port de Cadix, où il vit avec plaisir trois vaisseaux chargés de vivres et de munitions, et prêts à mettre à la voile pour Hispaniola. De Cadix, Colomb se rendit à la cour, qui était alors à Burgos, et dont il reçut un accueil favorable. Il lui fit la description de l'île d'Hispaniola et de celle de Cuba, lui présenta de l'or natif, des plantes, des perroquets et divers autres objets curieux, et offrit de nouveau ses services, promettant de découvrir d'autres terres, si on voulait lui donner huit navires. Le roi et la reine, satisfaits de sa justification, et persuadés

---

(1) 1°. Le fort de *Madalena*, appelé par les indigènes *Macorix de Abaxo*, était situé dans la Vega-Real, dans la juridiction du cacique Guanaconel, et à trois ou quatre lieues de l'emplacement où a été bâtie depuis la ville de Saint-Jacques; Colomb y laissa comme lieutenant, Louis d'Artiaga; 2°. le fort de *Santa-Catalina*, dont il donna le commandement à *Hernando Navarro*, de la ville de Logrôno; 3°. celui de l'*Espérance*, situé sur les bords du Yaque du côté de Cibao; et 4°. celui de la *Conception*, dans la Vega-Real, sur le territoire de Guarionex, et dont il confia la garde à *Juan de Ayala*.

de la fidélité et de l'importance de ses services, lui confirmèrent les honneurs et les dignités qu'ils lui avaient déjà conférés à Santa-Fé, Grenade, Barcelone et Burgos, lui cédèrent, dans l'île d'Hispaniola, à titre de duché ou de marquisat, un terrain de son choix, de cinquante lieues de long sur vingt-cinq de large, et lui confièrent le commandement d'une nouvelle expédition (1).

La cour conçut en même temps le projet de former un établissement régulier à Hispaniola; et, à cet effet, d'y entretenir trois cent trente hommes de troupes, et d'y laisser aller tous ceux qui le désireraient. Elle fit donc embarquer quarante cavaliers, cent fantassins, soixante marins, vingt ouvriers en or, cinquante laboureurs, vingt artisans, trente femmes, des religieux de saint François, pour administrer les sacrements et convertir les Indiens, des médecins, des chirurgiens, des joueurs d'instruments; les procureurs et les avocats seuls en furent exclus. A la demande de Colomb, on y transporta aussi les détenus pour dettes et pour crimes, les condamnés au bannissement, et même ceux qui avaient mérité la mort (2). Deux provisions, à cet effet, furent expédiées de Médina del Campo, le 22 juin; et l'on défendit à toute autre nation que la castillane de passer aux Indes.

Le départ de l'expédition fut retardé par diverses circonstances; d'abord par le déplaisir que la cour éprouva de voir arriver, le 20 octobre 1496, trois cents Indiens esclaves que l'adelantade avait embarqués pour l'Espagne, sur les trois navires qui étaient partis de Cadix à l'arrivée de l'amiral dans ce port (3); par la mort du roi Jean de Portugal, et du prince Jean, héritier de la couronne; et enfin par l'in-

(1) Grynœus, cap. 91—104. — P. Martyrus, lib. II.—Oviedo, liv. II, ch. 13 et 14. — Gomara, liv. I, ch. 20. — Benzoni, liv. I, ch. 9 et 10.—Herrera, dec. I, liv. III, ch. 1 et 2.—Munoz, lib. V et VI. Colomb voulant éviter toute contestation avec ses officiers relativement au choix de ces cinquante lieues de terrain, supplia le roi de permettre qu'il les refusât. Celui-ci y consentit, mais à condition qu'il ne paierait pas la huitième partie des frais de l'entreprise.

(2) On en excepta toutefois les hérétiques, les traîtres, les sodomites, les faussaires, etc. Les criminels condamnés à mort y restaient deux ans; les autres seulement un an, et pouvaient ensuite retourner en Castille.

(3) Les navires étaient arrivés à Isabelle, au commencement de juillet, et Barthélemi les avait renvoyés sur-le-champ en Espagne.

fluence de Jean Rodriguez de Fonseca, évêque de Badajoz, qui n'aimait pas Colomb, et qui traversa de tous ses efforts ses préparatifs.

Cependant Barthélemi, d'après les ordres que son frère lui avait envoyés de Cadix, se mit à chercher vers le sud d'Hispaniola un port plus commode que celui d'Isabelle, pour y transporter la colonie de cette ville. Il passa par le pays où sont situées les mines de Saint-Christophe, et s'arrêta à l'embouchure de la rivière d'Ozama, où il jeta les fondements de la ville de San-Domingo (1). Il ne resta à Isabelle que les ouvriers employés à la construction des caravelles.

Après avoir mis ordre aux affaires de la nouvelle colonie, Barthélemi en partit à la tête de trois cents hommes, pour aller visiter le royaume de Bohechio, ou Xaragua, et celui d'Anacoana, sœur de ce cacique, qui était situé sur la côte occidentale de l'île (2), à soixante-dix lieues de San-Domingo. Lorsqu'il eut côtoyé l'espace de trente lieues, il arriva à la rivière de Neyva, et trente lieues plus loin, il toucha à Xaragua, où l'on célébra son entrée par des danses, des chants, des réjouissances publiques, et un combat dont les Indiens lui donnèrent le spectacle et dans lequel il y en eut quatre de tués et un grand nombre de blessés. L'adelantade exigea un tribut de Bohechio, et celui-ci lui offrit autant de coton et de cazabi qu'il en pourrait emporter ; mais il ne put lui donner de l'or, parce qu'il ne s'en trouvait pas dans ses États. Satisfait de sa soumission, Barthélemi alla visiter les mines de Cibao, la Vega-Real et Isabelle, où il trouva plus de trois cents Espagnols morts ou mourants.

Après une petite guerre avec les Indiens, où il fut vainqueur, Barthélemi partit pour Xaragua, afin de recevoir le tribut de Bohechio et d'Anacoana, et remplir une caravelle de cazabi, de coton et de diverses autres productions du pays (3). Il se rendit ensuite à la Conception, où l'alcade major, François Roldan, avait excité une révolte contre lui ; mais il ne put se rendre maître du rebelle, qui se retira dans les États du cacique Manicaotex.

(1) Herrera dit qu'elle fut ainsi nommée parce que Barthélemi était arrivé sur le lieu un dimanche, ou parce que son père s'appelait Dominique. L'amiral lui donna plus tard le nom de Nouvelle-Isabelle.

(2) Le royaume de Bohechio comprenait la grande baie nommée Cul-de-sac des Français, le cap Tiburon, le môle Saint-Nicolas, etc.

(3) Herrera, dec. I, lib. III, chap. 5 et 6.

Le 3 février 1498, il arriva deux caravelles, au lieu de huit qu'il avait demandées, chargées de vivres, portant *Pedro Hernandez*, colonel et sergent-major de l'île, qui avait suivi l'amiral en Castille, et ayant à bord quatre-vingt-dix hommes destinés à travailler aux mines, à couper du bois de Brésil et à labourer la terre.

Barthélemi, confirmé dans la charge d'adelantade, déclara traîtres Roldan et ses partisans. Guarinoex, inquiété par les rebelles, se réfugia dans les montagnes habitées par les Ciguayos (1), où Barthélemi le poursuivit et le fit prisonnier après un combat opiniâtre.

TROISIÈME VOYAGE DE COLOMB.

L'amiral, accompagné de son fils D. Diego, partit du port de San-Lucar de Barrameda, pour son troisième voyage, le 30 mai 1498 (2), avec six navires. Pour éviter la rencontre d'une flotte portugaise, il alla droit à l'île de Porto-Santo, où il arriva le 7 juin. Le 10, il toucha à Madère. Le 19, il arriva à Gomera, où il trouva un vaisseau français qui venait de s'emparer de deux bâtiments espagnols, qu'il reprit (3). De là, il détacha trois de ses navires, avec trois cents hommes, sous la conduite de *Juan-Antonio Colombo* son parent, *Alonso Sanchez de Carvajal*, et *Pedro de Arana*, pour aller porter des secours à Isabelle. Carvajal avait accompagné l'amiral dans son second voyage, et Arana était parent de l'ancien gouverneur de la Navidad. Ces trois capitaines devaient commander chacun à leur tour pendant une semaine. Le 11 juin, Colomb cingla, avec les trois autres navires, vers les îles du Cap-Verd, où il aborda le 27 suivant. Les naturels de l'île Hispaniola, en lui donnant des

---

(1) Peuple guerrier qui occupait le pays situé vers le cap Cabron.

(2) Herrera, Galvano et Gomara disent en 1497, et Oviedo, en mars 1496. Son fils dit qu'il fit partir au mois de février 1498, deux vaisseaux sous les ordres de *Pedro-Fernando-Coronel*; que le 30 mai suivant, il mit lui-même à la voile de San-Lucar avec six vaisseaux, et qu'il en détacha trois pour Hispaniola. (*F. Colon, Vida del Amirante*, tom II, cap. 3 et 4.) L'auteur du *Nouveau-Monde* dit qu'il partit le 28 mars 1498, avec huit navires; qu'il en expédia cinq de l'île Madère pour Hispaniola, et qu'il ne retint qu'un vaisseau et deux caravelles.

(3) Herrera, dec. II, lib. III, chap. 9.

lances armées d'un beau métal, nommé *guanin*, lui avaient dit qu'elles avaient été laissées dans leur île par des hommes noirs qui étaient venus chez eux. Colomb, persuadé que ces noirs n'avaient pu venir dans des barques ni de l'Afrique, ni des Canaries, et qu'ils devaient appartenir à un pays plus rapproché des Antilles, se dirigea vers le sud-ouest, par le 5e degré de lat. N. Le 31 juillet, l'eau commençant à manquer, il alla en faire dans une des îles Caraïbes. Le 1er. août, il découvrit une terre qui ressemblait de loin à une montagne à trois têtes, et qu'il nomma la *Trinidad* (1). Puis passant par le détroit qu'il avait appelé *Boca del Drago* (2), il aborda à la Terre-Ferme, et la côtoya ensuite l'espace d'environ deux cents lieues (3), depuis *Paria* jusqu'au cap de *la Vèla*, qu'il nomma ainsi parce qu'il y vit une grande pirogue (canot à voile), montée par des Indiens. En se rendant après à Hispaniola, il aperçut différentes îles, et, entr'autres, celles de la *Marguerite* (4) et de *Cubagua* ou des *Perles*. Le 15 août, il partit de Cubagua, et le 22, il entra dans le port Santo-Domingo, deux ans après en être sorti avec Jean Aguado (5).

Il apprit de son frère que Roldan, l'alcade-major du grand prévôt, s'était séparé de lui, en déclarant publiquement qu'il ne pouvait supporter l'orgueil des *Génois*, et qu'il s'était retiré sur la côte de Xaragua, avec soixante-dix hommes qu'il avait séduits. Barthélemi lui dit aussi que les trois navires qu'il avait expédiés de l'île de Fer, ayant d'abord été jetés sur les côtes de la Jamaïque, avaient touché à Xaragua, où Roldan était parvenu à attirer les équipages dans son parti. Cette nouvelle causa beaucoup d'inquiétude à l'amiral; il crut qu'il serait prudent de leur offrir une amnistie, et d'accorder la

(1) Voyez l'article de l'île de la Trinité.

(2) Nommé *Drago* à cause de la force du courant qui faillit l'engloutir. Oviedo remarque que la forme de ce détroit ne ressemble nullement à la bouche d'un dragon.

(3) Gomara prétend qu'il côtoya l'espace de 1320 milles, (Oviedo dit de 190 à 200 lieues) jusqu'à la pointe d'Araya, qui est N. et S. de la pointe occidentale de la Marguerite.

Son fils dit qu'après avoir reconnu le golfe de Paria, il longea la Terre-Ferme jusqu'à l'O. des îles Testigos. (Tome II, ch. 5 à 11.)

(4) Voyez l'article de l'île Marguerite.

(5) Oviedo, liv. III, ch. 4. — P. Martyr, dec. I, liv. VI. — Le Nouveau-Monde, ch. 104.—Herrera, dec. I, lib. III, chap. 12.

permission de retourner en Castille à tous ceux qui le désireraient. Il publia donc une amnistie le 9 novembre, et adressa une lettre à François Roldan. En même temps, il fit partir six navires, qu'il avait retenus dix-huit jours à cause de cette révolte, pour avertir le roi de ces malheureux événements; il manda aussi à ce prince que l'Espagne pourrait tirer 40 millions de l'île Hispaniola, 4 mille esclaves, 4 mille quintaux de bois de Brésil, qui abondait principalement au sud dans la province d'Yaquimo, à environ quatre-vingts lieues de Saint-Dominique, et qu'il avait armé trois navires, avec lesquels son frère l'adelantade devait continuer les découvertes.

Roldan et ses complices se soumirent, et signèrent des articles qui furent ratifiés le 28 novembre par Colomb. La plupart demandèrent à retourner en Espagne; les autres préférant rester, il leur permit de s'établir où bon leur semblerait. Il fit partir, pour Xaragua, deux navires à bord desquels les rebelles devaient se rendre à leur destination; mais Roldan refusant d'exécuter la capitulation qu'il avait conclue, l'amiral partit, au mois de juin 1699, avec deux navires, pour le port d'Azua, à vingt-cinq lieues de Saint-Dominique, à l'effet d'entrer en arrangement avec lui. Résolu d'apaiser sa révolte à quelque prix que ce fût, il accorda au rebelle toutes les conditions qu'il demanda, et de nouveaux articles furent signés le 28 septembre. En conséquence de cet accord, on donna des terres à chaque colon en différentes parties de l'île, et l'on imposa aux Indiens l'obligation de cultiver une certaine étendue de terrain pour leurs nouveaux maîtres. Ce travail fut substitué au tribut qu'on avait d'abord exigé. Mais quelque nécessaire que fût ce réglement dans une colonie encore faible, il fut pour ce malheureux peuple la source des plus grandes calamités et des plus cruelles oppressions, en introduisant dans tous les établissements espagnols les *repartimientos* ou répartitions d'Indiens. (Robertson, Hist. de l'Amér., liv. II.)

Colomb fit partir pour l'Espagne deux navires qu'il avait préparés, et envoya la procédure qu'il avait fait dresser contre les mutins par ses procureurs *Miguel Ballester* et *Garcia de Barrantes*, disant qu'il avait été obligé par les circonstances de traiter avec les révoltés.

Les ennemis de l'amiral avaient profité de la révolte qu'il venait de comprimer, pour exciter des préventions contre lui et contre ses frères. Don *Juan Rodriguez de Fonseca*, principal gouverneur des Indes, et l'ennemi des Colomb, commu-

niqua le journal du dernier voyage de l'amiral à *Alonso de Ojeda*, et l'autorisa à découvrir le continent des Indes qui était inconnu aux Portugais. et n'avait pas été exploré par Colomb lors de ses deux premiers voyages. *Juan de la Cosa*, habile pilote, et *Americo Vespucio* (1), riche marchand de Florence, intéressés dans l'expédition, résolurent de l'accompagner. Ils partirent de Séville, le 20 mai 1499, avec quatre navires équipés à leurs frais, et se dirigeant au S.-O. pendant vingt-sept jours, ils abordèrent au continent de l'Amérique, à l'endroit nommé depuis *Vénézuela* ou la Petite-Venise (2). De là, ils firent route le long de la côte de Paria jusqu'au point où Colomb avait débarqué dans son troisième voyage; ils naviguèrent jusqu'au cap de la Vela, et cinglèrent ensuite vers Hispaniola. Ils y prirent terre au port de Yaquimo, situé dans la province du même nom, qui dépend du cacique Haniguayaba. Après y avoir séjourné depuis le 5 septembre jusqu'à la fin de février 1500, ils remirent à la voile pour retourner en Espagne, et s'arrogèrent, à leur arrivée, la gloire d'avoir découvert l'Amérique. C'est ainsi qu'Améric Vespuce (3) fut assez heureux pour donner son nom à ce vaste continent, et pour frustrer de cet honneur l'homme (4) qui, le premier, en avait soupçonné l'existence, et qui l'avait ensuite découvert, après avoir donné tant de preuves de génie, de constance et d'intrépidité.

Colomb se vit non-seulement privé d'un honneur qu'il avait mérité, mais encore dénoncé comme un ambitieux qui avait le projet de se rendre souverain des Indes. Victime d'injustes dénonciations, il fut déposé de sa vice-royauté au mois de juin de l'année 1500, et remplacé par *Francisco de Bovadilla* (5), chevalier de l'ordre militaire de Calatrava, qui fut

---

(1) Voyez *le Noueau-Monde* et les Navigations faites par Améric Vespuce (de Montebaldo Fracanzo), trad. de l'italien par Redouer, imp. à Paris, par Philippe Lenoir, vers 1515.

(2) Voyez l'article *Vénézuela.*

(3) Voyez l'art. *La Plata.*

(4) Herrera. dec. I, liv. IV, ch. 1, 2 et 3. — P. Martyr, dec. I, liv. VI.

(5) La lettre du roi était ainsi conçue: A Don Christ. Colomb, notre Amiral de la mer océanique. « Nous avons ordonné au com-
» mandeur François de Bovadilla, porteur de la présente, de
» vous dire de notre part les choses dont il est chargé. Nous
» vous prions d'y ajouter foi et croyance, et de les mettre à exécu-
» tion. » Madrid, le 26 mai 1499.

envoyé en qualité de gouverneur général des Indes occidentales. Ce dernier partit avec deux caravelles, vers la fin du mois de juin, et arriva à Hispaniola le 23 août, pendant que l'amiral était occupé à bâtir la forteresse de la *Conception de la Vega*, et que l'adelantade était occupé dans le Xaragua, avec François Roldan, à châtier des rebelles. Bovadilla publia aussitôt sa commission, et envoya la lettre du roi à Colomb. Ce dernier se rendit, en conséquence, à Saint-Domingue, avec tous les Castillans de la Vega, de Bonao et du voisinage. Le nouveau gouverneur ayant déclaré que les Espagnols qui s'occupaient de recueillir de l'or, n'en paieraient dorénavant que la onzième partie à la couronne, pendant vingt ans, et qu'il leur solderait tout ce qui leur était dû, il n'en fallut pas davantage pour les mettre dans ses intérêts. Bovadilla saisit alors les papiers de Colomb, confisqua tout ce qu'il trouva chez lui, lui mit les fers aux pieds, et le renferma dans la citadelle. Don Diego, son frère, fut traité de la même manière, et Barthélemi se rendit prisonnier, à la prière de l'amiral. Bovadilla les condamna tous à mort, les fit partir pour l'Espagne, chargés de chaînes, à bord de deux bâtiments, où ils ne purent communiquer ensemble. Ils arrivèrent à Cadix le 25 novembre.

L'indignation publique, à la vue de leurs chaînes, fut telle, que Ferdinand et Isabelle, qui se trouvaient à Grenade, ordonnèrent qu'on les mît en liberté, et qu'on leur avançât mille écus pour les aider à se rendre à la cour, où ils arrivèrent le 17 décembre. On les y reçut avec tous les honneurs qui leur étaient dus; mais le roi refusa de réintégrer l'amiral dans les priviléges de sa vice-royauté (1).

Bovadilla ayant maltraité les Espagnols, et ayant résolu de réduire les Indiens à un dur esclavage, fut rappelé et remplacé par don *Nicolas de Ovando*, grand-commandeur d'Alcantara, à qui la reine ordonna de remettre tous les indigènes en liberté. Celui-ci partit de San-Lucar le 13 février 1502, et, le 13 avril suivant, il arriva à Saint-Domingue, avec une flotte de trente voiles aux ordres d'Antoine de Torres, et sur laquelle se trouvaient deux mille cinq cents hommes, la plupart gens de condition, destinés à relever ceux qui devaient retourner en Espagne.

La cour envoya avec *Alonso Maldonado*, habile juris-

(1) Herrera, dec. I, liv. IV, ch. 7, 8, 9 et 10.

consulte destiné à remplacer Roldan, un grand nombre de religieux franciscains pour travailler à la conversion des indigènes. Ovando publia une proclamation par laquelle ces derniers étaient déclarés sujets libres de l'Espagne; et pour apaiser la soif de l'or qui dévorait les Espagnols, il leur ordonna de déposer tout ce qu'ils en possédaient dans une raffinerie où l'on en retint la moitié au profit de la couronne (1).

Après trois ans de démarches inutiles pour recouvrer son gouvernement, Colomb demanda comme une grâce qu'il lui fût permis d'aller faire de nouvelles découvertes, et de chercher, par la mer du sud, le passage aux Indes orientales, qu'il croyait devoir être dans la direction du golfe de Darien.

Sur ces entrefaites, la flotte portugaise aux ordres de l'amiral Pedro Alvarez de Cabral revint des Indes orientales, avec des richesses immenses. Le roi Ferdinand, informé du résultat de ce voyage, écrivit une lettre gracieuse à Christophe Colomb (le 14 mars 1502), par laquelle il l'autorisait à entreprendre la découverte de ce passage, et mettait à sa disposition quatre navires ou caravelles de cinquante à soixante-dix tonneaux, et cent soixante dix hommes d'équipage; il manda en même temps à Ovando de lui restituer tout ce qui lui avait été pris.

Colomb, avant de partir, demanda deux ou trois personnes qui parlassent l'arabe, pour l'accompagner dans ses voyages; car il croyait que, s'il pouvait trouver un détroit pour passer au-delà du continent, il rencontrerait sûrement des sujets du grand khan. Il obtint la permission d'emmener avec lui son fils Fernand, qui n'était âgé que de treize ans. Il demanda ensuite celle de passer à Hispaniola, pour se procurer les choses dont il aurait besoin pour un si long voyage; mais le roi, dans sa lettre du 14 mars, lui refusa cette faveur, ne voulant pas, disait-il, qu'il se détournât de sa route.

QUATRIÈME VOYAGE.

Le 9 mai 1502, Colomb s'embarqua à Cadix, avec son frère l'adelantade D. Barthélemi, et son second fils, D. Fernand. Son escadre se composait de quatre navires, ayant à bord cent

(1) Herrera, dec. I, liv. V, ch. 1. — Fern. Colomb, *Vida del Amirante*, ch. 24 et 25. — *Le Nouveau-Monde*, ch. 107.

cinquante personnes. Arrivé aux Canaries, le 20 mai, il y fit de l'eau et du bois, et le 25, il continua sa route. Le 15 juin, il toucha à une île appelée *Matinino*, par les Indiens, et qu'on a nommée depuis *la Martinique*. Après y avoir séjourné trois jours, il se remit en mer. S'étant aperçu que le plus grand de ses navires, qui était de soixante-dix tonneaux, ne pouvait plus soutenir la voile, il se vit forcé, malgré ses instructions, de relâcher à Hispaniola, le 29 juin; mais le gouverneur lui refusa l'entrée du port de Santo-Domingo. Colomb se vengea d'une manière digne de lui; car ayant appris qu'Ovando allait faire mettre une flotte à la voile, il lui envoya dire qu'on était menacé d'une tempête prochaine, et qu'il serait prudent d'en différer le départ. L'amiral Torres méprisa cet avis, et la flotte leva l'ancre. Mais deux jours après, un des plus grands ouragans qu'on eût vus dans ces parages, fit périr vingt-un vaisseaux chargés d'or, sans qu'on pût sauver un seul homme. François de Bovadilla, François Roldan et une partie de sa bande, tous ennemis de Colomb, se trouvaient à bord. Le malheureux Guarinoex, cacique de la grande Vega-Real, et quatre cents Espagnols furent également engloutis sous les flots, avec 150,000 ducats en or (1). Colomb se retira pendant la tempête, à quatre lieues de Santo-Domingo, dans le port de *Hermoso* ou *Azua*, qu'il appela *Puerto-Escondido*. La ville de Saint-Domingue, dont les maisons n'étaient encore que de bois, fut presque entièrement détruite. D'Azua, l'amiral côtoya jusqu'au port de Yaquimo, qui est à soixante-seize lieues de la capitale, et qu'il nomma *del Brasil*. Il en partit le 14 juillet, pour se rendre à la Jamaïque.

Ayant appris que le capitaine *Rodrigo de Bastida* avait poussé ses découvertes jusqu'au golfe d'*Uraba* (2), il navigua vers l'ouest durant soixante-dix jours, contre les vents et les courants, sans faire plus de soixante lieues, et reconnut enfin

(1) Oviedo (liv. III, ch. 7 et 9) dit 100,000 livres pesant d'or fondu. Herrera évalue la perte à 100,000 castillans, appartenant à la couronne, outre le fameux grain d'or qui pesait 3,600 pessos, et 100,000 autres qui appartenaient aux passagers. Le même auteur rapporte qu'un des navires qui échappa à la tempête renfermait les débris de la fortune de Colomb. Les Espagnols qui arrivèrent heureusement dans leur patrie, le taxèrent de magie, et dirent qu'il avait excité cette tempête pour se venger de ses ennemis.

(2) Voir les articles *Terre-Ferme* et *Mexique*.

une petite île, appelée par les Indiens *Guanaja*, et située à douze lieues du cap *Honduras*. Il la nomma *Los-Pinos*, à cause de la quantité de pins qu'il y remarqua. Il suivit ensuite la côte et trafiqua avec les naturels; mais un vieux Indien lui ayant donné à entendre que leur or venait de l'Orient, il fit voile dans cette direction, et manqua ainsi la découverte du Yucatan, dont il n'était alors éloigné que de trente lieues.

Le 14 août, il aborda à une pointe de terre qu'il nomma *Casinas*, à cause de la quantité de fruits de cette espèce qu'il y trouva; plus de deux cents Indiens accoururent sur le rivage lui en offrir; ils lui apportèrent aussi du maïs, de la venaison, de la volaille et du poisson. Il prit possession du pays au nom du roi d'Espagne, et se mit ensuite à naviguer le long de la côte, qu'il nomma *Costa-de-Oreja*, parce que les habitants qu'il y trouva avaient les oreilles percées. Il côtoya ensuite pendant soixante-dix lieues, et découvrit, le 12 septembre, le cap de *Gracias-à-Dios*. L'ayant doublé, il entra dans une rivière qu'il nomma *Rio-Desastre*, parce qu'il y perdit une barque et ceux qui la montaient. Le 17 suivant, il reconnut une petite île nommée *Quiribiri*, et un village en Terre Ferme, appelé *Cariari*. Il en partit le 5 octobre, et en aperçut un autre vers l'est, appelé *Caravaro*. Il se rendit de là à la terre de *Catiba* et de *Huriran*, et, le 2 novembre, il entra dans une belle rade qu'il nomma *Portobelo*. Le 9, il découvrit un autre port à quatre ou cinq lieues plus loin, qu'il appela *Puerto de Bastimentos*, à cause de l'abondance de fruits et de maïs qu'il y trouva. Il y radouba ses navires, et le 23 novembre, il prit sa route vers l'est, toucha à la *Guigû*, et le 26, au port, qu'il nomma *del Retrete*, ou canal étroit; il y fut retenu neuf jours par des vents contraires. Les Indiens étant venus l'y attaquer, il les dispersa par des décharges d'artillerie. Le 5 décembre, il partit pour retourner à Portobelo; mais, avant de quitter la Terre Ferme, il voulut y former un établissement qui lui donnerait des droits à la possession du Nouveau-Monde. Ayant appris que les États d'un cacique, nommé *Quibia*, étaient riches en or, il cingla vers la côte où ils étaient situés, et éprouva une violente tempête qui le força d'entrer dans la rivière de *Iebra*, qu'il appela *Belène* (1). De là, il se rendit à celle de *Varagua*, qui arrose la province du même nom; mais trouvant la première plus

(1) Bethléem, parce qu'il y était entré le jour de l'Epiphanie.

profonde, il y retourna, et envoya son frère au cacique Quibia, avec des présents. Le 24 janvier 1503, deux de ses navires furent endommagés par un débordement de la rivière. Le 6 février, il fut trompé par les guides du cacique, qui, au lieu de conduire l'adelantade et son escorte aux mines de Veragua, le menèrent à celles d'*Urira,* dont le seigneur était ennemi de Quibia. Le 16, Colomb monta dans ses chaloupes, avec cinquante-huit hommes, et se dirigea vers la rivière d'Urira, qui était à sept lieues de celle d'Iebra, et où il trouva de l'or, ce qui le décida à fonder une colonie sur les bords du Bethléem, et à y laisser son frère, avec quatre-vingts hommes et un navire. Pour lui, ne trouvant pas le détroit qu'il cherchait, il se disposa à partir pour l'Espagne, afin de s'y procurer de nouveaux secours. L'adelantade fut bientôt informé que les Indiens, irrités des mauvais traitements qu'ils essuyaient de la part des Espagnols, n'attendaient que le départ des navires pour venir l'attaquer; alors, pour les prévenir, il marcha lui-même contre Quibia, et, le 30 mars, il le fit prisonnier avec cinquante des siens; mais ce cacique parvint à s'échapper, et revint mettre le feu, avec des flèches embrasées, aux cabanes que Barthélemi avait construites.

Cependant, Colomb avait perdu un de ses bâtiments, qui avait échoué dans la rivière, et retenu par des vents contraires, il ignorait ce qui se passait. Il avait envoyé sa chaloupe pour faire de l'eau; mais elle était tombée au pouvoir des Indiens avec l'équipage qui la montait, et les cinquante prisonniers qu'il retenait à bord de son navire s'étaient presque tous sauvés à la nage. Les Espagnols qui étaient restés à terre, voyant qu'ils ne pouvaient s'y maintenir, regagnèrent leurs vaisseaux dans les deux chaloupes qui leur restaient.

L'amiral remit alors à la voile pour Portobelo, où il fut obligé de faire échouer un autre de ses navires, et partit, vers la fin de mai, avec les deux autres pour l'île Hispaniola; mais ils étaient tellement endommagés, qu'ils ne purent tenir la mer: il gagna l'île de Cuba, où il les répara et prit des rafraîchissements. Etant de nouveau parti pour l'Hispaniola, il ne put lutter contre les vents et les courants, qui le contraignirent, la veille de St. Jean, de les faire encore échouer dans un port de la Jamaïque, qu'il nomma *Santa-Gloria.*

Dans sa détresse, il ne savait comment avertir le grand-commandeur de l'Hispaniola de sa situation, et lui faire demander du secours; il se trouvait à deux cents lieues d'Isabelle, et quoiqu'il ne fût qu'à trente lieues de l'île, il n'ignorait pas qu'il

faut quelquefois plus de trente jours pour s'y rendre de la Jamaïque, à cause des vents contraires, au lieu qu'on peut en revenir en vingt-quatre heures. Le Génois *Bartolomé Fiesco*, et l'Espagnol *Diego Mendèz* se chargent de la périlleuse entreprise de faire le trajet dans deux frêles canots, montés par six Castillans et par dix Indiens. Le 7 juillet, ils partent, et après une pénible traversée de dix jours, ils arrivent à l'Hispaniola. L'un d'eux avait reçu l'ordre de Colomb de passer en Espagne pour y porter le journal de son voyage; l'autre devait revenir, aussitôt qu'il lui serait possible, à la Jamaïque, pour le délivrer; mais Ovando les retint l'un et l'autre pendant huit mois, et se contenta d'envoyer Diego de Escobar, dans une barque, pour connaître la situation de l'amiral. Escobar arriva vers Colomb, lui remit une lettre, un baril de vin et un cochon, et se rembarqua.

Le 2 janvier 1504, quarante hommes de la troupe de Colomb, impatients de partir, se révoltèrent contre lui, et se choisirent pour chefs *Francisco de Porras*, qui avait été capitaine d'un des navires de l'escadre, et *Diego de Porras*, son frère, trésorier de l'expédition. Les rebelles s'embarquèrent sur des canots, dans l'intention de passer à Hispaniola; mais n'ayant pu y parvenir, ils retournèrent sur leurs pas, et se livrèrent à toutes sortes d'excès. Colomb souffrait de la goutte, et ceux qui lui étaient restés fidèles se mouraient de faim, lorsqu'un hasard fortuit fit renaître l'abondance. Les insulaires s'étaient lassés de nourrir les Espagnols, et avaient cessé depuis quelque temps de leur envoyer des provisions : dans cette extrémité, Colomb eut recours à un stratagème qui lui réussit. Ses connaissances astronomiques lui ayant fait prévoir qu'il y aurait sous peu une éclipse de lune, il fit dire aux caciques de se rendre auprès de lui; et lorsqu'ils furent assemblés, il leur déclara que le Dieu des Espagnols allait les punir de leur refroidissement et de leur dureté, et que dès le soir même la lune s'obscurcirait. L'éclipse eut lieu en effet quelques heures après; les Indiens, épouvantés, le prièrent d'intercéder pour eux auprès de son Dieu, et lui apportèrent tout ce dont il avait besoin.

Cependant, une nouvelle sédition éclata parmi les soldats; mais elle n'eut heureusement aucune suite fâcheuse, grâce à l'intrépidité de Barthélemi et à l'arrivée d'une caravelle, expédiée, après une année d'attente, par le gouverneur d'Hispaniola. *Diego de Salcedo*, qui la commandait, était un ancien ami de Colomb, et le navire qu'il lui amenait avait été

frété aux frais de l'amiral par Diego Mendez. Colomb s'y embarqua le 28 juin avec tout son monde, et arriva le 13 août à Saint-Domingue, où il se reposa quelques jours dans la maison du gouverneur. Ayant frété deux autres navires, il partit pour l'Espagne. le 12 septembre 1504. Le 19 octobre suivant, son navire fut démâté; cependant il arriva à bon port, le 9 novembre, à San Lucar, et de là se rendit à Séville, où il apprit avec peine la mort de la reine Isabelle, sa protectrice (1); et au mois de mai 1505, il alla avec son frère à Ségovie, raconter tout ce qui lui était arrivé.

Comme il avait fort à cœur de se faire réintégrer dans sa vice-royauté, il chargea son frère Barthélemi d'aller présenter sa réclamation à Philippe d'Autriche et à la reine Jeanne d'Aragon, son épouse, qui venaient de prendre possession de la couronne de Castille. Mais, avant qu'il fût de retour, Colomb éprouva une attaque de goutte dont il mourut, le 20 mai 1506, dans la soixante-cinquième année de son âge (2).

(1) Elle mourut le 26 novembre 1504.

(2) On suppose qu'il avait environ soixante-cinq ans, quoique ni Herrera ni les autres historiens contemporains, ne s'accordent sur l'année de sa naissance. Selon Munoz, il était né à Gênes vers l'année 1446. Colomb laissa deux fils, Diego et Hernando. Le premier hérita des droits et honneurs de son père, et le second embrassa l'état ecclésiastique, et forma une riche bibliothèque de douze mille volumes qu'il légua en mourant à l'église de Séville. C'est cette bibliothèque qu'on a appelée la *Colombine*. Il écrivit la vie de son père vers l'an 1530.

Oviedo dit que le corps de Colomb fut déposé à Séville, dans un monastère de l'ordre des Chartreux, appelé *las Cuevos*. Dans la suite, il fut transporté à l'île Espagnole et inhumé dans la cathédrale de San Domingo. On grava sur sa tombe l'épitaphe suivante: *

Hic locus abscondit præclari membra Columbi,
Cujus præclarum nomen ad astra volot.
Non satis unus erat sibi mundus notus; at orbem
Ignotum priscis omnibus ipse dedit.
Divitias summas terras dispersit in omnes,
Atque animas cœlo tradidit innumeras.
Invenit campos divinis legibus aptos,
Regibus et nostris prospera regna dedit.

Herrera, dec. I, lib. VI, cap. 5, 6, 11, 12, 13, 14 et 15.

* Pendant la révolution française, ses cendres, enfermées dans une urne, furent transportées à la Havane et déposées dans la cathédrale de cette ville. Une pierre ovale forme écusson sur une seconde pierre figu-

Note A. — Dans un mémoire que Colomb présenta au roi, il dit : « Sérénissime prince, j'ai navigué dès ma jeunesse ; » depuis quarante ans que je parcours les mers, je les ai » toutes explorées avec soin, et j'ai conversé avec un grand » nombre de sages de tous les états, de toutes les nations et » de toutes les religions. J'ai étudié la navigation, l'astro- » nomie et la géométrie. Je puis rendre compte de toutes » les villes, rivières, montagnes, etc., et leur assigner à » chacune leurs places sur les cartes. J'ai lu tous les ouvrages » qui ont été publiés sur la cosmographie, l'histoire et la » philosophie. Je me sens maintenant disposé à entreprendre » la découverte des Indes, et je viens supplier votre altesse de » favoriser mon entreprise. Plusieurs, je le sais, se moqueront

— Gomara, lib. I, cap. 24 et 25. — Benzoni, lib. I, cap. 14. — Vida del amir. Tom. II, c. 40, 45 et 46.—BARROS *Asia*, L. 3, c. 11.

rant une pyramide de 5 pieds de hauteur, et porte l'inscription suivante :

D. O. M.
Claris. Heros Ligustin.
Christophorus Columbus
A se rei nautic. scient. insign.
Nov. orb. detect.
Atque Castellœ legion. Regib. subjeci.
Vallisol occub.
XIII Kal. Jun. A. MDVI.
Cartusianor. Hispal. Cadav. cust. tradit.
Transfer. nam ipse prœscrips.
In Hispaniolæ Metrop. Eccl.
Hinc pace Sancit. Galliæ. Reipub. cess.
In hanc V. Mar. Concept. Imm. Cat-Lossa transv.
Maxima omn. ord. frequent. sepult. mand.
XIV Kal. Feb. A. MDCCXCVI.
Hav. Civit.
Tant. vir. meritor in se non immem.
Prœtios. exuv. in optat. diem tuitur.
Hocc. monum. erex.
Præsul ill. D.D. Philipo Ioseph
Trespalacios
Civic. ac milit. rei gen. P. P. AE. E.
D. D. Ludovico D. Las Casas. *

* Voyage fait dans les années 1816 et 1817, de New-Yorck à la Nouvelle-Orléans, et de l'Orénoque au Missisipi, etc., par l'auteur du Souvenir des Antilles, tome II, page 81. Paris; 1818.

» de mon projet; mais si V. A. veut bien me fournir les » moyens de l'exécuter, aucun obstacle ne m'arrêtera, et j'ai » l'espoir de réussir. »

Colomb dit dans un autre mémoire : « Au mois de février » 1477, j'ai navigué à cent lieues au-delà de l'île de Thulé, » dont la partie méridionale est située par le 73°. de latitude. Cette île est aussi grande que l'Angleterre, et les » Anglais y vont trafiquer. Ce n'est pas toutefois la Thulé, » dont parle Ptolémée, qui se trouve immédiatement sous » la ligne, mais celle que nous appelons actuellement Frislande (Islande). »

Note B. — Lorsque Colomb eut découvert les Indes occidentales, Ferdinand, roi de Castille, en obtint la concession du pape Alexandre VI. Ceci donna lieu à une contestation entre l'Espagne et le Portugal, qui fut soumise à la décision du souverain pontife. Christophe Colomb avait suivi le cours du soleil. Vasco de Gama avait navigué en sens contraire lorsqu'il découvrit les Indes. Pour concilier les intérêts des deux parties, le saint-siége proposa de partager le globe terrestre en deux portions égales, et, par une bulle datée de l'année 1493, il alloua à l'Espagne tout ce qu'elle pourrait découvrir à l'ouest d'une première ligne méridienne placée à cent lieues à l'ouest d'une des îles Açores ou du Cap-Vert (1) (36°. à l'ouest de Lisbonne); et au Portugal, les pays qu'il reconnaîtrait à l'est de ce méridien, pourvu qu'ils ne fussent pas déjà occupés par un prince chrétien avant le jour de Noël de la même année. Cette ligne, appelée *la linea de marquacion*, détacha le Brésil de l'Amérique méridionale. Cette bulle défend en même temps à tous les peuples sujets du saint-siége, de quelque autorisation royale ou impériale qu'ils pourraient être munis, de faire voile pour les îles et terres-fermes habitées ou à habiter, découvertes ou à découvrir vers l'occident ou le midi, ou de s'établir depuis le pôle antarctique, à plus de cent lieues par-delà les îles Açores ou du Cap-Vert, ou même de mouiller dans aucune rade des Indes sans la permission du saint-siége (2).

Le roi don Juan, qui réclamait la possession des îles

(1) San Antonio, la plus septentrionale.

(2) Cette bulle se trouve dans l'ouvrage intitulé *Leibnitii codex juris gent. diplomat.* p, 203.

Moluques, protesta contre cette bulle. Toutefois, pour aplanir les difficultés qui pourraient à l'avenir s'élever entre les deux couronnes de Castille et de Portugal, on convint de les soumettre à la décision de trois commissaires de chaque nation, qui s'assemblèrent à Tordesillas, le 7 juin 1493. Ils tirèrent une nouvelle ligne appelée *linea de demarquacion*, parce qu'elle effaçait l'autre, et qu'ils portèrent à deux cent soixante-dix lieues plus à l'ouest : il fut convenu que tous les pays situés à l'ouest de ce méridien, appartiendraient à l'Espagne, et ceux placés à l'est, au Portugal. Cette décision fut approuvée, le 2 juillet, à Arevalo, par le roi d'Espagne, et le 27 février de l'année suivante, à Evora, par celui de Portugal (1).

(1) Herrera, dec. I, lib. II, cap. 4, 5, 8 et 10. — Gomara, lib. I, cap. 19. — Lafitau, *Hist. des découvertes, etc.*, tome I, liv. I. — *Torquemada. Moaar. Indiana*, lib. XVIII, cap. 3.

Depuis que cet article a été écrit, il a paru un ouvrage d'un grand intérêt, intitulé *Codex diplomatico colombo americano ossia raccolta di documenti originali é inediti, spettanti a Cristoforo Colombo alla scoperta ed al governo dell America publicato per ordine degl' Illmi Decurioni della città di Genova, Genova, nov.* 1823, *in-4°, p.* 348.

Il renferme une introduction de quatre vingt pages, qui porte le titre de *Cartas, privilegios, cedulas y otras escrituras, de don Christoval Colon, almirante mayor del mar oceano visorey y gobernador de las Islas y Tierra-Firme;* quarante-quatre pièces officielles ou instructions relatives aux voyages de Colomb, et deux lettres autographes, dont les limites de cet article ne nous permettent pas d'indiquer les titres.

Ce recueil est précédé d'un mémoire historique sur la vie et les découvertes de ce grand navigateur, par D. Gio. Batista Sportono, professeur d'éloquence à l'université royale de Gênes.

Pendant les troubles civils et militaires, dit cet auteur, qui ont dernièrement enveloppé l'Europe, les archives secrètes de la ville de Gênes ont subi plusieurs vicissitudes. Un des deux manuscrits (de Colomb) qui s'y trouvaient, a été transporté de Gênes à Paris, et ne lui avait pas encore été restitué au mois de janvier 1821. Quant à l'autre qu'on croyait perdu, on l'a retrouvé après la mort du sénateur comte Michelangelo Cambiasi. Il figurait dans le catalogue de la vente de la riche bibliothèque de ce seigneur, qui eut lieu en juillet 1816, sous le titre de *Codice de Privilegj del Colombo.* Cette collection, que le héros navigateur avait envoyée à un de ses amis de Gênes, pour être conservée dans sa patrie, fut donnée par le roi aux Décurions de cette ville

qui résolurent, le 31 juillet 1821, d'élever un *Custodia* ou monument dans lequel ce précieux dépôt pût être en sûreté. Ce monument, en marbre, a été dessiné par le signor Carlo Barrabino, architecte génois, et exécuté par le signor Peschiera. Il est surmonté du buste de Colomb, et sur le faîte de la colonne on a placé en lettres de bronze doré l'inscription suivante :

QVÆ. HEIC. SVNT. MEMBRANAS
EPISTOLAS. Q. EXPENDITO
HIS. PATRIAM. IPSE. NEMPE. SVAM
COLVMBVS. APERIT
EN. QVID. MIHI. CREDITVM. THESAVRI. SIET

DECR. DECVRIONVM. GENVENS.

M. DCCC. XXI.

LA FLORIDE.[1]

La *Floride française* ou la *Nouvelle-France* comprenait tout le pays situé entre les trente et trente-cinquième degrés de latitude nord, depuis le *Cap-Français* jusqu'au *fort Charles*.

Suivant de la Vega, et les autres historiens espagnols de la Floride, cette immense contrée de l'Amérique septentrionale comprenait tout le pays qui s'étend depuis les frontières du Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales. Elle renfermait la Floride proprement dite, la Louisiane, la Georgie et une partie de la Caroline.

Avant le traité de paix, signé à Versailles, le 10 février 1763, entre la France et l'Espagne, et par lequel les Florides furent cédées à l'Angleterre, la Floride occidentale, jusqu'à la baie de Perdido appartenait aux Français, et le reste, ainsi que la Floride orientale, aux Espagnols.

Suivant *W. Roberts*, l'historien anglais de la Floride(2), le pays appelé *Floride*(3) par les Espagnols et cédé à la Grande-Bretagne, s'étendait du vingt-cinquième degré six minutes au trente-neuvième degré trente-huit minutes de latitude septentrionale; il avait environ mille milles anglais de longueur, mais sa largeur était fort irrégulière. Dans sa partie septentrionale, où elle est très-étroite, elle confine aux monts Apalaches ou Alleghany; la rivière Altamaha la sépare de la

(1) Elle fut ainsi appelée par Jean Ponce de Léon, qui la découvrit le 27 mars 1512, soit parce qu'il y aborda au temps de Pâques-Fleuries, ou qu'il fut frappé de la belle apparence que présentait le pays.

Quelques historiens anglais prétendent que la Floride fut découverte premièrement par Sébastien Cabot, en 1496, dans le voyage qu'il fit en Amérique pour chercher un passage aux Indes Orientales. (Voy. ci-après la page 41, et la note 3, p. 43; et Oviedo Hist. Gén. liv. 16, ch. 11.

(2) Voy. ci-après la note 3, p. 43.

(3) *An account of the first discovery and Natural History of Florida*, *London*, 1763.

Georgie, en y comprenant tout le pays occupé par les Indiens Creeks inférieurs, et sa frontière nord-ouest est formée par le Perdido et la Louisiane.

Dans la proclamation du roi d'Angleterre, publiée le 7 octobre 1763, la Floride fut, pour la première fois, divisée en orientale et occidentale, la rivière Apalachicola formant la ligne de démarcation. La Floride occidentale, y compris toutes les îles du golfe du Mexique, situées à six milles de la côte, s'étendait depuis l'Apalachicola jusqu'au lac de Pontchartrain; elle était bornée à l'ouest par ce lac, celui de Maurepas et le Mississipi, au nord par une ligne tirée directement à l'est, à partir du point où le trente-unième degré de latitude traverse ce fleuve jusqu'à l'Apalachicola ou Chatahouchee, et au sud-est par cette dernière rivière.

Tout le territoire des Florides, que la France et l'Espagne avaient cédé à l'Angleterre en 1763, fut rendu à l'Espagne en 1783. La partie comprise entre le Mississipi et la rivière aux Perles, fait actuellement partie de l'État de la Louisiane; celle qui se trouve entre cette rivière et la baie de Perdido, fait partie des États de Mississipi et d'Alabama; et l'on ne donne, à proprement parler, la dénomination de Floride qu'à la partie qui est située à l'est du Perdido.

Cette partie est située entre le vingt-cinquième et le trente-unième degrés de latitude nord, et les troisième degré trente minutes et dixième degré trente minutes de longitude ouest de Washington(1). Suivant le docteur Stork, la Floride orientale, ou proprement dite, est bornée au nord par la rivière de Sainte-Marie, et à l'ouest, par l'Apalachicola. Elle a trois cent cinquante milles de longueur du nord au sud, deux cent quarante de largeur depuis l'Apalachicola jusqu'à l'embouchure de la Sainte-Marie, et une superficie de douze millions d'acres, ou à peu près la même étendue territoriale que l'Irlande. A partir de la rivière de Saint Jean, où commence la péninsule, sa largeur est de cent quatre-vingts milles; mais aux environs du cap de la Floride, elle n'est plus que de vingt à trente.

Aspect du pays et nature du sol. Les côtes sont basses et unies jusqu'à la distance de quarante milles dans l'intérieur, où la surface devient tant soit peu montueuse. Le sol est marécageux sur le bord des rivières, quoique entrecoupé çà et là de monticules d'une terre noire et fertile. Plus avant, le terrain devient sablonneux et ne produit guère que des pins;

(1) 82° 27' et 89° 47' de longitude du méridien de Paris.

mais dans l'intérieur du pays l'on trouve une grande quantité de terres très-productives. On y remarque une prodigiense variété d'arbres, d'arbrisseaux et de plantes, et on pourrait y cultiver avec succès le riz, le maïs, le coton, et la canne à sucre. La côte orientale est bordée d'îles qui forment une navigation intérieure. La côte occidentale de la baie de Mobile est aussi garnie d'îles basses et sablonneuses, et couvertes de cyprès. Presque toutes les cayes sont remplies de mangliers et peuplées de tortues.

Lacs. Le lac *del Espíritu Santo*, qui est situé au nord du cap de la Floride, a vingt-sept lieues de longueur sur huit de largeur. Il en existe encore quelques autres moins étendus, que la rivière de Saint-Jean traverse dans son cours.

Rivières. La seule rivière considérable est celle de St-Jean, qui est formée par plusieurs courants d'eau près du cap de la Floride. Elle coule vers le nord, et se jette dans la mer au-dessus du trentième degré de latitude. Son lit étant presque de niveau avec l'Océan, le courant en est très-faible, et la marée y monte de deux pieds jusqu'à la distance de cent vingt cinq milles de son embouchure, où elle a trois milles de largeur.

Iles. La principale est celle d'*Amelia*, qui est située près de l'embouchure de la Sainte-Marie, et à sept lieues de Saint-Augustin. Elle a environ treize milles de longueur sur deux de largeur. Le sol en est très-fertile. On y trouve un excellent port.

Climat. Le climat est très-doux. Il n'y tombe jamais de neige.

Population. La population blanche des deux Florides était, en 1821, de 4,560 habitants, savoir :

Dans les îles d'Amelia, de Fernandina et de Talbot.	400 h.
Sur les bords des rivières de Nassau et de Sainte-Marie.	220
A Saint-Augustin.	2,600
Sur les bords de la baie et de la rivière de Saint-Jean.	260
Entre le Saint-Jean et l'Océan.	250
A l'extrémité méridionale de la Floride. . .	30
A Pensacola et dans les environs.	800
Total.	4,560(1).

(1) Rapport du docteur Morse, Appendix, page 149, New-Haven, 1822.

Indiens. Le nombre des Indiens, à la même époque, était d'environ cinq mille. On comptait dans la Floride orientale mille deux cents Séminoles, outre des Creeks, etc. Avant la guerre de 1812, ces Indiens possédaient des esclaves noirs qu'ils chargeaient de la garde de leurs troupeaux et de leurs chevaux. Le nombre de ces esclaves pouvait s'élever de cinq à six cents.

Les Floridiens avaient la taille fort avantageuse. Les hommes portaient des caleçons de peau de chamois ou de daim, de différentes couleurs, et une espèce de manteau qui prenait depuis le col jusqu'à mi-jambe; il était ordinairement de peau de martre fine; ils en avaient aussi de lynx, de daim, d'ours, et même de bison, qu'ils parfumaient d'une odeur musquée. Les femmes se couvraient d'une peau de daim ou de chevreuil. Les hommes portaient les cheveux longs, noués sur la tête, et pris dans un réseau de couleur, qu'ils s'attachaient sur le front de telle sorte que les bouts en pendaient jusqu'au-dessous des oreilles. Ils se paraient aussi la tête de plumes de différentes couleurs, qui servaient à distinguer la noblesse et les guerriers. Ces Indiens ne mangeaient pas de chair humaine, du moins ceux des provinces découvertes par Soto. Ils ne vivaient pas non plus de leurs troupeaux; mais ils se nourrissaient de poisson rôti, de fruits, de légumes, de pain de millet, et de chair de daim et de chevreuils, qu'ils ne mangeaient que cuite. Ils ne buvaient que de l'eau.

Les Floridiens n'épousaient ordinairement qu'une femme. L'infidélité était chez eux punie d'une peine infamante, et quelquefois même d'une mort cruelle. Les grands seuls pouvaient avoir autant de femmes qu'ils le jugeaient convenable, mais une seule était légitime; les autres étaient regardées comme leurs concubines, et les enfants qu'ils en avaient ne partageaient pas également les biens du père avec les enfants de sa légitime épouse. Cette coutume, qui existait aussi au Pérou (voyez l'article Pérou), venait de ce que les nobles étant obligés de guider leurs guerriers dans les combats, où ils périssaient pour la plupart, il leur fallait plusieurs femmes pour en avoir des enfants qui pussent partager leurs travaux et remplacer ceux qui succombaient; le peuple au contraire n'ayant aucune part aux affaires, et fort peu de dangers à affronter, se trouvaient toujours assez nombreux pour travailler et pour supporter les charges de l'Etat.

Les Floridiens adoraient le soleil et la lune sans leur offrir

ni prières ni sacrifices. Leurs temples servaient pour y enterrer les morts, et y renfermer leurs objets les plus précieux. Ils élevaient à leurs portes, en forme de trophées, les dépouilles de leurs ennemis.

A la chasse et à la guerre, ils fesaient usage d'arcs et de flèches, dont ils se servaient avec une adresse qui surprit souvent les Espagnols.

Les Floridiens qui habitaient le pays voisin de l'ancien fort Français, ou fort de Laudonnière, ont été représentés par les meilleurs historiens de ce pays, comme bien faits, braves, et moins cruels que les Canadiens. Cependant ils sacrifiaient les hommes au soleil, gardaient comme esclaves les femmes et les enfants de leurs ennemis, et mangeaient la chair de leurs victimes; mais ils prirent en horreur les Espagnols de l'expédition de Narvaës, qui, pour conserver leur vie, avaient dévoré les corps morts de leurs compagnons.

L'autorité du cacique en chef était héréditaire. Dans les marches et dans les combats, il se trouvait toujours à la tête de ses guerriers (1).

Quelques écrivains anglais prétendent qu'un prince du pays de Galles, nommé *Madoc*, fut jeté sur la côte de la Floride dès l'année 1171, et y établit une colonie.

Suivant d'autres, *Sébastien Cabot*, envoyé en 1496 par Henri VII, roi d'Angleterre, à la recherche d'un passage par le nord-ouest pour se rendre à la Chine et aux Indes, découvrit la partie de la Floride qui borde le golfe du Mexique, après avoir fait route depuis le vingt-huitième degré jusqu'au cinquantième de latitude nord. Il paraît toutefois par ses propres paroles, qu'il n'alla pas à terre. « Fesant voile, » dit-il, en longeant la côte, afin de voir si je trouverais » quelque golfe qui la coupât, je vis que la terre se pro- » longeait toujours jusqu'au cinquante-sixième degré de lati- » tude; et m'apercevant qu'en cet endroit la côte fesait » un coude vers l'Orient, désespérant de trouver le pas- » sage, je revins sur mes pas, fis voile, en côtoyant cette » terre; et cinglant vers l'équateur, j'arrivai à la partie du » continent qu'on nomme aujourd'hui Floride, ou venant

(1) La Florida del Ynca, par *Garcilasso de la Vega*, lib. I, cap. 4. Madrid 1723. Voir aussi la Relation de Laudonnière. — *Le Moyne de Morgue ap. de Bry Indorum Floridam provinciam inhabit, etc.* — *Torquemada Monarquia Indiana*, L. XI, cap. 16, et L. XIII, cap. 9.

» à manquer de vivres, je mis à la voile, et retournai en » Angleterre. » (1)

VOYAGE DES ESPAGNOLS DANS LA FLORIDE. — *Juan Ponce de Léon*, natif de la ville de San Servas, dans la province de Campos, en Espagne, accompagna l'amiral Colomb dans son second voyage à Santo-Domingo, où il servit sous les ordres de Nicolas de Ovando. S'étant fait remarquer dans la pacification de la province de Higuey, dont il était capitaine, il fut nommé lieutenant, et ensuite gouverneur et amiral de l'île de Boriquen ou de Porto-Rico. Mécontent de deux officiers du roi, nommés Juan Ceron et Miguel Diaz, il les envoya prisonniers en Espagne; mais ils ne tardèrent pas à être réintégrés dans leur charge par l'influence de l'amiral Diego Colomb, qui ôta à Jean Ponce le gouvernement de Porto-Rico. Ce dernier resta quelque temps dans la maison du gouverneur; mais ayant entendu dire à des Indiens qu'il existait à l'île de *Bimini* (2), une fontaine miraculeuse dont les eaux rajeunissaient, il lui prit fantaisie d'en aller faire l'expérience sur sa personne.

Il équipa à ses frais deux navires au port de San-German de Porto-Rico, et en partit, avec un corps nombreux d'aventuriers, pour le port de l'Aguada, d'où il mit à la voile, le 3 mars 1512, en se dirigeant vers le nord. Il toucha à l'île de Lucayos; et, le 27 du même mois, jour de Pâques fleuries, il découvrit la péninsule située au nord de Cuba, par le trentième degré de latitude; il y débarqua le 2 avril, en prit possession au nom de l'Espagne, et donna à ce pays le nom de Floride (3), soit à cause de sa beauté et

(1) *P. Martyr*, dec. III, cap. 6. — *Gomara*, *Hist gén.* liv. II, chap. 4. — *Ramusio*, dans la préface du 3e. vol. de ses voyages. *Hakluyt*, vol. 3, p. 7.
Voyez l'article *Terre-Neuve*, où nous avons passé en revue les prétentions et droits de chaque puissance à cette découverte.

(2) Une des îles Lucayes au sud-est de la Floride.

(3) Appelée *Jaguara* par les naturels. Herrera, dec. I, lib. IX, cap. 10, dit que la nature et la forme des côtes le portèrent à croire que ce pays était une île, et qu'il lui donna le nom de Floride à cause de sa belle et verdoyante surface, et parce qu'il la découvrit au temps de Pâques fleuries. « *Y pensado que esta tierra era isla la llamaron la Florida, porque tenia mui linda vista de muchas, i frescas arboledas, i era llana, i pareja: i porque tambien la descubrieron en tiempo de Pascua Florida.* »

de sa verdure, soit parce qu'il y aborda le jour du *Domingo de Pascua*.

Le 8 (1), il mit à la mer et côtoya jusqu'au 20, qu'il aperçut une cabane indienne. Les habitants ayant blessé deux Espagnols, il continua sa route jusqu'à une rivière qu'il nomma *la Cruz*, et où il planta une croix en pierre. Il y chercha à renouveler sa provision d'eau et de bois, malgré l'opposition d'une soixantaine d'Indiens armés de flèches et de bâtons garnis d'os de poissons fort aigus. Le 8 mai, il doubla le cap *Corrientes* (2) sur la côte de la Floride, et longea cette dernière jusqu'au 14 (3). Dans cet intervalle, il eut plusieurs affaires avec les Indiens; en tua et en blessa quelques-uns; mais n'ayant pu traiter avec eux, et n'osant former un établissement dans le pays, il passa le canal de la Floride, et navigua parmi de nombreuses îles, espérant toujours découvrir la fameuse fontaine. Au sud du cap Floride, qui est par le vingt-cinquième degré quarante-quatre minutes de latitude nord, il trouva deux îles. Il appela l'une

(1) Le même jour, il arriva aux bancs de *Babueca*, et à l'île *del Viejo*, qui est située par latitude nord 22° 30'; le 10, il toucha à une autre île appelée *la Yaguna*, par le 24° de latitude, et le 11 à celle d'*Amaguayo*, où il prit des rafraîchissements. Il visita ensuite l'île de *Manegua*, d'où il se rendit, le 14, à *Guanahani*, pour radouber un de ses navires, après quoi il se dirigea vers le nord-est.

(2) Ainsi nommé à cause de la rapidité des courants, qui étant plus forts que le vent, empêchent les navires d'avancer.

(3) Le 13 mai, il partit de Santa-Marta; le 15, il longea les Martyrs et fit route jusqu'an 23 dans la direction du nord-nord-est. Le 24, il arriva sur la côte du sud et s'arrêta dans une petite île pour carener le navire le *San Christoval* jusqu'au 3 juin, après quoi il résolut de retourner à Saint-Jean. Le 14, il arriva à *Matanza*; le 21, à *las Tortugas*; le 26, il aperçut une terre qu'il prit pour celle de Cuba; et le 29, il y aborda pour réparer les voiles. S'étant de nouveau embarqué pour les Martyrs, il passa par les îles d'*Achecambei*, de *Santa-Pola*, de *Santa-Marta* et de *Chequescha*, et toucha, le 18 juillet, à *La-Vieja*. Le 25 du même mois, étant parti pour *Bimini*, il rencontra dans l'île de *Bahama*, *Diego Mirvelo*, qui s'y était rendu de Hispaniola dans une barque pour chercher fortune. L'ayant pris à son bord, il fit voile pour *Puerto-Rico*. Le 19, il aborda à une des *Lucayes* et y séjourna jusqu'au 22. Quatre jours après, ayant quitté *Guanimà*, il fut jeté sur la côte de *Guatào*, où il demeura sans pouvoir en sortir pendant vingt-sept jours, jusqu'au 23 septembre.

Santa-Marta, où il fit de l'eau, et l'autre *Santa-Pola*; et il donna le nom de *los Martyres* à plusieurs autres petites îles, situées près du vingt-sixième degré quinze minutes de latitude nord, parce qu'il s'imagina y voir des hommes dans des tortures. Il nomma *Matanza*, une petite île où il avait tué plusieurs Indiens, et *las Tortugas*, un groupe de onze autres petites îles, parce que leurs côtes étaient couvertes de tortues, et *Viejas*, plusieurs autres où il n'avait rencontré qu'une vieille femme Indienne qu'il emmena avec lui.

Le 23 septembre, ayant chargé *Juan Perez de Ortubia*, et le pilote *Antonio de Alaminos*, de continuer la recherche de la fontaine, il fit voile pour la baie de Porto-Rico, où il arriva vers le commencement d'octobre, après un voyage de vingt-un jours. Il y fut rejoint peu de temps après par l'autre navire, dont le capitaine lui fournit des renseignements sur l'île de Bimini. Encouragé par la découverte de la Floride, et frappé de l'importance commerciale du canal de Bahama, dont il eut connaissance, il partit pour l'Espagne dans l'intention d'obtenir la permission de conquérir et de peupler ce pays. Le roi Ferdinand, en 1514, accueillit sa demande (1), sur la recommandation des cortès, et lui conféra le titre d'*adelantado* des îles de *Bimini* (2) et de la *Floride*, que l'on croyait alors être une île, à condition qu'il y formerait un établissement dans l'espace de trois ans. Ce temps fut ensuite prolongé à cause d'une expédition dont il fut chargé contre les Indiens de Barlovento et de la Terre-Ferme (3).

Il équipa à ses frais, à Séville (4), trois caravelles avec lesquelles le roi lui enjoignit d'aller d'abord combattre les Caraïbes des Indes occidentales, qui égorgeaient tous ceux qui se présentaient sur les côtes de leur pays. Il se rendit à *Guacana* (la Guadeloupe), où il mouilla pour prendre de

---

(1) Sa demande fut appuyée par Ovando, et par Pierre Nunez de Gusman, gouverneur de l'infant don Ferdinand, dont il avait été page. (Gomara.)

(2) Découvertes par Ortubia et Alaminos.

(3) Herrera, dec. I, lib. IX, et lib. X, cap. 16, et decad. II, lib. I, cap. 8.

Oviedo, *Hist. gener.*, lib. XVI.

(4) Le roi le nomma capitaine-général de ces navires et distributeur d'Indiens, conjointement avec le licencié *Sancho Velasquez*.

l'eau et du bois et faire blanchir le linge de l'équipage. Mais tous ceux qu'il envoya à terre pour cet objet tombèrent dans une embuscade, et furent rôtis sur des grils appelés *barbacoes*. Il envoya en Espagne une caravelle pour porter la nouvelle de ce désastre, et se rendit avec les deux autres à Saint-Jean de Porto-Rico, où il espérait rassembler des forces suffisantes pour aller prendre possession de son nouveau gouvernement. En 1521, il fit voile de ce port pour la Floride, avec deux navires (1); mais à peine y eut-il débarqué ses troupes, qu'elles furent attaquées par les naturels et taillées en pièces. Ponce de Léon, blessé à la cuisse d'un coup de flèche, et accompagné seulement de sept des siens, se fit transporter à l'île de Cuba, où il mourut de sa blessure (2).

En 1517, *Francisco Hernandez de Cordova*, chef d'une expédition destinée à découvrir le continent de l'Amérique, ayant exploré la côte d'Yucatan (3), alla débarquer sur celles de la Floride avec vingt-deux de ses gens, pour y prendre de l'eau et du bois. Mais à peine eut-il mis pied à terre, qu'il fut attaqué par les naturels, qui lui enlevèrent un soldat et en blessèrent plusieurs. Cordova se retira alors à Cuba, où il mourut dix jours après son arrivée (4).

---

(1) Il en avait envoyé un à Vera-Cruz, pour y prendre des armes et des munitions.

(2) Le roi donna au fils de Ponce de Léon le gouvernement de la Floride et des îles. Herrera, dec. III, lib. I et II.

Voir Gomara, lib. II, cap. 45.

Id. P. Martyr, dec. III, cap. 10.

Id. Ensayo cronologico, etc., dec. I, fol. 1, 2 et 3.

Id. Oviedo, *Hist. gen.*, lib. XVI.

Il est à remarquer que Delaët ne parle pas d'un seul voyage de Ponce de Léon à la Floride. Cette omission a été aussi faite par Ogilby, Barrow et beaucoup d'autres écrivains. Gar. de la Vega, *la Florida del Inca*, Madrid, 1723, lib. I, cap. 2, dit que ce second voyage eût lieu en 1515; d'autres prétendent que ce ne fut qu'en 1521. Suivant Herrera, Ponce y retourna en 1521; et y ayant été blessé, il se retira à Cuba, où il mourut. (*Novus orbis*, cap. 8. Voir aussi ses décades, dec. I, lib. X, cap. 18, et dec. I, lib. III, cap. 14.) Charlevoix dit qu'il se trouvait en Espagne vers la fin de 1514; qu'il en partit peu de temps après pour l'île de Porto-Rico, et qu'il ne quitta pas cette dernière île avant l'année 1521. (*Histoire de Saint-Domingue*, tome I, page 324.)

(3) Voir l'article *la Nouvelle Espagne*.

(4) Herrera, dec. II, lib. II, cap. 18 — *Ensayo cronologico*

En 1520, sept des plus riches particuliers de Saint-Domingue firent armer deux navires à Puerto di Plata, et les expédièrent aux îles Lucayes, à l'effet d'en enlever des Indiens, qu'ils destinaient à travailler dans des mines d'or dont ils étaient propriétaires. L'auditeur royal, *Lucas Vazquez de Ayllon* (1), chef de l'expédition, n'en trouvant pas dans ces îles, aborda sur la côte de la Floride, en deux endroits connus sous les noms de *Chicora* et. de *Gualdape*, situés vers le trente-deuxième degré de latitude nord, près du cap appelé depuis *Santa-Elena* (2); de là il s'avança jusqu'au fleuve *Chico*, qu'il appela le *Jordàn*, du nom d'un de ses capitaines ou pilotes qui le découvrit (3), et où il parvint, par des caresses, à engager cent cinquante des habitants à se rendre sur son bord. Le cacique lui envoya cinquante Indiens, avec des vivres, du coton, quelques peaux de martre, de l'argent et de petites perles. Il fit alors voile pour Saint-Domingue. Toutefois, cette expédition fut sans profit; car il perdit un de ses navires, et les Indiens se laissèrent mourir de faim, plutôt que de travailler pour des hommes qu'ils avaient en horreur (4).

En 1524, *Juan Verrazano*, au service de François Ier., parcourut la côte de la Floride, et lui donna le nom de *Nouvelle-France*. Thevet dit (*Cosmograph. univers.*, t. II, liv. 23) qu'il côtoya toute la Floride jusqu'au trente-quatrième degré de latitude. Selon de la Vega, quelques années après la malheureuse expédition de Ponce de Léon, le pilote Mirvelo, étant allé faire un voyage au tropique, fut poussé par une tempête sur la côte de Floride, et revint ensuite à Saint-Domingue. Le bon accueil qu'il avait reçu à la Floride, excita, à Saint-Domingue, une nouvelle ardeur pour les aventures. L'*Oidor Lucas Vazquez de Ayllon*, passa en Espagne, afin de demander le gouvernement d'une des provinces de ce pays, appelée *Chicora* (5), ou Cicorie, dont il

para la Historia de la Florida, Madrid, 1723. Dec. I, fol. 3. — Charlevoix, *Hist. de Saint-Domingue*, tome I, liv. V.

(1) Lucas Vazquez de Ayllon, Oidor d'Audiencia, Juez de Apelaciones, etc.

(2) Ainsi nommée parce qu'il y arriva le jour de la fête de cette sainte impératrice.

(3) *La Santée de la Caroline méridionale.*

(4) De la Vega, lib. I, cap. 3. — Herrera, decad. II, lib. X, cap. 6.

(5) *Chicoria*, selon de la Vega.

s'engageait à faire la conquête. Cette charge lui ayant été accordée avec le titre de chevalier de Saint-Jacques, il retourna à Santo-Domingo, y équipa trois navires et sortit du port Santiago, accompagné du pilote Mirvelo. Celui-ci chercha inutilement le riche pays qu'il avait visité, et mourut de chagrin de ne pouvoir le retrouver. De Ayllon, après avoir eu le malheur de perdre son vaisseau amiral dans le Jourdain, n'en continua pas moins sa route avec les deux autres, et arriva enfin sur les côtes de la province de Cicorie. Il ne fut reçu par les habitants qu'avec de fausses démonstrations d'amitié; car, trois ou quatre jours après, ils surprirent de nuit deux cents hommes qu'il avait envoyés pour reconnaître le pays, et les taillèrent en pièces. Ils attaquèrent ensuite avec fureur ceux qui étaient restés sur la côte pour garder les vaisseaux, en tuèrent et en blessèrent le plus grand nombre, et forcèrent le reste à se rembarquer. De Ayllon, et Hernando Mogollon, gentilhomme de Badajoz, furent du nombre de ceux qui parvinrent à s'échapper (1).

Cet échec n'empêcha pas la cour d'Espagne d'envoyer une nouvelle expédition à la Floride, sous la conduite de *Panfilo de Narvaez*. Ce dernier, ayant obtenu, en 1526, le gouvernement de toutes les terres qu'il pourrait découvrir, depuis la rivière des *Palmes* jusqu'aux confins de la Floride, fit voile de Cuba, au mois de mars 1528, avec quatre bâtiments et une barque qui portaient quatre cents soldats et quatre-vingts chevaux, et n'arriva sur la côte que le 12 avril suivant. Sa flotte ayant touché les barres de *Camarico*, par l'imprudence du pilote, et ayant ensuite été poussée par une tempête vers *Guaniguanigo* et le cap *Corrientes*, il ordonna aux capitaines des vaisseaux de côtoyer et de chercher le fleuve des Palmes; et le 1er. mai, il partit avec trois cents hommes, dont quarante cavaliers, pour le pays d'Apalache, que les Indiens disaient être riche en or. Après une marche pénible, à travers un pays entrecoupé de rivières, et inhabité, où ses soldats n'avaient pour toute nourriture que des dattes, ils arrivèrent, le 27 juin, à la ville d'*Apalache*, qui se

(1) De la Vega, lib. I, cap. 3. Cet auteur prétend tenir de Mogollon le récit de cette expédition.
Herrera, decad. III, lib. VIII, cap. 8. L'auteur portugais qui accompagna l'expédition de Soto, avance, sur le témoignage des Indiens, que le gouverneur de Ayllon mourut au port de Santa-Elena, en 1525. (*Florida, etc.*, trad. de *Hakluyt*, cap. 14.)

composait de quarante cabanes. Les guerriers indiens se retirèrent à leur approche; mais ayant ensuite attaqué les Espagnols, ils furent mis en fuite. Narvaez resta vingt-cinq jours en cet endroit; mais, n'y trouvant pas d'or, il résolut de regagner le rivage de la mer. Après avoir marché pendant neuf jours, il arriva à *Auté*, où il perdit dix de ses gens dans un combat contre les habitants. Les autres y seraient morts de faim, s'ils n'eussent trouvé du maïs, des citrouilles et d'autres légumes. Suivant leur calcul, ils avaient fait deux cent quatre-vingts lieues depuis la baie de Santa-Cruz, où ils étaient débarqués, jusqu'à l'endroit où ils construisirent cinq grands bateaux, sur lesquels ils s'embarquèrent dans une rivière qu'ils nommèrent la *Magdalena*. Ils avaient mangé tous leurs chevaux (1) et perdu quarante hommes par des maladies, outre ceux qui avaient été tués par les Indiens. Après avoir navigué pendant sept jours dans une espèce de golfe, ils en sortirent par un étroit passage, entre une île et la terre ferme, auquel ils donnèrent le nom de *San-Miguel*. Ayant abordé au mois de novembre à un cap, près de la rivière des Palmes, ils furent attaqués par les Indiens, qui leur tuèrent quelques hommes; d'autres, tourmentés par la soif, burent de l'eau de mer, et succombèrent à la maladie, à la fatigue et au froid. Enfin, la flottille fut dispersée par une tempête, et Narvaez périt avec le plus grand nombre des siens. Quatre-vingts hommes seulement, qui se trouvaient dans la dernière barque, furent jetés sur une île qu'ils nommèrent *Malhado*, ou Malheureuse. Là, réduits à la dernière misère, ils se mangèrent les uns les autres jusqu'à ce qu'il n'en resta plus que quinze vivants. De ce nombre étaient le trésorier *Alvar Nunez*, *Cabeca de Vaça*, *Castillo*, *Orantez*, *Estevanico* et un noir (2), qui, après six ans de voyages et de fatigues,

(1) Cabeca de Vaça a laissé une relation de cette expédition, dans laquelle il dit que tout le pays qu'ils avaient parcouru (280 lieues selon leur calcul), présentait un terrain plat et sablonneux, rempli de marais, et un aspect triste et sombre. *Solum omne quod hactenus lustraverant (secundum ipsorum calculum 280 leucarum) planum erat atque arenosum, multis stagnis riguum. Tristem et squalidam regionis faciem renunciavit.*

(2) Les autres personnes marquantes qui firent partie de cette expédition sont: *Agozino*, grand-prévôt, *Alonzo Enriquez*, auditeur, *Alonzo de Solis*, commissaire du roi; le père *Giovani*, franciscain, et quatre autres religieux du même ordre.

arrivèrent le 15 mai 1536, sur les bords de la mer du sud, dans la Nouvelle-Galice, à trente lieues de la ville de Saint-Michel. De là ils allèrent à Compostela, où le gouverneur Nunez de Gusman leur procura les moyens de se rendre au Mexique. Ils y arrivèrent le 22 juillet suivant, et furent bien accueillis par le vice-roi don Antonio de Mendoza (1).

La malheureuse issue de l'expédition de Narvaez fut cause qu'on discontinua la découverte de la Floride pendant plusieurs années. *Hernando de Soto* (2), l'un des douze conquérants du Pérou, tourna toute son ambition vers la conquête de ce pays, s'imaginant que c'était un autre Pérou. Il sollicita et obtint de l'empereur la permission de soumettre la Floride; il en fut nommé général, et on lui conféra le titre de *marquis* des terres qu'il pourrait conquérir, avec celui de gouverneur de *Sanctiago de Cuba*. Il s'embarqua à San-Lucar de Barrameda, le 6 avril, jour de saint Lazare, 1538, avec dix bâtiments, dont sept grands et trois petits, ayant à bord neuf cents Espagnols, tous à la fleur de l'âge. De ce nombre étaient sept gentilshommes qui revenaient de la conquête du Pérou. A cette flotte s'en joignit une autre composée de vingt navires, destinée pour le Mexique, et dont Soto prit le commandement jusqu'à Cuba, où il devait le remettre à *Gonzalo de Salaçar*, qui devait se rendre à la Vera-Cruz. Sur sa route, il toucha aux îles Canaries, et arriva dans les derniers jours du mois de mai, au port de Saint-Jacques, qui était alors la capitale de l'île de Cuba. Vers la fin d'août, il envoya sa flotte, sous la conduite de son neveu *don Carlos*, au port de la Havane, dont il était éloigné de cent quatre-vingts lieues, et s'y rendit lui-même par terre avec trois cents cavaliers. Mais, avant de s'embarquer, il expédia *Juan de Añasco*, avec une caravelle et deux brigantins, pour chercher un port sur la côte de la Floride.

---

(1) De la Vega, lib. I, cap. 3. — Herrera, dec. IV, lib. IV, cap. 4, 5, 6 et 7, dec. VI, lib. I, cap. 3, 4, 5, 6 et 7. — *Benzoni*, lib. II, cap. 10. — *Ensayo Cronologico*, dec. II, fol. 19. — Gomara, lib. II, cap. 46.

(2) Il était fils d'un gentilhomme de Badajoz. Etant allé aux Indes occidentales du temps du gouverneur Pedrarias Davila, il en obtint le commandement d'une compagnie de cavalerie, avec laquelle il accompagna François Pizarre dans l'expédition du Pérou. Il s'y distingua, et eut pour sa part du trésor d'Atahualpa plus de 100,000 ducats ou 180,000 écus d'or. De retour en Espagne, il épousa Isabelle de Bovadilla, fille de Pedrarias.

Celui-ci revint avec deux Indiens qu'il avait pris, et qui donnèrent à entendre que le pays abondait en or.

Soto confia à Bovadillo, sa femme, le soin du gouvernement; il lui adjoignit pour conseil *Juan de Rojas*, et ayant laissé *Francisco de Guzman* dans la ville de Saint-Jacques, il fit voile de la Havane, le 12 mai 1539, avec une flotte composée de cinq gros bâtiments (1), de deux caravelles et de deux brigantins, portant un grand nombre de marins, neuf cents hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Le 25, il arriva à la vue des côtes de la Floride, et quelques jours après, il mouilla dans une baie qu'il nomma *Espiritu Santo*, ou Saint-Esprit, dans la partie occidentale de ce pays; vers le vingt-neuvième degré et demi de latitude (2).

Le 30 mai, il débarqua une partie des soldats et des chevaux à deux lieues de l'habitation d'un chef indien nommé *Oucita*, ou *Ucita*, pour prendre possession du pays, et fit reposer ses troupes pendant neuf jours avant de se mettre en marche. A deux lieues du rivage se trouvait la capitale d'*Hirrihiagua*. Le cacique s'était enfui dans le bois, redoutant la cruauté des Espagnols, qui lui avaient coupé le nez et avaient fait déchirer sa mère par des chiens.

Le gouverneur envoya le sergent-major *Baltasar de Gallégos*, avec quarante cavaliers et quatre-vingts fantassins, et le capitaine *Juan Rodriguez Lobillo*, avec cinquante hommes d'infanterie, pour s'emparer de quelques Indiens. A une demi-lieue du camp, ce dernier fut repoussé par vingt Indiens et eut six hommes de blessés. Gallégos prit quatre femmes, et poursuivait dix ou douze hommes, lorsqu'un d'eux, se voyant serré de près, s'écria: « Messieurs, je suis » chrétien! ne me tuez pas; épargnez aussi ces Indiens; ils » m'ont sauvé la vie. » C'était *Juan Ortiz*, natif de Séville. Il était venu dix ans auparavant avec Panfilo de Narvaez, qui l'avait chargé d'une mission pour sa femme à Cuba. Il revenait joindre l'expédition, à bord d'un brigantin, avec vingt ou trente personnes, lorsqu'il aperçut sur la côte un roseau fixé dans le sable, et au bout duquel il y avait un papier. Il descendit à terre pour le prendre avec un de ses compagnons; mais à peine furent-ils débarqués, que celui-ci fut frappé à mort, et Ortiz, fait prisonnier et condamné à

(1) La Sainte-Anne, qu'il avait achetée aux Havanes, était si grande, qu'elle portait quatre-vingts chevaux.

(2) De la Vega, lib. II, part. II, cap. 1.

être rôti sur un gril, ne dut la vie qu'aux prières de la femme et des filles du cacique d'Hirrihiagua, qui firent valoir en sa faveur son extrême jeunesse et l'impossibilité où il avait été de prendre part à la perfidie de ses compatriotes. La fille aînée du cacique l'envoya au seigneur de la province de *Mucoço*, qui le prit sous sa protection.

Soto, ayant débarqué des munitions de guerre et de bouche, fit partir les plus gros navires pour l'île de Cuba, avec pouvoir à sa femme d'en disposer; et garda les autres au port d'Ucita, pour s'en servir au besoin. Il confia le commandement de ces derniers au capitaine *Pedro Calderon*, et lui laissa une garde de quarante cavaliers et de soixante-dix fantassins. *Vasco Porcallo de Figueroa*, ayant manqué de périr dans un marais, et désespérant de pouvoir se procurer un nombre suffisant d'esclaves pour envoyer à Cuba, retourna à cette île, laissant son fils naturel, *Suarez de Figueroa*, pour accompagner Soto dans son entreprise (1).

Le général Soto fit avancer Gallégos dans la province de Mucoço, sous la conduite d'Ortiz. Le cacique, nommé aussi Mucoço, âgé de vingt-six à vingt-sept ans, se rendit au camp des Espagnols, où il resta huit jours. Il y revint ensuite plusieurs fois avec des présents dans l'absence de sa mère.

Après trois semaines de préparatifs, Soto envoya Gallégos avec un détachement de soixante lanciers et d'autant de fusiliers dans la province d'*Urribariacuxi*, à dix-sept lieues de la ville de Mucoço, et à vingt-cinq de celle d'Hirrihiagua, et s'y rendit ensuite lui-même, après avoir laissé une garnison de quarante lanciers et de quatre-vingts fusiliers dans la ville d'Hirrihiagua. Le cacique s'était enfui dans les bois. Soto continua sa marche à travers un vaste marais, et voulant gagner la province d'*Acuera*, dont il était éloigné de vingt lieues, il prit la direction du nord. Le cacique, qui y dominait, avait aussi pris la fuite à son approche, en protestant qu'il n'entretiendrait jamais ni paix ni commerce avec une nation si détestable, et après avoir ordonné à ses sujets de lui apporter chaque semaine deux têtes de chrétiens. Cet ordre fut exécuté fidèlement; car pendant les vingt jours que les Es-

(1) De la Vega, lib. II, cap. 9 et 11. Cet auteur prétend qu'il renvoya ses vaisseaux à la Havane, pour que sa femme en disposât comme il lui plairait.

Herrera, dec. VI, lib. VII, cap. 9 et 10. — *Hakluyts Virginia*, cap. 7, 8, 9 et 10.

pagnols restèrent dans la province, ils perdirent dix-huit hommes.

Soto traversa ensuite un désert de douze lieues d'étendue, vers le nord et le nord-est, et arriva dans la province d'*Ocali*, à vingt lieues de celle d'Acuèra. Ce pays, plus éloigné de la côte et plus élevé, abondait en fruits. Il était très peuplé. La ville du même nom renfermait six cents maisons. On y trouva beaucoup de maïs, de légumes, de noix et de raisins secs. Le cacique l'avait abandonnée à l'approche des Espagnols; mais, six jours après, il se rendit à leur camp, sous prétexte de leur proposer une alliance. Soto avait à passer une rivière profonde, dont les bords escarpés avaient deux piques de haut. Le cacique lui proposa de faire construire un pont de charpente par ses Indiens. Le général, suivi de quelques-uns des siens, l'accompagna jusqu'à la rivière, pour choisir un endroit favorable, lorsqu'ils furent accablés d'une nuée de flèches parties de l'autre bord, où cinq cents Indiens étaient postés parmi des buissons. Le cacique s'excusa, en disant que ses sujets ne voulaient plus lui obéir; et Soto, craignant de les aigrir davantage, le renvoya parmi eux (1).

Soto fit jeter sur la rivière un pont de charpente, avec des madriers en travers attachés par des cordes, et sur lesquels les hommes et les chevaux passèrent facilement. Il prit trente Indiens, qui, à force de menaces et de promesses, le conduisirent dans la province de *Vitacucho*, à seize lieues de celle d'Ocali. Cette province avait près de deux cents lieues d'étendue, et était gouvernée par trois frères. Soto entra par surprise dans une de leurs villes, appelée *Ochile*, qui comptait cinquante maisons.

Le cacique vint au camp, avec un de ses frères, pour faire sa soumission; mais son troisième frère, nommé, *Vitacucho*, s'y refusa, en disant que les Espagnols étaient des enfants du diable, qui enlevaient les femmes et dérobaient le bien d'autrui. Toutefois, ne voyant pas d'autre moyen de triompher de ses ennemis, que celui de feindre la soumission, il accompagna ses frères au camp, avec cinq cents de ses sujets; embrassa Soto, l'assura de son amitié, et l'invita à venir voir les Indiens sous les armes. L'Espagnol pénétra son dessein et accepta son invitation, sous la condition qu'il lui serait permis de ranger ses troupes en bataille devant les

(1) De la Vega, lib. II, part. I, cap. 16, 17 et 18.

siennes. Les Indiens, au nombre de dix mille, étaient campés près du village de Vitacucho (1), entre une forêt et un marais, où ils avaient caché leurs armes.

A un signal donné, les Espagnols s'emparent du cacique et se précipitent sur les Indiens qui ne purent soutenir le choc de la cavalerie, et se sauvèrent de tous côtés. Sept jours après cette déroute, le chef indien fit une nouvelle tentative pour détruire ses ennemis. Neuf cents prisonniers, esclaves des Espagnols, devaient profiter de l'heure où leurs maîtres seraient à dîner pour les égorger. Au moment convenu, le cacique pousse un grand cri pour signal, et frappe le général; mais il est aussitôt percé de dix ou douze coups d'épée, et expire. Les Indiens, n'ayant point d'armes, furent bientôt réduits sans résistance.

Après avoir resté quatre jours dans la ville de Vitacucho, qu'une grande rivière séparait de la province d'*Osachilé*, Soto prit la route de cette dernière province, en jetant un pont sur la rivière. Les Indiens, cachés derrière leurs champs de millet, harcelèrent continuellement les Espagnols, et en blessèrent plusieurs, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la capitale, séparée de Vitacucho par une plaine agréable d'environ dix lieues de large, et appelée également Osachilé, du nom du cacique qui y demeurait. Celui-ci l'avait abandonnée à l'approche des Espagnols, et les Indiens que Soto lui envoya pour lui proposer son amitié, ne revinrent point (2).

Le général resta deux jours dans cette ville, et résolut ensuite de se rendre dans une province nommée *Apalaché*, qu'on lui dépeignait comme très-abondante en maïs. Il laissa donc *Moscoso* à Ocali, avec une partie de ses soldats, et partit, le 11 août 1540, avec soixante cavaliers et cinquante fantassins. Il passa par *Itara*, *Potano*, *Utinama* et *Cholupaha* (3), et arriva, le 17, à *Caliquen*, où il obtint des renseignements sur le pays d'Apalaché. On lui dit que Narvaez, ne pouvant pénétrer plus avant, s'y était embarqué. Cette nouvelle porta le découragement dans l'âme de ses soldats, et il se vit forcé de faire venir Moscoso. Le 10 novembre, il

(1) Ce village contenait environ deux cents maisons. Herrera, dec. VI, lib. VII, cap. 2.

(2) De la Vega, lib. II, part. I, cap. 18-25.

(3) On la nomma *Villa Farta* à cause de la quantité de maïs qu'on y trouva.

continua sa route, accompagné du cacique de Caliquen, visita plusieurs villes, et arriva, cinq jours après, à *Napetuca*, puis il marcha douze lieues sans rencontrer d'habitation, et se trouva sur les bords d'un vaste marais, dont le passage lui fut disputé par les Indiens. Il éprouva une plus grande résistance dans un bois voisin. Quatre cents Indiens, animés du souvenir d'une victoire remportée sur l'armée de Narvaez, l'y attendaient, et lui livrèrent combat; mais ils furent dispersés, avec perte de trente ou quarante hommes. Les fuyards, vivement poursuivis, se jetèrent dans deux grands lacs, où, cernés de toutes parts, ils furent tous obligés de se rendre à discrétion; douze d'entre eux seulement préférèrent la mort à l'esclavage.

Soto continua sa marche à travers des champs de millet, sur une étendue de deux lieues, où il découvrit quelques cabanes éparses. Arrivé à un ruisseau profond, bordé d'arbres, et derrière lequel les Indiens s'étaient retranchés, il combattit, força le passage et marcha encore deux lieues, jusqu'à une ville des Apalaches, qui était composée de cinquante maisons, et dont le cacique, nommé *Capafi*, s'était enfui avec ses vassaux. La province renfermait plusieurs villages de cinquante à soixante feux chacun, éloignés d'une à trois lieues les uns des autres, et un grand nombre d'habitations isolées. Le sol en était très-fertile, et les eaux très-poissonneuses (1).

Soto envoya des capitaines avec des détachements sur divers points, pour reconnaître le pays. *Añasco*, accompagné de cinquante fantassins et de quarante cavaliers, s'avança jusqu'à la mer, qui était éloignée de dix lieues. Il trouva sur le rivage des ossements de chevaux et un tronc d'arbre, dont on avait fait une mangeoire. Il en conclut que c'était l'endroit où Narvaez avait construit les bateaux qui lui avaient servi à se rembarquer. Il s'assura que l'entrée du golfe était accessible pour de gros bâtiments, ce qui fit grand plaisir au général. Añasco se rendit ensuite au bourg d'Auté, qui était à douze lieues de l'endroit de son départ. Il était abandonné, mais il y trouva des vivres en abondance, et en prit pour quatre jours de marche.

Soto mit ses troupes en quartier d'hiver, fortifia la ville

(1) Herrera, dec. VI, lib. VII, cap. 11-12 — dec. VII, lib. I, cap. 9, 10 et 11. — De la Vega, lib. II, part. II, cap. 1-4.



d'Apalache, y établit des magasins, et expédia Añasco, avec trente lanciers, pour la province d'Hirrihiagua, dont il était alors à cent cinquante lieues de distance. En même temps, il chercha à gagner par la douceur et par des présents, Capafi, qui s'était retranché dans une épaisse forêt, située à huit lieues de son quartier-général, et dont on ne pouvait approcher que par une chaussée étroite, longue d'une demi-lieue, et défendue par de fortes palissades. Soto, voyant que ce cacique ne céderait qu'à la force, l'attaqua et le fit prisonnier, après avoir taillé en pièces tous ceux qui le défendaient (1).

Le 20 octobre 1539, Añasco était parti avec ses trente lanciers pour la province d'Hirrihiagua; il passa par le marais d'Apalache, la ville d'Ossachilé et le pays de Vitacucho, traversa à la nage le fleuve d'Ocali, et parcourant la province d'Acuera, arriva, après onze jours de marche à Hirrihiagua, où il trouva la garnison de Calderon, forte de soixante-dix lances et de cinquante fantassins, qui se mirent aussitôt en route pour Apalache. Añasco se rendit ensuite à la baie du Saint-Esprit, où il prit les brigantins qui s'y trouvaient, et longea avec eux la côte, dans la direction de l'ouest, jusqu'au golfe d'Auté, qu'il avait lui-même découvert. *Diego Maldonado*, chargé de croiser le long de la côte occidentale avec deux brigantins, jusqu'à la distance de cent lieues, découvrit à soixante lieues du golfe le beau port d'*Achusi*, qui est à l'abri de tous les vents.

L'importance de ce port, où les navires pouvaient facilement aborder avec toutes les choses nécessaires à la formation d'un établissement, détermina Soto à en communiquer la nouvelle à Bovadilla et à tous les habitants de Cuba. Maldonado, choisi pour cette mission, partit avec les deux brigantins pour la Havane, vers la fin de février 1540, avec ordre de se rendre, au mois d'octobre 1541, au port d'Achusi, avec les brigantins, la caravelle d'Arias et quelques navires chargés de munitions de toute espèce. Durant cet intervalle, le général espérait pouvoir explorer l'intérieur du pays, et faire les dispositions nécessaires pour s'y établir. Maldonado fut bien accueilli à la Havane, et plusieurs des riches habitants offrirent de contribuer à l'occupation de la Floride.

Le pays d'Apalache, où les Espagnols passèrent cinq mois

(1) De la Vega, lib. II, part. II, cap. 4, 5, 6 et 7.

d'hiver, était si fertile en millet, citrouilles et autres légumes, en prunes et en noix, qu'ils trouvèrent des vivres en abondance, sans s'écarter de leurs quartiers de plus d'une lieue, bien qu'ils fussent quinze cents hommes, non compris les Indiens de service, et qu'ils eussent trois cent cinquante chevaux (1).

Pendant l'hiver, Soto avait appris d'un Indien prisonnier qu'il existait vers l'occident un pays riche en or, appelé *Cofachiqui*. Il partit de la ville d'Apalache pour s'y rendre, vers la fin de mars 1540, en prenant la direction du nord. Il arriva, trois jours après, à un endroit fortifié situé près d'un marais, où quelques-uns de ses soldats furent tués par les Indiens. Deux jours après, il entra dans la province d'*Altapaha;* de là il suivit, pendant dix jours, le cours d'une rivière dont les bords étaient habités par un peuple paisible, et il pénétra dans l'*Achalaqui*, province pauvre et stérile, où il ne trouva que des vieillards, dont quelques-uns étaient privés de la vue. Soto ne s'y arrêta pas. Au bout de quatre jours, il arriva à la première ville de la province de *Cofa*, et y fut bien accueilli par le chef du même nom. Le territoire, couvert de plantations de gros millet et de vastes forêts, était arrosé par de belles rivières. Le général y resta cinq jours. En partant, il donna à garder au cacique la seule pièce de canon qu'il eût, et marcha six jours avant d'arriver à la province de *Cofachi*, où il fut également bien reçu par le seigneur, qui lui donna quatre mille de ses sujets pour transporter son bagage, et quatre mille guerriers, commandés par son lieutenant-général *Patofa*, pour le conduire à travers un désert, qu'ils mirent sept jours à parcourir avant d'arriver à la province de *Cofachiqui*. En passant dans un village de ce pays, dont les habitants étaient ennemis de ceux de Cofachi, l'escorte de Soto, profitant de sa supériorité, se jeta sur ces derniers et les massacra tous. Le général, indigné, renvoya cette troupe, et passant le fleuve de Cofachiqui, il fut bien accueilli par la reine de cette province. De là il se rendit à *Tolomeco*, ville de cinq cents maisons, où il vit un temple de cent pas de long sur quarante de large, qui servait à la sépulture des caciques.

Soto, s'étant de nouveau mis en marche, rencontra dans plusieurs villages des esclaves indiens qui travaillaient à la

(1) De la Vega, lib. II, Part. II, cap. 6-20.

terre, et auxquels on avait coupé les nerfs du cou-de-pied et du talon, pour les empêcher de s'enfuir, et arriva en huit jours à *Chalaque*, où on lui fit un accueil favorable, parce que la province dépendait de la reine de Cofachiqui. Le trajet d'Apalache à Chalaque avait été de cinquante-sept jours, et presque continuellement dans la direction du nord ou du nord-est (1).

Soto, après s'être arrêté quinze jours à Chalaque, continua sa marche, par des montagnes inhabitées, jusqu'à la capitale de *Guaxale*, ville d'environ trois cents maisons, où il demeura quatre jours; après quoi il prit la route de la province d'*Ychiahà*. Il fit vingt-cinq lieues en cinq jours, et arriva à la capitale, qui porte le même nom que le cacique et la contrée. La rivière qui la baignait, formée de plusieurs affluents, était plus large que ne l'est le Guadalquivir à Séville; la ville était assise à la pointe d'une île de plus de cinq lieues d'étendue. Soto se rendit ensuite dans la province d'*Acoste*. Arrivé auprès de la capitale du même nom, il trouva quinze cents hommes sous les armes; cependant, la paix ne fut pas troublée, et les Espagnols passèrent la rivière sur des bateaux et des radeaux, et pénétrèrent dans la province de *Coça*, qui avait cent lieues d'étendue, et qu'ils trouvèrent bien peuplée. Les habitants leur fournirent des vivres et des guides pour les conduire à la capitale du même nom, où ils arrivèrent après vingt-trois ou vingt-quatre jours de marche. Cette ville, située sur les bords d'un fleuve, comptait cinq cents maisons. Le cacique offrit à Soto la meilleure partie de sa province pour s'y établir.

Après avoir donné à ses troupes dix ou douze jours de repos, Soto prit la direction du port d'Achusi, où Maldonado devait être arrivé avec des soldats, des bestiaux et des provisions. Cinq jours après, il entra dans le bourg de *Talisse*, qui était défendu par de fortes palissades et presque entièrement entouré par une rivière: on le regardait comme la clef du pays. Le seigneur de la ville de *Tascaluça* y envoya son fils, pour offrir son amitié aux Espagnols. Dix jours après, Soto passa la rivière de Talisse, et s'avança, en moins de trois jours, jusqu'au village où le cacique l'attendait. Le général y demeura deux jours, et en partit le troisième, accompagné du cacique, pour se rendre à la capitale, qui por-

(1) De la Vega, lib. III. *Herrera*. D. VII, L. 1, C. 10-15.

tait le nom du seigneur, et qui était une ville forte, située au milieu d'une presqu'île formée par le fleuve, qui y était beaucoup plus large et plus rapide qu'à Talisse; il arriva le troisième jour sur ses bords, et l'ayant traversé le lendemain, il alla camper dans une vallée agréable, à une lieue et demie de *Mavila*, où le général se rendit accompagné du cacique. Cette ville, située dans une plaine, près de la frontière, se composait de quatre-vingts maisons, dont quelques-unes pouvaient contenir quinze cents personnes, d'autres mille, et les plus petites environ six cents. La ville était fortement palissadée, et on n'y entrait que par deux portes, l'une au levant et l'autre au couchant.

Le cacique Tascaluça, à l'instigation de son conseil, résolut de surprendre les Espagnols, et commença par attaquer ceux qui se trouvaient dans la forteresse; mais bientôt les Espagnols ayant réuni leurs forces, franchirent les remparts aux cris de Saint-Jacques, incendièrent les maisons et firent un grand carnage des habitants. Les soldats indiens, préférant la mort à l'esclavage, périrent presque tous les armes à la main; le combat dura neuf heures. On prétend que dix-neuf mille hommes environ furent tués ou brûlés, tant dans la ville que dans les villages environnants. La perte des Espagnols ne fut que de quatre-vingt-deux hommes; mais ils eurent à regretter quarante-cinq chevaux, qui formaient la principale force de leur armée (1).

Soto apprit par des prisonniers que la province d'Achusi n'était pas à plus de trente lieues de la ville de Mavila, et que Maldonado et Arias l'avaient visitée. Il conçut alors le projet de bâtir une ville en cet endroit; mais plusieurs soldats qui avaient été à la conquête du Pérou, mécontents de voir leurs services sans récompense, et désespérant de pouvoir jamais dompter un peuple si fier et si belliqueux, lui déclarèrent qu'ils étaient résolus de s'embarquer pour la Nouvelle-Espagne aussitôt qu'ils seraient arrivés à Achusi, et firent ainsi échouer ses projets.

Les Espagnols demeurèrent vingt-quatre jours dans les environs de Mavila avant de se mettre en route pour la province de *Chicoça*, où ils arrivèrent au bout de trois jours; mais quinze cents Indiens s'étant présentés sur le bord d'une

(1) De la Vega, lib. II, cap. 17-31.—Herrera, dec. VII, cap. 1-14. lib. II, cap. 1, 2 et 3.

rivière, en défendirent le passage avec tant d'opiniâtreté, que les Espagnols furent obligés de construire deux grandes barques pour l'effectuer, ce qui retarda leur marche de douze jours. Enfin, ils arrivèrent, au commencement de décembre 1540, à la capitale de Chicoça, après avoir traversé pendant quatre jours une belle plaine parsemée de villages. Cette ville, composée de deux cents maisons, était située sur une colline; la trouvant abandonnée, ils y passèrent une partie de l'hiver très-paisiblement jusqu'à la fin de janvier 1541; les Indiens revinrent alors avec toutes leurs forces, mirent le feu à la ville, et livrèrent aux Espagnols un combat qui dura deux heures, et dans lequel ceux-ci perdirent quarante hommes et cinquante chevaux. La plupart des cochons furent brûlés (1). Dans cette affaire, quarante ou cinquante fantassins, épouvantés de la fureur des Indiens, prirent la fuite, ce qui n'était pas encore arrivé depuis l'entrée de Soto dans la Floride.

On ne trouva sur le champ de bataille que cent Indiens tués, bien qu'ils eussent perdu environ cinq cents hommes. Trois jours après, ils revinrent à la charge, résolus de vaincre ou de mourir; mais à leur arrivée près du camp, survint une grosse pluie qui mouilla les cordes de leurs arcs, et qui les força de rebrousser chemin.

Soto se renferma dans un retranchement qu'il fit élever dans un endroit nommé *Chicacilla,* à une lieue du champ de bataille. Il y établit une forge pour fabriquer des lances et d'autres armes, et fit les soufflets qui leur étaient nécessaires avec des peaux d'ours et des canons de fusil. Les Espagnols étaient presque nus; ils souffraient presque autant du froid que des attaques continuelles des Indiens (2). Ils avaient toutefois des fruits et du gros millet en abondance.

Soto quitta cet endroit au commencement d'avril 1541. Après avoir fait quelques lieues dans un pays couvert de villages, il arriva devant une forteresse qu'on appelait *Alibamo* (3), dont il s'empara. Les Indiens perdirent plus de deux

(1) De la Vega, lib. II, cap. 32-38. — *Virginia*, par *Hakluyt*, cap. 13-20.

(2) Ils n'avaient pour se garantir du froid que des nattes de paille, dont la moitié leur servait de matelas et l'autre de couvertures.

(3) C'était un carré palissadé d'environ quatre cents pas en tous sens.

mille hommes dans cette affaire; les Espagnols eurent seulement trois soldats tués; mais beaucoup de blessés (1).

Le général, voulant s'éloigner des côtes, prit la direction du nord, et au bout de trois jours, arriva à *Chisca*, capitale de la province du même nom. Cette ville était située sur le *Rio grande*, ou *Chucagua*, la plus grande que les Espagnols eussent rencontrée depuis leur entrée dans la Floride; ils en remontèrent le cours pendant quatre jours, la traversèrent ensuite, et se dirigèrent sur la ville de *Casquin*, où ils arrivèrent après quatre jours de marche: elle comptait environ quatre cents maisons (2). Soto s'arrêta six jours dans cette ville, où il trouva des vivres en abondance. A deux journées de là, en remontant la rivière, il arriva à de petits villages, où le cacique de Casquin tenait sa cour; il était alors en guerre avec un chef nommé *Capaha*, et reçut très-amicalement les Espagnols, dont le secours lui était nécessaire. Six jours après, ceux-ci continuèrent leur route, accompagnés de cinq mille Indiens; et au bout de six jours, ils se présentèrent devant *Capaha*, capitale de la province. Cette ville, entourée d'un fossé plein d'eau, alimenté par un canal qui communiquait avec la *Chucagua* (3), se composait de cinq cents maisons. A l'arrivée d'un ennemi si redoutable, Capaha se réfugia dans une île, où ses gens le défendirent vaillamment. Le plus grand nombre des Casquins, après avoir pillé la ville et ravagé le temple, prit la fuite; cependant, Soto parvint à réconcilier entre eux ces deux peuples (4).

Les Espagnols souffraient beaucoup du manque de sel (5),

(1) De la Vega, lib. IV, cap. 1 et 2.—Herrera, dec. VII, lib. II, cap. 4 et 5.

(2) De la Vega, lib. IV, cap. 5. — Herrera, dec. VII, lib. II, cap. 6.

(3) Ce canal avait trois lieues de long, et était assez large pour que deux grands bateaux pussent y naviguer de front. Le fossé avait de quarante à cinquante pas de largeur, et de dix à douze brasses de profondeur. Ses eaux et celles du canal étaient remplies de poissons. (Le Rio-Grande est le fleuve Missisipi.)

(4) De la Vega, lib. IV, cap. 8, 9 et 10.—Herrera, dec. VII, lib. II, cap. 6.

(5) De la Vega dit que, dans le cours d'une année, soixante Espagnols périrent faute de sel. Ils étaient attaqués d'une fièvre maligne; leurs entrailles se putréfiaient, et ils répandaient une odeur si infecte, qu'on en était incommodé à la distance de cinquante pas.

lorsque Soto, informé qu'on en trouvait dans des montagnes à quarante lieues de Capaha, y envoya deux de ses soldats avec quelques Indiens. Ceux-ci revinrent, au bout de onze jours, avec six charges de sel cristallisé et des morceaux de cuivre jaune. Le gouverneur retourna alors à Casquin, y demeura cinq jours; puis, prenant sa route vers l'ouest et descendant pendant quatre jours un fleuve qui arrosait une contrée fertile et bien habitée, il entra dans la province de *Quiguate*, où il fut bien reçu. Cinq jours après, il arriva à la capitale du même nom; les troupes s'y reposèrent pendant six jours, après quoi elles se remirent en marche, suivirent le cours du fleuve pendant cinq jours, et arrivèrent à la capitale de la province de *Colima;* elles y restèrent huit jours, et y firent provision de sel. Quatre jours après, elles se trouvèrent sur les bords d'une rivière, où elles campèrent et où elles renouvelèrent leur provision de sel. Après s'être reposées pendant huit jours dans cette contrée, qui fut appelée *la Sal*, elles se remirent en marche et arrivèrent, au bout de deux jours, dans la province de *Tula;* puis elles mirent quatre jours à franchir un désert qui conduisait à la capitale, dont elles s'emparèrent à la suite d'une affaire avec les Indiens. Pendant la quatrième nuit, le camp fut vigoureusement attaqué par les Indiens, armés de bâtons de cinq à six pieds de longueur; mais ils furent contraints de prendre la fuite et de se cacher dans un bois. Les Espagnols eurent quatre hommes tués et un grand nombre de blessés.

Plusieurs Indiens et Indiennes de la province de Tula, ne voulant pas suivre les Espagnols, se jetèrent à terre, en fesant signe qu'on les laissât ou qu'on leur ôtât la vie. On tua les hommes en état de porter les armes, et on épargna les femmes et les enfants.

Soto resta vingt jours à Tula, puis il se remit en marche, et arriva au bout de deux jours dans la contrée de *Vitangue*, où il se proposait de passer l'hiver. Pendant les quatre jours suivants, les Espagnols furent constamment harcelés par les Indiens. Ils arrivèrent néanmoins, vers la mi-octobre 1541, à la capitale, qui avait été abandonnée par ses habitants. Sa situation, dans une plaine fertile et arrosée par une belle rivière, le décida à y prendre ses quartiers d'hiver. La ville, déjà palissadée, fut mise dans un état respectable de défense; on y trouva des provisions en abondance; les environs étaient peuplés de cerfs, de chevreuils, de lapins, et produisaient du gros millet, des prunes et des raisins. L'hi-

ver fut fort rigoureux ; il tomba tant de neige, que pendant un mois et demi les Espagnols furent obligés de se tenir renfermés dans leurs maisons ; mais ils étaient amplement pourvus de bois à brûler, et ne se ressentirent guère du froid.

Le général séjourna cinq mois à Vitanguey, il en partit au commencement d'avril 1542. Après sept jours de marche à travers un pays riche et bien peuplé, où les Indiens lui disputèrent régulièrement l'entrée des bois et le passage des rivières, il arriva à la ville de *Naguatex*, capitale de la province du même nom. La trouvant abandonnée, il résolut d'y demeurer quinze jours. Le sixième jour, le cacique lui envoya sa soumission. L'armée reprit sa route à travers les contrées de Naguatex, et au bout de cinq jours, elle arriva dans celle de *Guacane*, dont les habitants montrèrent des dispositions très-hostiles. Soto, qui avait perdu la moitié de ses chevaux, pressa sa marche pour éviter d'en venir aux mains, et traversa la province en huit jours. On fut étonné de voir des croix de bois dans ce pays, où ni Cabeça de Vaca ni ses compagnons n'avaient pénétré ; mais il paraît que la renommée de leur vertu s'était communiquée de province en province, et que les habitants de Guacane, pour se préserver, comme ils le croyaient, de tout danger, en avaient planté sur leurs maisons (1).

Le général partit par une autre route pour regagner le Chucagua ; il se proposait d'y bâtir une ville et de construire deux brigantins, avec lesquels il devait descendre jusqu'à la mer et aller informer les habitants du Mexique et de Cuba de ses découvertes.

Après avoir quitté Guacane, il traversa sept autres provinces sur une étendue de cent vingt lieues, et arriva sur la frontière de celle d'*Anilco*. Il marcha encore trente lieues pour arriver à la capitale de cette dernière, qui était située sur un fleuve plus grand que le Guadalquivir ; elle se composait de quatre cents maisons. Soto s'y arrêta quatre jours, puis il traversa le fleuve ; et ayant marché dans un pays désert, il entra, le quatrième jour, dans la contrée de *Guachacoya*, et peu de temps après, dans la capitale de cette province, qui était située dans le Chucagua : la ville se composait de trois cents maisons. Les habitants l'abandonnèrent

(1) De la Vega, lib. IV, cap. 11-16, et lib. V, Ire part., cap. 1, 2 et 3. — Herrera, dec. VII, lib. II, cap. 7 ; lib. VII, cap. 1 et 2.

et passèrent la rivière dans des bateaux. Les Espagnols y trouvèrent une grande quantité de fruits et de gros millet. Le cacique, ayant appris que celui d'Anilco, avec lequel il était en guerre, avait refusé de faire la paix avec les Espagnols, crut devoir ne pas laisser échapper une occasion si favorable de se venger de son ennemi; il se rendit à leur camp dès le troisième jour, et leur proposa un plan d'attaque qui fut aussitôt résolu. Il fit venir plus de quatre-vingts bateaux, à bord desquels la compagnie de Guzman s'embarqua avec environ quatre mille Indiens armés; ils descendirent le fleuve l'espace de sept lieues, jusqu'au confluent de l'Anilco, qu'ils remontèrent pendant treize lieues pour arriver à la ville du même nom. Le général, avec le reste des Espagnols, et Guachoia, accompagné de deux mille de ses sujets, s'y rendirent par terre. Le cacique était absent de la ville. Les Indiens attaquèrent Anilco, et en massacrèrent les habitants sans distinction d'âge ni de sexe. Soto, révolté de tant de cruauté, sonna la retraite, mais il ne put empêcher ses auxiliaires de mettre le feu à la ville. Le général retourna à Guachoia pour achever les préparatifs nécessaires à son établissement au Mexique.

On commença la construction des brigantins. Soto, se proposant de passer le fleuve pour se rendre dans la fertile province de *Quigualtaugui*, dont la capitale comptait cinq cents maisons, envoya des messagers auprès du cacique pour lui offrir la paix; mais celui-ci lui répondit qu'il avait juré par ses dieux, (le soleil et la lune), de ne jamais former d'alliance avec une nation aussi détestable que la sienne. Le général ne tarda pas à s'apercevoir que les Indiens conspiraient contre lui; il résolut cependant de mener ses troupes, réduites à six cents hommes, à la ville de Quigualtaugui, et d'y passer l'hiver, en attendant les secours qui devaient lui arriver du Mexique par le canal de la Chucagua. Comme il avait dépensé plus de 100,000 ducats à la conquête de la Floride, il songeait à y former un établissement pour tirer quelque fruit de cette expédition pénible, lorsqu'il succomba à la fièvre, le 20 juin 1542, dans la quarante-deuxième année de son âge. On plaça son corps dans un chêne creux chargé de matières pesantes, et on le jeta au milieu du fleuve, qui avait en cet endroit neuf brasses de profondeur (1).

(1) De la Vega, lib. V, Ire. part., cap. 4, 5, 6, 7 et 8.—Herrera,

Luys de Moscoso de Alvarado, son successeur, résolut, du consentement de ses officiers, d'abandonner le pays. Il partit de Guachoia, le 4 ou 5 juillet, en prenant la direction de l'ouest, dans l'intention de se rendre directement au Mexique. Après un trajet de plus de cent lieues, il arriva à *Auche*, capitale de la province du même nom, où il fit reposer ses troupes pendant deux jours. Le cacique conçut l'horrible projet de faire périr les Espagnols de faim et de fatigue, et, pour l'exécuter, il leur donna un guide qui les conduisit dans un désert qu'ils mirent quatre jours à parcourir. Ce guide les mena ensuite tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, à travers une forêt où ils subsistèrent pendant trois jours d'herbes et de racines. Moscoso, soupçonnant, un peu tard, la trahison de son conducteur, le fit attacher à un arbre, et s'apprêtait à le faire déchirer par ses chiens, lorsque l'Indien, craignant pour sa vie, dévoila le projet du cacique son maître. Moscoso, dans son indignation, l'abandonna à son malheureux sort.

Les Espagnols continuèrent ensuite leur route sans guide, dans la direction de l'ouest, et marchèrent six jours, sans prendre d'autre nourriture que des racines. Arrivés au sommet d'une petite montagne, ils découvrirent une contrée stérile et quelques cabanes. Ils y trouvèrent de la chair de bison, qu'ils prirent pour celle de vache; ce qui leur fit donner au pays le nom de *Provincia de los Vaqueros*, province des Vaches. Des partis de cavalerie reconnurent le pays sur trois

---

VII, lib. VII, cap. 3. — Florida, par Hakluyt, cap. 29 et 30. — Gomara, liv. II, chap. 45.

Maldonado, qui avait été envoyé par Soto aux Havanes, auprès de Bovadilla, vers la fin de février 1540, s'étant joint à Arias, ils achetèrent trois navires, une caravelle et deux brigantins, à bord desquels ils embarquèrent toutes les choses nécessaires à la formation d'un établissement. Arrivés au port d'Achusi et n'y trouvant pas le général, ils côtoyèrent, l'un vers l'occident et l'autre vers l'orient, jusqu'au commencement du mauvais temps, qu'ils retournèrent aux Havanes. Au printemps suivant, ils remirent à la mer, l'un rasa la côte du Mexique, et l'autre navigua jusqu'aux terres de Bacallaos. N'ayant pu rien apprendre de Soto, ils revinrent aux Havanes, d'où ils firent voile de nouveau au printemps de l'année 1543. Ils arrivèrent à la Vera-Cruz vers la mi-octobre; et, y apprenant la mort du général, ils retournèrent en faire part à sa femme Isabella de Bovadilla, qui en fut si affligée qu'elle mourut de douleur peu de jours après.

points différents, dans la direction de l'ouest; mais, ne trouvant pendant trente lieues qu'un pays stérile et des habitants belliqueux, ils reprirent le chemin de la Chicagua, sur les bords de laquelle ils arrivèrent vers la fin de novembre 1542, après avoir parcouru plus de trois cent cinquante lieues. Leur retour s'effectua dans la saison pluvieuse, lorsque les rivières étaient considérablement grossies par les pluies et par la fonte des neiges. Le froid et l'insomnie firent périr plus de cent cinquante hommes, de sorte qu'il ne leur restait plus que trois cents fantassins et soixante-dix chevaux (1).

Les troupes, à leur arrivée, s'emparèrent de deux bourgs des Indiens *Aminoya*, et travaillèrent vingt jours à les fortifier, pour y passer la fin de l'hiver. Au mois de février 1543, elles commencèrent à y construire des brigantins, et les caciques d'Anilco et de Guachacoya leur fournirent des cordages et des voiles (2).

Quingualtaugui, croyant que le but du voyage de Moscoso était de faire la conquête du pays, et d'en chasser les chefs, forma une ligue avec d'autres caciques pour exterminer les Espagnols. Ils attendirent, pour exécuter leur projet, que le fleuve (3) fût débordé et couvrît une surface de plus de vingt lieues. Ils vinrent attaquer les Espagnols le 10 mars (4). Le débordement dura quarante jours. Les Espagnols se tinrent pendant tout ce temps sur les terres hautes, où ils travaillèrent à leurs barques. A la fin de mai, le fleuve rentra dans son lit. Le cacique Anilco avertit Moscoso que les autres allaient exécuter leur projet contre lui, et en effet ils arrivèrent, au nombre de trente, avec des présents, au commencement de juin. Interrogés sur leurs intentions à son égard, ils avouè-

(1) De la Vega, lib. V, part. II, cap. 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

(2) Les voiles étaient faites d'une herbe, appelée *Enequen*, qui a de petits filaments comme le lin. L'écorce du mûrier servit à faire les cordages.

(3) Il est évident que ce fleuve était le Missisipi; car les narrations de ce voyage portent qu'il avait en cet endroit un mille et demi de large, et qu'il était très-profond et très-rapide.

(4) A leur entrée dans Aminoya, une vieille Indienne leur avait annoncé ce débordement. Elle prétendait qu'il avait lieu tous les quatorze ans, et que pendant sa durée, les habitants étaient obligés de se retirer sur les toits de leurs maisons. C'était alors la quatorzième année.

rent la conspiration, et on leur fit couper la main droite à tous. Ils n'en persistèrent pas moins dans leur projet d'attaque contre les Espagnols ; ce qu'ils firent lorsque ceux-ci descendirent le fleuve.

Ayant construit sept grandes barques et plusieurs autres plus petites pour transporter trente chevaux (1), les restes de l'expédition s'embarquèrent au nombre de trois cent cinquante hommes (2) et d'une trentaine d'Indiens des deux sexes. Le second jour, ils furent attaqués par la flotte ennemie, forte de plus de mille bateaux, qui les poursuivit en combattant pendant dix jours et dix nuits. Les Espagnols manquaient de poudre depuis l'affaire de Mavila, et n'avaient plus que des arbalètes pour se défendre de loin (3) ; aussi tous leurs soldats furent blessés, nonobstant leurs boucliers, et tous leurs chevaux périrent, à l'exception de huit, qui furent ensuite tués dans un village où les vivres vinrent à manquer.

Les Indiens, après avoir suivi les Espagnols l'espace de quatre cents lieues, retournèrent dans leur pays (4).

Après une navigation de dix-sept jours, les Espagnols gagnèrent le golfe du Mexique, le 19 juillet, et arrivèrent le 10 septembre à la rivière de Panuco, dans la Nouvelle-Espagne, après une traversée de cinquante-trois jours. De là ils s'acheminèrent par terre jusqu'à la ville de Mexico, où ils arrivèrent à la fin de l'automne 1543 (5).

---

(1) Ces barques étaient attachées deux à deux, et les chevaux avaient les pieds de devant dans l'une et ceux de derrière dans l'autre. Les Espagnols saignèrent cinquante chevaux blessés pour en conserver la chair qu'ils firent sécher au soleil.

(2) Les plus grands bateaux avaient vingt-cinq rames, et portaient chacun environ trente soldats. Il pouvait y avoir en tout soixante-quinze ou quatre-vingts hommes en état de combattre ; les moindres barques avaient dix-sept rames.

(3) Ils avaient fait des clous, des canons de leurs mousquets.

(4) Les brigantins, poussés par un vent favorable, fesaient à l'aide des voiles et des rames, vingt-cinq lieues par jour. On évalue à cinq cents lieues la distance qu'ils parcoururent depuis Aminoya, où ils s'embarquèrent, jusqu'à la mer. Ils avaient pénétré jusqu'aux sources de la Chucagua, à trois cents lieues au-dessus d'Aminoya, en sorte qu'ils avaient suivi le cours de ce fleuve l'espace de huit cents lieues.

(5) De la Vega, lib. V, IIe. part., cap. 7-22 et lib. VI, cap. 1-22. —Herrera, dec. VII, lib. VII, cap. 4-11 et 12.—Florida, etc., par Hakluyt, cap. 31-44. (Voyez la note *, à la fin de l'article.)

Après ces quatre expéditions dans la Floride, qui avaient coûté la vie à plus de quatorze cents Espagnols, plusieurs capitaines, au nombre desquels se trouvaient *Julian de Samano* et *Pedro d'Ahumada*, demandèrent, en 1544, la permission de conquérir ce pays. L'empereur était alors en Allemagne, et le conseil des Indes, qui gouvernait sous son fils, le prince don Philippe, croyant y parvenir plus facilement en convertissant les Indiens au christianisme, envoya d'Espagne, en 1549, une expédition dirigée par quatre religieux, *Luis Cancel Balbastro* et autres, destinée à conquérir et à convertir les Floridiens, en leur fesant entendre la parole de Dieu, et en leur portant de grandes croix, devant lesquelles ils supposaient qu'ils se prosterneraient. Mais ceux-ci les attaquèrent au moment de leur débarquement, et assommèrent trois religieux et trois matelots à coups de massues. Les autres se sauvèrent à bord de leurs vaisseaux, emmenant avec eux un domestique de Soto, qui y était resté depuis la mort de son maître. Il leur apprit que les Indiens avaient écorché et mangé les Espagnols, et qu'ils avaient suspendu leurs peaux et leurs chevelures en signe de trophée, aux murs de leur temple (1). *Herrera, déc.* 8, L. 5, *c.* 14.

Philippe II publia une cédule, en 1558, pour peupler la Floride (2).

Mais l'expédition qu'on y envoya en 1559, sous la conduite de *Tristan de Luna y Arellano*, et qui se composait de 2000 Castillans et de 600 Indiens, se perdit sur la côte, et celle dirigée par *Angel de Villafana* contre les Chichimechas, ne fut pas plus heureuse (3).

VOYAGES DES FRANÇAIS DANS LA FLORIDE. — Le peu de succès des entreprises des Français dans le Canada, ayant été attribué principalement à la rigueur du climat, Coligni, comte de Châtillon et amiral de France, qui voulait ménager un asile aux protestants de son pays, obtint du roi Charles IX la permission d'envoyer une colonie dans la

(1) De la Vega raconte que Pedro Ménendez alla trois fois à la côte de la Floride, depuis 1563 jusqu'en 1568, pour en chasser des corsaires français qui voulaient s'en rendre maîtres.

(2) *Padilla*, *Historia de Mexico*, Brusselas, 1625. cap. 53, 59 58 et 67. Le même auteur dit (cap. 58) : « *Desde el de* 1510, *que se descubrio la tierra de la Florida*, *hasta el de* 1538 *se hisieron à ella quatro viages en diferentes tiempos; y todos con desastrados fines : y el ultimo fue de armada mas gruessa el mesmo anno de* 38. »

(3) Torquemada Monarquia Indiana, lib. V, cap. 14.

Floride. Le capitaine *Jean Ribaut*, natif de Dieppe, officier de marine, et protestant zélé, nommé commandant de l'expédition, partit le 18 février 1562, avec deux navires de l'Etat, ayant à bord un bon nombre de vieux soldats et de marins français, dont la plupart étaient gentilshommes. Après une heureuse navigation, il arriva sur la côte de la Floride, vers la fin du mois d'avril, environ à la hauteur du trentième degré de latitude, près d'une langue de terre basse et boisée, qu'il appela le *Cap-Français*, en l'honneur de son pays. Il ne s'y arrêta pas, mais il remonta dans la direction du nord, et reconnut une belle rivière à laquelle il donna le nom de *Dauphin* (1), parce qu'il y vit des dauphins. Poursuivant sa route, il découvrit, quinze lieues plus loin, une autre grande et belle rivière qu'il nomma *Mai* (2), parce qu'il y arriva le 1er. de ce mois. Il débarqua avec le capitaine *Fiquinville* et plusieurs soldats, près de son embouchure, et rencontra un grand nombre d'Indiens armés d'arcs et de flèches, qui leur firent l'accueil le plus gracieux. Le cacique présenta à Ribaut des peaux de chamois, et ses sujets lui apportèrent des paniers remplis de mûres rouges et blanches, et de poissons de différentes espèces. Près de là, le capitaine aperçut une vaste prairie, entrecoupée de marécages et entourée de beaux ormes, et de mûriers dont le feuillage était couvert de vers à soie. Après avoir pris possession du pays au nom du roi de France, en élevant sur un monticule de sable, une colonne sur laquelle il grava les armes de la monarchie, il marcha à la recherche du Jourdain (3), qui avait été reconnu en 1520, par Lucas Vasquez de Ayllon, et remit à la voile, en suivant toujours la direction du nord. A quatorze lieues de la rivière de Mai, il en vit une troisième qu'il nomma la *Seine* (4), parce qu'elle paraissait de la même grandeur que le fleuve du même nom en France. Il doubla ensuite successivement les embouchures de la *Somme* (5), de la *Loire*, de la *Charente* (6), de la *Garonne* (7), de la *Gironde*, de la *Belle*, et de la *Grande-*

(1) Suivant Charlevoix, c'était la rivière de *Saint-Augustin*, qui est appelée aujourd'hui *Saint-Jean*.

(2) La rivière de *San-Matheo* des Espagnols.

(3) La *Santée*, dans la Caroline méridionale.

(4) L'*Altamaha*, dans la Géorgie.

(5) L'*Iracana* ou *Halimacani* des Indiens.

(6) L'*Ogeechee*.

(7) La *Savannah*.

Rivière, et entra enfin vers le trente-deuxième degré de latitude nord, dans un fleuve qu'il prit pour le Jourdain (1), après avoir reconnu les embouchures de neuf rivières, sur une étendue de côtes de soixante lieues (2); il y mouilla par dix brasses d'eau et donna à l'endroit le nom de *Port-Royal*, parce que l'entrée en était accessible aux grands vaisseaux de France, et même aux caraques de Venise. Les environs étaient plantés de chênes et de cèdres, le terroir était fertile, les eaux y abondaient en poissons, les bois en gibier, et les naturels témoignaient aux Français beaucoup de bienveillance. Entre les deux bras du fleuve se trouvait une île charmante, peuplée d'une foule d'animaux. Ribaut la choisit pour y former un établissement. Après y avoir érigé une colonne en pierre, sur laquelle il plaça les armes de France, il y bâtit un petit fort qu'il nomma *Saint-Charles*, y laissa vingt-cinq hommes avec quatre pièces d'artillerie, confia le commandement au capitaine *Albert*, un de ses principaux officiers, et partit pour la France, en promettant à ses camarades de revenir bientôt avec du renfort, des munitions de guerre et des vivres. Ribaut fut de retour à Dieppe le 20 juillet de la même année, après un voyage de cinq mois et dix jours.

Le commandant Albert ne pensant qu'à chercher des mines, avait négligé de semer des grains et de cultiver des légumes; aussi la disette se fit bientôt sentir dans la colonie, et le mécontentement devint général. Au lieu d'employer la douceur pour ramener les esprits, il établit une discipline si sévère qu'il souleva sa troupe contre lui, et qu'elle forma le projet d'abandonner le pays. Pour l'exécuter plus facilement, les mutins commencèrent par tuer le commandant, nommèrent à sa place le capitaine *Nicolas Barré*, et cons-

---

(1) La *Toubachire* des Indiens ou *Sainte Croix*, qui est désignée sur plusieurs cartes françaises sous le nom de *Chaouanon*, que les Anglais ont changé en celui d'*Ediscow* ou *Edisto*, lorsqu'ils bâtirent sur ses bords la ville de *Saint-Georges* ou de la *Nouvelle-Londres*. Basanier dit que ce fleuve, qui avait trois lieues de large près de son embouchure, se partageait en deux grands bras, dont l'un s'étendait vers le nord et l'autre vers l'ouest, et que ces bras, où se trouvait l'île, avaient deux grandes lieues de largeur.

(2) On s'est assuré depuis qu'il avait pris plusieurs anses pour des embouchures de rivières. (Voyez la carte des côtes de la Floride française, suivant les premières découvertes, dressée par M. Bellin, ingénieur de la marine.)

truisirent un brigantin (1), à bord duquel ils s'embarquèrent pour la France; mais ayant éprouvé un calme de vingt jours, pendant lesquels ils consommèrent leurs vivres et l'eau qu'ils avaient embarqués, ils furent plongés dans toutes les horreurs de la plus affreuse nécessité. Enfin, ils prirent l'horrible résolution de sacrifier un homme pour sauver les autres, et tirèrent au sort pour savoir lequel d'entre eux serait dévoré le premier; déjà ils s'étaient partagé le sang et la chair d'un de leurs camarades, nommé *Lachère*, quand ils furent rencontrés, près des côtes de Bretagne, par une barque anglaise, qui mit à terre les plus faibles et emmena le reste en Angleterre, où ils furent présentés à la reine Elisabeth. Cette princesse fut frappée du récit qu'ils lui firent de la douceur du climat et de la fertilité de ce pays, qui, disaient-ils, était couvert d'arbres d'une espèce toute particulière, abondait en gibier et en poissons, était favorable à l'agriculture, et habité par de nombreuses tribus indiennes (2).

La guerre civile de France avait empêché Ribaut d'envoyer les secours qu'il avait promis; mais aussitôt que la tranquillité parut rétablie, l'amiral de Coligni, qui était rentré dans les bonnes grâces du roi, prépara une nouvelle expédition, et consacra 150,000 livres tournois (3) à la paie des soldats et aux frais de l'armement. Le commandement en fut donné au capitaine *René Laudonnière*, gentilhomme poitevin et bon officier de marine, qui avait fait partie de la dernière expédition. Un grand nombre d'ouvriers et plusieurs gentilshommes, la plupart protestants, voulurent faire partie de l'expédition, et s'embarquèrent sur trois petits bâtiments (4) qui avaient été équipés à Franciscopole (*Hâvre de Grâce*); ils firent voile de ce port, le 22 avril 1564, et ils arrivèrent, le 22 juin, au-dessus du Cap-Français, dans la rivière

(1) Les Indiens leur fournirent des cordages faits d'écorces d'arbres. Ils se servirent d'une espèce de mousse nommée *barbe espagnole* (*Tillandsia Usneoides, Lin.*), pour calfeutrer le navire, et de chemises et de draps de lit en guise de voiles.

(2) Basanier, *Premier voyage des Français en la Floride*, Paris, 1586. — *Voyages de Champlain*, liv. I, chap. III. Lescarbot, liv. I, chap. 5, 6 et 7. — *Ensayo cronologico*, dec. VI, fol. 43 et 44.

(3) Jacques le Moyne de Morgues, qui était de l'expédition, dit cent mille écus.

(4) Un de soixante, un autre de cent, et le troisième de cent vingt tonneaux. Lescarbot, page 62.

des Dauphins, où le capitaine apprit des naturels le départ des colons. Il entra ensuite dans la rivière de Mai, et mit ses hommes à terre, à l'endroit où se trouvait la colonne élevée par Ribaut. Alors il renvoya ses navires en France, sous le commandement du capitaine *Bourdet*, et bâtit sur cette rivière un fort qu'il nomma *Caroline*, en l'honneur du roi Charles; il fut aidé dans ses travaux par quatre-vingts Indiens de *Saturiova*, cacique de la province de *Paracoussi*, qui témoigna aux Français beaucoup d'amitié.

Mais la colonie éprouva bientôt une extrême disette de vivres, que les troupes ne manquèrent pas d'attribuer à la négligence du commandant. Trente de ses compagnons (1) formèrent un complot contre lui, se saisirent des clefs des magasins, lui mirent les fers aux pieds, et l'ayant conduit à bord d'un bâtiment, le forcèrent de signer une commission par laquelle il leur permettait de se rendre à la Nouvelle-Espagne. Ils partirent du fort, le 8 décembre, sur deux grandes barques, et Laudonnière recouvra sa liberté. Privé du secours des Indiens, qui étaient devenus ses ennemis, et n'ayant aucun espoir d'en recevoir de France, il était résolu de retourner dans son pays sur la seule barque qui lui restait, lorsque le chevalier *Hawkins*, Anglais, qui revenait de son second voyage en Amérique, toucha à cette côte, le 3 août 1565, et lui vendit un de ses quatre navires (2), avec des provisions suffisantes pour effectuer son voyage (3). Il se disposait en conséquence à faire sauter le fort, quand il vit arriver, à l'embouchure de la rivière, sept voiles françaises aux ordres de Ribaut, que le gouvernement envoyait pour le remplacer. Les Français que Laudonnière avait été obligé de renvoyer de la colonie, avaient dit de lui qu'il regardait tout le pays comme son domaine, et qu'il y gouvernait si tyranniquement, que personne ne voulait servir sous ses or-

---

(1) Les deux principaux chefs étaient Desforneaux et un Génevois nommé Étienne. Ils prirent la route de l'île de Cuba, où ils s'enrichirent par le pillage; mais, s'étant saisi du gouverneur de la Havane et de ses deux fils, celui-ci parvint à avertir sa femme qui en fit arrêter un grand nombre; vingt-six d'entre eux retournèrent à la rivière de Mai où l'on pendit les plus mutins.

(2) C'était une barque de cinquante tonneaux.

(3) Hakluyt, vol. III, page 501-520.—Basanier, *Le deuxième voyage des Français en la Floride*.

dres; mais Ribaut reconnut avec plaisir que ces plaintes n'avaient aucun fondement, et que la conduite du commandant était sans reproche.

Cette expédition de Ribaut était partie du Hâvre le 22 mai, et était arrivée le 27 août dans la rivière de Mai. Elle se composait de son fils et d'environ quatre cents personnes des deux sexes, destinées à fonder un établissement. Laudonnière ayant fait ses préparatifs de départ, se rendit, avec trois petits navires, au fort de la Caroline, et les quatre autres restèrent à l'embouchure de la rivière, sous le commandement de Ribaut. Le 3 septembre, on vit s'approcher de la côte cinq vaisseaux espagnols aux ordres de don Pedro *Menendez de Aviles*, qui vinrent mouiller dans la rade à côté des navires français. Ceux-ci, apercevant une flotte si considérable, coupèrent leurs câbles et gagnèrent le large. Le commandant espagnol, ne pouvant les suivre, se retira à l'embouchure de la rivière des Dauphins, à environ huit lieues de là, et s'y fortifia; les navires français revinrent au port de la rivière de Mai. Laudonnière et ses officiers proposèrent de mettre le fort de la Caroline en état de défense; mais Ribaut rejeta cette offre et aima mieux marcher droit à l'ennemi. Il fit embarquer ses meilleures troupes, et mit à la mer le 10 septembre. Le jour même, il s'éleva une tempête qui dura presque sans interruption jusqu'à la fin du mois, et les navires allèrent se briser sur des rochers, à plus de cinquante lieues du fort. Laudonnière, qui était resté dans le fort avec quatre-vingt-cinq personnes, hommes, femmes ou enfants, la plupart malades, s'occupait à en réparer les remparts, quand Menendez et sa troupe, conduits par un Français à travers les bois, y arriva le 19 septembre, au point du jour, et s'en empara après une légère résistance: les Espagnols égorgèrent tous ceux qui tombèrent entre leurs mains.

Laudonnière et quelques-uns des siens se sauvèrent dans les bois, et gagnèrent la rivière de Mai, où ils se réfugièrent sur un navire qui s'y trouvait aux ordres du neveu de Ribaut; les autres vaisseaux avaient été perdus sur la côte. Le capitaine Ribaut, ignorant ce qui était arrivé au fort, en prit le chemin avec ses compagnons; ayant reconnu qu'il était tombé au pouvoir des Espagnols, il prit le parti, dans sa détresse, de se fier aux promesses qui lui furent faites de leur part, et de se mettre entre leurs mains; mais aussitôt qu'il arriva dans leurs quartiers, il fut massacré avec tous ceux

qui l'accompagnaient. On plaça sur le dos des Français qui furent pendus, une inscription ainsi conçue: *Pendus non comme Français, mais comme luthériens et ennemis de la foi* (1).

Menendez se rendit maître de la Floride française; il donna le nom de *San-Agostino* à la rivière des Dauphins, parce qu'il était arrivé à son embouchure le 28 août, jour de la fête de ce saint, et il appela le fort Caroline, *San-Mateo*, parce qu'il s'en était emparé le 21 septembre, jour de la fête de cet apôtre.

Laudonnière, qui avait mis à la voile le 11 septembre, se rendit d'abord en Angleterre, et passa ensuite en France. Le roi Charles IX, importuné par les plaintes des veuves et des orphelins de ceux qui avaient péri, en demanda raison et justice au roi d'Espagne, qui désavoua le fait. La requête adressée au roi à ce sujet, fesait monter à huit cents ou neuf cents le nombre des personnes qui furent alors égorgées dans la Floride (2).

Le chevalier *Dominique de Gourgues*, gentilhomme gascon, résolu de venger la mort de ses compatriotes et de relever l'honneur du nom français dans la Floride, équipa à ses frais trois petits navires, ayant à bord quatre-vingts marins et cent cinquante soldats (3). Il mit à la voile pour la Floride, le 22 août 1567, toucha à la côte d'Afrique, et passant par le détroit de Bahama, arriva à l'embouchure de la rivière de Mai. Les Espagnols, prenant son pavillon pour le leur, le saluent de quelques coups de canon. Gourgues, pour les entretenir dans leur erreur, leur rend le salut, et, passant outre, il va aborder, pendant la nuit, à l'embouchure

(1) Don Pedro Menendez, alors adelantado de la Floride, agissait suivant les instructions qu'il avait reçues de son roi Philippe II. Ce prince avait résolu de déloger du Nouveau-Monde ces dangereux citoyens de la religion réformée protestante.

(2) *De Bry-Brevis narratio eorum quæ in Floridâ Americæ provincia Gallis acciderunt, etc. Francofurti*, 1591.

Basanier. *Troisieme voyage fait par le capitaine Jean Ribault, en la Floride.* — *Voyages de Champlain*, liv. I, chap. 3. — Dernier voyage de *Jean Ribaut* d'après la petite histoire de le Challeure, etc. — *Ensayo cronologico*, etc., dec. VI, fol. 46.

(3) Ces trois navires étaient commandés par de Gourgues, par le capitaine Cazenove, son lieutenant, et par François Bourdelois, maître.

de la Seine (1), qui était à dix lieues de l'embouchure de la rivière de Mai. Voyant, au lever du jour, le rivage bordé d'Indiens armés, qui lui font des démonstrations hostiles, il leur envoie un truchement, qui, ayant fait partie de la précédente expédition, était bien connu de la plupart d'entre eux. Aussitôt qu'ils reconnaissent ce Français, ils se mettent à danser, et lui demandent pourquoi il a tant tardé à retourner dans leur pays. Il répond qu'il n'a pas tenu à lui de revenir plus tôt, mais qu'il a été obligé d'attendre, pour effectuer son retour, que les Français revinssent avec lui. « Ils » arrivent en ce moment, » ajoute-t-il, « pour renouveler avec » vous leur ancienne amitié. » A ces mots, les Indiens recommencent leurs danses, et témoignent à leurs nouveaux hôtes la plus grande joie de les revoir. Leur principal roi, nommé *Satiroua*, envoie aussitôt des présents au capitaine Gourgues, et lui propose en même temps son alliance et son amitié. Celui-ci reçut avec satisfaction ses dons et ses offres ; et fit sonder la rivière, sans découvrir ses desseins aux naturels, dans la crainte que quelque Espagnol ne se trouvât caché au milieu d'eux.

Le lendemain, le grand roi Satiroua, les rois Tacatacourou, Halimacani, Atoré, Harpaha, Helinacape, Helicopile, Monloua et autres, tous parents ou alliés du roi Satiroua, se rassemblent au même endroit. Le capitaine Gourgues étant aussi arrivé avec ses compagnons, les Français et les Indiens se rendent au milieu d'un bois, où les deux chefs ont une entrevue ensemble. « Et comme le capitaine Gourgues voulait parler, » le roi Satiroua, qui n'est point façonné à la civilité de par- » deçà, le devança, lui disant que depuis que les Espagnols » avaient pris le fort bâti par les Français, la Floride n'avait » jamais eu un bon jour, et que les Espagnols leur avaient » fait la guerre continuellement, les avaient chassés de leurs » maisons, avaient coupé leurs milz, avaient violé leurs » femmes, ravi leurs filles, tué leurs petits enfants ; et en- » core que lui et les autres rois eussent souffert tous ces maux » à cause de l'amitié qu'ils avaient contractée avec les Fran- » çais, toutefois ils n'avaient jamais cessé de les aimer, pour » le bon traitement qu'ils en avaient reçu lorsqu'ils y com- » mandaient (2). » Et, pour prouver aussitôt au capitaine

(1) Appelée *Tacatacourou* par les naturels.
Reprise de la Flor., mss. 10,537 de la bibliothèque du roi.

(2) *Reprise de la Floride par le capitaine Gourgues*, mss. 10,537 de la bibliothèque du roi.

qu'il avait toujours nourri un grand attachement pour ceux de sa nation, Satiroua lui fait remettre un jeune Français qui était resté à la Floride, et dont il avait pris le plus grand soin après le départ de ses compatriotes.

Le capitaine lui répondit : « Que si les rois et leurs sujets » avaient été maltraités en haine des Français, qu'aussi se» raient-ils vengés par les Français eux-mêmes. — Com» ment,» dit Satiroua tressaillant d'aise, «voudriez-vous bien » faire la guerre aux Espagnols? — Et que vous en semble,» dit le capitaine Gourgues dissimulant..... — « Hélas! » dit Satiroua, « le grand bien que vous nous feriez! Hé que nous » serions heureux! » — Tous les autres s'écrient de même. Ils convinrent alors entre eux de se trouver, dans trois jours, prêts pour l'attaque. Gourgues fit des présents à tous les chefs indiens, et après leur avoir donné ce qu'il jugeait le plus propre à flatter leurs goûts grossiers, il les engagea à lui demander encore les objets qui pourraient lui faire plaisir. Ils répondirent « qu'ils voudraient bien avoir chacun une de » ses chemises.... pour, après leur trépas, les faire enterrer » avec eux, comme aussi ils le font de toutes les plus belles » choses qu'ils ont pu amasser dans leur vie. » Après avoir satisfait les Indiens et s'être séparé d'eux, Gourgues ne fut plus occupé que des moyens de faire réussir son audacieuse entreprise. Il apprit, du jeune Français qui lui avait été remis par Satiroua, que les Espagnols étaient au nombre de quatre cents, qu'ils avaient élevé deux petits forts à l'entrée de la rivière de Mai, et qu'ils possédaient en outre celui de *la Caroline*, que les Français avaient bâti deux lieues plus haut sur la même rivière.

Au jour indiqué, le vendredi 23 avril 1568, les Français et les Indiens s'étant réunis en armes, le capitaine Gourgues rangea ceux-ci à l'embouchure de la rivière Halinnacani (nommée la Somme par les Français), fit amener des barques, et en ayant pris deux pour lui et ses compagnons, il ordonna aux naturels de les suivre, mais ils en furent empêchés par les vents contraires. Les Français passèrent la rivière, et arrivèrent seuls au rendez-vous qui avait été assigné, à deux lieues plus loin, sur les bords de la rivière de Sarabay; ils y trouvèrent une troupe d'Indiens, dont le chef leur servit de guide pour aller reconnaître le premier fort. Le lendemain, 24 avril, veille de la Quasimodo, le capitaine Gourgues passe, à la pointe du jour, une rivière qui n'était séparée du fort que par un petit bois, met sa troupe en ba-

taille sans être découvert, et lui montrant le fort à travers les arbres : « Voilà, dit-il, les voleurs qui ont volé cette terre » à notre roi ! Voilà les meurtriers qui ont massacré nos Fran» çais ! Allons, allons, revengeons notre roi, revengeons la » France, montrons-nous Français(1). » L'attaque commence aussitôt, le fort est enlevé, et tous les Espagnols, au nombre de soixante, sont tués ou faits prisonniers. On tourne contre le second fort (2) les batteries du premier ; le capitaine, à la tête de quatre-vingts arquebusiers, passe la rivière de Mai dans une barque : les Indiens, qui l'avaient rejoint, la passent à la nage, le fort est aussitôt pris qu'attaqué, et ceux qui le défendaient, cernés de toutes parts, sont tués ou tombent au pouvoir des Français.

Gourgues employa le dimanche et le lundi à faire ses préparatifs pour l'attaque du grand fort (celui de la Caroline, bâti par les Français), situé sur la rivière de Mai, du même côté que le second fort, et deux lieues au-dessus, et se fit instruire par un prisonnier de l'état de la garnison espagnole. Elle était forte de deux cent soixante hommes, mais elle croyait les Français très-nombreux, et n'avait pu envoyer des éclaireurs pour s'assurer de leurs véritables forces, tout le pays s'étant soulevé et ayant pris les armes contre elle. Le capitaine Gourgues, ayant pourvu à la défense du premier fort et à celle de l'embouchure de la rivière, fait embusquer les Indiens dans les bois, et s'approche du grand fort en suivant une montagne couverte de bois, au pied de laquelle il était situé. Cependant, soixante arquebusiers espagnols font une sortie ; mais le capitaine Gourgues, qui les a découverts, ordonne à vingt arquebusiers français de les tourner et de se placer entre eux et le fort ; et aussitôt qu'il voit cette manœuvre exécutée, il marche en avant, culbute les Espagnols, qui, coupés dans leur retraite, sont tous massacrés aux yeux de leurs compatriotes qui gardaient le fort. Ceux-ci, frappés d'épouvante et désespérant de pouvoir se défendre, abandonnent les retranchements et cherchent leur salut dans la fuite, en se dirigeant vers les bois qui se trouvaient de l'autre côté du fort ; mais les sauvages, qui s'y tenaient en embuscade, les repoussent à coups de flèches. Gourgues les atteint, et la plupart d'entre eux périssent sous les coups réunis des na-

(1) Mss. cité.
(2) Situé de l'autre côté de la rivière de Mai.

turels et des Français; le reste est pris et pendu avec tous les prisonniers déjà faits auparavant, aux mêmes arbres où les Espagnols avaient jadis fait subir le même supplice aux Français de l'expédition de Ribaut. On détruisit l'inscription qu'ils avaient gravée sur une pierre, et l'on écrivit avec un fer rouge, sur une planche attachée au même endroit, cette autre inscription : *Nous ne les pendons pas comme Espagnols, ni comme marânes, mais comme traîtres, voleurs et meurtriers.*

On trouva dans le fort cinq doubles couleuvrines et quatre moyennes, et plusieurs petites pièces de fer ou de fonte, avec dix-huit grosses caques de poudre et des armes de toute espèce. L'artillerie fut chargée sur les vaisseaux; la poudre prit feu par l'imprévoyance d'un Indien, et incendia toutes les maisons du fort.

Le capitaine Gourgues, n'ayant pas assez de troupes pour laisser des garnisons dans l'île, engagea les naturels à détruire les instruments de leur esclavage, et en peu de temps, tous les forts furent renversés. Enfin, après avoir remercié le ciel du succès de leur périlleuse entreprise, les Français se rembarquèrent, un lundi 3 mai 1568, au milieu des larmes et des bénédictions du peuple floridien, qui les regardait comme leurs libérateurs, et qui leur fit promettre de revenir bientôt auprès d'eux; ils arrivèrent à La Rochelle le dimanche 6 juin, jour de la Pentecôte. Dominique de Gourgues, qui, à son arrivée, reçut de ses concitoyens les plus vifs témoignages de leur admiration et de leur reconnaissance, n'éprouva, de la part de la cour qu'ingratitude et persécution; il fut même obligé de se tenir caché à Rouen, pendant quelque temps, pour éviter la mort, le seul prix qu'on réservât à son habileté, à son courage et à ses succès. Il mourut à Tours, en 1593 (1).

(1) Les Espagnols traitaient les Français d'usurpateurs de la Floride et de toutes les côtes des Indes, où ils avaient arboré les armes de France. « Nous les avons, disaient-ils, découvertes et » occupées les premiers; sa sainteté le pape en a fait donation » perpétuelle et irrévocable aux rois catholiques; nous avons » peuplé le pays après l'avoir conquis au prix de notre sang; » d'ailleurs, la plupart des Français qui s'y sont établis sont lu- » thériens et huguenots, et il est de notre devoir de défendre la » foi catholique, et de réduire les Indiens à l'obéissance de » Jésus-Christ. »

Les Français leur répondaient: « Vos droits sont le droit-ca-



Depuis qu'il eut évacué la Floride, les Français, en proie à toutes les horreurs de la guerre civile, perdirent de vue le Nouveau-Monde. La côte de la Floride septentrionale (aujourd'hui la Caroline) était déserte lorsque les Anglais s'y établirent; mais dans la partie méridionale, qui regarde le golfe du Mexique, les Espagnols jetèrent les fondements de *San-Marcos*, *San-Mateo*, *San-Joseph* et Pensacola (1); déjà, en 1565, ils s'étaient établis à San-Agostino.

VOYAGE DES ANGLAIS DANS LA FLORIDE. — Des négociants anglais équipèrent une flotte de vingt-trois vaisseaux ou pinasses, sur laquelle ils embarquèrent deux mille trois cents marins et soldats. Ils en nommèrent le chevalier *Francis Drake*, amiral en chef, et lui donnèrent pour vice-amiral *Martin Frobisher,* pour contre-amiral *Francis Knolles*, et pour commandant des forces de terre, le lieutenant-général *Christophe Carlisle.* Cette flotte mit à la voile au mois de septembre 1585, avec ordre de faire une croisière contre les Espagnols, et une descente dans leurs colonies des Indes occidentales. Après avoir pris et rançonné les villes de Saint-Domingue et de Carthagène, Drake fit voile pour le Cap-Florida; et l'ayant doublé, il côtoya jusqu'au trentième degré de latitude, où il arriva le 28 mai 1586.

La garnison du fort de Saint-Jean, composée de cent cinquante hommes, se retira à l'approche des Anglais, et leur abandonna quatorze pièces de canon d'airain et la caisse militaire, contenant environ 2,000 livres sterling en argent. Drake entra dans la ville de Saint-Augustin, qu'il trouva abandonnée. Ayant appris qu'il y avait, à douze lieues au nord de cette ville, un autre fort défendu par cent cinquante hommes, il résolut de l'aller attaquer; mais, ne trouvant pas

---

» non; le pape Alexandre VI vous a donné un pays qui ne lui » appartenait pas et qu'il ne pouvait aliéner contre la volonté de » ceux qui le possédaient. Dans toute l'étendue des Indes, on ne » trouve pas un seul Indien converti par les Espagnols. Vous » réclamez le pays parce que vous avez navigué le long des côtes, » comme si Dieu n'avait fait la mer et la terre que pour vous » et les Portugais. Vous voulez occuper mille fois plus de pays » que vous ne pouvez en peupler; apprenez que ces terres sont » le partage des braves. »

(1) Nom d'une tribu indienne habitant dans cet endroit, qui fut ensuite anéantie par suite des guerres qu'elle eut à soutenir contre d'autres peuplades.

de pilote, et s'apercevant que la côte était dangereuse, il abandonna cette entreprise, et fit voile pour la Virginie.

En 1665, le capitaine *Jean Davis*, boucanier de la Jamaïque, nommé commandant de sept ou huit navires équipés dans cette île, pour croiser contre les Espagnols, fit voile pour s'emparer d'une flotte qui devait revenir de la Nouvelle-Espagne par le nord de l'île de Cuba; mais, trompé dans son attente, il débarqua sur la côte de la Floride, prit Saint-Augustin et le pilla, sans éprouver la moindre résistance de la part d'une garnison de deux cents hommes qui se trouvait dans le fort.

En 1696, la ville de *Pensacola* fut fondée par les Espagnols, sur le golfe du Mexique, dans la Floride occidentale. Elle devint ensuite le chef-lieu de cette contrée. On dépensa, l'an 1700, plus d'un million de piastres pour empêcher que cette ville ne tombât entre les mains des autres nations (1).

Le colonel *Moore*, gouverneur de la Caroline, entreprit, au mois de septembre 1702, une expédition contre St.-Augustin. Il embarqua sur quelques navires marchands six cents hommes de milice et le même nombre d'Indiens de la Caroline, avec les armes et les munitions nécessaires. S'étant avancé jusqu'à la rivière de *Flint*, il rencontra et défit les Indiens-Espagnols, dont six cents furent pris ou tués. Les Espagnols se retirèrent dans le fort qui avait des provisions pour quatre mois. Le colonel Daniel fut envoyé à la Jamaïque pour chercher de l'artillerie; mais, avant son retour, qui eut lieu trois mois après, deux vaisseaux espagnols arrivèrent avec un renfort, et la garnison se défendant avec courage, le gouverneur fit sa retraite en si bon ordre, qu'il ne perdit que deux hommes; mais il abandonna à l'ennemi ses vaisseaux et ses munitions. Cette expédition coûta 6,000 livres sterling.

Moore fit une seconde incursion dans la Floride avec les Caroliniens. Il pénétra dans la province d'*Apalache*, où il rencontra le gouverneur *Juan Mexia*, qu'il fit prisonnier, après lui avoir tué ou pris huit cents Espagnols et Indiens. Il emmena ensuite avec lui quatorze cents de ces derniers, qu'il força de s'établir dans la ville de Savannah sous l'autorité des Anglais.

Le poste de *San-Marcos* d'Apalache, établi à l'embouchure

---

(1) *Vencgas, noticia de la Californie*, part. III, sect. 4.

de la rivière des Apalaches, à l'entrée du golfe du Mexique, fut détruit, en 1704, par les Anglais de la Caroline. Ils firent ensuite, en 1706, une incursion dans le pays des Indiens *Atimaco*, et saccagèrent tous leurs établissements (1).

Des négociants des Indes occidentales équipèrent à la Jamaïque, en 1716, deux navires et quatre goelettes, pour croiser contre les Espagnols. *Henri Jennings*, nommé au commandement de cette flotte, fit voile pour les Martyrs, à l'effet d'y chercher un trésor qui y avait été englouti deux ans auparavant. Il y débarqua trois cents hommes, et attaqua la garde; elle s'enfuit en lui laissant le trésor retrouvé, qui se composait de trois cent cinquante mille pistoles de huit. Il retourna ensuite à la Jamaïque.

Les Indiens *Apalachicola* se transportèrent, la même année, avec leur chef *Cherokee Leechee*, de leur ancienne résidence, sur les bords de la rivière de Flint, où ils s'établirent.

De Chateague fut envoyé, vers la fin de mai 1718, par de Serigni, gouverneur de la Louisiane, avec huit cents Indiens; pour investir le fort de Pensacola, qui n'est éloigné que de quatorze lieues de l'île Dauphine. Il fit voile vers cet endroit avec trois navires montés par quatre cents hommes. Le fort capitula; mais deux navires qui devaient débarquer la garnison à la Havane, furent pris par une flotte espagnole qui était en charge pour la Caroline, et qui partit aussitôt pour reprendre Pensacola. Cette flotte y arriva au mois d'août avec mille huit cents hommes, dont six cents de troupes réglées. La garnison, forte de deux cent quatre-vingts hommes, se rendit à discrétion. Toutefois, les Espagnols n'en restèrent pas long-temps en possession; car M. de *Champmeslin* s'y étant présenté, vers la fin de septembre, avec six vaisseaux, emporta le fort de l'île de Santa-Rosa, et attaqua la flotte espagnole, composée de onze vaisseaux, qu'il défit après un combat de deux heures. La garnison, cernée par les Indiens aux ordres de *Bienville*, se rendit prisonnière de guerre, le 17 septembre 1719. Ce fort fut pris et repris trois fois en moins de quatre mois (2). Enfin il fut démoli ainsi que celui de Pensacola. On laissa un petit nombre de soldats pour garder le poste; le reste fut

(1) *Robert's Florida*, pages 89 et 90.

(2) Laval, *Voyage de la Louisiane*, pages 105, 110, édition de Paris, 1728.

transporté à l'île Dauphine (1). Pensacola fut ensuite restituée aux Espagnols, qui y construisirent un fort nouveau en 1722.

1724. Le gouverneur de la Floride ayant insisté sans succès sur la démolition du fort de *Tumaya*, qui avait été bâti par les Anglais sur un terrain réclamé par l'Espagne, il envoya un officier et vingt-cinq hommes pour le raser; mais ceux-ci furent désarmés, renfermés dans le fort et conduits trois jours après dans la Caroline, où ils furent retenus prisonniers.

Les limites entre la Floride et la Caroline n'étant pas encore fixées définitivement, les Indiens alliés de l'Espagne, et particulièrement les *Yamassees*, continuèrent, en 1725, à faire des incursions dans les établissements britanniques. Le colonel *Palmer* se vit donc dans la nécessité d'entrer sur le territoire de la Floride avec trois cents hommes de milices et des Indiens amis, ravagea toute la colonie, et obligea les habitants de se retirer dans le fort de Saint-Augustin (2).

Le général *Oglethorpe*, gouverneur de la Georgie, ayant conclu, en 1740, un traité avec les Indiens *Creeks*, dirigea une expédition contre le fort de Saint-Augustin, qui était défendu par mille Espagnols. Les forces anglaises se composaient de quatre cents soldats, de trois cents Indiens Cherokees, et de deux cents marins munis de plusieurs pièces de canon appartenant aux vaisseaux. Il partit de *Charleston*, avec des bâtiments de transport, sous l'escorte de quatre vaisseaux de guerre, et arriva à l'embouchure de la rivière de Saint-Jean, où il fut joint par les Indiens Cherokees. Le 9 mai, il se mit en marche avec ses troupes, s'empara du fort *Diego*, situé à vingt milles au-dessus, et du fort *Musa*, ou des *Nègres*, qui était abandonné; mais, le 4 juillet, il fut obligé de se retirer avec une perte considérable (3). De là il se rendit à l'île de *Santa Anastasia*, et assiégea le fort de Saint-Augustin. Un détachement, qu'il avait laissé dans celui des Nègres, fut fait prisonnier, et le colonel Palmer tué. De nouveaux renforts étant arrivés de

(1) Hewatt, *Historical account of south Carolina and Georgia*. t. I, p. 314-315.

(2) Dumont, *Mémoir. hist. sur la Louisiane*, vol. II, chap. 2, 3 et 4.

(3) Hewatt, t. II, pages 77-82.

Cuba aux Espagnols, par la rivière de *Matanzas*, Oglethorpe crut devoir remettre à la voile.

Ce général ayant formé, la même année, le projet de se rendre maître du fort Saint-Augustin, partit avec un détachement de Georgiens et de Caroliniens, et une petite escadre de vaisseaux du roi. Après avoir réduit quelques forts dans le voisinage, les Caroliniens retournèrent dans leur pays; des dissentions s'élevèrent parmi les officiers de marine; la saison des ouragans étant commencée, et les Espagnols ayant reçu des provisions et un renfort de troupes, le général abandonna l'entreprise et retourna en Georgie.

En 1742, un armement, qui consistait en trente-six navires portant quatre mille hommes, commandé par don *Manuel de Montcano*, gouverneur du fort Saint-Augustin, fut dirigé contre la nouvelle colonie de Georgie. Ces troupes, débarquées à *Saint-Simons*, marchèrent contre *Frederica;* mais, harcelées dans leur marche par un petit corps de troupes aux ordres d'Oglethorpe, et ayant eu deux de leurs détachements défaits, le reste se retira sur les vaisseaux, et l'entreprise échoua complètement. Le général anglais, ayant appris que les Espagnols réunissaient de nouvelles forces à Saint-Augustin pour l'invasion de la Georgie, partit au printemps, avec des troupes réglées et des Indiens, et alla camper dans le voisinage de Saint-Augustin. Les Espagnols ne voulurent pas risquer d'engagement, et Oglethorpe, n'ayant pas de forces suffisantes pour assiéger la ville, retourna en Georgie.

En 1747, les Anglais attaquèrent Saint-Augustin, sans pouvoir le prendre, et les montagnards écossais qui voulurent couvrir la retraite des assiégeants, furent taillés en pièces.

La Louisiane fut cédée aux Espagnols par une clause secrète du traité du 3 novembre 1762, conclu entre les cabinets de Versailles et de Madrid. Cette cession avait pour motif de dédommager l'Espagne de la perte de la Floride, qu'elle avait abandonnée à l'Angleterre par un traité dont les préliminaires avaient été signés à Paris le même jour (1).

Par l'article 20 du traité de Paris, du 10 février 1763, S. M. C. céda à l'Angleterre, en échange de l'île de Cuba, la Floride, avec le fort Saint-Augustin et la baie de Pen-

(1) Voyez l'article *Louisiane*. Les habitants français de ce pays n'en eurent connaissance que le 21 avril 1764.

sacola, ainsi que toutes les possessions espagnoles sur le continent de l'Amérique septentrionale, à l'est et au sud-est du Mississipi. Les habitants eurent dix-huit mois, à dater du jour de l'échange des ratifications, pour se transporter, avec leurs meubles, où bon leur semblerait, et on leur accorda le libre exercice de leur religion; en tant qu'il ne serait pas contraire aux lois d'Angleterre. La Floride fut divisée en deux parties, la Floride orientale et occidentale, séparées l'une de l'autre par la rivière d'Apalachicola (1).

---

(1) *Liste des gouverneurs espagnols de la Floride d'après Alcedo, Diccionario géografico-historico de las Indias occidentales o América;* article *Florida.*

1°. *Juan Ponce de Leon*, qui mourut à Cuba d'une blessure reçue dans la Floride en 1521.

2°. Le licencié *Lucas Vasquez de Ayllon*, qui fut mis à mort par les Indiens en 1524.

3°. *Hernando de Soto*, qui mourut dans la Floride en 1542.

4°. *Don Tristán de Luna y Arellano*, nommé par le vice-roi de la Nouvelle-Espagne *Don Louis de Velasco*, que l'empereur avait chargé de la conquête de la Floride. Il partit de Mexico en 1559, et abandonna l'entreprise en 1561.

5°. *Pedro Menendez de Aviles*, qui retourna en Espagne en 1572, et fut ensuite nommé adelantado perpétuel.

6°. *Pedro Menendez Marques*, nommé par son oncle, fut tué par les Indiens en 1574.

7°. *Hernando de Miranda*, gendre de Pedro Menendez de Aviles, mourut en 1593.

8°. Le capitaine *Juan de Salinas*, nommé par le roi, qui avait révoqué les pouvoirs de l'adelantado perpétuel; il gouverna jusqu'en 1619.

9°. *Don Diego de Rebolledo*, qui, avec l'approbation de son conseil, proposa d'ériger Saint-Augustin en évêché, ce qui toutefois n'eut pas lieu.

10°. *Don Pablo de Hita Salazar.*

11°. *Don Juan Marquez Cabrera*, qui prit le gouvernement en 1680.

12°. *Don Diego de Quiroga y Losada.*

13°. *Don Francisco de la Guerra.*

14°. *Don Laureano de Torres y Ayala*, qui entra en fonctions en 1693; ce fut lui qui bâtit le mur de Saint-Augustin.

15°. *Don Joseph de Zuñiga y la Cerda*, qui gouverna jusqu'en 1708. Il rétablit les fortifications du château de Saint-Augustin, et défendit cette ville contre les Anglais.

16°. *Don Francisco de Crocoles Martinez.*

17°. *Don Juan de Ayala*, sergent-major de la place de Saint-Augustin.

PROGRÈS DES ÉTABLISSEMENTS ANGLAIS. — *Jacques Grant*, gouverneur, capitaine-général et vice-amiral de la Floride orientale, publia une proclamation, le 7 octobre 1763, pour y appeler de nouveaux colons. Il promettait cent acres de terre à chaque père ou mère de famille, et cinquante à chaque individu, blanc ou noir, dont elle se composerait; il leur était aussi permis d'en acquérir jusqu'à concurrence de mille acres, moyennant une rétribution de 5 schellings sterling par cinquante acres. Les terres payaient au roi une redevance d'un *half penny* (un sou) par acre, le jour de saint Michel.

Le 7 octobre de la même année, le roi d'Angleterre publia une proclamation pour autoriser la convocation d'une assemblée provinciale dans la Floride orientale, afin d'établir une constitution, faire des lois, statuts et ordonnances, conformément aux lois de la Grande-Bretagne, et aux réglements et restrictions en vigueur dans les autres colonies.

Le 21 novembre 1763, les *lords commissaires du commerce et des plantations*, décidèrent que les deux Florides seraient divisées en districts ou lots, qui n'excéderaient pas vingt mille acres chacun, et qu'on y enverrait des colons pour cultiver la soie, le coton, la vigne, l'olivier, l'indigo, la cochenille, etc.

Dennis Rolle, ayant obtenu du gouvernement anglais une concession de quarante mille acres de terre, partit d'Angleterre, en 1765, avec une centaine de familles; il s'établit à Saint-Jean et sur les bords du lac de *Dunn*, où il fonda le village de *Charlotta*, ou *Rollestown*.

Les Anglais s'occupèrent, la même année, de l'amélioration des Florides. Le gouverneur *Brown* y conduisit soixante-neuf protestants français pour cultiver la vigne et la soie, et cent quarante artisans et jeunes filles instruits dans

18°. *Don Antonio de Benavides*, nommé gouverneur en 1719, resta en fonctions jusqu'en 1730.

19°. *Don Manuel de Montiano*, colonel, qui se couvrit de gloire à la défense de cette ville en 1740.

20°. *Don Lucas Fernando Palacios*, chevalier de l'ordre d'Alcántara, nommé gouverneur en 1758. Il fut tué par les Indiens en 1762.

Palacios fut le dernier gouverneur espagnol de la Floride que l'Espagne céda à l'Angleterre l'année qui suivit sa mort; l'ayant recouvrée en 1783, elle en confia le gouvernement au commandant-général de la Louisiane.

différents métiers. Tous reçurent des lots de terre, une habitation, et furent entretenus aux frais du gouvernement. On fit ensuite venir d'autres protestants du Palatinat et de Lubeck, et on leur assigna une certaine étendue de terres. La culture du riz, du tabac, de l'indigo, de la canne à sucre et du jalap, fut alors introduite dans les Florides.

Le 18 juin 1766, le roi d'Angleterre céda vingt lots de terre, dans la Floride orientale, à de riches particuliers.

La colonie n'eut pas cependant un accroissement bien rapide, quoique les dépenses du gouvernement civil et militaire s'élevassent à 100,000 livres sterlings par an. Celles du gouvernement civil ne furent, de 1768 à 1777, que de 9 à 12 mille livres sterlings. On a évalué à 60,000 livres sterlings les marchandises exportées annuellement de Pensacola à la Grande-Bretagne, après la paix de 1763, et à 97,000 les importations anglaises. Les premières consistaient en cuirs, bois de campêche et autres bois de teinture.

En 1767, plusieurs nobles anglais, au nombre desquels se trouvaient les lords *Hawke Egmont*, *Grenville* et *Hillsborough*, firent l'acquisition de plusieurs lots de terre dans la Floride, et y envoyèrent des hommes pour les cultiver. Il se forma en même temps, à Londres, une association dont les membres les plus actifs étaient le chevalier *Guillaume Duncan* et le docteur *Turnbull*, pour y envoyer une colonie. Les actionnaires fournirent 30,000 livres sterlings, et obtinrent cent mille acres du gouvernement. Ils choisirent, pour former l'établissement, un endroit situé à soixante milles au sud de Saint-Augustin, qu'ils nommèrent la *Nouvelle-Smyrne*. Cette société y envoya, sur huit navires, environ quinze cents colons, presque tous Grecs du Péloponèse, quelques Italiens, et des habitants de l'île de Minorque. On leur accorda soixante mille acres de terre, et on leur fit des avances en argent, qu'ils s'engagèrent à payer par leur travail. Au 1er. janvier 1776, ils avaient déjà défriché deux mille trois cents acres. Le rapport des terres suffisait à la consommation, et on avait vendu soixante-sept mille cinq cents livres d'indigo. Ces colons s'étant insurgés, s'emparèrent de plusieurs petits navires, à bord desquels ils comptaient s'embarquer; on fit marcher contre eux des forces imposantes qui apaisèrent l'insurrection. Aujourd'hui, il n'existe aucun vestige de cette colonie (1).

(1) *Stoddard's Sketches of Louisiana*, p. 121. Philadelphia, 1812.

Le parlement d'Angleterre vota, en 1769, une somme de plus de 9,000 livres sterlings, pour encourager l'agriculture dans la Floride.

En 1771, après l'administration du gouverneur Grant, on chercha à établir dans la Floride un gouvernement représentatif; mais les habitants, insistant pour que les élections fussent annuelles, et le gouvernement exécutif voulant qu'elles eussent lieu seulement tous les trois ans, les premiers aimèrent mieux se passer d'une assemblée représentative que d'admettre des élections triennales.

1774. Le colonel *Tonyn* fut nommé gouverneur, et publia des proclamations pour offrir un asile aux Américains attachés à la cause royale, qui voudraient quitter les provinces révoltées.

La société formée à Londres pour l'encouragement des arts, des manufactures et du commerce, accorda, la même année, une médaille d'or à M. *Strachey*, pour avoir récolté en Floride d'aussi bon indigo que celui de Guatémala.

Le 26 novembre 1775, le colonel Tonyn eut une conférence avec les Indiens à Picolata, et renouvela alliance avec eux. En même temps, il autorisa des corsaires, et fit brûler en effigie Jean Hancock et Samuel Adams, dans un endroit que les Espagnols choisirent, trente-six ans après, pour élever un monument en l'honneur des cortès (1).

Tonyn publia, en 1778, une proclamation pour inviter les habitants de la ville de Saint-Jean et de *Mosquito* à se réunir aux troupes royales pour résister aux projets des colons voisins.

En 1778, les Américains envoyèrent une expédition pour réduire Saint-Augustin et la Floride orientale; elle se composait de deux mille hommes de milices de la Caroline méridionale et de la Georgie, et de quelques centaines de troupes continentales aux ordres du général *Robert Howe*. Ce général s'avança jusqu'à la rivière de Sainte-Marie; mais plus d'un quart de ses troupes ayant succombé à une maladie mortelle, il fut obligé de battre en retraite.

Pendant la guerre de la révolution, une partie des habitants de la Floride embrassa la cause des colons; mais le plus grand nombre resta fidèle à celle du roi.

Le général *Bernardo de Galvez*, commandant général des troupes espagnoles, força, en 1779, la garnison de *Bâton-*

(1) *Forbe's Sketches of Florida*, page 30.

Rouge, aux ordres du lieutenant-colonel *Dickson*, à rendre cette place.

Soixante-un des habitants les plus recommandables des Carolines furent embarqués, en 1780, à Charleston, et transportés à Saint-Augustin pour y être gardés prisonniers.

Le gouverneur de la Louisiane, don *Bernardo de Galvez*, débarqua le 25 février 1781, avec un corps de troupes, à trois lieues de Mobile. Le 12 mars, il dressa une batterie contre le fort, dont la garnison se rendit prisonnière de guerre, le 14, au moment où onze cents hommes de troupes régulières, et quelques Indiens *Talapooses* aux ordres du major-général Campbell, venant de Pensacola, arrivaient en vue du camp espagnol.

Le 9 mai suivant, le fort de Pensacola fut aussi obligé de se rendre, par capitulation, à une escadre espagnole de quinze vaisseaux de ligne, ayant à bord sept à huit mille hommes commandés par Galvez. Le feu ayant pris à un magasin à poudre et ayant fait sauter le principal ouvrage avancé, cet accident détermina la garnison à capituler. La Floride rentra alors sous la domination espagnole.

En vertu de l'article 5 du traité de paix signé à Versailles, le 3 septembre 1783, l'Espagne rentra en possession de toute la Floride, et l'Angleterre acquit les îles Bahama.

Traité conclu à Pensacola, entre les Espagnols et les Indiens, le 31 mai 1784, et en vertu duquel les Talapooses et les Seminoles de la Floride orientale et occidentale furent déclarés sujets de l'Espagne et investis des mêmes droits que les blancs.

Au mois de juin 1784, le gouverneur *Zespedez*, à la tête de quelques troupes, prit possession de Saint-Augustin, au nom de S. M. catholique. Les habitants anglais s'embarquèrent à Amelia et à Saint-Jean, pour aller s'établir dans les Indes occidentales ou à la Nouvelle-Ecosse.

Le 10 octobre 1803, don *Enriqui White*, colonel et gouverneur de la Floride orientale, publia une proclamation concernant la concession et la division des terres.

Le 4 juillet 1810, il se tint une assemblée à l'effet d'établir le gouvernement républicain dans la Floride occidentale, et de demander son admission au nombre des états de l'union américaine. Des agents furent envoyés dans ce but à Washington.

Le gouvernement des Etats-Unis, dans la crainte que l'Espagne ne cédât cette colonie à quelque puissance européenne,

fit une loi, en 1811, qui autorisait le pouvoir exécutif, en cas de besoin, de s'emparer de la Floride, en entier ou en partie, et de la retenir jusqu'à ce qu'il en fût décidé autrement par un traité. Par un second acte de même date, il alloua 800,000 dollars pour l'exécution de ce décret; et l'île d'Amélie ayant été choisie, vers cette époque, par les négociants anglais pour débarquer leurs marchandises, afin d'éluder ainsi la loi promulguée par le gouvernement des Etats-Unis, qui défendait toute communication avec les nations d'Europe ennemies, le général Mathews en prit possession, ainsi que de plusieurs autres parties de la Floride orientale, qui furent aussitôt rendues à l'Espagne.

En 1812, les Etats-Unis, réclamant, en vertu du traité de cession de la Louisiane, signé en 1803, le pays situé à l'ouest de la rivière de *Perdido*, s'emparèrent de *Bâton-Rouge*, ville de la Floride occidentale, et prirent possession du district de la Mobile, comme fesant partie de la Louisiane.

En 1814, une expédition anglaise est dirigée de Pensacola contre les Etats-Unis. Ceux-ci prennent alors possession de la Floride. Le général *Andrew Jackson*, avec un corps de troupes réglées et de volontaires, part de la Mobile et s'empare de Pensacola. Le 8 novembre, le fort de *Barancas* est détruit par les Anglais.

En 1818, le congrès américain autorisa le président des Etats-Unis à s'emparer de la Floride occidentale, ou de telle autre partie de la péninsule qu'il jugerait à propos d'occuper, pour garantir les citoyens de l'Union contre les incursions des Indiens du voisinage: et le 28 mai, le général Jackson entra dans Pensacola. Il se rendit maître de Saint-Marc presque dans le même temps, battit huit ou neuf cents guerriers Séminoles, et fit la conquête de la Floride occidentale.

Les Anglais se plaignirent de la prise de Pensacola et de l'occupation de la Floride par les troupes des Etats-Unis, qui, disaient-ils, voulaient leur fermer le passage du canal de Bahama, dont la navigation leur était si nécessaire, et *Don Luis de Onis*, ambassadeur espagnol à Washington, protesta contre l'occupation de ce pays par les Américains. Une flotte espagnole, envoyée de Cadix pour en reprendre possession au nom de Ferdinand VII, rencontra des corsaires et fut forcée de rebrousser chemin. Enfin, le 8 juin 1818, le colonel américain *King*, que le général Jackson avait laissé avec huit cents hommes, reçut ordre de remettre aux Espagnols

le fort de Pensacola; mais le gouvernement des Etats-Unis garda celui de Saint-Marc, attendu que les Espagnols n'y avaient pas une force suffisante pour empêcher les incursions des Indiens ennemis. Le 2 du même mois, deux émissaires anglais, nommés *Ambruster* et *Arbuthnot*, furent arrêtés à Saint-Marc, condamnés à mort par un conseil de guerre, et exécutés, pour avoir entretenu des intelligences avec le gouverneur de la Nouvelle-Providence, et avec les Indiens et les noirs libres des Florides, dans le dessein de les exciter à la guerre contre les Etats-Unis. La conduite du général Jackson, désapprouvée d'abord par le gouvernement, reçut plus tard l'approbation du président Monroe et du congrès.

Le 29 août 1818, *Don Joseph Pizarro*, ministre des affaires étrangeres d'Espagne, remit au ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Madrid, une protestation contre l'occupation d'une partie de la Floride par les troupes du général Jackson. Il y est dit: « Que, d'après la nature des griefs et des hostilités ci-dessus indiqués, le cours des négociations entre les » deux puissances est et demeure suspendu, jusqu'à ce qu'il » plaise au gouvernement des Etats-Unis, 1°. de réprouver la » conduite du général Jackson d'une manière conforme à l'honneur de S. M., ce qui ne peut se faire autrement qu'en dé» sapprouvant les excès commis; 2°. de donner des ordres » pour que les choses soient remises sur le pied où elles étaient » avant l'invasion; 3° d'infliger une punition convenable à » l'auteur de tous ces désordres. »

CESSION DES FLORIDES AUX ÉTATS-UNIS. — La vente des deux Florides, que le roi d'Espagne fit aux Etats-Unis, le 22 février 1819, et qu'il refusa de ratifier le 13 avril de l'année suivante, fut enfin consentie par ce prince et autorisée par les cortès, le 24 octobre 1820. Cette vente fut confirmée par le sénat des Etats-Unis, le 22 février 1821. S. M. se démet en faveur des Etats-Unis de toute domination et souveraineté sur le territoire qui lui appartenait à l'est du Mississipi, et qui est connu sous le nom de Floride orientale et occidentale; elle leur abandonne en même temps les îles adjacentes, et leur cède les archives des deux provinces. Il est convenu, par le même traité, que la ligne de démarcation entre les Etats-Unis et le royaume de Mexico, serait formée par la rivière de Sabine, depuis son embouchure jusqu'au 32e de latitude; ensuite par une ligne tirée vers le nord jusqu'à la rivière Rouge de Natchitoches, par le 102° 25′ de long. occid. de Londres,

puis par une seconde ligne droite qui suit le cours supérieur de la rivière de l'Arkansas ; et enfin, par une ligne parallèle à l'équateur, tirée de la source de l'Arkansas, par le 42e de latitude, jusqu'à la mer du sud. Les Etats-Unis s'obligent, par ce traité, à prendre à leur charge toutes les réclamations élevées par des citoyens de l'union contre l'Espagne, jusqu'à concurrence de 5 millions de dollars, payables aux négociants dont les propriétés auraient été séquestrées dans les ports d'Espagne. Enfin, les Etats-Unis abandonnent toutes leurs prétentions au pays du Texas; beaucoup plus vaste, plus riche et plus fertile que les Florides. Ces dernières, toutefois, leur sont plus importantes à cause de leur position géographique.

Par l'article V de ce traité, le gouvernement des États-Unis garantit aux habitans de la Floride, le libre exercice de leur culte, et ceux d'entre eux, qui désireront, dans la suite, se rendre aux possessions de l'Espagne, pourront vendre et exporter leurs effets sans payer de droits.

Art. VIII. Toutes les cessions de terres faites par S. M. C., ou par les autorités compétentes à cet effet, antérieurement au 24 janvier 1818, sont confirmées; mais celles dont les cessionnaires n'auront pas rempli les conditions voulues par l'acte de cession, à l'époque de la ratification du présent traité, sont déclarées nulles et de nul effet. Il en est de même de toutes celles qui auront été faites postérieurement au 24 janvier 1818, époque à laquelle le gouvernement de S. M. C. a proposé pour la première fois, aux États-Unis, la cession des Florides.

Art. XV. Les États-Unis, voulant favoriser le commerce des sujets de S. M. C., sont convenus d'admettre les navires espagnols chargés de productions ou de marchandises de l'Espagne dans les ports de Pensacola et de Saint-Augustin, durant l'espace de douze ans, en payant les mêmes droits que les navires des États-Unis.

Le 9 mars 1820, rapport du comité des relations extérieures, qui avait été chargé de rédiger un bill pour autoriser le président des Etats-Unis à prendre possession des deux Florides, et à y établir un gouvernement provisoire.

Le 10 mars 1821, *Jose Callava*, commissaire du gouvernement espagnol, fit la remise de la Floride occidentale au général André Jackson, commissaire des Etats-Unis.

Le 1er. juillet de la même année, le major-général André Jackson, gouverneur des provinces de Floride, exerçant les

fonctions de capitaine-général et d'intendant de l'île de Cuba, publia une proclamation pour annoncer aux habitants que l'autorité de l'Espagne avait cessé dans ces provinces, pour faire place à celle des Etats-Unis, et qu'ils étaient appelés à jouir des mêmes droits et priviléges que les autres citoyens des Etats-Unis.

Le 3 juillet suivant, *Don Joseph Coppinger*, gouverneur de la Floride orientale, annonça aux habitants que la remise de ce pays serait faite, le 10 du même mois, au colonel *Robert Butler*, commissaire des Etats-Unis.

Le 15 juillet 1821, M. Pénières, ancien sous-agent des affaires indiennes dans la Floride, écrit au gouverneur-général Jackson une lettre dans laquelle il dit, que ce pays n'a jamais renfermé plus de dix mille blancs, et qu'ils sont réduits aujourd'hui à la moitié de ce nombre. Il évalue la population indienne à cinq mille, et celle des noirs marons à trois cents.

Dans une lettre écrite par George J. F. Clarke au capitaine J. R. Bell, commandant de la Floride orientale, et datée de Saint-Marys, le 15 août 1821, il est dit que, depuis que leur roi Payne trouva la mort, en 1812, en défendant vaillamment ses établissements d'Alachua, et depuis leurs défaites en 1818, les Indiens rouges n'ont plus formé un corps de nation. Les uns vivent de l'agriculture et de la pêche sur le bord des rivières, à l'est de Pensacola, et les autres portent du bois à Saint-Augustin et vont entièrement nus : leur nombre n'excède pas huit cents.

Par l'extrait d'une conférence qui eut lieu à Pensacola, le 18 septembre 1821, entre le général Jackson et trois chefs indiens, on voit que les Indiens rouges résidant dans la Floride s'élevaient à environ deux mille individus.

Le 30 mars 1822, le congrès américain rend un décret pour l'établissement d'un gouvernement provisoire dans la Floride. Il se compose d'un gouverneur élu pour trois ans, et d'un conseil législatif de treize citoyens des Etats-Unis, nommés tous les ans par le président et le sénat. Le pouvoir judiciaire réside dans deux cours supérieures, et dans autant de cours inférieures qu'il plaît au conseil législatif d'en établir. Les juges, qui sont aussi nommés par le président et le sénat, conservent leurs emplois pendant quatre ans. Ces deux cours supérieures ont leur siége à Saint-Augustin et à Pensacola. Les citoyens du territoire ont le droit d'envoyer

un représentant au congrès des États-Unis. L'introductiou des esclaves est prohibée.

Le 3 février 1823, mémoire adressé par le conseil législatif de la Floride au congrès des Etats-Unis, pour lui recommander la construction d'une route entre Pensacola et Saint-Augustin, et l'établissement dans le port de Pensacola d'un dépôt naval. Pour démontrer l'utilité de cette route, entre les capitales des deux Florides, le conseil dit, que la communication la plus praticable par terre est de plus de sept cent cinquante milles, par le territoire de l'Alabama et de la Georgie; et que le voyage par mer autour du cap est aussi difficile et aussi long que celui de Liverpool ou de Bordeaux. Il ajoute, pour prouver la supériorité du port de Pensacola sur tous les autres situés sur le golfe du Mexique, au sud de la Nouvelle-Orléans, que des vaisseaux tirant vingt-un pieds et demi d'eau, peuvent en tout temps franchir la barre et entrer sans danger dans le port; que le climat y est très-salubre, qu'on pourrait y stationner une force navale pour empêcher l'invasion de la Floride occidentale, et que le port offre une retraite sûre où l'on pourrait préparer toutes sortes d'expéditions (1).

Le gouvernement des États-Unis, voulant chasser les pirates qui infestaient le golfe de la Floride, avait stationné une escadre dans la petite île de *Huesso* ou *West-Key*, qui est appelée actuellement *Thompson*, en l'honneur du secrétaire d'état de la guerre de ce nom. Mais au mois de septembre 1823, il s'y déclara une fièvre épidémique qui enleva la plus grande partie des équipages.

Note *A*. — *Route de Soto*. Il débarqua à la baie de Saint-Esprit, sur la côte occidentale de la presqu'île de la Floride; prit la direction du nord-est jusqu'à la source de la rivière de Matanças, qui va se jeter dans la baie de Saint-Augustin, tourna vers le nord, passa près des sources des rivières de Saint-Martin et de Saint-Pierre, et, se dirigeant vers le nord-ouest, franchit celles de Vasisa et de Touscaché. Soto hiverna chez les Apalaches, qui habitaient entre le Touscaché et la Talacatchina. Au printemps de 1540, il reprit sa route vers le N.-E., traversa les rivières de Caiouitas ou de Mai, de Tacatacourou ou de Seine, des Chaouanons ou d'Ediscou, et le Jourdain ou Santé, assez loin de leurs embouchures.

(1) Documens officiels, deuxième session du quinzième congrès.

A l'est de ce dernier, ayant remonté une chaîne de montagnes qui s'étendait vers le nord, il la suivit jusqu'à une autre qui s'y rattache. Il franchit cette dernière, marcha ensuite pendant long-temps vers l'O. S. O., traversa près de sa source la rivière des Alibamous, qu'il descendit jusqu'à son confluent avec la Mobile, passa celle-ci, et se dirigeant d'abord à l'ouest, et ensuite au nord-ouest, il franchit la Pascagoula et l'Yasous, et atteignit le Mississipi, près de Cappa. Ayant traversé ce fleuve, il s'avança jusqu'au lac Mitchigamia, mais ne chercha pas à pénétrer plus avant vers le nord. Il reprit la direction du sud, passa la rivière des Akansas, un peu au-dessus de sa jonction avec le Mississipi, pénétra au nord-ouest par les sources de deux affluens de la rivière Rouge jusqu'à Caligoa, descendit au pays des Tonicas près de la rivière des Ouachitas, et se dirigeant vers l'est, repassa les mêmes affluens de la rivière Rouge; et étant arrivé à Guachacoya, sur les bords du Mississipi, non loin du confluent de cette dernière, il y mourut (1).

Moscoso, son successeur, prit la route de l'O. et du N.-E., jusqu'au bourg de *Nacanné*, qui est situé près de la rivière des Cenis ou de la Trinité, et gagna le Mexique.

Herréa, dans sa *Descripcion de las Indias occidentales*, p. 15, parle d'un autre voyage exécuté vers la même époque, en moins de deux ans, de la Floride à la Nouvelle-Espagne, par *Juan Pardo*, habitant de Cuença, mais n'indique pas la route qu'il a suivie.

Nous avons suivi, pour l'orthographe des noms propres de la Floride, l'édition des Décades de Herréra, publiée à Madrid en 1725 et 1726, en cinq volumes in-folio (imprimerie royale). Plusieurs de ces noms se trouvent écrits différemment dans « la Florida del Ynca, » édition de Lisbonne, 1605, petit in-4°. Par exemple: on y voit écrit *Hirrihigua*, au lieu de *Hirrihiagua; Vitachuro*, pour *Vitacucho; Altapaha*, pour *Atalpaha; Guachoya*, pour *Guachacoya; Quigualtanqui*, pour *Quigualtangui;* etc.

---

(1) La route de Soto est tracée sur la carte de Homan, publiée en 1712. — *Amplissimæ regianis Mississipi seu provinciæ Ludovicianæ à R. P. Ludavico Henaepin Francisc. miss. in America septentrionali, anno 1687. detectæ, nunc gallorum calaniis et actionum negaliis toto orbe celeberrimæ nava Tabula edita à Ja. Bapt. Hamanno*, s. c. m., *geographo Norimbergæ.*

MEXIQUE,

OU NOUVELLE ESPAGNE.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Situation et étendue. Le Mexique est situé entre les 15° 53′ et 42° de latitude septentrionale, et les 95° 55′ et 126° 25′; et, y compris le Yutacan, entre les 89° et 126° 25′ de longit. occident. de Paris. Il est borné au nord et au nord-est par les États-Unis; à l'est par la rivière Sabine et le golfe du Mexique; au sud-est par le royaume de Guatemala et l'Océan Pacifique, et à l'ouest par le même Océan et le golfe de Californie. Il est baigné par l'Océan Pacifique depuis le 42° de latitude septentrionale jusqu'à Tonaloa, ou la baie de Tehuantepec. La ligne de démarcation orientale du Mexique, qui le sépare du Guatemala, commence à la baie de Honduras, embrasse la presqu'île de Yucatan, traverse le lac de Terminos, et va directement au sud aboutir à Tonaloa. Le golfe du Mexique en forme la limite orientale depuis le lac Terminos jusqu'au Rio-Mexicana. Les limites entre le Mexique et les États-Unis sont la rivière Sabine, depuis son embouchure jusqu'au 32° de latitude nord; une ligne droite, tracée de ce point par 96° 35′ de longitude ouest, jusqu'au Rio-Roxo de Natchitoches, ou rivière Rouge, qui fait la séparation jusqu'au 102° 25′ (23° de Washington) de longitude, et 33° 30′ de latitude nord; de là, une seconde ligne droite qui est dirigée au nord jusqu'à la rivière Arkansas, et suit le cours de cette rivière jusqu'à sa source, par latitude nord 42°, et enfin ce parallèle jusqu'à la mer du Sud; mais si la source de cette rivière se trouve au nord ou au sud de ce parallèle, on tracera de la source de l'Arkansas une ligne qui ira joindre le 42° de latitude, lequel for-

mera la limite septentrionale entre les deux états. Toutes les îles de la Sabine, de la rivière Rouge et de l'Arkansas appartiennent aux États-Unis; mais la navigation de ces rivières, jusquà la mer, est commune aux habitants des deux nations (1).

Avant la dernière révolution, la nouvelle Espagne comprenait le Mexique proprement dit (*el Reyno de Mexico*) et *las Provincias Internas* (*las Provincias internas orientales et occidentales*). Elle occupait, suivant M. de Humboldt, une étendue territoriale de cent dix-huit mille quatre cent soixante-dix-huit lieues carrées, de vingt-cinq au degré, savoir: le Mexique, cinquante-un mille deux cent quatre-vingt-neuf lieues carrées, et las Provincias, soixante-sept mille cent quatre-vingt-neuf lieues carrées. « Deux tiers sont situés sous la zone tempérée; le tiers, renfermé dans la zone torride, jouit en grande partie, à cause de l'extrême élévation de ses plateaux, d'une température analogue à celle qu'on trouve au printemps dans le midi de l'Italie et de l'Espagne. » La surface actuelle du Mexique, selon le même auteur, est de soixante-quinze mille huit cent trente lieues carrées, de vingt au degré équinoxial (2).

Le plateau, ou plaine, qui traverse le Mexique dans toute son étendue, est élevé de sept mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer, et les montagnes les plus hautes qui s'y trouvent, ont plus du double de cette élévation. Le Popocatepel, par exemple, est à dix-sept mille sept cent seize pieds au-dessus de l'Océan. Cette immense plaine est en général très-fertile. Le long des côtes, le terrain est bas, jusqu'à cinq ou six lieues dans l'intérieur, depuis l'embouchure de la Sabine jusqu'à celle de la Guadalupe, sur une étendue de deux cent quatre-vingt-dix lieues, excepté en deux endroits, savoir: à Matagorda, à l'embouchure de cette dernière rivière, et à Galveston, à l'embouchure de la rivière de la Trinité.

---

(1) *Treaty of amity, settlement and limits between the United States of America and his Catholic Majesty, signed at Washington, the* 22*d. day of February*, 1819, *State-papers, 1st. session, of* 16*th. congress.*

(2) Relation historique du voyage aux régions équinoxiales du Nouveau-Monde, *tom. III*, par M. de Humboldt.

Voir aussi sa grande et belle carte de la Nouvelle-Espagne, et des pays limitrophes, situés au nord et à l'est.

Climat. Le climat y varie suivant les situations. Celui des parties basses de la région méridionale est chaud durant toute l'année; dans les plaines élevées, au contraire, on jouit d'nn printemps éternel, la température y variant rarement de plus de neuf ou dix degrés, tandis que les sommets des Cordillères sont toujours couverts de neige. On en transporte annuellement une quantité prodigieuse, des montagnes de Popocatepetl et d'Iztanihuatl, ou Sierra Nevada, à Mexico, qui est à treize lieues, et à Gilopoli et Cholula pour refroidir et glacer les liqueurs. Les habitants des côtes orientales et occidentales sont sujets à des flux de sang et aux fièvres, particulièrement entre Tabasco et la rivière Mexicaine. Les deux grands ports de commerce, Véra-Cruz, à l'est, et Acapulco, à l'ouest, sont fort insalubres. La température moyenne du littoral, d'après M. de Humboldt, « est de vingt-cinq à vingt sept degrés centigrades; celle du plateau central, célèbre par la grande salubrité de l'air qu'on y respire, est de seize à dix-sept degrés. Les pluies sont peu abondantes dans l'intérieur, et la partie dn pays la plus peuplée manque de rivières navigables ».

Rivières. La nouvelle Espagne est arrosée par un grand nombre de rivières, dont les plus considérables sont le *Rio Bravo* del *Norte* et le *Rio Colorado*. La première prend sa source dans la partie septentrionale, appelée Sierra Verde, et va porter ses eaux à l'Océan Atlantique, après un cours d'environ cinq cent cinquante lieues, dont deux cents à deux cent cinquante sont navigables. — Le Rio Colorado sort du revers opposé des mêmes montagnes, et se jette dans le golfe de Californie, à son extrémité supérieure. Le *Gila*, qui en est l'affluent oriental, s'y décharge près de son embouchure, après nn cours de cent soixante lieues.

Le *Guadalaxara*, ou *grande rivière*, appelée *Tolototlan* par les naturels du pays, se rend à l'Océan Pacifique par vingt-deux degrés de latitude nord, après un cours de plus de cent-soixante-quinze lieues.

Lacs. Le lac de *Chapala*, situé à soixante-cinq lieues de Mexico, a environ trente-cinq lieues de long sur huit de large. Les lacs de *Tezcuco* et de *Chalco*, situés dans la vallée du Mexique, ont trente-cinq lieues de circonférence.

Tremblements de terre. En 1530, il y eut un violent tremblement de terre à Mexico, qui fit fuir tous les habitants dans la campagne. En 1611, il y en eut un second qui renversa un grand nombre de maisons. Il en arriva encore d'autres

pendant la nuit du 24 août 1695, le jour de la fête de Saint-Barthélemy de l'année suivante, le 16 août 1711, et, en 1742, un cinquième qui détruisit les murs de la Véra-Cruz. Le tremblement de terre du 4 avril 1768 se fit sentir dans toute l'étendue du nouveau continent. Il y en eut un autre le 12 avril 1787 (1).

Volcans. Pendant le séjour que Cortez fit à Tlascala, en septembre 1519, il envoya Diégo de Ordaz visiter le volcan de Popocatepetl, qui est situé au sommet d'une colline, à huit lieues de cette ville. Au rapport des Espagnols, il jetait alors des flammes et de la fumée, pour la première fois, depuis plusieurs années. Diaz l'appela le volcan de *Guaxocingo*. En 1522, les Espagnols en avaient extrait du soufre pour faire de la poudre à canon (2). Il se trouve dans l'intendance de Puebla, à douze ou treize lieues de Mexico, et au sommet de la plus haute montagne de ce pays, qui est à dix-sept mille sept cent seize pieds au-dessus du niveau de l'Océan. En 1540, il y eut une nouvelle éruption qui inonda de cendres les campagnes voisines de Guaxocingo, de Quitlaxopan, Tépéaca, Cholula et de Tlascala, et détruisit les herbages et les arbres fruitiers.

Le *Pojauhtecatl*, ou *volcan d'Orizaba*, est situé à la hauteur de dix-sept mille trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer, au sommet d'une montagne éternellement couverte de neige; il se forma en 1545, et continua à vomir de la fumée pendant vingt ans. L'éruption du petit volcan de Tuxtla, arrivée le 2 mars 1792, couvrit de cendres les toits des maisons d'Oaxaca, de Véra-Cruz, et même de Perote, qui en est éloigné de cinquante-sept lieues, et où le bruit souterrain ressemblait à des détonations de grosse artillerie. — Le volcan de *Xorullo* ou de *Juruyo*, dans l'intendance de Valladolid, se forma dans la nuit du 29 septembre 1759, et resta en éruption jusqu'au mois de février suivant. Il lança des cendres jusqu'à la distance de quarante-huit lieues. M. de Humboldt descendit dans le cratère, en 1803, par une température de 139° de Fahrenheit. (59° 4 centig.) Ce dernier est à deux cent soixante-trois toises

(1) Herréra dit, dec. III, lib. I, cap. 2, que « la vallée d'Oaxaca, qui était sujette aux tremblements de terre, a cessé d'en éprouver depuis qu'on a commencé à y prêcher l'Evangile. »

(2) Herréra, dec. III, lib. III, cap. 1 et 2.

au-dessus des plaines adjacentes. — Le volcan de *Colima*, dans l'intendance de Guadalaxara, qui vomit fréquemment des cendres et de la fumée, se trouve à neuf mille deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer. M. de Humboldt remarque, « que le repos des habitants du Mexique est moins troublé par des tremblements de terre et par des explosions volcaniques, que celui des habitants du royaume de Quito et des provinces de Guatemala et de Cumana. Dans toute la nouvelle Espagne, il n'y a que cinq volcans enflammés, l'Orizaba, le Popocatepetl, les montagnes de Tustla, de Jorullo et de Colima (1).

Règne minéral. Les mines d'argent de Zacatecas et de Saint-Martin ont été découvertes en 1554, par Francisco Ybarra, sous la vice-royauté de Luis de Velasco. Les riches filons de Catorce le furent par don Sébastien Coronado et don Bernabo Antonio de Lepeda. M. de Humboldt évalue le nombre des mineurs du Mexique à environ trente mille, ce qui donne un sur deux cents habitants. Toutes les mines d'argent, dont le nombre excède trois mille, se trouvent dans les plateaux élevés. Il estime le produit de celles-ci à cinq cent trente-sept mille kilogrammes, et celui des mines d'or à seize cents kilogrammes : ce qui fait en tout vingt-trois millions de piastres. Les mines de l'Amérique espagnole rapportent annuellement quarante-trois millions cinq cent mille dollars. La nouvelle Espagne en fournit seule les deux tiers. Trois districts de mines, Guanaxuato, Zacatecas et Catorce, qui forment un groupe central placé entre les vingt-un et vingt-quatre degrés de latitude, donnent presque la moitié de tout l'or et de tout l'argent qui sont retirés annuellement des mines de la nouvelle Espagne.

Armée. M. de Humboldt dit que l'armée mexicaine était forte de trente mille hommes en 1803; mais que les troupes de ligne en formaient à peine le tiers. Au commencement de la dernière révolution, le Mexique entretenait sur pied environ dix mille hommes. La milice présentait, à la même époque, un effectif de vingt mille hommes. Pendant l'hiver de 1822, toutes les forces du Mexique ne montaient qu'à quarante mille sept cent soixante-quatre hommes, savoir : dix mille sept cent soixante-quatre de troupes de ligne,

(1) *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, lib. I, cap. 3.

dont quatre mille cinq cents de cavalerie, et trente mille de milice (1).

Population. M. de Humboldt a évalué la population de la nouvelle Espagne, en 1803, à cinq millions huit cent trente-sept mille cent habitants, y compris celle des Provinces-Intérieures, qui était de quatre cent vingt-trois mille. Suivant cette estimation, la population du Mexique proprement dit, était de cent cinq habitants par lieue carrée; celle des Provinces-Intérieures, de six seulement, et celle du pays en général, de quarante-neuf (2). M. Navarro l'a estimée, en 1810, six millions cent vingt-deux mille habitants, parmi lesquels il y avait un million quatre-vingt-dix-huit mille blancs, et trois millions six cent soixante-seize mille Indiens. M. de Humboldt porte la population du Mexique, en 1823, à six millions huit cent mille, savoir:

3,700,000	de race pure.
1,230,000	blancs.
10,000	nègres.
1,860,000	de race mêlée.
6,800,000	

Toute cette population est concentrée principalement dans les parties méridionales sur le plateau central, au-dessous du vingt-cinquième degré de latitude.

La partie septentrionale de la province de Durango, est bordée, sur une étendue de deux cents lieues, de tribus indépendantes et fort belliqueuses.

Les Indiens *Apaches*, qui occupent dans l'intendance de San-Luis-Potosi, une grande étendue de pays, appelée *Bolson-de-Mapimi*, et qui est située entre les rivières Conchos et Bravo del Norte, font de fréquentes incursions dans les établissements que les Espagnols ont formés dans les provinces de Caahahuila et de la nouvelle Biscaye. Les deux nations guerrières des *Lipanes* et des *Camanches* habitent sur les frontières de la première; les Apaches et les *Messaleros* résident dans la partie occidentale.

(1) Notes on Mexico (by M. Poinsett), page 114. Philadelphie, 1824.

(2) De Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, tom. II, p. 101-2.

Langues. On compte au Mexique vingt dialectes différents, dont quatorze ont leur grammaire et leur dictionnaire.

Population mexicaine à l'arrivée des Espagnols. Les troupes alliées de Tlascala, Cholula, Tepeyacac et de Huexotzinco, qui furent passées en revue à Tlascala, par le capitaine Ojeda, avant de partir pour le siége de Mexico, s'élevèrent à cent cinquante mille habitants. Cortez dit lui-même que le nombre des guerriers alliés qui l'accompagnèrent dans la guerre contre Quauquechollan, excédait cent mille; et que le nombre de ceux qui le suivirent au siége de Mexico ne pouvait être moindre de deux cent mille. D'un autre côté, les assiégés étaient si nombreux, que bien qu'il en périt cent cinquante mille durant le siége, ceux qui se trouvaient dans la ville après sa prise, remplirent les rues et les grandes routes pendant trois jours et trois nuits, suivant le récit de B. Diaz.

D'après le dénombrement des Indiens envoyés par le vice-roi du Mexique à l'historien Herréra, ils comptaient vers la fin du seizième siècle, dans les diocèses de Mexico, d'Angelopolé, de Michuacan et de Guaxaca, et dans les provinces du diocèse du Mexique, voisines de sa capitale, six cent cinquante-cinq principaux établissements, outre un grand nombre d'autres moins considérables qui en dépendaient et qui renfermaient quatre-vingt-dix mille familles indiennes tributaires. Le même historien ajoute que l'évêché de Tlascala contenait deux cents bourgades principales, plus de mille petits villages, et cent cinquante mille Indiens tributaires. Clavigéro avertit que les nobles, les Tlascalans et les autres tribus, qui assistèrent les Espagnols dans la conquête, ne sont pas compris dans ce dénombrement (1). Herrera dit que Mexico renfermait, à cette époque, trente mille maisons Indiennes et quatre mille familles Espagnoles. Depuis 1524 jusqu'en 1540, les moines franciscains baptisèrent plus de six millions d'Indiens, enfants et adultes, qui habitaient pour la plupart dans la vallée de Mexico et les

(1) Barthélemy de Las-Casas dit, en parlant de la Nouvelle-Espagne, que, sur un territoire qui s'étend à quatre cent cinquante lieues autour de Mexico, les Espagnols ont fait périr plus de quatre millions de naturels, hommes, femmes, enfants et vieillards, les uns par le feu, les autres par l'épée, ou dans la plus insupportable servitude.

provinces voisines. *Juan de Zumarraga*, premier évêque du Mexique dit que, dans l'espace de moins de huit ans, les religieux de l'observance régulière ont donné le baptême à plus de dix millions d'Indiens (1). Le missionnaire *Motolinia* en baptisa à lui seul plus de quatre cent mille. Clavigéro pense (Diss. VII) qu'on y trouve à peine actuellement la dixième partie de son ancienne population.

Antiquités. Elles sont décrites dans l'excellent ouvrage de M. de Humboldt, auquel nous renvoyons le lecteur.

Maladies. Le climat tempéré de la vallée de Mexico est très-favorable à la santé. Les fièvres intermittentes, les spasmes, et les affections pulmonaires sont fréquents dans les endroits chauds; et dans les autres parties, on est exposé aux fièvres aigües et catarrhales, aux fluxions et aux pleurésies. Les maladies épidémiques y font aussi de grands ravages. L'épidémie de 1545 enleva quatre-vingt mille Indiens; celle de 1576, plus de deux millions dans les diocèses de Mexico, d'Angélopoli, de Michuacan et de Guaxaca (2). La même maladie se manifesta de nouveau en 1736, 1761 et 1762.

La petite vérole, qui fut apportée au Mexique par les Espagnols en 1520, enleva plus de vingt-cinq mille personnes. En 1779, neuf mille succombèrent à cette dernière maladie dans la capitale; et ce ne fut qu'en 1804, qu'un Irlandais, nommé Thomas Murphy, qui était venu des États-Unis s'établir à la Véra-Cruz, y apporta le vaccin. Le *vomissement noir* était inconnu au Mexique avant l'année 1726. (Clavigéro.)

Instruction publique. Quoique la théologie ait été de tout temps l'étude favorite des habitants du Mexique, celle des sciences et de la littérature n'a pas été négligée. On enseigne dans l'université de Mexico les mathématiques, la chimie, la minéralogie et la botanique. Cet établissement, fondé en 1551, est richement doté et compte deux cent cinquante doc-

(1) Dans sa lettre du 12 juin 1531, adressée au chapitre général des religieux de saint François, assemblé à Toulouse en 1532.

(2) Suivant le relevé des listes de mortalité, envoyées par le curé au vice-roi, le nombre des décès s'éleva à plus de deux millions. — Padilla, *Historia de Mexico*, cap. 35. — Clavigéro, *Dissert. VII*.

teurs. Il y a aussi un jardin botanique, une école des mines et une académie des beaux-arts. Le collége de *Santa Maria de Todos los Santos*, institué en 1682, par l'archevêque de Mexico, a treize professeurs. Deux autres beaux colléges, établis par les jésuites, existent encore. Il s'y trouve aussi un grand nombre d'écoles publiques dirigées par des ecclésiastiques.

Biens du Clergé. Avant la dernière révolution, on les évaluait à environ dix millions de livres sterling. Le capital en était placé en rentes foncières.

Évêchés et leurs revenus.

Archevêché de Mexico	130,000 piastres.
Évêché de la Puébla	110,000
de Valladolid	100,000
de Guadalaxara	90,000
de Durango	35,000
de Monterey	80,000
de Yucatan	20,000
de Oaxaca	18,000
de Sonora	6,000

Agriculture. M. de Humboldt fait observer que la banane, le manioc, le maïs, les carottes et les pommes de terre, font la base de la nourriture du peuple.

Le maïs, cultivé dans les régions chaudes à neuf mille pieds au-dessus du niveau de la mer, est la nourriture ordinaire des habitants. Son rapport habituel est de cent quarante pour un; mais dans les sols les plus fertiles, il s'élève fréquemment de trois à quatre cents.

Le froment, dont la culture a été introduite vers l'an 1530, croît dans les provinces méridionales, à la hauteur de deux mille six cent cinquante à quatre mille deux cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. Les pommes de terre qui ont été importées du Pérou au Mexique peu de temps après la conquête, y sont généralement cultivées. Les bananes, dont le produit comparé à celui du blé est dans le rapport de cent trente-trois à un, et à celui des pommes de terre dans la proportion de quarante-quatre à un, est d'une culture si facile et procure une nourriture si abondante, qu'un homme travaillant deux jours par semaine peut nourrir une famille entière. Cettte plante vient à la

hauteur de plus de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. On y cultive aussi le manioc ou cassava, et une grande variété de plantes culinaires. Le sol est favorable à presque toutes les espèces d'arbres fruitiers; mais la vigne, l'olivier et le mûrier n'y ont jamais été cultivés, par une défense expresse de la cour d'Espagne. Le sucre, le coton, le cacao et l'indigo réussissent entre les dix-neuf et vingt-deux degrés de latitude nord, à une élévation de deux mille six cents pieds. Le jus fermenté du *maguey*, (agave) nommé *pulque*, était la boisson ordinaire des Mexicains Indigènes.

La vanille des forêts de Quilate offre une récolte annuelle de neuf cents milliers. Le tabac est cultivé avec soin dans les districts d'Orizaba et de Cordova (1); la cire abonde dans le Yucatan; la récolte de cochenille d'Oaxaca est de quatre cent mille kilogrammes par an. Les bêtes à cornes se sont extrêmement multipliées dans les Provincias-Internas, et sur les côtes orientales entre Panuco et Huasacualco.

Commerce. Les exportations du Mexique consistent principalement en métaux précieux, cochenille et indigo; et les importations en draps fins, vins, eaux-de-vie, papiers et fers. Ces dernières ont été évaluées dernièrement à cinq millions de livres sterling, et les exportations à six millions huit cent quarante-six mille. En 1803, M. de Humboldt a évalué l'importation des productions et marchandises étrangères à vingt millions de piastres; et l'exportation des productions agricoles et manufacturières de la nouvelle Espagne, à six millions de piastres. La Véra-Cruz était le grand entrepôt du commerce de ce pays. Il y arrivait annuellement environ deux cent cinquante bâtiments. Le commerce entre Acapulco, sur l'Océan Pacifique, et Manilla, se fesait par un navire ou gallion, de douze cents à quinze cents tonneaux. Il allait prendre dans cette île les plus riches productions des Indes et de l'Orient, qu'on transportait ensuite à travers les montagnes à la Véra-Cruz, d'où on les expédiait pour la Havane et l'Europe.

---

(1) M. Poinsett porte à deux millions de livres pesant la quantité moyenne de tabac récolté au Mexique. Il s'en vend annuellement pour sept à huit millions de dollars, dont la moitié environ est prélevée par le fisc.

Revenus. Les revenus du Mexique furent évalués, en 1712,

à	16,000,000 francs.
Et en 1802, à.	101,000,000
Excédant.	85,000,000

En 1803, M. de Humboldt évalua le revenu brut à vingt millions de piastres, dont cinq millions cinq cent mille du produit des mines d'or et d'argent, quatre millions de la ferme du tabac, trois millions des Alcavalas, un million trois cent mille de la capitation des Indiens, et huit cent mille de l'impôt sur le pulque, ou suc fermenté de l'Agave.

Division de la nouvelle Espagne, suivant M. de Humboldt (1). La nouvelle Espagne est divisée en douze intendances, et trois districts ou provinces: la région située sous la zone tempérée, et qui occupe une superficie de quatre-vingt-deux mille lieues carrées, et une population de six cent soixante-dix-sept mille habitants, ou huit par lieue carrée; la région du nord, et celle de l'intérieur.

1°. *Provincia de Nuevo Mexico.* Elle s'étend le long du Rio del Norte, au nord du 32° de latitude.

2°. *Intendencia de Durango* (*Nueva Biscaya*), au sud-ouest du Rio del Norte. Elle occupe le plateau central qui s'abaisse par une pente rapide de Durango à Chihuahua.

Région du nord-ouest, voisine du grand Océan.

3°. *Provincia de la Nueva California*, ou Côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, occupée par les Espagnols.

4°. *Provincia de la Antigua California*; son extrémité méridionale pénètre sous la zone torride (2).

5°. *Intendencia de la Sonora.* La partie la plus australe de Cinaloa, où se trouvent les riches mines de Copala et de Rosario, dépasse également le tropique du cancer.

Région du nord-est, voisine du golfe du Mexique.

6°. *Intendencia de San Luis Potosi.* Elle comprend les provinces de Texas, la colonie de Nuevo Santander et Cohahuila, le Nuevo Reyno de Léon, et les districts de Charcas, d'Altamira, de Catorce et de Ramos. Ces derniers

(1) *Essai politique*, liv. III, chap. 8.
(2) Voyez l'article *Californie.*

forment l'intendance de San Luis proprement dite. La partie australe qui s'étend au sud de la Barra de Santander et du Réal de Catorce, est située sous la zone torride.

Superficie. Trente-six mille cinq cents lieues carrées. — *Population.* Cinq millions cent soixante mille habitants, ou cent quarante-un par lieue carrée.

Région centrale.

7°. *Intendencia de Zacatecas*, à l'exception de la partie qui s'étend au nord des mines des Fresnillo.

8°. *Intendencia de Guadalaxara*,

9°. *Intendencia de Guanaxuato.*

10°. *Intendencia de Valladolid.*

11°. *Intendencia de Mexico.*

12°. *Intendencia de la Puebla.*

13°. *Intendencia de la Véra-Cruz.*

14°. *Intendencia de Oaxaca.*

15°. *Intendencia de Mérida.*

Intendance de Mexico.

Cette intendance, située sous la zone torride, est comprise entre les 16° 34′ et 21° 57′ de latitude nord. Elle a cent trente-six lieues dans sa plus grande longueur, quatre-vingt-douze dans sa plus grande largeur, et cinq mille neuf cent vingt-sept lieues carrées de superficie. Elle est baignée par l'Océan Pacifique depuis Acapulco jusqu'à Zacatula sur une étendue de cent dix lieues. Elle comptait, en 1803, un million cinq cent onze mille huit cents habitants, ou deux cent cinquante-cinq par lieue carrée. Les plaines de cette intendance sont élevées de plus de six mille pieds au-dessus du niveau du pays environnant, et de près de neuf mille au-dessus de celui de la mer. La montagne de Toluca, dont le sommet est éternellement couvert de neige, a quinze mille cent cinquante-six pieds d'élévation. Le lac de Tezcuco, qui couvre un espace de dix lieues carrées, est à sept mille soixante-huit pieds au-dessus de l'Océan.

Villes remarquables de l'intendance de Mexico.

Mexico, appelée anciennement *Tenochtitlan*, capitale de la nouvelle Espagne, est située entre les lacs de Tezcuco et

de Xochimilco (1). Elle fut rebâtie en 1522, par Fernand Cortez, qui en exempta les habitants de tout impôt. Antonio de Mendoza y fonda une Université, et fit venir des professeurs d'Espagne. Au mois d'octobre 1629, les eaux des lacs se débordèrent, et engloutirent plus de quarante mille personnes. Mexico renfermait, dit-on, autrefois cent quarante mille maisons. On y voit une centaine d'églises, et un grand nombre de couvents d'hommes et de femmes. Sa population, évaluée, en 1803, à cent trente-sept mille âmes, s'élève actuellement à plus de cent cinquante mille (1), dont une moitié se compose de blancs, et l'autre de noirs, d'Indiens et de métis.

Tezcuco a une population de cinq cents habitants.

Cuyoacan possède un couvent de femmes fondé par Fernand Cortez, et dans lequel il avait témoigné le désir d'être enterré.

Tacubaya est située à l'ouest de la capitale.

Tacuba, anciennement *Tlacopan*, est la capitale d'un petit royaume de Tepaneques.

Cuernavacca, autrefois *Quauhnahuac*, s'élève sur la pente méridionale de la Cordillère de Guchilaque.

Chilpantzinco; population, sept mille habitants.

Tasco (*Tlachco*).

Acapulco (*Acapolco*), port de mer sur l'Océan Pacifique, auquel abordaient les galions venant de Manille. La population, qui n'avait été que de quatre mille âmes, s'élevait alors à près de douze mille. Latitude nord, 16° 55', longitude ouest, 99° 15'. C'est à proprement parler le seul port de mer qu'il y ait sur cette côte. Il consiste en un beau bassin de dix milles de long sur trois de large. Il est entouré de montagnes volcaniques, et paraît avoir été formé par quelque tremblement de terre. Une île qui se trouve à l'entrée le partage en deux canaux. Cette ville, si importante autrefois, lorsque le commerce se fesait par le moyen de galions, est réduite aujourd'hui à la condition d'une

(1) M. Bullock a inséré, dans la description du Mexique qu'il vient de publier, le plan de l'ancienne ville de Mexico, tel qu'il avait été dressé pour Cortez, par ordre de Montézuma, et qu'on croyait avoir été la proie des flammes il y a environ un siècle.

misérable bourgade, habitée par une douzaine de familles espagnoles et une quarantaine de familles chinoises, mulâtres et noires. Elle est défendue par le château de Saint-Diégo, qui s'élève sur une langue de terre à l'entrée du port (1).

Zacatula, petit port de mer, sur la même côte, près de l'embouchure de la rivière du même nom.

Lerma, ville située à l'entrée de la vallée de Toluca.

Toluca (*Tolocan*).

Pachuca renferme des mines dont l'exploitation date de la même époque que celles de Tasco, les plus anciennes du pays.

Pachuguillo passe pour être le premier village chrétien que les Espagnols aient fondé au Mexique.

Cadercita.

San Juan del Rio.

Queretaro. La population de cette ville s'élevait, il y a quelques années, à trente-cinq mille habitants, dont onze mille six cents Indiens, quatre-vingt-cinq ecclésiastiques séculiers, cent quatre-vingt-un moines, et cent quarante-trois religieuses. Latitude nord, 20° 36′; long. O. de Paris 102° 31′. En 1822, on évalua sa population à environ trente mille (*Notes on Mexico*).

Intendance de Puebla ou de *Tlascala*. Elle est comprise entre les 16° 57′ et 20° 46′ de latitude nord, et est baignée, par le grand Océan, sur une étendue de 26 lieues. Elle compte deux mille six cent quatre vingt-seize lieues carrées de superficie, et une population de huit cent treize mille trois cents habitants, ou trois cent un par lieue carrée.

VILLES LES PLUS REMARQUABLES. *La Puebla de los Angeles*, ou ville des Anges, capitale de l'intendance, fut bâtie, en 1531, par Sébastien Ramirez, président de la chancellerie du Mexique. Elle est située à sept mille trois cent cinquante pieds au-dessus du niveau de l'Océan, à cinq lieues de l'ancienne ville de Tlascala, et à vingt-huit est-sud-est de Mexico. Sa population qui était, en 1803, de soixante-sept

(1) *Tuckey's maritime geography*, vol. IV, art. *Nouvelle-Espagne*.

mille huit cents habitants, est actuellement de quatre-vingt-dix (1), dont la plupart sont Indiens. Latitude nord, 19° 15°; longitude ouest de Paris, 100° 23′.

Tlascala, qui comptait, à l'époque de la conquête du Mexique, une population de trois cent mille habitants, n'en renferme aujourd'hui que trois mille cinq cents, dont neuf cents Indiens.

Cholula, appelée *Churultecal* par Cortez, était aussi une des grandes villes du Mexique. Population, en 1823, de cinq à six mille habitants, la plupart Espagnols ou métis.

Atlixco.

Tehuacan de las Granadas, nommée autrefois *Teotihuacan de la Mizteca*, était un lieu de pélerinage très-fréquenté par les Mexicains, avant l'arrivée des Espagnols.

Tepeaca, ou *Tepeyacac*. Cette ville fesait partie du marquisat de Cortez. Il la nomma *Segura de la Frontera.*

Huacachula (Quauhquechollan) joli village indien, situé dans une riche vallée du district de Tepeaca.

Huojocingo, ou *Huetxocingo*, était autrefois la capitale d'une petite république du même nom, ennemie de celles de Tlascala et de Cholula.

Intendance de Guanaxuato. Elle est située sur le versant de la haute Cordillère d'Anahuac, et occupe une superficie de neuf cent onze lieues carrées. Population en 1803, cinq cent dix-sept mille trois cents habitants, ou cinq cent quatre-vingt-six par lieue carrée.

Villes les plus remarquables. *Guanaxuato*, ou *Santa-Fé de Goanajoata*, s'élève à six mille huit cent trente-six pieds au-dessus de la mer, à environ soixante lieues de Mexico. Cette ville fut fondée par les Espagnols en 1554, et reçut le privilége de *Villa* en 1619, et celui de *Ciudad* le 8 décembre 1741. On y comptait, en 1803, soixante-dix mille six cents habitants, dont quarante-un mille dans l'enceinte de la ville, et vingt-neuf mille six cents mineurs qui habitent dans le voisinage. En 1822, sa population n'était que de quinze mille trois cent soixante-dix-neuf âmes, et celle du voisinage de seize mille quatre cent quarante-un.

(1) *Bullocks' Mexico*, p. 81.

Elle a donc éprouvé une diminution de plus de la moitié de son ancienne population, trente-huit mille sept cent quatre-vingts habitants.

La population de *Valenciana* était réduite, en 1823, à quatre mille âmes, de vingt-deux mille qu'elle était quelque temps auparavant (1).

Salamanca, jolie petite ville située sur les bords de l'el Grande, rivière qui se jette dans le lac de Chapala.

Celaya.

Villa de Leon, dans une plaine.

San Miguel el Grande.

Salvatiera.

Intendance de Valladolid, ou de *Mechoacan*, qui fesait anciennement partie du royaume de Mechoacan, a environ soixante-dix-huit lieues de longueur et trois mille quatre cent quarante-six lieues carrées de superficie. L'Océan Pacifique la baigne l'espace de trente-huit lieues. Population en 1803, trois cent soixante-seize mille quatre cents habitants, ou cent neuf par lieue carrée.

VILLES LES PLUS REMARQUABLES. *Valladolid*, ou *Mechoacan*, appelée par les Indiens *Guyangarço*, est située à six mille trois cent quatre-vingt-seize pieds au-dessus du niveau de la mer, à vingt-cinq lieues ouest de Mexico. Elle est le siége d'un évêché depuis 1544. Population en 1803, dix-huit mille habitants.

Pascuaro, sur le bord d'un lac du même nom, est une ville de six mille habitants, la plupart Indiens. C'est à Pascuaro que reposent les cendres de *Vasco de Quiroga*, premier évêque de Méchoacan, mort en 1556. Bienfaiteur des Indiens, dont il encouragea l'industrie en attribuant à chaque village une branche de commerce particulière, sa mémoire y est vénérée par eux depuis deux siècles et demi.

Tzintzonzan, ou *Huitzitzilla*, ancienne capitale du royaume de Méchoacan, ne renferme aujourd'hui que deux mille cinq cents habitants.

Intendance de Guadalaxara. Cette province, qui fait partie du royaume de *Nueva Galicia*, s'étend le long de l'Océan Pacifique l'espace de cent vingt-trois lieues, et oc-

(1) M. Poinsett, *notes on Mexico*.

cupe une superficie de neuf mille six cent douze lieues carrées. Population en 1803, six cent trente mille cinq cents habitants, ou soixante-six par lieue carrée.

Villes les plus remarquables. *Guadalaxara*, sur la rive gauche du Rio de Santiago, est la résidence de l'intendant et d'un évêque, et le siége de la haute cour de justice. Population en 1803, dix-neuf mille cinq cents habitants; en 1809, quarante mille, et en 1823, soixante-dix mille. Elle est actuellement la seconde ville de l'empire sous le rapport de la population.

San Blas, port de mer à l'embouchure du Rio de Santiago, avec un arsenal. C'était autrefois le siége principal de l'administration de la marine de la vice-royauté de la nouvelle Espagne sur le grand Océan. La rivière de Santiago ouvre une navigation intérieure fort étendue, mais son embouchure est traversée par une barre qui n'a que douze pieds à marée haute. Le port est défendu par une batterie.

Une des îles Marie, nommée Saint-Georges, située au nord de Saint-Blas, présente un bon ancrage du côté de l'est. Cette île a neuf milles de longueur, et celle de Saint-Jean, treize milles (1).

Compostela, au sud de Tépic, fut bâtie par Nunez Gusman en 1531.

Aguas Calientes, petite ville, située au sud des mines de los Asientos d'Ibarra.

Villa de la Purificacion, appelée autrefois *Santiago de Buena Esperanza*, s'élève au nord-ouest du port de Guatlan, et est célèbre par le voyage de découverte qu'y fit, en 1532, Diégo Hurtado de Mendoza.

Lagos.

Colima, ville située à dix lieues de la mer, sur les frontières de la nouvelle Galice, fut fondée en 1522, par Gonzalo de Sandoval.

Intendance de Zacatecas. Elle a une superficie de deux mille deux cent cinquante-cinq lieues carrées, et renfermait, en 1803, cent cinquante-trois mille trois cents habitants, ou soixante-cinq par lieue carrée.

---

(1) *Tuckey's Maritime Geography*, vol. IV, art. *Nouvelle-Espagne*.

VILLES LES PLUS REMARQUABLES. *Zacatecas* est situé à quatre-vingt-dix-sept lieues nord-nord-est de Mexico. C'est, après Guanaxuato, l'endroit qui renferme les plus riches mines de la nouvelle Espagne. Population en 1822, environ trente-cinq mille habitants.

Les villes de *Fresnillo* et de *Sombrerete* sont aussi situées dans le voisinage des mines.

Intendance d'Oaxaca, ou de *Guaxaca*. Elle est baignée par l'Océan Pacifique sur une longueur de cent onze lieues; renferme une superficie de quatre mille quatre cent quarante-sept lieues carrées, et cinq cent trente-quatre mille huit cents habitants, ou cent vingt par lieue carrée.

VILLES LES PLUS REMARQUABLES. *Oaxaca*, ou *Guaxaca*, (*Huaxyacac*) appelé *Antequera* lors de la conquête, s'élève à l'entrée de trois grandes plaines, sur les bords du Rio Verde, qui va se jeter dans la mer près de Véra-Cruz. Elle contenait, en 1792, vingt-quatre mille quatre cents habitants, la plupart Indiens ou mulâtres. Latitude nord, 17° 30′.

Tehuantepec, ou *Teguantepèque*, port de mer, situé au fond d'une anse du même nom, par latitude nord 16° 20′, long. O. de Paris, 97° 18′. Elle est habitée par deux mille six cents familles Indiennes et cinquante Espagnoles.

San Antonio de los Cues, ville très-peuplée, sur la route d'Orizaba à Oaxaca, et où l'on remarque des restes d'anciennes fortifications mexicaines.

Aguatulco, ou *Guatulco*, ville et port de mer, situés par latitude nord, 15° 44′. Elle a été prise et réduite en cendres par François Drake, en 1578, et une seconde fois, en 1587, par le capitaine Thomas Candish, qui y détruisit cent mille charges de cacao, provenant de Guatemala (1).

San Pedro, port de mer situé à trente lieues au sud de Guaxaca.

Embarcadero, autre petit port sur l'Océan Pacifique.

Intendance de Merida. Elle comprend la grande presqu'île de Yucatan, qui s'avance entre la baie de Campêche et celle de Honduras. Elle confine au sud au royaume de Guatemala, et à l'est, à l'intendance de Véra-Cruz, dont elle est séparée par le Rio Baraderas, qui est aussi appelé ri-

(1) Acosta, *Hist. nat. et mor. des Indes*, lib. IV, cap. 22.

vière des Crocodiles (*Lagartos*). Elle occupe une superficie de cinq mille neuf cent soixante-dix-sept lieues carrées, et renferme une population de quatre cent soixante-cinq mille huit cents habitants, ou soixante-dix-huit par lieue carrée. On y recueille une grande quantité de bois de Campêche. (*Hæmatoxylon Campechianum L.*)

VILLES LES PLUS REMARQUABLES. *Merida de Yucatan*, capitale, est située dans une plaine aride à dix lieues de la mer. Population en 1803, dix mille habitants. Le port de cette ville, nommé *Sizal*, est situé par latitude nord 21° 10'.

Campêche. (1), sur le Rio de San Francisco, fut pris par le capitaine anglais Parker, en 1596; par le chevalier Christophe Mims, Anglais, en 1659; par des boucaniers français et anglais, en 1678; et par ceux de Saint-Domingue, qui ravagèrent le pays sur une étendue de six lieues. L'endroit où cette ville est bâtie, appelé *Quimpech* par les naturels, fut découvert par Francisco Hernandez de Cordova, en 1517. Population de sept à huit mille habitants. Latitude nord 19° 50', longitude ouest de Paris 92° 50'.

Valladolid. Population, deux mille cinq cents habitants.

Les Anglais ont des établissemens sur la côte orientale de la presqu'île de Yucatan, vis-à-vis de la Caye d'Ambregris. A l'ouest ils s'étendent jusqu'à l'embouchure du Rio Hondo, au nord de la baie de Hanovre.

Intendance de Véra-Cruz. Elle s'étend le long du golfe de Mexique, depuis le *Rio Baraderas* ou de Los *Lagartos*, jusqu'à la grande rivière de Panuco. Elle a deux cent dix lieues de longueur sur vingt-cinq à vingt-huit seulement de largeur, et occupe une surface de quatre mille cent quarante-une lieues carrées. Sa population était, en 1803, de cent cinquante-six mille habitants, ou trente-huit par lieue carrée. Cette intendance comprend l'ancienne province de Tabasco, qui avait cent lieues de long et soixante de large.

VILLES LES PLUS REMARQUABLES. *Véra-Cruz* est la résidence de l'intendant et le centre du commerce avec l'Europe et les

(1) En langue maya, *Cam* signifie serpent, et *péche*, le petit insecte (*acarus*), appelé par les Espagnols *garapata*, dont la piqûre cause des douleurs cuisantes.

Antilles. La plage sur laquelle elle s'élève s'appelait autrefois *Chalchiuhcuecan*. On nomme souvent cette ville *Véra Cruz Nueva* pour la distinguer de *Véra Cruz Vieja*, qui est située près de l'embouchure du Rio Antigua. *Villa Rica*, ou *Villa Rica de la Véra-Cruz*, qui fut commencée en 1519, était située à trois lieues de Compoalla, chef-lieu des Totonaques, et près du petit port de *Chiahuitzla*. Trois ans après, les Espagnols l'abandonnèrent pour aller fonder au sud de celle-ci une autre ville qui a conservé le nom d'Antigua. L'emplacement en était d'ailleurs fort insalubre. Ce fut le vice-roi, comte de Monterey, qui jeta les fondements de la ville actuelle, vers la fin du seizième siècle, à l'endroit même où Cortez avait débarqué, le 21 avril de l'année 1519. Le roi Philippe III lui accorda des priviléges en 1615. La rade de Véra-Cruz, qui a de quatre à dix brasses de profondeur, peut contenir environ cent navires. Elle est protégée par le fort de *Saint-Jean de Ulua*, qui s'élève dans une petite île à l'entrée du canal. Les remparts sont garnis de trois cents pièces de canon. Population, seize mille habitants en 1803; en 1823, sept mille selon M. Bullock (1). Elle est située à soixante-quinze lieues est-sud-est de Mexico. Latitude nord, 19° 11'. Longitude ouest, de Paris, 98° 29'.

Xalapa (*Xalapan*), ville située au pied de la montagne basaltique de Macultépec, à quatre mille deux cent soixante-quatre pieds au-dessus de l'emplacement de Véra-Cruz, sur la grande route qui va de cette dernière à Mexico. C'est la résidence habituelle des négociants de Véra-Cruz. On y voit un couvent de Saint-François, qui a été fondé par Cortez. Population en 1803, treize mille habitants; et aujourd'hui, quatorze mille, presque tous blancs. Selon M. Bullock, treize mille seulement en 1823. Voyez l'ouvrage déjà cité, p. 48.

Pérote (*Pinahuizapan*), ville située dans une plaine aride à huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Cordoba, sur la pente orientale de Pic d'Orizaba, renferme une population de six mille habitants.

Orizaba, ville à l'est de la précédente, un peu au nord du Rio Blanco. Population, six mille habitants.

Tlacotlalpan, chef-lieu de l'ancienne province de Tabasco.

(1) ***Six months' Residence and Travels in Mexico***, p. 25. London, 1824.

Intendance de San Luis Potosi. Cette intendance, qui comprend toute la partie nord-est du royaume de la nouvelle Espagne, a près de deux cent trente lieues de côtes le long du golfe du Mexique, et couvre une surface de vingt-sept mille huit cent vingt-une lieues carrées. Population en 1803, trois cent trente-quatre mille neuf cents habitants, ou douze par lieue carrée.

Cette intendance se compose, 1°. de la province de San Luis, proprement dite, qui s'étend du Rio de Panuco au Rio de Santander, et qui renferme les riches mines de Charcas, de Potosi, de Ramos et de Catorce; 2°. le nouveau royaume de Léon, et la colonie du nouveau Santander, dans les *provincias Internas del Virreinato*; 3°. la province de Cohahuila, et 4°. celle du Texas dans les *Provincias Internas de la Comandancia général oriental.*

Suivant le mémoire présenté par *Don Miguel Ramas de Arispe*, délégué de cette intendance aux cortez de Cadix, ces quatre provinces occupent une étendue de côtes de deux cent vingt lieues le long du golfe du Mexique, et elles sont séparées du reste de la nouvelle Espagne par des chaînes de montagnes dont le passage est presque partout impraticable pour des chevaux, et où il n'y a de route sûre pour les voitures qu'à l'endroit où est située la ville de Saltillo.

Le *Coahuila*, la plus grande et la plus méridionale de ces provinces a deux cents lieues de longueur sur cent de largeur. Elle renfermait, en 1811, de soixante-dix à quatre-vingt mille habitants. La ville de *Saltillo* est le siége de l'administration fiscale des quatre provinces. On y compte six mille habitants. Celle de *Monclova*, chef-lieu du gouvernement militaire, est aussi regardée comme la capitale du Coahuila; mais le gouverneur général réside à Chepecahua, dans la nouvelle Biscaye. Il était autrefois indépendant du vice-roi du Mexique, et son autorité s'étendait aux quatre provinces. Mais il ne connaissait pas des matières financières et judiciaires.

La province du *Texas* fut peuplée, vers l'année 1660, par des habitants du Coahuila. Elle est située entre les 26° et 38° de latitude nord, et est bornée par le Rio del Norte, la rivière Rouge, la Louisiane et le golfe du Mexique. La forme en est triangulaire; elle a, dit-on, quatre cent douze lieues de longueur sur deux cent quarante-cinq de largeur. On y compte environ vingt-cinq mille Indiens, dont cinq

mille guerriers, et quatre mille blancs. Ses principales villes sont : 1°. *San Antonio de Béjar*, qui en est le chef-lieu et qui est situé entre le Rio Nogales et le Rio San Antonio; 2°. *Espíritu Santo*; et 3°. le préside de *Nacodoches*, le fort le plus oriental de la province et qui est situé à soixante-huit lieues de celui de Clayborne, dans les États-Unis.

La province de *Léon*, ou le *nouveau royaume de Léon*, a cent lieues de longueur sur cinquante de largeur. Elle commença à se peupler il y a environ cinquante ans, et renferme actuellement de soixante-dix à quatre-vingt mille habitants. Ses villes principales sont : 1°. *Monte-del-Rey*, siége épiscopal, dont la juridiction s'étend aux quatre provinces, et qui renferme une cathédrale, un hôpital, un couvent et neuf mille habitants; 2.° *Linares*, et plusieurs autres.

La province de *Santander*, qui commença à être peuplée à la même époque que celle de Léon, contient une population de soixante à soixante-dix mille âmes. *Horcasitas* en est la capitale.

San Luis Potosi, résidence de l'intendant, est situé dans la province de San Luis, proprement dite, et s'élève sur la pente orientale du plateau d'Anahuac, à l'ouest des sources du Rio de Panuco. Population, douze cents habitants.

El bravo de Santiago, le seul bon port de cette intendance, se trouve à l'embouchure du Rio Bravo del Norte, qui n'y a jamais moins de treize pieds d'eau, et qui est abrité par l'île de *Malahuitas*.

Intendance de Durango. Elle occupe l'extrémité septentrionale du grand plateau d'Anahuac, et a une superficie de seize mille huit cent soixante-treize lieues carrées. Sa population s'élevait, en 1803, à cent cinquante-neuf mille sept cents habitants, ou dix par lieue carrée. Cette intendance, plus connue sous le nom de *nouvelle Biscaye*, dépend des *Provincias Internas occidentales*.

VILLES LES PLUS REMARQUABLES. *Durango*, ou *Guadiana*, située sur la rivière du même nom, à cent soixante-dix lieues de Mexico, et deux cent quatre-vingt-dix-huit de Santa-Fé. Cette ville est la résidence d'un intendant et d'un évêque. Elle fut fondée en 1559, sous l'administration de Vélasco-el-Primero, second vice-roi de la nouvelle Espagne, pour réprimer les incursions des Indiens Chichimeches. Population en 1803, douze mille habitants.

Chihuaga, résidence du capitaine général des *Provincias Internas*, est environnée de mines considérables. Sa population actuelle est d'environ dix mille habitants.

San Juan del Rio s'élève sur le bord sud-ouest du lac de Parras. Population en 1803, dix mille trois cents habitants.

Nombre de Dios; population, six mille huit cents habitants.

Papasquiaro, petite ville au sud du Rio de Nasas. Population en 1803, cinq mille six cents habitants.

Saltillo, ville sur les confins de la province de Cohahuila et du petit royaume de Léon. Population en 1803, six mille habitants.

Mapimis, près d'un désert du même nom. Population en 1803, deux mille quatre cents habitants.

Parras, près d'un lac du même nom.

San Pédro de Batopilas, à l'ouest du Rio de Conchos. Population en 1803, huit mille habitants.

San Jose del Parral, dont la population, qui s'élevait, en 1803, à cinq mille habitants, est actuellement de dix mille.

Santa Rosa de Cosiguiriachi, ville entourée de mines d'argent. Population en 1803, dix mille sept cents habitants.

Guarisamey, autre, près desquelles se trouvent des mines très-anciennes, sur le chemin de Durango à Copala. Population en 1803, trois mille huit cents habitants.

Intendance de la Sonora. Elle s'étend le long du golfe de Californie, l'espace de plus de deux cent quatre-vingt lieues, depuis la grande baie de Bayona, ou le Rio del Rosario, jusque près de l'embouchure du Colorado, appelé autrefois Rio de Balzas. On en évalue la superficie à dix-neuf mille cent quarante-trois lieues carrées, et la populatiou à cent vingt-un mille quatre cents habitants, ou six par lieue carrée.

VILLES LES PLUS REMARQUABLES. *Arispe*, situé près de l'Hiaqui, par latitude nord, 30° 36′, et longitude ouest, de Paris, 111° 18′, est la résidence de l'intendant. Population en 1803, sept mille six cents habitants.

Sonora, au sud d'Arispe. Population en 1803, six mille quatre cents habitants.

Culiacan, ville célèbre dans l'histoire mexicaine sous le nom de *Hueicolhuacan*. Population en 1803, dix mille huit cents habitants.

Cinaloa, appelée aussi *la Villa de San Felipe y Santiago*, est située à l'est du port de Sainte-Marie-d'Aome, sur les bords de la rivière de Cinaloa; par latitude nord, 26°; à deux cent soixante lieues nord-ouest de Mexico. Population en 1803, neuf mille cinq cents habitants.

El Rosario, près des riches mines de Copala. Population en 1803, cinq mille six cents habitants.

Villa del Fuerte, ou *Montesclaros*, au nord de Cinaloa. Population en 1803, sept mille neuf cents habitants.

Los Alamos, entre le Rio del Norte et le Rio Mayo. Population en 1803, sept mille neuf cents habitants; population actuelle, dix mille.

Division militaire. En vertu d'un acte rendu par la junte souveraine, au mois de janvier 1822, l'empire fut divisé en six capitaineries générales (*capitanias-general*). La première comprend les provinces de Mexico, de Queretaro, de Guanaxuato et de Valladolid; la deuxième, celles de Puebla, Véra-Cruz, Oaxaca et de Tabasco; la troisième, celles de la Nuéva Galicia, de Zacatécas et de San Luis Potosi; la quatrième, qui porte le nom de capitainerie générale du sud, se compose des départements de Tlapa, de Chilapa, de Tixtla, d'Axuchitlan, d'Ométépec, de Téchan, de Tamitlépec et de Teposcolula; la cinquième, des provinces intérieures de l'est et de l'ouest; et la sixième, de la province de Mérida de Yucatan, qui était gouvernée par un capitaine général sous le gouvernement espagnol. Il fut aussi question d'en former une septième des provinces de Guatémala, mais celles-ci, aimant mieux conserver leur indépendance, s'y refusèrent (1).

La *Vallée de Mexico* fut connue originairement sous le nom d'*Anahuac* (2); mais on a depuis étendu cette dénomination à tout le territoire, naguère appelé la *nouvelle*

(1) *Notes on Mexico*, etc. Appendix, p. 238.

(2) Anahuac signifiant *près de l'eau*; d'où est dérivé le nom d'*Anahuallaca*, ou *Nahuallaca*, qu'on donne aux nations policées qui habitaient sur les bords des lacs de Mexique (*Clavigéro*).

Espagne. Cette immense contrée se composait alors des royaumes de Mexico, d'Acolhuacan, de Tlacopan et de Michuacan, des républiques de Tlascala, de Cholula et de Huexotzinco, et de plusieurs autres États indépendants. Le plus occidental de ces royaumes était celui de Michuacan.

L'empire mexicain était compris entre les 14° et 21° de latitude nord, et les 271° et 283° de longitude est de l'île de Fer. Il s'étendait au nord jusqu'au pays de Huaxtécas; au nord-ouest à celui des Chichiméchas; à l'est aux États de Tlacopan et de Michuacan; au sud-est au Quauhtémallan; et au sud-ouest et au sud à l'Océan Pacifique.

Anciennes provinces du royaume du Mexique. Ce sont 1°. celles des *Otomies*, au nord; 2°. les *Mutlatzincas*, et des *Cuitlatecas*, au sud-ouest; 4°., des *Tlahuicas* et des *Cohuixcas*, au sud; 4°. au sud-ouest, après les états d'*Itzocan*, de *Jauhtépec*, de *Quauhquéchollan*, d'*Atlixo*, de *Téhuacan* et autres, venaient les grandes provinces des *Mixtecas*, des *Zapotécas*, et enfin celle des *Chiapanécas*; 5°. vers l'est se trouvaient les provinces de *Tépeyacas*, des *Popolocas*, et des *Totonacas*; 6°. les provinces maritimes, sur le golfe du Mexique, étaient *Coatzacualco* et *Cuetlachtlan*, que les Espagnols appellent *Cotasta*. Les provinces baignées par l'Océan Pacifique, étaient celles des *Coliman*, de *Zacatollan*, *Tototépec*, *Tecuantépec* et de *Xoconochco*.

Les possessions de l'empire du Mexique ne s'étendaient pas vers le midi, au-delà de Xoconochco, au nord plus loin que Tuzapan; à l'est au-delà de la rivière de Coatzacualco; vers le nord, le pays des Huaxticas leur servait de limite; au nord-ouest, elles confinaient à la province de *Tulba*; à l'ouest, à celle Tlaximalojan, au royaume de Michuacan, à l'Océan jusqu'à l'extrémité occidentale de la province de Coliman; au sud, elles s'étendaient jusqu'à la mer Pacifique, et le long de la côte de Xoconochco à Coliman.

Aucune des provinces comprises actuellement dans le diocèse de Guatémala, de Nicaragua et de Honduras, non plus que la Californie, ne dépendaient de l'empire mexicain.

Solis, Touron, et plusieurs autres historiens français et espagnols donnent au royaume de Mexique une plus vaste étendue. Ils pensent qu'il embrassait tout le pays situé entre l'isthme de Panama et la Californie; qu'il avait cinq cents lieues de long sur deux cents de large en plusieurs endroits, entre la mer du Nord et celle du Sud. Ce qui a induit ces

écrivains en erreur, c'est d'avoir supposé qu'il n'y avait d'autre souverain dans l'Anahuac que celui de Mexico; que les rois d'Acolhuacan et de Tlacopan étaient ses vassaux, et que les États de Michuacan et d'Acolhuacan reconnaissaient son autorité. D'ailleurs, cet empire se fût étendu depuis l'isthme de Panama jusqu'au golfe ou détroit d'Anian; il eût occupé au moins 50°, et sa longueur eût été de mille, au lieu de cinq cents lieues.

Suivant M. de Humboldt, cet empire ne comprenait que les intendances de Véra-Cruz, d'Oaxaca, de la Puébla, de Mexico et de Valladolid, dont la surface est évaluée de dix-huit à vingt mille lieues carrées.

Le docteur Robertson dit, que les états des chefs de Tezcuco et de Tacuba ne le cédaient pas en étendue à ceux du souverain de Mexico; mais il diffère sous ce rapport avec tous les historiens de ce pays. Le royaume de Tezcuco ou d'Acolhuacan était borné à l'ouest en partie par le lac du même nom, et en partie par le Tzompanco et autres provinces mexicaines, et à l'est par le territoire de Tlascala; de sorte qu'il ne pouvait avoir plus de soixante milles d'étendue de l'est à l'ouest; il confinait au sud à l'État de Chalco, qui dépendait du Mexique, et au nord à la souveraineté de Huaxtécas, depuis la frontière de ce pays jusqu'à celle de Chalco, l'espace d'environ deux cents milles: ce qui constituait la plus grande longueur du royaume d'Acolhuacan, et ne formait pas un huitième de l'étendue des possessions mexicaines.

Les États du roi de Tlacopan ou de Tacuba étaient si resserrés, qu'ils méritaient à peine le nom de royaume; en effet, depuis le lac du Mexique à l'est jusqu'au Michuacan à l'ouest, ils n'avaient pas plus de quatre-vingts milles d'étendue, et leur largeur, entre la vallée de Tolaca au sud et le pays des Otomies au nord, n'était que de cinquante milles.

Suivant Cortez, la république de Tlascala avait quatre-vingt-dix lieues de circonférence. Mais il y a évidemment erreur dans cette estimation, car elle était tellement resserrée entre les possessions mexicaines et Tezcucanes et les États de Cholula et de Huexotzinco, qu'elle pouvait à peine avoir cinquante milles de long de l'est à l'ouest, et trente du nord au sud.

L'étendue du royaume de Michuacan, d'après Boturini, depuis la vallée d'Ixtlahuacan, près de Toloccan, jusqu'à l'Océan Pacifique, était de cinq cents lieues; il comprenait

les provinces de Zacatollan, de Coliman, et le pays situé au nord-ouest de Coliman, que les Espagnols nomment *Provincia d'Avalos*. On sait cependant que ce royaume ne confinait pas à l'Ixtlahuacan, mais au Tlaximalojan, où aboutissaient les possessions mexicaines. On voit aussi, par la liste des tribus, que les provinces maritimes de Zacatollan et de Coliman appartenaient au Mexique. Les habitants du Michuacan ne pouvaient avoir étendu leurs possessions jusqu'à Xichu, sans avoir préalablement subjugué les barbares Chéchamécas. Le Michuacan ne comprenait donc pas au-delà de 3° de longitude, ni plus de 2° de latitude (1).

(1) *Clavigéro*, lib. I, et *Dissertacion VII*.

MEXIQUE.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE DU MEXIQUE,

AVANT LA CONQUÊTE DES ESPAGNOLS.

ORIGINE DES MEXICAINS SELON CLAVIGÉRO (1).

Les *Tollicas*, bannis de *Huehuetapallan*, province du royaume de *Tollan*, située au nord-ouest du Mexique, émigrèrent continuellement vers le midi, pendant l'espace de cent quatre ans. Ils s'arrêtèrent enfin dans un endroit à cinquante milles à l'est de celui où fut fondée, quelques siècles après, la ville de *Mexico*, et auquel ils donnèrent le nom de *Tollantzinco*. Environ vingt ans après, ce peuple, qui avait fait de grands progrès dans la civilisation, alla s'établir à la distance de quarante milles plus à l'ouest, sur les bords d'une rivière, où il bâtit la ville de *Tollan* ou *Tulla*. Cette ville si célèbre dans l'histoire du Mexique, devint la capitale du royaume de *Toltécan*, et la résidence de ses rois. Le commencement de leur monarchie date de l'année VIII *acatl* (l'an 607 de l'ère vulgaire), et dura trois cent quatre-vingts

(1) L'abbé *Clavigéro*, historien mexicain, natif de la Véra-Cruz, qui avait résidé près de quarante ans dans les provinces de la Nouvelle-Espagne, donne, dans la troisième partie de son ouvrage, le nom des rois et l'année où chacun d'eux commença de régner.

Nous en avons placé le tableau à la fin de l'article.

On peut encore consulter à ce sujet Acosta, *Hist. Indiarum*, lib. VII, cap. 2-3; Torquémada, *Monarquia Indiana*, lib. II, edit. de Séville, 1615; Herréra, decad. III, lib. II, cap. 10, 11, 12, 13, 14; et Garcia, *Origen de los Indios*, lib. V, cap. 3, 4, 5, 6. Madrid, 1729.

ans (1); mais cette nation ayant éprouvé une famine qui enleva une grande partie de sa population; le reste se dispersa, et la monarchie finit avec eux, l'an 1052.

Le pays d'*Anahuac*, appelé ensuite le *Mexique*, resta presque dépeuplé pendant un siècle, jusqu'à l'arrivée des *Chéchémécas*, qui eut lieu en 1170. Ce peuple, beaucoup moins civilisé, venait aussi d'un pays situé dans le nord de l'Amérique, et appelé *Amaquéméean*. Après avoir erré dix-huit mois, il s'arrêta aux ruines des établissements que les Toltécans avaient formés sur les bords du lac du Mexique; et son roi, *Xolotl*, fixa sa résidence à *Ténayuca*.

Environ huit ans après, arrivèrent les *Nahuatlachi*, sous la conduite de six chefs.

Vers la fin du douxième siècle, les *Acolhuas*, accompagnés de plusieurs de leurs princes, vinrent aussi s'établir dans ce pays.

Les *Aztécas* ou *Mexicains*, originaires d'*Aztlan*, pays situé au nord du golfe de Californie, se dirigèrent ensuite vers le pays d'Anahuac, et arrivèrent à Tula, en 1196. Ils y séjournèrent neuf ans, et en passèrent onze autres à parcourir des contrées plus éloignées. En 1216, ils se rendirent à *Tzompanco*, ville considérable de la vallée du Mexique, où ils résidèrent pendant sept ans. De là, ils allèrent s'établir sur les bords du lac *Tezcuco*, qu'ils quittèrent, en 1245, pour se transporter sur la montagne de *Chapoltépec*, qui est située sur la rive occidentale du même lac. Ils y restèrent dix-sept ans. Etant ensuite allés occuper les îles situées à son extrémité méridionale, ils y traînèrent une existence misérable pendant l'espace de cinquante-deux

(1) Les Mexicains avaient une singulière manière de calculer le temps. Leur année se composait de dix-huit mois, et chaque mois de vingt jours, ce qui fait 360 jours. Il en restait cinq pour compléter les 365 jours. Ils ne les ajoutaient à aucun mois : ils les nommaient communs, et les passaient en fêtes et en divertissements Leur année commençait le 23 février; leurs semaines étaient de treize jours; leur siècle était de cinquante-deux ans, qu'ils divisaient en quatre semaines, chacune de treize ans. Ils réglaient leurs mois sur le cours de la lune, quoiqu'ils ne fussent composés que de vingt jours. (Herréra, decad. II, lib. X, cap. 4.)

Voir aussi Lorenzana, *Hist. de Nueva-Espana*, p. 2; Años Mexicanos, y Dias; et Clavigéro, lib. VI et appendice.

ans. En 1314, la servitude vint encore ajouter à leurs autres maux; mais ayant pris part à la guerre des Colhuas contre les *Xochimilcas*, ils recouvrèrent leur liberté, et jetèrent les fondements de la ville de *Ténochtitlan* ou de *Mexico* (1), en l'année II, nommée *Calli*, correspondant à l'année 1325 de l'ère vulgaire.

Les *Otomies*, l'une des nations les plus anciennes et les plus barbares, arrivèrent dans la vallée du Mexique en l'année 1220, et y formèrent des établissements (2).

Les *Olmécas* et les *Xicallancas*, entre lesquels il y avait toujours la plus parfaite union, occupaient le pays d'Anahuac vers l'arrivée des Toltécas. Les *Teochémécas* ou *Tlascalans* les en ayant dépossédés, ils se retirèrent vers la côte du golfe du Mexique.

La nation de *Tarascas*, qui habitait la riche contrée de Michuacan, avait fait quelques progrès dans les arts et rivalisait avec les Mexicains.

Les *Mazahuas*, peuplade des Otomies, habitaient dans les montagnes situées à l'ouest de la vallée du Mexique, qui formait une province du royaume de Tacuba, appelé *Mozahuacan*.

Les *Matlatzincas*, tribu nombreuse qui occupait la petite vallée de Toluca, furent réunis à la couronne du Mexique par le roi *Axayacatl*.

Les *Miztécas* et les *Zapotécas* peuplaient la vaste contrée qui porte leur nom, et qui est située au sud-est de Tezcuco, et furent aussi soumis par les Mexicains (3).

On ne connaît rien de positif sur l'origine des *Chiapanese* des *Cohuixcas*, des *Cuitlatécas*, des *Jopas*, des *Mazatécas*, des *Popolocas*, des *Chinantécas* et des *Totonocas*, ni sur l'époque de leur arrivée dans le pays d'Anahuac. La plus célèbre de toutes ces nations fut celle des *Nahuatlacas*, qui se composait de sept tribus différentes, savoir : les *Sochimilcas*, les *Tepanécas*, les *Colhuas*, les *Chalchese*, les *Tlahuicas*, les *Tlascalans* et les *Mexicains*. Les derniers

(1) Du mot *Mexitli*, nom de leur divinité. V. *Clavigéro*, lib. II.

(2) Ils ne furent subjugués par les Espagnols qu'au commencement du dix-septième siècle.

(3) Lors de la conquête de ce pays par les Espagnols, c'était le peuple le plus industrieux de la Nouvelle-Espagne.

habitaient dans les petites îles (1), et sur les bords des lacs du Mexique.

Les Tlascalans, après un combat sanglant avec les autres tribus, se retirèrent près de la grande montagne de *Matlalcuye*, et fondèrent la capitale de la république de *Tlascala*.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE DU MEXIQUE.

Le gouvernement des Mexicains fut confié à vingt seigneurs, jusqu'en 1352, qu'ils choisirent pour roi *Acamapitzain*, prince recommandable par sa prudence et son habileté.

Les *Tlatélolcos*, leurs voisins et leurs rivaux, ayant envoyé demander un souverain à *Azcapozalco*, chef de la nation *Tépanéca;* celui-ci leur donna son fils *Quaquauhpitzahuac*, qui fut couronné, premier roi de *Tlatélolco*, en 1353.

Azcapozalco, irrité contre les Mexicains, de ce qu'ils avaient élu un roi sans sa permission, leur imposa un tribut onéreux pour les forcer à quitter le pays. Toutefois, ils aimèrent mieux s'y soumettre que de s'expatrier, et ils le payèrent pendant un demi-siècle.

Acamapitzain mourut en 1389, après un règne de trente-sept ans. A la mort de ce prince, il y eut un interrègne de quatre mois, après lequel son fils, *Huitzilihuitl*, fut appelé à lui succéder par une assemblée des nobles de sa nation.

Sur ces entrefaites, *Tzompan*, prince de Xaltocan, aidé de plusieurs peuples voisins, attaqua *Techotlala*, roi des Acolhuacans. Celui-ci, ayant fait alliance avec les Mexicains et les Tépanécas, le battit complètement. Cette guerre ne dura que deux mois. Celle qui éclata ensuite contre les Tezcucans et les Tépanécas, ne fut terminée qu'au bout de trois ans.

Le roi Huitzilihuitl mourut en 1409, après un règne de vingt ans. *Chimalpopoca*, son frère et son successeur, tomba au pouvoir de *Maxtlaton*, tyran d'Acolhuan, qui l'enferma dans une cage de bois. Ce malheureux prince s'y pendit en 1423.

Itzcoatl, frère des deux rois précédents, et fils naturel d'*Acamapitzain*, et d'une esclave, fut le quatrième roi du

(1) Clavigéro en donne les noms, lib. III, sect. 1.

Mexique. Il fit la guerre au tyran *Maxtlaton*, qui fut tué en 1425. Il subjugua les Tépanécas, et donna la couronne d'Acolhuacan à la famille royale de Chéchémécas. Itzcoatl avait servi pendant trente ans comme général de l'armée mexicaine, avant de monter sur le trône. Il mourut en 1436, après un règne de treize ans.

Montézuma Ilhuicamina, fils de Huitzilihuitl, et cinquième roi du Mexique, se rendit célèbre par des exploits. Pendant les neuf premières années de son règne, il réduisit sous sa domination les États de *Huaxtépec*, *Jauhtépec*, *Tepoztlan*, *Jacapichtla*, *Totolapan*, *Tlalcozauhtitlan* et de *Chilapan*, situés à plus de cent cinquante milles de sa cour; ainsi que *Colxco*, *Oztomantla*, *Tlachmallac* et plusieurs autres. Marchant ensuite vers l'ouest, il conquit le pays des *Cohuixcas* et plusieurs autres. Après l'année d'abondance (1454), il se rendit maître de *Coaixtlahuacan*, *Tochtépec*, *Tzapotlan*, *Tototlan*, *Chinantla*, *Cozamaloapan*, et de *Quauhtocto*. En 1457, il fit une expédition contre *Cuetlachtlan* ou Cotasta, province située sur le golfe du Mexique. Il s'empara du pays de *Chalco*, *Tamazollan*, *Piaztlan*, *Xilotépec*, *Acatlan* et d'autres. Il étendit les bornes de son empire vers l'est, jusqu'au golfe du Mexique; vers le sud-est, jusqu'au centre du pays des *Mixtécas*, vers le midi au-delà de *Chilapan*; vers l'ouest, jusqu'à la vallée de Toluca; au nord-ouest, jusqu'au centre du pays des Otomies, et dans la direction du nord jusqu'à l'extrémité de la vallée de Mexico.

En 1446, sous le règne de ce prince, les eaux du lac se débordèrent à la suite de grandes pluies, et inondèrent la ville de Mexico. Plusieurs maisons furent renversées, et la communication entre les différents quartiers, se fit à l'aide de bateaux. Pour parer à l'avenir à cet inconvénient, Montézuma construisit une digue de neuf milles de longueur, et de onze coudées de largeur, et formée d'un double rang de pilotis, dont il combla l'espace intermédiaire de pierres et de sable. Cet ouvrage, dont le plan lui avait été suggéré par le roi de Tezcuco, fut achevé en peu de temps par ses nombreux sujets, et fut d'un grand avantage à la ville, bien qu'il ne la mît pas complètement à l'abri des inondations. Ceci n'est pas surprenant, dit Clavigéro, puisque les Espagnols qui y ont employé des ingénieurs européens, n'ont pu y parvenir après y avoir travaillé pendant deux siècles et demi, et y avoir consacré plusieurs millions de sequins.

Deux ans après cette inondation, la gelée détruisit la récolte du maïs, et il s'ensuivit une famine en 1448 et 1449. En 1450, la récolte manqua encore faute d'eau, et en 1451, il ne restait plus de grains pour ensemencer les terres. Les uns allaient chercher les moyens d'existence dans les contrées voisines; les autres se vendirent pour vivre, et ceux qui restèrent se nourrirent d'insectes et des herbes qu'ils recueillaient dans les marais. En 1454, la récolte fut abondante, ce qui fournit à Montézuma les moyens de continuer ses conquêtes. Il mourut en 1464, après un règne de plus de vingt-huit ans (1).

Le sixième roi du Mexique se nommait *Axayacatl*. A son avénement au trône, il fit une expédition heureuse contre la province de *Téhuantépec*, qui est située sur l'Océan Pacifique, à quatre cent milles au sud-est du Mexique, et, en 1467, il reconquit Cotasta et Tochtépec. L'année suivante, il remporta une victoire complète sur les Huexotzincas et les Atlixcas.

En 1469, les Mexicains eurent à regretter la mort de *Totoquihuatzin*, premier roi de Tacuba, qui avait été pendant quarante ans un de leurs plus fidèles alliés.

La perte du grand *Nézahualcojotl*, roi d'Acolhuacan, arrivée en 1470, leur fut encore plus sensible. Ce prince, un des hommes les plus célèbres de l'ancienne Amérique, fut le Solon du royaume d'Anahuac, dont Tezcuco, sa capitale, était l'Athènes.

A sa mort, la guerre ayant éclaté entre les Mexicains et les Tlatélolcos, leurs voisins et leurs rivaux, quatre cent soixante de ces derniers furent massacrés avec leur roi *Moquihuix*, sur la place du marché de leur ville. Cette victoire mit fin à la petite monarchie de Tlatélolcos, qui avait duré cent dix-huit ans, et leur ville devint un des faubourgs de Mexico.

Axayacatl marcha ensuite contre les Matlalzincas, nation puissante de la vallée de Toluca, remporta sur eux une victoire signalée, et leur fit onze mille soixante prisonniers. Ce succès fut suivi de la soumission de *Xiquipilco*, de *Xocotitlan*, *Atlacomalco* et de toutes les autres parties de cette vallée qui jusqu'alors n'avaient pas été subjuguées. Peu après, il franchit les montagnes et conquit le *Tochpan* et le *Tlaxima-*

(1) Clavigéro, lib. IV, sect. XI.

lojan. De là, il se dirigea vers l'est, et s'empara d'*Ocuillà* et de *Malacatépec*. La mort l'enleva au milieu de ses conquêtes en 1477, dans la treizième année de son règne.

Tizoc, son frère aîné qui lui succéda, périt victime d'un complot tramé par deux de ses sujets feudataires, *Técho-tlalla*, seigneur de Iztapalapan, et *Maxtlalon*, seigneur de Tlachco, en 1482, dans la cinquième année de son règne.

Il eut pour successeur *Ahuitzotl*, frère des deux rois précédents, et général de l'armée.

En 1486, ce monarque voulant célébrer dignement la dédicace d'un temple commencé par ses prédécesseurs, sacrifia tous ces prisonniers, Mazahuas, Zapotécas et autres qu'il avait faits pendant quatre ans de guerre. Torquémada porte le nombre des victimes à soixante-douze mille trois cent quarante-quatre, d'autres auteurs à soixante-quatre mille soixante. Cette horrible fête dura quatre jours; et il y assista, dit on, six millions de personnes. Ahuitzotl porta ensuite ses armes contre les peuples de *Cozcaquauhtenanco* et de *Quapilollan*, contre les nations belliqueuses de *Quetzal-cuitlapillan* et de *Quauhtla*, qui habitaient sur la côte du golfe du Mexique. Son expédition contre *Atlixco* eut lieu en 1496. Les eaux du lac étant basses, il voulut les augmenter en y conduisant celles de la source de Huitzilopochco, qui en fournissait aux Cojoacanèse, et s'adressa dans ce dessein à leur seigneur Tzotzomatzin. Celui-ci ayant représenté que cette source était fort inconstante et qu'elle pourrait occasioner quelque désastre, Ahuitzotl s'imaginant que ce n'était qu'un prétexte pour ne pas exécuter ce plan, le fit mettre aussitôt à mort. Il construisit alors un grand aquéduc de Cojoacan à Mexico; mais à peine l'eut-il achevé, que la ville fut inondée. Cette calamité fut suivie d'une disette de maïs, que les eaux surabondantes avaient pouri. Ahuitzotl passa le reste de ses jours dans des guerres continuelles avec les habitants de *Izquixochitlan*, *Amatlan*, *Tlacuillolan*, *Xaltépec*, *Técuantépec*, *Huexotla* et *Izquixochitlan*. Il porta ses armes victorieuses jusqu'au pays de *Quahtémallan* ou Guatémala, situé à plus de neuf cents milles de sa cour.

Le règne de ce prince fut aussi marqué par un grand tremblement de terre arrivé en 1487.

Il avait beaucoup contribué à l'embellissement de la ville de Mexico, en fesant bâtir les maisons d'une pierre trouvée dans la vallée. Cette ville était alors la première du nouveau

monde. Ahuitzotl mourut en 1502, après un règne de vingt ans.

Montézuma Xocojotzin, fils d'Axayacatl (1), fut le neuvième roi du Mexique. Il s'était distingué comme général dans plusieurs combats et avait su s'attirer le respect de ses sujets dans sa qualité de grand-prêtre. La députation de la noblesse qui alla l'informer de son élection le trouva occupé à balayer le pavé du temple. Il prit aussitôt les armes pour se procurer des victimes destinées à être sacrifiées à son couronnement, et marcha contre les *Atlixchèse* qui venaient de secouer le joug mexicain. Les ayant réduits à l'obéissance, il retourna en triomphe dans sa capitale avec un grand nombre de prisonniers. Ce prince jeta alors le masque de la modération. Son premier acte fut de renvoyer du palais et de la cour tous les plébéiens qui y occupaient des emplois, et de les remplacer par des personnes de rang. Outre ses courtisans, il venait tous les matins six cents seigneurs feudataires lui faire leur cour; ils passaient toute la journée dans son antichambre à converser à voix basse; leurs domestiques remplissaient trois petites cours. Les femmes du roi, qui formaient un sérail assez nombreux, étaient placées sous la surveillance de dames appartenantes aux premières familles. Il retenait celles qui lui plaisaient, et donnait les autres à ses vassaux en récompense de leurs services. Les bornes que nous nous sommes imposées ne nous permettent pas d'entrer dans le détail des cérémonies et de l'étiquette qu'il introduisit à sa cour; ni de la grandeur et de la magnificence de ses palais, de ses maisons de plaisance, de ses parcs et de ses jardins. Personne n'était admis dans son palais avant d'avoir ôté à la porte ses souliers et ses bas. En entrant dans la salle d'audience, on fesait trois saluts : on disait au premier, seigneur; au second, monseigneur, et au troisième, grand seigneur (2). On était obligé de parler à voix basse, et le roi transmettait ses réponses par l'intermédiaire d'un secrétaire.

(1) Lorenzana prétend que Montézuma II était fils de Montézuma I; mais il se trompe, dit Clavigéro, car tous les historiens mexicains et espagnols assurent qu'il était fils d'Axayacatl. Montézuma I était appelé par les Mexicains *Huehul Motuzoma*, ou Montézuma l'ancien, et l'autre *Moteuczoma xocojotzin*, ou le jeune.

(2) Les mots mexicains sont *Tlatoani*, seigneur; *Notlatocatzin*, monseigneur; et *Huitlatoani*, grand seigneur.

A son avénement au trône, il mit à mort *Malinalli*, seigneur de *Tlachquiauhco*, qui s'était révolté contre lui, et réduisit ses États sous sa domination. Il conquit aussi ceux de *Achiotlan*. Peu de temps après il porta ses armes contre la république de Tlascala; mais le succès ne répondit pas entièrement à son attente. Les Huexotzincas, les Cholulans et plusieurs autres peuples voisins, qui avaient été autrefois les alliés de cette république, jaloux de sa prospérité, représentèrent au roi qu'elle voulait se rendre maîtresse des provinces maritimes baignées par le golfe du Mexique, et exaspérèrent contre elle les Mexicains, quoique la plupart des habitants de cette côte fussent originaires de Tlascala, et que les Tlascalans en tirassent leurs cocos, leur coton et leur sel. Les représentations des Huexotzincas avaient produit un tel effet, que depuis le règne de Montézuma I, tous les rois ses successeurs avaient traité les Tlascalans comme les plus grands ennemis de l'empire, et avaient placé des garnisons dans les places frontières, pour entraver leur commerce avec les provinces maritimes. Quelques Chalchèse et des Otomies de Xaltocan, qui avaient trouvé un asile sur le territoire Tlascalan, après la ruine de leur patrie, devinrent le plus ferme appui de ce peuple qui, de son côté, combattit avec tant de succès, qu'il repoussa les attaques successives des Huexotzincas, des Cholulans, des Itzocanese des Técamalhalchèse et des autres peuples qui habitaient sur les frontières du Mexique.

Montézuma, résolu d'abaisser l'orgueil de cette petite république, donna ordre de l'attaquer de tous les côtés à la fois. Les Huexotzincas, après avoir repoussé le corps d'armée qu'elle entretenait sur cette frontière, s'étaient avancés jusqu'à *Xiloxochitla*, à trois milles de la capitale; mais repoussés avec perte, ils s'enfuirent précipitamment, et furent obligés d'envoyer demander du secours à Montézuma, qui ordonna de lever une nouvelle armée dans les provinces voisines de Tlascala pour anéantir cette république. Toutefois, après un combat opiniâtre les troupes royales furent repoussées. Clavigéro et plusieurs autres historiens sont d'avis que les rois de Mexico, dont les immenses ressources leur eussent permis d'écraser facilement un peuple qui n'était qu'à soixante milles de leurs États, lui laissèrent à dessein prendre de la force, pour avoir un ennemi contre lequel ils pussent exercer leurs troupes, et chez qui ils pussent se procurer sans peine des victimes pour leur couronnement.

Pendant cette guerre, plusieurs provinces du Mexique furent désolées par une famine qu'avaient causée deux années de sécheresse. Le roi, à l'instar de Montézuma I, permit aux habitants de se rendre dans d'autres pays, où, pour fournir à leur subsistance, ils furent obligés de se mettre en servitude. L'année suivante 1505, la récolte fut abondante, et les Mexicains portèrent la guerre dans le pays de Guatemala, province située à neuf cents milles sud-est de leur capitale. Tous les prisonniers faits dans cette campagne furent immolés à la dédicace d'un temple élevé à Mexico en l'honneur de la déesse *Centiotl*.

Les Mixtécas et les Zapotécas s'étant révoltés contre la couronne, et ayant massacré les garnisons mexicaines de Huayjocac et de plusieurs autres villes, Montézuma fit marcher une armée contre eux, sous la conduite de son frère Cuitlahuac, héritier présomptif du trône. Les rebelles furent vaincus et leurs villes livrées au pillage.

Peu de temps après, la mésintelligence s'étant mise entre les Huexotzincas et les Cholulans, ces deux peuples vidèrent leur différend dans une bataille rangée, qui tourna à l'avantage des premiers mieux versés que leurs ennemis dans l'art de la guerre. Au mois de février 1506, Montézuma dirigea une autre expédition contre les Atlixchèse, les battit et leur fit un grand nombre de prisonniers.

En 1507, il envoya une armée contre Tzollan et Mictlan, deux provinces de Mixtécas, dont les habitants s'enfuirent dans les montagnes. Cuitlahuac, qui la commandait, marcha ensuite contre *Quauhquéchollan*, triompha des rebelles et leur fit trois mille deux cents prisonniers. Plusieurs braves officiers mexicains périrent dans cette guerre.

L'année suivante, l'armée royale, composée de Mexicains, de Tezcucans et de Tépanécas, partit pour une province éloignée nommée *Amatla*. En traversant une montagne élevée, elle fut assaillie par un vent impétueux du nord, accompagné de neige. Il en périt un grand nombre de froid, d'autres furent écrasés par les arbres que le vent déracinait, et la plupart de ceux qui purent continuer leur marche vers Amatla périrent dans les combats.

Ces revers de fortune et l'apparition d'une comète répandirent la plus grande consternation parmi les princes d'Anahuac, car, suivant le récit des historiens, un célèbre astrologue avait annoncé les désastres prochains de l'empire et l'arrivée d'un nouveau peuple.

Tableau à placer en regard de la page 135 du tome IX.

En 1509, il déclara la guerre à la nation Xochitépec qui venait de se révolter. L'année suivante il célébra la dédicace des temples de Tlamatzinco et de Quaxicalco, et immola, dit-on, douze mille deux cent dix victimes humaines.

En 1510, les tourelles du grand temple de Mexico furent consumées par le feu, durant une nuit calme et tranquille, sans cause apparente. L'année suivante, un grand nombre de maisons de la ville furent renversées par les eaux du lac, qui s'agitèrent d'une manière extraordinaire; et l'on crut voir dans les airs des hommes armés qui combattaient ensemble et s'entr'égorgeaient.

Ces sinistres présages affligèrent Montézuma (1), mais ne purent le faire renoncer à ses conquêtes. En 1508, ses armées entreprirent plusieurs expéditions contre les Tlascalans, les Huexotzincas, les Atlixchèse, les Icputépec, et les Malinaltipec, et revinrent avec cinq mille prisonniers.

En 1511, il apaisa la rébellion des *Jopas* et en emmena deux cents en captivité à Mexico.

En 1512, une armée mexicaine marcha dans la direction du nord contre les *Quitzalapanèse*, ne perdit que quatre-vingt-quinze hommes et prit treize cents prisonniers.

Ces conquêtes et celles qu'il fit pendant les trois années suivantes portèrent au comble la gloire des armes mexicaines.

La révolution qui eut lieu vers cette époque dans le royaume d'Acolhuacan ne manqua pas de hâter la ruine de l'empire du Mexique. Nézahualpilli qui avait occupé le trône du premier de ces pays pendant quarante-cinq ans, confia les rênes du gouvernement à deux jeunes princes de sa famille, et se retira dans sa maison de plaisance de Tezcotzinco, où il passa le reste de ses jours à étudier le cours des astres. Etant mort en 1516, sans désigner son successeur, le Conseil suprême nomma roi le prince *Cacamatzin*, alors âgé de vingt-deux ans, et qui était le fils aîné de la première femme du dernier monarque. Son frère *Ixtlilxochitl*, âgé de dix-huit ans, s'opposa à cette décision, sous prétexte que le roi vivait encore. Cet ambitieux, décidé à disputer

(1) Ces prodiges se trouvent décrits dans les histoires du Mexique et d'Acolhuan. Ils sont aussi rapportés par Acosta, Torquémada, Clavigéro et autres écrivains, et nous avons dû en faire mention.

la couronne les armes à la main, se rendit au palais de sa mère *Xocotzin*, avec un autre frère nommé *Coanocotzin*, qui avait vingt ans. Cacamatzin partit pour Mexico, accompagné d'un grand nombre de nobles, pour implorer l'appui de Montézuma. Ce prince lui recommanda d'employer d'abord la voie des négociations, et lui promit l'aide de son armée, s'il ne réussissait pas. De son côté, Ixtlilxochitl se rendit auprès de ses tuteurs, dans les montagnes de Meztitlan, y leva une armée de cent mille hommes, à la tête desquels il entra en campagne, et se rendit maître de la ville d'Otompan, après avoir remporté une victoire complète sur les partisans de son frère. Cacamitzin, craignant qu'il ne vînt assiéger sa capitale, offrit de lui abandonner toutes les provinces qu'il possédait dans les montagnes, et de partager avec Coanocotzin les revenus du royaume d'Acolhuacan. Ixtlilxochilt n'en resta pas moins à la tête de ses troupes, en vint fréquemment aux mains avec celles de Montézuma, et défia ce prince en combat singulier. La révolte d'Ixtlilxochitl contribua puissamment aux succès des Espagnols.

Tableau de l'arrivée successive des différentes nations du pays d'Anahuac, suivant Clavigéro. (Dissert. II.)

NATIONS.	ANNÉES.
Les Toltécas, en	648.
Les Chéchémécas, vers	1170.
Les premiers Nahuatlacas	1178.
Les Acolhuas, vers la fin du 12e. siècle.	
Les Mexicains arrivèrent à Tula en . . .	1196.
A Tzompanco, en	1216.
A Chapoltépec, en	1245.
Les Otomies arrivèrent dans la vallée du Mexique, et y formèrent des peuplades,	1220.
Fondation de la ville de Mexico.	1325.

Tableau des huit rois Toltèques, dont la dynastie occupa le trône depuis l'an 8 *acalt* (*l'an* 667 *de l'ère vulgaire*) *l'espace de* 364 *ans.*

ROIS.	Date du commencement de chaque règne.
Chalchiutlanetzin	667.
Ixtlilcuéchahuac	719.
Huetzin	771.
Totépeub	823.
Nacaxoc	875.
Mitl	927.
Xiutzatlzin, reine	979.
Topiltzin	1031.

La durée du règne d'un roi avait été fixée à celle de la vie d'un Toltèque, c'est-à-dire, à cinquante-deux ans, de sorte que le prince ne pouvait régner ni plus ni moins que ce nombre d'années. A la mort du roi les nobles s'emparaient du gouvernement. (Clavigéro, lib. II.)

Tableau des rois de Chéchémécan.

ROIS.	Date du commencement de leur règne.
Xolotl, au	12e. siècle.
Nopaltzin	13e.
Tlotzin	14e.
Quinatzin	14e.
Téchotlalla	14e.
Ixtlilxochitl, dans l'année	1406.
(Règne des tyrans Tézozomoc et Maxtla, qui occupaient le trône d'Acolhuacan.)	
Nézahualcoyotl, dans l'année	1426.
Nézahualpilli	1470.
Cacamatzin	1516.
Cuicuitzcatzin	1520.
Coanacotzin	1520.

Clavigéro n'a pu déterminer l'époque de l'avènement au trône des cinq premiers rois. Il présume que la monarchie Chéchémécane commença, dans le pays d'Anahuac, vers

T

eizième siècle. *

Itzcoatl,
4e. roi de Mexico.

Matlalatzin-Tezozomoctli.

oc,
: Mexico.

Ahuitzotl,
8e. roi de Mexico.

in,
:xico.

Ahuitzotl,

Quauhtémotzin,
11e. roi de Mexico.

izabéta Moté-
huatzin, son
, son cousin;
ignols, dont
Cano Moté-
sont descen-

la fin du douzième siècle, et qu'elle dura l'espace d'environ trois cent trente ans jusqu'en 1521, qu'elle finit avec le royaume du Mexique.

Chronologie des rois du Mexique, selon Clavigéro. (Dissert. II.)

	Année du commencement de son règne.
Acamapitzin	1353.
Huitzilihuitl	1389.
Chimalpopoca	1410.
Itzcoatl	1423.
Montézuma I.er	1436.
Axajacatl	1464.
Tizoc	1477.
Ahuitzotl	1482.
Montézuma II	1502.
Cuitlahuatzin	1520 *(Juillet)*.
Quauhtémotzin	1520. oct. ou nov.

Pour déterminer cette chronologie, Clavigéro a commencé par le dernier roi. Le tableau suivant, que nous lui empruntons, donnera une idée de la différence d'opinions qui existe au sujet de l'époque du commencement du règne de ces princes, entre Acosta, l'interprète de la collection de Mendoza, et Siguenza.

Acosta.	Années.	*L'interprète.*	*Siguenza.*	
Acamapitzin,	1384.	1375.	Le 3 mai	1361.
Huitzilihuitl,	1424.	1396.	Le 19 avril	1403.
Chimalpopoca,	1427.	1417.	Le 24 février	1414.
Itzcoatl,	1437.	1427.		1427.
Montezuma I.er,	1449.	1440.	Le 13 août	1440.
Axajacatl,	1471.	1469.	Le 21 novembre	1468.
Tizoc,	1477.	1482.	Le 30 octobre	1481.
Ahuitzotl,	1492.	1486.	Le 13 août	1486.
Montezuma II,	1503.	1502.	Le 15 septembre	1502.

Religion, gouvernement, arts et coutumes des Mexicains.

La religion des Mexicains, dit Clavigéro, consistait en un grossier mélange d'erreurs, de superstitions et de rites cruels; mais leur culte était moins superstitieux et moins ridicule que celui des Grecs et des Romains. Ils croyaient à un Être invisible qu'ils appelaient *Téotl, Ipalnémoani*, ou celui par qui nous vivons, et *Tlòque-Nahuàque*, celui qui renferme tout en lui-même. Ils croyaient aussi à l'existence d'un méchant esprit, ennemi du genre-humain, qu'ils nommaient *Tlacatécolototl*, ou hibou raisonnable. Toutes les nations policées d'Anahuac pensaient que l'âme des hommes, et celle qu'ils supposaient aux autres animaux, étaient immortelles; les barbares Otomies étaient les seuls qui crussent qu'elle périssait avec le corps. Ils distinguaient trois endroits où se rendaient les âmes après s'être séparées du corps. Le premier était réservé à celles des soldats qui périssaient sur le champ de bataille ou en captivité, et des femmes qui mouraient en couches. Celles-ci allaient à la maison du soleil, où elles vivaient dans les délices pendant quatre ans, après quoi elles revenaient sur la terre animer les nuages et les oiseaux au plus riche plumage et au chant le plus mélodieux, et retournaient ensuite au ciel. Ceux qui se noyaient, qui étaient frappés de la foudre, ou qui mouraient par suite de blessures, d'hydropisie et de quelques autres maladies, allaient avec les âmes des enfants dans un endroit frais et délicieux, appelé *Tlalocan*, où résidait *Tlaloc*, dieu des eaux. Enfin, les âmes de ceux qui sortaient de cette vie de toute autre manière allaient au *Mictlan*, ou enfer, séjour sombre où régnaient le dieu *Mictlantenctli* et la déesse *Mictlancihuatl*.

Les Mexicains avaient une tradition de la création du monde, du déluge universel, de la confusion des langues, et de la dispersion des peuples, comme le prouvent les tableaux qui représentaient ces événemens (1). Le déluge couvrit la terre, et n'épargna qu'un seul homme nommé *Coxcox*, et une femme appelée *Xochiquetzal*, qui se sau-

(1) Voyez l'ouvrage du père Grégorio Garcia : *Origen de los Indios*, et dans lequel se trouve l'opinion des Miztécas et d'autres peuples de l'Amérique, relativement à la création du monde.

vèrent dans une petite barque. Après la retraite des eaux, ils descendirent sur une montagne nommée *Colhuacán*, et eurent un grand nombre d'enfants, qui furent tous muets jusqu'à l'arrivée d'une colombe, qui leur inculqua des langues si différentes, qu'ils ne pouvaient se comprendre.

Les Mexicains n'avaient pas un aussi grand nombre de divinités que les Romains. Elles étaient néanmoins nombreuses, quoiqu'ils ne reconnussent que treize dieux principaux. Le soleil, la lune, l'air, la terre, les montagnes, l'eau, le feu, la nuit, étaient divinisés. Il y avait aussi des dieux du commerce, de la pêche, du vin et de la joie, et des déesses de la chasse, du sel, de la médecine et des fleurs. On en comptait en outre deux cent soixante, à chacun desquels on avait consacré un jour de l'année. Le nombre des figures sous lesquelles on représentait ces divinités était infini. Zumarraga, premier évêque de Mexico, dit que les religieux franciscains renversèrent plus de vingt mille idoles, dans l'espace de huit années; et Clavigéro prétend que ce nombre était peu considérable auprès de celui qui se trouvait dans la capitale seulement. Le grand temple des Mexicains s'appelait *Téocalli*, ou *Maison de Dieu* (1).

L'origine de la ville et du royaume de Mexico date de la fondation du sanctuaire de Huitzilopochtli, ou Mexitli, qui lui a donné son nom. Ce n'était alors qu'une misérable cabane. *Itzcoatl*, le premier roi et le conquérant du pays, l'agrandit considérablement après la prise d'Azcapozalco. Montézuma I.er le rebâtit, et après lui, Ahuitzotl construisit l'immense temple dont Tizoc avait conçu le plan. Cet édifice, décrit par Cortez, Bernal Diaz, le conquérant anonyme et Sagahun, qui en mesura les dimensions, a été détruit par les Espagnols. Il était presque carré, formait cinq corps de bâtiments d'égale hauteur, mais de longueur et de largeur inégales; le plus élevé étant le plus étroit. Le premier bâtiment avait trois cent huit pieds de long sur autant de large. L'escalier fait en pierre bien taillée, se composait de 114 marches, chacune d'un pied de hauteur. Clavigéro croit que l'élévation de l'édifice, sans les tours, a dû être de dix-neuf perches, et avec elles, de vingt-huit. La plate-forme supérieure avait soixante-dix pieds de Tolède

(1) Boturini, Torquémada et autres ont donné de longs détails sur la mythologie mexicaine.

carrés, suivant Sahagun. Cortez dit que les Espagnols y combattirent contre cinq cents nobles Mexicains, et Bernal Diaz assure que quatre mille Mexicains se retranchèrent dans le temple. Le mur d'enceinte était construit en pierre et en chaux; il était fort épais, avait huit pieds de hauteur, et Cortez pense qu'une ville de cinq cents maisons aurait pu tenir facilement dans son enceinte (1).

Quelques auteurs portent à deux mille le nombre des temples de toute grandeur qui se trouvaient dans cette capitale, et à trois cent soixante celui des tours. Il y avait aussi des temples célèbres à Tezcuco, Cholula et Téotihuacan. Cortez mande à Charles-Quint, dans sa lettre du 30 octobre 1520, que du faîte d'un de ces temples, il avait distingué les tours de plus de quatre cents temples.

On voit encore les ruines de la pyramide élevée par les Totlécas, et qui ressemblent plutôt à une éminence naturelle qu'à un ouvrage de l'art. Clavigéro, qui monta à cheval, en 1774, jusqu'à son sommet par une rampe spirale, pense que sa base ne peut avoir moins d'un demi-mille de circonférence et que sa hauteur excède cinq cents pieds. Bétancourt en avait évalué l'élévation à plus de quarante *estados*, ou deux cent cinq pieds de roi. C'est la fameuse colline dont parle Boturini, qui pense que ce peuple l'avait élevée pour s'y réfugier en cas d'un nouveau déluge.

A environ trois milles au sud de ce monument, dans la direction de Gréco, et à plus de vingt milles de Mexico, on voit les ruines de deux autres temples célèbres, dont l'un était consacré au soleil et l'autre à la lune. La base du premier a environ quatre-vingt-six perches de longueur sur vingt-huit de largeur, et à peu près la même hauteur; et celle du second, quatre-vingt-six perches de longueur sur soixante-trois de largeur.

Torquémada a évalué à plus de quarante mille le nombre des temples qui existaient dans l'empire Mexicain. Clavigéro

(1) Un dessin de ce temple, fait par le conquérant anonyme, se trouve dans la collection de Ramusio. Il y en a eu un autre dans l'ouvrage du père Kircher, intitulé *Œdipus ægyptiacus*, et un troisième dans celui de Clavigéro, qui en donne la meilleure description. Gomara, Torquémada, Acosta, Herréra, Solis et le docteur Hernandez, dans l'histoire naturelle de Nuremberg, ont aussi décrit ce monument.

pense qu'ils devaient excéder de beaucoup ce nombre (1).

Clavigéro est d'avis qu'on peut, sans exagération, faire monter à un million le nombre des prêtres de l'empire Mexicain. Suivant le récit d'anciens historiens, celui des prêtres qui desservaient le grand temple s'élevait à cinq mille. Le souverain sacerdoce se conférait par élection. Les nations soumises conservèrent, long-temps après la conquête, leur clergé particulier. Nous renvoyons le lecteur au VIII.e livre de Torquémada et au VI.e de Clavigéro, pour les noms et devoirs des différens prêtres et prêtresses, leurs costumes, leurs fonctions, et la manière de vivre.

Les sacrifices formaient la partie principale de la religion des Mexicains. Chaque fête en avait un particulier. — Zumarraga dit, dans la lettre qu'il adressa au chapitre de son ordre, le 12 juin 1531, que plus de vingt mille victimes étaient immolées par an dans la capitale seulement. Clavigéro pense qu'il a voulu dire dans tout l'empire. Les historiens sont fort partagés d'opinion à cet égard. Suivant les autorités citées par Gomara, ce nombre aurait été de cinquante mille. Acosta rapporte qu'à un certain jour de l'année on en immolait cinq mille, et, à un autre, vingt mille. D'après d'autres écrivains, on en sacrifiait vingt mille à la déesse *Ténantzin*, sur la montagne de Tépéyacac. Torquémada, citant avec infidélité la lettre de Zumarraga, prétend que vingt mille enfans étaient annuellement offerts aux idoles. Suivant Las Casas, ces sortes de sacrifices n'excédaient pas cent par an.

Outre les sacrifices humains, il s'en fesait aussi de différentes espèces d'animaux et d'oiseaux. On offrait chaque jour au soleil un sacrifice de cailles.

Les cérémonies nuptiales étaient accompagnées de pratiques superstitieuses, mais du moins la décence y présidait. Le mariage était défendu entre personnes alliées au premier degré. Aucune union ne pouvait se faire sans le consentement des parents. L'âge de nubilité chez les hommes était de vingt à vingt-deux ans, et de seize à dix-huit chez les femmes. La polygamie était permise, et les rois et les sei-

(1) On trouve des vues de ces temples et des autres antiquités mexicaines dans l'ouvrage latin de Didaco Valadès Franciscano, intitulé : *Rhetorica christiana*, et dédié au pape Grégoire XIII.

gneurs avaient un grand nombre de femmes. Quelques historiens prétendent que cent cinquante des femmes de Montézuma Xocojotzin, avaient été grosses en même temps. Le pape Paul III et le conseil provincial de Mexico, déclarèrent que les Indiens qui voudraient embrasser le christianisme, devaient répudier toutes leurs femmes, à l'exception de la première qu'ils auraient épousée.

Les Mexicains n'avaient pas de cimetière. Ils déposaient les cendres de leurs rois et de leurs seigneurs dans les tours de leurs temples. Clavigéro dément deux assertions fausses qui se trouvent dans deux auteurs populaires. La première est d'Acosta, qui dit (liv. v, ch. 8.) qu'aux funérailles des seigneurs, tous les membres de leurs familles étaient sacrifiés; et l'autre de Solis, qui prétend que les cendres des rois étaient déposées à Chapotlépec.

Les Mexicains donnaient le plus grand soin à l'éducation de la jeunesse. Tous les enfants, même ceux de la famille royale, étaient allaités par leurs mères. Ils avaient pour maxime de tenir les jeunes gens des deux sexes constamment occupés. Les travaux et les châtiments étaient représentés sur des tableaux. Les écoles et les séminaires étaient confiés à des supérieurs et à des maîtres qui les instruisaient dans la religion, leur formaient les mœurs et leur enseignaient l'histoire, la peinture, la musique et les autres arts agréables, selon le rang et la fortune des enfants.

Les filles étaient placées sous la conduite de femmes respectables, et l'on ne permettait aucune communication entre les deux sexes. Les fils embrassaient ordinairement la profession de leurs pères. Ceux des rois et des principaux seigneurs avaient des tuteurs, et on leur confiait l'administration d'une ville ou d'une petite province pour qu'ils y apprissent l'art de gouverner.

Des soixante-trois tableaux dont le premier évêque de Mexico, don Antonio Mendoza, avait fait une collection, douze représentaient l'histoire de la fondation de Mexico et des conquêtes de ses rois; trente-six autres étaient des vues de cités tributaires de la couronne, et les quinze autres expliquaient une partie de l'éducation de la jeunesse et du gouvernement civil de ce pays (1).

(1) Cette collection, que Mendoza envoyait en présent à Charles V, ainsi que le bâtiment à bord duquel elle se trouvait,

Le gouvernement des Mexicains, d'aristocratique qu'il avait été jusqu'en 1352, devint ensuite monarchique et héréditaire. Toutefois, le roi était appelé au trône par la libre élection du peuple, et plus tard ce droit fut attribué aux principaux citoyens et aux nobles seulement. Ce fut à partir du règne d'Acamapitzin que la couronne devint élective. Les suffrages de la nation entière étaient représentés par quatre électeurs, qui appartenaient aux premières familles de l'État, et étaient le plus souvent de sang royal. Leurs pouvoirs électoraux expiraient à la première élection, à moins que la noblesse ne les choisît une seconde fois pour exercer ce droit. Le sceptre devint héréditaire dans la famille d'Acamapitzin. Il fut convenu qu'à la mort du roi, son frère lui succéderait, et à défaut de celui-ci, un de ses neveux, et s'il n'avait pas de neveu, un de ses cousins; de sorte que les électeurs avaient la faculté de choisir, parmi les frères et les neveux, celui qu'ils croyaient le plus digne de régner. Dans l'élection des rois, on n'avait aucun égard à la primogéniture. D'après une loi rendue par Montézuma I.er, le roi nouvellement élu devait entreprendre une guerre pour subvenir aux dépenses de son couronnement. Le gouvernement des rois, de paternel qu'il était dans les premiers temps de la monarchie, dégénéra, sous Montézuma II, dans le plus odieux despotisme. Le prince avait trois conseils suprêmes, qui étaient composés des principaux membres de la noblesse. Celle-ci était divisée en plusieurs classes, et les titres étaient, pour la plupart, héréditaires. On appelait les seigneurs *Tiatonni*, et les nobles *Pilli* et *Teuctli*. Ce dernier titre se portait comme un surnom.

Le territoire de l'empire Mexicain était réparti entre la couronne, la noblesse, les communautés et les temples; et il existait des plans ou tableaux sur lesquels se trouvait indiquée la propriété de chacun. Quoique les terres de la couronne, appelées *Tecpantlalli*, relevassent immédiatement du roi, certains seigneurs nommés *Tecpanpouhque* ou *Tecpantlaca*, en avaient l'usufruit. Les terres des nobles;

---

furent pris par un corsaire français. Thévenot les publia dans sa *Relation de divers voyages curieux*, en 1692. Ils avaient déjà paru à Londres, dans le tome IIIe. de la Collection de Purchas. En 1770, on publia à Mexico les lettres de Cortez, avec trente-deux gravures de tableaux de tributs, qui sont les mêmes que ceux de la collection de Mendoza.

qu'on appelait *Pillali*, étaient transmises par héritage de père en fils, ou étaient des récompenses que les rois accordaient à ceux qui avaient rendu quelque service à la couronne. Dans le partage des successions entre particuliers, on avait égard au droit d'aînesse; toutefois, si un père croyait son fils aîné incapable d'administrer son bien, il était libre d'en nommer un autre, pourvu cependant qu'il fît des réserves pour le reste de ses enfants.

Toutes les provinces conquises fesaient partie de l'apanage héréditaire de la couronne. Les taxes consistaient en substances minérales, fruits, animaux, oiseaux, coton, ambre, copal, et divers autres ouvrages de la nature et de l'art.

L'administration de la justice était confiée à une infinité de juges et de tribunaux. A la cour, comme dans toutes les villes considérables de l'empire, il y avait un magistrat suprême, nommé *Cihuacoatl*, et des décisions duquel il n'y avait point d'appel, pas même au roi. C'était lui qui choisissait les juges subalternes, et tous les receveurs des deniers publics compris dans sa juridiction, étaient comptables envers lui. Un autre tribunal nommé *Tlacatecatl*, composé d'un président du même nom et de deux juges appelés *Quauhnochtli* et *Tlanotlac*, connaissait de toutes les affaires civiles et criminelles de première et de deuxième instance. Il n'y avait point d'appel de sa décision en matière civile; mais si elle était criminelle, le condamné pouvait en appeler au Cihuatcoatl. Dans chaque quartier de la ville, il y avait un *Teutcli*, ou député du tribunal de Tlacatécatl, qui était annuellement élu par les habitants du quartier. Il en était de même de certains commissaires nommés *Centectlapixque*. Après les Teuctli venaient les *Taquilatoque*, ou courreurs, qui portaient les sommations des magistrats, et les *Topilli* ou officiers qui avaient mission d'arrêter les coupables.

Les décisions des juges devaient être conformes aux lois du royaume, qui étaient tracées sur des tableaux. Les premières furent faites par le corps de la noblesse; les rois devenus ensuite les législateurs de leurs états, se montrèrent religieux observateurs des lois jusques dans les derniers temps de la monarchie, qu'elles furent changées au gré des divers despotes qui occupèrent le trône. Clavigéro (lib. VII) a récapitulé les lois pénales en vigueur à Mexico, à l'arrivée des Espagnols. Quelques-unes, dit-il, font honneur à la prudence et à l'humanité des Mexicains, et sont une preuve de leur

amour du bon ordre ; tandis que d'autres étaient empreintes d'une rigueur qui approchait de la cruauté. Elles permettaient trois sortes d'esclavages. La première classe comprenait les prisonniers de guerre ; la seconde, les esclaves pour lesquels on donnait un prix considérable ; et la troisième les malfaiteurs ; mais la servitude n'atteignait par les descendants de ces esclaves.

Les antiquités mexicaines, telles que les temples, les murs, les fortifications, les routes, les ponts, les champs et les jardins flottants des lacs ; leur système agricole, leurs connaissances dans le commerce, l'industrie, la peinture, etc. ; tout indique les progrès que ce peuple avait faits dans les arts de la civilisation.

Les Mexicains, dit Clavigéro, ont la taille avantageuse et bien prise. Leur caractère, comme celui de toutes les autres nations de la terre, est un mélange de bon et de mauvais ; mais l'éducation corrige facilement leurs mauvaises qualités. Les anciens Mexicains avaient plus d'énergie et se montraient plus sensibles à la voix de l'honneur que ceux de nos jours. Ils étaient aussi plus intrépides dans le danger, plus adroits, plus actifs, plus industrieux ; mais ils étaient en même temps plus cruels et plus superstitieux.

Découverte et conquête du Mexique par les Espagnols. Vers le commencement de l'année 1517, des nobles et des soldats qui étaient partis d'Espagne trois ans auparavant, avec Pedro Arias Davila, gouverneur de Terre-Ferme, firent voile pour l'île de Cuba, dans l'intention de s'y établir ; mais n'y trouvant pas de terres vacantes, *Christophe Morantes*, *Lopez Ochoa*, et plusieurs autres d'entre eux, concertèrent le projet de se rendre sur le continent Américain. Ils furent secondés dans cette entreprise par Diégo de Vélasquez, gouverneur de Cuba. Il les engagea à aller chercher de nouvelles terres vers les côtes de la Véragua et de la Floride, qui avaient été découvertes par Christophe Colomb et par Jean Ponce de Léon, et leur fournit un navire pour cette expédition. Ils achetèrent deux autres navires, et ayant choisi pour capitaine *Francisco Hernandez de Cordova*, riche et vaillant habitant de l'île, et pour pilote *Anton. de Alaminos*, natif de Palos, ils s'embarquèrent à Santiago de Cuba, au nombre de cent dix soldats, et mirent à la voile, le 8 janvier 1517. Le pilote avait déclaré qu'en naviguant avec l'amiral Colomb, il avait souvent

exprimé le désir de tenter des découvertes vers l'ouest, ce qui les engagea à suivre cette route. Après une navigation dangereuse de vingt-un jours, ils découvrirent la pointe orientale de la Péninsule d'*Yucatan* (1), qu'ils nommèrent *Cabo-de-Cotoche* (2), et qui a été connue depuis sous le nom de la *Punta de las Dueñas*, ou la pointe des Dames. Ce fut là le commencement de la découverte de la nouvelle Espagne. Les habitants feignirent d'abord d'être charmés de voir les Espagnols, mais ils les attaquèrent ensuite et en blessèrent une quinzaine. On prit deux Indiens, dont l'un fut baptisé sous le nom de Julien, l'autre sous celui de Melchior.

La première bourgade que Cordova visita, renfermait trois édifices en maçonnerie, qui servaient de temples, et où se trouvaient une infinité d'idoles monstrueuses. Il longea la côte, et au bout de quinze jours il découvrit *Quimpech*, ainsi nommée par les Indiens; il lui donna le nom de *Saint-Lazare*, parce qu'il y débarqua le jour de la fête de ce saint. Plus tard, elle prit le nom de *Campêche*. Il mouilla près d'un autre village nommé *Pontonchan*, où il fut attaqué par les habitants, qui lui tuèrent quarante-sept hommes, et blessèrent tous les autres à l'exception d'un seul. Hernandez lui-même fut percé de douze flèches. Il donna à cette baie le nom de *Mala Pelea*, ou mauvais combat. Le pilote ayant soutenu que cette terre était une île, il remit à la voile pour Cuba, après avoir brûlé un de ses navires, faute de matelots pour le gouverner. En longeant la côte pour trouver de l'eau, il découvrit un golfe qu'il nomma *Estero de los Lagartos*, à cause de la

(1) Selon l'historien Bernal Diaz, le nom d'*Yucatan* fut donné par un malentendu. Les Espagnols demandèrent aux Indiens si le pays renfermait de l'or? Ceux-ci, croyant qu'ils voulaient savoir s'il y avait du pain, répondirent *Yuca-Tale*. La plante dont on fait le pain s'appelle *yuca*; *Tale* étant le nom de la terre sur laquelle s'élève cette plante, on forma de ces deux mots celui de *Yucatan*.

Gomara prétend que ce mot vient de *Tectécan*, qui veut dire je n'entends point, et que les Espagnols prirent pour le nom de la ville.

(2) Selon Diaz, les Indiens venaient dans douze canots pour les inviter à descendre à terre: ayant employé les mots *con escotoch*, *con escotoch*, qui signifient, venez à notre ville, on lui donna le nom de *Cotoche*.

quantité de lézards qui se trouvaient sur les bords. A la sortie de ce golfe, il survint bientôt une furieuse tempête. Le pilote, voulant éviter les vents et les courants, remonta vers le nord, et découvrit, quatre jours après, la côte de la Floride. Vingt hommes qui y débarquèrent pour faire de l'eau, furent attaqués par les naturels et forcés de regagner leurs navires à la nage. Sept furent blessés, parmi lesquels se trouvait le pilote; Berrio, le seul soldat qui eut échappé sans blessure au combat de Pontonchan, fut tué. Cordova passa ensuite par les petites îles nommées *Los Martires*, et arriva au port de Caraénas, à la Havanne, où il mourut dix jours après son débarquement. Cette expédition coûta la vie à cinquante-six Castillans (1).

An 1518. Le gouverneur de Cuba, Diégo Vélasquez, voulant achever les découvertes du pays d'Yucatan, fit partir une autre expédition composée de trois navires et d'un brigantin (2), montés par deux cent cinquante soldats Espagnols et quelques Indiens de Cuba, sous la conduite de *Jean de Grijalva,* natif de Cuellar, et des capitaines *Pédro de Alvarado*, *Francisco de Montéjo*, et *Alonso Davila.* Antoine de Alaminos s'embarqua comme pilote major; *Penalosa*, natif de Ségovie, en qualité de commissaire des guerres, et le père *Juan Diaz*, comme chapelain et curé. Le capitaine général ayant reçu ses instructions, l'escadre sortit du port de Santiago de Cuba, le 8 avril 1518, et doublant le cap de Saint-Antoine, après dix-huit jours de navigation, elle arriva à l'île de *Coxumil*, située à quelques milles de la côte orientale de Yucatan, où elle reconnut une ville, à laquelle Grijalva donna le

(1) *Bernal Diaz*, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva Espana*, cap. 1, 2, 3, 4, 5 et 6. Madrid, 1632.
Galvano, p. 51.
Gomara, *Hist. gen. de Las Indias*, lib. III.
Herréra, décad. II, lib. II, cap. 17 et 18.
Gomara dit que la défaite d'Hernandez eut lieu près la grande ville de *Ciampoton*, sur la côte d'Yucatan; que les Indiens, guidés par leur chef *Mociocoboc*, bravèrent l'artillerie des navires, et forcèrent les Espagnols à s'embarquer avec perte de vingt hommes tués et cinquante blessés, et que Hernandez lui-même y reçut trente blessures et retourna à Saint-Jacques.

(2) Suivant Herréra: P. Martyr dit quatre caravelles et environ trois cents hommes. Galvano dit quatre navires et deux cents soldats.

nom de *Santa-Cruz*, parce qu'il y arriva le jour de la Sainte-Croix. Les Indiens l'avaient abandonnée, mais on y trouva une femme de la Jamaïca, qui avait été jetée sur cette côte, deux ans auparavant, avec son mari et neuf autres personnes qui avaient été sacrifiées.

Huit jours après, l'escadre se trouva en vue de Potonchan. Une partie des équipages étant allée à terre, les Indiens, fiers de leurs derniers succès, les attaquèrent aussitôt; mais les Espagnols les repoussèrent avec perte et prirent possession de leur ville. Ils eurent néanmoins trois hommes tués et soixante blessés. Ils se rembarquèrent au bout de quatre jours. Le pilote, en se dirigeant vers l'ouest par la rade de *Boca de Terminos*, qu'il croyait une île, découvrit, quatre jours après, la rivière nommée par les Indiens *Tabasco*, et qui fut appelée par les Castillans *Grijalva*, du nom de leur général. Il y entra et débarqua sur une pointe de terre, à la distance d'environ une demi-lieue d'une ville indienne. Les habitants étant venus attaquer les Espagnols dans cinquante canots, Grijalva leur fit porter des paroles de paix, les invita à se soumettre à son grand prince, et à lui fournir des provisions en échange de grains de verroterie. Les naturels consentirent à trafiquer, mais ils ne voulurent pas entendre parler d'un roi, parce que, disaient-ils, ils en avaient déjà un. Le cacique, qui portait le même nom que la rivière, fit présent au général de plusieurs pièces d'or; et les Castillans en demandant encore, les Indiens répondirent *culuà, culuà*, ce qui veut dire passez outre. Il mit de nouveau à la voile, et, après deux jours de navigation, il arriva à la hauteur de l'île *Agualunco*, qu'il nomma *la Rambla*. Il se rendit de là à l'embouchure du fleuve *Tonala*, auquel il donna le nom de *Rio de San-Anton*, ou fleuve de Saint-Antonio. Il passa ensuite devant celui de *Guaçacoalco*. Bientôt après on aperçut *las Sierras-Nevadas*, ou montagnes couvertes de neige, et celles de *Saint-Martin*, ainsi appelées du nom du soldat qui les découvrit le premier. Pédro de Alvarado découvrit la rivière de *Papaloava*, qui, plus tard, a pris le nom de ce capitaine. De là il se rendit à l'embouchure d'un autre fleuve, le *Rio de Vanderas*, ainsi nommée à cause de bannières blanches déployées par les Indiens qui y avaient été envoyés par Montézuma, roi du Mexique. D'après les ordres de Grijalva, le capitaine Montéjo débarqua avec une partie des siens. Quoique Julien l'interprète n'entendit point cette

langue, qui était celle du Mexique, on trouva les moyens de trafiquer avec les Indiens et de se procurer des provisions, et de l'or pour la valeur de quinze mille écus. Ce fut en cet endroit que Grijalva prit possession du pays au nom du roi son maître, et lui donna le nom de la *nouvelle Espagne* (1). Six jours après, il remit à la voile et reconnut quatre îles, 1°. *Isla Blanca*, ou *île Blanche*, qu'il nomma ainsi à cause de la couleur de son sable; 2°. *Isla Verda*, ou *île Verte*, à cause de son ombrage; 3°. *Isla de los Sacrificios*, parce qu'on y trouva cinq hommes qui venaient d'être sacrifiés; 4°. *Isla de Saint-Jean d'Ulua* (2), qu'il trouva fort commode pour former un établissement.

Dans ce dessein, il envoya Pédro de Alvarado à bord du navire St.-Sébastien, pour chercher des renforts à Cuba (3). Il avait perdu dix hommes qui étaient morts de leurs blessures, et tous les autres étaient tristes et découragés. Continuant la navigation, il découvre les montagnes de *Tustla* et de *Tuspa*, et arrive sur la côte de Panuco, qu'il trouve couverte de villes populeuses. Le navire de Davila étant entré dans une rivière (4), fut assailli par une flottille de canots indiens, contre lesquels Grijalva fut obligé d'employer toutes ses forces. Il prit ensuite le parti de retourner à Cuba. Après avoir fait radouber son plus grand navire au fleuve de Tonala, il fit voile pour le port de Santiago, où il arriva le 15 novembre 1518, après un voyage de quarante-cinq jours.

Grijalva, après avoir été très-mal reçu de Vélasquez, qui lui reprocha de n'avoir formé aucun établissement dans l'île qu'il venait de découvrir, prépara une nouvelle expédition, composée de dix navires, pour continuer ses découvertes.

(1) Un soldat ayant dit qu'il lui semblait être dans une nouvelle Espagne, le nom en est demeuré à cette vaste contrée.

La province d'Yucatan forme l'intendance de Mérida.

(2) Ainsi nommée en l'honneur de la fête de saint Jean : c'était aussi le nom du commandant. L'interprète, interrogé sur des sacrifices que les Indiens venaient de faire, répondit *Culua*, voulant désigner les Mexicains, d'où est venu le mot *Ulua*.

(3) Gomara dit que le gouverneur avait déjà expédié Christophe de O'id pour avoir des nouvelles de l'expédition ; mais une tempête l'avait forcé de retourner à Cuba sans avoir pu se procurer aucun renseignement.

(4) Nommée par cette raison *Rio de Canoas*, *rivière des Canots*, et ensuite rivière de Grijalva, ou de Panuco.

Ses dépenses montaient déjà à vingt mille écus. Voulant assurer le succès de son entreprise, il envoya Juan de Salcédo à l'île Espagnole pour obtenir l'approbation des pères Hiéronimites, et fit partir pour l'Espagne son aumônier Bénito Martin, à l'effet de solliciter l'autorisation du roi. Ce religieux fut parfaitement accueilli ; il demanda et obtint d'être nommé abbé de cette île, dont il avait apporté des productions pour les montrer à la cour.

Vers le même temps, Gonzalo de Gusman arriva de Cuba avec ordre de seconder les efforts de Martin, conjointement avec Panfilo de Narvaez. L'évêque de Burgos, alors président du conseil des Indes, accepta les conditions que lui proposa Vélasquez, et signa, à cet effet, une capitulation à Barcelone, le 13 novembre 1518. D'après ce traité, on accorda à ce capitaine le titre d'Adélantado à vie, de toutes les terres qu'il avait découvertes, et de celles qu'il pourrait découvrir à l'avenir à ses propres dépens; et il fut convenu qu'il recevrait, lui et un de ses héritiers, leur vie durant, le quinzième des bénéfices provenant de ces découvertes, et qu'après avoir peuplé et pacifié quatre îles, et s'être assuré le commerce d'une d'entre elles, il lui serait alloué, à lui et à ses héritiers, la vingtième partie de tous les revenus qui en proviendraient. On lui fit présent des provisions qui se trouvaient à la Havane; on lui assigna une pension de trois cent mille maravédis sur lesdites terres, et on lui donna vingt arquebuses et les facilités de lever des troupes pour l'expédition. On lui permit aussi de faire le commerce pendant dix ans sans payer aucun droit, et le gouvernement s'engagea de lui envoyer des médecins, des chirurgiens et des prêtres, et d'obtenir une bulle du Pape pour les Castillans qui mourraient dans cette expédition.

Vélasquez s'occupa ensuite de trouver un général à qui il pût confier le soin de l'expédition. Il en offrit d'abord le commandement à *Baltazar Bermudez*, natif de Cuellar, qui le refusa; il s'adressa ensuite à *Antonio Vélasquez Borrego*, et à *Bernardino Vélasquez*, ses parens; mais *Hernando Cortez* (1) lui ayant été fortement recommandé par *Amador de Lares*, trésorier du roi à l'île Espagnole, et par le secrétaire *Andres de Duéro*, fut nommé capitaine

(1) Cortez naquit en 1485 de parents nobles, mais pauvres, à Médellin, ville d'Estramadure. Il fit ses études au collége de Sa-

général de l'expédition destinée à faire le conquête de la nouvelle Espagne.

Il mit à la voile de Santiago de Cuba le 18 novembre 1518, avec plus de trois cents soldats. Il passa par le port de Macaça, et, longeant la côte, il aborda à la ville de Trinidad, où il trouva des provisions et des renforts. Il donna ordre au capitaine Diégo de Ordas, ami de Vélasquez, de se rendre, avec sa caravelle, au cap de St.-Antoine. Ensuite il fit embarquer cent soldats de Grijalva, avec des Indiens pour le service, et plusieurs personnes de condition.

Vélasquez donna ordre à *Francisco Verdugo*, son beau-père, et son lieutenant dans la ville de Trinidad, d'arrêter Cortez, dont il avait révoqué les pouvoirs; mais cet alcade n'osa pas exécuter la commission qu'il avait reçue, et Cortez fit voile pour la Havane.

Pédro Barba, qui en était le commandant, ayant reçu ordre de l'arrêter, Cortez se hâta de faire embarquer ses chevaux, au nombre de seize, et ordonna de mettre à la voile pour se rendre au cap de St.-Antoine. Il sortit du port de la Havane le 10 janvier 1519. La flotte consistait en onze navires (1), ayant à bord cinq cent huit soldats, cent dix officiers ou marins, des artisans, dix pièces de canon en bronze, une forte provision de poudre et de balles, treize arquebusiers, trente-deux arbalétriers, quatre fauconneaux, et quantité de mercerie et de quincaillerie pour trafiquer avec les Indiens.

Cortez divisa sa troupe en onze compagnies, et en plaça une à bord de chaque navire, sous le commandement d'un capitaine. Ces capitaines étaient *Alonso Hernandez Puertocarrèro*, *Alonso Davila*, *Diégo de Ordas*, *Francisco de Montéjo*, *Francisco de Morla*, *Francisco de Sancédo*, *Juan de Escalante*, *Juan de Vélasquez de Léon*, *Christoval de Olid*, et *Pédro de Alvarado; Francisco de Orosco*, qui avait servi dans les armées d'Italie, fut nommé capitaine d'artillerie : Anton. de Alaminos eut la charge de pilote major.

---

lamanque, en 1504, et passa à Saint-Domingue avec des lettres de recommandation pour le gouverneur Ovando, son parent. En 1511, il se rendit à Cuba avec Diégo Vélasquez, que Diégo Colomb avait envoyé faire la conquête de cette île.

(1) Le plus grand navire n'était que de cent tonneaux; il y en avait de soixante, et d'autres moins grands.

En traversant le golfe de Cuba à Yucatan, la flotte fut dispersée par une tempête; mais les navires se rassemblèrent à l'île de Coçumil, que Grijalva avait nommée Santa Cruz. Cortez campa sur le bord de la mer, et s'y reposa pendant trois jours. Ayant appris des Indiens que, sur la côte voisine, se trouvaient quelques hommes barbus, il envoya à leur recherche André de Tapia, qui trouva l'espagnol Geronimo de Aguilar, qui, en allant de Darien à St.-Domingue avec Valdivia et quatre autres Espagnols (1), avait fait naufrage sur la côte d'Yucatan, et était resté, pendant plusieurs années, esclave des Indiens de cette contrée. Il avait appris leur langue et fut très-utile à Cortez.

Avant de quitter Coçumil, on détruisit les idoles du temple de cette île, et on les remplaça par une image de Sainte-Marie.

Cortez partit de Coçumil le 4 mars 1519, et cotoya la péninsule d'Yucatan jusqu'à la rivière de Chiapa, ou Rio de Grijalva (dans la province de Tabasco), où il arriva le 13 mars. Il remonta cette rivière dans des plus petits navires jusqu'au village de même nom, dont il s'empara après un combat opiniâtre. Le lendemain, plus de quarante mille Indiens, divisés en cinq corps, s'étant présentés en armes, Cortez réunit toutes ses forces et leur livra bataille, le 25 mars 1519, dans les plaines de *Ceutla*, village situé à une petite distance du premier. Soixante Castillans furent blessés, mais les Indiens perdirent plus de mille des leurs et furent complètement battus. Ils s'imaginaient que les canons étaient des êtres animés, et que l'homme et le cheval ne formaient qu'un même animal (2).

Cortez, voulant perpétuer la mémoire de ce triomphe, jeta, en cet endroit, les fondements d'une ville, qu'il nomma *Santa Maria de la Vitoria* (3), et qui devint par la suite la capitale de la province.

---

(1) Ces derniers avaient été sacrifiés et mangés.

(2) Gomara et autres auteurs disent qu'avant l'arrivée de sa cavalerie, commandée par Cortez, l'apôtre saint Pierre ou saint Jacques apparut sous les traits de *Francisco de Morla*, monté sur un cheval gris. Diaz remarque (cap. 34) qu'il ne fut pas permis à un pêcheur comme lui de voir ce prodige.

Voyez Herréra, déc. II, lib. III, cap. 11, 12, 13, et lib. IV, cap. 6, 7, 8, 11 et 12.

(3) Cette ville, connue sous le nom de *Notre-Dame de la Vic-*

Le chapelain Bartholeméo d'Olmédo se servit de l'interprête Aguilar, pour expliquer la religion chrétienne aux Indiens, qui, en signe de soumission, présentèrent à Cortez quelques objets en or, de grosses toiles, et vingt jeunes esclaves, qui furent réparties entre les officiers. De ce nombre était la belle et célèbre *dona Marina*, qui échut à Alonso Hernandez de Porto Carréro, et qui, ayant appris l'espagnol, servit beaucoup, comme interprète, à la conquête du nouveau monde.

Cortez prit possession du pays au nom du roi d'Espagne, et n'y trouvant pas d'or, se rembarqua et cotoya vers l'ouest. Il passa par le fleuve Tonala, ou de St.-Antoine, celui de Guaxacoalco, los Rios de Alovarado et de Vanderas, les îles Blanches et Vertes, et celle des Sacrifices, qui, tous ensemble, portent le nom de *Chalchiuhcuecan* (1), et, le 21 avril, entra dans le port de *St.-Jean d'Ulua*, lequel est situé à soixante ou soixante-dix lieues de la ville de Mexico. Le vendredi saint, il débarqua ses soldats, les chevaux et l'artillerie sur un terrain sablonneux, où croissaient quelques arbres fruitiers nommés *medanos*. Il fut reçu très-amicalement par *Teuthlile* et *Cuitlalpitoe* (2), gouverneurs des provinces de la côte, que la vue de la flotte avait frappé d'étonnement. Cortez, voyant près de quatre mille Indiens réunis sur le rivage, commanda une évolution de cavalerie et une décharge d'artillerie. Cet expédient eut l'effet désiré et leur causa la plus grande frayeur. Teuthlile offrit à Cortez des morceaux d'or, divers ouvrages en plumes, dix charges de vêtements en coton fin, et une grande quantité de vivres. Cortez ayant exprimé le désir de voir leur empereur Montézuma, Teuthlile partit pour en solliciter la permission, en emportant avec lui les dessins

---

toire, et de *Tabasco*, fut bâtie dans une île de trente-six milles de longueur, et de sept à huit de largeur, située à l'embouchure de Rio Grijalva, sous le 18° 34' de lat. n., et le 95° 56' de long.; elle devint la capitale du pays; mais après plusieurs invasions des Anglais, elle fut dépeuplée, et on fonda, à une plus grande distance de la côte, une autre petite ville nommée *Villa Hermosa*; *Tlacotlapan* fut la capitale de la province et la résidence du gouverneur. (*Herrera*, *novus orbis*, cap. 10. — *Clavigéro*, lib. VIII, sect. 4.)

(1) Selon Clavigéro: Herréra écrit *Chalchicoeca*.

(2) B Diaz écrit *Tendile* et *Pitalpitoque*; Herréra, *Teuthlille* et *Pitalpitoe*; Solis et Robertson, *Pilpatoc*.

des navires et des canons, qu'il avait fait tracer sur des toiles de coton blanches.

Dans ces premières conférences que Cortez eut avec les Mexicains, il fut obligé d'employer deux interprètes qui parlaient des langages différents. Dona Maria expliquait à Aguilar, en Maja, ce que les Mexicains lui disaient dans leur langue, et Aguilar le transmettait à Cortez en espagnol.

Montézuma crut devoir consulter les devins avant de répondre à la demande de Cortez. Ceux-ci lui ayant conseillé de ne pas admettre ces étrangers à sa cour, Teuthlile eut ordre de retourner auprès de Cortez, accompagné d'un ambassadeur pour lui signifier son refus, et lui offrir en même temps un grand nombre d'objets en or et en argent artistement travaillés, dont ceux de ce premier métal valaient plus de vingt-cinq mille castillans. Au bout de sept jours, Teuthlile revint (1) accompagné d'un seigneur (2) du Mexique et de cent hommes que Montézuma avait chargés de porter ces riches présents. Cortez en témoigna beaucoup de reconnaissance; mais il pressa l'envoyé de renouveler sa demande au nom de son maître, le plus puissant roi de l'est. Teuthlile chercha à lui donner, à cette occasion, une idée de l'empire mexicain, ainsi que de sa puissance, et l'invita surtout à renoncer au projet qu'il avait de faire une visite à la cour. Toutefois, voyant que Cortez insistait vivement, Teuthlile se met en route pour Mexico. Au bout de six jours, il retourne au camp des Espagnols, avec un nouveau présent destiné pour le grand roi d'Espagne, et il répète à Cortez que son seigneur Montézuma persistait dans son refus. Le lendemian, on ne vit plus un seul Mexicain sur la côte, ce qui donna beaucoup d'inquiétude aux Espagnols.

Sur ces entrefaites, arrivèrent cinq députés du chef de Champoalla, ville située à la distance de vingt-cinq milles, qui, ayant entendu parler de la victoire de Tabasco, envoyait demander aux Espagnols de l'aider à secouer le joug mexicain. Cortez accepta l'alliance de ce chef de Totonacas, et se disposa à partir pour Champoalla, malgré les instances de plusieurs de ses compagnons, qui l'engageaient à retourner à Cuba.

(1) La distance de ce port à la capitale était de soixante-dix lieues.

(2) Bernal Diaz le nomme *Quintalbor*, nom qui, selon Clavigéro, n'est pas mexicain.

Il apaisa leurs craintes, leur persuada de le suivre, et reçut d'eux le titre de *capitaine général* et de *juge souverain*, auquel il paraissait avoir renoncé, parce qu'il l'avait tenu du gouverneur de Cuba. Il lui fut en outre adjugé le cinquième de tout l'or qui se trouverait dans le pays, après avoir fait la part du Roi. Cortez ayant nommé des magistrats pour la nouvelle colonie qu'il voulait établir, se rendit à Champoalla (1), grande et belle ville dont le chef lui fit l'accueil le plus flatteur, lui présenta des objets d'or de la valeur de 1,000 sequins, et lui envoya quatre cents hommes pour le transport de ses bagages. Les Espagnols se rendirent de Champoalla à la petite ville de *Chiahuitztla* qui en est éloignée de douze milles. Cette dernière, située sur une colline escarpée, avait un port (2) du même nom, à trois milles au-dessous d'elle, que Montéjo découvrit. Il y trouva le chef de la ville ainsi que celui de Champoalla. Dans le même temps arrivèrent à Chiahuitztla les percepteurs des tributs royaux, qui reprochèrent aux Totonacas leur trahison, en leur déclarant que, pour apaiser la colère de l'empereur et expier leur crime, il fallait sacrifier vingt victimes. Le peuple en fut consterné, et les deux seigneurs ne sachant quel parti prendre, délibéraient sur ce qu'ils avaient de mieux à faire, quand Cortez les tira d'embarras en emprisonnant les percepteurs. Mais pour se concilier l'amitié de ces Mexicains et la bienveillance de leur souverain, il en remit deux en liberté à l'insu des Totonacas qui voulaient les immoler et les fit partir secrètement pour Mexico. Les Totonacas mirent une armée à sa disposition (3). Cortez profita des bonnes dispositions de ce

(1) Située à quatre lieues de la Véra-Cruz. Il ne faut pas confondre cette ville, dit Lorenzana, qui la nomme *Cempoala*, avec celle de Zempoal, ville de l'archevêché de Mexico, à douze lieues de cette capitale. Cortez la nomma *Séville*, à cause de sa grandeur, et les Espagnols *Villa Viciosa*, à cause de ses beaux jardins et sa belle position. On juge par ses mines, de l'étendue de cette ville; mais on ne sait pas au juste quelle était sa population. Torquémada la porte, dans un endroit, de vingt à trente mille individus; dans un autre, à plus de cinquante mille, et dans l'avant-propos du premier volume, à cent cinquante mille. Elle fut dépeuplée au 16e. siècle.

(2) Ce port est nommé par Solis et par Robertson *Quiahistlan*, mais ce mot, dit Clavigéro, n'est pas mexicain.

(3) Les Indiens, qui se soumirent librement à Fernand Cortez, furent distingués par le nom de *Indios mansos*, ou Indiens pacifiques: les rebelles, par celui de *Indios bravos*, Indiens guerriers.

peuple pour jeter les fondements d'une colonie dans leur pays; et il choisit à cet effet une plaine située au pied de la montagne de Chiahuitztla, à douze milles de Champoalla, et près du nouveau port du même nom, pour y bâtir *Villa Rica de la Véra Cruz* (1). Cette ville fut la première colonie que les Espagnols formèrent sur le Continent américain. Les Totonacas les aidèrent à y construire des cabanes ainsi qu'une petite forteresse capables de résister aux armes mexicaines.

A l'exemple des chefs de Champoalla et de Chiahuitzla, qui avaient ratifié, devant le notaire de l'armée, leur confédération avec les Espagnols, trente autres caciques des montagnes vinrent offrir à Cortez leurs services (2). Les receveurs ayant rendu, à Montézuma, un compte favorable de la conduite de Cortez, ce prince lui envoya de nouveaux présents en or pour la valeur de 1,000 sequins, qui lui furent offerts par deux neveux de Montézuma, à la tête d'une députation de la noblesse du royaume. Une évolution de cavalerie qu'on exécuta devant eux les frappe d'admiration, et ils retournèrent à la cour prévenus en faveur des Espagnols. Cortez allègue, pour justifier son agression, la nécessité où il se trouvait de chercher des provisions pour ses troupes.

Le roi de Champoalla craignant les effets de cette ambassade, voulut cimenter son alliance avec Cortez. Dans ce dessein, il lui offre une de ses nièces en mariage, et sept autres vierges richement dotées pour ses officiers. Cortez, avant d'y consentir, exigeait qu'elles abjurassent l'idolâtrie pour embrasser la religion chrétienne. Le chef répondit que son bon

---

(1) Ce surnom de Véra-Cruz lui vient de ce qu'on y arriva le vendredi saint.

Clavigéro remarque (lib. VIII, sect. 12) que presque tous les historiens ont été induits en erreur concernant la fondation de cette ville, en disant que la première colonie était située sur le Rio Antigua, et qu'il n'y avait que deux villes de ce nom, *Cruz Véeja* et la *Nuéva Véra-Cruz*, tandis qu'il y en avait trois, savoir: 1°. la première, établie près du petit port de Chiahuitztla, qui, en 1519, conserva seulement le nom de *Villa Rica*; 2°. l'ancienne *Véra-Cruz*, établie en 1523 ou 1524; 3°. la nouvelle *Véra-Cruz*, qui conserva encore le nom de *Véra-Cruz*, fondée vers la fin du seizième siècle ou le commencement du dix-septième, par le vice-roi, le comte de Monterey, et qui eut les priviléges de ville, en 1615, sous le roi Philippe III.

(2) Selon Herréra, les troupes *Totonaques* excédaient cent mille hommes. Diaz n'en a pas fait l'estimation.

peuple ne pouvait renoncer au culte des dieux qui leur donnaient la santé, l'abondance, et toutes les jouissances de la vie, et qui puniraient leur ingratitude de la manière la plus cruelle.

Cortez, indigné de cette réponse, ordonna à cinquante de ses soldats d'entrer dans le temple et d'en enlever les idoles. Les Totonacas, furieux, voulurent en tirer vengeance, mais ils en furent détournés par le seigneur de Champoalla et par quatre de leurs puissants prêtres, retenus prisonniers par les Espagnols, et qui, à l'instigation de Cortez, exhortèrent le peuple à brûler ses idoles les plus révérées. On substitua à leur place les emblêmes de la foi chrétienne, et on en confia la garde à un vieux soldat nommé *Juan Torrès*. Les huit vierges reçurent ensuite le baptême.

Cortez retourna à Villa Rica, où un navire commandé par *Francisco de Salcédo*, et amenant un renfort de deux officiers, de dix soldats, et de deux cavaliers, venait d'arriver de Cuba.

Peu de temps après, il aborda six autres personnes qui avaient été prises par un navire de la Jamaïque.

Cortez apprit, de Salcédo, qu'on avait donné à Diégo Vélasquez le titre d'adélantado avec le pouvoir de s'emparer des terres nouvellement découvertes, ce qui le décida à pénétrer dans l'intérieur du pays.

Avant de partir pour Mexico, Cortez fit signer par les magistrats de la colonie, et par les principaux officiers de l'armée, une requête au roi, pour demander que les titres de général et de principal juge lui fussent confirmés. Il lui adressa, en même temps, une lettre contenant la relation de tout ce qui lui était arrivé, et chargea deux de ses capitaines *Alonza Hernandez de Porto Carréro* et *Francisco de Montéjo*, d'aller les porter en Espagne, avec tout l'or qu'il avait pu ramasser. Ils mirent à la voile, le 16 juillet 1519, sur un navire commandé par le pilote major Antonio de Alaminos.

Vers le même temps, quelques marins et soldats formèrent le projet de s'emparer d'un navire pour aller, à Cuba, avertir Diégo Vélasquez (1), gouverneur de cette île, de tout ce

---

(1) Ce Diégo Vélasquez est le même dont, dit Lorenzana, parlent Solis, Herréra et Torquémada; c'est lui qui traversa Cortez par des rapports désobligeans qu'il adressait à Charles-Quint, de l'île de Cuba, dont il était gouverneur. Né à Cuellar, il avait été domestique de D. Barthélemi Colomb.

qui se passait. Ce complot fut dévoilé par un des complices *Bernaldino* de *Corea*. Cortez fit pendre deux soldats *Juan Escudéro* et *Diégo Cerméno*. Il se retira ensuite à Champoalla, où il fit venir Pédro de Alvarado qu'il avait envoyé avec deux cents hommes aux villages des montagnes pour y chercher des provisions.

Afin d'ôter tout moyen aux partisans de Diégo Vélasquez de retourner à Cuba, il prit la résolution hardie d'incendier la flotte à Villa Rica, et chargea de ce soin le sergent-major Jean de Escalante et quelques hommes de confiance, qui, ayant fait couler bas un ou deux navires, persuadèrent aux Espagnols que tous étaient rongés par les vers et hors d'état de servir (1).

Cortez fort de l'alliance des Totonacas, laissa cinquante hommes des plus âgés et des moins robustes à Véra-Cruz, sous les ordres du capitaine Juan de Escalante (2), et partit, le 16 août 1519, pour la conquête du Mexique, avec quatre cent quinze hommes d'infanterie, seize de cavalerie, six pièces de canon traînées par deux cents Totonacas, nommés *Tlamama ;* et quelques troupes prises dans la nation de ces derniers et commandées par quarante nobles qui lui servaient aussi d'otages.

Après une marche pénible de quatre jours à travers les montagnes arides du pays de *Xalapan* et de *Texotla*, il arriva à la grande ville de *Xocotla* (3), qui renfermait y

(1) Diaz, cap. 17 jusqu'à 60. Herréra, décad. II, lib. V, cap. 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14.
Gomara, lib. II, cap. 24 et 25.
Diaz dit (cap. 58 et 59) que Cortez fit détruire la flotte publiquement par ses officiers, afin de les rendre personnellement responsables de cette perte, et que ce fut Juan Escalante, ennemi de Vélasquez, qui y mit le feu.

(2) Gomara dit que *Pedro de Hircio* resta en qualité de commandant à Véra-Cruz. Diaz, en relevant cette erreur, remarque qu'il n'était pas même capable d'être caporal.

(3) Nommée *Zocotlan* par Diaz et Solis, et qui, selon Clavigéro, peut occasioner une erreur avec *Zacatlan*, située à trente milles de Tlascala, vers le nord. Cortez, dans sa deuxième lettre (*Carta de Relacion*), compare la forteresse de Xocotla à la meilleure forteresse d'Espagne.

Gomara dit (lib. II, cap. 25) que les Espagnols avaient nommé la ville de Zaelotan, *Castillo blanco*, parce que les maisons étaient construites en pierres blanches.

compris les bourgs vingt mille habitants vassaux du roi du Mexique. La garnison de cette ville était composée de cinq mille Mexicains. L'armée s'y reposa cinq jours et se dirigea sur *Iztacmaxtitlan*, ville de six mille habitants, située au sommet d'une montagne escarpée sur la frontière des Tlascalans.

Cortez attendit pendant huit jours que le sénat de cette nation lui eût permis de traverser son territoire, et, le 31 août, il entra dans la ville sans avoir reçu la permission qu'il avait demandée et sans éprouver de résistance. Il rencontra près de là un corps de quatre mille hommes qu'il mit en déroute avec la perte de cinquante ou soixante Otomies; vassaux de la seigneurie, que les Tlascalans disaient être les auteurs de ces hostilités. De leur côté les Espagnols eurent quelques blessés, et deux chevaux tués, que Cortez fit enterrer pour cacher leur mort aux Indiens.

Le jour suivant, l'armée se dirigea vers deux montagnes. Une division de mille Indiens se retira, à son approche, dans une position escarpée où la cavalerie espagnole ne pouvait agir, et où se trouvaient réunies des forces considérables (1) aux ordres de *Xicotenca*, général de la république de Tlascala. Celui-ci attaqua les Espagnols, mais les ayant imprudemment suivis dans la plaine, il y fut chargé par la cavalerie et forcé à la retraite après une heure de combat. Ses troupes se retirèrent dans les montagnes pour observer la marche des Castillans. Cortez alla camper sur une colline à dix-huit milles de la capitale de Tlascala. L'endroit où cette bataille se livra se nomme *Téoatzinco*, ou lieu d'*eau* sacrée.

Afin de forcer les Tlascalans à la paix, Cortez fit, le 3 septembre, une incursion dans les environs, avec sa cavalerie, cent fantassins, cent Champoallas, et trois cents Mexicains tirés de la garnison de Iztlomaxtitlan. Il brûle cinq à six hameaux, et fait quatre cents prisonniers, qu'il met ensuite en liberté à condition qu'ils iront en son nom offrir la paix.

L'armée Tlascalane, composée de dix divisions de dix mille hommes chacune, était campée à six milles de là, Xicotencatl

(1) Cortez assure que l'armée des Tlascalans était forte de cent mille hommes. Selon Diaz (cap. 63) et Solis, elle n'excédait pas quarante mille. D'autres historiens l'ont évaluée à trente mille seulement. Clavigéro (lib. VIII), dit seulement qu'elle était nombreuse.

la commandait. Le 5 septembre, ce jeune prince fit dire aux Espagnols que s'ils voulaient la paix ils n'avaient qu'à venir la chercher à Mexico, où ils seraient tous sacrifiés aux dieux et mangés par les Tlascalans; et pour leur prouver qu'il ne voulait pas les vaincre par la famine, mais bien par les armes, il leur envoya trois cents dindons et deux cents paniers de *Tamalli*. Cette manière de répandre et la vue d'une armée organisée couvrant une étendue de deux lieues, inspirent une telle inquiétude aux Espagnols, qu'ils se préparaient à la mort par la confession et les sacrements. Leur camp est attaqué par deux mille Indiens, qui y pénètrent sans obstacle, et qui auraient remporté la victoire si la désunion n'eût éclaté parmi les chefs qui commirent la faute de partager leurs forces. Les Espagnols les chassèrent de leur camp, et s'avancèrent sur le corps principal des Tlascalans. Ceux-ci se précipitèrent avec furie sur les lignes espagnoles, et y jetèrent le désordre. Enfin après quatre heures de combat, les Indiens se retirent avec une grande perte (1); les Espagnols n'ayant perdu qu'un seul homme, mais ayant soixante-dix des leurs et tous leurs chevaux blessés. Les Tlascalans firent enlever leurs morts du champ de bataille avec tant de promptitude, que les Espagnols n'en virent pas un seul.

Cortez fit une incursion dans les environs et brûla dix villages, dont un de trois mille maisons.

Le chef Xicotencatl, affligé de la perte de cette bataille, consulta les devins de Tlascala, qui lui répondirent que ces étrangers, comme enfants du soleil, étaient invincibles pendant le jour, et que pour les vaincre, il fallait les attaquer de nuit. Pour connaître les forces des Espagnols et la disposition de leur camp, Xicotencatl envoya cinquante hommes porter des présents à Cortez. Celui-ci, informé du but de cette démarche, par un des trois principaux Champolese, qui étaient des espions, les força, par des menaces, à révéler le plan de l'attaque qui devait avoir lieu la nuit suivante. Ensuite il fit couper le poignet ou le pouce à ces malheureux et les renvoya à leur chef.

Xicotencatl, se confiant dans l'oracle, marcha vers le camp avec dix mille hommes, mais après avoir vainement essayé

(1) Leur défaite fut occasionée, comme on l'apprit après, par la mésintelligence entre *Xicotencatl* et le fils du cacique, Chichimeca Teuctli, qui commandait dix mille hommes, et qui se retira. Son exemple fut suivi par ceux de *Tlèhuexolotzin*.

d'y pénétrer, il se retira. Une partie de l'infanterie et toute la cavalerie se mirent à sa poursuite.

Le triste état du messager que les Tlascalans avaient rencontré, le bruit de petites sonnettes que Cortez avait fait attacher à l'armure des chevaux, et la confiance des Espagnols, épouvantèrent tellement les Tlascalans, qu'ils s'enfuirent en désordre avec perte de cinquante-cinq hommes tués. Les Espagnols n'eurent que deux blessés et un zampoallan tué.

Montézuma redoutait la confédération des Tlascalans, qui étaient toujours en guerre avec son empire, et l'alliance de Cortez avec Ixtlilxochitl, son neveu et son ennemi. Ce dernier ayant déclaré la guerre à son frère, le roi de Tezcuco, se trouvait alors à *Otompan*, à la tête d'une armée formidable.

Effrayé de la révolte de plusieurs de ses provinces qui avaient suivi l'exemple des Totonacas, et après avoir consulté ses principaux officiers, il résolut d'envoyer à Cortez six nouveaux ambassadeurs suivis de deux cents hommes portant des présents (1). Ils avaient ordre de le dissuader de faire le voyage du Mexique.

Cortez les retint auprès de lui pour leur montrer sa supériorité sur les Tlascalans. Trois de leurs divisions qui étaient venues attaquer son camp furent battues dans deux combats sanglants. Ensuite il signa le traité de paix et d'alliance, proposé par Xicotencatl lui-même, avec la république de Tlascala, qui se soumit à discrétion (2).

(1) C'était un présent d'or de la valeur de 10,000 écus, avec dix balles de manteaux en plumes.

(2) Tlascala était la ville la plus considérable, dit Cortez (*Carta de relacion*) des pays d'Anahuac : elle était plus forte et plus peuplée et contenait autant de beaux édifices que Grenade, lors de sa conquête (sur les Maures en 1491). Trente mille personnes se trouvaient journellement à son marché. Le territoire de la république d'environ quatre-vingts lieues de circuit, contenait soixante mille maisons et cinq cent mille habitants, suivant le dénombrement, fait par ordre du sénat à la demande de Cortez (*Clavigéro*, lib. VIII, sect. 24). Le gouvernement, dit Cortez, ressemblait à celui de Venise, de Gênes et de Pise, parce qu'il n'y avait pas de chef revêtu de l'autorité suprême. Le pays de Tlascala abondait en maïs et en bled. Le mot *Tlascalli* signifie *Terre de pain*, *Tierra de Paz*. (Lorenzana-Carta de Cortez, sect. 2.) Gomara dit (lib. II, cap. 26) que le mot *Tlascallan* signifie pain cuit, ou

Vers le même temps, il arriva dans son camp un ambassadeur envoyé par la république de *Hucxotzinco*, et le prince *Ixtlilxochitl* de Téotlalpan, pour le complimenter sur ses victoires et pour lui offrir son alliance.

Les ambassadeurs de Montézuma firent de vains efforts pour détourner Cortez de venir à Mexico, et de conclure une alliance avec les Tlascalans qui l'avaient engagé à se rendre dans leur ville. Cortez satisfit à la prière de ces derniers, et, le 23 septembre 1519, il fit son entrée dans leur capitale (1), au milieu d'une population de cent mille âmes, sept jours après la ratification du traité. Pour gage de leur amitié, les chefs présentèrent à Cortez trente (2) jeunes femmes d'une rare beauté. L'Espagnol refusa d'abord en disant que la loi chrétienne ne permettait pas d'avoir plusieurs femmes; mais ensuite il en accepta quelques-unes pour tenir compagnie à Marina.

Pendant les vingt jours (3) qu'il resta à Tlascala, il se procura des renseignements exacts sur les forces mexicaines, sur la position de la ville, et sur la meilleure route à suivre pour y arriver.

Néanmoins la situation de l'armée après la dernière affaire était peu satisfesante. Cinquante-cinq soldats de l'expédition partie de Cuba étaient morts; un grand nombre souffraient de leurs blessures; le Pere Almédo, et le général lui-même étaient attaqués de la fièvre; et les mécontents disaient qu'il ne restait plus d'espoir d'arriver à Mexico. Plusieurs de ses soldats qui désiraient retourner à l'île de Cuba, où ils avaient abandonné de belles habitations pour le suivre, députèrent vers lui sept de leurs camarades, qui lui firent connaître leurs désirs, sans pouvoir changer sa résolution.

Cortez se mit en marche pour Mexico avec plus de cent mille Tlascalans, qu'il congédia à deux lieues de la ville, à

---

maison de pain : Cortez donne le nom de *Tascalteca* à la ville de Tlascala. Il a estropié beaucoup d'autres noms.

(1) Suivant Diaz, quatre des principaux nobles qui fesaient partie de l'ambassade, invitèrent Cortez à visiter leur capitale : ils lui témoignèrent leur surprise de ce qu'il restait chez un peuple voleur, pauvre et avili, indigne même d'être esclave.

(2) Herréra dit trois cents qui étaient condamnées à être sacrifiées.

(3) Selon Cortez; mais Diaz dit (cap. 69 à 72) que l'armée se reposa dix-sept jours à Tlascala avant de continuer sa marche vers Mexico. Clavigéro dit vingt jours.

l'exception de trois mille hommes (1). Le 14 octobre, il entra dans la ville de *Cholula*. Située dans une plaine fertile, elle renfermait environ quarante mille maisons (2); elle a été surnommée la Rome d'Anahuac. Les Tlascalans, considérés comme ennemis par les Cholulas, ne furent pas admis dans la ville; mais ils restèrent campés dans les environs. Les chefs et les nobles de Cholula étaient entrés dans un complot avec les Mexicains, pour massacrer tous les Espagnols, et vingt mille Mexicains (3) s'étaient rendus, dans cette intention, près de la ville, après avoir sacrifié à leurs dieux dix enfants de deux ans.

Afin de mieux cacher leurs projets, ils offrirent à Cortez tout ce qui lui était nécessaire pour continuer sa route, et des guerriers pour sa sûreté. Cortez accepta leur offre, et fixa au lendemain son départ. Quelques-uns de ses officiers, dont il prit conseil, proposèrent de se retirer à la ville de Tlascala ou à celle de Huexotzinco, qui était distante d'environ neuf milles; mais la majorité se rangea à l'avis du général. Il fut convenu que les troupes auxiliaires donneraient assaut à la ville, le jour suivant, au point du jour, et n'épargneraient que les femmes et les enfants. Les Espagnols se préparaient à cette scène sanglante, lorsque les Cholulans se présentèrent avec leurs chefs et quarante nobles. Cortez les accusa publiquement de trahison; et, à un signal donné, tous furent égorgés. Les Tlascalans auxiliaires entrent alors dans la ville, incendient les maisons et les temples, et massacrent plus de six mille Cholulans. Le reste des habitants s'enfuit dans les montagnes, et la ville est livrée au pillage. Les Espagnols s'emparèrent des pierres précieuses, de l'or et de l'argent; et les Tlascalans prirent les vêtements, les plumes et le sel. Cortez donna une partie de ce butin à Xicotentcatl, qui venait d'arriver à son secours avec vingt mille hommes envoyés par la république de Tlascala. Les Cholulans vaincus, se soumirent à la couronne d'Espagne, et renouèrent leur ancienne alliance avec les Tlascalans. Cortez publia alors une amnistie

(1) Herréra dit six mille.

(2) Cette ville était située à dix-huit milles, au nord de Tlascala, et à environ vingt lieues à l'est de Mexico. On y sacrifiait annuellement au démon six mille garçons. (*Torquémada*, lib. I, lib. IV, cap. 39.)

(3) Selon B. Diaz : Cortez dit cinquante mille.

générale, et peu de jours après, tous les habitants rentrèrent dans leurs foyers (1).

Cortez, encouragé par ces succès, et voulant intimider Montézuma, prévint les ambassadeurs mexicains, qu'attendu la conduite perfide qu'ils avaient tenue dans l'affaire de Cholula, il était déterminé à entrer dans Mexico, les armes à la main, et à lui faire tout le mal possible. Les ambassadeurs lui ayant proposé d'envoyer l'un d'entre eux auprès du roi, pour lui faire connaître son mécontentement, Cortez y consentit, et, au bout de six jours, il vit revenir le député avec un riche présent de dix plateaux d'or, de la valeur de 5000 *sequins*, quinze cents vêtements, et une grande quantité de provisions. Celui-ci remercia Cortez, au nom de son souverain, du châtiment qu'il avait infligé aux perfides Cholulans, et lui déclara que l'armée levée pour surprendre les Espagnols dans leur route, avait été assemblée par les nations Acatzinchèse et Itzocanèse, alliées des Cholulans, lesquels, quoique sujets de la couronne du Mexique, avaient pris les armes sans aucune autorisation du roi. Cortez feignit de croire à cette déclaration, qui paraissait conforme aux dispositions pacifiques de Montézuma; néanmoins les hostilités commencées contre la garnison de Véra-Cruz, par un puissant seigneur de la couronne de Mexico, furent une preuve indirecte de son inimitié.

Pendant son séjour à Cholula, Cortez apprit la triste nouvelle de la mort d'Escalante, gouverneur de la garnison de la Véra-Cruz, et de celle de six soldats tués dans un combat avec les Mexicains.

Quauhpopoca, seigneur de *Nauhtlan* (2), ayant reçu de Montézuma l'ordre de réduire les Totonacas à l'obéissance, et d'exiger d'eux le tribut accoutumé, ceux-ci invoquèrent l'appui d'Escalante, qui envoya une ambassade au chef mexicain, pour le détourner de son projet. Celui-ci répondit que si les Espagnols protégeaient ces rebelles, il les combattrait dans les plaines de Nauhtlan, pour décider l'affaire par la force des armes.

Escalante s'y rendit avec cinquante hommes d'infanterie,

(1) Diaz, cap. 60, p. 83. —Herréra, dec. II, lib. V, cap. 1 et 2. — Acosta, lib. VII, cap. 25. —Clavigéro, lib. VIII.

(2) Nommée par les Espagnols *Almeria*, ville située sur la côte du golfe du Mexique, à la distance de trente-six milles au nord de Véra-Cruz, et soixante-dix de Mexico.

deux de cavalerie, deux pièces de canon et environ dix mille Totonacas, qui, à la première attaque, furent mis en déroute. Les Espagnols soutinrent seuls le combat, et restèrent victorieux, grâce à leur artillerie et à la supériorité de leur tactique. L'ennemi fut forcé à se replier sur la ville voisine de Nauhtlan; mais la victoire coûta aux Espagnols leur gouverneur, qui mourut de ses blessures, trois jours après, et six ou sept soldats (1).

Après avoir séjourné quatorze jours à Cholula, Cortez continua sa marche pour Mexico, avec tous les Espagnols, six mille Tlascalans, quelques troupes de *Huexotzincari* et de Cholula. Arrivé à *Izcalpan*, village situé à quinze lieues de la capitale, les chefs l'avertirent que, des deux chemins qui y conduisaient, le plus court et le plus facile était obstrué par des arbres abattus exprès; et que dans l'autre il y avait des précipices, où il pouvait tomber dans une embuscade. Cortez choisit le premier, et, traversant une forêt de pins et de chênes, il gagna le sommet de la haute montagne de *Ithualco*, située entre les volcans de Popocatépec et d'Iztaccihuatl, d'où il découvrit la vallée délicieuse du Mexique.

Lorsque Montézuma avait appris le résultat de l'affaire de Cholula, il s'était retiré dans son palais de deuil, nommé palais de *Tlillancalmécatl*, où il pratiquait les austérités les plus sévères pour obtenir la protection des dieux. Il avait expédié quatre de ses nobles pour engager encore Cortez à retourner sur ses pas. Les ambassadeurs le rencontrèrent à Ithualco, où se trouvent des maisons de négociants de Mexico, et lui présentèrent différents présents en or, évalués à 1500 sequins, qu'il accepta. Ils lui offrirent en outre, de la part de leur roi, quatre charges d'or pour lui (2) et une pour chaque capitaine et soldat, et lui dirent que Montézuma s'engageait, de plus, à payer au roi d'Espagne un tribut annuel, à la condition que le général s'embarquerait aussitôt pour son pays natal. Cortez les remercia de leurs présents, et leur

(1) Selon Cortez, il eut des nouvelles de cette affaire à Cholula, mais il la tint secrète pour ne pas décourager ses soldats. C'est pour cela sans doute que les historiens disent qu'il était à Mexico quand il apprit cet événement. (*Clavigéro.*)

(2) La charge ordinaire d'un Mexicain était d'environ cinquante livres d'Espagne, ou huit cents onces, de sorte que la somme entière, vu le nombre des Espagnols, devait monter à trois millions de sequins.

déclara qu'il ne pouvait se retirer avant d'avoir eu une entrevue avec le roi de Mexico ; mais qu'alors si ce prince n'approuvait pas un plus long séjour dans ses États, il les quitterait sur-le-champ. Il congédia les ambassadeurs, et continua sa route par *Amaquémécan* (1), dont la population, y compris les hameaux voisins, s'élevait à deux mille âmes. De là il se rendit à *Tlalmanalco*, ville située à neuf milles de distance de l'autre. Il y fut bien accueilli de plusieurs chefs de cette province, qui lui présentèrent de l'or et des esclaves, et se plaignirent de l'oppression où les tenaient Montézuma et ses ministres.

En quittant Tlalmanalco, Cortez se dirigea vers *Ajotzinco*, ville qui s'élève sur le bord méridional du lac Chalco, où il reçut la visite du roi de *Tezcuco*, neveu de celui de Mexico, qui chercha encore à le détourner de son projet. De là, il marcha vers *Cuitlahuac*, ville située dans une île du lac, et qui communiquait à la terre par deux chaussées de deux milles de longueur. Il rencontra, sur la route de *Iztapalapan*, les deux princes de Tezcuco, *Ixtlilxochitl* et *Coanacotzin*, son frère, qui l'attendaient avec beaucoup de troupes pour le conduire à la cour de *Tezcuco*. Il accepta leur invitation, et entra dans cette ville qui était la plus grande et la plus peuplée du pays d'Anahuac (2). Il entra ensuite à *Iztapalapan*, grande et belle ville, bâtie à l'extrémité d'une presqu'île formée au midi par le lac de Chalco, et au nord par celui de Tezcuco. Cette ville renfermait environ douze à quinze mille habitants (3). Elle était gouvernée par le prince *Cuitlahuatzin*, frère de Montézuma, et héritier présomptif de la couronne de Mexico. Cortez fut accueilli par ce prince et par son frère *Matlatzincatzin*, seigneur de la ville de *Cojohuacan*, comme il l'avait été partout ailleurs. La route de cette dernière ville à la petite île de Mexico était payée

(1) Solis confond cette ville avec celle d'*Adjotzinco*. Il la place sur les bords d'un lac, tandis qu'elle en est éloignée de douze milles, et qu'elle est située sur la pente d'une montagne. *Amaquémécan*, nommée par les Espagnols *Mécaméca*, est la patrie de la célèbre religieuse *Jeanne Agnes de la Croix*. (*Clavigéro*, lib. VIII, sect. 31.)

(2) Le nombre des maisons, y compris celles des villes de *Huexotla*, *Coatlichan et Atenco*, qui étaient tellement raprochées, qu'on les prenait pour les faubourgs de Tezcuco, était de cent quarante mille. (*Clavigéro*, liv. VIII, sect. 33.)

(3) Cortez, *Carta de relacion*. Clavigéro dit douze mille maisons.

l'espace de sept milles ; elle était coupée de plusieurs canaux servant de communication entre les deux lacs, et sur lesquels il y avait des ponts-levis.

Cortez passa par *Mexcialtzinco*, d'où l'on aperçoit les villes de *Colhuacan*, de *Huitzilopocho*, de *Cojohuacan* et de *Mixcoac*, toutes situées sur les bords du lac, et arriva dans un endroit nommé *Xoloc*, à l'embranchement de deux chemins, et célèbre dans l'histoire du Mexique pour avoir été le camp de l'armée espagnole, lors du siége de Mexico. Il s'y arrêta une heure, pour recevoir plus de mille nobles mexicains, après quoi il fit son entrée dans la capitale, le 8 novembre 1519, sept mois après son arrivée dans le pays d'Ahahuac.

Montézuma l'accueillit de la manière la plus distinguée, et le conduisit dans un palais assez vaste pour loger les Espagnols et leurs alliés, dont le nombre, compris les femmes et les domestiques, était de plus de sept mille (1).

A la première entrevue que Montézuma eut avec Cortez, il lui offrit un grand nombre d'objets curieux en or, en argent et en plumes, et plus de cinq mille vêtements. Il en envoya également aux officiers et aux soldats. Cortez, à son tour, rendit sa visite à Montézuma, qui le traita de la manière la plus affectueuse, et lui accorda l'entrée dans tous ses palais et dans le grand temple, etc.

Mexico s'élevait dans une île du lac de Tezcuco, à quinze milles à l'ouest de la ville de ce nom, et à quatre milles à l'est de celle de Tlacopan. Elle communiquait au continent par trois chaussées revêtues de pierres. Celle de Tlacopan, à l'ouest, était de deux milles de longueur ; celle de *Tépéjacac*, au nord, de trois milles ; celle de *Iztapalapan*, au midi, de sept milles. Toutes les trois étaient assez larges, pour que dix cavaliers pussent y passer de front. Il existait un autre chemin plus étroit, par les deux aquéducs de Chapoltépec. La circonférence de la ville, non compris les faubourgs, était de plus de dix milles, et le nombre des maisons ne pouvait être moindre de soixante mille (2).

---

(1) Diaz, cap. 84, 85, 86 et 87. — De Solis, lib. III, cap 9 et 10. —Clavigéro, lib. VIII.

(2) Cortez dit (*Carta de relacion*) que cette ville était aussi grande que Séville et Cordova. Selon Herréra, elle était deux fois plus grande que Milan.

Torquémada, s'appuyant sur l'autorité de Sagahun et des au-

Cortez, ébloui des richesses de Montézuma, forma le dessein de s'en emparer. Il obtint d'abord d'une sentinelle la connaissance de l'endroit où étaient cachés les trésors du feu roi; mais la possession de ce trésor ne lui suffisait pas : il convoitait tous ceux de Montézuma. Jusque-là il n'avait rien laissé transpirer de la malheureuse affaire de Véra-Cruz : il en parla à Mexico, pour la première fois, à ses principaux officiers, et il se rendit avec eux et l'interprète Marina, au palais du roi, après en avoir demandé néanmoins la permission. Ce monarque les reçut avec bonté : il présenta en gage d'amitié, à Cortez, une de ses filles, et à ses officiers les filles de quelques seigneurs mexicains. Cortez fut interdit de ce procédé : il hésita un instant. Enfin il reprocha vivement au roi d'avoir excité les hostilités qui avaient eu lieu contre Véra-Cruz, et d'être cause de la mort de Juan Escalante et des autres officiers de cette garnison.

Montézuma, pour lui prouver son innocence et sa sincérité, fit partir sur-le-champ deux personnes de sa cour pour Nauhtlan, avec ordre d'amener Quauhpopoca et les autres chefs qui avaient pris part à l'attaque dirigée contre les Espagnols.

Cortez ne se contenta point de cette mesure. Il demanda que le souverain lui-même se remît en otage entre ses mains, jusqu'au retour de ses envoyés; et comme le roi paraissait indigné de cette proposition, un officier espagnol s'offrit pour l'enlever de force, et pour le tuer s'il fesait résistance. Montézuma, frappé de l'air féroce avec lequel cet officier prononça ces paroles, demanda à Marina ce qu'il disait : et pour éviter le danger dont il se voyait menacé, il se soumit et consentit à être transporté, avec les nobles qui l'entouraient, au quartier des Espagnols. Il y avait alors huit jours que Cortez était arrivé à Mexico.

Le roi était détenu depuis quinze jours, lorsque les deux messagers arrivèrent accompagnés de Quauhpopoca, du fils de ce seigneur et de quinze autres nobles accusés d'être complices de la mort d'Escalante. Cortez les interrogea, les me-

tres historiens indiens, affirme que Mexico contenait cent vingt mille maisons, estimation exagérée, en y comprenant même les faubourgs. Selon Gomara, Herréra et Clavigéro, il n'y avait que moitié de ce nombre de maisons. Le docteur Robertson ne porte la population qu'à soixante mille, ce qui la mettrait au-dessous de celle de Cholula, Xochomilco et Iztapalapan.

naça de la torture, obtint l'aveu qu'ils n'avaient rien fait que par l'ordre du roi, et les condamna à être brûlés vifs, comme coupables de trahison. Il se rendit ensuite près de Montézuma, et après lui avoir reproché de nouveau la mort des Espagnols, il ordonna à un de ses soldats de le mettre aux fers. Il fit enlever une quantité considérable d'arcs et de flèches, dont le peuple aurait pu s'emparer, et en fit élever un bûcher sur lequel Quauhpopoca et ses compagnons furent brûlés, en présence d'une foule d'Indiens qui croyaient que leur supplice avait été ordonné par le roi (1).

Cortez se rendit maître du roi d'Acolhuacan, de celui de Tlacopan; des seigneurs d'*Iztapalapan* et de *Cojohuacan*, frères de Montézuma, et de *Itzquauhtzin*, seigneur de *Tlatelolco*, et grand-prêtre de Mexico; et fesant croire à Montézuma que le roi d'Espagne était descendu du dieu et roi *Quetzalcoatl*, il l'engagea à se soumettre, ainsi que ses nobles, à son autorité. Il dressa acte de leur soumission, et exigea, en gage de leur fidélité, un tribut en or et en argent. Montézuma lui abandonna le trésor de son frère *Axajacatl*, qui servit à Cortez pour payer les dépenses qu'il avait faites dans l'île de Cuba, pour récompenser ses officiers et ses soldats, et fournir à de nouvelles dépenses (2).

Les nobles ne tardèrent pas à faire éclater leur mécontentement contre Cortez, et les prêtres persuadèrent à Montézuma, que si les Espagnols ne quittaient pas le pays, les dieux, dans leur colère, retireraient leur protection aux Mexicains, et leur refuseraient la pluie nécessaire aux fruits de la terre. Le prince, frappé de ces prédictions, pria Cortez de partir, et s'engagea à lui fournir tous les matériaux dont il aurait besoin pour construire des vaisseaux. Huit jours après, Montézuma envoya chercher le général, pour lui annoncer l'arrivée, dans le port de *Chalchiuhcuean*, de dix-huit navires semblables à ceux que les Espagnols avaient détruits, et pour l'engager à s'embarquer avec ses troupes.

---

(1) Solis cherche à faire croire qu'ils ne furent pas jetés vifs dans les flammes; mais Cortez dit lui-même qu'il les fit brûler vifs. (*Carta de relacion.*) — Herréra, dec. II, liv. VIII, chap. 9.

(2) Diaz l'évalue à 600,000 écus en or, outre l'argent, les ornements, le cinquième destiné au roi d'Espagne, et d'autres objets d'or artistement travaillés pour plus de 100,000 ducats.—Herréra, dec. II, liv. VIII, ch. 2, et liv. IX, ch. 5.—Diaz, ch. 88 et 99.—De Solis, liv. IV, ch. 1, 2, 4, 5.

Cortez crut d'abord que c'étaient les commissaires qu'il avait envoyés l'année précédente en Espagne; mais il apprit bientôt, par une lettre de Gonzale de Sandoval, gouverneur de Véra-Cruz, que cette flotte avait été expédiée par les ordres de l'évêque de Burgos, président des Indes. Panfilo Narvaez, qui commandait cette flotte, était autorisé à chasser Cortez du pays, et même à le tuer, parce qu'il n'avait rendu aucun compte au gouvernement, ni de son voyage, ni du pays qu'il avait découvert.

Cette expédition consistait en onze navires et sept brigantins, ayant à bord huit cents hommes d'infanterie, quatre-vingt-cinq de cavalerie, plus de cinq cents marins, douze pièces d'artillerie, avec une grande quantité de munitions. Le commandant débarqua ses troupes sur la côte de Chempoalla, et prit ses quartiers dans cette ville, où il fut reçu comme l'ami de Cortez. Celui-ci, sans perdre de temps, entra en correspondance avec lui, et employa tous les moyens pour le mettre dans ses intérêts. Il cacha en même temps à Montézuma le danger de sa position, en lui fesant accroire que c'était un renfort qu'on lui envoyait de l'île de Cuba.

Narvaez ne voulut entendre à aucune proposition d'accommodement, et se ménagea des intelligences secrètes auprès de Montézuma, qui lui avait envoyé de riches présents, et avait donné ordre de le traiter comme ami de Cortez. Narvaez députa, en même temps, trois personnes à Villa-Rica, pour sommer Sandoval de le reconnaître; mais celui-ci arrêta les envoyés, et les livra à son général, qui se voyait ainsi dans la nécessité de faire la guerre à ses compatriotes. Montézuma lui offrit des troupes; mais Cortez, craignant les Mexicains, demanda au sénat de Tlascala quatre mille guerriers pour l'accompagner, et envoya un de ses soldats, nommé *Tobilla*, à Chinantla, pour faire prendre les armes à deux mille hommes de cette nation belliqueuse. Il leur demanda aussi trois cents de leurs longues piques, pour être employées contre la cavalerie de Narvaez. Cortez laissa à Mexico cent quarante soldats (1), sous les ordres de Pédro Alvarado; et Monté-

(1) Gomara dit mille hommes et quatre-vingts chevaux. Selon Diaz, le nombre était de quatre-vingt-trois seulement. Dans les premières éditions des lettres de Cortez, le nombre est porté à cent quarante; dans les dernières, à cinq cents. (*Clavigéro.*)

zuma lui ayant fourni des provisions et des hommes pour porter les bagages, il partit de Mexico, au commencement de mai 1520, avec soixante-dix Espagnols et quelques nobles du pays qui voulurent l'accompagner une partie de la route. Il passa par Cholula, où il rencontra le capitaine Vélasquez, qui revenait de Coatzacualco, où il était allé à la recherche d'une rade plus commode pour les navires qu'il fesait construire. Il y trouva des vivres envoyés par le sénat de Tlascala; mais les quatre mille guerriers qu'il avait demandés n'y étaient pas. Le soldat Tobilla lui amena les trois cents piques de *Chinantla;* et à *Tapanacuetla,* village situé à la distance de trente milles de cette ville, il fut joint par le fameux capitaine Sandoval, avec soixante hommes de la garnison de la Véra-Cruz. Cortez fit faire de nouvelles propositions à Narvaez, qui refusa de les entendre. Alors il se décida à l'attaquer, et profitant d'une nuit orageuse, il pénétra dans Champoalla, le 27 mai, avec deux cent cinquante hommes armés de piques, de sabres et de poignards. Sandoval, à la tête de ses soixante soldats, parvint jusque dans l'intérieur du temple, malgré une grêle de flèches et de balles, attaqua le sanctuaire où Narvaez s'était fortifié, et s'empara de sa personne. Au lever de l'aurore, deux mille hommes de Chinantla arrivèrent pour être témoins de cette victoire, qui coûta la vie à quatre soldats de Cortez et à quinze hommes de Narvaez. Il y eut beaucoup de blessés de part et d'autre (1).

Cortez, se trouvant maître de dix-huit navires et de près de deux mille Espagnols, d'une centaine de chevaux et d'une grande quantité de munitions, méditait de nouvelles expéditions le long des côtes du golfe du Mexique, quand il reçut des nouvelles qui l'obligèrent à retourner à la capitale.

Le roi, les nobles et les prêtres s'étaient assemblés dans le palais pour célébrer la plus grande fête de l'année. Le capitaine Alvarado, craignant probablement quelque trahison, les avait attaqués vers la fin de leur danse, et avait massacré presque toute la noblesse mexicaine (2). Il perdit

(1) Herréra, decad. II, lib. IX, cap. 18, 19, 20 et 21, et lib. X, cap. 1, 2 et 3. — De Solis, lib. IV, cap. 6, 7, 8, 9 et 10. — Diaz, cap. 110-123. — Clavigéro, liv. IX, sect. 14.

(2) Selon Gomâra, six cents nobles assistèrent à cette fête. D'autres historiens disent qu'ils étaient plus de mille. Las Casas en ait monter le nombre à deux mille.

dans cette affaire sept de ses soldats. Le peuple, furieux, se souleva, brûla les barques construites par Cortez, et eût égorgé tous les Espagnols, sans l'intervention du roi qui les sauva du fer de ses sujets pour les laisser périr par la famine. Cortez, ayant laissé une centaine d'hommes à Villa-Rica, se mit en marche et arriva à Tlascala, le 17 juillet, où il fut bien reçu dans le palais du prince Maxixcatzin. Il y passa une revue de ses troupes, qui consistaient en treize cents fantassins, quatre-vingt-seize cavaliers, et plus de deux mille hommes Tlascalans fournis par la république (1). Le 24 juin, il entra sans obstacle dans Mexico, dont les rues étaient presque désertes. Son armée montait alors à neuf mille hommes. Cortez, par ses mauvais traitements, souleva la population entière contre lui, et se vit attaqué, dès le lendemain de son arrivée, par tous les habitants. Il courut les plus grands dangers, et eut huit hommes de tués et un grand nombre de blessés.

Le 26, l'action recommença, et dura presque tout le jour. Les troupes mexicaines, commandées par Cuitlahuatzin, frère du roi, laissèrent les rues couvertes de morts. Les Espagnols s'étant retirés dans leurs quartiers avec cinquante blessés, les Mexicains donnèrent un assaut général, dans lequel le roi reçut plusieurs blessures en cherchant à calmer leur fureur. Le 28, Cortez fit de vains efforts pour s'emparer du pont du premier canal. Cet échec ranime le courage des Mexicains, et cinq cents nobles se fortifient dans la partie supérieure du grand temple, d'où ils font pleuvoir une grêle de pierres et de flèches sur les Espagnols, que le peuple attaque en même temps dans les rues. Cortez envoie un capitaine avec une centaine d'hommes, pour déloger les nobles de leur position; mais ils sont repoussés dans trois attaques successives. Il fait alors cerner le temple par des Espagnols et par des Tlascalans, monte les degrés avec quelques hommes déterminés, arrive au faîte de l'édifice, et après une lutte épouvantable de trois heures, il passe le plus grand nombre des nobles au fil de l'épée. Le reste se précipite du haut du temple dans la rue, où, mêlés au peuple, ils se font tous tuer jusqu'au dernier. Après ce combat, Cortez met le feu au temple, et se retire dans ses quartiers avec une perte

---

(1) Suivant Clavigéro, Cortez dit (*Carta de relacion*) qu'il se trouva à Tlascaltécal avec tout son monde et son artillerie, montant à soixante-dix cavaliers et cinq cents fantassins.

de quarante-six Espagnols tués, tous les autres étant blessés (1). Dans la nuit, il réduisit en cendres trois cents maisons d'une des principales rues. Le lendemain, il s'empara de quatre ponts, et les jours suivants, de trois autres. Toutefois il songeait à la retraite et s'occupait à combler les fossés pour la faciliter, lorsque les Mexicains demandèrent à capituler, sous la condition qu'on leur rendrait leur grand-prêtre, qui avait été fait prisonnier à la prise du temple. Cortez y consentit, mais les hostilités n'en recommencèrent pas moins aussi vivement que jamais. Les Mexicains reprirent les ponts, qu'il fallut leur enlever de nouveau.

Sur ces entrefaites, Montézuma mourut de ses blessures, dans la cinquante-quatrième année de son âge, le 30 juin 1520, et dans la dix-huitième de son règne, après avoir été sept mois prisonnier des Espagnols (2).

Les Mexicains ayant renouvelé leur attaque avec une vigueur extraordinaire, Cortez se détermina enfin à effectuer sa retraite. Il la commença le 1er. juillet à la faveur de la nuit; mais à peine eut-il franchi le premier fossé, que les Mexicains coururent aux armes et assaillirent les Espagnols de tous côtés. Il en périt quatre cent cinquante dans cette nuit (3), et plus de quatre mille auxiliaires, parmi lesquels se trouvaient tous les Cholulans. Cortez perdit aussi quarante-six chevaux, toutes ses richesses et ses papiers. Le reste de l'armée, accablé de faim et de fatigue, et ayant beaucoup de blessés, continua sa marche par la ville de Tlacopan et celle

---

(1) Solis dit que Cortez courut le plus grand danger; que deux Mexicains vinrent se jeter à ses genoux sous prétexte d'implorer sa clémence; mais avec le dessein de se précipiter avec lui du haut du temple. Clavigéro observe que cette circonstance improbable ne se trouve pas dans les anciens historiens; que les balustrades en fer auxquelles il s'accrocha n'existaient pas chez les Mexicains.

(2) Suivant Cortez et Gomara, il mourut des suites de la blessure qu'une pierre lancée contre lui avait faite à la tête. Solis dit qu'il n'avait pas voulu la faire panser.

B. Diaz prétend qu'il se laissa mourir de faim. Herréra croit que sa blessure n'était pas mortelle; mais qu'il succomba à la douleur. Sagahun et autres historiens du Mexique apprirent qu'il fut tué par les Mexicains; et l'un d'eux raconte qu'il fut percé d'un dard, dont ils se servaient pour attraper les anguilles.

(3) *Noche triste y desgraciada*, ainsi nommée par les historiens espagnols.

de Tlascala, et fut continuellement harcelé par les troupes mexicaines.

Près de la ville d'*Otompan*, dans la vallée de Tonan, les Espagnols rencontrèrent une armée qu'ils présumèrent forte de deux cent mille hommes. Ils se crurent perdus; mais, encouragés par Cortez, ils engagèrent un combat qui dura quatre heures, et dans lequel ils auraient tous succombé, sans la bravoure de leur général, qui se fit jour, à travers les lignes indiennes, jusqu'au chef *Cihuacatzin*, qu'il tua, et dont il enleva l'étendard. Les Tlascalans se battirent en braves, et presque tous périrent. Plusieurs Espagnols furent tués et la plupart blessés (1).

Le jour suivant (8 juillet), ils continuèrent leur marche sur Tlascala, au nombre de quatre cent quarante, et arrivèrent à la ville de *Huéjotlipan* (2), sur le territoire de Tlascala. Ils s'y reposèrent trois jours; après quoi, ils se rendirent à la capitale, qui était à quinze milles de distance et où ils furent bien reçus.

Les soldats n'ayant plus ni armes ni chevaux, et ne pouvant oublier la désastreuse nuit du 1er. juillet, demandèrent à retourner à la Véra-Cruz. Mais Cortez, toujours occupé des moyens d'effectuer la conquête du Mexique, leur persuada d'attendre le résultat de la guerre qu'il allait faire aux seigneurs de la province de Tépéjacac, qui était limitrophe de celle de Tlascala. Ceux-ci s'étaient d'abord déclarés en faveur de Cortez, à l'époque de l'affaire de Cholula; mais ils venaient depuis peu de reconnaître la souveraineté du Mexique; et s'étant rendus maîtres du chemin de Véra-Cruz à Tlascala, ils avaient tué quelques Espagnols qui allaient de cette première ville à Mexico. Xicotencatl contribua beaucoup à déterminer Cortez à faire cette expédition. Il leva pour son service une armée de cinquante mille hommes (3).

Le général espagnol marcha contre *Zacatépec*, ville de la

---

(1) Herréra dit que vingt-mille Indiens furent tués, ce qui paraît exagéré. *Voyez* Diaz, cap. 124, 129. — Herréra, decad. II, lib. X, cap. 8, 9, 10, 11, 12 et 15. — Solis, lib. IV, cap. 17, 18, 19 et 20. — Clavigéro, lib. IX.

(2) Cortez et Herréra ont écrit *Gualipan*; Bernal Diaz, *Gualiopar*, et Solis, *Gualipar*.

(3) Le nombre des guerriers de Huexozinco et de Cholula qui se réunirent à Tzimpontzinco, ville de la république, s'éleva, dit-on, à cent cinquante mille.

confédération des Topejacans, avec quatre cent vingt Espagnols et six mille archers Tlascalans (1). L'ennemi leur ayant dressé une embuscade, il s'ensuivit un combat opiniâtre, dont les Espagnols sortirent victorieux (2). Cortez s'avança ensuite contre *Acatzinco,* ville située à dix milles de celle de Zacatépec, et dans laquelle il entra après un combat non moins rude que le précédent. Après avoir réduit en cendres plusieurs bourgades voisines, il prit la direction de la capitale de *Tépéjacac*, qui lui ouvrit ses portes sans résistance. Il condamna à la servitude un grand nombre d'habitants de la province, les marqua avec un fer chaud, et en ayant réservé un cinquième pour le roi d'Espagne, il répartit les autres entre les Espagnols et leurs alliés, suivant la coutume barbare de cette époque. Il fortifia ensuite cette ville, lui donna le nom de *Ségura della Frontéra* (3), et y laissa en garnison quelques soldats espagnols pour protéger le passage à la Véra-Cruz. Ce fut là le second établissement que les Espagnols formèrent au Mexique (4).

A la distance de quatre milles au sud, se trouvait la ville de *Quauhquéchollan* (5), où le nouveau roi du Mexique, *Cuitlahuatzin,* avait envoyé une armée de trente mille hommes pour s'opposer au passage des Espagnols. Le chef de la place, quoique entouré de ces troupes, n'en envoya pas moins sa soumission à Cortez ; et réunit ensuite ses forces aux siennes pour prendre la ville, aussi bien fortifiée par la nature que par l'art. Les Castillans étaient alors réduits à

(1) Diaz dit quatre mille.

(2) Plusieurs historiens rapportent que la nuit qui suivit la bataille de Zacatépec, les alliés des Espagnols firent un grand repas de chair humaine, rôtie sur des broches de bois ou bouillie dans cinquante mille chaudrons. Toutefois, ni Cortez, ni Diaz, ne parlent de ce souper, que Clavigéro regarde comme une fable.

(3) Elle ne conserva ce nom que peu de temps. Elle reprit celui de *Tepéjacac* ou *Tépéaca*, reçut, en 1545, le titre et les priviléges d'une ville espagnole, et fut comprise dans le marquisat donné à Cortez. (*Clavigéro*, liv. IX, sect. 27.)

(4) Cortez, *Carta de relacion, de la villa Segura de la Frontera de esta Nueva-España*, á 30 de octubre 1520.—Diaz, ch. 120 —Herréra, dec. II, lib. X, cap. 14, 15 et 16. — De Solis, liv. V, chap. 3.

(5) Nommée par les Espagnols, *Guaquéchula* ou *Huacachula.* Elle renfermait alors de cinq à six mille familles, et ne forme plus actuellement qu'un village.

trois cents combattants; mais ils comptaient plus de cent mille alliés. Lorsque Cortez y entra, les habitants, qui les premiers avaient commencé l'attaque, lui amenèrent quarante officiers mexicains qu'ils avaient faits prisonniers. Les autres se défendirent dans la principale maison de la ville, jusqu'à la dernière extrémité, et furent tous passés au fil de l'épée. Les vainqueurs poursuivirent l'ennemi, pillèrent son camp, et revinrent dans la ville chargés de butin.

Après avoir séjourné trois jours dans cette ville, Cortez marcha contre *Iztocan* (1), qui en était éloignée d'environ dix milles, et s'en empara après une légère résistance. Son armée était alors forte de cent cinquante mille hommes. Ces succès déterminèrent un grand nombre de villes à ouvrir leurs portes aux Espagnols. Les habitants de celle de *Xalatzinco*, qui s'élevait près du chemin de Véra-Cruz, furent vaincus par Sandoval. Ceux de *Técamachalco*, ville considérable du *Popolocannes*, se soumirent après une vigoureuse résistance, et deux mille d'entre eux furent faits esclaves. Le capitaine *Salcédo*, envoyé contre *Tochtépec*, grande ville sur la rivière de *Papaloapan*, et où il y avait une garnison mexicaine, fut tué avec quatre-vingts des siens. Sa mort fut vengée; car la ville tomba peu après au pouvoir de quelques cavaliers espagnols et de deux mille alliés, aux ordres des capitaines *Ordaz* et *Avila*. Cortez profita alors du renfort d'un autre parti envoyé à Narvaez par le gouverneur de Cuba, ainsi que de la Jamaïque, pour l'expédition de Panuco.

A cette époque, le mal vénérien (2) et la petite-vérole, apportée au Mexique par un esclave maure de Narvaez, y exercèrent de terribles ravages. Les premières victimes de ce fléau furent le prince Cuitlahuatzin, qui mourut vivement regretté des Mexicains, et le prince Maxixcatzin, qui le fut également des Tlascalans et des Espagnols. Cortez ayant laissé une garnison de vingt hommes dans Tépéjacac, sous le commandement de *Francisco de Orozco*, partit pour Tlascala. Il expédia en même temps, pour l'Espagne, le capitaine

---

(1) Cette ville, appelée Izcucan, par Cortèz, et Izucar, par les Espagnols, était habitée par trois ou quatre mille familles.

(2) Il est plus que probable que la maladie vénérienne était connue en Europe long-temps avant la découverte de l'Amérique. (Voyez la note qui se trouve à la fin de la traduction des Lettres Américaines de Carli; et Clavigéro, *dissertacion IX.*)

Ordaz, pour faire à l'empereur Charles-Quint le récit de ses opérations au Mexique, et envoya le capitaine *Avila* à l'île d'Hispaniola, pour solliciter des secours qui le missent en état de continuer ses conquêtes (1).

Deux cent mille Indiens sortirent de Tlascala, pour aller au-devant de Cortez. Arrivé dans cette ville, il ordonna la construction d'une flottille destinée à naviguer sur les lacs de Mexico. Il y fit la revue de son armée, qui se composait de cinq cent cinquante hommes de pied, de quarante cavaliers, de neuf pièces de canon, et d'une multitude innombrable d'auxiliaires (2). Quatre chefs tlascalans passèrent aussi en revue les forces de la république, qui s'élevaient à quarante mille combattants armés d'épées. Cortez, ayant arrêté le plan de la conquête du Mexique, se mit en marche le 28 décembre 1520, et, le dernier jour de cette année, entra dans *Tezcuco*, capitale du royaume d'*Acolhuacan*. Trois jours après, il conclut une alliance avec les seigneurs des trois villes voisines de *Huexotla*, de *Coatlichan* et d'*Atenco*.

Pour se venger des habitants d'Iztapalapan, dont le chef Cuitlahuatzin avait été cause du désastre du 1er. juillet, il laissa à Tezcuco une garnison de trois cents Espagnols et d'un grand nombre d'auxiliaires, aux ordres de Sandoval, et marcha contre Iztapalapan avec deux cents Castillans, plus de trois mille Tlascalans, et plusieurs nobles Tezcucans. Ils y entrèrent presque sans obstacle. Les Tlascalans mirent le feu aux maisons pendant la nuit; mais s'étant aperçus que l'eau des canaux se débordait et se répandait dans la ville, ils se retirèrent en toute hâte, avant qu'elle fût entièrement inondée. Deux Espagnols furent tués et plusieurs blessés. Suivant Cortez, il y eut six mille hommes de tués. Cette victoire lui procura l'alliance des habitants de Chalco (3), dont les nobles lui offrirent un présent en or de

(1) Clavigéro, liv. IX, sect. 32.

(2) Les Tlascalans disciplinés montaient à plus de cinquante mille. Il y avait en outre vingt mille hommes de Tersaico, et quarante mille de Chalco. Le nombre de ces auxiliaires fut encore considérablement grossi sur la route.

(3) Ville considérable, située sur les bords d'un lac d'eau douce. Solis dit qu'elle était voisine de celle d'Otompan, bien qu'elle en fût séparée par Tezcuco, et plusieurs autres villes. Il prétend aussi que les États de Chalco et de Tlascala étaient limitrophes. Ils sont néanmoins séparés l'un de l'autre par un bois de

la valeur de 150 sequins. La garnison mexicaine, forte de douze mille hommes, fut totalement dispersée.

Sandoval marcha contre *Zoltépec* avec deux cents Espagnols et quinze chevaux, et s'en empara. De là il se rendit à Tlascala, pour faire transporter à Tezcuco les matériaux nécessaires à la construction de treize brigantins (1). Il employa à ce transport huit mille Tlascalans, deux mille à celui des provisions, et trente mille escortaient le convoi qui, suivant Diaz, occupait une étendue de six milles de longueur. Il fit partir en même temps, pour l'île Espagnole, quatre navires de l'expédition de Narvaez, pour en ramener des hommes, des chevaux et des munitions de guerre.

Cortez, ayant donné tous les ordres nécessaires pour la construction des brigantins, partit au mois de mars 1521, avec trois cent cinquante Espagnols, vingt-cinq cavaliers, six pièces d'artillerie et trente mille Tlascalans, pour aller attaquer la ville de *Xaltocan*, qui s'élève au milieu d'un lac. Il la prit et la livra au pillage. Le lendemain, il entra dans la grande et belle ville de *Quauhtitlan*, qu'il trouva entièrement abandonnée. De là il marcha contre *Ténajoca* et *Azcapozalco*, dont il se rendit maître sans coup férir. Arrivé près de *Tlacopan*, d'où il comptait faire porter des propositions d'accommodement à la cour de Mexico, les habitants lui disputèrent l'entrée de cette ville avec leur intrépidité accoutumée. Il fallut donc en forcer le passage. Pendant les six jours qu'il y resta, les Tlascalans et les Tlacopans se livrèrent plusieurs combats meurtriers. Les Espagnols, ayant cherché à pénétrer par le chemin qui conduit aux fossés de Mexico, furent attaqués de toutes parts et forcés à la retraite, avec perte de cinq hommes tués et de plusieurs blessés. Après cet échec, Cortez retourna à Tezcuco. Deux jours après son arrivée dans cette ville, Sandoval en partit avec trois cents Espagnols, vingt cavaliers et un parti nombreux d'auxiliaires, et battit la garnison mexicaine d'*Huaxtépec*, ville située dans les montagnes à quinze milles au sud de Chalco. Il

---

quinze milles de longueur et par une partie du territoire de Huexotzinco. (*Clavigero.*)

(1) Le premier fut construit par Martino Lopez, soldat espagnol et ingénieur. Il fut lancé dans la rivière de Zahuapan. Les Tlascalans construisirent les douze autres sur ce modèle à Tlascala, d'où ils les transportèrent au lac qui en était éloigné de quatorze lieues.

s'empara ensuite de *Jacapichtla*, ville bâtie au sommet d'une montagne, et qui fut défendue avec acharnement. Cette défaite ne fit que redoubler l'audace de l'ennemi. Il envoya vingt mille hommes, dans deux mille canots, attaquer Chalco ; mais les habitants de cette ville, aidés de ceux de Heuxotzinco et de Quauhquéchollan, les forcèrent à la retraite. Sandoval y arriva après le combat.

Le 15 avril 1521, Cortez, ayant confié à Sandoval le commandement de Tezcuco, en partit avec trois cents fantassins espagnols, trente cavaliers et vingt mille auxiliaires. Il marcha d'abord sur *Tlalmanalco*, ensuite sur *Chimalhuacan* (1), et arriva à *Chalco*, qui est situé dans les montagnes, au sud de la vallée de Mexico. Son armée se grossit, chemin fesant, de vingt mille nouveaux alliés. Il prit sa route par *Huaxtépec*, *Jauhtépec* et *Xiuhtépec*, et entra sans obstacle dans la ville de *Quauhnahuac* (2), capitale de la nation de *Tlahuicas*, située à trente milles au sud de Mexico. Il n'en fut pas de même de *Xochimilco* (3), sur les bords du lac de Chalco, à douze milles de la capitale. Ses habitants opposèrent une résistance vigoureuse ; le cheval de Cortez y succomba à la fatigue ; il fut lui-même blessé et faillit tomber au pouvoir de l'ennemi ; tous ses soldats et ses deux principaux officiers, *Alvarado* et *Olid*, furent également blessés. Les Mexicains firent de vains efforts pour reprendre cette ville : ils furent repoussés avec perte de cinq cents hommes.

Cortez visita dans le plus grand détail tous les lacs de la vallée de Mexico, et se rendit ensuite à Tezcuco, où il fit creuser un canal d'un mille et demi de longueur, pour recevoir les brigantins. Sur ces entrefaites, les troupes auxiliaires qu'il avait sous ses ordres s'accrurent considérablement, et

(1) Il y avait et il existe encore deux endroits de ce nom ; l'un situé sur le bord du lac de Tezcuco, près de la presqu'île d'Istapalapan, et appelé simplement *Chimalhuacan* ; et l'autre qui se trouve dans les montagnes au sud de la vallée de Mexico, nommé *Chimalhuacan Chalco* ; c'est à ce dernier que Cortez se rendit. (*Clavigero*.)

(2) Nommée *Caadnabaced*, par Cortez, *Coadalbaca*, par Diaz, *Quatlabaca*, par Solis. Elle prit ensuite le nom de *Cucinabaca*. Ce fut une des trente concessions faites à Cortez par Charles V. (*Clavigero*, liv. X, sect. 9.)

(3) Mot qui signifie jardins et champs de fleurs, à cause des îles flottantes qu'on remarque dans le lac.

les Espagnols reçurent des renforts en chevaux, armes et munitions, par un navire arrivé à la Véra-Cruz.

Tout semblait promettre à Cortez un succès complet, lorsqu'il découvrit une conspiration ourdie par quelques Espagnols contre sa vie et celle des principaux officiers de son armée. Il fit pendre *Antonio de Villafaña*, chef des conjurés. et pardonna à ses complices, qu'il feignit de croire innocents; toutefois il jugea à propos de s'entourer d'une garde de soldats dévoués, pour la sûreté de sa personne.

Le 28 avril, il termina les préparatifs du siége de Mexico, fit lancer à l'eau ses brigantins, et passa la revue de son armée, qui consistait en huit cents fantassins, quatre-vingt-six cavaliers, trois grands canons de fer et quinze en cuivre. Il possédait un millier de poudre et une grande quantité de balles et de flèches. Le nombre des alliés s'élevait à deux cent mille.

Le 20 mai, il publia, sur la grande place du marché de Tezcuco, les réglements militaires qu'il avait rédigés à Tlascala (1). Il confia à Alvarado le commandement du camp qu'il avait à Tlacopan, et qui était composé de soixante-huit soldats, de trente cavaliers et de vingt mille Tlascalans, et qui était défendu par deux pièces de canon. Il devait intercepter tous les secours qui pourraient arriver aux Mexicains, de ce côté. Il nomma Christophe Olid mestre-de-camp et chef de la division destinée à agir contre la ville de *Cojohuacan*, et qui consistait en trente-trois cavaliers, cent soixante-huit soldats, plus de vingt-cinq mille alliés et deux pièces de canon. Il donna à Gonzalès de Sandoval le commandement de vingt-quatre cavaliers, de cent soixante-trois hommes de pied, avec deux canons et tous les auxiliaires de Chalco, de Huexotzinco et de Cholula, au nombre d'environ trente mille, et lui ordonna d'aller détruire la ville d'Iztapalapan, et de revenir ensuite prendre la position la plus favorable à l'investissement de Mexico. Cortez se réserva le commandement des treize brigantins, à bord desquels se trouvaient trois cent vingt-cinq Espagnols et treize fauconnaux. L'armée des assiégeants se composait donc de neuf cent dix-sept Espagnols et de plus de soixante-quinze mille auxiliaires (2).

(1) *Voyez* Clavigéro, liv. X, sect. 2.

(2) Les autres restèrent à Tezcuco, et dans les environs où on devait les envoyer chercher en cas de besoin. Le nombre total des alliés pouvait s'élever à deux cent quarante mille.

Le 30, il commença l'attaque du côté des lacs, avec les treize brigantins. Pendant vingt jours il pénétra vainement dans la ville, sans pouvoir s'y maintenir. L'armée, fatiguée par des attaques infructueuses si souvent renouvelées, demanda à Cortez de donner un assaut général avec toutes ses forces réunies, et le général s'y décida.

Sur ces entrefaites le frère et successeur de Montézuma mourut de la petite-vérole. Cuitlahuatzin, prince belliqueux, qui lui succéda, équipa une flottille de canots, et fit toutes les dispositions nécessaires pour opposer une vigoureuse résistance.

Cortez s'avança à la tête de vingt-cinq hommes de cavalerie, de toute son infanterie et de plus de cent mille auxiliaires. Les brigantins et environ trois mille canots formaient les ailes de l'armée, des deux côtés de la chaussée. Ayant pénétré sans obstacle dans la ville, il partagea son armée en trois divisions, pour déboucher sur la grande place par trois routes différentes (1). Les habitants abandonnèrent les revers des fossés, après une résistance simulée. Les Espagnols les ayant franchis se virent tout-à-coup assaillis par une multitude de Mexicains, et forcés de se retirer en désordre avec perte de plus de mille alliés, de soixante Espagnols tués ou faits prisonniers, et de sept chevaux perdus, ainsi que des canots, des armes et une pièce de canon. Cortez fut blessé et pris dans la mêlée; mais il fut délivré par un de ses soldats, qui abattit d'un coup de hache le bras du Mexicain qui le retenait captif (2). Les Espagnols regagnèrent leur camp par la grande route de Tlacopan.

Cependant les brigantins avaient remporté quelque avantage sur les lacs, et avaient fait prisonniers plusieurs nobles mexicains. Cortez envoya ces derniers à l'empereur, pour lui

---

(1) Suivant l'historien Robertson, Cortez avait résolu d'attaquer la ville sur trois points: 1°. du côté de Tezcuco, sur le bord oriental du lac; 2°. de celui de *Tacuba*, à l'ouest; 3°. et de celui de *Cuzocan* (Cojohuacan) au sud, parce que ces villes commandaient les chaussées qui conduisaient à la ville, et qu'elles avaient été bâties pour leur défense. Clavigéro remarque que du côté de l'est, il n'en pouvait exister à cause de la profondeur de l'eau, et que Sandoval n'était pas campé dans Tezcuco comme on l'a prétendu, mais dans Tépéjacac, du côté du nord.

(2) *Christoval de Oléa*, soldat de sa garde. Cortez avait été déjà sauvé par le prince *Ixtlilxochitl*, et par un brave Tlascalan, nommé *Temacatzin*.

proposer des conditions ; mais ce fut sans succès. Deux jours après cette défaite, il arriva des courriers à Cortez pour lui apprendre que les *Malinalchèse*, s'étant réunis aux Cohuicas pour détruire la ville de Quaulmahuac, avaient le dessein de franchir les montagnes et de venir attaquer le camp. Le capitaine *Tapia* marcha à leur rencontre avec deux cents hommes de pied, dix chevaux et une division alliée, les battit et les poursuivit jusqu'à la montagne sur laquelle s'élève la ville de *Malinalco*. Cette campagne de Tapia dura dix jours. Le lendemain de son retour au camp, il arriva des courriers Otomies, de la vallée de *Tollocan*, pour demander des secours contre les *Matlatzincas*, nation guerrière de la même vallée, qui se préparaient aussi à venir attaquer le camp espagnol. Sandoval marcha contre eux avec dix-huit cavaliers, une centaine de fantassins et soixante mille alliés, les dispersa et leur tua mille hommes. Ces défaites déterminèrent les nations vaincues à envoyer à Cortez des ambassadeurs pour lui proposer de conclure une alliance avec lui. Il l'accepta. Les Castillans avaient alors pour alliés le royaume d'Acolhuacan, les républiques de Tlascala, de Huexotzinco et de Cholula, presque toutes les villes de la vallée du Mexique, et les nations de *Totonacas*, de *Mixtécas*, d'*Otomies*, de *Tlahuicas*, de *Cohuixcas*, de *Matlazincas*, et plusieurs autres; de sorte que, outre les ennemis extérieurs, plus de la moitié de l'empire s'était armée pour la perte de l'autre, qui elle-même ne fit aucune démonstration en faveur de la capitale.

Cortez proposa de nouveau la paix ; mais les assiégés refusèrent d'entendre à aucune condition. Le siége durait alors depuis quarante-cinq jours. Cortez pénétra de nouveau dans la ville, avec ses Espagnols et cent cinquante mille alliés, renversa tout ce qui s'opposait à son passage et combla les fossés. Le 24 juillet, il y entra encore une fois avec des forces plus considérables que les jours précédents, et se rendit maître des trois quarts de la ville. Il ouvrit alors une communication avec le camp d'Alvarado, que celui-ci avait transporté près de Tlacopan ; et le 27, la jonction eut lieu.

Cortez, étant monté au haut du temple, vit que des huit quartiers dont la ville se composait, il en restait encore un à prendre. Il commença par faire mettre le feu à cet édifice, où les Mexicains adoraient une idole du dieu de la guerre. Il fit ensuite de nouvelles propositions de paix aux assiégés, qui les rejetèrent avec hauteur, et répondirent qu'ils avaient juré de périr jusqu'au dernier. Quatre jours se pas-

sèrent sans hostilités. Cortez entra de nouveau dans la place et donna un assaut général dans lequel douze mille Mexicains furent tués ou faits prisonniers. Les habitants consommèrent l'herbe, la racine, l'écorce des arbres et jusqu'aux insectes, plutôt que de se rendre. Cortez tenta de nouveau les voies de la négociation; mais, après trois jours de démarches infructueuses, il perdit tout espoir. Il recommença alors l'attaque avec toutes ses troupes, dont le nombre, non compris celles d'Alvarado, s'élevait à cent cinquante mille hommes. Le carnage fut si grand que, suivant le rapport de Cortez, il y eut plus de quarante mille hommes de tués. Les rues et les places publiques étaient couvertes de cadavres, et l'eau des canaux et des fossés était teinte de sang. L'infection qui se répandit dans la ville, après ce massacre, contraignit les Espagnols à l'abandonner; mais ils y rentrèrent le lendemain 13 août, et enlevèrent d'assaut le quartier de Tlatélolco, qui tenait encore. Quinze mille habitants qui vinrent faire leur soumission aux Espagnols, furent impitoyablement égorgés. Les nobles et les guerriers, qui se défendaient encore sur les toits des maisons et sur plusieurs chaussées pavées, furent tellement serrés de près dans un dernier assaut, qu'un grand nombre se précipita dans les flots et que les autres se rendirent prisonniers. Les barques qu'ils avaient préparées pour fuir furent toutes interceptées, et la pirogue qui portait le roi *Quauhtémotzin*, la reine, plusieurs autres souverains et des nobles, fut arrêtée par *Garcia Holguin*, capitaine de brigantin, qui les conduisit à Cortez, le 13 août 1521. Les Mexicains sortirent de la ville sans armes ni bagages, et couvrirent pendant trois jours les grandes routes voisines. L'odeur infecte que répandaient les cadavres était insupportable (1).

On abandonna aux alliés tous les vêtements et autres objets de cette nature qu'on trouva dans Mexico, et on envoya en présent à l'empereur Charles-Quint (2) tous les ouvrages précieux d'or et d'argent. Le reste de l'or, qui fut fondu, ne

(1) Diaz, cap. 156. « Es verdad y juro amen que toda la laguna y casas y barbacoas estaban Llenas de cuerpos, y cabezas de Indios muertos » — « yo he leido la destrucion de Jerusalem, etc. »

(2) Le navire à bord duquel ces objets de prix furent embarqués, fut pris par Jean Florin, navigateur français, qui l'envoya en France. François Ier, le retint en disant : *que le roi très-chrétien était fils d'Adam aussi-bien que le roi catholique.*

produisit que 19,200 onces (1), attendu que les Mexicains en avaient jeté la plus grande partie dans le lac (2), et que les soldats s'en étaient approprié une quantité considérable pour prix de leurs fatigues et de leurs travaux.

Pendant ce siége, qui dura soixante-quinze jours (3), il périt cent Espagnols, tués sur le champ de bataille ou sacrifiés dans le grand temple; plusieurs milliers d'auxiliaires, et, suivant Cortez, Diaz et d'autres historiens, cent mille Mexicains, outre cinquante mille qui moururent de faim ou de maladies engendrées par la mauvaise eau et les exhalaisons méphitiques qui émanaient des cadavres dont les fossés étaient remplis. La ville entière n'offrait qu'un immense monceau de ruines.

Cortez fit marquer, avec un fer chaud, un certain nombre d'hommes et de femmes; plaça ses brigantins sous la protection du capitaine Juan Rodriguez de Villa Fuerte, auquel il laissa aussi quatre-vingts Castillans pour garder la ville; et, ayant rendu grâces au Ciel d'une si grande victoire, il partit, quatre jours après, avec son armée, pour Cuyoacan, ville située à l'extrémité de la chaussée, à une lieue et demie de Mexico. Là il fit des présents aux Indiens alliés, les congédia et leur accorda la permission de s'établir au Mexique (4).

Peu après il arriva à Mexico douze religieux de l'ordre de saint François, conduits par le frère *Martin de Valence de don Juan*, que Cortez accueillit avec de grandes marques de

(1) Cortez dit 130,000 castillanos. Herréra dit que le butin fut estimé à 130,000 poids d'or, dont le cinquième du roi était de 26,000.

(2) Diaz rapporte qu'il a vu retirer plusieurs objets du lac et entr'autres un soleil semblable à celui que Montézume avait envoyé à Cortez, lorsque celui-ci se trouvait sur la côte de *Chalchihuécan*.

(3) Solis dit quatre-vingt-treize jours. Suivant Herréra (dec. III, lib. II, cap. 8), le blocus dura trois mois, et le siége de la ville quatre-vingts jours, pendant lequel il se livra plusieurs combats et plus de soixante batailles sanglantes. L'armée de Cortez était composée de deux cent mille Indiens des villes alliées et confédérées, neuf cents soldats espagnols, quatre-vingts cavaliers, dix-sept pièces d'artillerie légère, treize brigantins et six mille canots. Il y périt environ cinquante Castillans, six chevaux et peu d'Indiens alliés; mais du côté des Mexicains, la perte fut au moins de cent mille hommes, sans compter ceux qui périrent de faim et de la peste.

(4) Herréra, dec. III, lib. II, cap. 8 et 9.

soumission et de respect. Ces franciscains commencèrent la conversion des Indiens.

Tout l'or, l'argent et les bijoux qu'on put trouver n'ayant fourni qu'une valeur de 380,000 écus, les Espagnols, pour forcer le roi à indiquer l'endroit où ses trésors étaient cachés, résolurent de lui appliquer la torture. On lui brûla les pieds à petit feu, après les lui avoir frottés d'huile. Quauhtémotzin supporta ce supplice avec le plus grand courage. Trois jours après, ayant été soupçonné de trahison par Cortez, il fut pendu à un arbre, à *Izancanac*, capitale de la province d'*Acallan*, avec *Coanacotzin*, roi d'*Acolhuacan*, et *Tetlépanquétzaltzin*, souverain de Tlacopan, au commencement du carême de l'année 1521 (1).

Les Mexicains et toutes les nations qui avaient coopéré à leur ruine, nonobstant les intentions humaines et bienfesantes des rois catholiques à leur égard, tombèrent bientôt dans la misère et l'oppression, et se virent exposés à la merci des Espagnols et des esclaves africains. Ainsi s'écroula, en 1521, cette monarchie, cent quatre-vingt-seize ans après la fondation de la ville de Mexico par les *Aztécas*, et cent soixante-neuf ans après l'élection du premier roi.

1522. Cortez, après avoir distribué le butin à ses soldats, songea à établir un gouvernement à Mexico, et nomma à cet effet, des juges et des magistrats. Il forma aussi un *Conseil d'administration*, et envoya en Espagne *Alonso de Avila* et *Antonio de Quiñones*, pour prier l'empereur de confirmer les nominations qu'il avait faites (2). Il fit partir en même temps, pour ce prince, le cinquième de l'or qui lui revenait, ainsi que de riches présents. Les juges et les membres du conseil écrivirent à l'empereur pour louer la conduite et les hauts faits de Cortez, qui, de son côté, adressa une lettre à Sa Majesté, dans laquelle il l'invitait à envoyer au Mexique un homme instruit et diligent, pour admirer la grandeur et les merveilles du pays qu'il venait de conquérir, et qu'il proposait de nommer *Nueva España* ou *Nouvelle Espagne*. Il sollicitait aussi l'envoi de prélats et de prêtres,

---

(1) Un traître mexicain, pour gagner la faveur de Cortez, lui rapporta une prétendue conversation, dans laquelle ces princes avaient agité les moyens d'assassiner tous les Espagnols. Cortez qui se trouvait en route avec un faible détachement d'Européens et 3000 Mexicains, commit alors cette cruauté qui, comme le rapporte Diaz, lui causa beaucoup de chagrin dans la suite.

(2) Torquémada, lib. XV, cap. 1.

de laboureurs, d'animaux domestiques, de plantes et de grains ; mais il lui recommandait de ne pas permettre qu'il y passât d'avocats, de médecins ou de juifs *christianisés*.

Cortez expédia ensuite des courriers indiens dans les différentes provinces, pour y annoncer que l'empire de Montézuma avait cessé d'exister, et qu'elles eussent désormais à reconnaître l'autorité du roi des chrétiens (1).

Découverte de la province de Mechoacàn. Les Castillans n'avaient pas dépassé *Chapultépec*, lorsqu'ils envoyèrent un soldat, nommé *Parrillas*, pour se procurer des volailles. Celui-ci s'insinua dans les bonnes grâces des Indiens, et guidé par les habitants del *Puéblo de Matalzingo*, il arriva sur les confins du royaume de *Méchoacàn* (2), et revint trouver Cortez, pour lui rendre compte de son voyage. Il ramena avec lui deux naturels de ce pays qui lui apprirent que leur seigneur était l'ennemi mortel de Montézuma. Cortez, désirant connaître le Méchoacàn, y envoya Montano, avec plusieurs Espagnols, vingt seigneurs indiens, et un interprète qui parlait la langue mexicaine, otomie et méchoacane. Le gouverneur de *Taximaroa*, ville située sur la frontière, les accueillit d'une manière fort amicale. De là ils se rendirent à une autre ville, entourée d'une muraille en chêne et en argile, qui avait douze pieds de hauteur sur six d'épaisseur. Lorsqu'ils furent arrivés à *Méchoacàn*, le roi *Cazonzin*, qui y fesait sa résidence à *Zinzontza* (3), leur donna une grande fête, dans laquelle il avait formé le projet de les détruire. Mais ayant été détourné de ce dessein par un de ses conseillers, il chargea des ambassadeurs de se rendre avec les Castillans auprès de Cortez, qui se trouvait toujours à Cuioacàn. Ce général ayant renvoyé ces ambassadeurs comblés de présents, Cazonzin se décida à faire partir son frère pour Cuioacàn, et peu après à y aller lui-même.

Cortez, voulant réduire à l'obéissance le pays de Méchoacàn, y envoya Cristoval de Olid, avec cent hommes de pied et quarante chevaux. Ce capitaine fonda une colonie à Zintzontza, métropole du royaume, à quarante-sept lieues de

---

(1) Herréra, dec. III, lib. III, cap. 1 et 2.

(2) *Tierra de pescado*, ou terre abondante en poissons.

(3) Ce mot signifie *rempli d'oiseaux zintzones*. Les habitants fabriquaient de leur plumage riche et varié des tapis et des couvertures. Les Mexicains et Méchoacans appellent cette ville *Huitzitzilla*.

Mexico; après quoi il passa dans les provinces de Colima, pour chercher une route qui conduisît à la mer (1).

Expédition de Gonzalo de Sandoval. Les Indiens de *Tututépec*, dont le territoire s'étendait jusqu'à la côte du nord, avaient exercé de grandes cruautés sur la personne de plusieurs Castillans qui s'étaient avancés dans leur pays, à la recherche des mines d'or et d'argent. Gonzalo de Sandoval, envoyé, au commencement de novembre 1522, pour châtier les rebelles de cette province, ainsi que ceux de *Puertos Abaxo*, partit avec deux cents hommes d'infanterie, trente-cinq de cavalerie et bon nombre d'Indiens armés. Il trouva les habitants de Guatusco bien disposés en sa faveur. Après avoir puni ceux qui s'étaient montrés les plus coupables, il se rendit sur les bords de la rivière de *Goazacoalco*, où il jeta les fondements de la ville *del Espiritu Santo*, à douze milles de la mer.

Les villes de *Guéchollan*, de *Civatlan*, de *Quézaltépec* et de *Tabasco* conclurent la paix avec lui, et devinrent le partage des fondateurs d'Espiritu Santo; mais elles ne tardèrent pas à se révolter (2).

Les peuples de *Mistéca*, de Zapotéca et d'autres provinces situées vers le sud, entre le Mexique et le Guaxaca, et conquises par Montézuma I, ayant invoqué l'appui des Espagnols contre le seigneur de *Tututépec*, Cortez leur envoya, sous les ordres de Pédro de Alvarado et de Francisco de Orozco, trente cavaliers, quatre-vingts fantassins, et une nombreuse troupe d'Indiens. A l'approche de cette armée, les troupes mexicaines se replièrent sur *Itzquintépec* (3), où résidait une des six peuplades ou *Pénoles*, et qui était située à six lieues de Guaxaca. Cette ville, d'une lieue de circuit, était environnée d'une muraille en pierre solidement construite. Plus de mille Mistèques s'y défendirent opiniâtrément pendant

---

(1) Cortez, *carta tercera de Relacion XLI.*—Herréra, decad. III, lib. III, cap. 3—11. Dans les neuvième et dixième chapitres, on trouve une description de ce pays.

Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. III, cap. 42. *Del reyno de Mechhuacan y de sus poblazones y abundancia, et lib. XIX, et cap.* 12, *de la fundacion de la Provincia de Mechoacan, etc.*

(2) Herréra, dec. III, lib. III, cap. 11. — Gomara, *Hist. gén.*, lib. II, cap. 60.

(3) Cette ville a reçu depuis le nom d'*Antiquèra.*

huit jours, et ne se rendirent qu'après le retour des messagers qu'ils avaient envoyés à Cortez (1).

Les amis de Narvaez ayant engagé l'évêque de Burgos à déposséder Cortez du pays qu'il avait conquis, *Christoval de Tapia*, inspecteur des fonderies de l'île espagnole, fut nommé gouverneur de toutes les terres et îles que l'adélantado Diégo Vélasquez avait découvertes, avec pouvoir de surveiller l'expédition de Juan Ponce de Léon sur la côte de la Floride et celle de Francisco de Garay, gouverneur de la Jamaïque, à qui le roi avait conféré le titre d'adélantado de la province de Panuco, qui prit dès lors le nom de *Vitoria Garaiana*.

La commission, signée à Burgos, le 11 avril 1521, autorisait Christoval de Tapia à arrêter Cortez, et à séquestrer ses biens et ceux de ses complices; mais Cortez la fit déclarer illégale par des commissaires qu'il envoya à la Véra-Cruz. Tapia voyant tout le monde tourné contre lui, échangea un de ses navires contre des lingots d'or, et s'embarqua à bord de l'autre pour Saint-Domingue (2).

Après son départ, *Juan Bono de Quexo* arriva à la Véra-Cruz, avec des lettres de l'évêque de Burgos, dans lesquelles il était dit que l'empereur, mécontent des services de Fernand, ordonnait aux Espagnols de reconnaître Christoval de Tapia en qualité de gouverneur. Pendant la durée des négociations de la Véra-Cruz, Cortez avait donné ordre à Andrès de Tapia de prendre avec lui un corps de troupes, et d'aller fonder la ville de *Medellin* (3), à l'embouchure d'un fleuve auquel il donna le même nom, à trois lieues de la Véra-Cruz, vis-à-vis de l'île des Sacrifices (4).

Expéditions pour reconnaître les côtes de la mer du sud.

Cortez, qui avait reçu l'ordre du roi de chercher un passage de la mer du Nord à celle du Sud, afin de découvrir de

(1) Herréra, decad. III, lib. III, cap. 11.

(2) Cortez, *tercera carta de Relacion XLV*. — Herréra rapporte (déc. III, lib. III, cap. 16) que le trésorier Julian de Aldérète déclara à Cortez qu'il avait formé le projet de l'assassiner pendant qu'il serait à genoux à entendre la messe; et qu'un prêtre nommé *Léon*, avait conçu le dessin de le faire périr dans sa chambre, au moyen d'un baril de poudre.

(3) C'était le nom de la ville d'Espagne où Hernando Cortez avait pris naissance.

(4) Herréra, decad. III, lib III, cap 17. Cortez, *tercera carta XLIII.*

nouvelles îles, et surtout celles qui produisaient les épiceries, sans néanmoins donner aucun sujet de plainte aux Portugais, s'était procuré des renseignements sur la mer du Sud par les envoyés du seigneur de Méchoacan, et il espérait trouver le passage tant désiré par le *Puerto* de *Terminos*. Il détacha, dans cette vue, sur les bords de la mer du Sud, du côté de *Xalisco*, quelques Castillans qui ne revinrent pas. Il envoya ensuite *Francisco Chico*, avec trois Espagnols et des Indiens, pour reconnaître sur cette côte un endroit propre à la construction des vaisseaux. Ceux-ci passèrent à *Técoantépèque*, à *Zacatula* et autres lieux, et ils en prirent possession du consentement des habitants, qui avaient entendu parler des victoires des Espagnols. Le seigneur de la première de ces villes fit à Cortez un présent en or, en plumes et en armes, et offrit ses services au roi de Castille. Cette proposition excita l'indignation du seigneur de *Tututépèque*, et occasiona une guerre entre eux. Cortez envoya au secours du premier le capitaine Pédro de Alvarado, avec deux cents hommes d'infanterie, quarante de cavalerie et deux petites pièces de campagne. Alvarado prend son chemin par Guaxaca; il part de cette ville, le 31 janvier (*carta de Cortez*), et, après trente jours de marche, il arrive à Tututépèque, où il est parfaitement accueilli et logé dans le grand palais. Mais ayant découvert un complot ourdi par le chef du pays contre ses jours, il l'arrête ainsi que son fils, et leur fait payer leur pardon 25,000 castillans en or.

Alvarado, voulant contenir les habitants de cette province, y établit la colonie de *Villa Ségura*, dont les habitants étaient pour la plupart originaires de Tépéaca. Mais ceux-ci ne pouvant vivre en bonne intelligence ensemble, ils se séparèrent; et plusieurs, au nombre desquels se trouvaient *Juan Nunez Sédéno* et *Hernando de Badajoz*, allèrent s'établir à Guaxaca (1). La ville de Ségura fut donc abandonnée. Cortez envoya son alcade major *Diégo d'Ocampo*, en qualité de commissaire examinateur, pour punir les auteurs de ces troubles.

(1) Cette province, qui renferme la charmante vallée du même nom, est située à 80 lieues au sud de Mexico. Cortez la fit explorer par le capitaine *Diégo de Ordas*, qui y pénétra par la rivière de *Guazacoalco*. Herréra, decad. III, lib. III, cap. 12 et 13, où l'on trouve une description de cette vallée de dix-sept lieues d'étendue.



Sur ces entrefaites, le seigneur de Tututépèque étant mort, ses sujets tentèrent de secouer le joug des Espagnols. Alvarado marcha contre eux, et, après une faible résistance, les força de rentrer dans le devoir. Ce général ne séjourna parmi eux que peu de temps, étant obligé d'aller chercher une route qui conduisît aux provinces de *Séconusco* et de *Guatomala* (1).

Cortez avait aussi envoyé *Guillen de la Loa*, *Castillo*, l'enseigne *Roman Lopez*, et deux autres Espagnols, avec ordre de traverser le continent entre la pointe de la Cordelière (*las vertientes de la Cordillera*) et la mer du Nord. Ceux-ci passèrent par *Xaltépèque*, sur la pente de Chiapa (*las Faldas de Chiapa*), et par *Utlatépèque*, pour se rendre à Soconusco, qui était situé à quatre cents lieues de Mexico, et retournèrent à Técoantépèque, par la mer du Sud, en courant de grands et fréquents dangers (2).

Cortez, ayant reconnu plusieurs points de la côte où l'on pouvait établir des chantiers de construction, fit partir pour Zacatula, dans la province maritime occidentale de la Nouvelle-Espagne, tous les maîtres charpentiers de l'armée, auxquels il ordonna de construire deux navires destinés à explorer la côte et à découvrir le détroit (3), et deux caravelles pour envoyer à la recherche des îles des épiceries (4). Dans ce dessein, il fit transporter de la Véra-Cruz à Zacatula, à la distance de deux cents lieues, des voiles, des cordages, du fer, etc., et il chargea Christoval de Olid, qui se trouvait alors à Méchoacan, de surveiller les travaux, et ensuite d'aller reconnaître les côtes avec les navires.

Christoval de Olid s'y rendit avec cent fantassins espagnols, quarante chevaux et quelques Indiens de Méchoacan, lorsqu'il apprit que les habitants de Colima avaient pris les armes. Il en fit part à Cortez, qui lui envoya le capitaine Gonzalez de Sandoval avec soixante-dix hommes d'infante-

(1) Cortez, *carta tercera de Relacion*, cap. 41, 42 et 43—Herréra, decad. III, lib. III, cap. 17.

(2) Cortez, *carta tercera de Relacion*, *XLII* —Herréra, decad. III, lib. III, cap. 17.

(3) Il ignorait la découverte du détroit de Magellan, faite en 1521.

(4) La construction fut retardée par des obstacles, et le feu ayant pris au magasin, tout fut brûlé.

rie, vingt de cavalerie et des Indiens alliés. Il prit la direction de *Impilzingo*, dont il ne put vaincre les habitants, parce qu'il les avait attaqués sur un terrain inégal, où sa cavalerie lui était devenue inutile. De là il se rendit à Zacatula, où l'on construisait les navires, et où il trouva un renfort qui l'aida à marcher contre les Colimas, qu'il battit après un combat opiniâtre, dans lequel il y eut plusieurs Indiens de tués et quelques Castillans de blessés. Les Colimas et les Impilzingos, vaincus, reconnurent l'autorité du roi d'Espagne. Le peuple de *Cinatlan* suivit aussi leur exemple. Sandoval forma un établissement (*poblacion*) à *Colima*, y laissa cent vingt hommes d'infanterie et vingt-cinq de cavalerie, entre lesquels il partagea les terres voisines, suivant les instructions de Cortez, et partit ensuite pour rejoindre ce général.

Cortez ayant aussi résolu de faire un établissement à Méchoacan, y envoya Andrès de Tapia et Christoval de Olid. Ce dernier se rendit à Zacatula avec quatre cents hommes d'infanterie et cinquante de cavalerie, accompagné du capitaine *Villafuerte*, qui avait ordre de s'y arrêter. Après l'établissement de la colonie, ayant fait une incursion dans une province située vers le nord, où ses gens trouvèrent un riche butin, Cazonzin, seigneur d'une partie de ce pays, se plaignit à Cortez, qui, prenant ombrage du grand nombre de soldats qu'il avait sous ses ordres, contraignit Villafuerte de quitter la colonie (1).

Expédition de Cortez dans le pays de Panuco.

Après la défaite de Narvaez, Diégo de Vélasquez avait conçu le projet de diriger une expédition contre la Nouvelle-Espagne, dont il avait été dissuadé par le licencié *Parada*, un de ses conseillers. Cortez fut informé de ses mauvaises intentions par des personnes arrivant des îles, et des négociants qui avaient déjà commencé à trafiquer avec les naturels de ce pays. Il apprit en même temps que Diégo Colomb exigeait qu'il reconnût son autorité et ses droits comme amiral, conformément à la décision du conseil. Cependant Francisco Garay, qui avait fait une expédition malheureuse dans la Floride (2), en 1518, frappé du succès que les Espagnols obtenaient dans la Nouvelle-Espagne, se fit donner, par

(1) Herréra, decad. III, lib. III, cap. 17.
(2) Voyez l'article *Floride*.

l'évêque de Burgos, le titre d'*adélantado du pays de Panuco*, et l'autorisation d'aller fonder un établissement sur le bord de la rivière du même nom. Cortez, dont les forces se trouvaient alors considérablement augmentées par les débris de l'expédition de Andrès de Tapia et de Lucas Vasquez de Ayllon, qui étaient venus se joindre à lui, et par de nouveaux renforts qu'il venait de recevoir des îles, forma le projet de traverser l'entreprise de Garay. Il résolut en conséquence de se rendre à Panuco, et de conserver, à quelque prix que ce fût, ce port, qu'il regardait comme le meilleur de la Nouvelle Espagne. Ayant donné les instructions nécessaires à la réédification de Mexico, il en partit avec trois cents hommes d'infanterie, quatre-vingts de cavalerie, quelques pièces de canon et vingt mille Indiens (1). Il rencontra dans une plaine, près de *Aiotuxtetlatlan*, une armée de soixante-dix mille *Guasticas* et *Naquétacas*, qu'il battit en rase campagne, avec perte d'un grand nombre de Mexicains, de cinquante Castillans et de quatre chevaux tués. Il s'arrêta quatre jours dans cet endroit, pour faire panser les blessés, et y reçut des députations de plusieurs villages voisins, chargés de lui offrir de riches présents et de l'assurer de leur obéissance. De là il alla à *Chila*, à cinq lieues de la mer, où les gens de Francisco de Garay furent mis en déroute. Il tenta vainement d'entrer en relation avec les Indiens de ces contrées, qui tuèrent quelques-uns de ses envoyés, et se retirèrent sur les lacs. Dans la nuit, Cortez passa une rivière avec une centaine de soldats et quarante chevaux. Vigoureusement attaqué à la pointe du jour, il eut deux chevaux tués et dix blessés. Cependant, à l'aide des alliés, il parvint à repousser les soldats de Panuco avec une grande perte. Les Castillans entrèrent ensuite dans le village, qui était abandonné, et trouvèrent dans le temple, attachés à la muraille, les armes, les vêtements et les peaux des gens de Francisco de Garay, préparées avec leurs barbes.

Cortez rencontra plus loin une nombreuse peuplade qui se battit vaillamment et avec ordre, et qui revint trois fois à la charge. Il eut un cheval tué et vingt hommes blessés. Sa cavalerie ayant fait des courses dans la campagne, il trouva quatre villages abandonnés, s'en empara et retourna

(1) Suivant Cortez; Herréra dit quarante mille; Diaz dit deux cent cinquante hommes de pied, cent trente chevaux, et dix mille Mexicains.

dans ses quartiers à Chila, où ses gens se virent dans la nécessité, faute de vivres, de manger les chevaux qui avaient été tués.

Cortez, voulant terminer cette guerre, fit passer la rivière à la plus grande partie des siens, qu'il appuya d'un corps nombreux de Mexicains. Ces troupes arrivèrent de nuit à une peuplade qui résidait sur les bords d'un lac, l'attaquèrent à la fois par terre et par eau, et forcèrent, au bout de vingt-cinq jours, tous les habitants à se soumettre. Cortez, pour les contenir, fonda, à une demi-lieue de Chila, et à huit lieues de l'embouchure de la rivière, la *Villa de San Estévan*, ou *Santistévan del Puerto*. Il y laissa une centaine d'hommes d'infanterie et trente de cavalerie, entre lesquels il partagea le territoire environnant, et ayant nommé Pédro de Valléjo, son lieutenant, il retourna à Mexico (1).

Les Indiens de *Tututépec* du nord (*Tututépec del norte*) et plusieurs autres peuplades voisines de Panuco se révoltèrent et brûlèrent plus de vingt bourgades alliées des Espagnols. Cortez partit de nouveau pour châtier ces rebelles. Il les battit, et ayant pris le seigneur et le capitaine général, auxquels il avait déjà pardonné, il les fit pendre, et vendit à l'encan deux cents prisonniers, pour compenser la perte de vingt chevaux qui étaient morts de fatigue. Cortez conféra au frère du défunt roi le titre de seigneur de ces peuplades, à la condition qu'il se reconnaîtrait vassal du roi d'Espagne, et retourna à Mexico par la Véra-Cruz, où il apprit que le capitaine Villa Fuerte, dont il se méfiait, et Simon de Cuenca avaient fondé la colonie de la *Conception*, à Zacatula, à une lieue et demie de l'embouchure d'un fleuve, à quatre-vingt-dix lieues de Mexico, à quarante de Valladolid et Méchoacan, et dix-huit d'Acapulco (2).

Les procureurs de la Nouvelle-Espagne, nommés par Cortez, s'embarquèrent à la Véra-Cruz sur trois caravelles. Arrivés à la hauteur des Açores, ils rencontrèrent des cor-

---

(1) Cortez dit que ce voyage lui coûta 30,000 pesos d'or, et autant à ceux qui le suivirent. Herréra (dec. III, lib. III, cap. 18), dit que ce voyage coûta 60,000 pistoles de huit. Il y périt un grand nombre de chevaux faute de fers pour les ferrer. Les quatre fers et cent clous se vendaient 54 castillans d'or et les chevaux de 1500 à 2,000.

(2) Cortez, *quarta carta V et VI*. Herréra, dec. III, lib. III, cap. 18; et Herréra, *Novus orbis*, cap. 12.

saires français, et deux d'entre eux tombèrent entre leurs mains. Le troisième se sauva dans l'île de Sainte-Marie (1), d'où il écrivit à Séville pour faire connaître sa situation. La *maison de contraction* expédia deux navires, sous le commandement de *don Pédro Manrique*, pour lui servir d'escorte.

Sur ces entrefaites, *Juan de Ribèra*, secrétaire de Cortez, arriva en Espagne, à bord d'une caravelle portugaise.

La cour ordonna au capitaine *Domingo Alonso*, qui allait convoyer onze bâtiments de la flotte des Indes, des Canaries aux Açores, d'escorter les procureurs à son retour. Elle permit en même temps à toutes les personnes bien famées de se rendre à la Nouvelle-Espagne.

Martin Cortez, père de Hernando Cortez, alla à la cour, et travailla, de concert avec le licencié *Cespédes*, *Alonso Hernandez Puerto Carréro* et *Francisco de Montéjo*, à arranger l'affaire de Cortez, mais sans succès ; car les amis de Diégo Vélazquez, *Manuel de Roxas*, *Andrès de Duéro*, et *Gonzalo de Guzman* jouissaient de la protection de l'évêque de Burgos.

Cependant *Juan Rodriguez de Fonséca*, évêque de Burgos, apprenant que les procureurs *Antonio Davila*, *Antonio de Quiñones*, *Diégo de Ordas* et *Alonso de Mendoza* étaient arrivés aux Açores, les somma, en sa qualité de président du conseil des Indes, par un acte daté du 25 janvier 1522, de comparaître devant lui dans l'intervalle de trente jours, et de fournir un cautionnement de trente mille ducats.

Les procureurs de Cortez, à leur arrivée en Espagne, demandèrent au roi, qui venait de débarquer à Santander, le 16 juillet 1522, la mise en accusation de l'évêque de Burgos, pour la décision qu'il avait prise à l'égard de ce général. Ce prélat reçut ordre de ne plus se mêler de cette affaire, que Charles V soumit à la décision d'une cour spéciale ; et celle-ci

(1) Herréra, dec. III, lib. IV, cap. 1. Diégo de Ordas, un de ces procureurs, se rendit en Espagne, avec d'autres passagers à bord d'un vaisseau portugais, Alonso Davila et Antonio de Quinones; les deux autres furent attaqués à 10 lieues du cap Vincent, par six navires de la Rochelle, aux ordres du capitaine *Florin*. Quinones périt dans l'action, et Davila ayant été conduit à la Rochelle avec le trésor destiné au roi d'Espagne, y resta trois ans en captivité. La majeure partie de ce trésor fut perdue. (Herréra, dec. III, lib. IV, cap. 20.)

ayant prononcé en faveur de Cortez, l'empereur le nomma capitaine-général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne (*capitan general y governador de Nueva España*), et lui permit de diviser le pays comme il le jugerait convenable. Sa Majesté transmit cette décision aux autorités mexicaines, dans des dépêches datées de Valladolid, le 15 octobre 1522.

Immédiatement après, on donna main-levée de tout ce qui avait été saisi. en or, argent et autres objets arrivés de la Nouvelle-Espagne et appartenant à Martin Cortez, aux officiers des communes et à d'autres individus.

En même temps, le roi accorda une pension au conquérant du Mexique et à ceux qui l'y avaient accompagné; et comme les officiers de l'audience royale, qui résidaient dans la Nouvelle-Espagne, n'avaient de titres que pour le Yucatan et le Cozumel, il nomma, pour le Mexique, à la charge de maître des comptes (*contador*), son secrétaire *Rodrigo de Albornoz;* à celle de facteur, *Gonzalo de Salazar;* à celle de trésorier, *Alonso de Estrada*, et enfin à celle d'inspecteur des fontes (*veedor de las fundiciones*), *Pédro Almindez Chirinos*, ou *Péralmindez Chirinos* (1).

Cortez reçut ordre de surveiller l'administration des biens de la couronne (*hacienda real*), et d'en charger ceux qui l'avaient déjà gérée.

Francisco de los Cobos, autre secrétaire de l'empereur, fut nommé fondeur et marqueur des mines (*fundidor y marcador de las minas de Nueva España*). La cour annula les cautions que Francisco de Montéjo et Alonso Hernandez Puerto Carréro avaient données aux officiers de la maison de Séville, en 1519, et approuva le refus que Cortez avait fait de reconnaître l'autorité de don Diégo Colomb.

Cortez apprit ces nouvelles à Véra-Cruz, après son retour de Panuco. Peu de temps après il envoya des troupes pour pacifier la province de *Tututépec* (2), qui était située entre le Panuco et le Mexique; fit partir des marchands indiens pour calmer l'effervescence qui s'était manifestée chez des peuplades voisines de Soconusco. et il reçut la soumission de quelques tribus indiennes de *Guatémala*.

Cortez s'occupa alors de reconstruire la ville de Mexico; il nomma des juges et des magistrats, partagea les terres

(1) Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. V, cap. 1 et 2.

(2) Herréra, dec. III, lib. IV, cap. 3

entre les vainqueurs, traça un quartier particulier pour les Castillans, dont le nombre était de douze cents, et exempta les habitans d'impôts jusqu'à ce que leurs maisons et les travaux publics fussent terminés (1). Il établit des manufactures, fonda des hôpitaux et des églises, introduisit dans le pays la culture de la canne à sucre, de la vigne, du mûrier et de différentes plantes des Antilles, d'où il fit également venir des animaux domestiques; tels que des chevaux, des ânes, des vaches, des moutons, des chèvres et des cochons, qui ne se trouvaient pas auparavant dans la Nouvelle-Espagne. Il monta une imprimerie à Mexico, y battit monnaie, y fit fondre des canons (2), et voulut que les navires se déchargeassent dorénavant à San Juan de Ulloa, et non à Véra-Cruz.

Cortez, voulant contenter les parents de Quautimoc, qui cherchaient à exciter un soulèvement parmi le peuple, donna, à la demande des Mexicains, la seigneurie de Tezcuco à *don Carlos Yztlixuchitl*, après la mort de don Hernando, son frère. Il rendit la liberté à *Xihuacoa*, qui avait été capitaine-général de Quautimoc, le créa seigneur d'un quartier (*señorio de un barrio*), et lui confia l'inspection des ouvriers et des édifices publics. Il donna la même charge à *don Pédro Motezuma*, parce qu'il était fils de roi.

Cortez, impatient de ne recevoir aucune réponse de la cour d'Espagne, lui envoya une troisième relation (3) de tout ce qu'il avait fait, et dans laquelle il lui annonçait avoir découvert la mer du Sud sur trois points différents. Il lui marquait aussi qu'il construisait, à quatre-vingts lieues de Mexico, des navires destinés à explorer toute cette mer.

Le 6 juin 1523, le roi expédia, de Valladolid, des instructions pour la colonisation de la Nouvelle-Espagne et l'établissement d'un gouvernement régulier dans ce pays (4). Ce prince y témoignait pour la première fois, à Cortez, le plaisir que lui avait causé la découverte du Mexique. Il avait, disait-il, rendu grâces à Dieu, lorsqu'il avait appris, par les

(1) Herréra dit que les habitants bâtirent cent mille maisons plus commodes que celles qui s'y trouvaient auparavant.

(2) Il en possédait alors trente-cinq de bronze et soixante de fonte.

(3) Voyez la note *E* à la fin de l'article.

(4) Torquémada, *Monarquia Indiana*, lib. V, cap. 1—9. *Gobierno de la Nueva-España*.

relations de Cortez et d'autres Castillans, que les Indiens de cette contrée étaient plus faciles à convertir et à civiliser que ceux de la Castille d'Or et des terres et îles qui avaient été jusqu'alors découvertes. Il défendit tout partage des naturels, et annula tous ceux qui avaient déjà eu lieu: il les déclara libres, du moment qu'ils acquittaient le droit de vasselage; il recommanda qu'on n'usât d'aucune violence à leur égard, et qu'on ne leur fît pas la guerre sans nécessité. Le roi enjoignit aussi à Cortez de chercher un détroit pour passer de la mer du Nord à celle du Sud.

Les dîmes furent établies au Mexique, en 1523 (1); le frère *Bénito Martinez* fut nommé à la cure de l'église de Mexico, et *Alvaro de Ordas* à celle de Ségura de la Frontéra. Les Maures, les juifs, et ceux de ces derniers qui s'étaient convertis au christianisme, jusqu'au quatrième degré, ne purent passer aux Indes (2). L'empereur s'engageait à ne jamais aliéner de la couronne de Castille les provinces de la Nouvelle-Espagne; et en même temps il donna des armes à la ville de Mexico, de la Villa Rica et del Espiritu Santo, et à Diégo de Ordas, pour les services qu'il avait rendus dans la Nouvelle Espagne. Ces provisions furent données à Pampelune, le 22 octobre 1523 (3).

En 1524, le roi défendit l'introduction des nègres dans les Indes, et restreignit celle des négresses au tiers du nombre que l'on y envoyait auparavant.

F. Francisco de los Angéles, général des franciscains, et *F. Juan Clapion*, Flamand de nation, et confesseur de l'empereur, arrivent au Mexique pour travailler à la conversion des Indiens. Ils avaient reçu, à cet effet, une bulle du pape Léon X, expédiée de Rome, le 2 avril 1521.

Ensuite arrive *F. Martin de Valencia*, avec douze religieux franciscains, en qualité de premier apôtre de l'église indienne.

On établit l'église de *San Francisco* dans la ville de Mexico.

---

(1) Cortez, *carta quarta de Relacion XXII*. Celles de Mexico furent adjugées en 1523 et en 1524, à 5,550 piastres d'or (*pesos de oro*), et celles de Médellin et de la Véra-Cruz, les années antécédentes, à 1000 piastres.

(2) *Ningun moro, ni judio, ni hyo, ni nieto de Reconciliado, etc.*

(3) Herréra, dec. III, lib. V, cap. 1, 2 et 3.

En 1524, on forme la province *del Santo Evangelio*, qui renferme l'archevêché de Mexico et l'évêché de *Tlascala* (1).

Les premiers religieux de l'ordre de *Santo Domingo* arrivèrent en 1526 (2).

Au commencement de l'année 1528, vingt-quatre autres religieux s'embarquent à San Lucar pour la Nouvelle-Espagne, par ordre de l'empereur, sous la direction du *F. Vicente de Santa Maria*, qui avait la qualité de vicaire-général. Ils firent le voyage avec l'adelantado don Pédro de Alvarado, et débarquèrent, au mois d'octobre, au port de Véra-Cruz (3).

En 1533, les premiers religieux de *Saint Augustin* s'établirent dans la Nouvelle-Espagne (4).

Francisco de Garay, gouverneur de la Jamaïque, ayant reçu la commission qui lui avait été expédiée de Burgos, en 1521, et sans savoir qu'il lui était défendu d'entrer dans le Rio de Panuco, ni d'approcher des côtes du Mexique, partit de la Jamaïque, le 26 juin 1523, avec neuf navires et deux brigantins, ayant à bord cent quarante chevaux, huit cents Espagnols et quelques Indiens, et une grande quantité de munitions et de marchandises. Il était accompagné de plusieurs capitaines des Indes, amis de Diégo Velazquez, qui lui

(1) Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. XVI, cap. 1 et 27.

(2) Voyez la note *G*.

(3) Rémésal, lib. II, cap. 1.

(4). Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. XV, cap. 26. Depuis l'entrée des religieux Franciscains dans la Nouvelle-Espagne, en 1524, jusqu'en 1540, ils baptisèrent plus de six millions d'Indiens, savoir, à Mexico et dans ses faubourgs, Xuchimilco y compris les peuplades de la Laguna Dulce, Tlalmanalco, Chalco, Quauhnahuac, Yacapichtla, Quauhquéchula et Chutla, plus d'un million; à Tetzuco, Otumpan, Tépépulco, Tulantzinco, Quauhtitlan, Tula et Xilotépec, et toutes les provinces et villes qui en dépendaient, un autre million: à Tlascala, Cholula, Huexotzinco, Calpan, Tépéyacac, Téhuacan, Zacatlan Hueytlalpan avec leurs provinces, plus d'un million; à Méchuacan, Matlzinco dans la vallée de Toluca et leurs provinces, et dans le royaume de Méchuacan, plus d'un million; et enfin dans d'autres provinces et villes, plus de deux millions. En 1537, on en baptisa plus de 500 mille dont plus de 60,000 dans la province de Tépéaca; de sorte que vers l'année 1540, plus de six millions avaient été baptisés par les Franciscains. (*Los frayles menores de san Francisco.*) Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. XVI., cap. 8.

avaient prêté serment de fidélité. Il toucha à Xaragua, port de l'île de Cuba, où il apprit que Cortez avait pris possession de la province de Panuco. Se flattant d'entrer en arrangement avec lui, il remit à la voile, et fut poussé par une tempête dans le *Rio de las Palmas*, où il débarqua ses chevaux et quatre cents hommes d'infanterie, le jour de saint Jacques, pour se rendre de là par terre à Panuco. Il passa la rivière qu'on nommait de *Montalto*, qui descendait de hautes montagnes; franchissant ensuite un vaste marais, il perdit huit de ses chevaux, et fut sur le point de voir périr ses gens, qui avaient consommé tous leurs vivres, et qui souffrirent horriblement des insectes et des chauve-souris.

Lorsque Garay fut arrivé près de la ville de San Estévan del Puerto, qui était occupée par les troupes de Cortez, la majeure partie de ses soldats l'abandonnèrent, et ses navires tombèrent au pouvoir du capitaine de ce général. Garay traita avec eux; mais ses gens, s'étant dispersés pour piller, furent pris par les Indiens, qui, en peu de jours, en tuèrent et en mangèrent plus de cinq cents.

Quoique Cortez eût un bras disloqué par une chûte de cheval, et qu'il souffrît, depuis soixante jours, les douleurs les plus vives, il s'était mis en marche de Mexico, au mois de septembre, pour aller combattre Garay, lorsqu'il reçut une lettre de l'empereur, dans laquelle il défendait à ce dernier d'entrer dans le pays arrosé par le Panuco. Cortez se contenta alors d'y envoyer quatre de ses capitaines avec quelques troupes, pour résister à Garay, et lui signifier la teneur de son brevet royal. En conséquence, Garay se rendit à Mexico, et obtint du général l'autorisation de s'établir sur les bords de la rivière des Palmas; mais il y mourut d'une pleurésie, la veille de Noël.

Avant sa mort, Cortez avait envoyé, pour châtier des Indiens rebelles, Gonzalo de Sandoval, avec une centaine d'hommes d'infanterie, cinquante chevaux, quatre pièces de canon, et trente mille Mexicains commandés par deux de leurs nobles. Sandoval, après avoir livré deux combats, dans lesquels il perdit vingt-cinq chevaux, entra à San Estévan, que les Indiens avaient tenu étroitement assiégé, prit quatre cents des plus riches habitants et soixante seigneurs, et en fit brûler trente, en présence des autres, conformément aux ordres qu'il avait reçus de Cortez. Sandoval pardonna aux autres captifs, après leur avoir fait prêter serment de fidélité à la couronne de Castille et de Léon, et ayant

ravitaillé la ville de San Estévan, il retourna à Mexico (1).

1523. Cortez, devenu le paisible possesseur de la province de Panuco, tourna son attention vers le pays d'*Ybuéras* et de *Honduras*, que les Indiens lui dirent renfermer des mines précieuses. Il espérait aussi de trouver le passage tant désiré. *Christoval de Olid*, un de ses capitaines favoris, et qui avait occupé sous lui les emplois les plus importants, fut nommé chef de cette nouvelle expédition, et partit de *Caléchicoca*, en 1523 (2), avec cinq des vieux conquérants du Mexique, six navires, quatre cents Castillans et trente chevaux, pour aller reconnaître la côte de la mer du Nord et peupler les *Ybuéras*. Il toucha à la Havane, pour prendre des provisions et des chevaux, et, y trouvant cinq des gens de Garay, qui avaient été chassés de l'établissement de Panuco, il les prit avec lui. A l'instigation de ceux-ci, Olid forma le projet de se soustraire à l'autorité de Cortez, pour se mettre sous la protection de Vélazquez, chez lequel il avait été élevé. Arrivé à sa destination, il prit possession du pays au nom de ce dernier, et y établit une colonie dans un lieu qu'il appela *el Triunfo de la Cruz*. Il y resta huit mois, sans donner de ses nouvelles à Cortez, qui, instruit enfin de sa trahison, résolut d'abord d'aller en personne le punir de sa révolte, mais ensuite se contenta d'envoyer contre lui un de ses parents, *Francisco de las Casas*, seigneur de Truxillo. L'armement qu'il fit se composait de deux navires ayant à bord cent cinquante soldats et quelques chevaux. Las Casas partit de la Véra-Cruz, et arriva de nuit devant la ville d'El Triunfo de la Cruz, où il rencontra Olid qui se préparait à attaquer la ville de *San Gil de Buena Vista*, avec deux caravelles. Las Casas en ayant coulé une à fond, Olid offrit de se soumettre à Cortez; mais une tempête qui s'éleva jeta les navires de Las Casas sur la côte, et quarante de ses gens périrent dans les flots. Le reste fut fait prisonnier, et prêta serment de fidélité à Olid. Mais Gil Gonzales et Las Casas tuèrent Olid, lui firent ensuite son procès, et réunirent leurs troupes pour agir de concert.

Quelques mois après le départ de Las Casas, Cortez, trompé par le bruit qui s'était répandu de la nomination

(1) Cortez, *carta quarta de Relacion VIII et IX*.—Herréra, dec. III, lib. V, cap. 5, 6 et 7.

(2) Herréra n'indique pas la date de son départ.

d'Olid au gouvernement de Cuba, se décida à aller en personne dans la province de las Ybuéras.

Sur ces entrefaites, les officiers royaux arrivèrent au Mexique. C'étaient le trésorier Alonso de Estrada, le maître des comptes Rodrigo de Albornoz, le facteur Gonzalo de Salazar et le visiteur Péralmendez Chirinos. Ces officiers, avides de richesses et jaloux de l'autorité de Cortez, cherchèrent par tous les moyens possibles à la circonscrire. Pour le perdre, ils écrivirent au roi que Cortez avait follement dépensé soixante mille écus pour lever une armée dont il voulait faire un mauvais usage; qu'il était abondamment pourvu d'artillerie et de munitions; qu'il ne se conformait pas aux mandements royaux, et qu'il possédait à lui seul plus d'or qu'aucun prince de la terre. On voit aussi, par leur lettre, que la ville de Mexico renfermait à cette époque quatre-vingt mille habitants, et Tezcuco et ses environs, cent mille.

Vers le même temps, Cortez. ayant appris qu'un soulèvement avait eu lieu dans la province de Chiapa, y envoya une armée pour la pacifier, sons les ordres du capitaine *Diégo de Mazariégos* (1).

Avant de se rendre à la province d'Ybuéras, Cortez écrivit au roi, pour le remercier de lui avoir conféré la charge de gouverneur et de capitaine-général de la Nouvelle-Espagne. Il lui fit part de la révolte d'Olid et du voyage qu'il se proposait d'entreprendre pour la comprimer, et lui envoya en même temps, par *Diégo de Soto*, un présent en plumes, en coton et en perles, soixante-dix mille castillans d'or et une couleuvrine d'argent massif artistement travaillée, de la valeur de vingt-quatre mille poids d'or, et le supplia d'accorder des franchises et des priviléges aux villes qu'il avait peuplées et à celles de Tlascala, de Tezcuzco et autres, qui lui avaient rendu de si importants services dans la guerre contre le Mexique.

Cortez, ayant donné des ordres pour tout ce qui devait se faire pendant son absence, partit de Mexico, vers le milieu d'octobre 1524, accompagné de cent cinquante fantassins, le même nombre de cavaliers, trois mille Indiens aux ordres de *Quantimoc* et d'autres chefs mexicains, et quatre pièces de canon. Arrivé à neuf lieues del Espiritu Santo, il traversa une grande rivière dans des barques et

(1) Voyez ci-après l'article *Guatémala*.

entra dans *Guazalcualco*, ville située sur la côte de la mer du Nord, à cent trente lieues de Mexico. Il continua ensuite sa route vers *Tabasco* et *Xicalanco*, dont les seigneurs lui offrirent une pièce de toile de coton, sur laquelle était tracée la route de *Naco* à *Nito*, dans la province de Honduras, et à *Nicaragua* et la juridiction de *Panama*, ainsi que les rivières et les villages par lesquels il devait passer. Il traversa le fleuve d'*Aquiavilco*, à une demi-lieue de la mer, dans un endroit où il avait trois cent quatre-vingt-dix pas de large, et entra dans la province de *Copilco*, où il eut à franchir cinquante rivières dans un espace de trente-cinq lieues. En se rendant du dernier village de Copilco, appelé *Anauaxaca*, pour aller à *Cibatlan*, il gravit des montagnes fort escarpées et passa la rivière de *Quizatlapan*, affluant du Tabasco ou du Grijalva, au commencement de l'année 1525. De *Chilapan*, il prit sa route par la province d'*Acalan*, et ayant longtemps parcouru des pays jusqu'alors inconnus, il arriva, dans les premiers jours du carême, à *Tizatpéla* et à *Titacat*. Il établit ses quartiers dans deux temples où se faisaient des sacrifices de jeunes filles. Ayant été averti d'une conspiration tramée contre lui par les chefs indiens *Quantimo*, *Tlacatlec* et *Tétépanquizatl*, qui l'accompagnaient, il passa par les villes de *Mazatlan*, de *Tiac Azun-Cauntl* et de *Tayca*, qu'il trouva bien fortifiées et environnées de murailles. De cette dernière ville, qui s'élevait dans un lac, il chemina vers *Tlécan*, *Zuncapan* et *Amohan*. A deux lieues de celle-ci; il eut à franchir des montagnes escarpées, où il essuya, pendant huit jours, des pluies continuelles. Plusieurs hommes, qui moururent de faim, furent mangés par les autres. Il perdit aussi soixante chevaux, qui se tuèrent en tombant du haut des rochers. Il erra ensuite pendant huit autres jours, sans guide, dans des déserts, et arriva enfin à *Nito*, où il rencontra soixante Espagnols malades, aux ordres de *Diégo Niéto*, qui y avaient été envoyés par Gil Gonzalez Davila. Il y apprit le sort de Olid.

Peu de temps après il y arriva un navire chargé de provisions, qu'il acheta. Il fit construire un brigantin et radouber une caravelle; mais, jugeant la position de la *bahia* ou baie de *San Andrès* préférable à celle de Nito, il y envoya Gonzalo de Sandoval, avec tous les soldats et les chevaux, pour y chercher des vivres. Il s'embarqua à bord du brigantin, avec quarante Castillans et cinquante Indiens, et retourna à l'endroit d'où il était venu, après avoir navigué le long des

côtes durant trente-cinq jours. Avant de partir, il avait jeté à San Andrès les fondations dé la ville de la *Natividad de Nuestra Sénora*, et y avait laissé plusieurs pièces de canon (1).

1525. Cortez envoya le capitaine *Vallécillo*, avec 60 soldats, pour pacifier la province de Tabasco, où commandait un cacique du même nom, qui était aussi seigneur de *Potonchan* (2). Mais ce capitaine étant tombé malade de fatigue, ce fut le capitaine *Baltazar de Gallégos* qui fit rentrer les Indiens dans le devoir. Les vainqueurs se partagèrent leurs terres, et y jetèrent les fondements d'une ville qu'ils nommèrent *Nuestra Sénora de la Victoria*, ou *Notre-Dame de la Victoire*, à cent cinquante lieues par terre de Mexico (3).

Cortez apprenant, à Truxillo, que l'empereur avait dessein de lui retirer le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, résolut de retourner à Mexico. Il confia le commandement de Truxillo à Sandoval, et mit à la voile le 25 avril 1526. Il débarqua à Calchicoca, et se rendit à Médellin, où il resta douze jours. Ce fut là qu'il apprit l'arrivée de *Luis Ponce de Léon*, en qualité de commissaire-examinateur des affaires du Mexique, pour constater la vérité des plaintes portées contre Cortez, et pour le destituer, dans le cas où elles seraient fondées (4).

Le roi écrivit à Cortez qu'il avait fait partir cet intendant pour éclairer sa religion, et avoir, disait-il, l'occasion de lui conférer de nouveaux honneurs. Il lui reprochait toutefois ses trop grandes possessions, et lui annonçait l'envoi de sa commission de capitaine-général, qu'il ne devait recevoir qu'après le délai de trois mois qui lui était accordé pour

(1) Gomara, *Hist. gén*, lib. II, cap. 65, 66, 68 et 69. Herréra, decad III, lib. VI, cap. 10 et 12.

(2) Appelé en langue Mexicaine, *Chontal* ou *Barbare*.

(3) Herréra, dec. III, lib. VII, cap. 3.

(4) Les principales accusations secrètes contre Cortez étaient : 1°. Qu'il avait levé, pour son compte, quatre millions de droits sur les fruits de la terre; 2°. que des 40 provinces qu'il possédait, une seule lui rapportait par jour 50,000 castillans, sans compter ce qu'il tirait des mines; 3°. qu'il occupait plus de 300 lieues de pays, depuis le Méchoacan jusqu'au gouvernement de Pédro de Alvarado; 4°. qu'il avait enfoui sous terre tous les trésors du Montézuma; 5°. qu'il retenait pour lui seul toutes les provinces, à l'exception de celle de Tlascala; 6°. qu'il avait plus de 200 millions de rente et plus d'un million et demi de vassaux.

rendre ses comptes. Le roi lui annonçait en outre la nomination de Nunez de Guzman au gouvernement de Panuco; lui défendait, ainsi qu'à Pédrarias, d'envoyer des troupes dans la province d'Ybuéras; lui apprenait que Luis Ponce était porteur de nouveaux coins pour marquer l'or et l'argent, avec cette devise : *Plus ultrà;* et qu'il était muni de soixante lettres en blanc, pour donner aux capitaines et aux personnes qui l'assisteraient dans son entreprise.

1526. Ponce de Léon était parti de San Lucar, le 2 février 1526, et avait séjourné deux mois à Santo Domingo pour attendre un navire. Ayant appris que Cortez se trouvait dans les Honduras, il mit à la voile, et dix-neuf jours après il aborda au port de San Juan de Ulloa, où il fut informé de l'arrivée de Cortez dans le Mexique. Il passa par Médellin, se rendit à Yztapalapan (1), arriva à Mexico, le 2 juillet, et s'empara aussitôt du gouvernement. Mais il mourut au moment qu'il s'occupait d'organiser le tribunal qu'il devait présider comme grand-juge de la province; il avait désigné pour lui succéder, le licencié *Marcos de Aguilar,* qui ne lui survécut que deux mois. Son successeur, le trésorier *Alonso de Estrada,* se vit sur le point d'être privé de l'autorité. Il fut convenu néanmoins qu'il l'exercerait de concert avec Gonzalès de Sandoval, et que Cortez retiendrait le gouvernement de Médellin, avec le département de la guerre. Cortez ayant refusé d'obéir aux ordres d'Estrada, celui-ci le bannit de Mexico, où il ne rentra que par l'influence du père *Julian Garces,* évêque de Tlascala, qui apaisa leur différend (2). En cette même année 1526, le conseil des Indes décida que l'on construirait des forteresses au Mexique, particulièrement le long de la côte de la mer, pour défendre les Espagnols contre les Indiens et contre les corsaires français, qui déjà commençaient à fréquenter ces parages (3).

1528. Nunez de Guzman, non content du gouvernement de Panuco, ambitionnait encore celui du Mexique. Dans ce des-

---

(1) On lui offrit dans cette ville un banquet dans lequel il fut saisi d'un vomissement en mangeant de la crême. Un religieux, qui l'accompagnait, prétend qu'il fut empoisonné; mais le commandeur Proanon et d'autres convives, qui mangèrent du même mets, n'en furent point incommodés.

(2) Herréra, dec. III, lib. VIII, cap. 14 et 15, et lib. IX, cap. 7 et 8. — Gomara, *Hist. Gén.*, lib. II, cap. 71.

(3) Herréra, decad. III, lib. X, cap. 9.



sein, il envoya son parent, *Sancho de Caniégo*, en Espagne, avec des lettres dans lesquelles il portait contre le vainqueur du Mexique des accusations tellement graves, que l'empereur ordonna le rappel de Cortez, qui reçut cette nouvelle au moment où il allait entreprendre le voyage d'Espagne. Il s'embarqua, accompagné de Gonzalo de Sandoval, d'André̀s de Tapia, et d'autres capitaines, d'un fils de Montézuma, d'un fils de *Maxiscatzin*, nommé *don Lorenzo*, qui était chrétien, de plusieurs nobles de Mexico, de Tlascala et autres grandes villes, de quelques Indiens et Indiennes blancs, de nains, de huit voltigeurs et de douze joueurs de balle. Il emportait vingt mille pistoles de huit en or, dix mille sans alliage, quinze cents marcs d'argent, des bijoux d'un grand prix, des quadrupèdes, des oiseaux, des plantes et autres productions du pays. Il débarqua à Palos, vers la fin de mai 1528, un peu après le départ des membres de l'audience (*primera audiencia*) ou conseil royal du Mexique, dont Nunez de Guzman était président. A son arrivée à la cour, il confondit tous ses ennemis, et reçut de l'empereur l'accueil le plus distingué. Ce prince lui donna en mariage *dona Juana de Zuniga*, sœur du comte *d'Aguilar*, lui céda la vallée de *Atrisco*, avec toutes ses villes et villages, qui renfermaient vingt-trois mille vassaux, lui érigea en marquisat la vallée de *Guaxaca*, lui rendit le titre de *capitaine-général de la Nouvelle-Espagne*, d'*amiral* et de *gouverneur de tout le continent, et des îles qu'il pourrait découvrir dans la mer du Sud;* il lui alloua la douzième partie des richesses qu'il y recueillerait. Ces lettres-patentes furent signées le 6 juillet 1529 (1).

Le nouveau conseil eut ordre de ne s'immiscer en rien dans les affaires de Cortez, et de poursuivre juridiquement Nunez de Guzman, pour ses empiétemens sur le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, pour sa cruauté à l'égard de Juan Gonzalez de Truxillo, un des conquérants du Mexique, et pour le meurtre de plusieurs Indiens.

Il fut alors convenu de comprendre sous le nom de Nouvelle-Espagne toutes les provinces qui dépendaient du Mexique, ainsi que celles de *Panuco*, de *Yucatan*, de *Cozumel*, de *Guatémala*, et le pays arrosé par le rio de las Palmas,

(1) Diaz, cap. 187. — Gomara, lib. II, cap. 73. — Herréra, dec. IV, liv. IV, cap. 1. — *Idem*, dec. IV, lib. VI, cap. 4.

qui avait été cédé à Panfilo de Narvaez. A la même époque, la province de Xalisco fut divisée en deux intendances, savoir : celles de *Zacatécas* et de *Guadalaxara*. La juridiction de la Nouvelle-Galice (*Nueva Galicia*) s'étendait aux provinces de Guadalaxara, de Xalisco, de Zacatécas, de Chiametla, de Culiacan, de la Nouvelle-Biscaye et de Cinaloa, et à tout ce qu'on avait reconnu de Cibola et de Quibira. Cortez n'oublia pas ses anciens compagnons d'armes qui s'étaient signalés dans la conquête du Mexique. Il obtint pour eux la confirmation de toutes les propriétés qu'il leur avait cédées ; il fit accorder aux premiers planteurs, et aux soldats qui l'avaient accompagné dans ses différentes expéditions, le droit de porter des armes offensives et défensives, soit en Espagne, soit dans les Indes ; et ses fidèles alliés, les Tlascalans, furent, à ses instances, déclarés libres.

On apprit vers cette époque que Guzman et les juges interceptaient et ouvraient les dépêches qu'on envoyait en Espagne ou qui en arrivaient. La Cour les en réprimanda, et leur défendit d'en agir désormais de la sorte, sous peine de mort ; elle leur recommanda aussi de vivre en bonne intelligence avec Cortez. Celui-ci, fort de la faveur de son souverain, se rendit à Séville, en 1529, s'y embarqua avec son épouse et ses amis, et arriva à la Véra-Cruz, le 30 juillet 1530, où il reçut les félicitations des Indiens et de tous les Espagnols qui résidaient dans le pays. Il fit part à Guzman de sa nomination à la charge de capitaine-général ; mais les juges ordonnèrent un armement contre lui. Cependant, l'évêque ayant interposé son autorité, il n'y eut point de sang répandu. Cortez écrivit alors de Tuzco à l'empereur, pour se plaindre de la conduite des juges, et des ravages qu'ils avaient commis dans ses propriétés (1).

Don Nunez de Guzman, président de la Nouvelle-Espagne, et ses complices, les conseillers Matienzo et Delgadillo, ayant été accusés d'avoir expédié de Panuco dix-sept navires chargés d'esclaves, et d'en avoir aussi envoyé de Mexico à cette dernière province, pour y être marqués d'un fer chaud ; d'avoir fait pendre six Indiens de distinction qui avaient refusé de balayer sur son passage ; d'avoir exercé des cruautés inouïes, lors de son expédition au pays des Chichiméchas ; d'avoir persécuté et emprisonné plusieurs personnes recom-

---

(1) Herréra, decad. IV, lib. VIII, cap. 2, lib. IX, cap. 4.

mandables, au nombre desquelles se trouvait Pierre de Alvarado; enfin, d'avoir porté de graves accusations contre Cortez. Le conseil des Indes nomma un autre conseil ou tribunal pour la Nouvelle-Espagne, composé de cinq membres, et présidé par don *Sébastian Ramirez de Fuenléal,* évêque de l'île Santo-Domingo. Il fut enjoint à ce conseil, auquel on confia toute l'administration civile, qui fut ôtée à Cortez, 1°. de cesser les poursuites commencées contre ce dernier; 2°. de rendre la province de Chiapa à Pédro d'Alvarado, avec tous ses effets; 3°. d'honorer et de soutenir les évêques; 4°. de protéger les Indiens, de défendre qu'on les réduisît en esclavage, et d'employer tous les moyens possibles pour les convertir; et 5°. de réunir à la Nouvelle-Espagne les provinces d'Ybuéras, du cap Honduras, de Guatémala, de Yucatan, de Cozumel, de Panuco et de la Floride.

1530. Cortez, s'étant fait proclamer *capitaine-général,* se rendit d'abord à Tlascala, et de là à Tezcuco, où il attendit les nouveaux juges qui venaient compléter l'ancien conseil.

Les nouveaux juges, pour établir un gouvernement plus régulier, firent dresser une carte exacte de tout le pays connu à cette époque. Le président donna satisfaction entière à Cortez, et, à l'aide de ses conseils, établit le gouvernement et l'administration de la justice sur un pied respectable (1).

Dès lors, les Castillans se montrèrent empressés à fonder des établissements dans toutes les contrées voisines du Mexique. Francisco de Montéjo bâtit une ville à Chichéniza (à dix lieues de Tirrok, capitale du Yucatan); et Alonzo Davila, qui était sous ses ordres, établit au Chémécal une colonie qu'il appela *Villa-Réal.*

1531. Cortez, qui, d'après les nouveaux réglements, se voyait dépouillé d'une partie de son pouvoir, chercha à donner carrière à ses talents et à son activité, en tentant de nouvelles découvertes. Il avait l'espoir de trouver une communication entre la mer du Nord et celle du Sud, à travers l'isthme de Darien, ou le long de la côte orientale de l'Amérique septentrionale, un détroit conduisant à l'océan occidental. Mais ses espérances furent trompées, et les petites escadres qu'il envoya dans ces directions périrent successivement.

Nunez de Guzman, qui avait été chargé par le conseil de

(1) Torquémada, *Mon. Indiana*, lib. IV. cap. 7, 8, 9 et 10.

réduire les Chichiméchas, et qui avait ravagé sur sa route les provinces de Méchoacan, de Tunala, Nuchistan, Tépique et Chiametla, situées au nord-ouest de Mexico, envoya, au commencement de l'année 1531, un parti fonder la ville *del Espiritu santo*, qu'il nomma plus tard *Compostella*. Il arriva ensuite à Quinola, puis à une ville baignée par une rivière et divisée en quatre quartiers, à laquelle il donna le nom de *Quatrobarrios*; et, après s'être encore avancé de soixante lieues vers le nord, sans s'écarter de la côte, il revint sur ses pas dans la vallée de Culuacan, où il fonda la colonie de *San Miguel*, près de la rivière de las Mugéres, dans une contrée fertile. Il bâtit aussi la ville de *Guadalaxara*, qui est devenue plus tard la capitale de la province de Xalisco ou Nouvelle-Galice. Mais Guzman ne jouit pas long-temps des établissements qu'il avait fondés : ses excès et ses crimes amenèrent son arrestation; il fut conduit en Espagne, où il parvint à se soustraire aux châtiments qu'il avait mérités.

Lopez de Mendoza, lieutenant de Guzman dans le gouvernement de Panuco, alla fonder dans la vallée de Uxitipa, et à vingt lieues de Panuco, les villes de *San Luis* et de *Xalisco*.

Le 26 avril de la même année, le président et premier évêque, don Sébastian Ramirez de Fuenréal, avait jeté les fondements de la ville de *Puébla de los Angéles* (la ville des Anges), dans la plaine de Cuetlaxcoapa, près de la vallée d'Atlisco, à vingt-deux lieues de Mexico et à cinq de Tlascala.

1535. Le 25 mai, le roi d'Espagne publie une ordonnance qui garantit aux Indiens leur liberté, aux mêmes conditions qu'aux autres vassaux libres d'Espagne.

Cortez, affligé du mauvais succès des expéditions qu'il avait confiées à ses lieutenants, résolut de faire lui-même une nouvelle tentative. Il s'était persuadé que les Moluques n'étaient pas éloignées de la côte occidentale; et, dans l'espérance de découvrir de riches contrées entre ces îles et le continent, il fit équiper, à Técoantépèque, trois navires qui se rendirent à Chiametlan, dans la Nouvelle-Galice, où il se dirigea lui-même par terre. Ensuite il fit voile pour la côte où Fortun Ximénès avait été tué (1), et se trouva, le 1er. mai 1535, à la vue des hautes montagnes (*sierras altas*) de Saint-Phi-

(1) Fortun Ximénès avait été pilote sur un navire envoyé en 1533, par Cortez, pour faire de nouvelles découvertes.

lippe et d'une île située à trois lieues de la côte de la Californie, et appelée par lui *Santiago*. Le 3 mai, il entra dans la baie où les marins et les soldats de Ximénès avaient été tués par les naturels du pays, et lui donna le nom de *Santa-Cruz*. Les vents l'ayant ensuite emporté jusqu'à l'embouchure de deux fleuves, qu'il nomma le *San Pédro* et le *San Pablo*, il envoya chercher de nouveaux renforts en hommes et en chevaux; mais les navires qu'il avait expédiés à cet effet, ne revenant pas, il s'embarqua et longea la côte jusqu'au port de *Guayabal*, où il trouva un de ses navires chargé de provisions. Après avoir parcouru une grande partie de la Californie, dont la découverte aurait honoré tout autre que le conquérant du Mexique, il apprit l'arrivée, à Mexico, de don Antonio de Mendoza, en la qualité de vice-roi; alors il laissa les troupes de Santa-Cruz sous le commandement de Francisco de Ulloa, et fit voile pour Acapulco, où il arriva en conduisant avec lui cinq de ses vaisseaux, qu'il avait rencontrés dans le cours de sa traversée. C'est du port d'Acapulco qu'il expédia à Francisco Pizarro, qui se trouvait à Lima dans une situation presque désespérée (1), deux navires avec des hommes et des munitions, sous les ordres de Hernando de Grijalva. Ici finissent les découvertes de Cortez : fatigué chaque jour par de nouvelles contrariétés, et voyant son autorité et ses domaines de plus en plus envahis, il repassa en Espagne pour revendiquer ses droits de capitaine-général, pour réclamer le remboursement des sommes qu'il avait dépensées dans ses différentes entreprises (2), et se faire adjuger la ville et la contrée de Cibola, dont la découverte l'avait entraîné dans des frais énormes, et dont le vice-roi Mendoza venait de s'emparer. Il était loin de s'attendre à l'accueil qui lui était réservé dans sa patrie. De magnifiques conquêtes, récemment faites en d'autres parties de l'Amérique, occupaient tous les esprits, et les empêchaient de se souvenir des services de Cortez; il fut reçu avec froideur, et on lui défendit de retourner au Mexique avant de s'être justifié des accusations portées contre lui par Nunez de Guzman, le vice-roi Mendoza, Las Cazas, et une foule d'autres personnages. Après avoir passé plusieurs années en vaines réclamations auprès de la cour, il succomba à ses fatigues et à son cha-

(1) Voy. la *Chronol. hist. du Pérou*.
(2) Ces sommes se montèrent à près de 300,000 écus.

grin, au moment où il se disposait à s'embarquer (1) pour aller finir ses jours dans la Nouvelle-Espagne (2). « Sa destinée, dit l'historien Robertson, fut semblable à celle de » tous ceux qui se sont illustrés par des découvertes ou des » conquêtes dans le Nouveau-Monde. Envié par ses contem- » porains et mal récompensé par le souverain qu'il avait » servi, il a été admiré et célébré par les siècles suivants. » Pour se former une idée de son caractère, il suffit de con- » sidérer avec impartialité toute la suite de ses actions. »

1537. Le pape Paul III, dans deux bulles différentes, déclare les Indiens créatures raisonnables et capables de participer aux saints sacrements.

1540. Le marquis de Mendoza, qui avait formé le projet de conquérir le pays de Cibola, y envoya Francisco Vasquez de Coronado, qui se mit en route de Culiacan, au mois d'avril 1540, avec cent cinquante cavaliers, deux cents fantassins, quelques pièces de campagne et des provisions en abondance. Le 27 mai, il arriva dans la vallée de *Corazones* (3). De là il se rendit dans la province de *Tucayan*, traversa le pays de Cibola, entra dans celui de *Quivira*, après avoir parcouru près de trois cents lieues. Il revint vers la fin d'août à Culiacan, et retourna peu après à son gouvernement (4).

Hernando de Alarçon, qui devait en même temps se rendre au pays de Cibola par la Californie, mit à la voile du port d'Acapulco, le 9 mai 1540, avec deux navires, remonta une rivière, qu'il nomma *Rio de Bona Quia*, jusqu'à la province de *Coano* ou de *Cumana*, et s'en retourna par la Nouvelle-Espagne.

1541-1544. Le capitaine *don Pédro de Alvarado*, ayant

(1) Son retour en Amérique ne pouvait alors exciter les craintes de la Cour qui le regardait avec indifférence et n'avait nul sujet pour s'y opposer.

(2) Cortez pour faire sa cour à Charles-Quint, le suivit, en 1541, dans son expédition contre Alger. Il mourut, le 2 décembre 1547, dans la soixante-troisième année de son âge, à Castilléja-la-Viéja, à deux lieues et demie de Séville. Son corps fut déposé dans la sépulture des ducs de Médina-Sidonia, et porté dans la suite au couvent des cordeliers de Mexico.

(3) Cabéca de Vaca le nomma ainsi du mot espagnol *corazon*, cœur, parce que les habitants lui offrirent en présent des cœurs d'animaux.

(4) Herréra, decad. VI, lib. IX, cap. 11 et 12. — Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. XIV, cap. 22.

été autorisé par le roi à entreprendre des découvertes dans la mer du Sud, équipa douze grands navires et deux barques, dont l'une à vingt et l'autre à treize bancs, à bord desquels il embarqua huit cents hommes d'infanterie, cent cinquante chevaux, un grand nombre d'esclaves indiens et des vivres en abondance. Il ordonna au commandant de la flotte de cingler vers un port de la Nouvelle-Galice, tandis qu'il se rendrait par terre à Mexico, pour se concerter avec le vice-roi.

Sur ces entrefaites, les Chichiméchas (1), qui habitaient les villes de *Suchilipan*, d'*Apozol*, de *Xalpa* et autres, dépendantes de celle de Guadalaxara, se révoltèrent et se retirèrent dans les montagnes. Leur pays se trouve à trente lieues à l'ouest de la ville de Mexico, et il est habité par plusieurs peuplades d'origine distincte, qui parlent des langages différents, mais qui se ressemblent par les mœurs et les usages, et qui sont toutes comprises sous la dénomination générale de Chichiméchas. Ce sont les *Pamies*, les *Capuzes*, les *Samnes*, les *Zancas*, les *Maiolias*, les *Guamares*, les *Guachichiles* et autres. A leur arrivée dans le pays, les Espagnols y remarquèrent les ruines de plusieurs grandes villes, et le territoire paraissait en avoir été bien cultivé. Ils conclurent de ce que les Chichiméchas ne connaissaient pas l'agriculture, ne vivaient pas dans des maisons, et étaient d'excellents archers, qu'ils avaient chassé les Otomies, peuple éminemment agricole, et les avaient forcés de se retirer vers Mexico, ou bien que ces derniers avaient abandonné le pays à la suite de quelque grande famine. Ils étaient armés de longs arcs et de flèches, et enlevaient le péricrâne à leurs prisonniers pour en faire ensuite parade dans leurs fêtes et leurs danses.

1541. Le capitaine Christoval de Oñate, député-gouverneur de F. V. de Cornado, partit de Guadalaxara avec quatre-vingts chevaux et quelques Indiens amis, et s'avança jusqu'au rocher de *Mixtân*. Mais les Indiens qui y avaient pris position, au nombre de quinze mille, en descendirent avant le lever du soleil, égorgèrent plusieurs Espagnols et Indiens et tous les noirs. Le reste se sauva à Guadalaxara. Alvarado, qui se trouvait alors à Avalos, sur le bord de la mer, à vingt lieues au delà, ayant été informé de cette défaite, se mit à la tête

(1) Mot mexicain, composé de *chichi*, chien, et *mécatl*, corde, et qui signifie chien dans une corde.

d'une partie de ses troupes, franchit le désert de *Tonalà*, et arriva à Guadalaxara. De là il se rendit à *Muchistlan*, dont les habitants s'étaient enfuis dans les montagnes. Dans l'intention de les faire sortir de leur retraite, Alvarado ordonna au capitaine *Falcon* de livrer assaut à leur rocher, avec cinq mille Indiens de Méchoacan, aux ordres d'un seigneur nommé *don Pedro*, cent fantassins espagnols et de la cavalerie. Le capitaine périt dans l'action, ainsi que sept ou huit Espagnols et quelques Indiens, et le reste fut contraint à la retraite. Les vainqueurs poursuivirent les fuyards jusqu'à la rivière, où Alvarado, qui s'était arrêté pour rallier l'arrière-garde sur une éminence escarpée, fut renversé par un cheval, et tellement meurtri de sa chute qu'il en mourut trois jours après. Les Indiens se retirèrent après sur la montagne. L'expédition navale échoua également; quelques bâtiments de la flotte regagnèrent le Guatémala, et une partie des troupes resta dans la Nouvelle-Galice (1).

Dès que le vice-roi du Mexique eut appris ce désastre, il envoya le capitaine *Inigo Lopez de Anuncibay* contre ces Indiens, avec soixante cavaliers. A l'arrivée de celui-ci à Guadalaxara, il les trouva réunis au nombre de quinze à seize mille, aux ordres de *Ténamastle*, seigneur de *Nuchistlàn*. Tous étaient entièrement nus, armés d'arcs, de flèches, de massues et de sabres ou cailloux fort aigus, rangés en bon ordre, et formés en bataillons qui présentaient sept hommes de profondeur: ce qui ne s'était pas encore vu à la Nouvelle-Espagne. Néanmoins, après une attaque, qui dura deux heures, contre une maison dans laquelle les Espagnols s'étaient retranchés, les Indiens lâchèrent pied et s'enfuirent dans les bois et les plantations de maïs, en laissant mille morts sur le champ de bataille (2).

Le vice-roi de la Nouvelle-Espagne résolut alors de marcher en personne contre les Indiens de la Nouvelle-Galice. Il partit de Mexico, le 8 octobre 1542, avec trois cents cavaliers espagnols, cent cinquante fantassins, sous le commandement du capitaine *Urbanéta*, et cinquante mille Indiens de Tlascala, de Cholula, de Guaxocingo, de Tépéaca, de Tezcuco, et de divers autres endroits. Il se rendit d'abord à Méchoacan et ensuite à Tazucalca, sur la frontière du pays

(1) Herréra, decad. VII, lib. II, cap. 10 et 11.

(2) Herréra, dec. VII, lib. II, cap. 11,

des Chichiméchas. Il traversa après, durant trois jours, un désert, pour arriver à *Acuyna*, où il attaqua et défit l'ennemi, qui était posté sur une montagne rocailleuse. Une autre place forte, située sept lieues plus loin, nommée *Acatique*, fut aussi emportée d'assaut. Le rocher de *Nuchitslan*, à douze lieues d'Acuyna, et à une égale distance de Guadalaxara, fut enlevé avec perte de huit mille des assiégeants. Le vice-roi retourna ensuite à Mexico, d'où il avait été absent pendant deux ans (1).

L'expédition qu'il avait fait partir pour explorer les côtes méridionales de la Nouvelle-Espagne, ayant échoué, il en envoya une seconde, du port de la Nativité, le 27 juin 1542, sous la conduite de *Juan Rodriguez Cabrillo* (2). Il songea ensuite à ouvrir un commerce avec les îles Moluques, par la mer du Sud, et expédia à cet effet deux navires, une galère et deux alléges, du port de *Juan Gallégo*, dans la Nouvelle-Espagne, le 1er. novembre 1542, sous le commandement de *Ruylopez de Villalobos*.

Vers le même temps, une nouvelle expédition, envoyée à Téhuantépec par le même vice-roi, sous les ordres de *Diégo de Ocampo*, natif de Cacéres, arriva à Callao de Lima, dans le Pérou (3).

1545. Ces différentes expéditions accrurent considérablement la population de la Nouvelle-Espagne; mais, en 1545, une peste affreuse enleva un grand nombre d'Indiens. Selon Torquémada, huit cent mille succombèrent à ce fléau.

En la même année, des religieux débarquèrent à Campêche, pour la conversion des Indiens.

En 1547, les Indiens de la province d'Oaxaca renoncent à la religion chrétienne, et cherchent à détruire la ville d'*Antéquéra*.

1549. Une ordonnance royale du 22 février abolit totalement les services personnels auxquels les Indiens étaient assujétis.

1550. Le 17 juin, les Chichiméchas de la vallée de *Vaorita* tentèrent de faire révolter les Indiens chrétiens, pour avoir une occasion de s'emparer de leur maïs et de leurs vaches. Ils se présentèrent au nombre de quinze cents environ, mais ils furent dispersés après une faible résistance.

---

(1) Herréra, decad. VII, lib. II, cap. 12, et lib. V, cap. 1 et 2.
(2) Voyez l'article *Californie*.
(3) Voyez l'article *Pérou*.

Pour se mettre à l'abri des incursions de ce peuple guerrier, le vice-roi jugea nécessaire d'établir des colonies sur les frontières de leur pays. Il choisit, à cet effet, un emplacement convenable sur la route de Zacatécas, à trente lieues de Méchoacan, et à vingt-trois de *Guayangarlo,* et y jeta les fondements de la ville de *San Miguel.* Elle reçut ce nom d'une église qui y avait été élevée quelque temps auparavant par des religieux de l'ordre de Saint-François, qui s'y étaient rendus de Xélotépèque. L'endroit se nommait d'abord *Yzcuinapan,* ce qui signifie *Agua de Perros,* ou eau des Chiens.

Le 5 décembre de la même année, le nouveau vice-roi, *Don Luis de Vélasco,* premier du nom, fit son entrée dans Mexico. Il rendit des lois favorables aux Indiens, défendit les services personnels, agrandit les villes de Durango, de San Sebastian de Chiametla et de San Miguel, et y mit des garnisons pour contenir les Chichiméchas. Il envoya ensuite *Francisco de Ybarra* reconnaître une partie du pays de Zacatécas (1) et pacifier la province de Topia. Lorenzana dit que ce vice-roi mérita le surnom de protecteur et de père de son pays. Sous son règne, une pluie extraordinaire grossit l'eau des lacs, au point que la ville de Mexico fut inondée pendant quatre jours.

1552. La cour d'Espagne montre beaucoup de zèle à convertir les Indiens, mais elle défend de les réduire en esclavage et de les opprimer, et commande aux évêques de les prendre sous leur protection.

1553. Une flotte richement chargée, et expédiée de la Nouvelle-Espagne en Castille, fut perdue corps et biens sur les côtes de la Floride (2).

1554. Le capitaine *Francisco de Ybarra,* ayant pris la direction de Zacatécas, découvrit les mines d'argent de *Saint-Martin*, de *Saint-Luc de Aviño* et quelques autres dans le même pays. Pour contenir les habitants, il bâtit, dans le voisinage des mines, plusieurs villes, depuis Zacatécas jusqu'à celle de *Santa Barbara*, sur une étendue de cent lieues; ensuite il accompagna des religieux de l'ordre de Saint-François, à qui le vice-roi avait ordonné de fonder d'autres villes et de prêcher l'évangile, et découvrit la vallée de *San Juan* et la rivière de *Nacas*. Il bâtit dans cette vallée la ville

(1) Torquémada, lib. XIX, cap. 16.
(2) Torquémada, lib. V, cap. 14.

de *Nombre de Dios*; fut nommé, par le vice-roi, gouverneur de tout le pays situé au-delà des mines de Saint-Martin, soumit tous les Indiens à dix lieues au nord de cet endroit, et jeta les fondements d'une ville à *Aviño*.

Ybarra s'étant ensuite rendu dans la ville de *Durango*, que le capitaine *Alonso Pachéco* venait de bâtir dans la vallée de *Guadiana*, il se remit en route avec cent cinquante hommes, découvrit les mines d'*Ende* et de *San Juan*, et s'avança, vers le commencement de l'hiver, avec trente hommes seulement, jusqu'à des montagnes où il forma la colonie qui porte aujourd'hui le nom de *Topia*. A son retour, il fit partir *Rodrigo del Rio*, avec ordre d'aller s'établir près des riches mines d'Ende, et jeta lui-même les fondements des colonies de *Santa Barbara* et de *San Juan*, dans le gouvernement de la Nouvelle-Biscaye, à trois lieues l'une de l'autre, et à vingt lieues de la colonie d'Ende. Il partit ensuite pour la province de Topia, et pénétra dans celle de Cinaloa, où il fonda la ville de *San Juan de Cinaloa*. Prenant alors la direction du nord, il entra dans la province de Chiametla, où il établit la colonie de *San Sébastian*; puis il fit plus de trois cents lieues dans le pays, et y rencontra de grandes villes, formées de maisons à toits plats, et dont la population était nombreuse, guerrière, bien habillée, et pourvue de provisions. Mais, désespérant de se maintenir, avec le petit nombre de soldats qui lui restaient, dans un pays si éloigné de la Nouvelle-Espagne, il prit le parti de retourner sur ses pas. Plus tard il fonda la colonie de *Chiametla*, dans le voisinage de riches mines d'argent et à cent lieues de Cinaloa (1).

1556. Peu de temps après son avénement au trône, Philippe II forma le projet de fonder une colonie dans les îles Manilles, qui avaient été découvertes par Magellan, en 1521, et avaient été cédées par Charles V à la couronne de Portugal, en 1529, moyennant une somme de 350,000 ducats (2). On choisit Manille, dans l'île de Luçon, pour la capitale de cet établissement; et le groupe entier des îles prit le nom de *Filipinas*, ou *Philippines*. On accorda des priviléges aux Espagnols qui vinrent s'y fixer. On leur permit d'envoyer des marchandises indiennes en Amérique, et de recevoir en

(1) C'est à cette expédition que finissent les décades d'Herréra.

(2) Voyez *Patagonie*, art. *La Plata*.

échange les métaux précieux de ce continent : ce qui contribua beaucoup à étendre les relations commerciales des Espagnols avec les Chinois, qui se trouvaient en grand nombre dans ces îles. Cette colonie fut abondamment pourvue des productions et des marchandises de l'Orient, et entretint un commerce avantageux avec l'Amérique (1). Les envois, qui se fesaient d'abord par Callao, port de Lima, dans le Pérou, s'expédièrent dans la suite par celui d'Acapulco, dans la Nouvelle-Espagne.

1568. Le 16 février, le capitaine *Jean Hawkins*, dans son troisième voyage en Guinée et aux Indes occidentales, rencontra la flotte espagnole, à l'entrée du port de Saint-Jean de Ulloa, où se trouvaient douze autres navires, chargés de 200,000 livres en or et en argent. La cargaison de la flotte était évaluée à 800,000 livres. Hawkins, disent les historiens anglais, ne voulant rien entreprendre qu'on pût regarder comme une infraction au traité conclu entre Charles V et Henri VIII, n'exigea des Espagnols que ce qui convenait à sa sûreté; il demanda des vivres pour de l'argent, la liberté du commerce, la possession de l'île de Saint-Jean de Ulloa, et onze pièces de canon pour sa défense, pendant le séjour qu'il y ferait. Les Espagnols acceptèrent ces conditions; mais ayant reçu un renfort de mille hommes, le 23 septembre, ils enlevèrent les batteries de l'île, pillèrent et brûlèrent trois vaisseaux, en forcèrent trois autres à gagner le large sans provisions, et firent un grand nombre de prisonniers. Le commandant de ces trois navires aborda, le 18 octobre suivant, au fond du golfe du Mexique, dans un endroit où il n'y avait ni port, ni habitations, ni vivres. Les Indiens, ayant appris qu'il n'était pas Espagnol, le dirigèrent sur le port de Panuco, d'où il fut envoyé par le gouverneur à Mexico, qui en est éloigné de quatre-vingt-dix lieues. Hawkins retourna en Angleterre avec les trois navires, après avoir perdu les cinq sixièmes de ses équipages (2).

Le 5 novembre, don Martin Henriquez de Almanza, quatrième vice-roi, arrive au Mexique. Il établit les *présidios*, fonde la ville de Saint-Philippe, près des mines de San Luis Potosi, et réduit, en 1569, la peuplade barbare des Chichi-

(1) Torquémada, lib. V, cap. 14.
(2) Hackluyt, part. III. — Purchas, tom. IV.

méchas, nommée les Huachichiles. Pendant son administration, l'*alcabala* fut établi dans la Nouvelle-Espagne (1).

1570. Les premières bulles du pape arrivent au Mexique. On force tous les Indiens tributaires et ceux qui appartiennent aux *encomiendos*, et qui sont âgés de plus de onze ans, de prendre de ces bulles, à raison de 4 réaux la pièce. On exige aussi d'eux la même somme pour chaque messe qu'ils entendent. Ces exactions extraordinaires produisirent annuellement un revenu de trois millions d'or. Mais les Indiens ayant refusé de prendre plus d'une bulle par famille, et les Espagnols ne voulant pas y consentir, il s'ensuivit plusieurs révoltes. Pour punir les malheureux Mexicains, il leur fut interdit, sous peine de mort, de cultiver la vigne et l'olivier; ce qui les obligea à faire venir d'Espagne l'huile et le vin (2).

En 1571, l'inquisition fut installée à Mexico. *Don Pédro Moya de Contréras* fut nommé inquisiteur. Le premier *auto* fut célébré en 1574 (3). Elle avait été établie à Saint-Domingue, en 1524.

En 1576, une maladie contagieuse enleva plus de deux millions d'Indiens, dans l'espace d'une année (4).

En 1585, il se tint à Mexico un concile provincial, composé de l'archevêque don Pédro Moya de Contréras et des évêques de Quauhtémallan, de Méchuacan, de Tlascala, de Xalisco, de Yucatan et de Huaxacac, ses suffragants.

Cette assemblée, qui eut lieu le jour de saint Joseph, déclaré, trente ans auparavant, patron du Mexique, décida un

(1) Torquémada, lib. V, cap. 22.

(2) *Voyage of Chilton*, Hackluyt, tom. III, p. 461.

(3) Torquémada, *monarquia indiana*, lib. V, cap. 24, et lib. XIX, cap. 30. *De autos generales que este santo officio y tribunal à tenido en diversos tiempos en esta Nueva-España.*

(4) En 1520, la petite vérole avait enlevé la moitié de la population des provinces où elle avait exercé ses ravages. Le nombre de ceux qui furent tués ou qui périrent de besoin pendant le siége de Mexico, avait été de cent cinquante mille. La maladie contagieuse de 1545, fit périr cinq cent mille individus. La grande famine qui suivit la réduction de Mexico, les charges onéreuses imposées par les Espagnols aux Indiens, les taxes et les travaux des mines contribuèrent aussi à la dépopulation rapide du Mexique.

grand nombre de points de discipline et de réforme ecclésiastique, qui furent approuvés, l'année d'après, par le pape Sixte-Quint (1).

1587. Le 4 novembre, le capitaine anglais *Thomas Cavendish* enlève, près du port d'Acapulco, un riche galion parti de Manille (2).

1592. Expédition du capitaine anglais *King* à la baie du Mexique, où il capture plusieurs bâtiments (3).

1596. Le capitaine anglais *Guillaume Parker*, dans son voyage aux Indes occidentales, prend la ville de Campêche, la veille de Pâques, à trois heures du matin, avec cinquante-six hommes, quoiqu'il y eût cinq cents Espagnols dans la place, et huit mille Indiens dans deux autres villes voisines. Mais les Anglais, attaqués à dix heures par les habitants qui étaient revenus de leur frayeur, effectuent leur retraite en plaçant, entre eux et les Espagnols, les prisonniers qu'ils avaient faits dans la ville, et emportent le tribut destiné au roi; il se trouvait à bord d'un navire dans le port, et était évalué à cinq mille livres d'argent (4).

En la même année, *don Gaspar de Zuniga Azévédo y Fonséca*, comte de Monterrey, neuvième vice-roi, qui était entré en fonctions, le 5 novembre 1595, expédia le capitaine *Sébastian Vizcayno*, pour continuer la découverte des Californies, et pour faire la pêche des perles (5).

En 1601, l'esprit de mutinerie éclata parmi les *Acaxées*, nation des Chichiméchas, de la province de Topia, dans la Nouvelle-Galice, à cause des travaux pénibles des mines auxquels les Espagnols voulaient les assujétir (6).

Sous la seconde administration de *don Luis de Vélasco*, qui commença le 2 juin 1607, il y eut une insurrection des noirs à Mexico.

Le 15 janvier 1624, il y en eut une autre, pendant laquelle la prison de la ville fut réduite en cendres.

En 1628, une flotte hollandaise, commandée par *Pierre*

(1) Minana, *Historia de España*, t. III, p. 516. Madrid. 1804.
(2) Torquémada, lib. V, cap. 26. — Hackluyt, t. III, p. 816.
(3) Hackluyt, t. III, p. 570.
(4) Hackluyt, part. III, p. 602
(5) Voyez l'article *Californie*.
(6) Torquémada, lib. V, cap. 43.

Adrien, partit pour les Antilles et le Mexique. Elle attaqua et battit la flotte espagnole, qu'elle brûla après en avoir enlevé tous les effets.

La même année, *Pierre Hein* attaqua une autre flotte espagnole qui se rendait du Pérou au Mexique, et prit pour plus de 16 millions en argent et en marchandises.

Le 20 septembre 1629, les lacs se débordèrent, et inondèrent la ville de Mexico, qui resta ensevelie sous les eaux pendant deux ans.

En 1685, le flibustier *Grammont* prit et saccagea la ville de *Campêche*, et y célébra la fête du roi de France, le jour de saint Louis, en brûlant pour un million de bois de Campêche. Il reprit ensuite la route de Saint-Domingue.

1692. Sous l'administration du comte de Galve, la récolte du maïs ayant été mauvaise, les Indiens se révoltèrent à Mexico, et brûlèrent le palais du vice-roi, le 8 juin. Deux ans après, ils manquèrent de grains pour ensemencer leurs terres, et la famine fut suivie de la peste.

1709. Le 22 décembre, le capitaine anglais *Rogers*, se trouvant à la hauteur d'Acapulco, avec une petite escadre de trois navires, s'empara d'un vaisseau de Manille.

1713. A la paix d'Utrecht, Philippe V, par un traité particulier, signé le 26 mars, et appelé l'*asiento*, accorde à la Grande-Bretagne le droit de transporter des esclaves noirs aux colonies espagnoles, pendant trente ans, à partir du 1er. mai 1713 jusqu'à la fin de l'année 1743, et le privilége d'envoyer tous les ans, à la foire de Porto-Bello, un bâtiment de cinq cents tonneaux, chargé de marchandises d'Europe. Il s'établit, en conséquence, des commissaires anglais dans différents ports et établissements espagnols.

Jusqu'en 1720, le commerce de l'Espagne avec ses colonies était régi par une commission qui siégeait au port de Séville. Les Espagnols le fesaient exclusivement; car une loi défendait aux colons de trafiquer avec les étrangers, sous peine de mort (1). Cette commission fut transférée dans la suite à Cadix, d'où les flottes, nommées *Galions* et la *Flota*, partaient tous les ans pour Porto-Bello et Véra-Cruz, qui étaient les deux grands dépôts de commerce où l'on échangeait les productions de l'Europe contre celles de l'Amérique.

(1) *Recop.*, loi VII, tit. LXXXVII, liv. IX.

1739. Le 30 octobre, déclaration de guerre du roi de la Grande-Bretagne contre le roi d'Espagne, motivée sur ce que ses gardes-côtes et autres vaisseaux autorisés par lui, prétendent arrêter, détenir et visiter les vaisseaux et navires anglais qui naviguent dans les parages de l'Amérique : prétention, dit la déclaration, contraire à la liberté de navigation à laquelle nos sujets ont autant de droit que ceux du roi d'Espagne, en vertu de la loi des gens ; lequel droit leur a été de plus expressément reconnu, et déclaré leur appartenir, par les traités les plus solennels, et particulièrement par celui conclu en l'année 1670.

Lorsque la guerre éclata entre l'Espagne et l'Angleterre, en 1739, le gouvernement de cette dernière ordonna à l'amiral *Vernon* de courir sur tous les navires espagnols, et de s'emparer de ses établissements.

1740. Le conseil des Indes permet aux navires enregistrés de faire le voyage dans tous les temps.

Le 20 juin 1743, le commodore anglais *Anson*, ayant capturé un galion, fut créé pair du royaume. Ce bâtiment, qui se rendait d'Acapulco à Manille, avait à bord 1,313,840 dollars ou *pésos*, outre de l'argent non monnayé pour 43,611 dollars (1).

1748. Les galions, après avoir été employés pendant plus de deux siècles, sont définitivement supprimés.

1764. Charles III établit des paquebots, qui doivent partir, tous les premiers jours de chaque mois, de la Corogne pour la Havane et Porto-Rico.

1765. Le même prince accorde à tous ses sujets la permission de faire le commerce avec Cuba, Hispaniola, Porto-Rico, la Marguerite et la Trinité. Bientôt après il étend le même privilége à la Louisiane, et aux provinces de Yucatan et de Campêche.

1767. Au mois de juillet, les jésuites du Mexique, au nombre de sept cents, sont subitement arrêtés et embarqués pour l'Espagne. On évalue à 77 millions de piastres les biens qu'ils possédaient à cette époque (2).

En 1774, un édit accorde aux quatre grandes provinces de

(1) *Anson's voyage, by Walter.*
(2) *Annual register*, cap. V. *London.*

la Nouvelle-Espagne, du Pérou, de Guatémala, et du nouveau royaume de Grenade, la liberté de commercer entre elles.

1778. Le 12 octobre, le conseil des Indes accorda la liberté du commerce avec l'Amérique à quelques ports d'Espagne. Les navires employés dans ce commerce devaient être de construction espagnole, et tous les officiers et les deux tiers des équipages devaient être des naturels. Ce privilége fut étendu plus tard aux principaux ports de la métropole.

Avant l'année 1778, il n'y avait que douze à quinze navires d'enregistrés pour le commerce de l'Amérique méridionale: encore ne faisaient-ils guère qu'un voyage tous les trois ans. Mais, à partir de cette année, leur nombre s'éleva jusqu'à cent soixante-dix.

1783. Les différends survenus entre les Anglais de la Jamaïque et les Espagnols, au sujet de la coupe du bois de Campêche, sont aplanis par l'article 4 du traité de paix, signé à Versailles (le 3 septembre), qui assigne aux Anglais une certaine étendue de terrain à cet effet.

En 1785, la liberté du commerce est accordée à toutes les colonies espagnoles (1).

L'histoire du Mexique ne présente plus que des détails minutieux, jusqu'au temps où les événements de l'Europe, venant à relâcher les liens qui unissaient les colonies espagnoles à la métropole, parurent aux Indiens une occasion favorable pour se soustraire à la domination européenne.

---

(1) La police de ce commerce en divers temps, se trouve dans la collection des lois des Indes, en trois volumes in-folio. M. Penchet observe dans son important ouvrage sur l'*état actuel du commerce des deux Indes*, publié à Paris, en deux volumes in-8°., 1821, page 299 du premier volume, « qu'il résulte des données que nous avons établies sur le commerce de la Nouvelle-Espagne, que ce vaste pays, dans l'état actuel de sa civilisation et de son industrie, a besoin de productions et de marchandises étrangères pour la valeur de 100 à 110,000,000 de francs. En accordant une pleine liberté au commerce d'Acapulco, et de San Blas, avec la Chine et avec l'Inde, le Mexique pourra tirer directement des toiles de coton, des soieries, du papier, des épiceries et peut-être même de la mercerie de l'Asie. Cette circonstance diminuera les importations de l'Europe de plus de 20,000,000 de francs.

Révolution de 1808. (1) Ce fut vers la fin de juillet 1808, qu'on apprit à Mexico, par les gazettes arrivées de Madrid, qu'une insurrection générale avait éclaté en Espagne. Au milieu de l'enthousiasme qu'excita cette nouvelle, il arriva deux députés envoyés par la junte de Séville, pour faire reconnaître l'autorité de cette assemblée sur l'Amérique espagnole, pendant la captivité du roi. Peu de temps après, le vice-roi, don *José Iturrigary,* reçut des dépêches qui lui annonçaient l'installation, à Oviédo, de la junte des Asturies, et défendait aux Mexicains d'obéir à celle de l'Andalousie. Le 5 août, la municipalité représenta au vice-roi la nécessité de former une junte, composée des membres des tribunaux et des autorités de la capitale (2). Celui-ci crut devoir déférer à leur demande, et convoqua en conséquence une assemblée des représentants de chaque province, qui devait s'occuper de la formation d'un gouvernement provisoire. Les membres de l'audience et les Européens, craignant l'influence qu'exerceraient les Créoles dans un gouvernement populaire, arrêtèrent, le 15 septembre, le vice-roi et sa famille, les déférèrent à l'inquisition comme hérétiques, et les envoyèrent à la Véra-Cruz, où on les mit à bord d'un bâtiment en charge pour Cadix.

L'archevêque, nommé chef du gouvernement civil, fut aussi déposé, et l'autorité passa entre les mains des membres de l'audience, qui élurent pour chef un vieillard octogénaire, appelé *Garibay,* lequel fut remplacé peu de temps après par l'archevêque, suivant les instructions transmises par la junte de Séville.

L'arrestation du vice-roi excita de l'indignation contre ceux qui en avaient été les auteurs, et fit naître dès lors une grande rivalité entre les Espagnols et les Mexicains. Plusieurs de ces derniers, qui avaient approuvé le plan du gouverneur, furent ou tués ou bannis.

Un nouveau vice-roi, don *Vénégas,* arriva au milieu de la

---

(1) Voyez la note *H.*

(2) Elle fut composée des membres de l'audience royale, de l'archevêque, de la municipalité, des députés des tribunaux, des corps ecclésiastiques et séculiers, de la noblesse, des militaires et des principaux citoyens, conformément aux anciennes lois de la monarchie espagnole; le roi ne pouvant déclarer la guerre sans l'approbation de l'assemblée des représentans des cités et des villes. (*Recop. de Castilla*, ley. X, tit. 1, lib. 6.)

fermentation générale, muni de pleins pouvoirs, par la régence de Cadix, pour accorder des honneurs, des récompenses et des places aux partisans de l'Espagne. Le 23 septembre, il publia une proclamation qui rétablit momentanément la tranquillité.

1810. Mais bientôt après s'ourdit contre les Européens une conspiration, qui devait éclater le 1er. novembre, et qui fut découverte, quelque temps avant son exécution, par *Iturriaga*, chanoine de Valladolid, un des conjurés, qui la dévoila, en mourant, à *Gil*, prêtre, résidant à Quérétaro, où un grand nombre d'arrestations eurent lieu aussitôt. Dans le milieu de septembre, l'audience fit arrêter, dans la nuit, le corrégidor de Quérétaro.

Le corrégidor, don *Manuel Domingues*, le pasteur de Dolores, don *Miguel Hidalgo*, et trois capitaines du régiment de la reine, don *Ignacio de Allende*, don *Manuel de Aldama*, et don *José Mariano Abasolo*, anciens camarades de collége de Hidalgo, et natifs de San Miguel el Grande, prévoyant le sort qui les attendait, s'ils étaient arrêtés, levèrent l'étendard de la révolte, le 10 septembre 1810. Ils promirent aux Indiens l'abolition de la taxe des *tributos* qu'ils avaient payée depuis la conquête, et tous se rangèrent de leur parti.

Dans cette conjoncture, le vice-roi leva un corps de guérillas, qu'il fut forcé de licencier ensuite, à cause des nombreuses plaintes portées contre eux. Cependant l'insurrection fesait, de jour en jour, de nouveaux progrès. Hidalgo marcha ensuite sur San Miguel el Grande, ville qui renfermait dix mille habitants; et de là, sur celle de Zélaya, entraînant avec lui environ vingt mille Indiens qu'il animait par ce cri terrible : *mort aux Gachupins* (1).

Ayant gagné la garnison de cette ville, Hidalgo continua sa route avec une multitude d'Indiens, et arriva à la ville opulente de Guanaxuato, capitale du district des Mines, qui renfermait plus de quatre-vingt mille habitants. Il la prit après une résistance opiniâtre, faite par les ordres de l'intendant Riana, qui fut tué. Les Indiens, furieux, pillèrent et massacrèrent les Espagnols leurs partisans. Hidalgo y fit un butin qui s'éleva, dit-on, à cinq millions de dollars. De Guanaxuato il marcha à Valladolid, ville de quarante mille

(1) Nom donné aux Européens par les Indiens.

habitants, où deux régiments de milice se joignirent à lui. Il s'y empara d'un million deux cent mille dollars en argent. Le 24 octobre, il fut nommé général en chef de l'armée mexicaine, dans une assemblée des principaux officiers, tenue à Indaparapéo. Encouragé par ce succès, Hidalgo marcha en avant, parcourut près de quatre-vingts lieues, sans rencontrer d'obstacle, passa par Marabatio, Tépétongo, Yordana et Ixtlahuaca, et entra, le 27 octobre, à Toluca, ville située à douze lieues ouest de la capitale.

Les forces royales étaient cantonnées à de grandes distances les unes des autres. Une brigade, aux ordres de don F. Calléja, occupait San Luis Potosi, à plus de quatre-vingt-dix lieues de Mexico; et trois mille hommes, sous le commandement du comte *de la Caděna*, se trouvaient à Querétaro, position militaire très-importante, et dont les habitants, au nombre de quatre-vingt mille, étaient disposés en faveur de la révolution. Le vice-roi Vénégas n'avait alors qu'une poignée d'hommes dans les environs de Mexico. Il prit toutes les mesures nécessaires pour la défense de la place.

L'archevêque, de son côté, publia un mandement par lequel les insurgés étaient déclarés hérétiques, et rendit un décret en vertu duquel tous ceux qui seraient pris les armes à la main, sans en excepter les prêtres, seraient fusillés sur-le-champ. Les habitants restèrent tranquilles.

Pour arrêter la marche d'Hidalgo, le vice-roi Vénégas envoya son aide-de-camp, le colonel don *Torquato Truxillo*, avec dix mille hommes, à Ixtlahuaca, où il trouva un renfort de cinq cents hommes, dont cent cinquante esclaves. Lorsque Hidalgo entra à Toluca, Truxillo se porta à Lerma, sur la rivière du même nom, pour lui en disputer le passage; mais les insurgés l'ayant passée à Atenco, il se replia sur le défilé del *monte de las Cruces*, qui se trouve à huit lieues de la capitale, et où il fut attaqué par Hidalgo, et forcé de se retirer, le 30 octobre, dans Mexico, avec perte de toute son artillerie et de trois cents hommes. Vénégas sortit alors de la ville, à la tête de ses troupes, et alla camper sur une montagne qui domine le village d'Acalco et tout le pays environnant.

Le même jour (le 30 octobre), Hidalgo s'étant avancé jusqu'à Quaximalpa, à cinq lieues de Mexico, à la tête de plus de soixante-dix mille hommes, envoya sommer le gouverneur de rendre la ville; mais, après avoir attendu sa réponse pendant vingt ou trente jours, il opéra sa retraite sans

rien entreprendre contre Mexico, bien que la garnison n'excédât pas dix mille hommes, et que cette capitale renfermât au moins trente mille mécontents (1).

Le brigadier don *Felix Maria Calléja*, qui avait reçu l'ordre de concentrer les forces royales pour la défense de la capitale, se trouvait à la tête d'une armée créole de dix mille hommes, avec un train d'artillerie. Le 7 novembre, il divisa ses troupes en cinq colonnes, et attaqua le camp d'Hidalgo, à Acalco. Les Indiens indisciplinés prirent la fuite, ce qui fit lâcher pied aux troupes régulières. Les indépendans eurent dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers.

Après cette défaite, Hidalgo se retira à Guanaxuato. Don Calléja, qui le suivait de près, entra en même temps que lui dans la ville, et fit un grand carnage de ses partisans. L'armée des insurgés, qui avait perdu en tués, blessés ou déserteurs, environ trente mille hommes, était encore forte de quatre-vingt mille hommes mieux disciplinés qu'au commencement de l'insurrection, et avec lesquels Hidalgo prit possession de Guadalajara, ville située à cent trente-sept lieues nord-ouest de Mexico, et qui renfermait quatre-vingt-onze mille habitants qui se déclarèrent pour lui. Il fortifia cette ville, et y établit une batterie de quarante-cinq pièces de canon, qu'il avait enlevées du port San Blas. Son autorité était reconnue dans les intendances de Valladolid, Zacatécas, Guadalajara, San Luis Potosi, et dans une partie de Sénora.

1811. Calléja, poursuivant ses succès, rencontra l'arrière-garde ennemie, aux ordres du capitaine don Ignacio Allende; et, le 17 janvier, il se livra, au pont de Calderon, un combat, dans lequel les insurgés rompirent d'abord les lignes royales; mais ayant été attaqués par un régiment de réserve, la confusion se mit dans leurs rangs, et ils prirent la fuite, en abandonnant toutes leurs munitions et quatre-vingt-dix pièces de canon. Calléja les harcela dans leur retraite, entra de vive force dans la ville et y fit un carnage épouvantable (2).

Hidalgo rallia le reste de ses troupes, marcha sur Zacaté-

(1) *D. José guerra. Historia de la Revolucion de Nueva-Espana*, lib. 1410. Londres 1813.

(2) La régence de Cadix, satisfaite de sa conduite, le donna pour successeur à Vénégas. Il fut créé comte de Calderon, et ensuite nommé au commandement de l'expédition qui devait partir de Cadix pour soumettre l'Amérique méridionale.

cas (1), où il trouva de l'artillerie, et se rendit à San Luis de Potosi, avec l'intention de se retirer au Texas pour organiser son armée. Après avoir formé plusieurs corps de guérillas, il prit la route de Saltillo, qui est située à deux cents lieues de Mexico, dans le gouvernement militaire des provinces orientales de l'intérieur. Le gouverneur de la ville *del nuevo reyno de Leon* se déclara pour lui; celui de *Nuévo Santander* se sauva, et ceux de *Cohahuila* et de *Texas* furent arrêtés par les indépendants.

Le général des insurgés poursuivait sa marche, lorsqu'il se vit assailli et arrêté, le 21 mars, dans un lieu appelé Acatila de Bajan, près de Saltillo, par Ignacio Elisondo Bustamente (2), un de ses officiers de confiance. Il était alors accompagné de cinquante de ses officiers, qui furent exécutés sur-le-champ. Hidalgo fut conduit à Chihuahua, dans l'intendance de Durango, et fusillé le 27 juillet suivant.

Cette défection ne découragea pas les indépendants. Les officiers *don Julian Villagran*, *don José Maria Morélos*, et *don Ignacio Rayon*, qui avait été secrétaire d'Hidalgo, étant parvenus à s'échapper, se répandirent dans les provinces, où ils levèrent des corps nombreux de Créoles et d'Indiens, d'environ quarante mille hommes, et harcelèrent les royalistes dans les intendances de Guanaxuato, de Valladolid, Guadalaxara, Zacatécas, et dans quelques parties de celles de la Puébla, de Véra-Cruz, de Mexico et de San Luis de Potosi. Le colonel *Lopez*, qui commandait un de ces corps à Zitaquaro, y battit, le 22 mai, les royalistes aux ordres de *Torre* et de *Mora*, qui périrent dans le combat. Dans une autre action, qui eut lieu le 31 du même mois, près de Valladolid, les insurgés furent repoussés par Truxillo; mais, le 4 juin, les royalistes, attaqués par Rayon, perdirent huit cents hommes et tous leurs bagages, et se retirèrent à Toluca. Cette victoire ranima le courage des indépendants, qui, le 23 juillet, firent une nouvelle attaque infructueuse contre Valladolid.

Don Rayon, qui commandait en chef, et deux autres, le

---

(1) A 125 lieues O. N. O de Mexico. Elle renfermait 35,000 habitants.

(2) *Robinson's Memoirs*, etc., ch. 1. Il dit que ce complot fut formé par Don *Elisondo*, chef d'un détachement d'indépendants qui espérait par là obtenir son pardon.

curé Verdusco et le général don José Maria Licéaga, formèrent une junte à Zitaquaro, où Rayon fit frapper monnaie et établit une imprimerie, d'où sortit une gazette intitulée : *Illustrador nacional.* Les caractères en étaient de bois façonné à cet effet par un Indien natif, et ils étaient imprimés avec de l'indigo. Cette junte publia des décrets au nom de Ferdinand VII. Calléja ayant été envoyé par le vice-roi pour la détruire, les membres qui la composaient se retirèrent à El Réal de Zultépec, ville située sur une montagne, à trente lieues à l'ouest de Mexico. Don Rayon fit proposer à Vénégas une réconciliation qui ne fut pas acceptée (1).

Le prêtre, don José Maria Morélos, qui avait été sergent d'artillerie, devint chef d'un corps de sept mille hommes dans la Tierra Caliente, qui s'étend le long de la côte de l'Océan Pacifique, dans la partie occidentale de la province de Valladolid. Une division de cette armée s'empara de la capitale de la riche province d'Oaxaca, où elle trouva mille livres de cochenille, et deux millions de piastres fortes. Elle réduisit ensuite la ville et le château d'Acapulco, après un siége de quinze mois. Dans le même temps, plusieurs autres chefs obtinrent des succès sur divers points du royaume. *Don Guadalupe Vittoria* s'empara des plus fortes positions de la Véra-Cruz ; *don Manuel Téran* se porta avec des forces considérables dans la province de Puébla. *Osourno*, avec une autre division, jeta la terreur dans celle de Mexico, tandis que le prêtre *Coss*, Rayon, Licéaga et autres occupaient la majeure partie des provinces de Guanaxuato, Valladolid, Zacatécas et Guadalaxara.

Morélos (2), devenu le premier chef militaire de la république, proposa de convoquer un congrès à *Apatzingan*, dans la province de Valladolid, pour aviser à la formation d'un gouvernement civil. Ce congrès, composé de quarante membres des différentes provinces, rédigea une constitution qui fut promulguée partout où l'on avait pris les armes pour la défense de la république. Le premier soin de ce corps fut de rédiger un manifeste adressé à leurs frères d'Europe, dans lequel ils exposèrent les raisons qui les avaient décidés à

(1) Rapport officiel de Calléja au vice-roi, après l'attaque de Zitaquaro, le 2 janvier 1812.

(2) Morélos avait servi dans l'artillerie, et était ensuite devenu prêtre d'une paroisse du district d'Acapulco.

commencer les hostilités, et les conditions auxquelles ils consentiraient à une suspension d'armes, pour conclure un traité avec les royalistes. En cas de refus, ils déclaraient qu'ils étaient résolus à continuer la guerre.

Morélos, après avoir battu à plusieurs reprises les troupes royales (notamment à Tixtla, le 19 août 1811, où l'armée, sous les ordres du général Fuentès, fut complètement défaite, laissant ses canons et ses munitions entre les mains des vainqueurs), mit le siége devant Acapulco, et marcha sur Mexico avec la plus grande partie de son armée. La junte, qui se trouvait à Zitaquaro, à quarante lieues à l'ouest de Mexico, se réfugia à Real de Sultépec, situé à trente lieues de la même ville. Une division, aux ordres du général *Bravo*, battit le général *Masiter*, et entra à Quautla-Amilpa, à vingt-cinq lieues sud de Mexico. De son côté, Morélos s'empara d'Izucar, de Huexapan et de del Real de Tasco.

1812. Les royalistes, commandés par le colonel Soto, vinrent attaquer la première de ces villes, le 17 février; mais ils furent repoussés. Soto, qui avait été blessé dans l'action, fut remplacé par Llano, qui renouvela l'attaque sans succès, le 22 du même mois. Calléja avait donné, le 19, à la ville de Quautla-Amilpa, un assaut qui avait duré six heures.

Llanos leva le siége d'Izucar et alla se joindre à Calléja, qui avait abandonné celui de Quautla-Amilpa. Dans la nuit du 23 avril, une centaine de cavaliers, sous le commandement du maréchal-de-camp Matamoros et du colonel Perdiz, firent une sortie pour introduire des vivres dans la place, et forcèrent les lignes ennemies. Le 27, le camp espagnol fut attaqué à la fois par les assiégés et les guérillas, qui furent vigoureusement repoussés et perdirent plus de mille hommes. Cet échec contraignit Morélos à évacuer la ville, dans la nuit du 2 mai, après avoir résisté pendant soixante-cinq jours. On prétend que quatre mille des habitants, qui accompagnaient l'armée, périrent dans la retraite.

Le 2 mai, Morélos évacua Cuacitla, et se dirigea sur Chilapa, dont il se rendit maître, ainsi que de Téhuacan, ville située à environ cinquante lieues ouest de Mexico. Il s'empara également d'Orizaba, où il trouva de l'argent, du tabac et divers autres objets évalués à près de douze millions de dollars. Il prit aussi Antéquéra et Acapulco, après un siége de quinze mois, et intercepta ainsi la communication de Mexico à la Véra-Cruz.

Au commencement du mois de juin, les royalistes, aux ordres de Bustamente, entrèrent dans Ténango, ville bâtie sur une hauteur, à huit lieues ouest de Mexico; et la junte nationale quitta Tultépec, pour aller se mettre sous la protection de l'armée de Rayon.

Vers la fin de cette année, un petit corps, composé de citoyens des États-Unis et des guérillas des provinces de l'intérieur, commandés par don J. M. A. Tolédo et par le colonel B. Guttiérez, s'emparèrent de *San Antonio de Béjar*, capitale de la province du Texas.

1813. Le congrès, assemblé à Chilpantzinco, proclama, le 6 novembre, l'indépendance du Mexique, et publia une constitution républicaine, qui fut reconnue jusqu'au Guatémala (1).

Dans le mois de décembre, Morélos attaqua les Espagnols, qui s'étaient rendus maîtres de Valladolid; mais il fut repoussé avec une perte considérable. Il se retira vers Puran.

1814. Une de ses divisions, poursuivie par les royalistes, fut atteinte, le 7 janvier, à la Hacienda de Puruaran, à dix-sept lieues de Valladolid, et taillée en pièces. Deux autres, trompées par l'obscurité de la nuit, combattirent l'une contre l'autre : sept cents hommes qui tombèrent au pouvoir des Espagnols, furent fusillés sur-le-champ. Morélos usa de représailles, en faisant mettre à mort cinq cents royalistes qui avaient été pris à Acapulco par Matamoros, et dont il avait proposé l'échange quelques jours auparavant. Le général des insurgés quitta alors la province de Valladolid, avec les membres du congrès, qui avaient tenu leurs séances à *Ario*, situé à quarante-cinq lieues de Mexico, et où ils avaient installé un pouvoir exécutif composé de trois membres. Il se transporta ensuite à Apatzingan; et, le 23 octobre, le congrès promulgua une nouvelle constitution, par laquelle il renonçait à toute allégeance à Ferdinand, et déclarait le Mexique état indépendant.

1815. Au mois d'octobre, le général français *Jean-Joseph-Amable Humbert*, le même qui avait fait une descente en Irlande, en 1798, et Tolédo arrivèrent avec des munitions de

(1) *Resumen historico de la Insurreccion de Nueva-Espana, desde su origen hasta el desembarco del senor E. X. de Mina*, pp. 32. Mexico, 1821.

guerre à El Puente del Rey, poste situé entre Xalapa et la Véra-Cruz. Morélos se mit en route pour les rejoindre; mais à peine fut-il entré à Atacama, qu'il y fut attaqué, battu et obligé de se sauver avec une division de cavalerie à Tépécnacuilco, où il fut pris par les royalistes, le 5 novembre. Envoyé à Mexico et livré à l'inquisition, il fut déclaré hérétique par ce tribunal, qui cependant refusa de le condamner; abandonné à l'autorité militaire, et fusillé, comme traître, le 22 décembre suivant, à San Christoval, à six lieues de Mexico (1).

La prise de Morélos entraîna la perte des indépendants. Les membres du congrès continuèrent leur route jusqu'à Téhuacan, où commandait don Manuel Mier y Terran, qui avait sous ses ordres les gardes, regardées comme les meilleures troupes des insurgés; mais ayant voulu (en décembre) retirer l'autorité à ce chef, celui-ci entra avec ses gardes dans la salle où ils étaient assemblés, et les fit tous arrêter. Il s'empara alors du pouvoir, qu'il partagea avec *Alàs* et *Cumplido*. Cependant il rendit peu après la liberté aux membres du congrès, à condition qu'ils sortiraient de Téhuacan. Cet événement eut des suites funestes pour la cause des indépendants.

L'armée espagnole, forte de quatre divisions, se rendit maîtresse de toute cette partie du pays, et reprit Acapulco. Cependant Licéaga, qui s'était retranché près du lac de Chapala, repoussa plusieurs fois les royalistes; et divers autres chefs obtinrent des succès partiels qui ranimèrent le courage des indépendants dans les intendances de Valladolid et de Mexico.

« Ces bandes d'insurgés, disait le vice-roi Calléja, ne sont » pas assez fortes pour défaire des troupes régulières, prendre » des villes, ou intercepter des convois; cependant nous » n'avons pas assez de forces pour les détruire, quoiqu'elles » soient fréquemment battues, fatiguées, et que tous les in- » dividus qui les composent et qui tombent entre nos mains, » soient sévèrement punis. »

1816. Le général don Manuel Mier y Terran, qui n'était âgé que de vingt ans, avait sous ses ordres quinze cents

(1) Lettre officielle de don Félix Calléja, vice-roi du Mexique, au ministre de la guerre d'Espagne, interceptée à bord le navire *la Léona*, qui fut pris par des commissaires de Buénos-Ayres.

hommes. Pendant plus de deux ans, il avait repoussé les attaques réitérées des royalistes ; et lorsqu'il se voyait pressé par des forces supérieures aux siennes, il se retirait dans le fort de *Cerro-Colorado*, qui était dans le voisinage de Téhuacan. Au commencement de 1816, espérant se procurer aux États-Unis les fusils dont il avait besoin, il conçut le projet de pénétrer dans la province d'*Oaxaca*, et de se rendre maître du port de Guazacoalco. Il partit donc de Téhuacan, vers la fin de juillet, avec deux cent quarante hommes d'infanterie, soixante de cavalerie, deux pièces de canon, et vingt caissons chargés de munitions de toute espèce.

Il passa par les villes de Soyaltépec, de Tscatlan, d'Oxitlan et autres, sans éprouver de résistance. Le cinquième jour, étant arrivé à Tustépec, à moitié chemin de Guazacoalco, il y fut retenu par des pluies qui durèrent dix jours et inondèrent tout le pays. Il se fraya de là une route à travers un marais de huit lieues de large, et arriva, le 5 septembre, à Amistan, à cinq lieues du poste royal de Playa Vicente. Le 7, il se rendit vis-à-vis de ce dernier lieu, et ayant appris que les royalistes s'étaient enfuis, il eut l'imprudence de passer la rivière avec vingt-deux officiers et soldats de sa petite troupe. Surpris par un corps nombreux, vingt de ses gens furent tués ou pris; mais il parvint à s'échapper avec deux officiers, en traversant la rivière à la nage. Il se vengea de cette perte, deux jours après, en dressant une embuscade à l'ennemi, dans laquelle il lui tua cent vingt hommes et en blessa un grand nombre. Sa perte ne fut que de neuf tués et de treize blessés. Mais le commandant royaliste, le général *Topète*, qui avait à ses ordres six cents cavaliers et cinq cent soixante-trois fantassins, ayant connaissance de son plan, Terran crut devoir retourner à Téhuacan, d'où il proposa vainement aux généraux Vittoria et Osourno de joindre leurs forces aux siennes, pour agir de concert.

Le vice-roi profita de la mésintelligence des généraux insurgés. Il fit investir Téhuacan par quatre mille hommes de troupes d'élite, et força Terran à capituler.

Don Guadalupe Vittoria se maintint long-temps avec deux mille hommes, dans la province de Véra-Cruz, en évitant soigneusement d'en venir aux mains avec des forces supérieures. Il était d'ailleurs secondé par les habitants, qui avaient pour la plupart embrassé sa cause. Mais il finit par manquer d'armes, et il lui fut impossible de s'en procurer

depuis la prise des ports de *Boquillas de Pièdra* et de *Nautla*, sur la côte de Véra-Cruz, qui eut lieu vers la fin de 1816.

Le général *don Xavier Mina* (1), qui avait joué un rôle en Espagne, dans la guerre de l'indépendance, passa en Angleterre, et formant le projet d'envahir le Mexique, il embarqua à Liverpool environ sept cents caissons d'armes et d'objets d'équipement pour deux mille hommes d'infanterie et cinq cents de cavalerie, et partit lui-même, au mois de mai, accompagné de treize officiers espagnols et italiens et de deux Anglais. Il débarque à Norfolk, dans la baie de Chésapeake, au mois de juin suivant, et se rend à Baltimore, pour y dresser les préparatifs de son expédition. Elle consistait en un navire, une goëlette et un brick, à bord desquels il embarqua des armes et des munitions. Le 1er. septembre, le navire mit à la voile de la Virginie, avec deux cents hommes, pour le Port-au-Prince, où il arrive après une traversée de dix-sept jours. La nuit suivante, il est démâté par un ouragan; et la goëlette, qui venait aussi d'arriver, échoue sur la côte. Bientôt après arrivent le général et ses officiers à bord du brick. Le président d'Haïti lui fournit les moyens de réparer sa flottille.

Dans le courant de septembre de cette année, le nouveau vice-roi Apodaca, comte de Vénadito, arriva au Mexique, et gagna, par des mesures conciliantes, de nombreux partisans à la cause royale.

Mina ayant appris que le commodore *Aury* croisait, pour les patriotes, dans la baie de Mexico, et qu'il avait formé un établissement dans l'île de San Luis, à l'embouchure de la rivière de Trinidad, se décida à y aller, dans l'espoir d'y trouver des secours. Il mit donc à la voile, le 24 octobre; mais le calme l'ayant pris, et la fièvre s'étant déclarée parmi ses gens, il ne put arriver à San Luis que le 24 novembre. Il aborda à l'ouest de la ville de Galveston, qui s'élève dans la partie orientale de l'île, et envoya le navire et la goëlette à la Nouvelle-Orléans.

Le commodore Aury, général de l'armée mexicaine et gouverneur de la province de Texas, se disposait alors à entrer en campagne avec deux cents hommes seulement. Il ne put donc aider Mina dans son entreprise. Celui-ci, trompé dans

(1) Le neveu du fameux Espoz y Mina.

son espoir, essaya vainement d'entrer en communication avec le général Vittoria, qui occupait la province de la Véra-Cruz. Il se rendit alors à la Nouvelle-Orléans, à l'invitation de quelques Louisianais qui l'encourageaient à tenter une expédition contre Pensacola; mais ce projet étant purement commercial, il l'abandonna.

Le 16 mars, il était de retour à Galveston, où il trouva un renfort d'une centaine d'Américains, commandés par le colonel Perry, qui avait quitté le commodore Aury. Mina se vit alors à la tête de trois cents hommes, qu'il embarqua sur six petits navires, avec lesquels il fit voile pour la ville de Soto la Marina, sur la rivière de Santander, à dix-huit lieues de son embouchure. Il y arriva, le 15 avril, et en prit possession. Bientôt après, sa petite troupe se grossit de deux cents hommes; mais le colonel Perry l'abandonna avec cinquante-un des siens (1).

Don Joacquin Arrédondo, commandant-général des provinces orientales intérieures, partit de son quartier-général de Montérey, avec deux mille hommes et dix-sept pièces de canon. Mina laissa une centaine d'hommes dans un petit fort qu'il avait construit, sous les ordres du major *don José Sarda*, et se mit en marche avec trois cent huit hommes pour se joindre aux patriotes. Il passa par la ville de Horcasitas, qui est située sur les bords de la rivière d'Altamira, et le 8 juin, il arriva à el Valle del Mais, près de Panuco, dans la province de San Luis Potosi. Il y rencontra quatre cents cavaliers, qu'il força à la retraite sans perdre un seul homme. Bientôt après il atteignit la Hacienda de Péotillos, située dans une plaine, où il battit, le 15 juin, un corps de mille sept cent quatre-vingts royalistes (2) commandés par le colonel *Armiñan*. Sur les hommes dont se composait sa troupe, Mina eut dix tués et vingt-six blessés. Il pénétra ensuite dans l'intendance de Zacatécas, et surprit la garnison de *Réal del Pinos*, qui était forte de trois cents hommes,

(1) Ils furent tous passés au fil de l'épée par le garnison d'un poste espagnol près de Matagorda, en cherchant à gagner les Etats-Unis.

(2) On trouva des papiers sur un lieutenant-colonel tué dans cette affaire, qui portaient à 1780 le nombre des combattants, savoir : 680 hommes d'infanterie européenne, et 1,100 de cavalerie de Rio Verde et de la Gorda.

sans perdre un seul des siens. Le 19 juin, il se remit en route, et, après trois jours de marche, il arriva au camp des patriotes, qui étaient commandés par le lieutenant-colonel *don Christoval Naba*, et le 24, au fort national de *Sombrero* (1), où se trouvait *Pédro Morino*, à quatre-vingts lieues de la capitale. Il avait perdu en tués et prisonniers, durant cette marche de deux cent vingt lieues, de trente jours, trente-neuf hommes. Il lui en restait donc deux cent soixante-neuf, desquels vingt-cinq étaient blessés.

Mina s'aperçut, à son arrivée à Sombréro, que les chefs militaires s'étaient entièrement affranchis de l'autorité civile, depuis la dissolution du congrès mexicain par le général Terran, qui exerçait une autorité absolue dans ce district. Vittoria commandait dans la province de Véra-Cruz; Osourno, à Papantla, dans celle de Mexico; et Rayon, au fort de Copéro, dans la province de Valladolid. Leurs forces réunies montaient à près de huit mille hommes de troupes disciplinées, et à mille hommes de cavalerie, qui occupaient les montagnes de Mistéca. Ces trois chefs n'étaient éloignés que de vingt lieues l'un de l'autre, et il ne leur fallait que trois jours pour opérer leur jonction.

Osourno, qui, avec deux mille hommes, avait répandu la terreur, en 1815, jusqu'aux portes de Mexico, avait cessé de donner des craintes aux royalistes.

Dans la province de Valladolid, don Ignacio Rayon, qui avait défendu le port de *Copéro* pendant dix-huit mois, dégoûté de la conduite des autres chefs, conclut une capitulation, et ce poste important tomba au pouvoir des Espagnols.

La communication était interrompue entre les provinces de l'est et de l'ouest, par le prêtre *don José Antonio Torres*, qui venait d'être nommé généralissime des armées patriotes. Celui-ci s'était retranché sur le sommet de la montagne de los Rémédios, d'où il exerçait un pouvoir absolu sur le pays environnant. Il commandait à sept mille soldats. Pour rendre son autorité plus durable, il créa un simulacre de gouvernement, composé d'un président, de deux membres, et d'un secrétaire de la guerre (2), qui lui décernèrent le titre

(1) Nommé par les royalistes *Comanja*. Il est assis sur une moutagne du même nom, à dix-huit lieues N. O. de Goanaxoato.

(2) Don Ignacio Ayala, président; don Mariana Tercéra, don

de lieutenant-général et de commandant en chef de toutes les forces de la république mexicaine.

Les royalistes avaient alors des garnisons dans presque toutes les principales villes ; mais les guérillas, qui étaient répartis en corps de cinquante à mille hommes chacun, commandaient tout le pays depuis la Sierra Gorda jusqu'à l'Océan Pacifique. Il restait aussi trois forts aux patriotes, savoir : celui de Sombréro, celui de Xauxilla, à soixante lieues du premier, et à la même distance du fort de Rémédios, où se tenait le soi-disant congrès de trois membres.

Mina ne resta pas inactif à Sombréro. Ayant appris, le 28 juin, qu'un corps ennemi de sept cents hommes, sous la conduite du colonel *don Felipe Castaño*, venait de prendre position sous le fort de la ville de San Felipe, à treize lieues de Sombréro, il marcha à sa rencontre avec deux cents hommes, accompagné de *don Pédro Moréno*, qui commandait cinquante hommes de pied, et de *don Encarnacion Ortiz*, qui avait à ses ordres quatre-vingts lanciers. Sa troupe, grossie de quelques patriotes, pouvait s'élever à environ quatre cents hommes. L'action eut lieu, le 30, près de la Hacienda de San Juan de los Llanos, à cinq lieues de San Phélipe. Il resta trois cent trente-neuf royalistes sur le champ de bataille, et deux cent vingt furent faits prisonniers. Castano mourut d'une blessure, à cinq lieues de la Hacienda. Mina n'eut que huit hommes tués et neuf blessés (1). Une pièce d'artillerie de bronze, cinq cents fusils (2) et tous les bagages de l'ennemi tombèrent en son pouvoir. Les royalistes avaient chargé leurs canons avec des dollars, à défaut de mitraille.

Après avoir donné quelques jours de repos à ses soldats, Mina marcha à la *Hacienda de Jaral*, à vingt lieues au nord de Guanaxuato; il en prit possession. Il y trouva 107,000 piastres fortes et divers autres objets (3), et s'en retourna au port avec le butin qu'il avait fait.

Le fort de Soto la Marina capitula, le jour même où Mina

José san Martin, membres; don Francisco Loxéro, secrétaire de guerre.

(1) L'officier Maylefer, qui avait servi en Espagne dans l'armée française, se trouvait au nombre des morts

(2) Ils étaient, dit-on, pour la plupart de fabrique anglaise.

(3) Le gouvernement espagnol a prétendu que les propriétés et valeurs de toute espèce, enlevées à Jaral, s'élevaient à 306,400 piastres.

remporta la victoire de Péotillos. Le capitaine italien *Sala*, officier du génie, ayant passé à l'ennemi, fit dresser une batterie de douze pièces de canon d'un côté de la rivière et une de sept de l'autre, de sorte que la garnison, qui se trouvait ainsi entre deux feux, se vit obligée de capituler, après avoir résisté pendant onze heures. Il ne restait que trente-sept hommes des cent trente-cinq (1) que Mina y avait laissés. Les forces royales, aux ordres du général Arrédondo, s'élevaient à quinze cents hommes, dont trois cents avaient été tués et un grand nombre blessés. Les prisonniers, au mépris de la capitulation, furent enfermés dans le château de San Juan de Ulua, et ceux qui survécurent furent ensuite embarqués pour l'Espagne, et relégués sur la côte d'Afrique (2).

Le vice-roi rassembla environ cinq mille hommes, dont il donna le commandement au maréchal *don Pasqual Liñan*, avec ordre de marcher contre Mina. Il arriva dans la province de Guanaxuato, vers la mi-juillet. Mina ayant appris, vers la fin du mois, que la garnison de Villa de Léon avait abandonné la ville, en y laissant seulement un petit détachement, s'y rendit avec cinq cents hommes et une pièce de canon, dans le dessein de la surprendre pendant la nuit. Mais la garnison, sous le commandement de *don Pedro Celestino Negrete*, avait été renforcée d'une division de l'armée de Liñan, et Mina fut repoussé avec perte d'une centaine d'hommes tués ou blessés.

Le 30 juillet, les royalistes, au nombre de trois mille cinq cent quarante et un (3) hommes, se présentèrent devant

(1) Avant l'attaque, il en avait été tué vingt-un, qui étaient allés faire des fourrages.

(2) L'ordonnance royale envoyée par M. Eguia, ministre de la guerre, au gouverneur de Cadix, en date du 11 juin 1818, portait que les trente-six individus de la bande de Mina, lorsqu'ils seront arrivés en Espagne, seront divisés par quatre, et détenus prisonniers (*presidarios*) dans les différents *presidios*, et condamnés à y rester aussi long-temps qu'il plaira à S. M.

(3) Régiment Européen de Zaragosa	617
Créole de Toluca	250
Européen de Navarre	463
Cavalerie. — Fieles de san Luis, san Carlos, Queretaro, Nueva-Galicia, Colima, Sierra Gorda, et Realistas de Apan	1211
Division sous les ordres du colonel don Juan Rafol	1000
Total	3541

Sombréro, avec dix pièces de canon. La place n'était approvisionnée que pour dix jours; la communication avec le ravin qui lui fournissait de l'eau, était coupée par une division ennemie, et il ne restait que vingt-cinq caisses de munitions. L'attaque commença le lendemain. Les vivres et les munitions des assiégés furent bientôt épuisés, et leur nombre réduit à cent cinquante. Ils offrirent de capituler; mais comme Liñan exigeait que les étrangers se rendissent à discrétion, le colonel Young proposa d'évacuer le fort. Don *Pedro Moreno* et les autres officiers s'y étant opposés, l'ennemi donna l'assaut, le 18 août, et le colonel Young fut tué. Le lieutenant-colonel *Bradburn* lui succéda; mais déjà la place n'était plus tenable, et elle fut abandonnée dans la nuit du 19, avec des blessés qui étaient pour la plupart américains. Le lendemain, l'ennemi y entra et massacra les malheureux qui y avaient été abandonnés. Liñan fit sauter le fort, et retourna à Villa de Léon (1).

Mina, qui parcourait les montagnes voisines pour s'y procurer des secours, était parti, deux jours avant la prise de Sombréro, pour le quartier-général de Torres. Avant d'y arriver, il eut une affaire avec deux cents cavaliers qu'il culbuta. Torres se décida à envoyer des troupes au secours de Sombréro, mais il reçut la nouvelle de sa prise avant d'avoir pu les rassembler.

Le 27 août, une division de l'armée de Liñan arriva devant le fort de los Rémédios. Ce fort, nommé *San Gregorio* par les royalistes, était assis sur une montagne, à douze lieues sud-sud-ouest de Guanaxuato, et dix-huit au sud de Sombréro. Il était tellement fortifié par la nature et par l'art, et si abondamment pourvu de provisions et d'eau, qu'il devait, suivant toutes les apparences, résister pendant une année entière. La garnison était forte de quinze cents hommes. Torres confia à Mina le commandement de neuf cents hommes de cavalerie créole, pour harceler l'ennemi, et retint tous ses officiers pour la défense du fort. Mina prit la route des montagnes pour aller à la ville de Tlachiquéra, qui, par la route des montagnes, est située à dix lieues au nord de Guanaxuato. et près de laquelle il rencontra *Ortiz*, avec dix-neuf hommes de son corps, dont six officiers qui s'étaient sauvés de Sombréro; trente-un autres avaient auparavant gagné los Rémédios.

(1) *Memoirs of the Mexican Revolution*, ch. 9

Le siége de ce fort commença le 31 août. Un corps de cavalerie et d'infanterie, aux ordres de don *Francisco de Orrantia*, partit pour suivre les mouvements de Mina, qui, avec un renfort de deux cent cinquante cavaliers du corps de Don Encarnacion Ortiz, continua sa marche pour intercepter la communication entre Mexico et les provinces du nord. Il emporta d'assaut *la Hacienda de Biscocho* où ses soldats vengèrent la mort de leurs compagnons, en massacrant trente-un soldats de la garnison, qui avaient refusé de se rendre. Le lendemain, il marcha sur *le Pueblo de San Luis de Paz* (1), qui se rendit après quatre jours de résistance. Le commandant et deux officiers furent fusillés. Mina, ayant fait sauter les fortifications de la place, y laissa le colonel *Gonzales* pour observer les mouvements des royalistes, et se rendit à San Miguel el Grande, ville située à quatorze lieues sud-est de Guanaxuato. L'arrivée d'un corps nombreux de royalistes les força de se replier sur la Valle de Santiago, ville importante située sur les bords de la riviere du même nom, à seize lieues au sud de Guanaxuato. Il s'avançait, avec environ mille hommes de cavalerie, vers *la Hacienda la Hoya* lorsque la présence d'une forte division, commandée par Don Francisco de Orrantia, le détermina à la retraite. Alors il se borna à quelques opérations dans les plaines de Silao, Salamanco, etc., connues sous le nom de Baxio.

Le 20 septembre, les royalistes firent une tentative infructueuse contre le fort de Sombréro ; et le 10 octobre suivant, Mina, voyant que le corps d'Orrantia s'en était approché, résolut de lui livrer bataille. Pendant le combat, quelques femmes, effrayées de l'approche d'une trentaine de cavaliers, prennent la fuite et répandent la terreur dans l'arrière-garde des patriotes, qui lâche pied et entraîne bientôt le corps principal, laissant Mina soutenir le choc de l'armée ennemie, avec deux cent cinquante hommes seulement. Cependant il se fraie un passage, l'épée à la main, et dirige sa marche vers Xauxilla (2), siége du gouvernement mexicain, où il trouve cinquante hommes d'infanterie. Il rencontre, dans la vallée de Santiago, une division d'Orrantia, qui l'oblige à se retirer

(1) Situé à environ quatorze lieues de Guanaxuato.

(2) Ile située dans le lac de Zucapo, près du village du même nom, dans l'intendance de Valladolid, à environ vingt lieues S. O. de la vallée de Santiago, et de dix-huit N. O. de la ville de Valladolid.

à la *Hacienda de Caxa* (1), d'où il gagne les montagnes voisines de Guanaxuato. Ayant reçu un renfort, qui porta à 1400 hommes le nombre de ses soldats, il marche, à la faveur de la nuit, contre cette ville; mais, voyant que le désordre s'était mis dans sa troupe, il opère sa retraite et renvoie les soldats à leurs commandants respectifs, ne gardant avec lui que quarante hommes de pied et trente chevaux, avec lesquels il se retira à la Rancho del Vénadito, située à huit lieues de la ville de Silao (2). Orrantia, informé par un prêtre de la situation désespérée de Mina, le surprit et le fit prisonnier, le 27 septembre. Il fut conduit à Mexico, et fusillé, le 11 novembre, dans la vingt-huitième année de son âge (3).

Le gouverneur des insurgés nomma alors commandant en chef le colonel don *Miguel de Borja*, officier mexicain, et le colonel A., officier français très-distingué, aide-de-camp de Mina, commandant en second.

La mort de Mina fit renaître le courage des royalistes, qui redoublèrent d'efforts pour prendre los Rémédios. Le 16 novembre, ils donnent un assaut dans lequel ils sont repoussés avec une perte considérable.

1818. Mais bientôt les munitions viennent à manquer dans le fort; et comme Xauxilla, d'où les assiégés les tiraient, était investie, ils évacuent los Rémédios dans la nuit du 1er. janvier, après avoir soutenu un siége de quatre mois.

La petite forteresse de Xauxilla, où les membres du gouvernement patriote tenaient leurs séances, fut livrée, par le commandant *Lopez de Lara*, à don *Matias Martin y Aguira*, commandant général de la province de Valladolid. Le gouvernement révolutionnaire se transporta alors à la Tierra Caliente de Valladolid; mais il fut surpris à Zaratte, au mois de février, par un parti royaliste, qui fit prisonnier le président, le docteur *San Martin*. Torres, qui s'était sauvé dans les montagnes, eut une contestation avec deux officiers, à la suite de laquelle il fut remplacé par le colonel A., dans le commandement général de la province de Guanaxuato.

Le général des insurgés, *Vicente Guerrero*, qui s'était acquis une grande célébrité à Mistéca, fut forcé de se retirer

(1) A trois lieues de la ville d'Irapuato.
(2) Il avait brûlé les machines des mines de Valenciennes.
(3) *Memoirs of the Mexican Revolution*, ch. 10.

dans les montagnes voisines des côtes de l'Océan Pacifique ; de sorte que les divisions et les revers des indépendants les mirent dans une position plus déplorable que celle où ils s'étaient trouvés au commencement de la guerre.

Le 12 juin 1818, le cabinet de Madrid remit une note aux hautes puissances alliées, relativement à ses possessions américaines. S. M. C. propose 1°. une amnistie générale pour les insurgés ; 2°. l'admission des Américains à tous les emplois publics, concurremment avec les Espagnols européens ; 3°. des réglements commerciaux entre ces provinces et les états étrangers.

Après la prise de Carthagène (1), un des commandants de cette place et plusieurs officiers équipèrent une escadre, avec laquelle ils allèrent prendre possession des postes de Matagorda et de Galveston, qui sont situés dans la partie septentrionale de la baie du Mexique. Le colonel *Joseph Manuel de Herrera*, député de la république mexicaine, publia une proclamation, en vertu des pouvoirs et des instructions qu'il avait reçus du congrès de cette province, pour former un gouvernement provisoire à Matagorda et à Galveston, jusqu'à ce qu'il y en eût un régulier d'établi pour la province de Texas, dans laquelle cet établissement se trouvait.

Plusieurs centaines de militaires français et autres, ayant renoncé au projet de former un établissement sur le terrain qui leur avait été accordé par le congrès des Etats-Unis, dans le territoire d'Alabama, se rendirent, au mois d'avril de la même année, sous la conduite du général *Lallemand*, dans la province de Texas, qui était réclamée par le gouvernement américain, comme fesant partie de la Louisiane. Ils s'arrêtèrent à dix lieues à l'ouest de Galveston, entre les rivières del Norte et de la Trinité, et donnèrent à ce lieu le nom de *Champ-d'Asile*. Ils se firent le partage des terres, et se déclarèrent indépendants. Mais le vice-roi du Mexique, Apodaca, ayant envoyé contre eux six à sept cents Espagnols, aux ordres du général *Castenada*, les colons, divisés entre eux, et inquiétés par les Indiens, abandonnèrent leur établissement au mois d'octobre suivant.

Le 17 novembre, le général américain *Rifley* réunit quelques troupes, avec lesquelles il descendit la rivière Rouge, pour aller occuper le pays situé entre la Sabine et le Rio del

(1) Voyez l'article *Nouv. Grenade, république de Colombie*.

Norte, et revendiqué en même temps par les Etats-Unis et par l'Espagne.

1819. Un conseil de gouvernement, composé de vingt-huit membres députés des différentes provinces, se réunit à Nacogdoches, et déclara la province de Texas libre et indépendante. Cette déclaration fut signée par le général américain *Long*, le 23 juin.

1820. Le rétablissement de la constitution des cortès plaça l'Amérique espagnole dans une situation nouvelle.

Par cette constitution, publiée à Cadix, le 19 mars 1812, et acceptée par le roi, le 8 mars 1820, la Nouvelle-Espagne, y compris la Nouvelle-Galice, la péninsule de Yucatan, le Guatémala et les provinces intérieures de l'est et de l'ouest, sont déclarés faire partie du territoire espagnol.

Au mois d'avril, le roi d'Espagne adressa une proclamation aux habitants de l'Amérique espagnole.

Le président des Etats-Unis, dans le message qu'il adressa au congrès, le 14 novembre 1820, fait observer que la lutte entre l'Espagne et ses colonies se maintient, de la part de celles-ci, avec un succès toujours croissant; que le dernier changement survenu dans le gouvernement d'Espagne, par le rétablissement de la constitution de 1812, est un événement qui promet d'être favorable à la révolution. « Quant à » nous, ajoute le président, notre politique constante a été » de favoriser ce résultat par des représentations amicales » adressées à d'autres puissances et à l'Espagne elle-même. »

Après la défaite de Mina, les forces des indépendants ne montaient plus qu'à six mille quatre cents hommes, savoir :

Dans l'intendance de Guanaxuato, sous divers chefs	1000 h.
Dans la Tierra Fria et Calliente de Valladolid . .	1500
Répandus sur divers points de la province de Mexico	2000
Sur les frontières de Guadalaxara et de Valladolid, près le lac Chapala	500
Sur la côte de l'Océan Pacifique, dans la province de Mexico, sous les ordres du général Guerréro et du brigadier Mondesdéoca, de troupes déterminées, principalement d'infanterie	1400
Total.	6400

1821. Les troupes royales occupaient les grandes villes; mais des bandes de guérillas, qui obéissaient à leurs chefs respectifs, favorisées par le clergé inférieur, soutenaient l'esprit révolutionnaire dans les provinces de Valladolid, Guadalaxara, Zacatécas, et jusqu'au pays du Texas, où don *Joseph-Félix Thespalacios*, officier mexicain, prit le titre de président de la junte suprême de Texas, et établit une espèce de gouvernement militaire.

Trois chefs du corps de Mina, Guerréro, Asénio et le colonel Bradburn de Virginie, s'étaient retranchés sur une montagne escarpée, entre Acapulco et Mexico. Le colonel don Augustin Iturbide, nommé au commandement en chef de l'armée destinée à combattre les insurgés, reçut du vice-roi Apodaca l'ordre de marcher d'Iguala contre les indépendants, avec trois mille hommes presque tous créoles.

Cependant les décrets des Cortès d'Espagne excitèrent l'indignation du clergé mexicain, qui résolut de mettre tout en œuvre pour effectuer la séparation de la Nouvelle-Espagne d'avec la métropole. Dans ce but, il fit tous ses efforts pour appeler le peuple à la révolte. Plusieurs Européens se joignirent aux prêtres, dans le dessein d'assurer à Ferdinand un asile au Mexique. Comme il fallait un chef, la noblesse et le clergé royalistes jetèrent les yeux sur Iturbide (1) auquel ils conférèrent l'exécution de leur projet, en lui promettant une partie des fonds nécessaires. Celui-ci s'empara en même temps d'un riche convoi d'argent, appartenant aux négociants de Manille.

Mais il ne répondit pas à la confiance qui lui avait été marquée. il profita au contraire de la disposition des esprits pour fonder l'indépendance de son pays. Au lieu donc d'attaquer les insurgés, il communiqua, au commencement de janvier, ses intentions à leurs chefs, qui n'hésitèrent pas à faire cause commune avec lui. Avec leur secours, il proclama l'indépendance du Mexique dans Iguala, à la tête de ses troupes, le 24 février 1821, et y publia un projet de constitution. Le général espagnol Don Pédro Célestino Négrete se joignit à

(1) Il était né en 1790, à Valladolid, dans la province de Méchoacan, à environ soixante lieues de Mexico. En 1810, il n'était encore que lieutenant dans le régiment provincial de ce pays. En 1815, il servait sous les ordres du général espagnol Llanos. En 1816, il commandait l'armée du Nord et les provinces de Guanaxuato et de Valladolid.

lui, ainsi que le colonel Bustamente, à la tête de mille hommes de cavalerie.

Le projet de constitution d'Iturbide fut appelé *plan d'Iguala*. En voici les principales bases : l'entier affranchissement de la Nouvelle-Espagne sous Ferdinand VII, ou tout autre membre de la famille royale, qui prendrait le titre d'empereur. La nation mexicaine était déclarée indépendante, même de l'Espagne; mais sa Majesté Catholique était invitée à monter sur le trône; et en cas de refus de sa part, la même offre serait faite aux infants don Carlos et don Francisco de Paulo. Si aucun d'eux n'acceptait cette invitation, la nation était libre d'appeler au trône un membre de quelque famille régnante. La religion catholique était la seule reconnue. Le gouvernement était une monarchie constitutionnelle. La distinction des castes était abolie. Tous les Mexicains, Européens, Indiens ou Noirs, avaient les mêmes droits de liberté, d'égalité et de propriété, et étaient déclarés éligibles à tous les emplois. Ceux qui ne voudraient pas de ce nouveau gouvernement, pourraient se retirer avec leur famille et leurs richesses. Le gouvernement provisoire était composé d'une junte formée des personnes jouissant de la plus haute réputation, et qui devaient se réunir sous la présidence de Vénadito, vice-roi du Mexique.

Les députés devaient être élus par le peuple, dans la proportion de un sur cinquante mille ames; et les provinces qui en nommaient plus de quatre devaient envoyer un ecclésiastique, un militaire, un avocat, etc., de manière que tous les ordres fussent également représentés.

On résolut en outre de créer une armée, appelée *des trois garanties*, afin de soutenir l'exécution de ce plan. Cette armée fut levée en effet.

D'Iguala, Iturbide se rendit dans le riche pays de Baxio, situé entre Guanaxuato et la capitale. Il y fut joint par des officiers-généraux et des gouverneurs de provinces, au nombre desquels se trouvait le célèbre général Guadalupe Victoria, qu'il rencontra à San-Juan del-Rio.

Le 1er. mars, Iturbide assembla les officiers de son armée et leur exposa son plan, qu'ils approuvèrent unanimement. Ils voulurent à l'instant le créer lieutenant-général, et le lendemain ils jurèrent de maintenir le nouvel ordre de choses.

L'armée des Trois garanties s'empara de Quérétaro, re-

gardée comme la clef des provinces intérieures, et ensuite de Puébla.

Apodaca, qui avait encore pour lui les tribunaux et les principaux officiers de l'armée, refusa de sanctionner les mesures d'Iturbide, offrit une amnistie à tous les insurgés, à l'exception de ce chef, et nomma le maréchal Linan, commandant en chef des forces royales.

Cependant le peuple se déclara ouvertement pour Iturbide, qui s'empara successivement de la ville et du château d'Acapulco, d'Orizaba, de Cordova et de Xalapa, où il trouva une grande quantité de numéraire et de tabac. Son armée s'élevait alors à cinq ou six mille hommes.

Le 5 juillet, une conspiration éclata contre le vice-roi, qu'on soupçonnait d'être en correspondance secrète avec Iturbide, et le commandement politique et militaire fut confié au feld-maréchal don Francisco Novella, officier d'artillerie, estimé pour ses talens et son dévouement à la mère patrie. Aussitôt après sa nomination, Novella publia une proclamation pour exhorter toutes les classes au soutien de la bonne cause. « Braves vétérans, disait-il, citoyens fidèles, dont la loyauté a été éprouvée par onze années de peine et de constance, défenseurs de l'Espagne, conservez cette précieuse union, gage certain de la victoire. »

Iturbide se dirigea vers Mexico, avec environ dix-huit mille hommes. Arrivé à Chalco d'où il se proposait d'attaquer cette ville, il reçut une lettre du lieutenant-général don Juan O'Donoju, qui venait d'arriver à la Véra-Cruz, à bord du vaisseau de ligne *l'Asia*, avec son état-major et huit à neuf cents hommes de la Havane, et qui l'informait de sa nomination par les cortès d'Espagne, à la charge de capitaine-général et de chef politique du royaume.

O'Donoju trouva en arrivant les autorités dépouillées de leur pouvoir et la capitale assiégée. Lui-même fut témoin des assauts livrés à la ville les 4 et 7 juillet; toutes les places fortes étaient entre les mains des indépendants, excepté la Véra-Cruz et Acapulco. Il proposa alors à Iturbide un arrangement basé sur le plan d'Iguala.

Iturbide envoya la lettre d'O'Donoju, ainsi qu'une autre adressée à Novella, au gouvernement mexicain, et proposa une suspension d'armes jusqu'à la ratification du traité définitif, qui devait être conclu à Cordova. Novella s'y étant refusé, sous prétexte que les lettres étaient fausses, Iturbide, dont l'armée était alors forte de vingt à vingt-cinq mille

hommes, partit pour Cordova, après avoir donné des ordres pour l'occupation d'Acapuzalco, de Tacuba, de Tacubaya et de Guadalupe, qui étaient au pouvoir des troupes européennes. La première, défendue par quinze cents espagnols, fut attaquée par un même nombre d'indépendants, qui s'en rendirent maîtres, après un combat dans lequel il y eut six cents hommes tués ou blessés.

Le 24 août, il fut signé un traité à Cordova, entre don Juan O'Donoju, lieutenant-général des armées d'Espagne, porteur de pleins pouvoirs de son gouvernement et don Augustin de Iturbide, *premier chef de l'armée impériale mexicaine,* appelée des Trois garanties. D'après ce traité, composé de dix-sept articles, l'empire du Mexique est reconnu souverain et indépendant. Le gouvernement doit en être monarchique et tempéré par une constitution. Sa majesté catholique Ferdinand VII, roi d'Espagne, est appelée au trône et doit prêter serment d'observer fidèlement la constitution, selon l'article X du plan d'Iguala. En cas d'un refus de sa part, on offre la couronne à son frère don Carlos : si celui-ci refuse, on s'adressera à l'infant don Francisco de Paulo; puis à l'infant don Carlos Louis, héritier présomptif de la principauté de Lucques; et si ce dernier refuse, le souverain sera désigné par les cortès de l'empire. Une junte provisoire, composée des hommes les plus distingués, fut chargée de nommer une régence formée de trois personnes investies du pouvoir exécutif. C'était à la régence à convoquer les cortès qui devaient exercer le pouvoir législatif.

Les généraux O'Donoju et Iturbide intimèrent à Novella, qui s'y refusa, l'ordre de suspendre les hostilités et d'évacuer Mexico. Les deux premiers eurent ensuite une entrevue à Tacubaya. On reçut peu après la nouvelle de la reddition des villes de Durango et de Véra-Cruz, au général Négrète; et celle de la déclaration d'indépendance des provinces intérieures de l'ouest, sous les auspices du feld-maréchal Alexo-Garcia-Conde.

Les troupes de Novella furent bientôt obligées de reconnaître l'autorité du général O'Donoju et de se rendre à Toluca, d'où elles devaient s'embarquer pour l'Europe.

Peu de temps après, la province de Mérida, Guatémala et toutes les villes fortes se déclarèrent en faveur de l'indépendance.

Conformément au traité de Cordova, on forma, le 4 septembre, une régence composée de cinq membres et une

assemblée de trente-six personnages des plus marquans, sous le titre de *junte provisoire du gouvernement libre du Mexique* (1). Iturbide, élu président de la régence et commandant en chef des forces de terre et de mer, avec un traitement annuel de 120.000 dollars, fit son entrée publique à Mexico, le 27 septembre 1821, à la tête de l'armée des Trois garanties, forte d'environ quinze mille hommes, au son des cloches et au bruit de l'artillerie. Le même jour, il fit publier une proclamation, dans laquelle il annonçait le règne des lois et de la liberté. « J'ai traversé, disait-il, l'immense distance qui sépare l'esclavage de la liberté; je me trouve maintenant au milieu de cette grande nation, dans cette capitale, où j'ai la satisfaction de dire que je suis entré sans verser une goutte de sang. La junte va être installée, le congrès convoqué, et les lois nécessaires à la défense de vos droits et de vos propriétés vont être rendues. Je ne vous demande que la fidélité et le dévouement à ces lois, ensuite la permission de retourner au sein de ma famille chérie, ne désirant plus rien que d'occuper encore quelquefois une place dans votre souvenir. » Le lendemain 28, il nomma une junte suprême provisoire, composée de trente-huit membres, qui fut installée de suite.

Le 8 octobre, O'Donoju mourut. Les uns ont soupçonné que sa mort, dans l'état des choses, n'était pas naturelle; les autres ont pensé qu'il succomba au chagrin de voir son autorité avilie et méprisée.

Le 26 du même mois, Véra-Cruz se rendit aux insurgés, sous les ordres de Santa-Ana; mais le commandant de la place (Davila) se retira dans le château inexpugnable de San-Juan d'Ulloa, avec quatre à cinq cents hommes, et força les habitans à lui fournir seize mille dollars par mois.

Le lendemain 27 octobre, on publie à Mexico la déclaration d'indépendance qu'Iturbide jure de défendre.

1822. Par un décret des cortès de Madrid, daté du 13 février, le traité de Cordova est déclaré illégal et de nul effet.

Le 24 du même mois, le congrès se réunit à Mexico, et

(1) Voici les noms des membres composant cette régence :
Don Augustin de Iturbide, président; don Manuel de la Barcéna, don Isidoro Yanez, don Manuel Velasco de Léon, don José Antonio Pérez.

prête serment dans la cathédrale de se conformer à la déclaration d'Iguala. On était au jour de l'anniversaire de cette déclaration.

Les cortès se montrèrent divisées en trois factions: celle des bourbonistes, qui se prononçait de bonne foi pour le projet d'Iguala; celle des républicains, qui voulait établir un gouvernement indépendant et ne voulait pas reconnaître à l'armée le droit d'imposer à la nation le projet d'Iguala; et enfin celle des amis personnels d'Iturbide.

Le mode d'élection (1) ne reçut pas l'assentiment général, et il se trama une conspiration dont Victoria et Biravo furent les chefs, pour forcer la junte à adopter celui que la constitution des cortès avait établi en Espagne. Le complot fut révélé. On arrêta les deux généraux et plusieurs conspirateurs, et on les jeta en prison.

Iturbide se retira à Tacubaya avec environ quatre mille hommes, dans l'intention de s'opposer aux mesures du gouvernement. A la première réunion de la régence et des cortès, il vint s'asseoir dans le siége du président. Alors il se forma contre lui une coalition de royalistes et de républicains, et il se vit forcé de céder le fauteuil au président nommé par le congrès. Ses amis représentèrent qu'il avait le droit de présider aux délibérations des deux assemblées; et après de violens débats, entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif, causés principalement par l'augmentation des dépenses du département de la guerre, le congrès se sépara, et Iturbide publia un manifeste dans lequel il exposa les besoins des soldats, qu'il appelait « la classe la plus importante de la société. »

La garnison royale de Mexico vint camper à Toluca, dans l'espoir de profiter de cet état de choses, pour opérer une contre-révolution. Iturbide, informé de ce dessein, fit sortir de la capitale toutes les troupes qu'il savait favorablement disposées envers les cortès, et publia, au nom de Yanez, membre de la régence, une proclamation dans laquelle il sommait le congrès de s'assembler. Le 3 avril, Yanez protesta, au sein de l'assemblée, contre cet abus d'autorité. Itur-

(1) Le nombre des députés était de 162 élus par 242 districts, en raison de leur population, savoir : Mexique proprement dit, 5,400,000; Guatémala, 1,800,000; Nouveau-Mexique, 800,000.

bide, pour se venger, l'accusa de trahison; mais le congrès déclara qu'il n'y avait pas lieu à suivre contre lui.

Dans le même mois, le congrès déposa trois des cinq membres qui composaient la régence, ne laissant en place qu'Iturbide, en qualité de président, et un autre qui était son ennemi, afin de rendre nul le vote du premier, dans l'exercice du pouvoir exécutif. Ensuite, par un réglement fait pour l'établissement de la régence, le congrès déclara que le commandement de l'armée était incompatible avec les fonctions du pouvoir exécutif.

L'organisation de la milice donna lieu à des débats très-sérieux. Iturbide désirait augmenter l'armée, tandis que les cortès voulaient la réduire à vingt mille hommes. Cette réduction fut votée par l'assemblée, qui mit toutefois à la disposition de son président un corps auxiliaire de trente mille miliciens.

Iturbide fatigué de l'opposition des cortès, profita d'une circonstance favorable à ses desseins. Le 18 mai au soir, après une revue qu'il avait passée, les soldats de sa garde et de la garnison demandent à grands cris leur général pour empereur; le peuple se joint à eux, et mêle aux cris de *vive l'empereur*, des menaces contre ceux des députés qui lui sont opposés. Iturbide publie une proclamation dans laquelle il recommande l'ordre et la modération et convoque le congrès pour le lendemain.

La salle était remplie de peuple et de soldats. Le congrès, dont quarante membres avaient pris la fuite, n'osa faire résistance, et reconnut l'autorité d'Iturbide, à la majorité de soixante-dix-sept sur quatre-vingt-quatorze votants. Quinze se prononcèrent contre, parce qu'ils croyaient qu'on devait consulter les provinces, et deux se retirèrent sans voter. La déclaration portait: qu'attendu le décret de Madrid du 14 février 1822, par lequel les cortès considéraient le traité de Cordova comme nul et non-avenu, le cas était arrivé de regarder comme non obligatoire pour le Mexique, l'article 3 dudit traité; le congrès souverain, rentrant dans le droit de nommer un empereur, déclare que le seigneur don Augustin Iturbide est celui qui a le plus de titres à cette dignité.

Ce décret ayant été adopté, Iturbide prononça le serment par lequel il s'engageait à conserver exclusivement la religion catholique; à maintenir la constitution que le congrès établira, et en attendant, la constitution espagnole, ainsi que les lois

et décrets existants, et ceux qui pourront être décrétés dans la suite, pour le bien de l'état, par le congrès; de n'exiger aucun impôt (1) sans un décret des cortès; de respecter la liberté publique et individuelle, les propriétés, etc.

Le nouvel empereur publia ensuite une proclamation; et le congrès s'étant réuni à Mexico, le 21 du même mois, dressa un manifeste en sa faveur, et lui donna le nom de *Grand*.

Dès lors, tout prit une autre face : les députés de Yucatan quittèrent Mexico, protestant contre la nomination de l'empereur et déclarant qu'ils n'avaient pas de pouvoirs pour faire cette nomination. D'autres suivirent successivement leur exemple. Iturbide, alarmé, voulut chercher des appuis. Il s'attacha de plus en plus à gagner l'amour des soldats; mais il se rendit odieux aux citoyens, par le rétablissement de l'Inquisition, la défense d'exporter l'argent, les extorsions sans nombre qu'il commit pour payer sa police et l'armée; enfin par l'arrestation de plusieurs députés et la dissolution du congrès, dont on parlera ci-après.

Une nouvelle contestation eut lieu entre l'empereur et les cortès, au sujet des attributions du pouvoir exécutif. Comme il n'existait aucune constitution, il fut convenu, conformément au serment prêté par Iturbide, d'adopter provisoirement celle d'Espagne, à l'exclusion des articles contraires au plan d'Iguala, à l'indépendance du Mexique et aux décrets des cortès.

Au mois de juin suivant, le congrès déclara la dignité impériale héréditaire dans la famille d'Iturbide, à la majorité de cent-neuf sur cent-soixante-quatre votants. Le 21 de ce mois, il fut couronné.

Les débats entre le nouvel empereur et le congrès n'en continuèrent pas moins. C'est alors que sous le prétexte de réprimer les désordres qui se commettaient en foule, mais réellement pour se rendre absolu et n'avoir plus à craindre la résistance des cortès, il voulut faire adopter un nouveau sistème dans l'administration de la justice, et proposa en conséquence le décret suivant :

1°. D'établir à Mexico et dans chaque ville capitale des provinces, une commission spéciale, composée de deux officiers de l'armée et d'un avocat, nommés par l'empereur;

---

(1) Voyez la note *I* à la fin de cette chronologie.

2°. Que ce tribunal jugerait exclusivement, ou conjointement avec d'autres juges, dans le cas de conspiration contre la sûreté de l'état, et seulement avec les autres juges, dans les cas de vols, de meurtres, etc.;

3°. Que les appels seraient portés au capitaine-général de chaque province, qui prononcerait, après avoir entendu le procureur nommé à cet effet;

4° Que cette sentence serait mise à exécution, si elle confirmait l'arrêt du premier tribunal; dans le cas contraire, l'affaire serait portée devant un conseil de guerre;

5°. Que les articles 287, 293, 295, 299 et 300 de la constitution espagnole seraient suspendus;

6°. Qu'il serait nommé par l'empereur un officier chargé spécialement de veiller à la sûreté publique, et d'exercer la police la plus vigilante.

Le comité du congrès, chargé d'examiner ce projet de loi, déclara :

1°. Qu'il était contraire à tous les principes d'un gouvernement libéral;

2°. Qu'il était contraire à l'opinion publique, que tous les gouvernemens doivent respecter;

3°. Contraire à la constitution d'Espagne adoptée, jusqu'à ce qu'il en fût établi une autre pour l'empire;

4°. Contraire à la saine raison, qui doit dicter la législation d'un penple;

5°. Contraire aux intérêts de la nation mexicaine, dans sa situation actuelle.

Ce rapport fut adopté à l'unanimité et le projet qui créait des commissions militaires fut rejeté.

Le 26 août, quatorze des membres les plus distingués des cortès furent accusés de conspirer contre l'ordre établi et furent conduits en prison. Le jour suivant, l'assemblée demanda aux ministres la cause de cette arrestation. On lui répondit que plusieurs de ses membres étaient entrés dans une conspiration, que les autres étaient soupçonnés de complicité et qu'ils avaient été arrêtés en vertu d'un article de la constitution espagnole, qui donnait ce droit au pouvoir exécutif. Le 29, le congrès demanda leur mise en liberté, conformément à l'article 172 de la même constitution, qui veut que tout citoyen arrêté soit jugé dans les quarante-huit heures. Les prisonniers n'en furent pas moins étroitement gardés, et le 12 septembre, ce corps résolut, pour le moment, de ne plus s'occuper de l'arrestation de ses membres.

Le 30 suivant, rapport du fiscal don Francisco de Paulo Alvarez, colonel, relatif aux personnes impliquées dans la conspiration contre le gouvernement et contre la personne de l'empereur (1).

Il s'éleva de nouvelles difficultés, au sujet de la nomination des juges et de la manière de donner aux lois la sanction impériale. Enfin, le 30 octobre, Iturbide prononça la dissolution du congrès.

Proclamé de nouveau libérateur d'Anahuac, le même jour (30 octobre), il composa une junte formée de deux membres envoyés par chacune des grandes provinces et d'un par les petites, à laquelle il donna le nom de *junte instituente*, qui devait se borner à former une nouvelle *convocatoria*, pour qu'un nouveau congrès pût être convoqué.

Cette junte, composée de quarante-cinq membres et de huit suppléans, commença ses travaux le 2 novembre. Elle décréta un emprunt forcé de deux millions cinq cent mille dollars, et appropria aux besoins de l'état, l'argent envoyé par les négocians pour être embarqué à la Véra-Cruz, et qui avait été retenu à Pérote.

Au mois d'octobre, une insurrection excitée par Garza à Soto-la-Marina, fut apaisée par les troupes impériales.

Peu après, la garnison de San-Juan de Ulloa essaya, mais en vain, de détruire les fortifications qui protégeaient la ville de Véra-Cruz. La junte profita de cet événement pour interdire toute communication avec le château et prohiber le commerce avec l'Espagne, ainsi que tout envoi d'argent ou de marchandises, appartenant à des Espagnols d'Europe.

Le 10 novembre, Iturbide partit de Mexico pour Xalapa, dans l'espoir d'entrer en arrangement avec le gouverneur du château d'Ulloa; celui-ci refusa d'en sortir et se contenta d'envoyer des commissaires à la Véra-Cruz, qui revinrent sans avoir rien conclu.

Vers le même temps, Santa-Ana, gouverneur de la Véra-Cruz, ayant eu quelque altercation avec Échavarri, commandant en chef de la division du midi, relativement aux devoirs de sa charge, fut sommé de comparaître devant l'empereur à Xalapa, pour rendre compte de sa conduite. Santa-Ana, dévoué à Iturbide et comptant sur sa protection, se rendit

(1) *Sesionès extraordinarios del congreso constituyente, con motivo del arresto de algunos senores diputados*. Mexico, p. 198, 1822.

auprès de lui; mais à sa grande surprise, il en fut mal accueilli et destitué de son grade. Indigné de ce traitement, il retourne à la Véra-Cruz, fait prendre à son régiment les armes contre l'empereur, et proclame l'indépendance du Mexique. Il arbore ensuite l'étendard de la république, sur les remparts de Véra-Cruz et écrit à Iturbide, pour lui signifier son intention de convoquer de nouveau le congrès et de rétablir le gouvernement républicain.

L'empereur ordonna à Échavarri, qui se trouvait à Xalapa, de marcher avec sa division contre Santa-Ana, qui fut battu le 20 décembre. Celui-ci s'étant retiré sur Véra-Cruz avec le reste de ses troupes et ayant reçu des renforts, remporta, le 22 du même mois de décembre, une victoire complète sur celles d'Iturbide et leur fit un certain nombre de prisonniers. Les armées républicaine et impériale se livrèrent plusieurs combats auprès de Puente del Rey; mais Santa-Ana ayant été rejoint par Guadalupe Victoria, qui fut nommé général en chef, l'insurrection s'étendit en peu de temps dans toute la province.

1823. Le 1er. février, l'armée d'Échavarri passa du côté de celle de Santa-Ana, et les deux chefs s'étant réunis, envoyèrent à Iturbide des commissaires pour lui offrir des conditions et lui ordonner de convoquer sans délai un congrès qui s'occuperait de suite de rédiger une constitution républicaine.

De son côté, Iturbide fit partir des envoyés pour détourner Échavarri et ses officiers de leur dessein, et vint prendre position avec une poignée de troupes à Istapaluca, ville située à quatre lieues de la capitale et sur la route de Puébla.

Le 2 février, le général Victoria et le marquis de Vivanio conclurent à *Casamata*, dans la province de la Puébla, une convention composée de douze articles, par laquelle les assiégeans et les assiégés, au nombre de deux mille hommes, s'unissaient pour le rétablissement du congrès, à l'exclusion des membres dévoués à Iturbide, et prêtaient serment d'obéir aux ordres du souverain congrès. On envoya des copies de cette convention à l'empereur, aux gouverneurs et aux généraux.

La défection de l'armée d'Échavarri fut le signal d'une révolte générale dans l'empire. Oaxaca, Guadalaxara, Guanaxuato, Quérétaro et San-Luis-Potosi se déclarèrent pour le gouvernement républicain. Les habitans se soulevèrent contre les autorités impériales et les emprisonnèrent. Guerréro et

Bravo s'enfuirent secrètement de la capitale, et firent prendre les armes aux provinces de l'ouest.

Les généraux républicains insistèrent sur la convocation immédiate des cortès et demandèrent de l'argent pour payer leurs troupes.

Le 11 février, la province et la ville de la Puébla se déclarèrent contre Iturbide, quoique l'évêque eût été son ami. L'armée de Xalapa entra dans cette province, où elle fut jointe par le général Célestino Négrette et plusieurs autres officiers de distinction et poussa une reconnaissance, jusqu'à San-Martin de Tesmélucos.

Dans cette situation critique, Iturbide proposa de convoquer le congrès et d'exécuter les décrets antérieurs; mais le nouveau gouvernement n'y voulut pas consentir, et l'invita à déposer la couronne. Alors l'empereur retourna à Mexico; et le 8 mars, il rassembla l'ancien congrès pour lui remettre son abdication; ce corps n'étant pas en nombre suffisant pour délibérer, refusa de la recevoir. En conséquence, Iturbide écrivit, le 16 mars, au congrès, une lettre qui contenait son abdication, et se retira à Tulancingo.

L'assemblée soumit la lettre d'Iturbide à l'examen d'une commission qui refusa d'admettre son abdicatinn, parce que ce serait lui reconnaître un droit à la couronne, mais qui recommanda au congrès de lui permettre de quitter le pays et de lui accorder une pension annuelle de vingt-cinq mille dollars.

Le 20 mars, rapport communiqué par le secrétaire-d'état de l'intérieur, concernant l'abdication et le départ d'Iturbide. Il est daté de Tacubaya. Le 29, proclamation de don A. Iturbide, datée de la même ville et adressée à la nation mexicaine.

Le 27 mars, l'armée de la révolution fait son entrée dans la capitale. On convoque l'ancien congrès : un gouvernement provisoire est formé et le pouvoir exécutif confié aux généraux Bravo, Victoria et Négrette.

Le 28 mars, la chambre représentative des États-Unis reconnaît l'indépendance du Mexique.

Le 8 avril, le souverain congrès constituant du Mexique déclare nul et non-avenu, le couronnement de don A. de Iturbide, ainsi que tous les actes de son gouvernement, depuis le 29 mai 1822, jusqu'au 29 mars 1823. Il lui ordonne de quitter le territoire mexicain, et lui assure, sa vie durant, une pension annuelle de vingt-cinq mille piastres, à condition

qu'il établira sa résidence dans quelque partie de l'Italie; il assure en outre, après sa mort, une pension de huit mille piastres à sa famille. Il pourra prendre le titre d'excellence. En conséquence Iturbide fut escorté par le général Bravo jusqu'à Antigua, près de Véra-Cruz, où il s'embarqua, le 11 mai, pour Livourne, avec sa famille et une suite de vingt-cinq personnes, à bord du bâtiment anglais le *Rawlins*, qui fut équipé à cet effet par ordre du gouvernement, et qui fit voile le même jour, sous l'escorte du vaisseau de guerre anglais le *Tamar*.

Par une déclaration du même jour, 8 avril, la nation est déclarée libre d'établir une forme de gouvernement conforme au droit public des nations libres (1).

Un autre décret porte que le mot *impérial* sera remplacé par le mot *national;* et que le pavillon national sera l'aigle mexicain, sans couronne.

Le gouvernement annula aussi un emprunt de seize millions de piastres, contracté par Iturbide, sans autorisation du congres, avec M. Denis Smith, négociant de Baltimore, à 6 pour 100 d'intérêt.

Le 29 avril, le sénat des États-Unis adopte la déclaration de la chambre représentative, relativement à l'indépendance du Mexique.

Le 5 mai, une proclamation défend aux membres du clergé de s'occuper de matières politiques.

Le 31 du même mois, décret qui déclare le congrès mexicain composé de cent trois membres, légalement constitué, et dont les partisans de l'ex-empereur sont exclus.

Après la déposition d'Iturbide, la plupart des officiers et soldats qui avaient épousé sa cause, furent incorporés dans l'armée, sans trouble, ni réaction. Mais bientôt il s'éleva une question grave sur la légitimité du congrès. D'après l'acte de Casamata (art. 2 et 3), il était stipulé qu'il en serait convoqué un nouveau. Ceux qui tenaient les rênes du pouvoir s'y

(1) Mémoires autographes de don Aug. Iturbide, écrits de sa maison de campagne aux environs de Livourne, le 27 septembre 1823, traduits de l'Anglais de M. Quin, par M. Parisot. Paris, 1824.

Manifiesto historico à las nationes y pueblos del Anahuac, Leido en la session publica del soberano congreso, del 15 *de abril* 1823. *por Carlos Maria de Bustamente, diputado por la provincia de Oaxaca.* Mexico, pp. 32, 1823.

opposaient. Un comité spécial fut nommé, pour examiner cette importante question.

Ce comité, considérant les services que les membres actuels avaient rendus, les dangers de dissoudre un congrès, qu'il faudrait six mois pour remplacer, déclara qu'il n'était pas nécessaire de recourir à cette mesure pour constituer la nation; que tandis qu'une commission spéciale discuterait un projet de constitution, le congrès s'occuperait de l'organisation du trésor, de la justice et de l'armée; et qu'après l'adoption de la constitution, on déciderait s'il faudrait donner à un autre congrès le droit de la sanctionner.

Les députés des provinces de Guadalaxara, Valladolid, Oaxaca, Zacatécas, Guanaxuato, Quérétaro, San-Luis de Potosi, déclarèrent que ces provinces étaient décidées en faveur de la nomination d'un nouveau congrès. Mais le congrès existant, soutenu par le pouvoir exécutif, résolut de conserver ses fonctions. Alors les provinces formèrent des juntes et se déclarèrent indépendantes.

Santa-Ana fut un des premiers à se soulever contre l'autorité du congrès. Il fit voile de la Véra-Cruz avec six cents hommes, pour Tampico, marcha de là sur San-Luis Potosi où il établit son quartier-général et se déclara *protecteur de la république fédérale*. Toutefois il fut bientôt arrêté par des troupes envoyées contre lui par le gouvernement de Mexico.

C'est vers cette époque, et le 1er. juillet (1823), que les provinces de Guatémala se séparèrent du Mexique et signèrent à cet effet un acte ledit jour, où elles prenaient le titre de *Provinces unies de l'Amérique du centre*, et se déclaraient indépendantes de l'Espagne, du Mexique et de toute autre puissance.

L'opposition entre le pouvoir exécutif et les juntes provinciales avait duré plusieurs mois. Enfin le général Bravo, envoyé à la tête de sept à huit mille hommes, parvint à les appaiser. Le 10 août, il conclut une convention à Lagos avec les états de Xalisco et de Zacatécas, d'après laquelle ces états, en conservant toutefois leur administration particulière, reconnaissaient le congrès et le gouvernement général et s'engageaient à obéir à la constitution qui serait faite par une nouvelle assemblée.

Les provinces se déclarèrent toutes pour un gouvernement fédéral de même forme que celui des États-Unis.

Cependant la tranquillité publique fut troublée par un

événement inattendu. Le général Echavarri, qui commandait dans la province de Puébla, ayant refusé d'obéir au pouvoir exécutif, celui-ci envoya contre lui quelques troupes sous la conduite de de Guerréro. Echavarri, abandonné de ses soldats, fut fait prisonnier et conduit à Mexico.

Le général Guerréro apaisa aussi une nouvelle insurrection excitée peu après à Cuernavaca, par un nommé Hernandez.

Mais des troubles plus sérieux éclatèrent dans la capitale. Les divers emplois du gouvernement se trouvaient encore entre les mains des Européens. Les créoles avaient toujours regardé cette mesure comme la plus injuste et la plus oppresssive du régime colonial. Le général Lobato, ayant gagné les troupes de la garnison de cette ville qu'il commandait, demanda au congrès de déposséder les Européens de leurs emplois. L'assemblée rejeta sa demande et lui ordonna de comparaître à sa barre. S'étant soumis, il reçut son pardon; mais il n'en fut pas de même du lieutenant-colonel Staboli, qui n'ayant voulu céder qu'à la force, fut traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort; mais cette sentence fut commuée en celle du bannissement perpétuel, et il fut expulsé du pays avec vingt-trois autres officiers ses complices. Néanmoins, on jugea à propos de faire à l'opinion publique le sacrifice de plusieurs employés européens, auxquels le gouvernement accorda une pension annuelle montant au tiers du traitement qu'ils recevaient.

Les commissaires qui étaient arrivés d'Espagne avant la chute d'Iturbide, demeurèrent dans le fort de San Juan de Ulloa jusqu'à son départ, époque à laquelle ils obtinrent la permission de retourner en Europe. Le général Guadalupe reçut ordre d'aller traiter avec eux à Xalapa; mais les négociations furent promptement interrompues par les hostilités qui commencèrent le 25 septembre, entre le fort d'Ulloa et Véra-Cruz; celle-ci ayant voulu former un nouveau port de débarquement, en fortifiant l'île des Sacrifices et la pointe de terre qui s'avance sur le côté opposé de la rade.

Le général Lemour, qui commandait le château, tira sur la ville pendant six jours, et ayant détruit nombre de maisons, força une grande partie des habitants de quitter la ville. Cette circonstance exaspéra encore davantage les esprits contre la métropole, et fit demander l'expulsion de tous les Espagnols.

Au mois d'août, le gouvernement conçut le projet d'un

établissement sur l'isthme de Huazacualco, ou Téhuantépec, considéré comme l'endroit le plus favorable à la communication des deux mers. Dans le courant du mois de septembre, la commission chargée d'examiner ce projet fit son rapport au congrès. Elle proposa de former une nouvelle province, qui serait appelée province de l'Isthme, et qui se composerait de celles d'Accayuacan et de Téhuantépec, de faire de la capitale de cette dernière le chef-lieu de la province, jusqu'à ce qu'on pût en établir une plus centrale; d'améliorer la navigation du Guazacualco, de manière à ce qu'il pût porter des bateaux à vapeur, de construire des routes, à partir de l'endroit où cette rivière cesserait d'être navigable, pour faciliter le transport des marchandises jusqu'à l Océan pacifique; et enfin d'appeler dans la colonie les étrangers et leurs esclaves, dont les descendants toutefois devront être libres (1).

Le 18 septembre 1823, rapport de la commission des mines, au chef du pouvoir exécutif du gouvernement mexicain; qui porte que les étrangers ne doivent plus être exclus de l'exploitation des mines, vu que les événemens ont mis les indigènes dans l'impossibilité de relever par eux-mêmes cette branche d'industrie si importante. D'après ce principe, le comité a proposé les articles suivans, qui furent adoptés:

1°. Sont suspendues les lois et ordonnances (2) qui exigeaient des étrangers, qui voulaient exploiter les mines à leur propre compte, ou en devenir propriétaires, qu'ils se fissent naturaliser.

2°. Les étrangers peuvent faire des contrats avec les pro-

---

(1) En 1814, les cortès d'Espagne décrétèrent l'ouverture d'un canal qui devait unir les océans atlantique et pacifique, à l'aide des rivières de Guazacualco et de Chimalapa. Les changemens politiques survenus au Mexique depuis cette époque, ont favorisé l'exécution de ce beau projet; et des maisons étrangères se sont empressées de s'offrir au gouvernement pour creuser ce canal, qui ne peut manquer de rendre l'isthme de Téhuantépec le centre du commerce et l'une des provinces les plus importantes de la république. (*Rapport du ministre don Lucas Alaman.*) Voyez à ce sujet le 1er. vol. de l'*Essai politique* de M. *de Humboldt*.

(2) Loi 12, cap. 10, liv. V; loi 5, cap. 18, liv. VI de l'abrégé de Castille; loi 1, cap. 10, liv. VIII, et lois comprises dans le 27e. chap. du liv. 9 de l'abrégé des Indes, ainsi que l'art. 1 du 7e. chap. de l'ordonnance concernant les mines.

priétaires actuels des mines, pour posséder des parts dans la propriété qui aura été mise en valeur, par leurs capitaux ou leur industrie.

3°. Il est défendu aux étrangers d'exploiter de nouvelles mines ou celles qui ont été abandonnées, ni d'acquérir des mines en propriété; il leur est permis seulement de les remettre en activité.

Le 3 octobre, traité d'amitié, d'alliance et de confédération conclu à Mexico, la treizième année de l'indépendance de Colombie et la troisième de celle du Mexique, entre les deux républiques. Elles se garantissent mutuellement l'intégrité de leurs territoires respectifs; s'engagent à se secourir l'une l'autre en cas d'attaque de la part des nations étrangères quelles qu'elles soient, et à faire cause commune contre les ennemis intérieurs, qui chercheraient à troubler la tranquillité publique.

Le 8 octobre, le gouvernement mexicain défend par un décret toute relation politique et commerciale avec l'ancienne métropole. Il permet toutefois aux vaisseaux espagnols de sortir des ports de la république, sans les assujétir à l'embargo ou à la confiscation. La même disposition fut déclarée applicable aux bâtiments espagnols qui y arriveraient dans l'espace de quatre mois, et à ceux qui y viendraient de la Havane ou de tout autre port espagnol, avant l'expiration de quarante jours. Tous les navires qui arriveraient après l'expiration de ce terme, seraient traités conformément aux lois de la guerre; et après quatre mois, l'entrée de la république était interdite aux productions de l'Espagne.

Le 8 novembre 1823, rapport présenté au congrès souverain par le secrétaire des affaires étrangères, sur la situation intérieure de la république. Dans ce rapport, se trouve l'exposé de l'état actuel du grand canal de Huéhuétoca, qui avait été ouvert pour donner un écoulement aux eaux de la rivière de Quautitlan, et les empêcher de refluer dans le lac de Zumpango, qui alors déchargeait les siennes par le lac de San-Christoval, dans celui de Tezcuco, lequel inondait la capitale(1).

(1) Voici un extrait de ce rapport :
On construisit d'abord des digues à écluses, pour empêcher les eaux de plusieurs lacs de couler de l'un dans l'autre, et ensuite un petit canal pour porter celles du lac de Zumpango, au grand canal de Huéhuétoca. On en a depuis commencé un autre plus di-

Le 20 novembre, un projet de constitution pour la république mexicaine fut présenté au souverain congrès constituant, par le comité de cinq membres, qui avait été nommé à cet effet.

Le 16 décembre, le congrès mexicain proclama par un décret, l'union fédérative de tous les Etats du Mexique.

1824. Le 31 janvier, l'acte constitutionnel de l'État conféderé du Mexique est décrété par le souverain congrès, à Mexico (1).

En vertu de cette constitution, qui comprend trente-six articles, le territoire mexicain se compose des provinces de l'ancienne vice-royauté de la Nouvelle-Espagne, de la capitainerie générale de Yucatan et des juridictions générales de l'est et de l'ouest.

La nation mexicaine est déclarée libre, souveraine et indépendante de toute autre puissance.

---

rect, qui, partant du lac de Tezcuco, traversera ceux de San-Christoval et de Zumpango, et conduira les eaux au canal de Huéhuétoca, dont on réduira le niveau à celui du lac de Tezcuco.

Les travaux de ce canal ont été suspendus par la guerre de l'indépendance. Les propriétaires que la loi obligeait de fournir des ouvriers pour creuser le lit de la rivière de Quautitlan, ont négligé de remplir ce devoir, et il en résulte actuellement qu'il est beaucoup plus élevé que le pays qu'elle arrose. Les pluies ont détaché des bords du canal de Huéhuétoca d'immenses masses de terre qui entravent le cours de la rivière et le forcent à se porter contre ses bords qu'il mine insensiblement. La digue de Zumpango, originairement trop faible, est considérablement endommagée sur toute son étendue. Le canal par lequel les eaux de ce lac s'écoulent dans le grand canal, attendu la destruction de ces écluses, produit quelquefois un effet tout contraire au but qu'on s'était proposé; car à l'époque des hautes eaux de la rivière de Quautitlan, celle-ci se fraie par ce canal un passage dans le lac. Enfin, continue le rapport, il est fortement à craindre qu'un ouvrage qui a coûté plus de six millions de dollars, le travail de plus d'un siècle, et la vie de tant de milliers d'hommes, ne soit bientôt entièrement détruit, à moins qu'on ne prenne des mesures promptes et efficaces pour le réparer et le conserver *.

(1) José Mariano Michéléna, président; Miguel Dominguez, Vicente Guerréro.

* Voir l'*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, par M. de Humboldt, liv. III et VIII. D'après son calcul, ces travaux, en 1803, avaient déjà coûté 31 millions de livres.

La religion est et sera toujours la religion catholique, apostolique et romaine. Tout autre culte est prohibé.

La souveraineté est essentiellement dans la nation, qui adopte pour son gouvernement la forme d'une république représentative, populaire et fédérale, dont les parties constituent autant d'Etats libres, souverains et indépendants (art. 2, 3, 4, 5, 6 et 7), qui sont :

Le Guanaxuato. L'Etat occidental de l'intérieur, composé des provinces de Sonora et de Cinaloa.

L'Etat oriental de l'intérieur, composé des provinces de Cohahuila, du Nouveau-Léon et du Texas.

L'Etat de l'intérieur au nord, comprenant les provinces de Chihuahua, de Durango et du nouveau Mexique.

Les Etats de Mexico, de Michoacan, de Oaxaca, de Puébla de los Angélos, de Querétaro, de San-Luis Potosi, du nouveau Santander, qui porteront les noms d'Etats de Tamaulipas, de Tabasco, de Tlascala, de la Véra-Cruz, de Xalisco, de Yucatan et de Zacatécas. Les Californies et le district de Colima (excepté le village de Tonila, qui restera uni à Xalisco) seront, quant à présent, des territoires sujets immédiats de la confédération, et soumis à son pouvoir souverain.

Le terrain et les bourgades qui forment la province de l'Isthme de Guazacualco retourneront aux Etats dont ils faisaient précédemment partie.

La ligne des limites de la confédération sera prise de l'Etat de Yucatan.

Ces Etats peuvent être divisés et leur nombre augmenté par le congrès, en vertu de l'article 8 de la constitution.

Le pouvoir suprême de la confédération mexicaine se divise en législatif, exécutif et judiciaire.

L'exercice de deux de ces pouvoirs ne pourra jamais appartenir à une seule corporation ou personne, ni le pouvoir législatif à un seul individu (art. 9).

Le pouvoir législatif appartient à une chambre des députés, et à un sénat qui ensemble constituent le congrès général de la confédération. Les membres de chacun de ces corps seront choisis par les citoyens dans les différens Etats, de la manière voulue par la constitution. Le nombre des membres de la chambre des députés varie suivant la population. Chaque Etat nomme deux sénateurs (art. 10, 11 et 12).

Le pouvoir de faire les lois et les actes, qui appartient ex-

clusivement au congrès général, se trouve défini dans l'art. 13 de la constitution.

Le pouvoir exécutif est confié, pendant un temps limité, à un citoyen qui prendra le titre de *président*. Il devra être né et résider sur le territoire mexicain. Ses attributions sont spécifiées par l'art. 16.

Le pouvoir judiciaire réside dans une cour suprême de justice et dans les tribunaux et cours, qui seront établis dans chaque Etat. Tous jugemens de commissions spéciales et toutes lois rétroactives ou *ex post facto*, sont à jamais abolis (art. 19).

Gouvernement particulier des États. Le gouvernement particulier de chaque Etat sera divisé en trois pouvoirs, qui sont le législatif, l'exécutif et le judiciaire, de même que pour le gouvernement général.

Le pouvoir législatif de chaque Etat réside dans un corps composé du nombre de membres déterminé par sa constitution; ils seront élus par le peuple et amovibles.

L'exercice du pouvoir exécutif de chaque Etat ne sera confié que pour un temps déterminé, fixé par la constitution.

Le pouvoir judiciaire sera exercé par les tribunaux aussi établis par la constitution.

Conformément aux dispositions générales renfermées dans plusieurs articles, les constitutions des différents Etats de l'union ne devront, en aucune manière, être contraires à la constitution générale. Les criminels d'un Etat ne pourront trouver un refuge dans un autre. Aucun Etat ne pourra, sans le consentement du congrès, imposer des droits sur les importations, les exportations ou sur le tonnage, entretenir des troupes ou des vaisseaux de guerre en temps de paix; entrer en négociation, ou signer des traités avec tout autre Etat ou puissance étrangère, ni faire la guerre, à moins que son territoire ne soit envahi. La nation s'engage à rendre des lois sages et équitables, qui garantissent aux citoyens le libre exercice de leurs droits, et chaque Etat promet de maintenir, à quelque prix ce soit, l'union fédérale.

Le congrès de chaque Etat enverra tous les ans au congrès général l'état des recettes et des dépenses, ainsi que des renseignements sur les progrès de l'industrie.

Tout citoyen est libre d'écrire, d'imprimer et de publier ses pensées sur la politique, en se soumettant aux restrictions légales.

En général, les restrictions imposées à la souveraineté des États sont presque traduites littéralement du texte de la constitution des États-Unis. La forme républicaine est garantie à chacun d'eux; les dettes et engagements qu'ils ont contractés avant l'adoption du projet de constitution sont à la charge de la confédération, et ils seront classés et liquidés d'après les lois que le congrès prescrira. Le pouvoir judiciaire est aussi constitué comme aux États-Unis (1).

A son arrivée à Livourne (au commencement d'août 1823), Iturbide, retiré dans une maison de campagne, s'était mis à rédiger des mémoires pour justifier sa conduite; mais il avait bientôt quitté cette résidence et s'était rendu à Londres, au commencement du mois de janvier 1824. Le 13 février, l'ex-empereur écrivit de cette ville au gouvernement mexicain, que malgré le décret du 8 avril 1822, rendu contre lui, il avait résolu de se mettre à même de secourir ses compatriotes, s'ils réclamaient ses services... Il offrait d'apporter des armes, des munitions, des habillements et de l'argent; et il protestait que, lorsqu'il verrait la liberté de sa patrie assurée, ses citoyens unis, ses ennemis vaincus, il se contenterait de la féliciter de ces succès et retournerait avec joie aux douceurs de la vie privée.

Le 11 mai 1824, il s'embarque à Southampton en Angleterre, avec sa famille et sa suite, à bord du brigantin anglais le *Spring*, et après une traversée de soixante-quatre jours, il arrive à Soto la Marina, sur la côte de la Nouvelle-Espagne. Il publie aussitôt une proclamation dans laquelle il dit « qu'il ne revient pas comme empereur, mais comme soldat et mexicain; que son unique objet est de contribuer par ses conseils et par son épée, au maintien de la liberté et de l'indépendance du Mexique, et qu'il est résolu de ne pas survivre à l'établissement du nouvel et honteux esclavage que des nations puissantes préparent à sa patrie, avec l'assistance de quelques perfides enfans du Mexique et de quelques ingrats Espagnols. »

Le 19 juillet, il est arrêté près de Los Arroyos, à six lieues environ de Soto la Marina, par le général commandant militaire don Félipe Garza, en vertu d'un décret (2) du souverain congrès, qui avait mis Iturbide hors la loi. L'ex-empe-

(1) *Notes on Mexico, by M. Poinsett. Appendix.*

(2) Ce décret est du 28 avril.

reur est conduit à San-Antonio de Padilla, où il est fusillé le même jour, à six heures de l'après-midi, sans qu'il ait cherché par des discours ou des déclarations à intéresser le peuple à son sort (1).

Le congrès, dans sa séance du 27 juillet suivant, accorde à sa veuve Anna Hécarté, une pension annuelle de huit mille piastres.

Suivant la lettre adressée par le général Garza aux ministres de la guerre et de la marine, Iturbide était accompagné d'un polonais nommé Charles de Bénesky, et d'un autre étranger, qui prétendirent être venus au Mexique pour traiter avec le gouvernement, relativement à un plan de colonisation, étant, disaient-ils, munis de pleins pouvoirs à cet effet, de trois négocians irlandais établis à Londres.

Le cabinet britannique fit remettre par son ambassadeur, sir William A. Court, au premier secrétaire-d'Etat d'Espagne, le comte d'Ofalia, une note dans laquelle il réitérait à sa majesté catholique l'assurance que, pendant le séjour d'Iturbide dans la Grande-Bretagne, il n'avait eu aucune sorte de communication avec le gouvernement anglais.

Il paraît, d'après des renseignements particuliers sur lesquels on peut compter, qu'Iturbide agissait pour son propre compte, en allant au Mexique, et qu'il n'avait pas connaissance du décret du 28 avril 1824, rendu contre lui par le congrès.

Le 13 juillet, décret du souverain congrès général, qui prohibe le commerce et la traite des esclaves, sous quelque pavillon que ce soit, dans les territoires de l'Union-Mexicaine. (Art. 1er.)

Tout esclave amené au Mexique deviendra libre de droit. (Art. 2.)

Tout vaisseau national ou étranger, qui transportera des esclaves sur le territoire Mexicain, sera immédiatement confisqué, ainsi que le reste de sa cargaison, et le vendeur et l'acheteur, le capitaine et le pilote seront punis de dix ans d'emprisonnement. (Art. 3.)

Cette loi sortira son plein et entier effet, du jour de sa publication; mais, à l'égard des punitions, elle ne sera applicable que dans six mois aux colons qui, en vertu de la loi du

(1) Lettre de Félipe de la Garza au ministre de la guerre, datée de Padilla, le même jour.

14 octobre dernier, sur la colonisation de l'Isthme de Huazacualcos, débarqueraient des esclaves pour les introduire dans les États Mexicains. (Art. 4.)

Le 4 octobre, adresse du souverain congrès constituant aux habitants du Mexique, pour proclamer la constitution fédérative des États-Unis Mexicains, décrétée et sanctionnée le même jour 4 octobre, l'an 4me. de l'indépendance, 3me. de la liberté et 2me. de la confédération (1).

Cette constitution fédérative, composée de 171 articles, fut signée par les députés de tous les États et territoires de la confédération, qui demeurent fixés ainsi qu'il suit :

L'État de Chiapa et de Chihuahua; celui de Cohahuila et Texas; ceux de Durango, de Guanaxuato, du Mexique, de Michoacan, du Nouveau-Léon, de Oaxaca, de Puébla de Los Angélos, de Quérétaro, de San-Luis de Potosi, de Sonora et Cinaloa, de Tabasco, de Tamaulipas, de Véra-Cruz, de Xalisco, de Yucatan et de Zacatécas; le territoire de la Haute-Californie, celui de la Basse-Californie, celui de Colima et celui de Santa-Fé du Nouveau-Mexique. Une loi constitutionnelle fixera le caractère de Tlascala. (Art. 5.)

Les membres de la chambre des députés seront élus en totalité tous les deux ans. Il y aura un député par une population de 40 mille individus et au-dessus jusqu'à 80 mille. (Art. 11.)

Le territoire qui aura plus de 40 mille individus nommera un député propriétaire et un suppléant, qui aura voix délibérative pour la formation des lois et décrets seulement. (Art. 14.)

Un député doit être âgé de 25 ans, être né, ou domicilié depuis deux ans, dans l'État par lequel il est élu. S'il n'est pas né dans le territoire Mexicain, il faut qu'il y soit domicilié depuis dix ans, et qu'il possède 8000 piastres de biens fonds dans quelque partie de la République, ou avoir une industrie qui produise 1000 piastres de revenu. (Art. 19 et 20.)

Chaque État nomme deux sénateurs, à la majorité des voix; le sénat sera renouvelé par moitié de deux ans en deux ans.

Un sénateur doit être âgé de 30 ans, et réunir les qualités exigées pour un député. (Art. 25 et 28.)

---

(1) Lorenzo de Zavala, président; Manuel de Viva y Cosio, député-secrétaire; Epiguénio de la Piédra, député-secrétaire.

Les deux chambres réunies pourront prononcer sur les accusations dirigées contre le président ou les membres du gouvernement, par crime de trahison, ou infraction aux lois de l'union. (Art. 38.)

La formation des lois ou décrets peut commencer dans l'une ou l'autre chambre, excepté ceux relatifs aux impôts qui doivent toujours avoir leur origine dans la chambre des députés. La majorité absolue des membres de chaque chambre est nécessaire à la formation des lois. Le congrès se réunira tous les ans, le 1er. janvier. (Art. 51, 66 et 67.)

Pour être président ou vice-président des États-Unis Mexicains, il faut être né Mexicain, avoir 35 ans accomplis et résider dans le pays. L'élection de ces deux magistrats se fait tous les quatre ans. (Art. 76 et 95.)

Pour être secrétaire-d'État, il faut être né Mexicain. (Art. 121.)

Le pouvoir judiciaire réside dans une Cour suprême de justice, dans les tribunaux de canton et ceux de district. (Art. 123.)

La Cour suprême sera composée de onze juges et d'un procureur fiscal, qui sont inamovibles; ils doivent avoir 35 ans accomplis. (Art. 124 et 125.)

Les tribunaux de canton seront composés d'un juge lettré et d'un procureur fiscal, nommé par le pouvoir exécutif; ils devront avoir 30 ans accomplis. (Art. 140.)

Les juges de district, nommés par le président, doivent avoir 25 ans.

La plus grande partie de cette constitution fédérative a été copiée de celle des États-Unis de l'Amérique septentrionale. Voici les différences les plus remarquables :

Au Mexique, le président ne peut être réélu qu'après un intervalle de quatre ans. Il est choisi, ainsi que le vice-président, par les législatures de chaque État. Ni l'un ni l'autre ne peuvent quitter le territoire de la République, sans la permission du congrès, pendant le temps, et un an après l'expiration de ses fonctions. Le président ne peut commander les forces nationales en personne, sans le consentement du congrès, ni faire arrêter aucun individu de sa propre autorité, ni porter atteinte à la propriété des particuliers.

Un conseil de gouvernement, composé de la moitié des membres du sénat, un pour chaque Etat, est établi pour agir pendant l'intervalle des sessions du congrès. Le vice-président de la république en est le président de droit. Ce conseil

est chargé de veiller à l'observation de la constitution et des lois, de convoquer les sessions extraordinaires du congrès, de décider de l'emploi des milices locales dans des cas particuliers, et de ratifier les nominations faites par le pouvoir exécutif.

Les juges de la Cour suprême sont choisis par les législateurs des États et sont distribués dans trois tribunaux et chambres.

Le 10 octobre, discours du président du congrès, pour ouvrir la session.

Le général Guadaloupe Vittoria est élu président de la république mexicaine, et le général Nicolas Bravo, vice-président.

La province de Chiapa, réclamée tout à la fois par les États-Unis de l'Amérique du centre et par ceux du Mexique, s'incorpore avec ceux-ci, tandis que la province de Soconusco déclare son intention de s'unir aux premiers.

1825. 4 janvier, M. Canning adresse aux puissances européennes une circulaire dans laquelle il est dit : que sa majesté britannique, persuadée que toute tentative pour soumettre de nouveau l'Amérique à l'Espagne ne pouvait avoir aucun résultat, avait pris la détermination de nommer des chargés d'affaires auprès des Etats de Colombie, du Mexique et de Buénos-Ayres, et de faire avec eux des traités.

26 avril, le congrès de Mexico adopte le traité proposé par MM. Morier et Ward, commissaires du gouvernement anglais.

29 avril, le sénat ratifie ce traité.

18 mai, départ de M. Morier ponr porter ce traité à Londres avec M. Rocafuerté, ambassadeur du Mexique.

21 mai, clôture des séances du congrès, où le président rend un compte très-satisfesant de la situation du Mexique. Ce jour-là même, le vaisseau espagnol l'*Asia*, avec deux corvettes, se rend volontairement au gouverneur du fort de Monterey, et arbore le pavillon républicain.

25 mai, M. Ward remet ses lettres de créance au président, comme chargé d'affaires de l'Angleterre.

1er. juin, M. Ponsett présente de même ses lettres de créance au président, comme envoyé des Etats-Unis.

11 juin, le vaisseau l'*Asia* et les deux corvettes jettent l'ancre dans le port d'Acapulco, et le président du congrès ratifie l'arrangement conclu par le gouverneur de Monterey.

Note A. — POSTÉRITÉ DU ROI MOTÉZUMA.

Motézuma IX, roi de Mexico épousa Miahuaxochitl, sa nièce.

Don Pédro Johualicahuatzin Motézuma épousa doña Caterina Quauxochitl, sa nièce.

Don Diégo Luis Ihuitemotzin épousa, en Espagne, doña Francisca de Cuéva.

Don Pédro Tesifon Motézuma de Cuéva I, comte de Motézuma, et de Tula, et vicomte Iluca, épousa doña Jéroma Porras.

Don Diégo Luis Motézuma et Porras II, comte de Motézuma, etc., épousa dona Luisa Jofre Loaisa et Carilla, fille du comte d'Arco.

Doña Maria Jéroma Motézuma Jofre de Loaisa III, comtesse de Motézuma, etc., épousa D. Joseph Sarmiento de Valladares, qui était vice-roi du Mexique, et 1er. duc d'Atrisco.

Doña Fausta Dominica Sarmiento, Motézuma IV, comtesse de Motézuma, mourut en bas âge à Mexico, en 1697.

Doña Melchiorra Sarmiento Motézuma V, comtesse de Motézuma, étant morte sans enfans, en 1717, les biens de Motézuma passèrent entre les mains de dona Térésa Niéto de Sylva, fille du 1er. marquis de Ténébron.

Doña Térésa Francisca Motézuma et Porras épousa don Diégo Cisnéros de Guzman.

Doña Jéroma de Cisnéros Motézuma épousa don Félix Niéto de Sylva, 1er. marquis de Ténébron.

Doña Térésa Niéto de Sylva et Motézuma, 2e marquise de Ténébron, et 6e comtesse de Motézuma, épousa D. Gaspar d'Oca, Sarmiento et Zuniga.

Don Jérom, d'Oca Motézuma, etc., 3e. marquis de Ténébron, et 7e. comte de Motézuma, épousa doña Maria Josepha de Mendoza.

Don Jérom, d'Oca Motézuma et Mendoza, 8e. comte de Motézuma, 4e. marquis de Ténébron, et grand d'Espagne.

Il existe plusieurs autres branches de cette noble famille, tant en Espagne qu'au Mexique.

Note B. — DESCENDANTS DE FERNAND CORTEZ.

D. Fernando Cortez, conquérant, gouverneur et capitaine général du Mexique, premier marquis de la vallée d'Oaxaca, épousa en secondes noces doña Jéroma Ramirez d'Arrellano et Zuniga, fille de D. Carlos Ramirez d'Arrellano, IIe. comte d'Aguilar, et de doña Jéroma de Zuniga, fille du comte de Bénares, fils aîné de D. Alvaro de Zuniga, Ier. duc de Béjar. Il naquit de ce mariage un fils :

I. D. Martinez Cortez Ramirez d'Arrellano, IIe. marquis de la Vallée, qui épousa sa nièce doña Anna Ramirez d'Arrellano, dont il eut :

II. Don Fernando Cortez Ramirez d'Arrellano, IIIe. marquis de la Vallée, qui épousa doña Mencia Fernandez de Cabrera et Mendoza, fille de Don Pedro Fernandez Cabrera et Bobadilla, IIe comte de Chinchon, et de doña Maria de Mendoza et Cerda, sœur du prince de Melito. Don Ferdinand n'ayant eu qu'un fils, qui mourut en bas âge, fut remplacé par son frère :

2. D. Pédro Cortez Camirez d'Arrellano, IVe. marquis de la Vallée, qui épousa doña Anna Pachéco de la Cerda, sœur du IIe. comte de Montalban, et mourut sans postérité. Il fut remplacé par sa sœur :

3. Doña Jéroma Cortez Ramirez d'Arrellano, Ve. marquise de la Vallée, qui épousa D. Pédro Carillo de Mendoza, IXe. comte de Priego, aide et capitaine général de Séville, et grand major-dome de la reine Marguerite d'Autriche. Ils laissèrent une fille :

III. Doña Stephania Carillo de Mendoza et Cortez, VIe. marquise de la Vallée, qui épousa D. Diégo d'Arragon, IVe. duc de Terranova, prince de Castel Vétrano, et S. R. J., marquis d'Avala et Tavora, connétable et amiral de Sicile, commandant de Villafranca, vice-roi de Sardaigne, chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or. De ce mariage naquit une fille unique :

IV. Doña Juana d'Arragon Carilla de Mendoza et Cortez, Ve. duchesse de Terranova, et VIIe. marquise de la Vallée, première dame d'honneur de la reine Louise d'Orléans, et ensuite de la reine Marguerite d'Autriche. Elle épousa D. Hector Pignatelli, Ve. duc de Montéléone, prince de Noja, marquis de Cerchiara, comte de Borello, de Catalogne et de Santangelo, vice-roi de Catalogne, grand d'Espagne, et laissa un fils unique :

V. D. Andrea Fabrizio Pignatelli d'Arragon Carillo de Mendoza et Cortez, IVe. duc de Monteléone, VIe. duc de Terranova, VIIIe. marquis de la Vallée, grand d'Espagne, grand chambellan du royaume de Naples, chevalier de l'ordre de la Toison-d'Or. Il épousa doña Térésa Pimentel et Benavides, fille de D. Antonio Alfonso de Quinones, XIe. comte de Benavente, de Luna et de Majorque, IIIe. marquise de Javalquinto et Villaréal. Leur fille

VI. Doña J. Pignatelli d'Arragon Pimentel, Carillo de Mendoza et Cortez, VIIe. duchesse de Montéléone, VIIe. duchesse de Terranova, IXe. marquise de la Vallée, grande d'Espagne, etc., épousa D. Nicolas Pignatelli, de la famille des princes de Noja et de Cerchiara, prince de S. R. J., chevalier de la Toison-d'Or, vice-roi de Sardaigne et de Sicile, dont elle eut un fils:

VII. D. Diégo Pignatelli d'Arragon, etc., VIIIe. duc de Montéléone, VIIIe. duc de Terranova, X^e. marquis de la Vallée, grand amiral et connétable de Sicile, chevalier de la Toison-d'Or, grand d'Espagne, et prince de S. R. I. Il épousa doña Margarita Pignatelli, de la famille des ducs de Bellosguardo, dont il eut un fils:

VIII. D. Fabrizio Pignatelli d'Arragon, etc., IXe. duc de Montéléone, IXe. duc de Terranova, XIe. marquis de la Vallée, grand d'Espagne, prince de S. R. J. Il épousa doña Costanza Medici, de la famille des princes d'Otajano, et laissa un fils;

IX. D. Hector Pignatelli d'Arragon, etc., X^e. duc de Montéléone, X^e. duc de Terranova, XIIe. marquis de la vallée d'Oaxaca, grand d'Espagne, prince de S. R. J. résidant à Naples, et marié à doña N. Piccolomini de la famille des ducs d'Amalfi.

D. Nicolas Pignatelli et doña J. Pignatelli d'Arragon Pimentel (voy. le n°. VI), eurent quatre fils et quatre filles; savoir:

1°. Don Diégo hérita du marquisat de la Vallée et des duchés de Montéléone et de Terranova;

2°. Don Ferdinand épousa doña Lucretia Pignatelli, princesse de Strongoli, et donna le jour à un fils nommé D. Salvatore, qui s'unit à doña Julia Mastrigli, de la famille des ducs de Marigliano;

3°. Don Antonio épousa, en Espagne, la fille unique du comte de Fuentes. De ce mariage naquit D. Jerom Pignatelli d'Arragon, Moncayo, etc., comte de Fuentes, marquis de Goscojuela, grand d'Espagne, prince de S. R. I., chevalier de la Toison d'Or, de St.-Jacques, etc., ambassadeur d'Espagne aux cours de France et d'Angleterre, et président du conseil royal des ordres militaires. Le fils de ce dernier épousa la fille et unique héritière de Casimiro Pignatelli, comte d'Egmont, duc de Bisaccia, etc., chevalier de la Toison d'Or, et lieutenant-général des armées de S. M. T. C.;

4°. D. Fabricio épousa Virginia Pignatelli, sœur de la princesse de Strongoli, et en eut un fils, D. Michael, marquis de Salice et de Guagnano;

5°. Rosa fut donnée en mariage au prince de Scalea;

6°. Maria-Térésa, au marquis de Westerlo, seigneur de Boemo;

7°. Stephania, au prince de Bisignano;

8°. Catérina, au comte d'Acétra (1).

---

(1) Clavigéro, lib. VII, tom. I.

Note C. — TABLEAU DES ARCHEVÊQUES DE MEXICO, ET DE L'ÉPOQUE DE LEUR INSTALLATION.

1°. F. Juan de Zummaraga, de l'ordre de St.-François, premier évêque de Mexico, en 1527.

2°. F. Alonso de Montufar, 1551.

3°. Don Pedro Moya de Contréras, 1573.

4°. Don Alonso Fernandez Bonilla, 1592.

5°. F. Garcia de Santa Maria y Mendoza, 1600.

6°. F. Garcia Guerra, 1607.

7°. Juan Perez de la Serna, 1613.

8°. Francisco Manso y Zuniga, 1629.

9°. Francisco Verdugo; il mourut à son arrivée à Mexico.

10°. Feliciano de la Véga, natif de Lima, nommé à l'évêché de Popayan et de Véra-Cruz, en 1628, il fut promu au siége archiépiscopal de Mexico, en 1638; mais il mourut avant d'y arriver, deux ans après, à Mazatlan, à 30 lieues d'Acapulco, 1638.

11°. D. Juan de Palafox y Mendoza, évêque de la Puébla de los Angélos, fut promu à l'archevêché de Mexico, qu'il refusa.

12°. Juan de Mañozca, premier inquisiteur de Cartagena de Indias, ensuite de Lima, et de la Suprema, président de la chancellerie de la Grenade, 1643.

13°. Marcelo Lopez de Azcona, 1653.

14°. Mateo de Sagade Burgueiro, 1659.

15°. Diégo Osorio de Escobar y Llamas, évêque de la Puébla de los Angeles, en 1656, et en 1664, vice-roi, gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Espagne, fut nommé archevêque; mais il refusa d'en exercer les fonctions.

16°. Alonso de Cuéva y Davalos, natif du Mexique, évêque d'Oaxaca; il mourut avant d'entrer en fonctions, en 1665.

17°. F. Marcos Ramirez de Prado, de l'ordre de San-Francisco, natif de Madrid, évêque de Chiapa et de Mechoacan, fut promu à l'archevêché, en 1666; il mourut l'année après.

18°. F. Payo Enriquez de Privéra de l'ordre de San-Augustin, fils du duc d'Alcala, évêque de Guatemala et de Mechoacan, fut nommé archevêque du Mexique, en 1668. En 1673, il en fut créé vice-roi et capitaine général.

19°. Manuel Fernandez de Santa-Cruz Sahagun, natif

de Palencia, nommé évêque de Chiapa, de Guadalaxara, et de la Puébla de los Angeles, en 1677; il devint archevêque de Mexique, eu 1680.

20°. Francisco de Aguiar, natif de Galice, évêque de Méchoacan, fut nommé archevêque, en 1681.

21°. Juan de Ortega Montanes, natif des Asturies, évêque de Duningo, ensuite de Méchoacan et de Guatémala, vice-roi et capitaine général de la Nouvelle-Espagne, fut élevé à l'archevêché de Mexico, en 1701.

22°. Joseph Lanciego y Eguiluz, natif du royaume de Navarre, prédicateur de sa majesté, nommé archevêque de Mexico, eu 1711.

23°. Don Manuel Joseph de Endaya y Haro, natif des îles Philippines, élu archevêque de Mexico, en 1728.

24°. Juan Antonio de Lardizabal y Elorza, natif de Segura de la Vizcaya, nommé évêque de la Puébla de los Angélos, en 1722, fut appelé à l'archevêché de Mexico en 1729.

25°. Juan Antonio de Vizarron y Equiarreta, natif de la ville de Santa-Maria, fut nommé archevêque de Mexico, en 1730; et exerça les fonctions de vice-roi et de capitaine général du royaume.

26°. Manuel Joseph Rubio y Salinas, natif de Castilla la Nueva, fut nommé archevêque de Mexico, en 1747.

27°. Francisco Antonio de Lorenzana y Buitron, évêque de Placentia, nommé archevêque de Mexico, en 1766.

28°. Alonso Nunez de Haro y Peralta, natif de Huéte, nommé archevêque (1), en 1771.

Note D. — TABLEAU DES PRÉSIDENTS, GOUVERNEURS ET VICE-ROIS DE LA NOUVELLE-ESPAGNE, ET DE L'ÉPOQUE DE LEUR INSTALLATION.

1°. Don Hernando Cortès part de Santiago de Cuba le 18 novembre 1518, fait la conquête de la Nouvelle-Espagne, et prend possession de la ville impériale de Mexico, le 13 août 1521. Il est créé marquis de el Valle, gouverneur, grand juge et capitaine général.

(1) Voir *Catalogo de los arzobispos que ha habido en Mexico*, dans l'ouvrage d'Alcedo, *Diccionario geografico, historico de las Indias occidentales ó América*, art. *Mexico*, *Madrid*, 1788; et Torquémada, *Monar. Indiana*, lib. XIX, cap. 31 et 32. *Del número de monasterios y partidos de clerigos, é Iglesias que al presente avrá en esta Nueva-España : y Obispos y Obispados que an sido en ella.*

2°. Luis Ponze de Leon, corrégidor de Tolédo, nommé gouverneur de la Nouvelle-Espagne, en 1525, arrive à Mexico 1526, et y meurt quelques jours après. Son lieutenant le licencié Marcos de Aguilar lui fut substitué : il meurt avant deux mois, et est remplacé par le trésorier Alfonse de Estrada.

3°. En 1528, arrive la première audience royale présidée par D. Nuno de Guzman, cavalier de Guadalajara, et gouverneur de Panuco.

4°. D. Sebastian Ramirez de Fuenléal, évêque de l'île de Santo-Domingo, nommé président de l'audience royale de Mexico, gouverne en son nom la Nouvelle-Espagne, depuis l'année 1531 jusqu'en 1534 : il est ensuite nommé évêque de Cuença. Herréra et Lorenzana font un grand éloge de ce prélat.

5°. Le marquis don Hernand Cortès lui succéda comme capitaine général. Le président Ramirez lui avait confié auparavant l'administration de la guerre.

Vice-rois. 1°. D. Antonio de Mendoza, frère du marquis de Mondejar, premier chambellan du roi, et le premier vice-roi d'Amérique. Il fit son entrée publique à Mexico, en 1535, et gouverna 17 ans, jusqu'en 1551. Il passa ensuite à la vice-royauté du Pérou (1).

2°. D. Luis de Vélasco, premier, de la maison du connétable de Castille, arrive à Mexico, le 5 décembre 1550 (2).

3°. D. Gaston de Péralta, Marquis de Falces, élu le 31 septembre 1566, et fait son entrée à Mexico, le 16 octobre suivant (3).

4°. D. Martin Enriquez de Almanza, frère du marquis de Alcanizes, arrive comme vice-roi le 5 novembre 1568. Après avoir gouverné 14 ans il fut promu à la vice-royauté du Pérou (4).

5°. D. Lorenzo Suarez de Mendoza, Condé de Coruña, entré à Mexico le 4 octobre 1580 ; il y meurt la 3e. année de son gouvernement. Après sa mort le licencié Villa-Nueva, le plus ancien *oydor*, gouverne pendant plus de deux ans, au nom de l'audience royale. D. Pedro Moya de Contréras, archevêque du Mexique, est nommé visiteur général en 1583 (5).

6°. D. Pedro Moya de Contréras, archevêque de Mexico, gouverna en qualité de vice-roi et de capitaine général, depuis le 17 d'octobre 1584 jusqu'à l'arrivée de son successeur (6).

(1) Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. V, cap. 13.
(2) *Id.*, *id.*, cap. 16 et 17.
(3) *Id.*, *id.*, cap. 20.
(4) *Id.*, *id.*, cap. 21, 22, 23 et 24.
(5) Torquémada, lib. V, cap. 25.
(6) *Id.*, cap. 25.

7°. Alvaro Manrique de Zuñiga, marquis de Villa-Manrique, père du duc de Béjar, entre à Mexico, le 17 octobre 1585, avec son épouse Doña Blanca de Vélasco, fille du señor Conde de Nieva. Il gouverna quatre ans, jusqu'à l'arrivée du visiteur Don Diégo Romano, évêque de Tlascala, le 17 janvier 1590 (1).

8°. D. Luis de Vélasco, second, fils de D. Luis de Vélasco, premier, arrive le 27 janvier 1590, et gouverne jusqu'en 1595 (2).

9°. D. Gaspar de Zuñiga, Azevedo y Fonseca, comte de Monterey, arrive à San-Juan de Ulua, le 18 septembre 1595, prend le gouvernement le 5 novembre suivant, et passe à celui du Pérou en 1604 (3).

10°. D. Juan de Mendoza y Luna, marquis de Montes-Claros, fait son entrée avec son épouse Doña Ana de Mendoza, le 27 octobre 1603: il passa à la vice-royauté du Pérou en 1607 (4).

11°. D. Luis de Vélasco, second, marquis de Salinas, prend, pour la deuxième fois, le commandement, le 2 juin 1607 (5).

12°. D. Fray Garcia Guerra, de l'ordre de Santo-Domingo, archevêque de Mexico, gouverne en qualité de vice-roi, capitaine général et président de l'audience, depuis le 12 juin 1611, jusqu'à sa mort, qui arriva le 22 février de l'année suivante. Le plus ancien oydor, D. Pedro Otatora prend alors les rênes du gouvernement au nom de l'audience royale.

13°. D. Diego Fernandez de Cordova, marquis de Guadalcazar, cavalier de Cordova, fait son entrée à Mexico, le 18 octobre 1612, avec son épouse la señora Dona Maria Riedrer: il passe ensuite à la vice-royauté du Pérou.

14°. D. Diego Carrillo de Mendoza y Pimentel, marquis de Gelvez, comte de Priego, entre à Mexico, le 12 septembre 1621.

15°. D. Rodrigo Pacheco y Ossorio, marquis de Cerralvo, arrive dans l'année 1624.

16°. D. Lope Diaz de Armendariz, marquis de Cadereyta, entre à Mexico, le 15 septembre 1635.

17°. D. Diego Lopez Pacheco, marquis de Villena, duc do Escalona, entre à Mexico, le 28 août 1640.

18°. D. Juan de Palafox y Mendoza, évêque de la Puébla de los Angélos, prend le gouvernement, le 9 juin 1642.

19°. D. Garcia Sarmiento de Sotomayor, comte de Salvatierra, marquis de Sobroso, commence son administration le 13 novembre 1642.

(1) Torquémada, lib. V, cap. 26.
(2) *Id.*, cap. 27 et 35.
(3) *Id.*, cap. 36 et 59.
(4) *Id.*, cap. 60.
(5) *Id.*, cap. 70.

20°. D. Marcos de Torres y Rueda, évêque de Yucatan, prend le gouvernement le 13 mai 1648, et le conserve jusqu'au 22 avril de l'année suivante.

21°. D. Luis Enriquez de Guzman, comte de Alva de Liste, entre en fonctions le 13 juin 1650: en 1653, il est ensuite nommé à la charge de vice-roi du Pérou.

22°. D. Francisco Fernandez de la Cueba, duc de Albuquerque, entre à Mexico, le 15 août 1653, avec son épouse la señora Dona Juana de Armendariz, marquise de Cadéreyta.

23°. D. Juan de Leyva y de la Cerda, comte de Banos, est investi de l'autorité le 16 septembre 1660.

24°. D. Diego Ossorio Escobar y Llamas, évêque de la Puébla de los Angélos, prend les rênes du gouvernement le 29 juin 1664.

25°. D. Antonio Sébastian de Tolédo, marquis de Mancira, commence à gouverner le 15 octobre 1665.

26°. D. Pedro Nuno Colon, duc de Véraguas, fait son entrée à Mexico le 5 décembre 1673, et y meurt six jours après.

27°. Fray Payo Enriquez de Ribéra, de l'ordre de San-Augustin, archevêque de Mexico, est élevé à la charge de vice-roi le 13 décembre 1673.

28°. Don Thomas Antonio de la Cerda y Aragon, comte de Paredes, marquis de la Laguna, commence son administration le 30 novembre 1680.

29°. Don Melchior Portocarréro Laso de la Véga, comte de la Monclova, prend le gouvernement le 30 novembre 1686; il passe à la vice-royauté du Pérou.

30°. Don Gaspar de Sandoval Silva y Mendoza, comte de Galve, entre en fonctions le 17 septembre 1688.

31°. D. Juan de Ortega Montañes, évêque de Mechoacan, arrive à Mexico le 7 février 1696.

32°. D. Joseph Sarmiento Valladares, comte de Montézuma y de Tula, arriva à Véra-Cruz, le 3 octobre 1696, avec son épouse la señora Dona Maria Andrea de Guzman y Manrique. Il prend possession du gouvernement le 2 février 1697.

33°. Don Juan de Ortéga Montanes, archevêque de Mexico, exerce les fonctions de vice-roi depuis l'an 1701, jusqu'au 12 mai 1702.

34°. Don Francisco Fernandez de la Cuéba, Enriquez, duc de Albuquerque, marquis de Cuellar, fait son entrée publique dans la ville de Mexico le 8 décembre 1702.

35°. D. Fernando de Alencastre, Norona y Silva, duc de Linarçs, marquis de Valde-Fuentes, fait son entrée en 1710.

36°. D. Baltasar de Zuniga, duc de Arion, marquis de Valéron, fait son entrée publique le 10 août 1716. En 1722, il passa à la place du président du conseil suprême des Indes.

37°. D. Juan de Acuña, marquis de Casa-Fuerte, natif de la ville de Lima, général d'artillerie, est nommé vice-roi de la Nouvelle-Espagne en 1722. Il avait servi le roi 59 ans.

38°. Don Juan Antonio de Vizarron y Eguiarréta, archevêque de Mexico, gouverne depuis l'an 1734 jusqu'au mois d'août 1740.

39°. D. Pédro de Castro, y Figuéroa, marquis de Gracia-Real, duc de la Conquista, (titre donné à cause de la fameuse bataille de Bitonto), commence à gouverner en 1740.

40°. D. Pédro Cébrian y Agustin, comte de Fuenclara, est investi de la vice-royauté au mois de novembre 1742.

41°. D. Juan Francisco Güémes y Orcasitas, comte de Révillagigédo, gouverne depuis le mois de juillet 1746, jusqu'au mois de novembre 1755.

42°. D. Agustin de Ahumada y Villalon, marquis de las Amarillas, prend le commandement au mois de novembre 1755, et meurt en 1760.

43°. D. Francisco Cagigal, qui avait été commandant général à la Havanne, commence à gouverner au mois d'avril 1760.

44°. D. Joaquin de Monserrat, marquis de Cruillas, lieutenant colonel des gardes espagnoles, entre en fonctions le 4 octobre 1760 (1).

45°. D. Carlos Francisa de Croix, marquis de Croix, commença à gouverner le 25 août 1766, et quitta, dit l'historien Robertson, en 1772, la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne.

(1) Voir l'art. *Los governadores, y virreies, que hasta aora han governado los Reinos de Nueva-Espana*, etc., etc., dans la *Descripcion de las Indias orientales* de Herréra, p. 72, 73, Madrid, 1725; et l'art. *Gobierno politico de Nueva-Espana* dans l'ouvrage de Lorenzana, *Historia de Nueva-Espana*, *Mexico*, 1770.

Note E. — SIÈCLE MEXICAIN.

ANNÉES.		ANNÉES.	
I.	TOCHTLI.	I.	TECPATL.
II.	Acatl.	II.	Calli.
III.	Tecpatl.	III.	Tochtli.
IV.	Calli.	IV.	Acatl.
V.	Tochtli.	V.	Tecpatl.
VI.	Acatl.	VI.	Calli.
VII.	Tecpatl.	VII.	Tochtli.
VIII.	Calli.	VIII.	Acatl.
IX.	Tochtli.	IX.	Tecpatl.
X.	Acatl.	X.	Calli.
XI.	Tecpatl.	XI.	Tochtli.
XII.	Calli.	XII.	Acatl.
XIII.	Tochtli.	XIII.	Tecpatl.
I.	ACATL.	I.	CALLI.
II.	Tecpatl.	II.	Tochtli.
III.	Calli.	III.	Acatl.
IV.	Tochtli.	IV.	Tecpatl.
V.	Acatl.	V.	Calli.
VI.	Tecpatl.	VI.	Tochtli.
VII.	Calli.	VII.	Acatl.
VIII.	Tochtli.	VIII.	Tecpatl.
IX.	Acatl.	IX.	Calli.
X.	Tecpatl.	X.	Tochtli.
XI.	Calli.	XI.	Acatl.
XII.	Tochtli.	XII.	Tecpatl.
XIII.	Acatl.	XIII.	Calli.

Nota. Les années marquées en gros caractères sont celles d'où commencent les quatre petites périodes de 13 ans, dont chaque siècle était composé.

ANNÉES MEXICAINES

depuis la fondation jusqu'à la conquête du Mexique, comparées avec les années chrétiennes.

Nota. Les années marquées en gros caractères sont les premières de chaque période ; celles marquées d'un astérisque sont les années séculaires.

Années mexicaines.		Ann. chrét.	Années mexicaines.		Ann. chrét.
II.	Calli.	1325 (a)	* I.	TOCHTLI.	1350
III.	Tochtli.	1326	II.	Acalt.	1351
IV.	Acatl.	1327	III.	Tecpatl.	1352 (c)
V.	Tecpatl.	1328	IV.	Calli.	1353 (d)
VI.	Calli.	1329	V.	Tochtli.	1354
VII.	Tochtli.	1330	VI.	Acatl.	1355
VIII.	Acatl.	1331	VII.	Tecpatl.	1356
IX.	Tecpatl.	1332	VIII.	Calli.	1357
X.	Calli.	1333	IX.	Tochtli.	1358
XI.	Tochtli.	1334	X.	Acatl.	1359
XII.	Acatl.	1335	XI.	Tecpatl.	1360
XIII.	Tecpatl.	1336	XII.	Calli.	1361
I.	CALLI.	1337	XIII.	Tochtli.	1362
II.	Tochtli.	1338 (b)	I.	ACATL.	1363
III.	Acatl.	1339	II.	Tecpatl.	1364
IV.	Tecpatl.	1340	III.	Calli.	1365
V.	Calli.	1341	IV.	Tochtli.	1366
VI.	Tochtli.	1342	V.	Acatl.	1367
VII.	Acatl.	1343	VI.	Tecpatl.	1368
VIII	Tecpatl.	1344	VII.	Calli.	1369
IX.	Calli.	1345	VIII.	Tochtli.	1370
X.	Tochtli.	1346	IX.	Acatl.	1371
XI.	Acatl.	1347	X.	Tecpatl.	1372
XII.	Tecpatl.	1348	XI.	Calli.	1373
XIII.	Calli.	1349	XII.	Tochtli.	1374

(a) Fondation de Mexico.
(b) Division de ceux de Ténochcho et de ceux de Tlatélolco.
(c) Acamapitzin, 1[er]. roi du Mexique.
(d) Quaquauhpitzahuac, 1[er]. roi de Tlatélolco.

Années mexicaines.		Ann. chrét.	Années mexicaines.		Ann. chrét.
XIII.	Acatl.	1375	V.	Tochtli.	1406 (*c*)
I.	TECPATL.	1376	VI.	Acatl.	1407
II.	Calli.	1377	VII.	Tecpatl.	1408
III.	Tochtli.	1378	VIII.	Calli.	1409
IV.	Acatl.	1379	IX.	Tochtli.	1410 (*d*)
V.	Tecpatl.	1380	X.	Acatl.	1411
VI.	Calli.	1381	XI.	Tecpatl.	1412
VII.	Tochtli.	1382	XII.	Calli.	1413 (*e*)
VIII.	Acatl.	1383	XIII.	Tochtli.	1414
IX.	Tecpatl.	1384	I.	ACATL.	1415
X.	Calli.	1385	II.	Tecpatl.	1416
XI.	Tochtli.	1386	III.	Calli.	1417
XII.	Acatl.	1387	IV.	Tochtli.	1418
XIII.	Tecpatl.	1388	V.	Acatl.	1419
I.	CALLI.	1389 (*a*)	VI.	Tecpatl.	1420
II.	Tochtli	1390	VII.	Calli.	1421
III.	Acatl.	1391	VIII.	Tochtli.	1422 (*f*)
IV.	Tecpatl.	1392	IX	Acatl.	1423 (*g*)
V.	Calli.	1393	X.	Tecpatl.	1424
VI.	Tochtli.	1394	XI.	Calli.	1425 (*h*)
VII.	Acatl.	1395	XII.	Tochtli.	1426 (*i*)
VIII.	Tecpatl.	1396	XIII.	Acatl.	1427
IX.	Calli.	1397	I.	TECPATL.	1428
X.	Tochtli.	1398	II.	Calli.	1429
XI.	Acatl.	1399 (*b*)	III.	Tochtli.	1430
XII.	Tecpatl.	1400	IV.	Acatl.	1431
XIII.	Calli.	1401	V.	Tecpatl.	1432
*I.	TOCHTLI.	1402	VI.	Calli.	1433
II.	Acatl.	1403	VII.	Tochtli.	1434
III.	Tecpatl.	1404	VIII.	Acatl.	1435
IV.	Calli.	1405	IX.	Tecpatl.	1436 (*k*)

(*a*) Huitzilihuitl, 2[e]. roi du Mexique.
(*b*) Tlacatéotl, 2[e]. roi de Tlatélolco.
(*c*) Ixtlilxochitl, roi de Acolhuacan.
(*d*) Chimalpopoca, 3[e]. roi du Mexique.
(*e*) Tézozomoc, tyran.
(*f*) Maxtlaton, tyran.
(*g*) Itzcoatl, 4[e]. roi du Mexique.
(*h*) Conquête d'Azcapozalco.
(*i*) Nézahualcojotl, roi de Acolhuacan et Totoquihuatzin, roi de Tacuba.
(*k*) Montézuma Ilhuicamina, 5[e]. roi du Mexique.

Années mexicaines.		Ann. chrét.	Années mexicaines.		Ann. chrét.
X.	Calli.	1437	II.	Tecpatl.	1468
XI.	Tochtli.	1438	III.	Calli.	1469 (e)
XII.	Acatl.	1439	IV.	Tochtli.	1470 (f)
XIII.	Tecpatl.	1440	V.	Acatl.	1471
I.	CALLI.	1441 (a)	VI.	Tecpatl.	1472
II.	Tochtli.	1442	VII.	Calli.	1473
III.	Acatl.	1443	VIII.	Tochtli.	1474
IV.	Tecpatl.	1444	IX.	Acatl.	1475
V.	Calli.	1445	X.	Tecpatl.	1476
VI.	Tochtli.	1446 (b)	XI.	Calli.	1477 (g)
VII.	Acatl.	1447	XII.	Tochtli.	1478
VIII.	Tecpatl.	1448	XIII.	Acatl.	1479
IX.	Calli.	1449	I.	TECPATL.	1480
X.	Tochtli.	1450	II.	Calli.	1481
XI.	Acatl.	1451	III.	Tochtli.	1482 (h)
XII.	Tecpatl.	1452	IV.	Acatl.	1483
XIII.	Calli.	1453	V.	Tecpatl.	1484
*I.	TOCHTLI.	1454	VI.	Calli.	1485
II.	Acatl.	1455	VII.	Tochtli.	1486 (i)
III.	Tecpatl.	1456	VIII.	Acatl.	1487 (k)
IV.	Calli.	1457 (c)	IX.	Tecpatl.	1488
V.	Tochtli.	1458	X.	Calli.	1489
VI.	Acatl.	1459	XI.	Tochtli.	1490
VII.	Tecpatl.	1460	XII.	Acatl.	1491
VIII.	Calli.	1461	XIII.	Tecpatl.	1492
IX.	Tochtli.	1462	I.	CALLI.	1493
X.	Acatl.	1463	II.	Tochtli.	1494
XI.	Tecpatl.	1464 (d)	III.	Acatl.	1495
XII.	Calli.	1465	IV.	Tecpatl.	1496
XIII.	Tochtli.	1466	V.	Calli.	1497
I.	ACATL.	1467	VI.	Tochtli.	1498 (l)

(a) Moquihuix, 4[e]. roi de Tlatélolco.
(b) Inondation de Mexico.
(c) Fameuse guerre de Cuetlachtlan.
(d) Axajacatl, 6[e]. roi de Mexico.
(e) Chimalpopoca, roi de Tacuba.
(f) Nezahualpilli, roi d'Acolhuacan.
(g) Tizoc, 7[e]. roi de Mexico.
(h) Ahuitzotl, 8[e]. roi de Mexico.
(i) Dédicace du grand temple.
(k) Totoquihuatzin, 2[e]. roi de Tacuba.
(l) Nouvelle inondation de Mexico.

Années mexicaines.		Ann. chrét.	Années mexicaines.		Ann. chrét.
VII.	Acatl.	1499	VI.	Acatl.	1511
VIII.	Tecpatl.	1500	VII.	Tecpatl.	1512
IX.	Calli.	1501	VIII.	Calli.	1513
X.	Tochtli.	1502 (*a*)	IX.	Tochtli.	1514
XI.	Acatl.	1503	X.	Acatl.	1515
XII.	Tecpatl.	1504	XI.	Tecpatl.	1516 (*c*)
XIII.	Calli.	1505	XII.	Calli.	1517
I.	TOCHTLI.	1506	XIII.	Tochtli.	1518
II.	Acatl.	1507	I.	ACATL.	1519 (*d*)
III.	Tecpatl.	1508	II.	Tecpatl.	1520 (*e*)
IV.	Calli.	1509 (*b*)	III.	Calli.	1521 (*f*)
V.	Tochtli.	1510			

(*a*) Montézuma Xocojotzin, 9e. roi de Mexico.
(*b*) Aventure mémorable de la princesse Papantzin.
(*c*) Camatzin, roi de Acolhuacan.
(*d*) Arrivée des Espagnols au Mexique.
(*e*) Cuitlahuatzin, 10e. roi, et Quauhtémotzin, 11e. roi du Mexique; mort de Montézuma et défaite des Espagnols.
(*f*) Prise de Mexico et destruction de l'empire.

CALENDRIER MEXICAIN.

Depuis l'année Ire. Tochtli, la première du Siècle.

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
	ATLACAHUALCO, PREMIER MOIS.	
Fév. 26	I. CIPACTLI.	Grande fête séculaire.
27	II. Ehècatl.	— Fête de *Tlalocateuctli* et des autres dieux de l'eau; sacrifices d'enfans sacrifice de gladiateurs.
28	III. Calli.	
Mars 1er	IV. Cuetzpalin.	
2	V. Coatl.	
3	VI. Miquiztli.	
4	VII. Mazatl.	
5	VIII. Tochtli.	
6	IX. Atl.	
7	X. Itzcuintli.	
8	XI. Ozomatli.	Sacrifice nocturne de prisonniers engraissés.
9	XII. Malinalli.	
10	XIII. Acatl.	
11	I. OCELOTL.	
12	II. Quauhtli.	
13	III. Cozcaquauhtli.	
14	IV. Olin.	
15	V. Tecpatl.	
16	VI. Quiahuitl.	
17	VII. Xochitl.	
	TLACAXIPEHUALIZTLI, SECOND MOIS.	
18	VIII. Cipactli.	Grande fête de Xipe, dieu des orfévres; sacrifices de prisonniers et exercices militaires.
19	IX. Ehècatl.	
20	X. Calli	
21	XI. Cuetzpalin.	Jeûne des propriétaires de prisonniers pendant 20 jours,
22	XII. Coatl.	
23	XIII. Miquiztli.	

Nota. Les jours marqués en grands caractères sont ceux qui commencent les petites périodes de 13 jours.

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
Mars 24	I. MAZATL.	
25	II. Tochtli.	
26	III. Atl.	
27	IV. Itzcuintli.	
28	V. Ozomatli.	
29	VI. Malinalli.	
30	VII. Acatl.	Fête du dieu *Chicomacatl.*
31	VIII. Ocelotl.	
Avril 1er	IX. Quauhtli.	Fête du dieu *Téquiztlimatchuak.*
2	X. Cozcaquauhtli.	
3	XI. Olin.	
4	XII. Tecpatl.	
5	XIII. Quiahuitl.	Fête du dieu *Chancoti* et sacrifices nocturnes.
6	I. XOCHITL.	
	TOZOZTONTLI, troisième mois.	
7	II. Cipactli.	Les ministres des temples veillent toutes les nuits de ce mois.
8	III. Ehècatl.	
9	IV. Calli.	
10	V. Cuetzpalin.	
11	VI. Coatl.	Seconde fête des dieux de l'eau, sacrifices d'enfans et offrandes de fleurs.
12	VII. Miquitzli.	
13	VIII. Mazatl.	
14	IX. Tochtli.	
15	X. Atl.	
16	XI. Itzcuintli.	
17	XII. Ozomatli.	
18	XIII. Malinalli.	
19	I. ACATL.	Fête de la déesse *Coatlicue*; offrandes de fleurs et procession.
20	II. Ocelotl.	
21	III. Quauhtli.	
22	IV. Cozcaquauhtli.	
23	V. Olin.	
24	VI. Tecpatl.	
25	VII. Quiahuitl.	
26	VIII. Xochitl.	
	HUEITOZOZTLI, quatrième mois.	
27	IX. Cipactli.	Garde faite dans les temples et fête générale.
28	X. Ehècatl.	

Style moderne.	Jours mexicains.		Fêtes.
Avril 29	XI.	Calli.	
30	XII.	Cuetzpalin.	Fête de *Centéotl*, sacrifices de victimes humaines et de cailles.
Mai 1er.	XIII.	Coatl.	
2	I.	MIQUITZLI.	
3	II.	Mazatl.	
4	III.	Tochtli.	
5	IV.	Atl.	
6	V.	Itzcuintli.	Convocation solennelle pour la grande fête du mois prochain.
7	VI.	Ozomatli.	
8	VII.	Malinalli.	
9	VIII.	Acatl.	
10	IX.	Ocelotl.	
11	X.	Quauhtli.	
12	XI.	Cozcaquauhtli.	Jeûne en préparation de la solennité qui doit suivre.
13	XII.	Olin.	
14	XIII.	Tecpatl.	
15	I.	QUIAHUITL.	
16	II.	Xochitl.	

TOXCATL, CINQUIÈME MOIS.

Style moderne.	Jours mexicains.		Fêtes.
17	III.	Cipactli.	Grande fête de *Tezcatlipoca*, procession solennelle et pénitentielle, sacrifice d'un prisonnier, et renvoi hors du temple de toute la jeunesse nubile.
18	IV.	Ehécatl.	
19	V.	Calli.	
20	VI.	Cuetzpalin.	
21	VII.	Coatl.	
22	VIII.	Miquitzli.	
23	IX.	Mazatl.	
24	X.	Tochtli.	
25	XI.	Atl.	Première Fête de *Huitzilopochtli*, sacrifice de victimes humaines et de cailles. Solennelle offrande d'encens de *Chapopotli*, ou bitume de Judée. Danse solennelle du Roi, des prêtres et du peuple.
26	XII.	Itzcuintli.	
27	XIII.	Ozomatli.	
28	I.	MALINALLI.	
29	II.	Acatl.	
30	III.	Ocelotl.	
31	IV.	Quauhtli.	
Juin 1er.	V.	Cozcaquauhtli.	
2	VI	Olin.	
3	VII.	Tecpatl.	
4	VIII.	Quiahuitl.	
5	IX.	Xochitl.	

Style moderne.	Jours mexicains.		Fêtes.
	ETZALCUALIZTLI, SIXIÈME MOIS.		
6	X.	Cipactli.	
7	XI.	Ehécatl.	
8	XII.	Calli.	Troisième Fête des dieux de l'eau, sacrifices et danse.
9	XIII.	Cuetzpalin.	
10	I.	COATL.	
11	II.	Miquitzli.	
12	III.	Mazatl.	
13	IV.	Tochtli.	
14	V.	Atl.	
15	VI.	Itzcuintli.	
16	VII.	Ozomatli.	
17	VIII.	Malinalli.	Châtimens infligés aux prêtres qui ont négligé le service du temple.
18	IX.	Acatl.	
19	X.	Ocelotl.	
20	XI.	Quauhtli.	
21	XII.	Cozcaquauhtli.	
22	XIII.	Olin.	
23	I.	TECPATL.	
24	II.	Quiahuitl.	
25	III.	Xochitl.	
	TECUILHUITONTLI, SEPTIÈME MOIS.		
26	IV.	Cipactli.	
27	V.	Ehécatl.	
28	VI.	Calli.	
29	VII.	Cuetzpalin.	
30	VIII.	Coatl.	
Juillet 1er	IX.	Miquiztli.	Fête de *Huixtocihuatl*, sacrifices de prisonniers, et danse de prêtres.
2	X.	Mazatl.	
3	XI.	Tochtli.	
4	XII.	Atl.	
5	XIII.	Itzcuintli.	
6	I.	OZOMATLI.	
7	II.	Malinalli.	
8	III.	Acatl.	
9	IV.	Ocelotl.	
10	V.	Quauhtli.	
11	VI.	Cozcaquauhtli.	

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
Juillet 12	VII. Olin.	
13	VIII. Tecpatl.	
14	IX. Quiahuitl.	
15	X. Xochitl.	
	HUEITECUILHUITL, HUITIÈME MOIS.	
16	XI. Cipactli.	Seconde fête de *Centéotl*; sacrifice d'une esclave femelle. Illumination du temple, danse et quête.
17	XII. Ehécatl.	
18	XIII. Calli.	
19	I. CUETZPALIN.	
20	II. Coatl.	
21	III. Miquiztli.	
22	IV. Mazatl.	
23	V. Tochtli.	Fête de *Maculitoschtli.*
24	VI. Atl.	
25	VII. Itzcuintli.	
26	VIII. Ozomatli.	
27	IX. Malinalli.	
28	X. Acatl	
29	XI. Ocelotl.	
30	XII. Quauhtli.	
31	XIII. Cozcaquauhtli.	
Août 1er	I. OLIN.	
2	II. Tecpatl.	
3	III. Quiahuitl.	
4	IV. Xochitl.	
	TLAXOCHIMACO, NEUVIÈME MOIS.	
5	V. Cipactli.	Fête de *Macuilcipactli.*
6	VI. Ehécatl.	
7	VII. Calli.	
8	VIII. Cuetzpalin.	
9	IX. Coatl.	
10	X. Miquiztli.	Seconde fête de *Huitzilopochtli*, sacrifice de prisonniers, offrandes de fleurs, danse générale et banquet solennel.
11	XI. Mazatl.	
12	XII. Tochtli.	
13	XIII. Atl.	
14	I. ITZCUINTLI.	
15	II. Ozomatli.	
16	III. Malinalli.	

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
Août 17	IV. Acatl.	Fête de *Jacateuctli*, dieu des marchands, sacrifices et festins.
18	V. Ocelotl.	
19	VI. Quauhtli.	
20	VII. Cozcaquauhtli.	
21	VIII. Olin.	
22	IX. Tecpatl.	
23	X. Quiahuitl.	
24	XI. Xochitl.	
	XOCOHUETZI, DIXIÈME MOIS.	
25	XII. Cipactli.	Fête de *Xiuhteuctli*, dieu du feu, danse solennelle et sacrifice de prisonniers.
26	XIII. Ehécatl.	
27	I. CALLI.	
28	II. Cuetzpalin.	
29	III. Coatl.	
30	IV. Miquitzli.	
31	V. Mazatl.	
Sept. 1er	VI. Tochtli.	
2	VII. Atl.	
3	VIII. Itzcuintli.	
4	IX. Ozomatli.	
5	X. Malinalli.	
6	XI. Acatl.	
7	XII. Ocelotl.	
8	XIII. Quauhtli.	
9	I. COZCAQUAUHTLI.	Toutes les fêtes cessent durant ces cinq jours.
10	II. Olin.	
11	III. Tecpatl.	
12	IV. Quiahuitl.	
13	V. Xochitl.	
	OCHPANIZTLI, ONZIÈME MOIS.	
14	VI. Cipactli.	Danse pour se préparer à la fête suivante.
15	VII. Ehécatl.	
16	VIII. Calli.	
17	IX. Cuetzpalin.	
18	X. Coatl.	
19	XI. Miquitzli.	
20	XII. Mazatl.	
21	XIII. Tochtli.	

Style moderne.	Jours mexicains.		Fêtes.
Sept. 22	I.	ATL.	Fête de *Tétéoïtan*, mère des dieux, et sacrifice d'une esclave.
23	II.	Itzcuintli.	
24	III.	Ozomatli.	
25	IV.	Malinalli.	
26	V.	Acatl.	
27	VI.	Ocelotl,	Troisième fête de la déesse *Centéotl*, dans le temple de Xiuhcalco, procession et sacrifices.
28	VII.	Quauhtli.	
29	VIII.	Cozcaquauhtli.	
30	IX.	Olin.	
Oct. 1er	X.	Tecpatl.	
2	XI.	Quiahuitl.	
3	XII.	Xochitl.	
		TEOTLECO, DOUZIÈME MOIS.	
4	XIII.	Cipactli.	
5	I.	ÉHÉCATL.	
6	II.	Calli.	
7	III.	Cuetzpalin.	
8	IV.	Coatl.	
9	V.	Miquiztli.	
10	VI.	Mazatl.	
11	VII.	Tochtli.	
12	VIII.	Atl.	
13	IX.	Itzcuintli.	Fête de *Chiucnahuitzcuintli*, *Nahualpilli* et *Centéotl*, dieux des lapidaires.
14	X.	Ozomatli.	
15	XI.	Malinalli.	
16	XII.	Acalt.	
17	XIII.	Ocelotl.	
18	I.	QUAUHTLI.	
19	II.	Cozcaquauhtli.	
20	III.	Olin.	Veille tenue pour la fête suivante.
21	IV.	Tecpatl.	Fête pour célébrer l'arrivée des dieux, grand souper et sacrifices de prisonniers.
22	V.	Quiahuitl.	
23	VI.	Xochitl.	
		TEPEILHUITL, TREIZIÈME MOIS.	
24	VII.	Cipactli.	Fête des dieux des montagnes et sacrifice de quatre esclaves femelles et d'un prisonnier.
25	VIII.	Éhécatl.	
26	IX.	Calli.	

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
Octob. 27	X. Cuetzpalin.	Fête du dieu *Tochinco* et sacrifice d'un prisonnier.
28	XI. Coatl.	
29	XII. Miquiztli.	
30	XIII. Mazatl.	Fête de *Nappateuctli* et sacrifice d'un prisonnier.
31	I. TOCHTLI.	
Nov. 1er	II. Atl.	
2	III. Itzcuintli.	
3	IV. Ozomatli.	
4	V. Malinalli.	Fête de *Centzontotochtin*, dieu du vin, et sacrifice de trois esclaves de différens lieux.
5	VI. Acatl.	
6	VII. Ocelotl.	
7	VIII. Quauhtli.	
8	IX. Cozcaquauhtli.	
9	X. Olin.	
10	XI. Tecpatl.	
11	XII. Quiahuitl.	
12	XIII. Xochitl. (*)	
	QUECHOLLI, QUATORZIÈME MOIS.	
13	I. CIPACTLI.	Jeûne de quatre jours, en préparation de la fête suivante.
14	II. Ehécatl.	
15	III. Calli.	
16	IV. Cuetzpalin.	Fête de *Mixcoatl*, dieu de la chasse, chasse générale, procession et sacrifice d'animaux.
17	V. Coatl.	
18	VI. Miquitzli.	
19	VII. Mazatl.	
20	VIII. Tochtli.	
21	IX. Atl.	
22	X. Itzcuintli.	
23	XI. Ozomatli.	
24	XII. Malinalli.	
25	XIII. Acatl.	
26	I. OCELOTL.	
27	II. Quauhtli.	
28	III. Cozcaquauhtli.	
29	IV. Olin.	Fête de *Tlamatzincatl*, et sacrifices de prisonniers.
30	V. Tecpatl.	
Déc. 1er	VI. Quiahuitl.	
2	VII. Xochitl.	

(*) Ici finit le 1er Cycle de 260 jours, ou 20 périodes de 13 jours.

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
	PANQUETZATIZTLI, QUINZIÈME MOIS.	
Déc. 3	VIII. Cipactli.	Troisième et principale fête de *Huitzilopochtli* et de ses compagnons. Jeûne sévère, procession solennelle, sacrifices de prisonniers et de cailles; après quoi, on mange la statue en pâte de ce dieu.
4	IX. Éhécatl.	
5	X. Calli.	
6	XI. Cuetzpalin.	
7	XII. Coatl.	
8	XIII. Miquiztli.	
9	I. MAZATL.	
10	II. Tochtli.	
11	III. Atl.	
12	IV. Itzcuintli.	
13	V. Ozomatli.	
14	VI. Malinalli.	
15	VII. Acatl.	
16	VIII. Ocelotl.	
17	IX. Quauhtli.	
18	X. Cozcaquauhtli.	
19	XI. Olin.	
20	XII. Tecpatl.	
21	XIII. Quiahuitl.	
22	I. XOCHITL.	
	ATEMOZTLI, SEIZIÈME MOIS.	
23	II. Cipactli.	
24	III. Éhécatl.	
25	IV. Calli.	
26	V. Cuetzpalin.	
27	VI. Coatl.	
28	VII. Miquiztli.	
29	VIII. Mazatl.	
30	IX. Tochtli.	
31	X. Atl.	
Janv. 1er	XI. Itzcuintli.	
2	XII. Ozomatli.	
3	XIII. Malinalli.	
4	I. ACATL.	
5	II. Ocelotl.	
6	III. Quauhtli.	
7	IV. Cozcaquauhtli,	Jeûne de quatre jours, en préparation de la fête suivante.
8	V. Olin.	

Style moderne.	Jours mexicains.	Fêtes.
Janv. 9	VI. Tecpatl.	
10	VII. Quiahuitl.	Quatrième fête des dieux de l'eau, avec procession et sacrifices.
11	VIII. Xochitl.	
	TITITL, DIX-SEPTIÈME MOIS.	
12	IX. Cipactli.	
13	X. Ehécatl.	
14	XI. Calli.	Fête de la déesse *Ilamateuctli*, danse et sacrifice d'une esclave femelle.
15	XII. Cuetzpalin.	
16	XIII. Coatl.	
17	I. MIQUIZTLI.	Fête de *Mictlancteuctli* dieu de l'enfer, sacrifice nocturne d'un prisonnier.
18	II. Mazatl.	
19	III. Tochtli.	
20	IV. Atl.	
21	V. Itzcuintli.	
22	VI. Ozomatli.	Seconde fête de *Jacateuctli*, dieu des marchands, et sacrifice d'un prisonnier.
23	VII. Malinalli.	
24	VIII. Acatl.	
25	IX. Ocelotl.	
26	X. Quauhtli.	
27	XI. Cozcaquauhtli.	
28	XII. Olin.	
29	XIII. Tecpatl.	
30	I. QUIAHUITL.	
31	II. Xochitl.	
	IZCALLI, DIX-HUITIÈME MOIS.	
Fév. 1er	III. Cipactli.	
2	IV. Ehécatl.	
3	V. Calli.	
4	VI. Cuetzpalin.	
5	VII. Coatl.	
6	VIII. Miquiztli.	
7	IX. Mazatl.	
8	X. Tochtli.	
9	XI. Atl.	Chasse générale pour les sacrifices de la fête prochaine.
10	XII. Itzcuintli.	
11	XIII. Ozomatli.	
12	I. MALINALLI.	

Style moderne.		Jours mexicains.	Fêtes.
Fév. 13	II.	Acatl.	
14	III.	Ocelotl.	
15	IV.	Quauhtli	
16	V.	Cozcaquauhtli.	
17	VI.	Olin.	Seconde fête de *Xiuhteuctli*, dieu du feu et sacrifices d'animaux.
18	VII.	Tecpatl.	
19	VIII.	Quiahuitl.	
20	IX.	Xochitl.	Renouvellement du feu dans les maisons.

NEMONTEMI, ou Jours inutiles.

21	X.	Cipactli.	Durant ces jours il n'y avait pas de fête.
22	XI.	Éhécatl.	
23	XII.	Calli.	
24	XIII.	Cuetzpalin.	
25	I.	COATL.	

L'année suivante II ACATL, commence par II MIQUIZTLI et ainsi de suite dans le même ordre.

Note F. — Griefs des Indiens contre la métropole.

Les Indiens se plaignaient de ce que les vice-rois et les capitaines généraux exerçaient une autorité trop arbitraire, que l'audiencia était composée d'Européens, seuls juges dans les procès, que malgré le dévouement qu'ils avaient montré dans la guerre de la succession, et le courage qu'ils avaient déployé lorsque Carthagène et Buénos-Ayres avaient été attaqués par les Anglais, ils étaient traités avec méfiance par le gouvernement, et avec mépris par les autorités, qui les regardaient comme une race abrutie; et enfin que, sans égard à la convention faite entre le roi et les premiers colons de l'Amérique (1), et dans laquelle il était stipulé que les conquérans du pays, les pacificadores, les colons et les indigènes devaient être préférés pour tous les emplois publics, les créoles avaient été graduellement privés de toute participation au commandement et aux dignités; que depuis l'époque des premiers établissemens jusqu'à l'année 1810, sur 166 vice-rois et 588 capitaines généraux, gouverneurs et présidens nommés dans l'Amérique espagnole, il ne s'était trouvé que 18 créoles (2), encore avaient-ils été élevés en Espagne. Ils ajoutaient aussi qu'il leur était défendu de visiter la mère-patrie sans une permission expresse du roi; que la prospérité du pays avait été entravée par des lois qui proscrivaient tout établissement manufacturier et restreignaient même les genres de culture, quoique le gouvernement ne pût fournir la quantité de marchandises suffisante pour la consommation de ses colonies; et que l'accroissement de la population avait été retardé par des lois qui tendaient à mettre obstacle aux mariages en isolant les classes.

Ils citaient à l'appui de ces griefs les faits suivants: 1°. les habitants des villes de Mérida, et de Maracaïbo, dans le Vénézuela, disaient-ils, ayant présenté une pétition au roi à l'effet d'obtenir l'autorisation de fonder une université, il leur fut répondu par l'administration fiscale qu'il n'était pas convenable de propager l'instruction dans l'Amérique espagnole, dont les habitants paraissaient destinés par la nature à travailler dans les mines; 2°. le conseil des consuls de Mexico, après une délibération relative au commerce, déclara que les Indiens étaient une race

(1) *Recopilacion*, ley. 13, tit. 2, lib. 3.

(2) Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'en 1637, on a nommé 369 évêques ou archevêques dans les différents diocèses de ce pays, dont 12 seulement furent créoles. (*Don Luis Betancourt, y Figueroa*, p. 5, 6 et 40. *Derecho de las Iglesias metropolitanas de los Indias* 42. Madrid, 1637.)

abrutie, méchante et ignorante; en un mot des automates indignes de représenter ou d'être représentés; 3°. tout accès aux établissemens espagnols a été interdit aux étrangers, et les habitans des différentes provinces n'avaient pas même la faculté de voyager de l'une à l'autre (1); 4°. dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale il n'était permis de cultiver qu'un certain nombre de pieds de tabac, et cependant l'Espagne payait annuellement des sommes considérables pour le tabac de Portugal que celui-ci tirait du Brésil. Il n'était pas permis non plus d'y planter des vignes, dont la culture a été de tout temps défendue dans les colonies espagnoles (2). Des instructions royales de 1628 et du 27 mai 1631, en renouvelèrent la défense. On imposa un droit sur les vins, et l'importation en fut prohibée. On permit la culture de l'olivier, mais l'huile qui en provenait devait se consommer sur les lieux. Celle des ananas ne fut tolérée qu'au Pérou et au Chili, d'où on ne pouvait toutefois les envoyer à aucune autre partie de la terre-ferme. Ce privilége fut accordé à ces deux provinces en considération de la longueur du temps qu'on mettait à s'y rendre d'Espagne, et de la pesanteur de ces objets (3); 5°. le cabotage était proscrit, et toute communication avec les étrangers était punie comme crime capital. Il n'était pas même permis aux Indiens de pêcher la baleine, la morue, etc., ni de faire le commerce avec les provinces voisines (4).

Il avait paru, le 3 août 1801, une cédule royale à laquelle on a donné le titre de *Tarif des grâces*. Il y est dit (art. 55), qu'aucun étranger ne pourra se rendre aux Indes sans en avoir obtenu l'autorisation et avoir payé une somme d'argent, qui sera imposée par la chambre des Indes proportionnellement à l'importance de l'objet et des circonstances. La permission de résider aux Indes était imposée à 8,200 réaux de veillon, qui font 400 piastres fortes, ou 2,100 francs (art. 56). La même somme appelée finance, devait être payée pour la naturalisation des personnes qui avaient rempli préalablement les formalités requises. La première condition était de professer la religion catholique. Avant la publication de cette cédule, et depuis 1584, il fallait, pour obtenir la permission de passer aux Indes, être muni d'un certificat authentique de bonne vie et de bonnes mœurs.

Don Miguel Ramos, de Arispe, député du Mexique aux Cortès d'Espagne, se plaint, dans le Mémoire qu'il adressa à cette as-

---

(1) *Recopilacion*, *ley*. 8, *tit*. 18, *lib*. 4.

(2) Au Pérou et au Chili les habitants éludaient ces lois, et avaient plus de vin qu'il n'en fallait pour leur consommation.

(3) *Recopilacion*, *tit*. 18, *lib*. 14.

(4) Voir à ce sujet les cinq premiers chapitres de l'*Historia de la Revolucion de Nueva-Espana*, 2 tom. Londres, 1813.

semblée, de ce qu'il n'y a d'ouvert pour le riche royaume du Mexique que le seul port de Véra-Cruz, qui exerce le monopole le plus scandaleux sur toutes les denrées et marchandises d'Europe. Celles-ci, continue-t-il, sont d'abord portées à Cadix, de là à la Véra-Cruz, ensuite à Mexico, à Querétaro ou à Zacatécas, et à la grande foire de Saltillo, où les marchands de l'intérieur viennent se les procurer, de sorte qu'elles ont passé par six mains différentes avant d'arriver aux consommateurs. A la valeur première de ces marchandises, il faut ajouter les droits d'exportation perçus à l'endroit d'où elles ont été d'abord expédiées, ceux d'importation et d'exportation à Cadix, les divers droits auxquels elles sont soumises à la Véra-Cruz, tels que l'Alcabala et autres, qu'on exige de nouveau à Mexico et à Saltillo, et ensuite des marchands qui les achètent; les dépenses de frêt et de transport et les profits des divers marchands entre les mains desquels elles passent avant d'arriver au pauvre consommateur. L'alcabala est prélevée jusque sur le dernier acheteur; et cela avec tant de tyrannie et de cruauté, que le malheureux fermier est obligé de la payer même pour les haillons qu'il achète à Saltillo pour couvrir sa misérable famille; la petite provision de riz, de farine ou de haricots qu'il y vient vendre, etc., est également soumise aux mêmes dépenses onéreuses de frêt, et aux droits de l'alcabala. Les négociants de Cadix, de Véra-Cruz, de Mexico et de Saltillo en retirent seuls tout le profit, et le poids accablant des droits et des autres charges pèse entièrement sur les pauvres cultivateurs des Provincias-Internas.

Note G. — FINANCES.

Un des premiers actes de la législature, sous le gouvernement d'Iturbide, fut d'ouvrir le commerce de l'empire à toutes les nations, moyennant un droit de frêt de 25 pour cent, et de 15 seulement pour les nationaux; d'abolir toutes les taxes arbitraires, les contributions et droits d'accise établis par le gouvernement précédent, de réduire les droits de 16 à 6 pour cent, de remettre aux propriétaires de mines la quotité d'argent prélevée autrefois pour le compte de la couronne, ainsi que d'autres impôts, et de reconnaître la dette contractée par l'ancien gouvernement, et qui s'élevait à 36 millions de dollars (1). L'importation de la farine et du tabac fut défendue, ainsi que l'exportation de la vanille et de la cochenille. L'or en barre devait payer un droit de 2 pour cent.

Les fonds laissés à la monnaie par le gouvernement espagnol,

(1) Lettre de M. *Wilcoks* au secrétaire d'état des Etats-Unis, publiée parmi les pièces qui accompagnent le message du président.

montant à 1,099,392 dollars, furent bientôt épuisés, ainsi qu'une somme de 25,000 dollars, provenant de la mine de Pachuco.

Suivant le rapport de Médina, ministre du trésor public, en date des 24 mars et 2 juin 1822, les fonds restant à la monnaie au 31 mars de la même année s'élevaient à 836,957 dollars, dont 500,000 étaient dus; et le seul revenu laissé au trésor pour satisfaire aux nombreuses demandes du gouvernement était celui provenant de la vente des tabacs manufacturés montant à 300,000 dollars.

Un décret, du 27 juin 1822, leva sur le peuple un impôt égal à la valeur nette de trois journées de travail; mais il produisit à peine la centième partie des fonds anticipés. Le crédit public était si ébranlé que le papier-monnaie perdait 75 pour cent.

Le 1er janvier 1823, Iturbide, pour fournir à ses besoins, mit en circulation pour 4 millions de papier-monnaie, qui fut déclaré équivaloir au tiers du montant d'une dette, ou achat quelconque. Mais la création de ce papier fit naître un grand mécontentement, qui fut porté au comble par la demande qu'Iturbide adressa aux *padres provinciales*, d'une contribution en vases sacrés.

Les emprunts contractés à l'étranger par le gouvernement, sont : celui de 3,200,000 livres sterling, fait avec R. A. Goldschmidt et Comp., de Londres; et celui de 20 millions de dollars à 5 pour 100 d'intérêt, conclu avec la maison Barclay, Herring et Comp., de la même ville, en vertu d'un décret du congrès du 29 août 1823, qui autorise le gouvernement à négocier à l'étranger un emprunt de 20 millions de dollars à 70 et à 10 pour cent de prime. L'objet de ce dernier emprunt était d'acquitter le traitement arriéré des officiers civils et militaires, substituer du métallique au papier, soutenir les travaux publics et donner un nouvel essor à l'industrie.

Suivant le rapport de D. Francisco Arillago, ministre du trésor, fait au congrès mexicain en novembre 1823, le crédit public s'améliorait sensiblement. A cette époque, le papier-monnaie avait été tellement réduit, en le recevant pour un sixième dans le paiement des contributions, que le dollar qui était descendu à 1/4 de sa valeur, valait alors 3/4; et le crédit se rétablissait à l'aide de fonds fournis par des négociants, qui recevaient en paiement la dixième partie du produit des douanes.

Le ministre mexicain auprès de la cour d'Angleterre a un traitemen tannuel de 12,000 dollars, et 6,000 dollars une fois payés pour frais de voyage, etc.; celui près les États-Unis de l'Amérique septentrionale a 8,000 dollars par an et 4,000 dollars pour ses frais; celui près la république de Colombie a 6,000 de traitement et 3,000 pour frais.

TABLEAU détaillé des Recettes

c'est-à-dire du 1er. avril

	REVENU BRUT.		
	dol.		
Droits sur l'or et l'argent	131,933	0	3
— de contrôle	13,171	2	2
Monnaie	79,347	0	4
Balayage de la monnaie	60,435	0	0
Alcabalas sur les produits domestiques	1,482,820	5	10
— sur ceux étrangers	971,345	6	2
Droits sur le pulque	86,853	1	0
Monopole du tabac	1,429,869	5	3
Postes	114,852	2	1
Loteries	40,530	7	10
Combats de coqs	5,365	5	2
Neige (aboli depuis)	7,755	6	7
Estampes (ce droit a été étendu à toutes les autres branches de commerce)	16,308	7	2
Pulperias, débitants d'esprits	4,681	5	9
Salines	26,277	3	0
Media annata	1,896	1	5
Droit de tonnage étranger	62,900	7	9
Forfaitures	154	5	0
Eau-de-vie de pulque	7,223	3	6
Rhum	27,153	5	6
Terres	2,492	5	6
Annuités ecclésiastiques	432	3	0
— mensuelles	576	4	0
Novénos	56,066	1	8
Places vacantes	5,678	4	0
Dîmes	28,324	5	1
Bulles d'indulgences	18,262	7	6
Ventes	681	2	7
Bienes mostrencos	1,479	0	6
Licences	12	4	3
Taxe directe	26,141	7	4
Contributions forcées	49,167	7	0
Droit sur les pièces et contrats	633	2	9
A reporter	4,760,827	0	11

DU TRÉSOR POUR SIX MOIS,

au 1er. octobre 1823.

DÉPENSES.			PRODUIT NET.			DÉFICIT.		
dol.			dol.			dol.		
661	5	7	131,271	2	8			
11,546	7	8	1,624	2	6			
101,182	5	8	»	»		21,835	5	4
»	»		60,435	»	»			
224,586	7	2	1,258,233	6	8			
»	»		971,345	6	2			
9,467	6	3	77,385	2	9			
504,287	7	0	925,581	6	3			
91,437	4	6	23,414	5	7			
12,580	4	7	27,950	3	3			
»	»		5,365	5	2			
»	»		7,755	6	7			
376	6	0	15,932	1	2			
»	»		4,681	5	9			
133	2	8	26,144	0	4			
1,522	0	0	374	1	5			
»	»		62,900	7	9			
»	»		154	5	0			
764	4	4	6,458	7	2			
»	»		27,153	5	6			
»	»		2,492	5	6			
»	»		432	3	0			
»	»		576	4	0			
»	»		56,066	1	8			
1,250	0	0	4,428	4	0			
5,775	2	0	22,549	3	1			
1,426	6	6	16,836	1	0			
»	»		681	2	7			
»	»		1,479	0	6			
»	»		12	4	3			
159	6	5	25,982	0	11			
»	»		49,167	7	0			
»	»		633	2	9			
967,160	0	44	3,815,502	1	11	21,835	4	4

	REVENU BRUT.		
	dol.		
De l'autre part. . .	4,760,827	0	11
Change d'argent.	2,653	3	3
Magasins	868	5	0
Saisies de marchandises de contrebande.	5,490	4	4
Émoluments d'office	19	4	0
Balances de comptes	584	2	4
Emprunts.	376,326	2	6
Emprunts supplémentaires.	215,604	1	5
Dépôts	454,136	1	10
Trésor.	184,787	7	1
Trésors des provinces.	99,664	1	10
A-compte.	129,625	6	0
Fret.	121	7	6
Reintegros	299	6	2
Arsenal	12	0	0
Canal.	3,177	7	11
Demi-réal (monnaie d'hôpital).	1,029	0	0
Invalides	3,607	2	9
Montépio militaire	2,579	3	8
Idem pour les chirurgiens.	64	5	9
Propriétés des jésuites	4,641	6	6
Idem de l'inquisition	5,141	6	0
Contribution pour les veuves.	4,277	0	0
Diverses branches.	21,008	7	8
Hôpitaux.	7,473	3	11
Taxe additionnelle	17,907	4	3
Donations.	28,873	7	8
Emprunt de 20 millions	88,009	5	3
TOTAUX. . . .	6,418,710	3	6

Montant du produit net. . . . .
Déduction du déficit. . . . . . .

Balance . . . . .

DÉPENSES.			PRODUIT NET.			DÉFICIT.		
dol.			dol.			dol.		
967,160	4	4	3,815,572	1	11	21,835	5	4
1,620	»		1,033	3	3			
1,433	6	8	»	»		565	1	8
1,548	4	6	3,941	7	10			
»	»		19	4	0			
155	0	0	429	2	4			
104,773	1	9	271,553	0	9			
26,528	2	0	180,075	7	5			
208,558	1	5	155,578	0	5			
130,361	1	10	54,426	5	3			
531,788	4	1	»	»		432,124	2	3
719,073	5	1	»	»		589,447	7	1
»	»		121	7	6			
»	»		299	6	2			
»	»		12	0	0			
»	»		3,177	7	11			
264	6	9	764	1	3			
23,437	6	7	»	»		19,830	3	10
22,779	1	10	»	»		20,199	6	2
113	4	6	»	»		48	6	19
950	0	4	3,691	6	2			
»	»		5,141	6	0			
»	»		4,277	0	0			
12,321	0	6	8,687	7	2			
49,389	2	6	»	»		41,915	6	7
72	0	0	17,835	4	3			
1,252	2	6	27,621	5	2			
»	»		88,009	5	3			
2,893,481	1	2	4,651,198	2	0	1,125,968	7	8

dol.		
4,651,198	2	0
1,125,968	7	8
3,525,229	2	4

ÉTAT DES DÉPENSES (pour le même temps).

	dol.		
Solde et dépenses de l'armée	1,957,377	2	8
Id. de l'artillerie	58,997	1	0
Id. de la marine	144,717	5	1
Traitements des officiers du Trésor et judiciaires	216,893	2	11
Dépenses générales du Trésor	49,000	6	8
Id. extraordinaires du Trésor et de l'armée	69,036	1	9
Pensions	21,504	1	4
Postes frontières et dépenses des Indiens Apaches	119,850	7	10
Synodes et missions	29,347	3	3
Intérêts sur dette	333	2	3
Paye courante des députés au congrès	23,056	0	0
Traitements des secrétaires de ce corps	3,233	2	8
Frais d'expéditions, etc.	4,284	1	2
TOTAL	2,697,631	8	7
Montant des recettes	3,525,410	7	0
— des dépenses	2,679,631	8	7
Balance	827,778	18	5(1)

AUTEURS CONSULTÉS POUR L'HISTOIRE DU MEXIQUE.

Les lettres de Cortez contiennent une histoire détaillée de son expédition, et sont les sources les plus authentiques où l'on peut puiser; mais il paraît certain qu'il a exagéré les victoires des soldats espagnols, et qu'il n'a pas rendu justice à l'influence et à la bravoure des Indiens auxiliaires, sans lesquels il n'aurait jamais pu pénétrer au-delà du territoire de Tlascala.

La première lettre adressée à l'empereur, et datée de la Véra-Cruz, le 16 juillet 1519, n'a jamais été publiée; la seconde est datée de Ségura de la Frontéra, le 30 octobre 1520; la troisième, de Cuyoacau, le 15 mai 1522; la quatrième, de la capitale de la Nouvelle-Espagne, le 15 octobre 1524.

(1) *Notes on Mexico. Appendix.*

Grynæus en a inséré une traduction latine dans son *Novus orbis, etc.* Basilia, 1555, sous le titre de *Fernandi Cortesii narratio, etc.*, depuis la p. 537 jusqu'à la p. 665.

Ramusio a aussi inséré ces lettres dans son recueil *Delle navigationi et viaggi.* Venetia, 1606, 3 vol. in-fol.

D. Franc. Lorenzana, archevêque de Mexico, en publia une édition dans cette ville, en 1770, sous le titre de *Historia de Nueva-Espana, escrita por su esclarecido conquistador Hernan Cortez, aumentada con otros documentos y notas*; 1 vol. in-f°., pp. 400.

Cet ouvrage contient, outre les lettres de Cortez, la figure de l'aunée mexicaine, et trente-deux copies de dessins représentant les divers tributs qui étaient payés par les différentes villes à la couronne de Mexico; on les trouvait dans le Muséum Boturini qui depuis a été saisi et placé par ordre du vice-roi aux archives.

Ces peintures, dit Clavigéro, sont mieux exécutées que celles des Purchas et des Thévenot, et représentent les villes tributaires; mais elles sont la source d'une foule de fausses interprétations qui naissent d'une ignorance complète de l'antiquité et de la langue du Mexique.

Gomara, *Hispania Victrix. La Historia de las Indias*, édition de Médina del Campo, 1553. (Lettres gothiques.)

L'édition d'Anvers, in-12, parut l'année suivante, sous le titre de *Historia del Mexico, con el descubrimiento de la Nueva-Espana, etc.*

L'histoire de Gomara fut écrite d'après les renseignements donnés par les conquérants du Mexique eux-mêmes et par les premiers missionnaires qui furent employés à la conversion des Indiens

Cet auteur, dit Clavigéro, fut le premier qui fit connaître les rites, les fêtes, les lois et l'art chronologique des Mexicains; mais on trouve chez lui un grand nombre d'inexactitudes.

Historia natural y moral de las Indias, por el P. G. de Acosta, in-8°. Barcelona, 1591.

La meilleure partie de cet ouvrage traite du climat et de l'histoire naturelle de l'Amérique.

Hakluyt's voyages, etc., etc., vol. III, p. 447 to 497. *Divers voyages made by Englishmen to the famous citie of Mexico, and to all or most part of the other principall provinces, cities, towns and places throughout the great and large kingdom of New-Spaine, etc. London*, 1600, in-fol.

Anno 1555.	*The Voyage*	*of* Robert Tomson.
1564.	——	*of* Roger Bodenham.
1568-1572.	——	*of* John Chilton.
1572.	——	*of* Henry Hawks.
1568-1582.	——	*of* Miles Philips.
1568.	——	*of* Job Hortop.

Torquémada, *Monarquia Indiana*. Edition de Séville, 1614; 3 vol. in-folio contenant vingt-un livres.

L'ouvrage de Torquémada (dit Clavigéro) est sans contredit le plus complet sur l'antiquité du Mexique qui ait été publié jusqu'ici. L'auteur demeura dans ce pays depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, connut parfaitement la langue mexicaine, vécut cinquante ans dans l'intimité des Mexicains, recueillit un grand nombre d'anciennes peintures et d'excellents manuscrits; il travailla à son ouvrage pendant plus de vingt années. Malgré tous ses soins et de tels avantages, son travail trahit souvent le défaut de mémoire, et l'absence d'une critique éclairée et du bon goût. On y rencontre d'énormes contradictions, surtout en chronologie, plusieurs contes puérils, et une grande parade d'érudition superflue.

Historia de la fundacion y discurso de la provincia de Santiago de Mexico, de la orden de Predicadores, por las vidas de sus varones insignes y casos notables de Nueva-Espana. Por el maestro Fray Augustin Davila Padilla. Al principe de España don Felipe, etc. Edic. seg. en Brusselas, 1625.

Historia verdadera de la conquista de la Nueva-España, escrita por el Capitan Bernal Diaz del Castillo, uno de sus conquistadores; in-folio. Madrid, 1632.

Cette histoire, dit Clavigéro, est très-estimée à cause de la sincérité reconnue de son auteur et de la manière simple et naturelle dont il raconte. Il a été témoin oculaire de tout ce qu'il rapporte; mais comme il manquait d'instruction, il n'était pas propre pour la tâche qu'il a entreprise, et il a omis plusieurs faits, ayant écrit quelques années après la conquête.

Thomas Gage, religieux dominicain anglais, accompagna une mission d'Espagne au Mexique, dont il visita différentes provinces pendant les douze années qu'il y demeura. A son retour en Angleterre, en 1648, il publia une relation de tout ce qu'il y avait vu, sous le titre de *l'Américain-Anglais* ou *Nouvel aperçu des Indes occidentales*.

Gemelli Caréri, dans son voyage autour du monde, visita, en 1657, la nouvelle Espagne, dont il a donné une description dans la dernière partie de son *giro del mondo*, etc., publié à Venise, en 1719, en 9 vol. in-8.

L'historien *Robertson* se trompait en croyant que Caréri n'est pas sorti de l'Italie. Clavigéro fait un grand éloge de sa description de Mexico.

Fr. Gregorio Garcia. *Origen de los Indios de el nuevo mondo, é Indias occidentales. Segunda impresion*, in-fol. Madrid, 1729.

Les Décades de Herréra, considéré comme le plus exact des historiens de l'Amérique. Edition déjà mentionnée à l'article *Florides*.

Dans tout ce qui a rapport au Mexique, il copie Acosta et Gomara.

En 1768, M. de Pages, capitaine des vaisseaux du roi, lors de son voyage autour du monde, se rendit de Natchitoches à Mexico, en passant par San-Antonio, Charcas, San-Luis Potosi, etc. Voyez *Voyage autour du Monde et vers les deux Pôles*, par terre et par mer, pendant les années 1767, 1768, 1769, 1770, 1771, 1773, 1774 et 1776, en 5 vol. in-8°. Paris, 1782.

En 1777, *Nicolas-Joseph Thiery de Menonville*, avocat du parlement, botaniste du roi, fit un voyage à Oaxaca, capitale de la province du même nom, à l'effet de se procurer de la cochenille pour les colonies françaises. Son ouvrage sur la culture du nopal et de la cochenille, a été publié en 1786, au cap Français, île et côte de Saint-Domingue.

Antonio de Solis. *Historia de la conquista de Mexico, poblacion y progresos de la América septentrionale.* Deux tomes in-4. Madrid, 1783.

Cet auteur a écrit, en quelque sorte, le panégyrique de Cortez.

Robertson's History of America, 2 vol. in-4°. *London*, 1787.

L'excellente histoire du Mexique, par l'abbé Clavigéro, jusqu'à la prise de Mexico. *Storia antica del Messico; Cesene*, 1780-1; 4 vol. in-4°. Traduction anglaise par Charles Cullen, 2 vol. in-4°. London, 1787.

Continuacion de la Historia general de España, del P. Juan de Mariana, tome III. Madrid, 1804.

Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, par Alex. de Humboldt, 5 vol. in-8°. Paris, 1811.

Historia de la revolucion de la Nueva-España, antiguamente Anahuac, ó verdadero origen y causas de ella con la Relacion de sus progresos hasta el presente año de 1813; *escribiala D. José Guerra, doctor de la universidad di Mexico*; 2 tom. in-8°., 1813.

Resumen historico de la insurrecion de Nueva-Espana desde su origen hasta el desembarco del Señor Dr. Francisco-Xavier de Mina, pp. 32; *Mexico*, 1821.

Manifiesto historico á las naciones y pueblos del Anahuac. Leido en la sesion pública del soberano congreso del 15 *de abril de* 1823, *por Carlos María de Bustamente, diputado por la provincia de Oajaca*. P. 32; *Mexico*, 1823.

Six months residence and travels in Mexico, by Will. Bullock; London, 1824.

Notes on Mexico (by Col. Poinsett;) Philadelphia, 1824; in-8°.

Captain Basil Hall. *Extracts from a journal written on thecoasts of Chili, Peru, and Mexico, in the Years* 1820, 21 *and* 22, *in* 2 *vol.* 8. 4*th edition. London*, 1825.

NOUVEAU MEXIQUE.

La province de *Nuevo-Mexico*, ou *Nouveau Mexique*, la plus septentrionale de la Nouvelle-Espagne, s'étend le long du Rio del Norte, ou rivière du Nord, entre le 30° 1/2 et le 38° de lat. N., et les 104° et 108° de long. O. Elle est bornée au N. et à l'E. par la Louisiane, au S. par la Nouv. Biscaye et Cohahuila, à l'O. par Sonora et la Californie. Sa longueur du S. au N. est de cent soixante-quinze lieues, et sa largeur de l'E. à l'O. n'est que de trente à cinquante. Sa superficie est de cinq mille sept cent neuf lieues carrées (1).

Le Nouveau-Mexique produit toutes sortes de blés; les vallées y sont très-fertiles, mais les montagnes et les déserts qui couvrent une grande partie de sa surface ne sont pas susceptibles de culture. Quoique cette province soit placée sous la même latitude que la Perse et la Syrie, son climat est éminemment froid; l'hiver y est très-rigoureux, surtout dans les parties montagneuses, où la glace du Rio del Norte acquiert une solidité telle, qu'on peut la traverser. L'air y est sain, exempt de brouillards et d'humidité, car cette contrée n'est pas sujette à ces pluies périodiques, qui, à certaines époques, inondent les autres parties de la Nouvelle Espagne.

Selon le baron de Humboldt, la population de ce pays en 1803 était de quarante mille deux cents individus, ce qui fesait sept personnes environ par lieue carrée. Selon M. Pike, cette population n'excédait pas trente mille habitants, dont un vingtième d'Espagnols venus d'Europe, quatre vingtièmes de créoles, cinq vingtièmes de métis, et le reste d'Indiens demi-civilisés. Les Espagnols résident généralement dans les villes, afin d'être à l'abri de l'attaque des Indiens. La partie habitée n'a pas plus de quatre cents milles de longueur sur

(1) Le baron de Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, tome III, c. 8.

cinquante de largeur. Elle s'étend le long de la rivière du Nord; mais dans cet espace il y a un désert de plus de deux cent cinquante milles où les voyageurs sont souvent attaqués par les indiens Cumanches (1).

Cette province renferme trois villes :

Santa Fé, capitale, fondée en 1682, est située sur le bord oriental du Gran Rio del Norte, à onze cent trente milles N. N. O. de Mexico, et à mille vingt N. O. de la Nouvelle-Orléans. Long. O. 108° 48, lat. N. 36° 50. Sa population est d'environ trois mille six cents individus.

Taos,	8,900 habit.	Près du bord oriental du Rio del Norte.
Albuquerque,	6,000 *id.*	

Il y a vingt-six villages et dix-neuf missions. Le plus remarquable est le Passo del Norte, poste militaire (présidio), à soixante lieues S. de Santa Fé.

On remarque entr'autres choses un chemin qui mène de la ville de Chihuahua à celle de Santa Fé, et qu'on peut parcourir en voiture. Cette route est belle et unie, et longe la rive orientale du Rio-Grande, qu'on traverse ordinairement au Passo del Norte (2).

Antiquités. On voit encore dans cette province, sur la rivière Saint-François (affluent de La Gila, qui se jette dans le Rio Colorado dans la Californie) des ruines d'édifices et de vieilles murailles, qui paraissent être les restes d'une ancienne ville Mexicaine ou Aztèque, qui occupait une surface de plus d'une lieue carrée. Ces ruines furent découvertes en 1773 par deux missionnaires. Une des maisons, qui était presque entièrement conservée, avait trois étages et cinq chambres; sa longueur était de quatre cent quarante-cinq pieds sur deux cent soixante-seize de large. Les murailles avaient près de quatre pieds d'épaisseur. Les eaux de la rivière avaient été amenées dans la ville par le moyen d'un canal dont la forme était encore visible. Il est à remarquer que les Indiens de ce pays, les Apaches Tontos, et d'autres tribus, sont plus civilisés que la plupart des naturels de cette contrée.

Les principales tribus d'Indiens sont :

Aborigènes. 1° Les *Kiaways*, qui errent vers les sources

---

(1) Pike, *Voyage au Nouveau Mexique*, article *Provinces intérieures*.

(2) Le baron de Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*

de la rivière Plate; ils sont au nombre de trois mille cinq cents, dont mille guerriers armés d'arcs, de flèches et de lances. Ils font la guerre à cheval et la chasse aux bisons.

2° Les *Yutas*, également guerriers et nomades, qui fréquentent les sources du Rio del Norte. Leur nombre est de sept mille. dont deux mille combattans.

3° Les *Tétaus*, aussi appelés *Cumèches* ou *Padoucas*, qui errent sur les bords de la rivière Rouge et de la Plate. On porte leur nombre à huit mille, dont deux mille sept cents combattans.

Les Espagnols les traitent avec égards depuis qu'ils ont trouvé en eux des ennemis redoutables.

4° Les *Nanahas*, qui habitent le pays au N. O. de Santa Fé, et dont le territoire s'étend en ligne droite jusqu'à l'Océan Atlantique. Ils sont aussi nombreux que les Tétaus.

5° Les *Apaches*, qui errent dans le pays qui s'étend depuis les montagnes noires du Nouveau-Mexique jusqu'aux frontières de Cohahuila. Cette nation, la plus belliqueuse et la plus redoutable, occupait autrefois tout le pays depuis l'embouchure du Rio-Grande jusqu'au golfe de Californie. On ne pourrait préciser sa population actuelle, considérablement réduite par les guerres acharnées entre ces Indiens et les Espagnols qui envoient les prisonniers à Cuba. « Les prisonniers Mecos ou Apaches, dit M. de Humboldt (1), sont traînés à Mexico, où ils gémissent dans les cachots d'une maison de force (la Cordada); l'isolement et le désespoir augmentent leur férocité naturelle. Déportés à la Vera-Cruz et à l'île de Cuba, ils y périssent bientôt comme tout Indien sauvage, que l'on transporte du haut plateau central dans les régions les plus basses, et par conséquent les plus chaudes. »

Les Indiens les plus civilisés du Nouveau Mexique sont les restes de vingt-quatre anciennes tribus. Les *Kérès*, une des plus puissantes, forment à présent la population de San Domingo, San-Philippe, San-Diaz, et de deux ou trois autres villages (2).

Les guerres continuelles entre les Indiens et les Espagnols ont nécessité l'établissement au Nouveau Mexique d'un gou-

(1) *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, tome II, p. 42.

(2) La population des tribus dont il est ici question est fixée d'après l'estimation du voyageur Pike. (Voyez le *Voyage au Nouveau-Mexique*, article *Provinces intérieures*.

vernement tout-à-fait militaire. Avant la dernière révolution de la Nouvelle-Espagne, les jugements des alcades et autres magistrats étaient sujets à la révision des commandants militaires de chaque district.

Mœurs et usages. Lors de la première découverte qu'on fit du Nouveau-Mexique, les hommes et les femmes portaient des robes de coton élégamment peintes, des peaux d'animaux bien préparées, dont ils fesaient aussi des chaussures, comme les Mexicains. Les femmes avaient les cheveux arrangés avec soin sans aucune coiffure.

A quelques jours de marche de la province de *Jumanes*, Antonio de Espéjo rencontra les Indiens d'une bourgade, qui vinrent au-devant de lui avec des ornements de plumes de différentes couleurs et des casaques de coton, bigarrées de bleu et de blanc à la façon des Chinois. Le chef de la bourgade de Zaguato fit présent à Espéjo de quatre mille manteaux de coton. Les hommes et les femmes Jumanes se traçaient diverses lignes sur le visage, les bras et les jambes.

Les armes de ces peuples étaient des arcs très-forts et des flèches armées de cailloux aigus, de longues épées de bois, armées des deux côtés de cailloux tellement tranchants qu'elles pouvaient, dit-on, d'un coup appliqué avec force, couper un homme en deux, enfin des boucliers couverts de peaux de bœufs crues.

Leurs maisons avaient quatre étages, et les murailles en étaient épaisses pour les garantir du froid de l'hiver. Les maisons des *Piros* étaient construites de gazon et de mortier; les *Conchos* avaient des cases peu élevées et vivaient dans des villages. Les Jumanes avaient des maisons de pierre dont le toit était artistement travaillé. Pour s'abriter des grandes chaleurs d'été, ces diverses peuplades avaient des tentes où ils prenaient leur repas et se reposaient à midi.

Les tribus qui habitaient les bords du Rio del Norte cultivaient soigneusement leur champ; chaque bourgade avait son roi ou cacique, qui annonçait ses ordres par des crieurs publics; ces peuples avaient beaucoup d'idoles, et dans presque toutes les cabanes il y avait une chapelle dédiée au diable. On trouva chez les *Quires* des *Tirasoles*, dont les Chinois font usage, représentant en peinture le soleil, la lune et les étoiles, qui sont les principaux objets du culte des *Apâches*. Cette dernière nation, nombreuse et belliqueuse, campe sous des tentes mobiles; ils ont plusieurs femmes,

quoique l'adultère y soit puni par l'amputation du nez et des oreilles.

L'habillement des Cumanches consiste en peaux d'animaux ornées de peintures grossières ; les hommes portent une espèce de chemise très-étroite et des pantalons ; les femmes ont une longue robe attachée avec une ceinture. La chair du bison est leur principale nourriture ; ils l'apprêtent avec des herbes et des fruits sauvages, et ainsi assaisonné, on prétend que ce mets n'est point désagréable.

Les sauvages ont une manière assez singulière de commercer avec les Espagnols : ils plantent le long du chemin qui mène de Chihuahua à Santa-Fé, de petites croix auxquelles ils suspendent une poche de cuir avec un peu de viande de cerf, et étendent au pied de la croix une peau de buffle ; les soldats des *Présidios*, qui connaissent ce que veulent les Indiens, prennent la peau de buffle et laissent en échange de la viande salée (1).

Première découverte du Nouveau-Mexique par Augustin Ruiz. — En 1580, *Augustin Ruiz*, religieux de l'ordre de Saint-François, demeurant dans la vallée de Saint-Bartholomé, ayant appris des indiens *Conchos* qui trafiquaient avec leurs voisins, les *Passaguates*, qu'il y avait vers le nord diverses nations chez lesquelles les Espagnols n'avaient pas encore pénétré, résolut d'y aller pour les convertir ; il en obtint la permission du comte de Corunna, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et du provincial de son ordre. Il partit des mines de Santa Barbara, qui sont à cent soixante lieues de Mexico, accompagné de deux moines du même ordre et de huit soldats. Après une marche d'environ deux cent cinquante lieues vers le nord, il entra dans la province de *Tiguas* : l'un des franciscains y fut tué par les Indiens ; et les soldats craignant le même danger, retournèrent au Mexique ; mais les deux autres moines restèrent dans le pays.

Expédition de Espéjo (1582). Leurs frères, inquiets de leur sort, engagèrent *Antonio de Espéjo*, natif de Corduba en Espagne et habitant de Mexico où il commerçait, d'aller à la recherche des deux moines, accompagné du franciscain *Bernardino Beltran*, et d'autres soldats. Cette permission fut accordée par Juan de Antivéros, bailli des villes de Las

(1) Le baron de Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*.

Quatre Ciénagas, dans la Nouvelle-Biscaye, à soixante-dix lieues de Santa Barbara.

Antonio de Espéjo partit le 10 novembre 1582, de la vallée de Saint-Bartholomé, avec cent cinquante chevaux et mulets, un grand nombre d'esclaves, des armes et des munitions. Il se dirigea vers le nord, et après deux jours de marche, il aperçut les cabanes des *Conchos*, qui le conduisirent vingt-quatre lieues plus loin, dans le pays des *Passaguates*, qui lui montrèrent beaucoup de bienveillance; mais à son arrivée chez la nation *Toboses*, les habitants se retirèrent avec leurs effets dans les montagnes, parce que, comme on l'apprit ensuite, quelques soldats espagnols avaient enlevé plusieurs habitants pour en faire des esclaves. Cependant Espéjo les ayant assurés qu'il ne venait pas pour leur faire du mal, détermina quelques-uns d'entr'eux à l'accompagner douze lieues de chemin, jusqu'au pays des *Jumanos* (nommés par les Espagnols *Patarabuyes*), peuple guerrier qui habite les bords du Rio del Norte, et qui a des maisons construites en pierre. Les premiers qu'ils rencontrèrent se retirèrent dans les montagnes après avoir décoché leurs flèches contre le camp espagnol, où ils tuèrent cinq chevaux. Le capitaine les engagea à revenir, et les femmes s'étant approchées du religieux de la compagnie, lui demandèrent la bénédiction, disant qu'elles avaient reçu des instructions de trois chrétiens et d'un noir. L'on savait que c'étaient *Cabéca de Vaca, Dorantéo, Castillo* et leur nègre, restant de la malheureuse expédition de *P. de Narvaéz*, dans la Floride, en 1527.

De là le capitaine se dirigea vers une autre bourgade d'Indiens qui l'accompagnèrent vingt-deux lieues au travers de leur province. Il fit ensuite, pendant quinze jours de marche, un trajet de quatre-vingts lieues à travers une forêt de pins, et arriva à un petit village dont les habitants le conduisirent douze lieues le long du Rio del Norte, dans la province appelée aujourd'hui le Nouveau-Mexique.

Durant une marche de deux jours sur les bords du fleuve, Espéjo rencontra dix bourgades, dont la population totale pouvait former dix mille individus. Les Espagnols y séjournèrent quatre jours, et passèrent ensuite dans la province de *Tiguas*, qui renfermait seize bourgades; dans l'une d'elles, appelée *Poala*, Augustin Ruiz et son compagnon Francisco Lopez avaient été tués, et les habitants craignant la vengeance des Espagnols, s'étaient enfuis dans les montagnes. A deux journées de distance, et à l'est de cette province, on

en découvrit une autre contenant onze bourgades et environ quarante mille habitants : ce pays abondait en buffles, en taureaux et en vaches, dont les peaux servaient de vêtements aux naturels. On atteignit ensuite la province de Quiros, vers le 37° 1/2 de lat., s'étendant six lieues le long du fleuve del Norte, et comprenant cinq bourgades, qui pouvaient contenir quatorze mille individus. Après quatorze lieues de marche plus au nord on entra dans une province nommée *Los Cunames*, contenant cinq bourgades et environ vingt mille personnes; dans la plus grande, appelée *Cia*, il y avait huit marchés publics; les maisons étaient enduites de chaux et peintes de diverses couleurs; les habitants portaient de fort beaux manteaux et fesaient très-bien préparer leurs viandes. A cinq lieues de là, vers le N. O., on trouva la province des *Amèies*, contenant sept villes et trente mille habitants; ensuite la grande bourgade de *Acoma*, située sur un rocher élevé et perpendiculaire, sur lequel on ne peut monter qu'un à un par un escalier étroit et taillé dans le roc. Cette bourgade contenait six mille individus. Les principaux habitants descendirent pour offrir aux Espagnols des vivres et des présents: à deux lieues de là étaient leurs champs, qu'ils arrosaient avec l'eau conduite par des canaux provenant de la rivière voisine.

Espéjo, marchant toujours vers l'ouest, arriva après un trajet de vingt-quatre lieues, dans la province très-peuplée, appelée par les naturels *Zuni* et par les Espagnols *Cibola*. Francisco Vasquez de Coronado y avait pénétré en 1540 et 1541, et on y trouva des croix encore subsistantes et trois des gens de Vasquez (1) qui étaient restés avec les Indiens et qui, pendant leur long séjour, avaient presque oublié leur langue naturelle. Ils fournirent des renseignements sur un grand lac, ou peut-être la mer, à soixante journées de chemin de Cibola, où il y avait de l'or et beaucoup d'habitants; ils ajoutèrent que Francisco Vasquez avait voulu y aller, mais qu'après douze jours de marche il revint faute d'eau et qu'il mourut avant de pouvoir tenter un nouveau voyage.

Le P. Bernardino voulant retourner pour rendre compte au vice-roi de tout ce qui s'était passé, prit le chemin de la Nouvelle-Biscaye avec la plus grande partie des soldats, qui

---

(1) *André de Culiacan*, *Gaspar de Mexico*, *Antonio de Guadalaxara*.

ne voulurent pas aller plus loin. De son côté Espéjo reprit sa route vers l'ouest avec neuf soldats qui lui restaient et cent cinquante habitants de Cibola. Après avoir fait vingt-huit lieues il parvint dans une province nommée *Mohotze*, qui lui parut avoir une population de cinquante mille individus, dont environ deux mille de la principale bourgade, nommée *Zaguato*, ou *Ahuato*, vinrent au-devant de lui avec des vivres et en jetant de la farine aux pieds des chevaux. Profitant de leur simplicité, le capitaine les avertit que ces animaux étaient offensés de leur premier message pour qu'on n'entrât pas chez eux, et ajouta, que pour les apaiser il fallait leur bâtir une maison en pierre, ce qu'ils firent sur-le-champ.

Après avoir quitté ces sauvages, qui lui firent présent de quarante mille manteaux de coton et de divers autres articles, il alla visiter à quarante-cinq lieues de distance une mine d'argent, située sur le sommet d'une montagne. Ce pays abondait en vignes, en noyers et en lin semblable à celui d'Europe. Espéjo remonta ensuite les rives de la rivière del Norte, et après avoir marché soixante lieues il arriva dans la province de *Los Quires;* il s'avança de là douze lieues vers l'est et arriva dans les limites de *Los Hubates*, pays qui abondait en riches mines, et qui semblait renfermer vingt-cinq mille Indiens. Ils portaient des manteaux de coton élégamment peints et des peaux bien préparées; ils habitaient des maisons de quatre étages. Cette contrée est montagneuse et couverte de pins et de cèdres.

A une journée de chemin était la province de *Los Tamos*, qui refusa de recevoir les Espagnols. Alors Espéjo reprit la route de Saint-Bartholomé, et descendit par un autre route, le long d'une rivière qu'il appela *Rio de las Vacas*, à cause du grand nombre de bétail qu'il y rencontra; il marcha encore cent vingt lieues, et arriva par la rivière de Los Conchos dans la vallée de Saint-Bartholomé au mois de juillet 1583 (1).

On trouva dans ce pays du maïs en abondance, des melons et des citrouilles, du lin semblable à celui d'Europe, de beaux arbres et des vignes qui portaient de bons raisins. On rencontra dans les forêts des buffles, des cerfs d'une grandeur plus qu'ordinaire, des daims et d'autres sortes de gibier. Les rivières abondaient en poisson.

---

(1) *Juan Gonzalez de Mendoza*, *Historia del grande regno de China*. Madrid, 1589. *Hakluyt*, vol. III, p. 383, 396.

Le gouvernement de la Nouvelle-Espagne, frappé des avantages qu'on pouvait tirer d'un pays qui paraissait fertile, résolut d'en prendre possession, et y envoya à cet effet une expédition sous les ordres de D. Juan de Oñate.

1599. *Expédition de* D. Juan de Oñate, *nommé gouverneur et capitaine-général du royaume du Nouveau-Mexique.* — Ce capitaine partit de la ville de Mexico en 1599, d'après les ordres du comte de Monterey, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, emmenant avec lui cinq mille personnes des deux sexes, une grande quantité de bêtes de charge, de vaches, de chèvres, de brebis et de provisions. Il fit cinq cents lieues à travers des provinces habitées par différentes nations qui avaient des villes bien bâties, et arriva sans obstacle à celle nommée Acoma, située vers le 32° 30' de lat., sur un rocher très-élevé et fortifié par l'art comme par la nature. Les habitants feignirent de l'accueillir et lui apportèrent des vivres, mais son neveu étant entré dans la ville avec six soldats, ils furent massacrés sur la place du marché public. Oñate irrité fit le siége de la ville, la prit d'assaut et la rasa, après avoir tué beaucoup de monde. Il traversa ensuite la province et arriva à une autre ville beaucoup plus grande, dont les habitants firent leur soumission; une autre ville aussi considérable suivit cet exemple. Il envoya de ses gens pour chercher des buffles à Cibola. Afin de conserver ses conquêtes il bâtit une ville qu'il nomma *Saint-Jean;* il fit alliance avec les peuples voisins, découvrit de riches mines d'argent, et s'occupa de la conversion des naturels du pays.

En 1602, il fit une autre expédition vers le Rio del Norte ou Rio Colorado, où il fut bien reçu par les habitants. Il alla ensuite jusqu'au grand lac *Conibas*, au-dessus du Nouveau-Mexique, au bord duquel il trouva, dit-on, une ville longue de sept lieues et large de deux, ornée de grands édifices, séparés par des bois, des vergers et des fossés. Les habitants s'étant fortifiés dans la place du marché, le capitaine remit à un autre temps le siége de cette ville (1).

Il y eut encore plusieurs autres expéditions au Nouveau-

(1) *Torquémada, Monarquia Indiana*, lib. V, cap. 36, 37, 38, 39, 40, contenant *Carta de relacion*, par le P. *Juan de Escalona*, datée de *San Gabriel del Nuevo Mexico*, le 1er. octobre 1601; et *Carta de Francisco de San Miguel*, datée de Santa Barbara, le 29 février 1602. *Voir* aussi lib. XI, cap. 16. — *Purchas*, vol. IV.

Mexique, et cette contrée fut ensuite constituée en province.

En 1608, selon Torquémada, on y baptisa plus de huit mille âmes.

En 1626, on bâtit trois églises à *Soccoro*, pour répandre la lumière de la religion dans la province. Cette bourgade, qui était alors la principale, fut ainsi nommée, parce qu'on y trouva abondance de provisions, après avoir éprouvé la faim dans des chemins longs et pénibles.

D'après la relation faite par *Alonzo de Bénavides*, cordelier, imprimée à Madrid en 1630, le pays situé entre la province de *los Conchos* et la Nouvelle-Espagne, entre Santa-Barbara et la rivière del Norte, de cent lieues d'étendue, était habité par les *Tabosos*, *Tarrahumares Tépoanes*, *Tomites*, *Sumas*, *Hanos* et autres nations cruelles, qui étaient en guerre les unes contre les autres, et toutes contre les Espagnols, qu'ils attaquaient à l'improviste.

De la rivière del Norte jusqu'au Nouveau-Mexique, à la distance de cent lieues, on rencontre les *Mansos* et les *Gorrétas*, qui étaient nus et mangeaient de la chair crue, mais qui alors commençaient à se civiliser.

Près de la rivière del Norte sont les *Piros*, qui sont vêtus, habitent des maisons faites de gazon et de mortier et qui obéissent à leurs capitaines. Leur pays est fertile en maïs, légumes, coton, et il abonde en or et en argent.

Les trois bourgades où l'on établit Soccoro étaient nommées *Sénécu*, *Pilabo* et *Sévilletta*.

Après les Piros, viennent les *Tébas*, qui ont quinze bourgades et qui avaient commencé à embrasser le christianisme en 1626; ils possèdent deux églises assez bien bâties. Plus loin sont les *Quérès*, qui ont sept bourgades et trois églises; à dix lieues de ceux-ci et vers l'est vivent les *Tompires*, qui composent quinze bourgades, dont la principale est *Chilili*, et six églises; ce pays est peu fertile et l'air y est froid.

A dix lieues vers le nord on trouve *los Tanos*, formant cinq bourgades et ayant une église; ensuite, les *Peicis*, ayant un seul bourg et une église.

A sept lieues vers l'ouest est la ville de Santa-Fé, capitale du pays et siége du gouvernement. Du même côté et vers le Rio del Norte habitent les *Téoas*, qui ont huit bourgades et trois églises; ils furent les premiers à embrasser la religion chrétienne.

A l'ouest et au-delà du fleuve sont les *Hèmes*, qui pos-

sèdent deux églises; le long de ses bords vers le nord sont les *Picuries* et sept lieues plus loin les *Taosiis*.

Vers l'ouest de la province de Quéres et de leur dernière bourgade nommée Santa-Anna, est située *Acoma*, dont les habitants commencèrent à faire la paix avec les Espagnols, en 1629.

A trente lieues de là et plus encore à l'ouest habitent les *Zumis* dans douze bourgades; leur pays est fertile et abonde en vivres. A cette même distance on trouve les *Moquis*, qui ont embrassé le christianisme; leur pays est fertile en maïs, froment et légumes. L'été est chaud et l'hiver si froid, que la glace des rivières porte les chariots et les chevaux.

Toute cette région du Nouveau-Mexique, qui commence au Rio del Norte et qui s'étend cent lieues vers le nord depuis San Antonio de Sénécu, première bourgade de los Biroros jusqu'à celle de San Hiéronimo dans la province de *los Taoros*, est environnée par la nation des *Apaches*, plus nombreuse et plus belliqueuse que toutes les autres. Ceux qui sont voisins des *Pires* sont nommés par les Espagnols *Apaches del Périllo;* ceux qui y confinent se nomment *Apaches de Xila;* ceux plus au nord et qui occupent une grande étendue de terrain vers l'ouest, portent le nom des *Navaio;* à l'Est du Nouveau-Mexique sont les *Apaches Vaquéros*.

On traverse le pays de ces derniers 112 lieues vers l'Est jusqu'aux *Xumanas, Japies* et *Xabotoas*, près desquels sont vers l'Est les *Aixais* et la province de *Quivira*. De là jusqu'à la baie *del Spiritu Santo*, qui est entre le cap Apalache et Tampice, extrémité septentrionale de la Nouvelle-Espagne, par le 29e. degré de latitude, on ne compte que cent lieues seulement (1).

En 1632, suivant les relations de cette année, les religieux Franciscains avaient déjà converti plus de cinq cent mille idolâtres, dont quatre-vingt-six mille avaient déjà été baptisés (2).

En 1680, révolte générale des Indiens. Plusieurs missionnaires de l'ordre de Saint-François, établis parmi les Indiens du Moquis et de Rabajoa, furent massacrés.

En 1773, le P. Garces, qui visita le pays des Moquis, tra-

(1) *Relation* de Alonso de Benavides, cordelier. Madrid, 1630 (de *Laet*, lib. VI). *Nova Mexicana*, cap. 26.

(2) *Urbano Cerri*, article *Nouveau-Mexique*, *État présent de l'Eglise Romaine*, in-12. Amsterdam, 1716.

versé par le Rio de Yaquisita, fut étonné d'y trouver une ville Indienne, avec deux grandes places, des rues alignées et des maisons de plusieurs étages (1).

En 1805, *Jacques Pursley* de Bairdstown, état de Kentucky, accompagné de deux autres personnes, fut le premier américain des États-Unis, dit le voyageur Pike, qui pénétra dans le Nouveau-Mexique, par les immenses solitudes de la Louisiane.

En 1816, le général Humbert, Français d'origine, essaya de soulever ce pays, à la tête d'une bande d'aventuriers; mais malgré un renfort qu'il reçut par le Rio del Norte et par le Nouveau Santander, il fut bientôt battu et chassé par le Vice-Roi du Mexique (2).

Ouvrages qui traitent du Nouveau-Mexique.

Torquémada, *Monarquia indiana*, Madrid, 1723. Tom. I, lib. V, cap. 37, 38, 39 et 40. — Tom. II, lib. XI, cap. 17. — Tom. III, lib. XIX, cap. 21, et lib. XXI, cap. 9.

Herréra, dec. V, lib. I, cap 7.

Hakluyt, tom. III, pages 383-397.

Voyage de Pike, en 1805, 1806 et 1807, etc.; 1810, 2 vol. in-8°.

M. de Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, tom. II.

---

(1) Humboldt, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*.

(2) *Voyez* l'article *Mexique*.

ROYAUME DE GUATÉMALA*,

ACTUELLEMENT

PROVINCES-UNIES DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Le royaume de Guatémala est situé entre la mer des Caraïbes et le grand Océan boréal, et s'étend entre les 8° et 17° de lat. N., et le 84° ½ et 96° ½ environ de long. Oc. Il est borné à l'O. par la province d'Oaxaca, dans la Nouvelle-Espagne; au N. O. par celle d'Yucatan dans le même royaume, au S. E. par la province de Véra-Gua dans le royaume de Terre-Ferme; au S. et au S. O. par le grand Océan, et au N. par la mer des Antilles (1).

* Suivant Herréra (décad. III, lib. V, cap. 2), ce nom est dérivé du mot *quautémallac*, qui signifie dans la langue mexicaine *arbol podrido*, ou arbre pourri. Il prétend que les Mexicains qui accompagnèrent Alvarado, ayant trouvé un vieux arbre vermoulu auprès de la résidence des rois *Kachiqueles*, donnèrent ce nom à la ville. Les Espagnols le prirent pour sa véritable dénomination, et l'étendirent dans la suite à tout le royaume. Plusieurs historiens prétendent que le mot *guatémala* vient de *u-hate-z-malha*, qui veut dire dans l'idiôme tzendal, une montagne arrosée d'eau; mais il est plus probable, comme le remarque l'historien Domingo Juarros (*Compendio de la Historia de la Ciudad de Guatémala*, cap. 1), que Guatémala est une corruption du mot *Güitémal*, qui est le nom d'un des princes Quiche ou Totlécan, qui régna sur le royaume de Kachiquel ou de Guatémala. Toutefois l'opinion la plus vraisemblable est celle de *Francisco de Fuentès y Gusman*, qui le fait dériver du mot *coctumalan*, bois de lait, arbre d'une espèce particulière qui ne se trouve que dans le voisinage immédiat du vieux Guatémala.

(1) Voyez la belle carte générale des états-unis mexicains et

La division territoriale du royaume de Guatémala a subi, à différentes époques, un grand nombre de changemens; et, suivant les circonstances, de nouvelles alcades-majeures étaient formées, ou des corrégimientos réunis ensemble, de manière que le nombre des provinces était tantôt augmenté et tantôt diminué. Le Guatémala, qui comprend actuellement quinze provinces, en renfermait autrefois trente-deux, dont quatre portaient le noms de gouvernements, savoir : Comayagua, Nicaragua, Costa-Rica et Soconusco; neuf celui d'Alcades-majeures, savoir : San Salvador, Ciudad-Réal, Tégucigalpa, Zonzonate, Vérapaz, Suchiltépèques, Nicoya, Amatique, et les mines de Saint-Andrès de Zaragoza; et dix-huit corrégimientos, Totonicapan, Quézalténango, Atitan, Tecpanatitan, ou Solola, Escuintla, Guazacapan, Chiquimula, Acasaguastlan, Réaléjo, Matagalpa, Monimbo, Chontalès, Quésalguaque, Tencoa, Quépo, Chirripo, Pacaca, Ujarraz et la vallée de Guatémala, qui était gouvernée par des Alcades ordinaires de la ville qui avaient le titre de corrégidors. Le roi d'Espagne nommait les gouverneurs des quatre gouvernements, et les alcades-majeures des six premières alcadias; ceux des trois autres, ainsi que les dix-huit corrégidors, étaient nommés pour deux ans par le président de Guatémala; et le corrégimiento de la vallée de Guatémala, était donné par la corporation de la ville aux alcades ordinaires, qui exerçaient alternativement cette charge chacun durant six mois.

Telle était la division du royaume au 17e. siècle; mais la population de la province de Costa-Rica ayant éprouvé une diminution considérable, on supprima les corrégimientos de Quépo, Chirripo, Ujarraz et de Pacaca vers l'année 1660, ou peu de temps après, pour les réunir au gouvernement de Costa-Rica. Vers le même temps, le corrégimiento de Tencoa fut annexé au gouvernement de Comayagua, et ceux de Monimbo, Chontales et de Quésalguaque à celui de Nicaragua. Au commencement du 18e. siècle, les alcades majeures d'Amatique et de Saint-André de Zaragoza furent supprimés, et, quelques années après, on forma l'alcade majeure d'Escuintla,

---

des provinces-unies de l'Amérique centrale, par M. Brué, géographe; Paris, 1825. Le Guatémala est aussi sur une carte des îles Antilles ou Indes occidentales, du Golfe du Mexique et d'une partie des pays adjacens, par le même auteur; Paris, 1825

des corrégimientos d'Escuintla et de Guazacapan, et celle de Solola de ceux d'Atitan et de Tecpanatitan. En 1760, le corrégimiento d'Acasaguastlan fut réuni à celui de Chiquimula; et en 1753, les alcades majeures de Chimalténango et de Sacatépèques furent formées du corrégimiento de la vallée de Guatémala. En 1764, les provinces de Chiapa et de Zoques furent distraites de l'alcade majeure de Ciudad-Réal pour en faire celle de Tuxtla. Vers la fin du 18e. siècle, on institua des intendances de provinces, et les districts de Réaléjo, de Matagalpa et de Nicoya furent réunis au gouvernement de Léon, sous le nom d'intendance de Nicaragua. L'alcade majeure de Tégucigalpa et le gouvernement de Comayagua devinrent celle de Honduras; et enfin le gouvernement de Soconusco et les alcades de Ciudad-Réal et de Tuxtla furent réunis pour former l'intendance de Chiapa.

De cette manière, les trente-deux provinces qui constituaient le royaume de Guatémala furent réduites à quinze, savoir : 1°. Totonicapan; 2°. Solola; 3°. Chimalténango; 4°. Sacatépèques; 5°. Zonzonate; 6°. Vérapaz; 7°. Escuintla; 8°. Suchiltépèques; 9°. Quésalténango, 10°. Chiquimula; 11°. Costa-Rica; 12°. Léon; 13°. Ciudad-Réal ou Chiapa; 14°. Comayagua ou Honduras, et 15°. San Salvador.

De ces quinze provinces, il y en a cinq qui sont situées sur les côtes du grand Océan, cinq sur celles de l'Océan septentrional, et cinq dans l'intérieur. Les provinces, baignées par le grand Océan, sont : 1°. Chiapa; 2°. Suchiltépèques; 3°. Escuintla; 4°. Zonzonate; 5°. San Salvador. Celles qui sont situées le long de l'Atlantique sont : 1°. Vérapaz; 2°. Chiquimula; 3° Honduras; 4°. Nicaragua; 5°. Costa-Rica; et les provinces de l'intérieur, sont : 1°. Totonicapan; 2°. Quézalténango; 3°. Solola, 4°. Chimalténango, 5°. Sacatépèques.

Population. Ce pays était fort peuplé à l'arrivée des Espagnols. Las Casas, premier évêque de Chiapa, dit que la province de Honduras renfermait autrefois la population la plus nombreuse de l'Amérique; et il attribue la diminution qu'on y remarquait de son temps aux cruautés exercées par les Espagnols.

Coréal prétend que, lorsqu'il la visita, il n'y avait pas quatre cents indigènes, le reste de la population ayant péri soit à la guerre, soit dans les mines qu'on les forçait d'exploiter.

Benzoni pense que cette province renfermait jadis quatre

cent mille habitants, et qu'il n'y en avait que huit mille lorsqu'il la parcourut en 1550. La guerre en avait moissonné un grand nombre, et les autres avaient été vendus comme esclaves.

Juarros, l'historien moderne de Guatémala, dit, que lors de la conquête par les Espagnols, cette contrée était habitée par trente nations différentes, qui parlaient le *Quiché*, le *Kachiquel*, le *Subtugil*, le *Mam*, le *Pocomam*, le *Poconchi*, le *Chorté*, le *Sinca*, et la langue mexicaine.

Cet auteur avance, sur le témoignage d'historiens dignes de foi, que le roi d'Utatlan, dans la province de Solola, tira soixante-douze mille combattants de cette ville seule pour les opposer aux Espagnols, et qu'elle renfermait plusieurs édifices et un collége où cinq à six mille jeunes gens étaient élevés par soixante-dix maîtres et professeurs, à la charge du trésor royal.

La petite peuplade des *Mosquitos*, protégée par ses montagnes, était la seule qui n'eût pas été subjuguée. On compte deux races distinctes de ces Indiens : l'une, celle des Mosquitos proprement dits, est originaire du pays ; et l'autre, appelée *Sambos*, est un mélange d'Indiens et de nègres de Samba, en Afrique. Ces derniers composaient l'équipage d'un navire qui avait fait naufrage au sud de Nicaragua. Après plusieurs rencontres avec les Mosquitos, ils conclurent la paix avec eux, et en obtinrent des femmes et des terres. Leurs descendants habitent entre Sandy-Bay et Potook (1).

Suivant Juarros, les Indiens indomptés, connus sous les noms de *Xicaques*, de *Moscos* et de *Sambos*, résident dans les provinces de Taguzgalpa et de Tologalpa, qui s'étendent le long de l'Océan Atlantique depuis la rivière Aguan jusqu'à celle de San-Juan. Ils se composent de plusieurs nations ennemies les unes des autres, et qui diffèrent entre elles par le langage, les mœurs et les coutumes. Ces Indiens entretenaient autrefois le commerce avec les Anglais, qui avaient construit un petit fort sur les bords du Rio Tinto, et qu'ils ont été forcés depuis d'abandonner. Les Mosquitos comptaient, il y a quelques années, de quinze cents à deux mille guerriers ; ils vivent principalement dans le voisinage du cap Gracias à Dios, sur les bords de la rivière Wanks, et de la baie de Sandy où leur roi fait sa résidence. Les Indiens *Panamakaw*

(1) *Edward's West Indies*, vol. V, pag. 210. (Appendix.)

habitent près de cette même rivière, à soixante milles environ de son embouchure.

En 1823, la population de Guatémala était, suivant M. de Humboldt, de 1600 mille habitants, et sa surface de 16740 lieues carrées.

Anciens habitants du Guatémala. Les indiens *Toltécans* ayant trouvé le Mexique occupé par les Chéchiméchas à leur arrivée dans le pays, se dirigèrent, sous la conduite de leur cinquième chef ou roi, nommé Nimaquiché, vers le Guatémala, et s'arrêtèrent sur les bords d'un grand lac (celui d'Atitan), où ils fondèrent une ville qu'ils appelèrent *Quiché*, en l'honneur de leur roi qui était mort pendant le voyage (1).

Nimaquiché était accompagné de ses trois frères, avec lesquels il convint de partager le pays. L'un reçut les provinces de Quélènes et de Chapanécos; l'autre, celles de Tézulutlan ou Vérapaz; le troisième devait être le chef des Mames et des Pocomanes, et Nimaquiché celui des Quichés, des Kachiquels et des Zutugiles. Toutefois ce dernier étant mort, fut remplacé par son fils Acxopil qui se trouvait à la tête de sa nation, à l'arrivée des Toltécans dans le Quiché, et qui fut le premier roi d'Utatlan.

Sous le règne de ce prince, la monarchie arriva au plus haut degré de splendeur. Jaloux du bonheur de ses peuples, et voulant aussi se décharger du fardeau de l'administration, il nomma treize capitaines ou gouverneurs pour régir les différentes provinces de l'empire. Dans sa vieillesse, Acxopil divisa ses états en trois royaumes, savoir : le Quiché, le Kachiquel et le Zutugil. Il se réserva le premier, et donna le second à son fils aîné *Jiutemal*, et le troisième à son plus jeune fils *Acxiquat*.

On compte dix-sept empereurs Toltécans qui régnèrent à Utatlan, capitale du Quiché, savoir :

1°. Acxopil,
2°. Jiutémal,
3°. Hunahpu,
4°. Balam-Kiché,
5°. Balam-Acan,
6°. Maucotah,
7°. Iquibalam,
8°. Kicab I,
9°. Cacubraxéchein,
10°. Kicab II,
11°. Iximché,
12°. Kicab III,
13°. Kicab IV,
14°. Kicab-Tanub,
15°. Técum-Umam,
16°. Chignaviucélul,
17°. Séquéchul ou Sèquéchil.

(1) Dans le langage quiché, *nima* signifie *grand;* conséquemment némaquiché veut dire grand-roi.

Avant de monter sur le trône de son père, Jiutémal avait été roi des Kachiquels. Ce fut Hunahpu qui découvrit l'usage du cacao et du coton. Il ne se passa aucun événement remarquable sous le règne des successeurs de ce prince jusqu'à celui de Técum-Umam, qui occupait le trône à l'arrivée des Espagnols.

Vers l'année 1500, et sous le règne de Ahuitzotl, huitième roi du Mexique, le général Mexicain Tliltototl ayant terminé la guerre contre Szquixochitlan, porta ses armes victorieuses jusqu'au Quahtémallan ou Guatémala, à plus de neuf cents milles S. E. de Mexico. Les historiens s'accordent à dire qu'il se couvrit de gloire dans cette campagne; mais aucun ne rapporte les hauts faits de ce général célèbre; et l'on ignore même si cette immense contrée resta assujétie à la couronne du Mexique (1).

En 1505, les Mexicains ayant eu une moisson abondante, recommencèrent la guerre contre les Guatémalais, qui avaient, dit-on, commis des actes d'hostilités contre des nations tributaires des premiers (2).

Géants. L'historien Juarros paraît croire que le Guatémala était autrefois habité par des géants. « Un auteur véridique, dit-il, affirme que, vers la fin du 17e. siècle, on trouva des squelettes, à la *Hacienda del Penol,* dans la province de Chiquimula, dont les os des jambes avaient jusqu'à 46 pouces de longueur; ceux des autres membres étaient de la même proportion. Il ajoute que, vers l'année 1695, don *Thomas Delgado*, et don *Christoval de Salazar* essayèrent d'en transporter à Guatémala; mais qu'ils tombèrent en pièces (3). Il a été aussi découvert des ossements humains de dimension gigantesque dans la vallée de Pétapa, et Fuentès rapporte que *Don Payo de Rivera* en emporta une dent de la grosseur de deux poings d'hommes (4).

Maladies. En 1558, une maladie épidémique, accompagnée d'un violent saignement au nez, enleva un grand nombre d'habitants de la ville de Guatémala.

(1) Clavigéro, lib. IV, sect. XXVI.

(2) *Idem*, lib. V, sect. VII.

(3) Fuentès, tom. I, lib. IV, cap. 11. — Juarros, part. II, cap. 25.

(4) Fuentès, tom. I, lib. IX, cap. 1.

En 1601, une peste affreuse y exerça de terribles ravages; ceux qui en étaient atteints ne survivaient que trois jours.

En 1686, une autre épidémie emporta, en moins de trois mois, le dixième de la population. Elle se communiqua ensuite aux villages voisins, et de là aux plus éloignés, et attaquait particulièrement les hommes les plus robustes.

En 1774, la nouvelle ville de Guatémala fut désolée par une fièvre pestilentielle; et six ans après, la petite vérole fit périr un grand nombre d'habitants.

Antiquités. Vers le milieu du 18e. siècle, les Espagnols découvrirent dans un désert les ruines d'une grande ville, qui couvrait un espace de six lieues, et à laquelle ils donnèrent le nom de *Palenque* ou de *Culhuacan.* Elle renferme des temples, des palais, des idoles et des caractères hiéroglyphiques qui ressemblent tellement à ceux d'Egypte, qu'on serait porté à croire, dit Juarros, qu'elle a pu être fondée par une colonie égyptienne.

On a porté le même jugement sur les ruines de *Tulha*, qu'on voit encore près du village de Deosingo, dans le même district.

Les ruines de la *ville Palencienne*, appelées *Casas de Piédras* ou *maisons de pierre*, sont situées à quinze milles de Palenque, dans le district de Carmen, province de Chiapa. Ces maisons sont au nombre de quatorze. On y distingue encore des vestiges de quelques appartements. Ces ruines s'étendent l'espace de sept à huit lieues en longueur, sur une demi-lieue de largeur, et se terminent à la rivière *Micol*, affluent de la Tulya, qui serpente autour des montagnes où elles sont situées.

Grand cirque de Copan. Suivant l'historien Francisco de Fuentès, ce cirque était encore entier de son temps, vers l'an 1700. C'était un espace circulaire entouré de pyramides d'environ trois toises de hauteur, et parfaitement construites. A leurs bases se trouvaient des statues d'hommes et de femmes d'un beau travail, et qui portaient le costume castillan. Ces statues avaient conservé leur couleur primitive. Dans le centre de l'arène, s'élevait l'autel des sacrifices auquel on arrivait par des marches.

La caverne de Mixco, qui est située dans la vallée de Xilotépèque, près de l'emplacement de l'ancien village de Mixco, est un autre monument d'antiquité du Guatémala. De l'entrée, qui a environ une toise et demie en tous sens, on descend

par un escalier de trente-six marches, chacune d'un seul morceau, dans une salle de trente toises carrées. De cette dernière il y a encore un escalier pour descendre plus bas; mais le terrain en est si mouvant qu'on craint de pénétrer bien avant. A la dix-huitième marche on rencontre un passage qu'on a exploré l'espace d'environ cent quarante pieds (1).

La célèbre caverne de *Peñol*, dans la province de Chiquimula, mérite aussi de fixer l'attention. Suivant les traditions du pays, elle s'étendrait sous les montagnes voisines du village de *Mataquescuinta*, jusqu'au Rio de los Esclavos, l'espace de onze lieues environ. Mais, jusqu'ici, on n'a pu y pénétrer que sur une longueur de trois quarts de lieue, parce que les torches sont éteintes à cette distance par le gaz qui en émane.

Chancellerie royale de Guatémala. Ce royaume fut gouverné par Alvarado et ses lieutenants depuis 1524, époque de sa conquête jusqu'en 1541, que ce général mourut. Il y commanda, pendant les quatre premières années, au nom de Cortez, et les autres en celui de l'empereur Charles V, qui lui expédia une commission, à cet effet, le 18 décembre 1527, en lui conférant le titre de gouverneur et de capitaine-général.

Le 9 septembre 1541, *l'ayuntamiento*, ou conseil municipal, chargea la veuve d'Alvarado de l'administration, en attendant que le roi nommât un autre gouverneur pour le remplacer; mais deux jours après, elle perdit la vie par le tremblement de terre qui détruisit la vieille ville. Le 17 suivant, l'autorité fut confiée par le conseil à l'évêque *Francisco Marroquin*, et au licencié *Francisco de la Cuéva*.

Le 17 mai 1542, le licencié *Alonzo de Maldonado*, *oidor* ou juge de Mexico, fut envoyé au Guatémala, par le vice-roi, en qualité de gouverneur *ad interim*. La même année le roi d'Espagne lui confirma le rang de juge, et de premier président des confins du Guatémala et du Nicaragua; et lui donna pour collègues les licenciés *Diégo de Herréra*, *Pédro Ramirez de Quinones* et *Juan Rogel*, principaux

(1) Juarros, part. II, cap. 46.

Description of the ruins of an ancient city, discovered near Palenque, etc. By Dr. Paul Félix Cabrera of the city of New-Guatemala, in-4°. with plates; London, 1822.

oidors de l'*audiencia*. Cette dernière fut créée par un décret royal du 20 novembre 1542, et se composait de quatre juges dont l'un devait être président. Un autre décret du 13 septembre 1543, lui assigne la ville de *Valladolid de Comayagua* pour sa résidence; mais celle-ci étant trop éloignée de Guatémala, de Chiapa et de Soconusco, le siége de l'audiencia fut transféré à *Gracias à Dios*, le 16 mai 1544. Ce tribunal fut ensuite successivement placé à Guatémala, à Panama, et de nouveau dans la première de ces villes, le 5 janvier 1570.

Par une ordonnance de Philippe II, cette audience fut érigée en une cour prétoriale indépendante du vice-roi du Mexique. Elle se composait d'un président, qui était le gouverneur-capitaine-général, de cinq juges de droit criminel, d'un fiscal et d'un *Alguasil* en chef. En 1776, le roi la forma d'un régent, de cinq oidors, d'un fiscal pour les causes civiles, et d'un autre pour les criminelles. En 1788 (21 avril), il en réduisit le nombre des membres à un régent, à quatre oidors et à un fiscal civil; mais en 1799, le fiscal criminel fut rétabli.

Le président et les oidors ne furent d'abord distingués par aucun costume particulier. En 1546, le roi leur assigna celui des alcades de sa maison; en 1559, il leur permit de porter l'habit de docteur; et, en 1581, il leur donna des robes.

Ayuntamiento ou *conseil municipal de la ville de Guatémala*. Philippe II conféra, en 1556, à cette autorité le titre de *muy noble ayuntamiento*; et, par un acte de Philippe III, du 12 septembre 1600, il fut permis aux habitants de la ville de se faire précéder de porte-masses dans toutes les cérémonies publiques.

Par des ordonnances rendues le 9 juillet 1564, le 21 avril 1587 et le 3 avril 1596, les membres de ce corps furent constitués en *fiel executors* ou *vérificateurs des poids et mesures;* fonctions qu'ils exerçaient alternativement.

Par d'autres ordonnances des 18 juillet 1559, 6 novembre 1604, 6 novembre 1606, 7 juillet 1607, 23 mai 1673 et 10 décembre 1687, les alcades ordinaires de cette capitale furent nommés corrégidors de la vallée de Guatémala. Ce qui leur attribuait l'administration de la justice dans les soixante-dix-sept villages qu'elle renfermait.

Le grand costume des membres de ce corps était un habit violet foncé, galonné en or, et un gilet de la même couleur.

Établissements publics. — *Université.* L'évêque Marroquin légua à la ville les fonds nécessaires à un collége, dans lequel les fils de douze des citoyens les plus recommandables seraient instruits dans la philosophie et la théologie. Ce collége se nomma d'abord *Saint-Thomas*, et les cours y commencèrent en 1620. Philippe IV l'érigea en université, et lui conféra le droit de donner des diplômes, faculté qu'elle exerça, pour la première fois, en 1625. *Pédro Crespo Suarez*, directeur des postes, laissa en mourant à la ville (en 1646) une somme de 20,000 dollars, pour fonder des chaires de droit, de médecine et de philosophie dans l'université, lorsqu'elle serait établie.

Le 5 janvier 1676, le suprême conseil des Indes recommanda, par un décret, la formation du collége de *Saint-Thomas-d'Aquin de Guatémala;* et, le 6 décembre 1678, le président, les oidors et le fiscal procédèrent à l'élection des professeurs de théologie, de théologie morale, de philosophie, de droit canon, de droit civil, des instituts de Justinien, de médecine et de langue kachiquelle.

Le 6 juin 1680, sa majesté ordonna de rédiger des règlements pour la nouvelle université; ces règlements furent exécutés peu après et soumis au conseil des Indes, qui les revêtit de sa sanction le 26 février 1686. Le 18 juin de l'année suivante, les statuts de cette université furent confirmés par le pape Innocent XI, qui lui accorda les mêmes priviléges qu'à celles de Mexico et de Lima. Elle renfermait alors douze chaires et une bibliothèque. Le conseil du recteur se composait de cinquante docteurs.

Les cours eurent lieu suivant l'ancienne méthode scolastique jusqu'en 1778, époque à laquelle on commença à y professer la physique. En 1789, il s'y fit, pour la première fois, des examens d'anatomie; en 1792, il y en eut de géométrie; et, en 1798, de chirurgie.

En 1793, la faculté de médecine fut établie avec autorisation du roi.

Il existe actuellement à Guatémala trois écoles gratuites, et deux classes de grammaire latine.

La *Société Économique Royale* fut fondée en 1795, et confirmée par un décret du 21 octobre de la même année. Elle avait pour but d'introduire dans le pays les rouets à filer, les métiers pour fabriquer la mousseline et la gaze, la culture du cacao et du coton, etc. Dans ce dessein la so-

ciété établit, en 1797, une école de dessin, où trente-sept jeunes gens étaient instruits dans cet art sans rétribution; l'année d'après elle ouvrit un cours de mathématiques qui commença le 7 janvier; et, le 27 janvier 1800, elle forma une académie modèle. Toutefois, cette institution qui avait reçu l'entière approbation de S. M., le 15 juillet 1799, fut abrogée par une ordonnance royale du 14 juillet de l'année suivante.

Une *chambre des comptes*, composée du grand-juge, de cinq autres officiers et d'un secrétaire, fut créée au mois de février 1771.

Le *tribunal du consulat* fut installé dans la ville de Guatémala, le 30 avril 1794, en vertu d'ordres royaux, signés le 11 décembre 1793, et qui lui prescrivirent de prendre pour base de ses décisions les ordonnances de Bilbao, dans tous les cas non prévus par ces décrets.

Une *direction des revenus provenant de l'impôt perçu sur le tabac* fut instituée en 1767, époque à laquelle le gouvernement s'attribua le monopole du commerce de cet article. Elle se composait d'un directeur-général, d'un régisseur, d'un trésorier et de plusieurs autres employés.

Administration générale des contributions. En vertu d'instructions royales, du 20 février 1762, les revenus qui avaient été affermés jusqu'alors par l'*ayuntamiento*, furent prélevés pour le compte du gouvernement de S. M. par des officiers nommés à cet effet, savoir : un administrateur général, un régisseur, deux vérificateurs, un alcade et plusieurs employés subalternes.

Monnaie royale. En 1731, on construisit un hôtel royal des monnaies, qui coûta 19,000 dollars. On y frappa, pour la première fois, en 1733, cinq doublons à l'effigie du roi, avec cette légende : *Philippus V, Dei gratiâ Hispaniarum et Indiarum Rex*, d'un côté; et de l'autre, les armes d'Espagne, avec cette devise : *Initium sapientiæ est timor Dei.*

Mœurs, coutumes, lois, etc. des Indiens du Guatémala. Les anciens nobles portaient des vêtements de coton blancs, peints ou tachetés de différentes couleurs. Les Indiens civilisés sont habillés d'une robe qui leur pend des épaules jusqu'aux genoux, et d'une espèce de jupon qui s'adapte à la ceinture et tombe jusqu'à la cheville du pied. Ils tressent leurs cheveux, et les attachent avec des rubans de différentes

couleurs, et portent des ornements aux oreilles et à la lèvre inférieure.

Les *Mazaguales*, dont les lois proscrivent l'usage du coton, y substituent une sorte d'étoffe faite de *pita*, ou de fibres d'une plante dont ils fabriquent du fil. Leur costume se compose d'une chemise longue dont le devant et le derrière sont attachés ensemble entre les jambes, d'une ceinture et d'un bonnet de même étoffe. Dans les régions où le climat est le plus chaud, les naturels vont en général nus, ne portant qu'une *maztlate* ou petit morceau d'étoffe autour du milieu du corps, et qui leur passe entre les jambes. Celle des chefs est de coton blanc, et celle du peuple d'écorce. Ils s'enveloppent la tête de bandelettes de coton blanc dans lesquelles ils ajustent des plumes rouges. Les nobles et les chefs les portent vertes. Leur chevelure retombe sur les épaules; ils ont le nez et la lèvre inférieure ornés d'anneaux; leurs armes consistent en arcs et en flèches, et ils portent un carquois en sautoir.

Clavigéro (lib. III.) dit qu'à Guatémala et dans d'autres pays voisins, la naissance des enfants était célébrée avec beaucoup de cérémonies superstitieuses. Aussitôt que l'enfant était né, on sacrifiait un dindon. Le nouveau-né était baigné dans quelque fontaine ou rivière, où l'on fesait des offrandes de copal et des sacrifices de perroquets. Le cordon ombilical était coupé, sur un épi de maïs, avec un couteau neuf qu'on jetait aussitôt après dans la rivière. On semait ensuite les grains de cet épi et on le cultivait avec le plus grand soin, comme une chose sacrée. Ce qu'on en recueillait était divisé en trois parts : l'une d'elles était donnée au devin ; une autre servait pour faire de la bouillie à l'enfant ; et la troisième était conservée jusqu'à ce que ce même enfant fût assez grand pour pouvoir la semer.

On fesait de grandes réjouissances quand il commençait à marcher, et on célébrait, pendant sept ans, l'anniversaire de sa naissance.

Les femmes allaitent leurs enfants jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur troisième année, et les portent suspendus sur le dos. Elles leur enseignent à garder le plus profond silence. Elles font un fréquent usage de bains, et préfèrent pour cela les sources chaudes. Les mères exercent la plus stricte surveillance sur leurs filles jusqu'à leur mariage. Ces Indiens couchent sur la dure, la tête couverte et les pieds nus. Ils

aiment la chaleur; toutes leurs cabanes ont chacune une cheminée. Le maïs forme leur nourriture, quelquefois cependant ils mangent du gibier. Ils prennent leurs repas assis à terre. Les Espagnols leur inspirent une grande confiance; mais ils se défient des nègres.

Les Indiens les plus riches n'ont aujourd'hui qu'une seule maison, encore est-elle peu commode; et l'on serait tenté de révoquer en doute l'existence de villes aussi bien bâties et fortifiées que l'étaient autrefois celles du Guatémala, si l'on ne voyait encore les ruines du grand palais et de la ville d'Utatlan, de celles de Tépanguatémala et de Mixco; des forteresses de Parraxquin, de Socoleo, d'Uspantan, de Chalcitan et autres, du grand cirque de Copan, du souterrain de Tibulea et d'autres monuments.

Langues. Juarros remarque que le Guatémala est le pays du Nouveau-Monde où il y a le plus grand nombre de dialectes différents. On en compte vingt-six qui lui sont particuliers. Le *Quiché* est la langue primitive de la province de Suchiltépèques; le *Chorti*, de celle de Chiquimula; et le *Sinca* de celle d'Escuintla. On parle le *Zutugil* et le *Kachiquel* dans le district d'Attian, et. dans celui de Quezalténango, le quiché, l'espagnol et le *Mam*. Ce dernier est le langage primitif de la contrée de Soconusco; mais on y parle généralement l'espagnol.

La langue *Pipile*, qui est un dialecte corrompu du mexicain, est en usage le long des côtes de la mer du Sud depuis la province d'Escuintla jusqu'à celle de San-Salvador. Elle y fut introduite par des Mexicains venus du S.-E., dont la prononciation enfantine leur fit donner le nom de *Pipiles*, mot qui signifie enfant dans le langage mexicain. Les Pipils furent envoyés dans le Guatémala par l'empereur Ahuitzolt sous prétexte d'y faire le commerce, mais dans l'intention de s'en faire un appui pour subjuguer ce royaume.

Lois. Les lois de ce peuple, dont un grand nombre sont justes et sages, prouvent son ancienne civilisation.

Le fils aîné du roi était l'héritier présomptif du trône. Le second fils succédait à son frère aîné, et portait le titre d'*élu*. Les fils du premier s'appelaient capitaines aînés, et ceux du second capitaines cadets.

Le conseil suprême du roi de Quiché se composait de vingt-quatre grands, avec lesquels le roi délibérait sur toutes les affaires politiques et militaires.

Les principales villes du royaume étaient gouvernées par des lieutenants du roi qui avaient aussi leurs conseils.

Le roi pouvait être mis en accusation, et s'il était convaincu de cruauté ou de tyrannie, les *Ahaguacs* le déposaient, et donnaient le trône à son héritier. On confisquait tous ses biens, et quelquefois même, disent plusieurs historiens, on lui tranchait la tête.

Si la reine commettait adultère avec un noble, on l'étranglait ainsi que son complice; mais, si, oubliant sa dignité, elle entretenait un commerce criminel avec un homme du peuple, on les précipitait tous deux du haut d'un rocher très-élevé.

Lorsque les Ahaguacs mettaient quelque obstacle à la perception des tributs, ou excitaient quelque rébellion, ils étaient condamnés à mort, et tous les membres de leur famille vendus comme esclaves.

Tout individu convaincu de crime contre le roi ou les libertés de son pays, ou d'avoir ôté la vie à son semblable, était puni de mort, ses biens étaient séquestrés et ses parents vendus comme esclaves.

Les voleurs étaient condamnés à l'amende pour la première et la seconde offense; et à mort pour la troisième, à moins que le *calpul* n'obtînt leur grâce; mais s'ils récidivaient pour la quatrième fois, on les jetait du haut d'un rocher. On punissait aussi de mort le rapt, le crime d'incendie, le vol de choses sacrées, et la profanation des temples. Si le coupable niait le fait, on le dépouillait de ses vêtements, on le suspendait par les pouces, on lui appliquait une rude flagellation, et on le fesait passer au travers d'une épaisse fumée (1).

Enrico Martinez prétend (2) que le Guatémala était assujéti à l'empire du Mexique, avant d'avoir été conquis par les Espagnols. On est cependant fondé à croire que ce royaume avait conservé son indépendance; car le huitième roi du Mexique, après avoir fait de vains efforts pour le réduire, envoya une ambassade spéciale aux chefs Totlécans pour leur proposer une alliance entre les deux royaumes. Toutefois le roi d'Utatlan refusa de leur donner audience, disant qu'il ne

---

(1) Voyez à ce sujet Torquémada, tom. II, lib. XII, cap. 8, 9, 10, 11, 12 et 13. — Juarros, part. II, cap. 4 et 5.

(2) Deuxième traité, chap. 22.



comprenait pas leur langage. Ces propositions furent aussi rejetées par les cours de Guatémala et de Zutugilès, et l'ambassade étant retournée à la ville d'Utatlan, le roi de Quiché leur ordonna d'en sortir le lendemain, et de quitter ses États dans vingt jours.

Acosta (1) dit que les habitants de toutes les provinces et villes conquises par les Mexicains, furent obligés d'apprendre le langage de ces derniers, et comme ce langage n'y était pas d'un usage général, surtout dans les États des rois d'Utatlan, on peut en conclure que ce royaume ne fut jamais assujéti à l'empire du Mexique.

L'histoire de Bernal Diaz (cap. 172) fournit une autre preuve à l'appui de cette opinion. Il rapporte qu'à l'époque de la conquête du Guatémala, il n'existait pas de route entre le Mexique et la province de Chiapa, et que les Espagnols furent obligés de se diriger au moyen de la boussole. Herréra nous apprend (déc. III, lib. 3, cap. 17) que ce fut Pédro de Alvarado qui entreprit d'ouvrir une route dans les provinces de Soconusco et de Guatémala.

Le gouvernement du Guatémala réside dans l'audience royale, dont le président est gouverneur et capitaine-général du royaume. La direction des affaires ecclésiastiques appartient à l'archevêque de Guatémala et à trois évêques suffragants; l'on en excepte toutefois celles du petit district du Péten qui sont administrées par l'évêque de Yucatan.

Le royaume est divisé en quatre évêchés, savoir : celui de Guatémala, qui, en qualité d'évêché métropolitain, s'étend sur tout le royaume; mais dont le diocèse, proprement dit, comprend une étendue de deux cent quatorze lieues de longueur, depuis les plaines de Motocinta, village le plus occidental du diocèse jusqu'aux limites de la cure de Conchagua, la plus orientale, et cent seize lieues de largeur depuis le golfe Frais au nord jusqu'aux côtes du grand Océan au sud. Ce diocèse renferme cent huit cures, et vingt-trois autres, dont seize gérées par des dominicains, quatre par des franciscains, et trois par des religieux de l'ordre de Notre-Dame de Miséricorde, quatre cent vingt-quatre églises paroissiales, et cinq cent trente-neuf mille sept cent soixante-cinq habitants. Cet archevêché fut érigé par le pape Paul III,

(1) Lib. VII, cap. 28.

le 18 décembre 1534, et, depuis cette époque jusqu'à nos jours, le siége en a été occupé par sept archevêques et seize évêques. Le second évêché est celui de *Léon*, qui comprend dans son diocèse l'intendance de Nicaragua et le gouvernement de Costa-Rica, trente-neuf cures, trois établissements pour la conversion des infidèles, quatre-vingt-huit paroisses, et cent trente-un mille neuf cent trente-deux habitants. Le siége en a été occupé par trente-sept évêques. Le troisième, celui de *Ciudad-Réal*, s'étend aux trois divisions de l'intendance de Chiapa, et renferme trente-huit cures, cent-deux paroisses, et soixante-neuf mille deux cent cinquante-trois habitants. L'évêché de *Comayagua* se compose de l'intendance de Honduras, et compte trente-cinq cures, un établissement pour la conversion des infidèles, cent quarante-cinq paroisses, et quatre-vingt-huit mille cent quarante-trois habitants (1).

---

(1) Le nom de *Ladinos*, que l'on trouvera plusieurs fois dans les pages suivantes, désigne les Indiens qui ont embrassé le christianisme, pour les distinguer de ceux qui professent encore le paganisme.

TABLEAU *des provinces, districts, etc., du royaume de Guatémala, avec le nombre de cités, de villes et de villages qu'ils renferment, et leur population respective, lors du dénombrement fait, par ordre du gouvernement, en 1778.*

PROVINCES, DISTRICTS ET CHATEAUX.	NOMBRE			
	de Cités.	de Villes	de Villages.	d'Habitants.
Guatémala, capitale du royaume.	»	»	»	23,434 (1)
Province de Sacatépèques......	1	2	48	50,786
—— de Chimalténango....	»	1	21	40,082
—— de Solola...........	»	»	31	27,953
—— de Quézalténango.....	»	»	25	28,563
—— de Totonicapan.......	»	»	48	51,272
—— de Chiquimula.......	»	»	30	52,423
—— de Vérapaz.........	1	»	14	49,583
—— d'Escuintla.........	»	1	33	24,978
—— de Zonzonate........	»	1	21	29,248
—— de Suchiltépèques....	»	»	19	17,535
—— de San-Salvador......	2	4	121	117,436
—— de Léon............	3	4	28	68,929
District de Matagalpa.........	»	»	12	19,955
—— de Réaléjo..........	»	1	3	6,209
—— de Subtiava..........	»	»	5	8,850
—— de Nicoya...........	»	»	1	2,983
Province de Ciudad-Réal......	1	1	56	40,277
—— de Soconusco........	»	»	20	9,078
—— de Tuxtla..........	»	»	33	19,898
—— de Comayagua.......	3	1	94	56,275
—— de Tégueigalpa.......	»	2	23	31,455
—— de Costa-Rica.......	1	3	10	24,536
District de Péten............	»	»	9	2,555
Châteaux de San-Juan, de San-Félipe et d'Omoa.........	»	»	»	1,046
	12	21	705	805,339 (2)

(1) D'après le dénombrement de 1795.

(2) Compendio de la Historia de Guatémala etc., tom. I, pag. 91.

Description des provinces d'après D. Juarros. La province de *Sacatépèques*, la plus orientale des provinces de l'intérieur, est située entre les 14 et 15° de latitude, et les 286° et 287° de long. O., et bornée à l'O. par celle de Chimalténango; au N. et à l'E. par celle de Chiquimula, et au S. par celle d'Escuintla.

Les villes et villages sont :

1°. La cité de *Guatémala*, capitale du royaume, fut fondée en 1524, par Pédro de Alvarado, qui la plaça sous la protection de l'apôtre Saint-Jacques. C'est pour cette raison qu'on l'a appelée généralement la ville de *Santiago de los Caballeros de Guatémala.* Sainte Cécile est aussi regardée comme la patronne de cette ville, parce que les Kachiquels, qui s'étaient révoltés en 1526, furent vaincus le jour de sa fête. On commença à bâtir à Almolonga, la ville de *Ciudad-Viéjà*, le 22 novembre 1527. En 1532, Charles V accorda des armes au *Cabildo* ou conseil de justice et de gouvernement. En 1542, on établit une autre ville à environ une lieue N. E. de Ciudad-Viéja, dans la vallée de Tuerto ou Panchoi; mais les Indiens, au nombre de 2,000, restèrent dans l'ancienne, ainsi que quelques Espagnols et *Ladinos.* La ville Neuve fut en grande partie détruite dix ou douze fois, de 1773 à 1776, par suite de l'éruption des deux volcans entre lesquels elle était située, et ce fut cette dernière année qu'on en alla bâtir une troisième dans la plaine de la Vierge, à neuf lieues de l'ancienne. *Nuéva Guatémala de la Asuncion* devint alors la métropole du royaume. Elle est située par lat. N. 14° 40′, à cent trente lieues de Ciudad-Réal de Chiapa, à cent quarante-quatre de Comayagua, à cent quatre-vingt-trois de Léon, à quatre cents de Mexico, à cent quatre-vingt-quinze de la Trinité, dans la Nouvelle-Espagne, à quatre-cent quatre-vingts de Terre-Ferme, à quatre-vingt-dix de la mer Atlantique et à vingt-six de la mer Pacifique.

En 1542, l'audience royale ou chancellerie y fut installée. Elle se composait d'un président, d'un régent, de quatre juges, de deux fiscaux, d'un alguasil, d'un chancelier, de deux secrétaires et d'autres officiers. En 1566, Philippe II lui conféra le titre de *mui noble y mui leal ciudad*, ou très-noble et très-loyale ville.

L'évêché de Guatémala, fondé par Paul III, en 1534 (1),

---

(1) *Erectio sive instructio ecclesiæ cathedralis sancti Jacobi*

fut érigé en métropole par Benoît XIV, en 1742, à la demande de Philippe V, roi d'Espagne. Les suffragants sont les évêchés de Nicaragua, de Chiapa et de Comayagua. La population de Guatémala s'élève à 40,000 habitants.

2°. *Guatémala Antigua*, autrefois la capitale du royaume, est actuellement le chef-lieu de la province de Sacatépèques, et la résidence de l'alcade-major. Elle reçut les priviléges de ville, par un décret royal du 4 août 1786. Ellé renferme trois églises, trois *hospicios* ou maisons religieuses, et 7 à 8,000 habitants, la plupart *Ladinos*.

3°. *San Juan Sacatépèques*, village le plus peuplé de la province, renferme plus de 5,000 Indiens, 75 Espagnols et 336 *Ladinos*.

4°. *Villa Nuéva de Pétapa*, village de *Ladinos*, situé dans une charmante plaine, à quatre lieues de Guatémala ; à une lieue de là il s'en trouve un autre du même nom, et un troisième, appelé San Miguel, qui renferme 1,000 Indiens.

5°. *San Juan Amatitan*, village situé près du lac du même nom, habité principalement par des *Ladinos*. Il y a aussi 200 Indiens.

6°. *Santo-Domingo Mixco*, autre village situé sur la pente d'une montagne.

7°. *Santa Catalina Pinula*, village bâti au pied des montagnes de Canales, à deux lieues S.-E. de Guatémala. Pop. 851 Indiens, 567 *Ladinos* et 82 Espagnols.

8°. *Nuestra Sénora de la Asuncion Jocoténango*, village contigu à celui du vieux Guatémala, renfermait autrefois 4,000 Indiens.

9°. *La Hermita de N. Sénora de la Asuncion*, dans la vallée de las Vacas, a été établi en 1620. Son église fut achevée en 1723.

10°. *Nuestra Sénora de Guadalupe*, village de Ladinos, établi pour pourvoir à l'approvisionnement de la ville de Guatémala. L'église en fut consacrée le 12 décembre 1803.

La province de Sacatépèques compte douze cures, et 42,786 habitants, non compris ceux des deux villes de Guatémala.

La province de *Chimalténango* est située entre les 14° 38′ et 15° 10′ de lat. N. Elle a vingt lieues de longueur sur autant

---

civitatis Guacthemalensis; Romæ, 1534. Rémésal, lib. III, cap. 12, 13 et 14.

de largeur, et est bornée à l'O. par la province de Solola; au N. par celle de Chiquimula; au S. par celle de d'Escuintla, et à l'E. par celle de Sacatépèques. Cette province, ainsi que celle de Sacatépèques, était formée de la vallée de Guatémala ou de Pasuya, qui, lors de l'arrivée des Espagnols, était habitée par la puissante nation des Kachiquèles. Cette vallée en renferme neuf autres plus petites.

1°. *Santa Ana Chimalténango*, capitale, située à onze lieues de Guatémala, dans une charmante vallée, d'où les eaux coulent d'un côté dans l'Atlantique, et de l'autre dans la mer Pacifique.

2°. *Tecpanguatémala*, ou maison royale de Guatémala, nom qui lui fut donné par les Mexicains, était autrefois le séjour des rois Kachiquèles. Pop. 3,000 hab.

3°. *Patzum*, ville habitée par 5,000 Kachiquèles.

4°. *San Juan Comalapam*. Population de 7 à 8 mille Indiens.

5°. *Patzizia*, pop. 5,000 habitants.

6°. *S. Andrès Itzapa*, pop. 1,400 hab.

7°. *San-Martin Xilotépèque*, ville située dans la vallée de Chimalténango, renferme une pop. de 4,000 Indiens, et quelques Espagnols et *Ladinos*.

La population de la province s'élève à 40,082 Espagnols, *Ladinos* et Indiens. Il y a vingt-un villages et dix cures.

La province de *Solola* ou d'*Atitan*, est située entre les 14° 25′ et 15° 10′ de lat. N., et les 285° et 286° de long. O. Elle est bornée à l'O. par la province de Quézalténango, au N. par celles de Totonicapan et de Véra Paz, à l'E. par celle de Chimalténango, et au S. par celles de Suchitépèques et d'Escuintla.

1°. *Nuestra Sénora de la Asuncion de Solola* ou *Tecpanatitlan*, située sur un terrain élevé, à vingt-huit lieues de Guatémala, était autrefois la résidence de la branche cadette de la famille royale des Kachiquèles. Pop. 5,000 Indiens.

On voit encore, près du bourg de *Santa Cruz del Quiche*, les ruines de la grande cité d'*Utatlan* (1), qui était défendue par deux ouvrages de fortification en pyramide, dont l'un, à cinq étages, avait deux cent trente pieds de long sur cent quatre-vingt-huit de face.

Le palais royal, ou grand *alcazar* de cette ville, bâti en

(1) *D. Fran. de Fuentès* a publié une description de cette ville.

pierre, avait sept cent vingt-huit pas géométriques de longueur et trois cent soixante-seize de front. Selon *Torquémada*, il ne le cédait ni au palais de Montézuma à Mexico, ni à celui des Incas de Cuzco.

Santiago Atitan, chef-lieu du district du même nom, à vingt-huit lieues de Guatémala, était autrefois la résidence des rois Zutugiles, seigneurs d'une nation puissante, vaincue par Pédro de Alvarado en 1524. Elle s'élève sur les bords d'un lac, et renferme 2,000 Indiens.

La province de Solola se divise en deux districts, savoir: *Solola* et *Atitan*. Le premier compte quinze villages et six cures, et l'autre seize villages et quatre cures. Population 27,953 hab.

La province de *Quézalténango*, située entre les 15 et 16° de lat. N., et les 284° 20′ et 285° 30′ de long. O., est borné à l'O. par celle de Soconusco, au N. E. par celle de Totonicapan, au S. par celle de Suchiltépèques, et au S. E par celle de Solola.

Quézalténango del Espiritu Santo, est située dans une plaine, entourée de montagnes, à quarante lieues E. S. E. de Guatémala. Cette ville est célèbre par la victoire que don Pedro de Alvarado y remporta sur la nation Quichée. Elle possède trente manufactures de draps et de toiles. Population 6,000 *Ladinos*, 5,536 *Mulatres*, 5,000 Indiens et 464 Espagnols.

La province de Quézalténango renferme vingt-six villages, quatre cures, de 24 à 25,000 Indiens, et de 8 à 9,000 Ladinos et Espagnols.

La province de *Totonicapan* ou de *Guéguéténango*, la plus occidentale des provinces intérieures, est de forme très-irrégulière. Elle a soixante-six lieues dans sa plus grande longueur, sur cinquante de largeur; elle est bornée à l'O. et au S. par la province de Quézalténango, à l'E. et au N. par celle de Chiapa; au N.-E. par celle de Véra-Paz, et au S. par celle de Solola. Elle est située entre les 15°. 12′ et 17°. 20′ de latitude septentrionale et entre les 284°. 20′ et 285°. 30′ de longitude occidentale.

Cette province se divise en deux districts, savoir: celui de Totonicapan, qui en occupe la partie orientale, et celui de Guéguéténango, qui se trouve à l'ouest.

1°. *San Miguel Totonicapan*, capitale de la province et résidence de l'alcade-major, est située à cinq lieues de Quézalténango, à onze de Solola, et à trente-huit de Guatémala.

Cette ville portait autrefois le nom de *Chéméquéna*, qui signifie *sur les eaux chaudes*, parce qu'il existe des sources thermales dans le voisinage; sa population se compose de 454 *Ladinos*, de 578 *Caciques* et de 5,817 *Masegoales*, ou Indiens plébéiens. On compte au nombre de ses habitants plusieurs descendants des Caciques de Tlascala, qui s'y rendirent avec D. Pédro de Alvarado.

2°. *Guéguéténango* renferme une population de 800 Indiens et de 500 *Ladinos*. Elle est située à vingt lieues de Totonicapan, et à cinquante-huit de Guatémala.

3°. *Chiantla*, à une lieue de la précédente, contient 280 Indiens, 400 *Ladinos* et quelques Espagnols.

4°. *Santo-Domingo Sacapulas* est un village situé sur le bord de la grande rivière du même nom, et habité par 1,792 Indiens. Les dominicains commencèrent à y prêcher l'évangile en 1537, et y fondèrent un couvent en 1554.

5°. *Concepcion Guéguéténango*, à vingt lieues de Totonicapan, et à cinquante-huit de Guatémala, renferme 800 Indiens et 500 *Ladinos*.

Le district de Totonicapan compte deux hameaux de *Ladinos*, et sept villages indiens, dont six très-peuplés. Le principal a près de 7,000 habitants; celui de *San-Francisco el alto*, 5,300; *San Christoval*; 3,580; *San-Andres Xecul*, 1,200; *Momosténango*, 5,420; *Santa-Maria Chiquimula*, 6,000. Le district de Guéguéténango renferme quarante-huit villages et huit cures.

Population de la province, 58,200 habitants, savoir: 2,750 *Ladinos* et 55,450 Indiens.

La province de *Chiquimula* est bornée à l'O. par celle de la Vera-Paz, à l'E. par la Comayagua, au S. par celles d'Escuintla, de Sacatépèques et Zonzonate, et au N. par les deux districts de Zacapa ou Acasaguastlan, et Chiquimula.

1°. *Chiquimula de la Sierra*, capitale de la province, située à cinquante lieues de Guatémala, par lat. N. 14° 20′ et 287° 30′ de long. O. Population, 2,000 Indiens, non compris 296 Espagnols et 589 *Ladinos*.

2°. *Santiago Esquipulas*, situé par lat. N. 14°, long. O. 287° 30′. Près de cette ville s'élève le célèbre sanctuaire *del Senor de Esquipulas*, le plus beau temple du royaume. Le crucifix qu'on y voit fut confectionné à Guatémala, en 1595, par Quirio Cataño. Le 15 janvier, jour où cette image fesait



ses miracles, on y trouvait ordinairement rassemblées plus de 80,000 âmes.

La province de Chiquimula compte trente petites villes et villages, douze cures et 52,423 habitants.

Le *Golfo Dulce*, ou lac d'Eau-Douce, dans cette province, fut fortifié, en 1647, par ordre du président D. Diego de Avendano, et une garnison fut établie dans le château de *San Felipe* en 1655. Non loin de l'embouchure du Rio del Golfo, se trouve le bras de mer, nommé *Puerto de Santo Tomas de Castilla*, découvert le 7 mars 1604, par le président D. Alonso Criado de Castilla.

La province de la *Véra-Paz*, baignée par la mer du Nord, est bornée par la province de Yucatan, à l'E. par celle de Chiquimula et le lac Dulce, au S. par les provinces de Totonicapan et de Solola, et à l'O. par celle de Chiapa. Elle a cent vingt milles environ de longueur, soixante-quinze dans sa plus grande largeur, et est entrecoupée de hautes montagnes, d'épaisses forêts et de nombreuses rivières.

1°. La ville impériale de *Santo-Domingo Coban*, capitale de la province, est située sur les bords du Rio-Coban, à quarante milles environ de son embouchure dans le lac Dulce, à six cents milles S.-E. de Mexico, et à cinquante lieues de Guatémala, par latit. N. 286° 30′, long. O. 92° 14′. L'évêque de Véra-Paz y fesait autrefois sa résidence. Population, 12,000 habitants.

2°. La *Nuéva Sévilla*, fondée en 1544, par des Espagnols du Yucatan, dans une plaine à trois lieues de las Bodégas del Golfo, sur le Rio-Polochic, fut dépeuplée en 1549, en vertu d'un décret, daté de deux années auparavant, à cause des maladies pestilentielles qui y régnaient.

Un décret rendu le 24 juin 1698, prescrivit l'établissement d'une garnison dans l'île de *Péten*, dans le lac du même nom. Le gouverneur y réside. C'était autrefois le séjour de *Canek*, roi des Indiens *Itzaex*.

Le district de Péten était autrefois occupé par différentes tribus indiennes, dont il ne reste que 2,555 individus, qui habitent dans sept villages.

La province de Véra-Paz ne renferme qu'une ville, treize villages, trois hameaux et 49,583 habitants.

Le gouvernement ecclésiastique en fut d'abord confié à l'évêque de Guatémala; en 1538, il passa à celui de Chiapa,

et en 1559, on créa un diocèse qui fut réuni à celui de Guatémala, en 1607.

La province d'*Escuintla* est bornée au N. par celles de Solola, de Chimalténango et de Sacatépèques; à l'E. et au N.-E. par celles de Zonzonate et de Chiquimula, au S. par la mer Pacifique, à l'O. par la province de Suchiltépèques. Elle a plus de quatre-vingts lieues de longueur de l'E. à l'O., et trente-neuf de largeur du N. au S. Elle est divisée en deux parties : celle de l'O. s'appelle *Escuintla*, et celle de l'E., *Guazacapan*.

1°. *Nuestra sénora de la Concepcion Escuintla*, située dans la première partie, par lat. N. 14° 15', long. O. 286°, à dix-sept lieues de Guatémala. Pop., 2,000 Indiens, le même nombre de *Ladinos*, et quelques familles espagnoles.

2°. *Masagua*, village à trois lieues de la Concepcion.

3°. *Guazacapan*, ville du district du même nom, sur le bord de la mer. Elle était autrefois la résidence de l'alcade-major du même nom. Pop., 1,720 Indiens, 18 Espagnols, et 346 *Ladinos*.

4°. *Santa Cruz Chiquimulilla*, à deux lieues de la précédente, renferme une population de 6,144 Indiens, de 1,108 *Ladinos*, et plusieurs familles espagnoles.

La province d'Escuintla compte vingt-trois villages Indiens, onze *Ladinos* et 24.978 habitants.

La province de *Zonzonate* (1), située sur la mer Pacifique, est bornée au N. par celles de San Salvador et de Chiquimula, à l'E. par celle de San Salvador, au S. par la mer Pacifique, et à l'O. par la province d'Escuintla. Elle n'a que dix-huit lieues de long de l'E. à l'O., sur treize de large du N. au S.

Les villes et villages sont :

1°. *Villa de la Santissima Trinidad de Zonzonate*, capitale de la province, située sur les bords du Rio-Grande, à quarante-cinq lieues de Guatémala, par lat. 13° 35', et 90° 26' de long. O. Elle renferme une église, quatre couvents, et 441 Espagnols, 2,795 *Ladinos* et 185 Indiens.

2°. *Acajutla*, située à quatre lieues de Zonzonate, est un

(1) Ce mot est une corruption de *zézontlatl*, qui signifie, dans la langue mexicaine, quatre cents sources. Elle fut ainsi appelée du grand nombre de sources du Rio-Grande.

port dans lequel relâchent les navires venant du Pérou. Il fut découvert en 1534, par Pédro de Alvarado. Le gouvernement, voulant encourager la navigation dans la mer du sud, accorda, par un acte du 5 février 1802, l'autorisation de construire une ville près de ce port. Don Juan Batista Irisarry fut chargé d'en activer les travaux.

3°. *Aguachapa*, village très-commerçant, qui renferme une population de 2,500 Indiens, de 1,383 *Mulâtres*, et de 641 Espagnols.

4°. *Izalco*, village de 6,000 habitants.

La province de Zonzonate compte une ville, vingt-un villages, huit cures, et 24,684 habitants.

La province de *Suchiltépèques* confine à l'O. à celle de Soconusco, à l'E. à la province d'Escuintla, au N. à celle de Quézaltenango, et au N.-E. à celle de Solola. Elle s'étend l'espace de trente-deux lieues le long de l'Océan Pacifique, et elle en a vingt-deux de large jusqu'aux montagnes.

1°. *San Bartolomé Mazaténango*, sa capitale, résidence de l'alcade-major, est située par lat. N. 14° 20′, et 285° 20′ de long., à quarante lieues de Guatémala. Population, 2,151 habitants.

2°. *San Lorenzo el Réal*, village situé à la distance d'une lieue de Mazaténango, et célèbre par l'affluence de pèlerins qui s'y rendent pour adorer une image de la Dame de la Candélaria.

3°. *San Antonio Suchiltépèques*, ancienne capitale de la province, réduite aujourd'hui à la condition d'un petit village.

4°. *Cuyoténango*, village moderne.

5°. *Zamayaque*, ville située près des montagnes.

6°. *San Antonio Rétaluleuh;* et 7°. *Santa Catarina Sacatépèques*, sont deux villages très-commerçants, séparés l'un de l'autre par une rue. Le premier renferme 1,577 habitants, et le second 184. Il y a 32 Espagnols et 826 *Ladinos*.

Tous les villages de cette province, au nombre de seize, se trouvent sur une étendue de pays d'environ douze lieues. Population, 15,000 habitants.

La province de *San Salvador*, ou de *Cuscatlan*, nommée dans la langue du pays *Tierra de Preseas*, ou Terre des Richesses ou des Bijoux, est bornée à l'O. par celle de Zonzonate, à l'E. et au N. par celle de Comayagua, au N.-O. par celle de Chiquimula, et au S. par l'Océan Pacifique. Elle a cinquante lieues de long sur trente de large.

Elle est divisée en quatre districts, savoir : 1°. *Santa Anna*, 2°. *San Salvador*, 3°. *San Vicente*, 4°. *San Miguel*.

1°. La ville de *San Salvador*, capitale de la province, est située par lat. N. 13° 36′, et long. O. 288°, à soixante lieues E.-S.-E. de Guatémala. L'empereur Charles V lui accorda les honneurs et le titre de cité, par des lettres-patentes du 27 septembre 1545. Elle renferme trois couvents, qui sont celui des Dominicains, fondé en 1551 ; celui des Franciscains, en 1574, et celui de la Merced, en 1623. Population, 12,059 habitants, dont 10,860 *Ladinos*, 614 Espagnols et 585 Indiens.

2°. *Santa Ana Grande*, capitale du district de Santa Ana, à quarante-cinq lieues de la précédente, est habitée par 338 Espagnols, 3,417 *Ladinos*, et 2,245 Indiens.

3°. La ville de *San Vicente de Austria*, ou *Lorenzana*, fut fondée en 1638, par don Alvaro de Quiñones Osorio, président de l'audience royale : en récompense de ce service, le roi lui accorda le titre de marquis de Lorenzana. Elle s'élève sur la pente d'une montagne, par lat. N. 13°, à soixante-quatorze lieues de Guatémala, entre San Salvador et San Miguel, à quatorze lieues E. de la première, et vingt-trois O. de la seconde. Sa population se compose de 578 familles, dont 218 individus sont Espagnols, et 3,869 *Pardos*.

4°. La ville de *Sacatécoluca*, située au pied du volcan de San Vicente, renferme 209 Espagnols, 3,087 *Mulâtres* et 1,592 Indiens.

5°. *San Miguel* est situé dans le district du même nom, qui s'appelait autrefois *Chaparastique*, à douze lieues de la mer du sud, à trente-sept de San Salvador, et à quatre-vingt-dix-sept de Guatémala, par lat. N. 12° 50′, et long. O. 289°. Elle fut fondée en 1530 par Luiz de Moscoso, par ordre de Pédro de Alvarado, et reçut le titre de ville en 1599. Elle renferme une église, deux couvents, et 5,539 habitants, dont 239 Espagnols et 5,300 *Mulâtres*.

6°. *San Pédro Metapas* ; population, 4,000 habitants, dont 400 Indiens.

7°. Le port de *Jiquilisco*, situé à six lieues E. de la barre du Rio de Lempa, est, dit-on, la célèbre baie de Fonseca, découverte en 1522, par Gil Gonzalez Davila.

8°. *Conchagua*, autre port ou baie, praticable pour les plus gros navires.

9°. *San Juan Chinaméca;* population, 2,400 habitants, la plupart *Ladinos.*

10°. *Estanzuélas,* petit village habité par des *Ladinos* et des mulâtres.

11°. *Apastépèque*, village situé à une lieue de San Vicente.

12°. Les villages d'*Istépèque* et de *Tépétitan*, près desquels on recueille d'excellent tabac.

La province de San Salvador renferme plusieurs vallées, deux cités, quatre villes, cent vingt-un villages, et 137,270 Espagnols et gens de couleur.

On compte dans le district de Santa Ana, six cures, dix-neuf villages, et 11,000 hab.; dans celui de San Salvador, la capitale, cinquante autres villes et villages, onze cures, et 68,660 hab.; San Vicente, une ville, deux villages, et 20,310 habitants; San Miguel, la cité, les villes de *San Alexis* et de *Chapeltique*, quarante villages, sept cures, et 35,000 habitants.

La province de *Nicaragua* est bornée au N. par le Honduras et le Tologalpa; à l'E. par la mer Atlantique; à l'O. par le district de Tégucigalpa; au midi par la province de Costa Rica et la mer Pacifique. Elle a quatre-vingt-cinq lieues de longueur de l'E. à l'O., et soixante-quinze du N. au S.

Léon, capitale du district, de la province et de l'évêché de Nicaragua, est située à huit lieues du lac de Managua, à quatre de la mer du sud, et à cent quatre-vingt-trois de Guatémala, par lat. N. 12° 20', long. O. 291°. Elle fut fondée en 1523, par Francisco Fernandez de Cordova, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le Vieux-Léon. L'église fut érigée en cathédrale par Paul III, en 1531; et le couvent des Franciscains fut fondé par le premier évêque, don Fr. Pédro de Zuniga, en 1579. Le collége Tridentino de San Ramon, le fut par don Fr. Andres de las Navas, vers l'année 1675. On y enseigne la grammaire, la morale, la théologie, la philosophie, la médecine, et le droit civil et ecclésiastique. Le roi d'Espagne, par un décret du 18 août 1806, accorda à ce collége la permission de donner les premiers degrés. La population de Léon est de 7,571 habitants, savoir : 5,740 *Mulâtres*, 1,061 Espagnols, 626 métis, et 144 Indiens.

2°. La ville de *Granada* s'élève sur les bords du lac de Nicaragua, qui a reçu, pour cette raison, le nom de *Laguna de Granada.* Elle fut aussi fondée par Fr. Fernandez de Cordova, en 1523, et est située par lat. N. 11° 30', et long. O.

291° 25', à trente lieues S.-E. de Léon, et à deux cent seize E.-S.-E. de Guatémala. Elle compte 863 Espagnols et créoles, 910 métis, 4,765 *Mulâtres*, et 1,695 Indiens.

3°. La ville de la *Nuéva Ségovia*, située par lat. N. 13°, et par long. O. 291°, à trente lieues au N. de Grenade, fut fondée par Pédrarias Davila. Elle a été pillée plusieurs fois par les Indiens *Moscos*, auxiliaires des pirates anglais. Les cortès de Cadix accordèrent à cette ville, par un décret du 8 décembre 1812, le titre de *mui noble y leal* (très-noble et loyale). Pop. 151 Espagnols, et 453 *Mulâtres*.

4°. *Realéjo*, ou *Cardon*, port situé à neuf lieues de la mer, par le 12° 25' de latitude, et le 290° 40' de long. O., à quatre lieues de la côte de Léon, dans une baie assez grande pour contenir mille gros navires.

5°. *Viejo*, ville située près de Réaléjo, renferme 2,968 habitants, dont 59 Espagnols.

6°. *Nicoya*, ville située près du golfe du même nom, sur la mer Pacifique, par lat. N. 10° 42', et long. O. 292° 25', à deux cent trente lieues de Guatémala.

7°. *Nicaragua*, ville située à douze lieues sud de Granada, et qui donne son nom à la province.

8°. *Masaya*, grand village de 6,000 habitants, dont 83 Espagnols.

La province de Nicaragua renferme cinq districts, savoir: 1°. celui de *Léon*, qui contient les cités de Léon, de Granada et de Nuéva Ségovia; les villes de Nicaragua, d'Estete, d'Acoyapa et de Villa-Nueva, vingt-huit villages, vingt-trois cures, et une population de 68,930 habitants; 2°. *Réaléjo*, qui compte une ville, trois villages, et 6,210 habitants; 3°. *Subtiavà*, cinq villages et trois cures; 4°. *Matagalpa*, douze villages, trois cures, et 20,000 habitants; 5°. *Nicoya*, un village, et 3,000 habitants.

La province de *Chiapa*, ou de *Ciudad-Réal*, la plus occidentale de l'Océan Pacifique, est située entre les 14° 40' et 17° 30' de lat. N., et les 282° et 284° 30' de long. O. Elle est bornée au N. par celle de Tabasco, au N.-E. par le Yucatan, à l'E. par les provinces de Totonicapan, et de Suchiltépèques, au S. par l'Océan Pacifique, et à l'O. par la province d'Oaxaca. Elle a environ 255 milles de longueur de l'E. à l'O. sur 90 à 300 de largeur.

A l'arrivée des Espagnols, cette province se divisait en cinq

districts, savoir: 1°. *Chiapa*, 2°. *los Llanos* (les Plaines), 3°. les *Tzendales*, 4°. les *Zoques*, et 5°. *Soconusco.*

Les Espagnols en firent le gouvernement de *Soconusco*, qu'ils divisèrent en deux districts, en 1764; ils formèrent l'*alcadia major de Tuxtla*, des districts de Chiapa et de Toques. En 1790, ils en firent l'intendance de Chiapa, et les trois autres districts furent placés sous la juridiction d'un intendant qui résidait à Ciudad-Réal, et qui avait un sous-délégué à Tuxtla, un autre à Soconusco, et un troisième à Comitan.

1°. La ville de *Ciudad-Réal* est située dans une belle plaine environnée de montagnes, à égale distance de l'Océan Pacifique et du golfe du Mexique, à cent trente lieues N.-O. de Guatémala, par lat. N. 16° 35′, long. O. 283° 30′. Elle fut d'adord appelée *Villa-Réal*, après *Villa Viciosa*, ensuite *Villa de San Christoval de los Llanos*, et enfin *Ciudad-Réal*, par un décret de Charles V, du 7 juillet 1536, qui lui accorda les honneurs d'une cité. L'église épiscopale fut érigée en 1538, par ordre de Paul III, qui en nomma évêque le licencié dom Juan Arteaga, religieux de l'ordre de Saint-Jacques. On y fonda, en 1537, le couvent de Nuestra Senora de la Merced; en 1545, celui de Santo Domingo; et en 1575, ceux de San Francisco; de San Juan de Dios, ou des Frères de charité. Juarros en évalue la population à 3,333 habitants, non compris 500 Indiens qui habitent les *Barrios.*

2°. La ville de *Chiapa de Indios* fut fondée en 1527, par Diégo Mazariégos, dans une vallée près de Rio Tabasco, à 36 milles N.-O. de Ciudad-Réal. Pop. 1,568 habitants.

3°. La ville de *San Fernando de Guadalupe*, sur les bords du Rio Tulija, à neuf lieues de Tumbala, fut établie, en 1794, par l'intendant Agustin de las Cuentas Zayas, pour ouvrir une communication avec Campêche, la Laguna de Terminos, le Présidio del Carmen, et autres lieux circonvoisins. Pop. 200 Indiens, et quelques familles espagnoles et mulâtres.

4°. Le village de *Santo Domingo Sinacantan* appartenait autrefois aux Mexicains. C'est de là qu'ils dirigeaient leurs attaques contre les Chapanécos. Pop. 2,000 habitants.

5°. Le village de *San Juan Chamula* renferme plus de 6,000 habitants.

6°. Le village de *Bartolomé de los Llanos*; sa population, y compris celle des environs, est de 7,410 habitants.

7°. Le village de *Santo Domingo Comitan* est célèbre par son commerce. Pop. 6,815 hab., y compris les faubourgs.

8°. *Jacinto Ocosingo*, chef-lieu de la province de Tzendales. Pop. 3,000 habitants.

9°. *Santo Domingo Palenque*, village de la province de Tzendales.

10. *Tecpatlan*, capitale de la province de Zoques. Population, 2,290 habitants.

11°. *Santo Domingo Escuintla*, dans le district de Soconusco. Les cocotiers et autres arbres des environs de cette ville, ayant été détruits par une tempête, en 1794, le gouvernement transféra sa résidence à Tapachula, village commerçant de 2,000 âmes.

12°. *Tuxtla*, principal village du district du même nom, situé à dix-huit lieues de Ciudad-Réal, et à cent quarante de Guatémala. Pop. 4,280 hab., la plupart Indiens.

La province de Chiapa renferme une cité, une ville, cent neuf villages, trente-huit cures, et 69,253 habitants, savoir: le Partido, ou district de Ciudad-Réal, une cité, une ville, cinquante-six villages, vingt cures, et 40,277 hab.; Tuxtla, trente-trois villages, treize cures, et 19,898 hab.; Soconusco, vingt villages, cinq cures, et 9,078 hab.

La province de *Honduras*, ou de *Comayagua*, est bornée à l'O. par celle de Chiquimula, au S. par celle de San Salvador, au S.-E. et à l'E. par celle de Nicaragua, et au N. par le golfe de Honduras. Elle a 390 milles de long de l'E. à l'O., et 150 de large du N. au S. Elle se divise en deux parties, savoir: celle de *Comayagua*, qui comprend toute la partie occidentale, et celle de *Tegucigalpa*, la partie orientale.

Le territoire de *Mosquito* (1) s'étend depuis la pointe de Castille, ou cap de Honduras, jusqu'à la rivière de San Juan, distance de 182 milles en suivant les sinuosités de la côte. Il est borné au N. par la mer de Honduras, au S. par la rivière de San Juan, à l'E. par la mer des Caraïbes et la baie de Guatémala, et à l'O. par les provinces de Honduras et de Nicaragua. Sa plus grande longueur du N. au S. est évaluée à 340 milles, sa largeur à 235, et sa superficie à 70,000 milles carrés environ. Si l'on y ajoute le district de *Talamancas*, réclamé par le roi des Mosquitos, et qui comprend une

(1) Ainsi nommé d'un groupe de petites îles situées près de la côte.

étendue de 4,200 milles carrés, le territoire aurait une étendue de 74,200 milles carrés (1).

La baie ou golfe de Honduras est remplie d'îles, dont les plus considérables sont :

1°. *Roatan*, à dix-huit lieues de la côte de Honduras, au N.-O. du port de Truxillo. Sa pointe orientale est par lat. 16° N. Elle a de quarante-cinq à cinquante milles de long sur six à dix de large.

2°. Celle de *Santa Catalina*, et de la *Vieille-Providence*, qui ont chacune sept lieues de circuit.

Cette dernière, située par lat. N. 13° 26′, appartenait autrefois aux comtes de Warwick. La possession en fut garantie à l'Angleterre par le 8e. article du traité américain de 1670; mais ensuite elle tomba au pouvoir de l'Espagne.

3°. L'île de *Guanaja*, nommée aussi *Bonuca*, située à vingt lieues de la rivière Noire, a environ soixante lieues de circonférence.

L'île de *San Andres* renferme 300 blancs et gens de couleur, et de 1,000 à 1,200 esclaves.

Les îles de *Manglares*, en anglais, *Corn-Islands*, situées à cinquante lieues de Sandy-Bay, sont habitées par plusieurs familles anglaises, formant environ une centaine de personnes (2).

Les villes et villages sont :

1°. *Nueva Valladolid*, ou *Comayagua*, capitale de la province de Honduras, située par lat. N. 13° 50′ de lat. N. et 88° 19′ de long. O., dans une plaine, à quatre-vingt-dix pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui est arrosée par une rivière qui va se jeter dans l'Atlantique, à cent quarante-quatre lieues de Guatémala. Elle fut fondée en 1540, par le capitaine Alonso de Cacérès, et érigée en cité le 20 décembre 1557. En 1561, le siége épiscopal de Honduras y fut transféré de Truxillo; et en 1602, le roi y autorisa, par un décret, la fondation de trois couvents (3).

2°. *Truxillo*, situé sur un terrain élevé, entre les embouchures des Rios Negro et Cristales, par lat. N. 15° 20′,

---

(1) *Sketch of the Mosquito Shore, by captain Strangeway*; Edinburgh, 1822.

(2) *Strangeways' Sketch of the Mosquito Shore; article Islands.*

(3) Rémésal, lib. IV, cap. 13.

long. O. 291° 40′, à une lieue de la baie de Honduras, à quatre-vingt-quinze de Comayagua, et à deux cent trente-neuf de Guatémala. Elle fut fondée en 1524, par Francisco de las Casas; et en 1539, son église fut érigée en cathédrale par Paul III. Cette ville fut pillée en 1576, par les équipages de deux navires anglais, le *Ragged Staff* et le *Bear*, commandés par Andrew Barker (1). Les Anglais l'attaquèrent de nouveau, mais sans succès, en 1596, avec des forces commandées par Antoine Shirley et Guillaume Parker. En 1643, les Hollandais s'emparèrent du château ou fort qui montait dix-sept canons. Le feu s'étant déclaré dans la ville, plus des deux tiers furent réduits en cendres. En 1589, on y fonda un couvent de Franciscains. En 1789, le roi d'Espagne donna ordre d'agrandir la ville et d'en fortifier le port. Trois navires anglais l'attaquèrent en 1797, mais furent repoussés avec perte de onze tués et de neuf prisonniers. La population de Truxillo se compose de 80 à 100 Espagnols et de 300 noirs. Il y a un commandant militaire, et un détachement de troupes.

3°. *Gracias a Dios*, ville située dans une vallée au pied d'une montagne, sous le 14° de lat. N. et le 288° 30′ de long. O., à trente-huit lieues de Comayagua, et à cent six de Guatémala, fut fondée en 1536, par le capitaine Juan Chaves. En 1544, elle devint le siége de l'audience royale de Guatémala et de Nicaragua. Cette colonie fut constamment inquiétée par les Indiens, qui, ayant éprouvé de mauvais traitements de la part des Espagnols, s'abstinrent de cohabiter avec leurs femmes, durant deux années, de crainte qu'elles ne leur rapportassent des enfants destinés à devenir esclaves.

4°. *Tégucigalpa*, chef-lieu du district du même nom, à vingt-cinq lieues de Comayagua, et à cent quarante-huit de Guatémala. Elle possède deux couvents et deux oratoires.

5°. *Xérez de la Frontera*, ville située dans la vallée de Cholutéca, par lat. N. 12° 50′, long. O. 290°.

6°. *San Fernando de Omoa*, fort construit près du port du même nom, en vertu d'un décret du 30 août 1740, pour la défense de Comayagua, et servir de protection aux *guarda costas*. Le lieutenant-général, don José Vasquez Prégo, en fit

(1) Hakluyt, vol. III, p. 528, 529, 530.

commencer la construction en 1752, mais il ne fut achevé qu'en 1775. Les Anglais le prirent en 1780; ils ne le conservèrent toutefois que peu de temps. Ce fort s'élève à dix-sept lieues de San Pédro Zula, à soixante-deux de Comayagua, et à cent une de Guatémala.

7°. *Copan*, ville située dans la célèbre vallée du même nom, était autrefois une ville opulente où le cacique Copan-Calel tenait sa cour.

8°. *San Gil de Buéna Vista*, situé auprès du cap des Trois-Pointes, à l'E. du Golfo Dolce, le premier établissement que les Espagnols aient formé sur la côte de Honduras, en 1523, n'existe plus.

9°. *El Triunfo de la Cruz*, autre ville fondée la même année par Christophe de Olid, et qui n'existe plus.

10°. *San Juan*, ville bâtie par Pedro de Alvarado, en 1536, est également détruite.

11°. *San Pédro Zula*, autre ville fondée par le même officier, la même année, est maintenant en ruines.

12°. *San Jorge Olanchito*, fondée par Alvarado, en 1530, n'a que peu d'habitants.

L'établissement anglais à Honduras, nommé la *Balise*, sur la côte septentrionale, par le 16° de latitude, renferme, suivant le capitaine Henderson, 200 blancs, 500 métis et noirs libres, et 3,000 esclaves. On y a bâti une église et formé huit écoles d'enseignement mutuel. Il est situé à l'embouchure d'un fleuve du même nom, et se compose de deux cents maisons. Cet établissement est régi par un code de lois, rédigées, en 1779, par le capitaine Guillaume Burnaby.

Depuis le 1er. janvier 1806, jusqu'au 30 décembre 1807, quarante navires américains de 5,966 tonneaux ont été expédiés de Honduras, avec cent quarante mille pieds d'acajou, et une grande quantité de bois de teinture (1).

Le district de Comayagua compte quatre-vingt-quatorze villages, vingt-cinq cures, et 59,265 habitants; et celui de Tégucigalpa, deux villes, six villages de *Ladinos*, dix-sept d'Indiens, dix cures, et 34,236 habitants.

La province de *Costa-Rica*, la plus orientale du Guatémala, est improprement appelée, car son territoire, loin

(1) *Henderson's British Settlement of Honduras*, pag. 34.

d'être fertile, comme son nom semblerait l'indiquer, est au contraire aride et montueux.

Elle est bornée au N. par le Nicaragua, à l'E. par la mer des Caraïbes, au S. par la province de Veragua, et à l'O. par l'Océan Pacifique. Elle s'étend de l'E. à l'O., depuis le Rio del Salto, qui la sépare du Nicaragua, jusqu'au district de Chiriqui, dans le Véragua, l'espace de cent soixante lieues, et a environ soixante lieues de large du N. au S. entre les deux Océans. Elle s'étend le long de la mer Pacifique, depuis la rivière d'Alvarado jusqu'à celle de Boruca, qui borne à l'O. le royaume de Terre-Ferme.

1°. *Santiago de Cartago*, capitale de la province, est située par le 9° 10' de latitude N., et le 259° de longitude O., à quatre cents lieues E. S. E. de Guatémala, et à quatre-vingts de Nicaragua. Cette ville, quoique peu considérable, est une des plus anciennes du royaume, des armes lui ayant été données le 18 août 1565. Elle fut d'abord établie près du village de Garabito, non loin de la rade de Caldera, ensuite près de la rivière Taras, et enfin dans l'emplacement où elle s'élève actuellement. Pop. 6,026 Métis, 1679 *Mulâtres*, et 632 Européens et Espagnols.

2°. *Villa Nuéva de San José*, située dans une vallée voisine de Cartago, renferme une population de 8,326 habitants, dont 1,976 Espagnols, 5,254 *Métis*, et 1,096 *Mulâtres*.

3°. *Villa Hermosa*. Pop. 3,890 hab., dont 610 Espagnols, 2,396 *Métis*, et 884 *Mulâtres*.

4°. *Villa Viéja*. Pop. 6,657 habitants, dont 1,848 Espagnols, 3,935 *Métis*, et 872 *Pardos*, ou race mêlée.

5°. La ville d'*el Espiritu-Santo de Esparza*, près de la rade de Caldéra. Elle fut pillée par un corsaire français en 1670, et les habitants l'abandonnèrent pour se retirer dans l'intérieur.

6°. *Bagases*, ville voisine, éprouva le même sort.

7°. Le fort de *San Fernando*, construit en 1743, pour défendre la rade de Matina, par lat. N. 9° 30', et long. O. 294° 50', a été également abandonné.

La population de la province de Costa-Rica est de 30,000 habitants environ. Elle renferme une cité, trois villes, et dix villages.

Talamanca, district baigné par l'Atlantique, dans la province de Costa-Rica, renferme vingt-six peuplades indiennes, non compris plusieurs nations voisines, telles que

les *Changuenes*, qui sont divisés en treize tribus, les *Terrabas*, les *Torresques*, les *Urinamas*, les *Cavécaras*, etc.

Talamanca est borné au S. et à l'O. par la province de Costa-Rica, à l'E. par les districts de Chiriqui et de Véragua, et au N. par la mer.

Volcans. C'est dans la province de Zacatépèque que se trouvent les fameux volcans d'*Agua*, de *Pacaya*, et de *Fuégo* ou de *Feu*.

Le volcan d'Agua ou d'Eau, ainsi appelé parce qu'il ne lance que des colonnes d'eau, est situé au sommet de la plus haute montagne du royaume. Cette dernière est de forme conique et couverte d'arbres toujours verds, qui présentent l'aspect le plus agréable. On aperçoit, de sa partie la plus élevée, les Océans Atlantique et Pacifique. A l'E. est le volcan de Pacaya, et à l'O. celui de Fuégo.

Eruptions du volcan d'eau. Le 11 septembre 1541, il en sortit un torrent d'eau qui renversa presque toutes les maisons de Guatémala, et fit périr un grand nombre d'habitants. (*Rémésal*, lib. IV, cap. 6 et 7.)

L'éruption de 1565 ruina la ville de Guatémala et ses environs; il y en eut d'autres, le 14 janvier 1577, le 23 décembre 1586, en 1607, en 1615; une autre qui dura depuis le 18 février 1651 jusqu'au 13 avril suivant, en 1663, 1689, 1717, 1751 et 1773. Cette dernière détruisit de fond en comble la ville de Guatémala, qui ne s'est jamais relevée de ses ruines.

Des éruptions du volcan de Fuégo eurent lieu en 1581, 1586, 1623, 1705, 1710, 1717, 1732 et 1737. A sa base se trouve une source thermale, qui est très-efficace pour la guérison de certaines maladies.

On compte sept éruptions du volcan de Pacaya, savoir: en 1565, 1651, 1664, 1668, 1671, 1677, et en juillet 1775.

Le volcan de *Masaya* est situé près de Puebla de Masaya, dans le district de Léon, province de Nicaragua. Le cratère a de 25 à 30 pas de diamètre; autrefois il vomissait continuellement du feu, dont la clarté était telle qu'on pouvait lire à une lieue de distance, et qu'on l'apercevait à vingt-cinq lieues en mer. Les Espagnols l'appelaient *il infierno de Masaya*, ou enfer de Masaya.

Il existe dans le lac de Nicaragua, une île nommée *Ométèp*, qui est peuplée, et au centre de laquelle s'élève une montagne de forme conique d'où il sort fréquemment des flammes et de la fumée.

Le volcan de *Nindiri*, situé à une petite distance du précédent, est célèbre par l'éruption de 1775, qui présentait l'apparence d'une rivière de feu (*rio de fuégo*), et échauffa tellement les terres voisines que tous les bestiaux périrent. Il en fut de même des poissons du lac de Masaya où il se déchargea.

Le volcan de *Tajumulco*, dans la province de Quezalténango, a eu aussi de fréquentes éruptions. Il fournit du soufre aux soldats d'Alvarado, et en produit encore aujourd'hui.

Les autres volcans du Guatémala sont : ceux de *San-Miguel*, de *San-Vicente* et de *San-Salvador*, tous situés dans la province de San-Salvador. Le volcan d'*Izalco*, dans celle de Zonzonate, est connu par ses nombreuses éruptions; celle de 1798 dura plusieurs jours (1).

Première découverte du pays dont se compose aujourd'hui le Guatémala. Christophe Colomb, lors de son quatrième voyage, qui eut lieu en 1502, aborda, le 17 août de cette année, à la *Punta de Casinas*, et l'adelantade, D. Bartolomé son frère, prit possession du pays au nom du roi. Colomb découvrit ensuite successivement les provinces de Honduras, de Costa-Rica et de Véragua. Il cotoya depuis le grand fleuve de Hibuéras jusqu'à Nombre de Dios, l'espace d'environ quinze cent milles (2).

Expédition de Pédro de Alvarado, en 1524. Après la prise de la ville de Mexico par les Espagnols, les habitants de Guatémala, d'Utlatlan, de Chiapa et de Soconusco (peuplades voisines de la mer du Sud), qui avaient envoyé leur soumission à Fernand Cortez par des ambassadeurs chargés de présents, prirent les armes contre ses alliés. Pour les réduire à l'obéissance et s'emparer de ces pays, Cortez fit marcher contre eux *D. Pédro de Alvarado*, qui s'était distingué pendant la conquête de la Nouvelle-Espagne. Ce capitaine avait sous ses ordres quelques nobles Mexicains, trois cents hommes d'infanterie espagnole, cent soixante de cavalerie, et un corps d'auxiliaires d'environ deux mille Mexicains, Tlascaltécas et Cholutécas.

---

(1) Voyez Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. XIV, cap. 33 et 35. *De la horribile y muy espantosa boca que llaman de infierno*, etc. — *De los temblores de tierra, y se dice ser muy ordinarios en estas Indias.*

(2) Voyez l'introduction à la chronologie historique de l'Amérique; découvertes de Colomb.

Alvarado partit de Mexico le 6 décembre 1523, passa par les provinces de Técoantépec et de Soconusco, pacifia par la douceur plusieurs peuplades qui s'étaient révoltées; réduisit par la force et rendit esclaves celles qui opposèrent de la résistance. Le 24 février 1524, il arriva sur le territoire des Quichés, qui lui livrèrent plusieurs combats fort opiniâtres. A Zépatullan, il éprouva de la part de la peuplade ainsi nommée, une vive résistance. Il eut des Castillans et des chevaux de blessés, et un grand nombre d'Indiens furent tués de part et d'autre. Continuant ensuite sa marche, Alvarado arriva au bout de trois jours dans la province d'Utlatlan, où il battit un corps de quatre mille Indiens. Peu après, il se vit assailli par trente mille autres, qu'il repoussa également. Ces derniers s'étant ralliés sur la pente d'une montagne, voulurent l'attaquer de nouveau; mais ils furent vaincus, et éprouvèrent une perte considérable. Il y eut plusieurs Castillans de tués et de blessés, ainsi que quelques chevaux. Un troisième combat coûta encore la vie à quelques Espagnols. A la suite de ces succès, le vainqueur entra dans la ville de *Quazalténalco* qu'il trouva déserte. Les guerriers de cette peuplade, qui survécurent, ayant demandé à se soumettre à l'autorité de l'Empereur, Alvarado croyant à la sincérité de leurs intentions, résolut d'aller en personne à Utlatlan pour y signer la paix. Cependant six jours après son entrée dans Quazalténalco, une nouvelle armée se présenta pour l'attaquer. Il n'avait à lui opposer que deux cents hommes d'infanterie, quatre-vingts de cavalerie et un escadron de Mexicains. Ayant donné dans une embuscade, il s'en tira avec une perte de quelques hommes, et battit complètement ses ennemis. Toutefois les vaincus ne perdirent point courage, et réunirent encore des forces imposantes. Alvarado, voulant mettre fin à la guerre qui traînait en longueur, fit brûler vifs plusieurs seigneurs tombés entre ses mains, et menaça de livrer aux flammes la ville de Guatémala. Les habitants effrayés lui envoyèrent quatre mille hommes, à l'aide desquels il chassa les ennemis de leur territoire. Ils demandèrent ensuite pardon, et accusèrent les seigneurs qui avaient été brûlés d'être les auteurs de la révolte. Alvarado entra alors dans Guatémala, le 25 avril 1524, et y fut parfaitement reçu (1).

(1) Herréra, dec. III, lib. V, cap. 10. Suivant Juarros, il aurait remporté une victoire complète sur ce peuple, le 14 mai. Tom. I, trat. 2, cap. 1.



Ayant appris qu'il y avait à sept lieues de là une ville située sur les bords d'un lac, et dont les habitants étaient en guerre avec ceux de Guatémala, d'Utlatlan et autres, il leur envoya deux messagers qu'ils tuèrent. Il marcha alors contre eux avec cent cinquante fantassins, quatre-vingts cavaliers et un grand nombre de ses alliés, les délogea d'un rocher qui s'élevait dans le lac et où ils se croyaient inattaquables, et les mit dans une déroute complète; après quoi il entra dans leur ville où il ne trouva personne. Là il offrit la paix aux seigneurs des environs, et revint à Guatémala où les habitants des villages voisins du lac accoururent en foule lui porter des présents, et implorer la paix.

Alvarado informé par plusieurs caciques de la nation des Pipels, ennemis des Quichés et des Kachiquels, que les habitants de la province de *Yzquintépec* (1) refusaient le passage de leur territoire aux alliés des Chrétiens, se rendit à leur ville par des sentiers étroits et des bocages touffus, la surprit, y mit le feu, et menaça d'en faire autant à leurs plantations de maïs et de cacao, s'ils ne se soumettaient pas; tous se reconnurent vassaux de l'empereur.

Alvarado y séjourna une semaine; il passa de là dans la province de *Cuctipar*, où l'on parlait un langage différent, et visita ensuite les villes de *Tatixco* et de *Nécendellan*. Il fut attaqué par les habitants de cette dernière, qui lui enlevèrent une partie de son bagage. Ces Indiens portaient tous, en combattant, des sonnettes à la main. Les Espagnols restèrent huit jours dans leur ville sans pouvoir les amener à un accommodement.

Les habitants de *Pazuco* invitèrent Alvarado à visiter leur ville. Le chemin qui y conduisait était hérissé de bâtons pointus, entrelacés les uns avec les autres, et liés avec des herbes vénéneuses. Près des murs de la ville il y avait des quartiers de chien suspendus en signe de guerre. Alvarado essaya d'attirer les habitants en rase campagne et en tua plusieurs.

De là il se dirigea vers *Mopicalanco* et *Cayacatl*, villes situées sur les bords de la mer du Sud, avec deux cent cinquante hommes d'infanterie espagnole, cent de cavalerie et un corps de six mille Guatémalais, Tlascaltécas, Mexicains

(1) *Escuintépèque*, ou *Escuintla* (Juarros).

et Cholutécas. Il en trouva les approches remplies de gens armés, et qui poussèrent l'audace jusqu'à venir tirer les chevaux par la queue pour essayer de les renverser. Ils étaient armés de flèches et de lances d'une longueur démésurée, et couverts de sacs de coton très-dur de trois doigts d'épaisseur. Leurs armes étaient si pesantes qu'ils ne pouvaient ni fuir, ni se relever une fois qu'ils étaient tombés à terre ; de sorte que la plupart furent tués dans l'action. Il y eut plusieurs Castillans hors de combat. Alvarado reçut une blessure à la jambe qui le rendit boiteux le reste de ses jours.

Les Espagnols eurent à combattre une autre armée nombreuse d'Indiens qui portaient des lances longues et empoisonnées, mais dont ils triomphèrent facilement.

Après cette affaire, Alvarado alla à *Mautlàn*, et de là à *Léchuàn*, où les habitants de *Cuitlachàn* vinrent lui offrir la paix dans le dessein de le surprendre. Il perdit onze chevaux dans un combat qu'il leur livra. Les Castillans vendirent les prisonniers comme esclaves ; mais ils ne purent obtenir aucune condition des autres, après vingt jours d'efforts inutiles pour les amener à la paix.

Dans cette expédition, Alvarado soumit plusieurs provinces, mais fit peu de butin. Son armée avait beaucoup souffert de la faim et de la fatigue pendant une marche de plus de quatre cents lieues ; et il revint à Guatémala, le 25 juillet, pour y fonder, suivant les instructions qu'il avait reçues de Cortez, la ville et l'église de *Santiago de Guatémala*. Il distribua les terres et les villages voisins aux conquérants, et Cortez, satisfait de sa conduite, lui envoya deux cents Espagnols, et demanda pour lui, au roi d'Espagne, le gouvernement de ce pays (1). Le 12 août sui-

(1) *Herréra*, dec. III, lib. V, cap. 8, 9 et 10. — *Vasquez*, tome I, lib. I, cap. 1. — *Rémésal*, lib I, cap. 2. — *Juarros*, part. II, cap. 14. Ce dernier dit qu'après l'embrâsement d'Escuintla, Alvarado franchit la rivière de Michatoyat sur un pont qu'il y jeta, que le lendemain il s'empara d'un village important et très-peuplé, nommé *Atiquipaque*, après un combat des plus vifs ; qu'il entra ensuite à Taxisco, et qu'il éprouva une perte assez considérable avant de pouvoir se rendre maître de *Guazacapan*, capitale du district, dont les habitants s'étaient enfuis dans les montagnes. Delà il marcha sur *Pazaco* où il se mesura de nouveau avec les Indiens ; et ensuite sur la grande ville de *Téxutla*, à

vant, le conseil enrégistra quatre-vingt-dix-sept individus comme habitants de cette ville.

Le royaume d'Utatlan avait atteint son plus haut degré de gloire sous le règne de Kicab Tanub, qui, ambitieux d'étendre au loin les limites de son empire, fesait une guerre sanglante aux Zutugiles et aux Mames, lors de l'arrivée des Espagnols sur les frontières de la province de Soconusco. *Sinacam*, roi de Guatémala, irrité contre celui de Quiché de ce qu'il avait prêté du secours à un de ses vassaux rebelles, lui refusa son alliance, et se déclara l'ami des *Teules*, ou Espagnols. Le chef des Zutugiles lui retira aussi son appui sous prétexte qu'il était assez fort pour leur résister à lui seul. Le malheureux Kicab, trompé dans son attente et harassé de fatigue, tomba malade et mourut.

Son fils aîné, *Técum-Umam*, qui lui succéda, sortit de sa capitale à la tête de soixante-dix mille hommes, pour arrêter les progrès des Espagnols. A *Chéméquéna* ou *Totonicapan*, il fut joint par quatre-vingt-dix mille autres, sous la conduite de plusieurs chefs qui avaient été tirés de huit places fortes et de dix-huit villages environnans. A Quézalténango, il reçut deux nouveaux renforts; l'un de vingt-quatre mille guerriers aux ordres de dix chefs, et un autre de quarante-six mille. L'armée de Técum-Umam, forte de deux cent trente-deux mille combattants, prit position dans la plaine de *Tzacéaha*, où elle établit son camp, qu'elle fortifia d'un mur en pierres, et d'un fossé profond bordé de pieux empoisonnés. Ce mur était si étendu qu'il comprenait plusieurs montagnes dans son enceinte.

Les Espagnols se rendirent à *Palahunoh* par la province de Soconusco, gravirent la chaîne de montagnes, et s'emparèrent de la place forte et du château de *Xétulul*, avec perte d'un grand nombre d'alliés Tlascaltécans. A leur arrivée sur les bords de la rivière de *Zamala*, ils se virent de nouveau attaqués avec furie par l'ennemi. Ils parvinrent néanmoins à le repousser, passèrent la rivière sur un pont de bois fort étroit, et gagnèrent la chaussée de Xélahuh. L'armée eut alors à gravir des montagnes escarpées (appelées aujourd'hui chaîne *de Santa Maria de Jésus*) par une route difficile que défendait une multitude d'Indiens. Depuis la rivière de Zamala

quatre lieues de Guazacapan, dont les habitants se soumirent à discrétion.

jusqu'à celle d'Olintépèque, elle livra six combats dans lesquels il périt un si grand nombre d'Indiens que les eaux de cette dernière furent teintes de sang (1). L'ennemi se retira pour aller chercher de nouvelles forces, et revint à la charge avec une furie sans exemple. Trois ou quatre Indiens saisissaient la queue de chaque cheval et cherchaient à le renverser avec le cavalier; mais ils furent enfin battus, et on en fit un horrible carnage.

Après cette victoire, les Espagnols passèrent trois jours dans la plaine (2), et le quatrième ils arrivèrent à la ville de Xélahuh, dont les habitants s'étaient réfugiés sur les montagnes. En peu de temps tous les guerriers du pays environnant se réunirent pour faire une nouvelle attaque contre les Espagnols. Ceux-ci voyant que l'avant-garde ennemie était formée de deux *Xiquipiles*, ou de seize mille hommes, évacuèrent sur-le-champ la ville, et allèrent prendre position dans la plaine. La cavalerie, forte de cent trente-cinq hommes, fut partagée en deux corps, dont l'un fut commandé par *Pédro de Porto-Carréro;* l'autre par *Hernando de Chaves*, et Alvarado se mit à la tête de l'infanterie. Les Indiens s'avancèrent sur deux fortes colonnes dirigées par Tecum-Umam en personne. Le combat fut des plus sanglants; mais le général indien ayant été percé d'un coup de lance par Alvarado, toute son armée se débanda et s'enfuit dans le plus grand désordre.

Chignaviucélut, qui succéda à son père Técum-Umam, assembla un conseil de guerre dans lequel il fut résolu d'avoir recours au stratagème et à la trahison pour triompher des Espagnols. Dans ce dessein, il fut convenu qu'on ferait la paix avec eux, qu'on leur permettrait de s'avancer tranquillement jusqu'à Utatlan; mais qu'une fois arrivés dans cette ville, on y mettrait le feu, et qu'on tuerait, dans les défilés, tous ceux qui chercheraient leur salut dans la fuite. Alvarado soupçonna la sincérité de leurs intentions, et fut confirmé dans ses soupçons par les Indiens de Quézalténango. Il demeura donc dans la plaine sous prétexte que ses chevaux aimaient mieux paître en liberté dans les champs. En même temps il

(1) Depuis cette époque on lui a donné le nom de *Xiquigel*, ou *fleuve de Sang*.

(2) Et non pas, comme l'avance Herréra, dans des quartiers à Quézalténango.

fit arrêter et pendre le roi qui était venu dans son camp.

Les Quichés, qui étaient en embuscade dans les défilés, firent une attaque générale contre les Espagnols qui les écrasèrent sous le feu de leur artillerie, et remportèrent une victoire signalée. Malgré cette trahison, Alvarado n'en éleva pas moins au trône *Séquéchul*, l'héritier présomptif de la couronne; et il donna à *Juan de Léon-Cardona* le commandement des troupes qu'il comptait laisser dans la province.

Alvarado entra de nouveau dans la ville d'Utatlan, où il resta huit jours. Il y reçut une ambassade de *Sinacam*, roi de Guatémala, qui lui envoyait un présent en or, offrait de reconnaître l'autorité du roi d'Espagne, et de lui donner les troupes dont il aurait besoin pour continuer la guerre. Alvarado accepta son offre, et, se faisant précéder de deux mille Kachiquels qui lui servaient de guides, il continua sa marche par la route de *Itzapa* (1), et entra à Guatémala, accompagné de Sinacam et de sa suite, le 25 juillet 1524, jour de la fête de l'apôtre saint Jacques (2).

Utatlan, capitale des rois de Quiché, était la ville la plus

---

(1) Et non pas par les villages situés sur la côte, comme le prétend un auteur moderne (Juarros, tom. II, trat. 4.)

(2) Les historiens du Guatémala ne s'accordent pas sur la ville dans laquelle Alvarado fit son entrée. Antonio Rémésal dit (lib. 1, cap. 2.) que les Espagnols arrivèrent à *Almulunca*, qu'ils jetèrent ensuite les fondations de la ville le jour de la fête de St.-Jacques; mais il ne parle nullement de la capitale du royaume de Kachiquel ou de Guatémaltéca.—*Francisco Vasquez*(lib. I, cap. 10-14.) est d'accord avec Rémésal au sujet de la fondation de la capitale à Almulunca; mais il rapporte différemment l'arrivée des Espagnols. D'Utatlan, dit-il, capitale des Quichés, Alvarado se rendit à celle des Kachiquels, où il fut bien reçu par le roi *Apotzotzil*, (Il est appelé Sinacam dans les livres du Cabildo.); il en partit ensuite pour entreprendre la conquête *d'Atitan*, et s'avança le long du Grand-Océan jusqu'à Almolonga, où il fonda la ville de Guatémala. Le prince indien, dans la capitale duquel Alvarado s'était arrêté quelques jours pour faire reposer ses troupes, tenait sa cour à *Tecpanguatémala*, ville principale du royaume de Kachiquel, que les naturels appellent *Patinamit*, ou *la première ville du royaume*, et *Tecpanguatémala*, *maison royale de Guatémala*. — Le récit de *Francisco de Fuentes y Guzman*, (tom. I, lib. 3, cap. I), diffère de celui des deux auteurs précédens. Il prétend que la ville de Guatémala, résidence des rois Kachiquels, était située sur l'emplacement de *San-Miguel-Tzacualpa*, ou la vieille ville de Guatémala. (Voyez *Juarros*.)

belle et la plus riche du royaume de Guatémala. Elle a porté depuis le nom de *Santa-Cruz del Quiché*.

Xélahuh (*Quézalténango*) qui signifie *soumis au gouvernement de dix*, c'est-à-dire, d'autant de capitaines, qui avaient chacun l'administration d'un *Xiquipel*, ou quartier composé de huit mille maisons. était, après Utatlan, la seconde ville du royaume. Elle renfermait quatre-vingt mille maisons, et, suivant Fuentès, 300,000 habitants. Xélahuh était si bien fortifiée, que, quoique souvent assiégée, elle n'était jamais tombée au pouvoir des ennemis du roi de Quiché. La défaite d'un corps de vingt-quatre mille Quézaltécos qui avaient voulu arrêter la marche des Espagnols, et le bruit de leurs exploits, avaient semé la consternation dans la ville, et la plupart des habitants en étaient sortis pour se retirer dans la forteresse d'*Excanul* (le volcan de Quézalténango), et dans celle de *Cekxak*, qui s'élève sur une montagne voisine. Les Castillans entrèrent dans Xélahuh sans coup férir, et les habitants se rendirent à discrétion.

Chéméquena, autre ville du royaume de Quiché (village de *Totonicapan*), et dont le nom signifie *sur l'eau chaude*, mit sur pied une armée de quatre-vingt-dix mille combattants pour aller secourir Técum-Umam. Elle se soumit aux Espagnols après la bataille de Pinar.

Patinamit, dans le royaume de Kachiquel, signifie *la ville*. On l'appelait aussi *Tecpanguatémala* ou *Maison royale de Guatémala*. Suivant Vasquez (lib. I, c. I) c'était la capitale des rois Kachiquels; mais Fuentès dit seulement (tome I, lib. III, cap. I, et lib. XV, cap. V) que c'était une grande ville, l'arsenal du royaume; mais non la résidence des rois, et qu'elle était située sur une hauteur qui dominait Guatémala, le mot *Tecpan* voulant dire au-dessus.

Tecpan Atitlan était aussi une ville distincte, et bâtie sur une éminence relativement à Atitlan.

La ville de *Mixco*, la plus forte place du royaume de Kachiquel, s'élevait sur la cîme d'un rocher escarpé, dans la vallée de Xilotépèque. Elle fut originairement fondée par les Indiens Pocomans qui étaient continuellement en guerre avec les Quichés et les Kachiquels. La ville actuelle de Mixco a été fondée par Pédro de Alvarado, à environ neuf lieues de l'emplacement de l'ancienne.

Atitlan, capitale du royaume de *Zutugil*, s'élevait sur les bords d'un lac du même nom; au milieu d'affreux rochers.

Son nom signifie, dans le langage pipil, *Correo de Agua*. Les Quichés l'appelaient *Atziquinixai* ou *nid d'aigle*, parce que les rois portaient une grande plume de cet oiseau, ou de *quézal*, comme on le nomme dans le pays, lorsqu'ils se mettaient en campagne. Les Zutugiles, quoique toujours en guerre avec les Quichés ou les Kachiquels, ne furent jamais soumis par eux. Les Espagnols les réduisirent en 1524.

Province de Nicaragua, ainsi nommée du cacique qui y régnait. En 1516, *Hernan-Ponce* et *Bartolomé-Hurtado*, officiers aux ordres de *Pedrarias Davila*, gouverneur de Darien, reconnurent le golfe de *Chira*, qui fut d'abord appelé *San-Lucar* et ensuite *Nicoya*, mais ils n'y abordèrent pas.

La province de Nicaragua fut découverte par Gil Gonzalès Davila en 1522. Il fit construire quatre navires à l'île de *Tararéqui*, dans la baie de San-Miguel, auprès de Panama, et ayant mis à la voile, le 21 janvier 1522, avec le pilote *Andrès Nino*, il cotoya vers l'O. l'espace de cent lieues. Obligé de prendre terre pour radouber ses navires, il laissa à son pilote le soin de cette opération, et s'avança dans l'intérieur du pays avec une centaine de fantassins et quatre cavaliers. Il arriva dans les états du cacique *Nicoya*, qui consentit à recevoir le baptême, ainsi que ses sujets au nombre de six mille. Après cette cérémonie, Davila échangea avec ces Indiens quelques objets de peu de valeur contre six idoles en or, d'une palme de hauteur et quatorze mille pièces de huit, du même métal, à treize carats. Un autre cacique, nommé *Nicaragua*, qui habitait à cinquante lieues de là, croyant que les Espagnols étaient descendus des nues, fit aussi sa soumission, et devint chrétien avec neuf mille de ses sujets. Il donna aux Espagnols vingt-cinq mille pièces de huit, des vêtements et quantité de plumes. Le 17 avril, Davila, attaqué par trois à quatre mille Indiens, portant des casques et des boucliers, couverts de toile de coton piqué, et armés d'arcs, de flèches, de dards et d'épées, se retira vers la mer, après un combat opiniâtre dans lequel sept Castillans furent blessés. Il rencontra dans la baie de Saint-Vincent le pilote Nino, qui avait cotoyé, l'espace de trois cent cinquante lieues, un pays jusqu'alors inconnu.

Davila longea ensuite la côte depuis le *Cabo-Blanco* jusqu'à *Chorotéga*, et reconnut les baies du golfe de *Papagayos*, de *Nicaragua*, de la *Poscsion*, et la baie de *Fonséca*, qu'il nomma ainsi en l'honneur de *Juan Rodriguès de Fon-*

séca, évêque de Burgos et président du conseil des Indes; il découvrit aussi une île de cette baie à laquelle il donna le nom de *Pétronila*, qui était celui d'une de ses nièces.

Le pilote Nino avait parcouru près de six cent cinquante lieues depuis l'île de Tararéqui jusqu'au 17° et demi de latitude N., cherchant un passage par lequel il pût pénétrer dans la mer du Nord, et arriver aux îles des Épiceries ou des Moluques sans rencontrer les Portugais. Davila se rendit par le port de Nicoya au grand lac de Nicaragua, qui a environ cent cinquante lieues de circonférence. Il reconnut que ce lac, dont l'extrémité méridionale n'était qu'à trois ou quatre lieues de la mer du Sud, communiquait avec celle du Nord qui en était à plus de cent lieues, et que ses eaux avaient un flux et un reflux comme l'Océan.

Après avoir parcouru la côte et l'intérieur du pays sur une étendue de deux cent vingt-quatre lieues, et baptisé trente-deux mille deux cent soixante-quatre individus, Davila retourna à Panama. Il rapporta de ce voyage cent douze mille cinq cent vingt-quatre pièces de huit et la valeur de cent quarante pièces de huit en perles. Vers la fin de l'année 1522, il se rendit à Hispaniola.

On nomma cette province le *Paradis de Mahomet*, à cause de l'abondance et de la tranquillité qui y régnaient (1).

D'autres provinces s'étant aussi révoltées dans le voisinage de la ville del Espiritu Santo, Cortez y envoya *Diégo de Godoy* avec une centaine d'homme d'infanterie, trente cavaliers, deux pièces de canon, et un parti d'Indiens confédérés. Ce capitaine quitta Mexico le 8 décembre 1523, et ne tarda pas à arriver devant *Chamolla*, capitale de la province. Cette ville était ceinte d'une muraille de dix-huit pieds de hauteur. Il y entra après un siége de deux jours. Cependant, comme les habitants des nombreux villages de cette province ne cessaient de l'inquiéter, il en partit, le 6 avril 1524, pour *Canacantean*, où il apprit que *François de Médina* avait excité un soulèvement. Il l'arrêta et l'envoya à Cortèz. Il parcourut ensuite le pays en divers sens, et y rétablit la paix (2).

---

(1) Torquémada, *Mon. Ind., lib.* XIX, *cap* 14 *de la fundacion de la provincia de Guatemala y de algunos varones santos que en ella florecieron.*

Herréra, dec. III, lib. IV. Les chap. 6 et 7 renferment une description de ce que cette province offre de plus remarquable.

(2) Herréra, dec. III, lib. V, ch. 9.—Galvano, p. 62.

En 1524, il arriva au Mexique douze religieux sous la conduite du père *Martin de Valence*. Ils furent suivis, en 1526, de plusieurs missionnaires dominicains, sous celle de *Thomas Ortèz;* et en 1533, de religieux de Saint-Augustin, dont le supérieur était François de la Croix (1).

Vers ce temps, plusieurs peuplades des provinces de *Zapotécas* et de *Mistécas*, essayèrent de secouer le joug et de se soustraire à l'obéissance qu'elles avaient jurée à Cortèz. Il fit marcher contre les rebelles cent cinquante fantassins Espagnols et un grand nombre de Tlascalans et de Mexicains, sous la conduite de *Rodrigue Rangel*. Celui-ci éprouva une forte résistance, mais il réussit enfin à les subjuguer (2).

Après la soumission de François de Garay, qui avait tenté une entreprise contre le pays de Panuco, Cortèz tourna ses pensées vers celui de Honduras, que les Indiens lui dirent être riche et bien peuplé. Il espérait y trouver un passage entre les deux mers, près du port de *Terminos*, ou du moins un endroit où leur distance par terre est plus rapprochée. Il songeait aussi à y former un établissement. Cortèz chargea de cette entreprise *Christoval de Olid*, un de ses amis, auquel il donna cinq navires et un brigantin, bien pourvus d'artillerie et de munitions, et portant quatre cents Espagnols et trente chevaux.

Olid fit voile de *Caléchicoca* pour la Havane, où il espérait trouver des renforts; mais les amis de *Diégo Vélasquez* le détournèrent de cette entreprise, et elle n'eut pas lieu.

Après le départ de Gil Gonzalès Davila pour l'île Espagnole, Pédrarias Davila réclamant la priorité de la découverte de Nicaragua, résolut d'y former un établissement. Dans ce dessein, il fit partir de Panama, avec quelques troupes, *Francisco Fernandèz de Cordova*, qui aborda en 1524, au territoire de *Urutina*, sur les bords du golfe de Nicoya, et y fonda la ville de *Bruselas* ou *Bruxelles*, qui fut démantelée trois ans après par *Diégo Lopèz Salcédo*.

De Cordova pénétra à trente lieues plus avant dans la province de *Nequéchéri*, et y fonda la ville de *Granada* sur les bords d'un lac du même nom. De là il se rendit à la province

(1) *Monarch. Indian.*, tome III, lib. V, chap. 17. — Touron, *Hist. gén. de l'Amérique*, 3e. partie, liv. 1.

(2) Herréra, dec. III, lib. V, ch. 8 et 11.

d'*Ymabite*. Un brigantin, qu'il avait apporté en pièces avec lui, lui servit à faire le tour du lac de Nicaragua, et à reconnaître son écoulement vers la mer du Nord. Il détacha un capitaine et quelques-uns de ses gens pour explorer l'intérieur du pays. Ils le parcoururent l'espace de quatre-vingts lieues, et le trouvèrent bien boisé et peuplé. Les religieux, qu'il avait emmenés avec lui, convertirent, à l'aide d'interprètes, un grand nombre d'Indiens. Leur langage ressemblait à celui des Mexicains, dont ils se prétendaient issus.

Sur ces entrefaites, Gil Gonzalès Davila, étant parti de Saint-Domingue, arriva sur la côte de *Guaymura*, première province de *las Ybuéras* (1), et, en cherchant un bon port, il fut obligé, par le mauvais temps, de jeter quelques chevaux à la mer, ce qui fit donner à l'endroit où il aborda le nom de *Puerto de Cavallos*. Il se rendit ensuite dans le golfe *Dulce*, et prit terre du côté de l'E. non loin du cap des Trois-Pointes, où il bâtit une ville, qu'il appela *Gil de Buéna Vista*, la première que les Espagnols aient possédée dans la province de Honduras. Le terrain en cet endroit était âpre et montueux. Les Indiens lui ayant parlé favorablement du pays de Honduras, il laissa quelques-uns de ses gens à San Gil, sous la conduite de Francisco Riguelma, et alla s'établir entre les caps *Camaron* et *Truxillo*. De là il pénétra dans l'intérieur du pays avec l'espoir de trouver la mer du Sud; et à son arrivée dans la vallée d'*Ulancho*, il apprit que les gens de Francisco Hernandèz de Cordova n'étaient qu'à quelques lieues de là.

Ce dernier informé de l'approche des Castillans, envoya contre eux le capitaine *Soto* et quelques soldats, qui les surprirent de nuit à *Toréba*, leur tuèrent plusieurs hommes, et les forcèrent à signer la paix. Toutefois, Gil Gonzalès,

---

(1) On donna premièrement le nom de *Hibuéras* ou *Ybuéras* au golfe et à la côte de cette province, à cause des citrouilles, semblables à celles de St.-Domingue, qui y flottaient à la surface de l'eau. — *Llamosegolfo dé las Hibuéras porque pasando por alli navios de los primeros Castellanos que costeaban la Tierra, hallaban por la mar gran suma de Calabazas que si crian en aquilla tierra, que en Santo Domingo llaman Hibuéras, y si crian en unos árboles que dice Hibueros.* (Herréra, dec. IV, lib. VIII, cap. 3, 4, 5 et 6.) Dans la suite, les Espagnols, ayant trouvé l'eau très profonde près du grand Cap, le nommèrent *Cabo de Honduras*, ou profond. (Gomara, lib. II, cap. 55.)

ayant reçu du renfort, attaqua les gens de Soto, les désarma et leur prit cent trente mille *pésos* d'or. Néanmoins, il ne se crut pas en sûreté, et, ayant appris l'arrivée dans ces parages d'une expédition aux ordres de Christophe de Olid, il retourna à Puerto de Caballos. Celui-ci avait débarqué à quatorze lieues plus bas, et à cinquante lieues environ à l'E. de l'entrée du golfe Dulce, où il avait jeté les fondements d'une ville, qu'il nomma *Triunfo de la Cruz*, ou Triomphe de la Croix, parce qu'il y était arrivé le 3 mai 1524, jour de l'Invention de la Sainte-Croix (1). Il pénétra à 30 lieues dans l'intérieur, et découvrit la charmante vallée de *Naco*.

De son côté, Francisco Hernandèz s'avança jusqu'au milieu de la province d'*Ymabite*, où il établit une ville qu'il nomma *Léon*, et bâtit une forteresse pour mettre le pays à l'abri des attaques de Gil Gonzalès, qui s'y rendait par *Olancho*, et pour protéger les Indiens des faubourgs dont le nombre s'élevait à quinze mille.

Dès que Cortèz eut connaissance de la révolte de Chr. de Olid, il envoya contre lui *Francisco de Las Casas*, qui avait épousé une de ses cousines germaines, avec deux navires équipés à Véra-Cruz, et portant cent cinquante soldats et des chevaux. Las Casas arriva de nuit à la ville du Triomphe de la Croix, au moment où Olid se préparait à aller attaquer San Gil de Buéna-Vista. Il s'ensuivit un combat dans lequel une des caravelles du rebelle fut coulée bas; ce qui le détermina à reconnaître l'autorité de Cortèz; mais il s'éleva peu après une furieuse tempête qui engloutit les navires de Las Casas avec quarante de ses gens. Olid reprit courage, remporta une victoire facile sur son rival, dont il força les soldats à lui prêter serment de fidélité. Toutefois, comme il se rendait avec eux à Naco, ils le mirent en pièces. Las Casas, devenu par ce meurtre paisible possesseur du pays, y fonda la ville de *Truxillo*, (qui reçut ce nom, parce que les premiers colons qui s'y établirent étaient originaires de Truxillo, en Estramadure) ou port de *Casinas* ou de *Honduras*, dans une province qui abondait en vivres, en cire et en miel (2).

Cortèz, qui ignorait le sort d'Olid, dont il redoutait l'influence, et ayant peu de confiance dans Las Casas, résolut de

(1) Herréra, dec. III, lib. V, cap. 12.—Juarros pense que cette ville, ainsi que celles de San-Gil, de Granada et de Léon, ont été fondées en 1523, et non pas en 1524.

(2) Herréra, dec. III, lib. V, cap. 13, et lib. VIII, cap. 7.

se rendre en personne à Ybueras. Il partit de Mexico, à la mi-octobre 1524, avec cent cinquante cavaliers, autant de soldats d'élite, trois mille guerriers Indiens, quantité de femmes de service, quatre pièces d'artillerie, un troupeau de cochons et les munitions nécessaires. En même temps, il donna ordre d'expédier de Véra-Cruz, par mer, des vivres et des machines de guerre.

Les seigneurs de Tabasco et de Xicalango lui envoyèrent des guides qui connaissaient la route, soit qu'il voulût prendre celle de la côte, ou traverser l'intérieur du pays; ils lui envoyèrent aussi des marchands qui lui présentèrent une pièce de toile de coton sur laquelle étaient tracés le chemin qui conduit à Naco et à Nito, dans les Honduras et le Nicaragua, et tout le pays de Panama, avec les rivières, les villages, et même les cabanes par où ils avaient coutume de passer pour se rendre aux foires qui se tenaient dans ces contrées. Mais un grand nombre de ces villages avaient été brûlés, et les habitants s'en étaient retirés dans les bois.

Après avoir obtenu tous ces renseignements, Cortèz traversa la rivière d'*Aquiavilco*, à une demi-lieue de la mer, dans un endroit où elle avait trois cent quatre-vingt-dix pas de large. A peu de distance de celle-ci, il en rencontra une autre de la même largeur, sur laquelle il lui fallut jeter un pont de bois pour faire passer son monde. Peu après il arriva à *Copilco*, capitale de la province. Dans un trajet de trente-cinq lieues, Cortèz eut à franchir cinquante rivières, et des bourbiers fangeux sur lesquels il construisit autant de ponts. D'*Anauaxaca*, dernier village de cette province, il se dirigea vers Cibatlan, à travers des montagnes fort escarpées. Il passa la rivière de *Quitzatlapañ*, affluent du fleuve *Tabasco* ou *Grijalva*, dans vingt canots qu'on lui avait envoyés de ses bâtiments avec des vivres. Il s'arrêta vingt jours, pendant lesquels il ne rencontra que deux hommes et quelques femmes qui lui dirent que tous les habitants s'étaient enfuis dans les bois. Cortèz se mit alors en route pour *Chilapan*, où il arriva, vers le commencement de l'année 1525, après avoir eu à franchir un vaste marais de trois cents pas de largeur, sur un pont dans la confection duquel il entra des poutres de trente à quarante pieds de long. Cette ville, qui avait dû être fort grande, venait d'être brûlée et détruite. Les Espagnols passèrent ensuite la rivière de Chilapan, les chevaux ayant de l'eau et de la bourbe jusqu'aux jarrets et quelquefois jusqu'au ventre. Ils mirent deux jours à faire six lieues. *Tamaztépec*

ou *Tecpetlican*, la première ville qu'ils atteignirent, était également abandonnée et ruinée. Néanmoins, ils y trouvèrent des fruits, du maïs, et, à leur grande surprise, des cochons. Cortèz y resta six jours pour laisser reposer ses gens. Il prit ensuite sa route, durant deux jours, par des marais dans lesquels les chevaux s'enfonçaient jusqu'aux flancs, et arriva enfin à *Yztapan*, dont les habitants, épouvantés par le récit que leur avait fait le seigneur de Cibatlan, avaient aussi pris la fuite. Toutefois, les chefs ayant appris que Cortèz avait bien traité les seigneurs de Cuatlan, de Chilapan et de Tamaztépec, ils vinrent accompagnés de quarante de leurs sujets, se déclarer vassaux du roi de Castille, et pourvurent l'armée de vivres pendant les huit jours qu'elle y resta. Cortèz leur rendit vingt femmes qu'il avait prises près de la rivière, et fit brûler vif un Mexicain qui avait mangé la jambe d'un Indien de ce village

Cortèz, étant parti d'Iztapan, arriva à *Tauytlatan*, où vingt prêtres s'étaient renfermés dans un temple pour y périr avec leurs dieux. Les religieux de St-François, qui accompagnaient l'armée, firent d'inutiles efforts pour les convertir au christianisme. De là les Espagnols se dirigèrent, à travers des marécages, des ruisseaux et des lacs, vers une montagne couverte d'arbres si élevés qu'ils ne voyaient que le ciel et la terre, et que Cortèz fut obligé d'avoir recours à la boussole pour s'orienter. Il arriva heureusement à *Huatecpan*, dont les habitants s'étaient enfuis à son approche, mais où il trouva du maïs vert, des fruits et des herbages abondants pour ses chevaux. Près de là, il rencontra des Indiens qui s'étaient réfugiés dans les îlots d'un grand lac, et qui lui apprirent que des hommes blancs, accompagnés de naturels d'Iztapan, avaient déjà remonté la rivière. Les habitants, revenus de leur frayeur, accoururent offrir aux Castillans du miel, du maïs et du cacao.

Cortèz partit de Huatecpan pour *Acalán*. Il passa la rivière dans des barques, et arriva à un bras de mer profond, qui avait cinq cents pas environ de largeur. Il employa six jours à y construire un pont formé de mille poutres de huit brasses de longueur, et de cinq à six palmes de grosseur, et sur lequel il passa avec tout son bagage. Il eut ensuite à traverser un marais dans lequel les chevaux se fussent enfoncés jusqu'aux oreilles, si on n'eût eu la précaution de leur attacher des branches d'arbres et des herbes sous le ventre. On arriva enfin à un ruisseau que la cavalerie passa à la nage.

Cortèz y retrouva quatre Castillans qu'il avait envoyés en avant avec quatre-vingts Indiens de la province d'Acalan, chargés de volailles, de fruits et de pain, et qui l'assurèrent des intentions pacifiques d'*Apoxpalon*, seigneur de la province. Le lendemain, l'armée arriva à *Tizatpetlá*, où l'on avait apporté des vivres en abondance pour les soldats, et des grains, de l'herbe et des roses pour les chevaux. Elle y resta six jours. Cortèz y reçut la visite du fils d'Apoxpalon, qui lui apporta de l'or et des volailles, et offrit de mettre à sa disposition, sa personne et ses états; son père, disait-il, étant mort depuis peu.

Cortèz se rendit de là à *Titacat*, où il fut bien accueilli. Ses gens furent logés dans deux temples, dont l'un servait aux sacrifices des vierges. Le seigneur du lieu lui fit la description du pays, et lui dit en secret que Apoxpalon n'était pas mort, mais qu'il craignait que les Espagnols vissent ses richesses. Cortèz fit alors venir le fils, qui avoua son tort et alla chercher son père. Celui-ci ayant reçu un cheval du général, en fut si reconnaissant qu'il lui fournit des vivres, vingt femmes, un canot et des gens pour le conduire jusqu'à la mer, où il reçut à la fois des nouvelles de Santistevan, de Panuco, de Médelin, d'Espiritu-Santo et du Mexique.

Sur ces entrefaites, un seigneur Mexicain, nommé *Quautimoc*, qui avait des prétentions à la couronne, entra avec deux autres seigneurs, *Tlacatlec* et *Tétépanquizatl*, dans une conspiration contre Cortèz. Celui-ci, instruit de leurs menées, les fit pendre sur-le-champ. Cette exécution, qui eut lieu à *Yzancanac*, capitale de la province d'Acalan, au commencement du carême, effraya les autres conjurés qui se désistèrent de leurs projets. Les Espagnols poursuivant leur route vers *Mazatlan*, arrivèrent à une ville bien fortifiée dont les habitants avaient pris la fuite. Ils y trouvèrent du miel, des volailles et d'autres provisions. A six lieues plus loin, ils entrèrent dans une autre ville moins forte que la précédente, appelée *Tiac*, dont les habitants étaient aussi en fuite. Ils atteignirent ensuite celle de *Axuncauntl*, qui était entourée de bonnes murailles, mais déserte, quoique abondamment pourvue de vivres. Cinq jours après, l'armée pénétra dans la province de *Tayca*, où elle en passa quatre dans les montagnes, et le cinquième elle arriva à la capitale, qui s'élevait dans une île au milieu d'un lac, et à laquelle on ne pouvait aborder que dans des barques. Cortèz ayant engagé le cacique *Canec* à venir le voir, lui donna une chemise, un bonnet de

velours noir et différents autres petits objets. L'Indien reconnaissant lui envoya en retour des canots chargés de volailles, de poisson, de fruits, de miel et un peu d'or, et lui donna des renseignements sur les Castillans établis dans le Honduras. Cortèz continua sa route par *Tlécan*, ville gouvernée par le seigneur *Amohan* qui ne parut point, et poussa jusqu'à *Xuncapan*, village de la seigneurie de Canec; et trois jours après, à un village de celle d'Amohan, où il trouva du fruit et du maïs vert en abondance. A deux lieues de là s'élève une montagne, dont l'accès était si difficile, qu'il fallut huit jours pour la franchir. Pendant cet intervalle la pluie ne cessa de tomber par torrens. Il y périt soixante chevaux qui tombèrent du haut en bas des rochers. La faim fit aussi de grands ravages parmi la troupe; car, après avoir dévoré les cochons qui leur restaient, les soldats se virent contraints de manger des couleuvres, des lézards et d'autres reptiles inconnus, ainsi que la chair et la cervelle de ceux de leurs compagnons qui avaient succombé à la fatigue.

Toutefois ils n'étaient pas arrivés au terme de leurs maux. A la descente de la montagne, ils furent arrêtés par une grande rivière, tellement grossie par les pluies, qu'il était impossible d'y jeter un pont. D'un autre côté, en rétrogradant on s'exposait à une mort certaine. Dans cette triste alternative, quatre soldats découvrirent un rocher, qui s'étendait d'un bord à l'autre, et sous lequel la rivière s'était creusé plusieurs passages. On construisit un pont en cet endroit, et l'armée, ayant passé sans danger, alla coucher à *Teucix*, à une lieue environ de là. Cortèz y obtint des renseignements sur les Castillans de Nito. Résolu de s'y rendre, il pria un marchand indien de lui servir de guide. Arrivé à *Azuzulin*, où il ne trouva personne, il y séjourna huit jours. Il se présenta enfin un jeune homme qui le conduisit, pendant deux jours, à travers le territoire de *Tunihà*. Là il rencontra un vieillard qui l'accompagna pendant deux autres jours, et deux jours après il arriva à Nito, après une marche pénible de plus de quatre cents lieues.

Cortèz y entra sans résistance. Il y trouva soixante-quatre Espagnols aux ordres du capitaine *Diégo Nieto*, et une vingtaine de femmes, qui étaient, pour la plupart, malades. Les provisions y manquaient, et la garnison était réduite à se nourrir d'herbes et de racines, lorsqu'il arriva fort heureusement un navire ayant à bord trente Castillans, sans compter les marins, treize chevaux, soixante-quinze cochons, de la

viande salée et du maïs. Cortèz acheta ce navire avec tout ce qu'il renfermait, fit radouber une caravelle, et construire un brigantin des débris de plusieurs bâtiments, avec lesquels il résolut de se rendre à la baie de Santander. Il s'y fit précéder par Gonzale de Sandoval, et presque tous les soldats et les chevaux. Il envoya en même temps des gens à Naco, à vingt lieues de là, pour y apaiser les troubles des Castillans, et mit à la voile avec les brigantins, deux barques, quarante Espagnols et cinquante Indiens pour se procurer des provisions. Après avoir surmonté une foule d'obstacles, et traversé quarante-cinq rivières en moins de sept lieues, il arriva à un endroit où il trouva des vivres en abondance. De là il passa à l'abbaye de St-André, où, ayant rencontré un bon port, il fonda la petite ville de la *Natividad de Nuestra Sénora*, et y laissa cinquante Castillans, dont vingt cavaliers, sous la conduite de *Diégo de Godoy*. Il y resta vingt jours, et se rendit ensuite à Truxillo, où il s'embarqua pour Mexico (1).

Don Pédro de Alvarado tourna ses armes contre les Indiens *Zutugiles*, dont le roi n'avait voulu entendre à aucune condition de paix. Il mit une bonne garnison à Guatémala, et se dirigea vers *Atitán*, capitale de ce peuple, avec quarante cavaliers, cent fantassins, et deux mille Guatémalais. L'ennemi s'était posté sur un rocher, près d'un lac. Alvarado l'y attaqua, l'en délogea et entra le lendemain dans Atitan, où il n'était pas resté un seul habitant. Il y fit construire un bon fort dans lequel il laissa quatre cent dix-huit hommes, commandés par *Hector de Chaves* et *Alonso del Pulgar*, et revint à Guatémala. (*Juarros*, tom. II, trat. 6, cap. 6.)

Une expédition, composée de quatre-vingts fantassins Espagnols, de quarante cavaliers, de deux mille guerriers Indiens et de trois cents pionniers, aux ordres de *Gonzalo de Alvarado*, fut ensuite dirigée contre les Indiens *Mames*. Ce capitaine partit de Guatémala au commencement du mois de juillet 1525, passa à *Totonicapan*, et franchit la chaîne de montagnes qui s'étend entre cette ville et le *Rio Hondo*. Il traversa aussi cette rivière, et arriva à la plaine où est situé actuellement le village de *Mazaténango*. Les Mames vinrent l'y attaquer, et ne furent repoussés qu'après une vigoureuse résistance. Ayant pénétré un peu plus avant, il fut de nou-

(1) Herréra, dec. III, lib. VI, cap. 10 et 12; lib. VII, cap. 8 et 9; lib. VIII, cap. 1, 2, 3 et 4. — Diaz, cap. 181.

veau assailli par un corps de cinq mille de ces Indiens qu'il mit pareillement en déroute, et poursuivit jusqu'au village de *Malacatan*. Il marcha ensuite sur *Guéguéténango*, capitale des Mames, qu'il trouva déserte. La célèbre forteresse de *Socolco*, qui s'élève sur les bords de la rivière du même nom, dans une vaste plaine, à l'E. de la ville, tomba aussi en son pouvoir après un assaut qui coûta la vie à dix-huit cents des assiégés. Alvarado laissa une forte garnison à Guéguéténango, aux ordres de *Gonzalo de Solis*, et retourna à Guatémala. (*Juarros*, tom. II, trat. 6, cap. 12.)

Sur ces entrefaites, les Indiens de la vallée de Sacatépèques secouèrent le joug de leur chef Sinacam, et se déclarèrent indépendants, au mois de janvier 1525. Le commandant de Guatémala envoya contre eux mille Guatémalais, et dix mousquetaires, qui leur servaient d'officiers, sous les ordres de *Antonio de Salazar*. Les rebelles se défendirent avec courage; mais les Espagnols, ayant reçu un renfort de dix mousquetaires, de vingt cuirassiers et de deux mille Tlascaltécans et Mexicains, la victoire ne fut pas long-temps indécise, et tous les villages de la vallée se soumirent à discrétion. *Diégo de Alvarado* occupa Sacatépèques avec dix Espagnols et cent quarante Tlascaltécans.

Après la défaite des Zacatépèques, la forteresse de *Mixco*, qui était située sur un rocher presque perpendiculaire, fut assiégée par deux compagnies d'infanterie et une de cuirassiers aux ordres d'*Alonso de Oxédo*, de *Luis de Vivar* et de *Hernando de Chaves*. Ils avaient d'abord eu à soutenir, dans la plaine, un combat fort opiniâtre, qui coûta la vie à deux cents *Chignautécos*, alliés des *Mixquenos*. Il y eut un grand nombre d'Espagnols et de Tlascaltécans de blessés. Les caciques Chignautécos, qui se soumirent après cette bataille, informèrent les vainqueurs d'un passage souterrain qui aboutissait à la rivière, et par lequel les assiégés pouvaient opérer leur retraite. En effet, lorsque les Espagnols eurent escaladé la montagne; l'ennemi s'enfuit par la caverne et fut pris prisonnier par l'infanterie et la cavalerie, qui avaient été postées à son entrée, sous la conduite d'*Alonso Lopèz de Loarca*. On permit aux Mixquénos de s'établir à l'endroit où se trouve actuellement le village de Mixco, à neuf ou dix lieues environ de leurs anciens établissements.

Les peuples de la province de *Chiapa* avaient toujours montré beaucoup de caractère, d'adresse et d'aptitude pour les arts. Leur pays était tellement hérissé de forteresses, que

les rois du Mexique ne purent jamais les assujettir. A l'arrivée des Espagnols, ils s'offrirent volontairement à Fernand Cortèz, comme vassaux du roi de Castille. Néanmoins, en 1524, ils se révoltèrent ainsi que les *Zoques*, les *Tzendales* et les *Quilénes*, leurs tributaires, et il fallut que *Alonso de Estrada* fit marcher contre eux le capitaine *Diégo de Mazariégos*, avec cent cinquante fantassins, quarante cavaliers et un corps nombreux de Mexicains et de Tlascaltécans pour les réduire. D'un autre côté, *Pédro Portocarréro*, capitaine-général de la province de Guatémala, en l'absence d'Alvarado, marcha contre eux dans le même dessein avec des forces imposantes; mais, les trouvant soumis, il laissa une partie de ses soldats dans le pays, pour partager avec ceux de Mazariégos, les terres des vaincus, et retourna à Guatémala.

De son côté, Cortèz avait envoyé contre les rebelles, le capitaine *Luis Martin*, avec trente soldats, un ecclésiastique, nommé *Juan de Varillas*, et tous les habitants de *Guazacoalco*. L'expédition s'était mise en route durant le carême de 1524, et était arrivée, après beaucoup de fatigues, au village d'Estapa, à quatre lieues de la capitale, où elle fut attaquée par les *Chapanécos;* il y eut deux soldats tués et quatorze blessés, parmi lesquels se trouvait le commandant. Les Espagnols, ayant ensuite continué leur marche sur Chiapa, rencontrèrent, à un quart de lieue de la ville, tous les guerriers ennemis, qui, munis de longues cordes et de filets pour embarrasser les jambes des chevaux, combattirent avec une furie sans exemple. Toutefois ils furent mis en fuite et contraints d'implorer la paix. Les Espagnols furent aidés dans cette guerre par les Indiens Xaltépèques, qui, aussi bien que ceux d'Istatlan, étaient traités comme esclaves par les Chapanécos, parce qu'ils avaient secondé les projets des Espagnols. Martin retourna à Guazacoalco, avec toutes ses troupes, après avoir rendu la liberté aux nombreux prisonniers *Soconuscans*, *Téguatépèques*, *Zapotécas* et *Quélénes*, que l'ennemi avait faits dans sa retraite, et qui étaient renfermés dans trois prisons formées de forts grillages en bois (1).

(1) B. Diaz prit part à cette conquête, et il en raconte les événements d'une manière si circonstanciée et si différente du récit de Rémésal, qu'on serait tenté de croire, comme le remarque fort judicieusement M. Juarros, que ce dernier a dû être trompé par

Les Indiens de Chiapa s'étant de nouveau révoltés, en 1526, Mazariégos entreprit une seconde fois de les réduire. A son approche, ils se retranchèrent sur de hautes montagnes; mais bientôt manquant de vivres, hommes, femmes et enfants se précipitèrent du haut des rochers dans une rivière, et il ne resta, de toute la population de cette province, que deux mille individus environ, auxquels on permit de fonder sur le bord de la rivière, un village qui porte encore le nom de *Chiapa de Indios*.

En 1526, Gonzalo de Alvarado demeura à Gnatémala en qualité de lieutenant-gouverneur, durant l'abseuce de son frère Pédro, qui était allé à Truxillo. Jaloux de s'enrichir, il envoya deux cents enfauts, de neuf à douze ans, aux endroits où on lavait l'or, et d'où ils devaient lui apporter chacun quatre-vingt-dix grains de ce métal par jour (1). Quand ils n'avaient pu recueillir cette quantité, il forçait leurs chefs à lui en donner la différence. Ces exactions excitèrent un mécontentement général, et il s'ensuivit une révolte qui s'étendit depuis *Chaparrastique* jusqu'à *Olintépèque*, l'espace de cent trente-neuf lieues. Les rebelles, au nombre de trente mille, surprirent la ville de Guatémala, tuèrent un grand nombre d'habitants et forcèrent les autres à la retraite. Toutefois, les rois de Sinacam et de Séquéchul étant tombés entre les mains des Espagnols, la réduction complète de la nation Kachiquelle eut lieu le 22 novembre 1526, jour de Sainte-Cécile (*Juarros*, tome II, trat. 6, cap. 11 (2).

Pédrarias d'Avila, nommé gouverneur du Nicaragua, partit de Panama pour aller prendre possession de son commandement, vers le commencement de l'année 1526. Francisco Hernandèz de Cordova, qu'il y avait envoyé comme son

---

de faux rapports, ou qu'il y a eu trois révoltes dans le Chiapa, et que celle dont parle Diaz est distincte des deux que décrit Rémésal.

(1) Suivant quelques auteurs, il ordonna à huit cents Indiens du village de Patinamit (Tecpanguatémala) de lui envoyer un roseau de la grosseur de son petit doigt, rempli d'or; faute de quoi il menaçait de les réduire à l'esclavage.

(2) Cet événement, dit Juarros, est rapporté d'une manière si différente par Fuentès et Vasquez, que ces deux auteurs semblent raconter deux faits différents. Voyez *Fuentes*, cap. 3, lib. 9, part. I, et *Vasquez*, tome I, lib. I, cap. 14 — B. Diaz, cap. 189 et 193. — Rémésal, lib. I, cap. 2.

lieutenant, s'étant révolté contre son autorité, il lui fit trancher la tête dans la ville de Léon (1).

En 1528, Mazariégos conduisit une nouvelle armée à Chiapa, et, le 1[er]. mars, s'étant avancé à une lieue à l'est de la ville, il dressa ses tentes dans une vaste plaine de forme circulaire, appelée par les Indiens *Gueizacatlan*, et y jeta les fondements de la *Villa-Réal-de-Chiapa* (*Ciudad-Réal*), à l'effet de contenir les habitants de cette province. Le partage des terres adjacentes commença le 22 août.

En 1529, *Don Juan Enriquez de Guzman*, envoyé à Chiapa par l'audience royale de Mexico, pour s'enquérir de l'administration de Mazariégos, retira les terres aux soldats de ce dernier pour les donner aux siens, et déposséda Mazariégos du village de Chiapa. Celui-ci retourna alors à Mexico. (*Juarros*, tome II, trat. 4, cap. 12.)

Un an après la conquête de Cuscatlan, qui eut lieu vers la fin de 1524, ou au commencement de 1525, Pédro de Alvarado passa par cette province pour se rendre à Truxillo, où il comptait avoir une entrevue avec Cortèz. Mais à son arrivée à Cholutéca, il apprit que ce général s'était embarqué pour le Mexique. La province de Cuscatlan était à cette époque en état d'insurrection. Alvarado employa les troupes de son escorte à y rétablir la tranquillité, et fut secondé, dans cette expédition, par le capitaine Luis Martin, qui avait accompagné Cortèz dans son expédition contre Hibuéras. De retour à Guatémala, Alvarado désigna pour gouverner en son absence, *Marcos de Aguilar*, grand-juge de la Nouvelle-Espagne, et son frère *Jorge de Alvarado*, lieutenant du royaume; il s'embarqua ensuite pour l'Espagne. Le nouveau gouverneur, voulant maintenir dans la sujétion les habitants de la province de Cuscatlan, y fonda, le 1[er]. avril 1528, une ville qu'il nomma *Villa de San Salvador*, en commémoration de la dernière victoire que les Espagnols avaient remportée sur les Indiens, le 6 août 1526, jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur. (*Juarros*, tome II, trat. 4, part. 2, cap. 19.)

Pédrarias d'Avila envoya son lieutenant *Martin-Estète* et *Gabriel de Roxas*, en 1528, avec cent cinquante hommes, pour explorer le *Désaguérado*, ou canal par lequel le lac de Nicaragua verse ses eaux dans la mer du Nord.

(1) Herréra, dec. III, lib. IX, cap. I.

Ceux-ci ne trouvant aucune communication entre ce canal et le golfe d'Uraba, ils indiquèrent quatre routes différentes pour aller aux îles des Epiceries, savoir : 1°. par le Désaguërado, qui est navigable pour de gros bateaux, en creusant un canal entre le lac et la mer du Sud, qui sont éloignés d'environ quatre lieues; 2°. par la rivière de *Los-Lagartos*, ou de *Chagre*, qui prend sa source à cinq ou six lieues de Panama, et arrose une plaine où il serait facile d'établir une communication par eau, entre cette rivière et l'Océan; 3°. par la rivière de *Véra-Cruz*, jusqu'à Tecoantépec, d'où les bateaux passent d'une mer à l'autre, et 4°. par la route de Nombre de Dios à Panama, malgré les montagnes qui s'y trouvent. Ces officiers pensaient qu'il serait aisé de couper une route en cet endroit, où la distance entre le golfe d'Uraba et San-Miguel n'était que de vingt-cinq lieues. (*Herréra*, dec. IV, lib. III, cap. 2.)

Vers la fin de l'année 1529, Pédrarias d'Avila forma le projet de s'emparer de la province de San Salvador, sous prétexte qu'elle était comprise dans son gouvernement de Nicaragua. Dans ce dessein, il y envoya *Martin Estète* avec quatre-vingt-dix cavaliers et cent dix fantassins, et s'avança par la province de *Chaparrastique*, ou de *San Miguel*, dans le moment où *Diégo de Roxas* était occupé à réprimer une révolte des Indiens sur le bord opposé de la rivière de *Lempa*. Cet officier ayant été fait prisonnier avec sa suite, Estète marcha sur San Salvador, où il entra sans coup férir. Toutefois, les habitants refusant de le reconnaître comme leur capitaine et leur gouverneur, il se retira au village de *Pérulapàn*, où il fonda une ville qu'il appela *Los Caballéros*.

Sur ces entrefaites, Alvarado de retour d'Espagne à Guatémala, conduisit une armée dans la province de San Miguel, au mois d'avril 1530. Estète, informé de son approche, abandonna son établissement, ravagea le pays, et emmena avec lui plus de deux mille Indiens. Poursuivi au-delà de la rivière de Lempa, il prît la fuite avec son lieutenant *Salcédo*, et ses troupes proposèrent aux Guatémalais une capitulation qui fut acceptée. Les Indiens qui s'étaient retirés dans les montagnes et plusieurs villages de la province de San Salvador et de la côte de *Balsam*, qui s'étaient insurgés, furent réduits à l'obéissance par Pédro Portocarréro, et Diégo de Roxas, lieutenants d'Alvarado.

Vers le même temps, il éclata une nouvelle révolte dans le Cuscatlan, qui fut apaisée par *Gonzalo Ronquillo*. Pédro

de Alvarado, voulant contenir cette province et celle de *Chaparrastique*, appelées aujourd'hui *San Miguel* et *San Salvador*, y envoya son frère Diégo, avec quatre-vingt-dix hommes de Nicaragua et quatre-vingts de Mexico, pour établir dans la province de *Tecultran*, une ville qu'il nomma *San Jorge de Olanchito*. La même année, il donna à *Luis Moscoso* le commandement de cent vingt soldats pour aller rétablir la paix dans une province située au-delà de la rivière Lempa (1).

Après la mort du gouverneur, *Diégo Lopez de Salcédo*, arrivée en 1530, le contador *Andrès de Cereceda* et *Vasco de Herrera* furent nommés gouverneurs conjointement (2).

La cour d'Espagne voulant diminuer l'autorité de *Nuno de Guzmàn* et de son conseil, ordonna, en 1530, que les provinces d'Ybuéras, du Cap Honduras, de Guatémala, de Yucatan, de Cozumel, de Panuco et de Floride fussent réunies à la Nouvelle-Espagne. Elle prescrivit en même temps d'employer tous les moyens possibles pour convertir les Indiens de ces pays (3).

Conquête de la province de Chiquimula de la Sierra. Cette province fut conquise par *Juan Perez Dardon*, *Sancho de Baraona* et *Bartolomé Bézerra*, lieutenants de Pédro de Alvarado. *Juarros*, tome II, trat. 5, cap. 6.

Juan Godinez, *Juan Diaz* et *Francisco Hernandèz* introduisirent les premiers dans cette province les doctrines du christianisme. En 1530, la ville de Guatémala, devint le théâtre de troubles sérieux, causés par la mauvaise administration du visiteur *Orduna*. Plusieurs peuplades indiennes, et entre autres celles du district de Chiquimula, profitèrent de cette circonstance pour secouer le joug des Espagnols.

Hernando de Chaves et *Pedro Amalin* partirent avec un corps de troupes pour attaquer le grand village d'*Esquipulas*. Ils furent arrêtés dans leur marche par les féroces *Jalpataguas* qui leur disputèrent opiniâtrément le village

(1) Herréra, dec. IV, lib. VII, cap. 3 et 5.

(2) Juarros, tome II. trat. 5, cap. 10.

(3) Herréra, dec. III, lib. VI, cap. 1. On y trouve une description des mœurs et coutumes des habitants d'Ybuéras et de Honduras.

de *Mitlan*. Ayant reçu en cet endroit un renfort de quarante fantassins et de vingt cavaliers, et des munitions de guerre et de bouche, ils s'avancèrent sur Esquipulas dont ils se rendirent maîtres après deux combats des plus vifs ; toute la province se soumit aux Espagnols au mois d'avril 1530.

Chaves entreprit ensuite de réduire la ville de Copan, la plus grande, la plus riche et la plus peuplée du royaume. Elle était défendue d'un côté par les montagnes de Chiquimulas et de *Gracias-à-Dios*, et de l'autre par un fossé profond et un rempart formé de grosses charpentes dont les interstices étaient bouchés avec de la terre. Le cacique, nommé *Copan Calel*, avait secondé les révoltés de Chiquimula et d'Esquipulas. Il se trouvait alors à la tête des troupes de *Zacapa*, de *Sensenti*, de *Guixar* et d'*Ustua*, qui s'élevaient à environ trente mille combattants armés de sabres en bois avec des tranchants en pierre, de frondes, de *macanas*, de piques, d'arcs, de boucliers recouverts de peaux de *danta*, et la tête protégée par des touffes de plumes. La ville fut emportée d'assaut après un combat meurtrier, et le cacique, qui s'était retiré à *Sitala*, voyant son armée détruite, retourna à Copan à l'invitation de Chaves, qui le traita avec une grande distinction.

La même année, on envoya une autre expédition contre les Indiens d'*Uspantan*, qui habitaient sur les frontières des provinces de Totonicapan et de Vérapaz. Elle réussit, après de grands désastres et des difficultés sans nombre, à s'emparer de la forteresse de ce district, vers la fin du mois de décembre 1530, et réduisit à l'esclavage une foule de montagnards indiens (1).

Après la mort de Pédrarias d'Avila, arrivée en juillet 1531, *Rodrigo de Contréras*, son gendre, lui succéda, en 1534, dans le gouvernement de la province de Nicaragua. Vers cette époque, les lois qui défendaient aux gouverneurs et autres officiers de la couronne de s'attribuer la propriété d'aucun Indien, étant arrivées d'Espagne, Contréras, pour les éluder, fit la cession de ceux qu'il possédait à sa femme et à son fils. Toutefois ces Indiens furent confisqués pour le compte de la couronne par l'*Audiencia de los confines* et la sentence du juge fut confirmée par la chancellerie royale. Contréras s'embarqua pour l'Espagne à l'effet d'en

(1) Fuentès, tome II, lib. VIII, cap. 6 et 7.

demander la restitution; mais la décision de l'audience avait déjà reçu la sanction du conseil des Indes, et il ne put en obtenir la révocation.

Sur ces entrefaites, son fils *Hernando*, ayant levé l'étendard de la révolte, tua l'évêque *Don Antonio de Valdivieso*, s'empara du trésor épiscopal et de la caisse du gouvernement; après quoi il marcha sur *Realéjo*, avec un parti de mécontents de Léon et de Grenade, et de soldats bannis du Pérou; il y surprit deux bâtiments, avec lesquels il se proposait d'aller d'abord attaquer Panama et Nombre-de-Dios, et de là se rendre au Pérou. Il fit voile pour Panama qu'il prit et livra au pillage, et marcha après contre Nombre-de-Dios. Mais étant revenu assiéger la première de ces villes, il fut battu avec perte de quatre-vingt-deux hommes tués et d'un grand nombre de prisonniers. Cette victoire fut remportée le 23 avril 1549, jour de la fête de Saint-Georges, et l'anniversaire en est encore célébré dans la cathédrale de Panama. (*Rémésal*, lib. VIII, cap. 19 et suivants (1).

La province de Honduras, que gouvernaient conjointement Andrès de Cérécéda et le licencié Vasco de Herréra, fut en proie à deux factions en 1532. La révolte des Indiens, qui éclata vers le même temps, vint encore ajouter aux divisions des Espagnols. Herréra fut massacré par la faction de *Diégo Mendèz*, qui, devenu le lieutenant de Cérécéda, l'arrêta et le mit en prison. Mais celui-ci recouvra bientôt la liberté, et, à l'aide de ses amis, il parvint à tuer Mendèz et deux de ses principaux partisans.

Pendant ces troubles, deux navires venant d'Espagne, et ayant à bord *Diégo de Albitèz*, qui était envoyé par la cour pour gouverner le Honduras, échouèrent sur les côtes à six lieues de Truxillo. Albitèz fut sauvé du naufrage et proclamé gouverneur de la province; toutefois il mourut neuf jours après son installation, et laissa l'administration entre les mains de Cérécéda. Celui-ci, résolu de ne pas être inquiété dans son gouvernement, envoya les esprits turbulents de la province à *Utlancho*, sur la route de Nicaragua, sous prétexte d'y établir une colonie.

Vers cette époque, la rougeole fit de grands ravages dans le Honduras et le Nicaragua parmi les Indiens, qu'une affreuse famine avait aussi moissonnés deux ans auparavant.

---

(1) Herréra dit en 1550, c. VIII, lib. VI, cap. 5, 6 et 7.

Les Espagnols eurent également beaucoup à souffrir des maladies. Ceux d'entre eux qui se trouvaient à Truxillo, manquant de vin, d'huile, de vinaigre, et de vêtements pour se couvrir, quittèrent cette ville pour aller s'établir dans la vallée de Naco, où Christophe de Olid avait été tué.

En vertu d'un ordre royal (*Provision real*) adressé à Diégo de Albitèz, il n'était permis de réduire à l'esclavage que les Indiens pris les armes à la main (1). Cérécéda, mécontent de cet ordre, représenta au roi les nombreux inconvénients qui résulteraient de l'affranchissement général des Indiens du Honduras.

En 1536, *Bartolomé Las Casas*, *Pédro de Angulo*, *Luis de Cancer* et *Rodrigo de Ladrada*, religieux dominicains, arrivèrent à Guatémala (2). Las Casas, vicaire du couvent de cette ville, avait publié, quelques années auparavant, un traité intitulé : *De unico vocationis modo*, et dans lequel il cherchait à prouver qu'il n'y avait d'autre moyen de convertir les Indiens que par la prédication de l'Evangile. On tourna cette assertion en ridicule, et on l'invita à mettre en pratique ce qui lui paraissait si praticable en théorie. Las Casas accepta cette proposition, et choisit pour faire ses premiers essais, la province de *Tuzulutlan*, dont les Espagnols avaient trois fois tenté la conquête sans succès. Il fut convenu entre lui et le gouverneur *Alonzo de Maldonado*, que les provinces réduites à l'obéissance, par les efforts des Dominicains, seraient régies exclusivement par ces religieux, et qu'il ne serait permis à aucun Espagnol de venir s'y établir pendant l'espace de cinq ans.

Cette convention fut signée le 2 mai 1537, et confirmée par le roi, d'abord le 17 octobre 1540, ensuite le 1er. mai 1543.

Les Dominicans traduisirent plusieurs hymnes dans la langue quichée (3) et les firent apprendre à quelques Indiens convertis, qui trafiquaient avec ceux de Sacapulas et de Quiché. Le principal cacique du pays, surnommé depuis *Don Juan*, les ayant entendu chanter, et se les étant fait

(1) *Que en ninguna manera, ni por ningun caso, se hiciesen Indios esclavos, ni se tuviese el uso de ellos, aunque fuesen rebeldes.*

Herréra, dec. V, lib. I, cap. 9 et 10.

(2) Rémésal, lib. III, cap. 7, 9, 10 et 11.

(3) *Ibid.*, cap. 15, 18.

expliquer par *Luis Cancer*, brûla ses idoles et prêcha lui-même l'évangile à ses sujets. Cancer étant revenu à Guatémala pour faire part de cette nouvelle favorable à ses confrères, Las Casas et Angulo se rendirent, au mois de décembre 1537, à la cour de ce cacique. Ils passèrent de là dans la province de Tuzulutlan, où ils furent parfaitement accueillis. Ils retournèrent ensuite auprès de Juan qui les aida à bâtir le village de *Rabinal*, à la manière espagnole, et ensuite ceux de *Coban*, *Cahabon* et autres. Ce pays fut d'abord nommé *Tierra de Guerra* par les Espagnols, qui n'avaient pu en réduire les habitants par la force des armes, et la *Véra Paz* ou la *Vraie-Paix*, par les religieux dominicains. (*Juarros*, tome II, trat. 5, cap. 1.)

Francisco de Montéjo ayant perdu sa place d'adélantado d'Yucatan, fut nommé gouverneur de Honduras, en 1536; il y arriva avec cent soixante-dix soldats et marins, en 1537, et alla mettre le siége devant la forteresse de *Cerquin*, où commandait un célèbre chef indien, nommé *Lempira*, ou *Señor de la Sierra*, qui s'y maintint pendant sept mois, et dont le gouverneur espagnol se rendit enfin maître par ruse. Il prit ensuite, par la famine, celle de *Jamala*. Montejo, se voyant maître du Honduras, retira aux Espagnols les terres qu'ils tenaient de Pédro de Alvarado, pour les donner à ses soldats.

Ce gouverneur, voulant établir une communication plus praticable entre les deux mers que celle qui existait par Nombre-de-Dios et Panama, envoya, en 1539, le capitaine *Alonzo de Cacérès*, pour former la colonie de *Santa Maria de Comayagua*, qui est située entre Puerto Caballos et la baie de Fonséca, à environ vingt-six lieues de distance des deux Océans.

Tandis que Cacérès exécutait ce projet, don de Alvarado arriva au port Caballos, avec une nouvelle commission du roi d'Espagne qui enjoignait à Montejo de lui remettre le Honduras. Alvarado lui donna en échange le gouvernement de Chiapa et de la ville de *Suchimilco* (1).

Rodrigo de Contréras, qui avait été nommé gouverneur de Nicaragua en 1534, fit, en 1536, des préparatifs pour

---

(1) Gomara, lib. III, cap. 5. — Herréra, dec. VI, lib. I, cap. 9. — Lib. III, cap. 19 *Description de la provincia de Honduras*; et dec. VI, lib. VII, cap. 4.

découvrir le *Désaguadéro de la Laguna*, et soumettre le peuple de cette province. Le père Bartolomé de Las Casas, qui arriva sur ces entrefaites, après avoir obtenu du roi l'autorisation de prêcher l'évangile aux peuples de ces contrées, s'opposa aux projets du gouverneur. L'évêque *Diégo Alvarèz Osorio*, choisi pour médiateur dans cette contestation, étant venu à mourir, Las Casas s'embarqua pour l'Espagne à l'effet de plaider la cause des Indiens.

Vers le même temps, Andrèz de Cérécéda ayant commis de grandes cruautés dans le Honduras, tous les habitants de la province s'enfuirent dans les montagnes. Les Espagnols, livrés à eux-mêmes, et en proie à toutes les horreurs de la faim, implorèrent le secours d'Alvarado, qui se rendit en conséquence à Naco. A son arrivée dans cette ville, Cérécéda se démit de son autorité en sa faveur.

Ce commandant, ayant apaisé les dissentions qui s'étaient élevées entre les officiers du roi, partit pour Puerto Caballos, où il fonda la ville de *San Juan*, et celle de *San Pédro Tula*, à onze lieues de cette dernière. Il envoya de là *Juan Chaves*, avec la plus grande partie des troupes, pour aller chercher un endroit favorable au commerce, à mi-chemin, entre les provinces de Honduras et de Guatémala. Chaves, après avoir parcouru, pendant plusieurs jours, un pays entrecoupé de rochers et de montagnes, arriva enfin à une petite plaine arrosée par une rivière. Ses soldats, qui avaient beaucoup souffert durant la marche, s'étant écriés : *Gracias à Dios que havemos hallado tierra llana*, il donna à l'endroit, et ensuite à la ville qui y fut bâtie, le nom de *Gracias à Dios* (1).

Pendant les années 1534 à 1539, don Pédro de Alvarado équipa dix-huit bâtiments à la *Barra de Iztapa* (2), ville située à l'embouchure du *Guacalat*, dans la province de

(1) Herréra, dec. VI, lib. I, cap. 8. — Le même auteur, dans sa *Descripcion de las Indias*, dit que les fondements de la ville de Gracias à Dios furent jetés en 1530 par le capitaine Gabriel de Roxas; mais qu'ayant été abandonnée elle fut rétablie six ans après par Gonzalo de Alvarado. Herréra veut sans doute parler du village situé près du Cap Gracias à Dios, dont il fait remonter la fondation à l'année 1530, dans sa IVe. décade.

(2) A environ 40 lieues N.-O. du port d'Acajutla, il existe une petite baie qui est improprement appelée sur les cartes, le port de Guatémala.

Escuintla. Le régidor, *Antonio de Salazar,* fit aussi construire, en 1539, une route entre Iztapa et Guatémala, pour y transporter sur des voitures les plus petits navires d'Alvarado.

L'évêque de Guatémala, Bartolomé de Las Casas et Pédro de Angulo, ayant dénoncé à la cour de Castille de nombreuses infractions aux réglements qui régissaient les Indiens nouvellement convertis, le roi donna ordre aux vice-rois, aux présidents et aux gouverneurs du pays, de veiller à leur stricte exécution, et chargea l'évêque de Guatémala, et les missionnaires protecteurs des Indiens, de l'avertir de toutes les atteintes qui y seraient portées.

Le roi écrivit aussi dans le même sens au dévôt père Fr. Pédro de Angulo, vicaire du monastère de Guatémala. Sa lettre est datée de Barcelone, le 1er. mai 1543.

L'infant don Felipe écrivit aussi à ce sujet, de Valladolid, le 7 septembre 1543, au licencié *Maldonado,* président de l'audience royale pour les provinces de Guatémala et de Nicaragua (1).

Le missionnaire Pédro de Angulo obtint un ordre du roi, daté du 11 novembre 1547, qui défendait expressément aux Espagnols d'employer la force pour faire travailler les Indiens.

Le 7 juillet 1550, le roi d'Espagne enjoignit au provincial de Saint-Domingue d'user de tous les moyens en son pouvoir pour obliger les religieux de son ordre à enseigner aux Indiens confiés à leurs soins, la langue de la métropole. Ces instructions furent réitérées au gouverneur, au mois de septembre 1695.

Vers l'année 1552, presque tous les indigènes de la province de Véra-paz furent convertis au christianisme, par *Tomàs de la Torre,* vicaire-général des Dominicains, *Domingo Vico,* et autres.

Les pères Domingo Vico et *Andrèz Lopèz,* étant allés prêcher l'évangile dans la province d'*Acalà,* périrent victimes de leur zèle, le 29 novembre 1555.

La province de Costa Rica fut convertie au christianisme, en 1560 et années suivantes, par *Juan Pizarro,* qui périt enfin martyr de son zèle. On attribue généralement à *Juan*

(1) Ant. Rémésal, lib. IV, cap. 13.

Solano et à *Alvaro de Acuña*, la conquête de cette province. Jorge de Alvarado réduisit les villages de *Turrialba* et de *Suerre*. *Diégo de Astieda Chirinos* en fut le premier gouverneur.

Le capitaine anglais, *Guillaume Cox*, qui prit le commandement en chef de l'expédition du capitaine *Barker*, après la mort de cet officier, pilla, en 1576, la ville de Truxillo, dans la baie de Honduras. Attaqué ensuite par un détachement de troupes espagnoles, il fut obligé de prendre la fuite (1).

Le 23 septembre 1580, Philippe II ordonna qu'il fût écrit une histoire correcte des mœurs et habitudes des Guatémalais, avant leur conversion au christianisme (2).

Esguerra et *Salvador Cipriano* réduisirent, en 1603, la province de *Manché*, qui est contiguë à celle de Véra-paz. Trois ans après, les missionnaires eurent converti les habitants de huit villages; l'un, nommé *San Miguel Manché*, renfermait cent maisons; celui de l'*Assuncion Chocahaoc*, le même nombre; *Matzin*, trente; *Yxuox*, vingt-cinq, et *Hixil*, douze (3).

Conquête de Talamanca, dans la province de Costa Rica. Don Rodrigo Arias Maldonado, qui prit dans la suite le nom de frère *Rodrigo de la Cruz*, gouverneur et capitaine-général de Costa Rica, entreprit et acheva, en 1660, la conquête de *Talamanca*, dans laquelle il avait dépensé 60,000 dollars de sa fortune particulière. Il y fonda plusieurs villages, bâtit des églises, fit venir des prêtres pour les desservir, et reçut en récompense de ses services, le titre de marquis de Talamanca. Lorsque la durée de son gouvernement fut expirée, il quitta la province, et, bientôt après, le fruit de ses travaux fut perdu; les Indiens reprirent leurs habitudes sauvages et retombèrent dans l'idolâtrie jusqu'à l'arrivée, en 1688, de *Melchor Lopez* et *Antonio Margil*, qui convertirent quarante mille âmes dans l'espace de cinq ans, fondèrent onze villages, dans chacun desquels ils bâtirent une église, et trois autres dans une province voisine de Talamanca. (*Juarros*, tom. II, trat. 5, cap. 19.)

(1) Hakluyt, part. III, p. 530.

(2) Voyez Torquémada, part. II, lib. XII, cap. 10—28.

(3) Rémésal, lib. II, cap. 18—20.

La conversion des *Changuènes*, peuplade nombreuse et barbare, fut ensuite opérée par *Francisco de San-José* et *Pablo de Rébullida*. Ce dernier, après avoir résidé douze ans parmi ces Indiens, fut tué par eux, le 17 septembre 1709, dans le village de *San Francisco de Urimana*. *Juan de Zamora*, prêtre de Nicaragua, et quelques soldats qui servaient d'escorte aux missionnaires, éprouvèrent aussi, peu après, le même sort.

Au mois de novembre 1697, Franciseo de San-José, qui était allé rétablir sa santé à Guatémala, fut de nouveau envoyé pour convertir les habitants de Talamanca et de l'île de *Toxas*. Il y resta jusqu'en 1708, qu'il fut nommé président du collége de Grenade, dans la province de Nicaragua. Ce zélé missionnaire avait pénétré jusqu'au Pérou (1) et avait le premier porté la parole de Dieu aux naturels de l'Amérique du sud. (*Juarros*, tom. II, trat. 5, cap. 19.)

En 1740, *Antonio de Andrada*, et trois autres ecclésiastiques, accompagnés d'un détachement de soldats, continuèrent la réduction de la province de Talamanca (2).

En 1622, la *réduction des idolâtres de la province de Taguzgalpa* fut entreprise par *Christoval Martinèz de la Puerta*, deux autres missionnaires, et quatre Indiens, qui, en moins d'une année, eurent converti sept cents naturels et fondé sept villages.

Au mois de janvier suivant, la Puerta fut remplacée par *Benito Lopèz*, qui, aidé de deux autres ecclésiastiques, convertit les *Guabas*, peuplade mulâtre issue de femmes indiennes et d'Espagnols qui avaient fait naufrage sur la côte. Les trois missionnaires avaient déjà arraché à l'idolâtrie près de six mille habitants de cette province, lorsqu'ils périrent victimes de l'animosité d'une nation voisine appelée *Albatuinas*. (*Juarros*, tom. II, trat. 5, cap. 18.)

Ce ne fut qu'en 1667, que *Fernando de Espino*,

---

(1) Voyez l'article *Pérou*.

(2) En 1811, il y avait dans la province trois missions, et six ecclésiastiques; savoir : 1°. celle d'*Orosi*, à laquelle sont réunis *Atirro* et *Tucurrique*; 2°. celle de *Buruca*, et 3°. celle de *San Francisco de Terraba*, qui comprend la succursale de *Guadalupe*. — Juarros cite à ce sujet l'*Histoire de l'ordre des Bethlémites*, et le liv. V, chap. 1, 2, 3, 4 et 5. des actes de la *Cronica de los Colegios de Propaganda Fide de Nueva-España*.

Pédro de Ovalle, et plusieurs autres reprirent la conversion des Indiens de cette province. Ils partirent de la Nueva-Segovia ou la Nouvelle-Ségovie, et pénétrèrent dans les montagnes de Taguzgalpa, où ils réussirent à convertir six cents naturels. En 1675, ils avaient formé sept villages, d'environ six cents âmes; en 1679, le nombre de prosélytes s'était élevé à mille soixante-treize; et en 1690, ils fondèrent deux autres villages. (*Juarros*, tom. II, trat. 5, cap. 18.)

En 1642, les îles de *Roatan*, de *Guanaja* et d'*Utila*, furent prises sur les Espagnols par un pirate anglais, qui les garda jusqu'en 1650; il en fut chassé par une expédition de quatre bâtiments de guerre, équipés par ordre du gouverneur de la Havane, et commandés par le général *D. Francisco de Villalva y Tolèdo*. Les Indiens, n'ayant opposé aucune résistance aux Anglais, le vainqueur les transporta à *Amatique*.

L'île de Roatan resta déserte jusqu'en 1742, que les Anglais en reprirent possession, et la fortifièrent avec des matériaux portés à cet effet de la ville de Truxillo.

Pendant les années 1674, 1675 et 1676, les Dominicains convertirent une autre nation indienne appelée *Chol*, qui habitait au nord-est de Véra-paz. Ils baptisèrent deux mille trois cent quarante-six individus, qu'ils réunirent dans onze villages. Toutefois, ces naturels regagnèrent peu après leurs montagnes, où ils restèrent jusqu'en 1688. A cette époque, l'alcade-major ramena quelques Choles qui s'établirent dans la vallée d'*Urran*. En 1780, ils en furent dépossédés par le gouverneur de Guatémala; mais, en 1796, s'en étant de nouveau rendus maîtres, ils y laissèrent deux mille nègres pour la défendre. (*Juarros*, tom. II, trat. 5, cap. 4.)

Le 17 mai 1797, l'intendant de Comayagua, *don José Rossi y Rubi*, fit voile de Truxillo à bord d'un petit vaisseau de guerre avec douze officiers. Le lendemain, il arriva au port de Roatan. Ayant vu deux cents hommes de troupes rangés en bataille sur le rivage, pour s'opposer à son débarquement, il se rendit seul à terre et leur proposa une capitulation qui fut aussitôt acceptée. Le village, situé sur la côte septentrionale, était occupé par des nègres républicains; et l'autre, sur le bord opposé, l'était par des Caraïbes, qui se soumirent aussi sans résistance. (*Juarros*, t. II, t. 5, cap. 9.)

Conquête de la province de Péten et réduction des Itzaex. Le royaume d'Yucatan, connu d'abord sous le nom de *Maya*,

et sa capitale *Mayapan*, furent soumis pendant un grand nombre d'années à un seul chef. Mais les caciques, ses vassaux, s'étant révoltés, se déclarèrent indépendants dans leurs provinces respectives, et ne laissèrent au chef suprême que le gouvernement de *Mani*, où il se retira vers l'an 1420, après avoir détruit de fond en comble la grande ville de Mayapan. Un de ces caciques, nommé *Canek*, qui s'était mis à la tête des rebelles dans la province de *Chichén-Itza*, située à vingt lieues environ du village de *Tihoo* (Mérida), ne s'y croyant pas en sûreté, se retira avec ses sujets dans les montagnes, s'empara des îles du lac d'Itza, et fixa sa résidence dans *Péten* la plus considérable.

Les Franciscains de la province de *San José de Yucatan*, essayèrent plusieurs fois de convertir les Itzaex, mais sans succès, et ce ne fut que sous le gouvernement de *Don Martin de Ursua y Arizmendi* que leur conversion fut opérée.

Ce gouverneur, nommé en 1692, entra en fonctions en 1695. Il conçut le projet d'établir à ses frais une route entre le Yucatan et le Guatémala, et le proposa au conseil des Indes qui l'y autorisa. Cette route, commencée dans un endroit où l'on avait entrepris d'en construire une quelques années auparavant, fut frayée la même année sur une longueur de quatre-vingt-six lieues. Il reprit cette opération vers le commencement de l'année 1697, et le 24 janvier, il partit de Campêche, et s'avança jusqu'au lac d'Itza, où il forma un camp retranché. *D. Pédro de Subiaur* y construisit une galiote de quarante-cinq pieds de quille, et une pirogue de moindre dimension, à bord desquelles s'embarquèrent cent huit soldats espagnols, *D. Juan Pacheco*, vicaire ecclésiastique et son clerc. Il resta pour défendre le camp cent vingt-sept Espagnols, un grand nombre d'Indiens alliés, avec deux pièces de campagne, deux arquebuses à croc, et huit fauconneaux, aux ordres de *Juan Francisco Cortéz*. L'île fut prise le 13 mars 1697, et nommée *Nuestra Señora de los Remedios y San Pablo*, et Pachéco en fut élu vicaire ecclésiastique. On employa les Indiens à continuer la route jusqu'à celle de Véra-paz. Les autres îles se soumirent peu après, ainsi que dix-huit villages situés sur les bords du lac. Les îles seules renfermaient vingt-quatre ou vingt-cinq mille habitants. Après cette conquête Ursua ramena ses troupes à Campêche.

Pédro de Subiaur, et le pilote *Juan Antonio Carabajal*, ouvrirent une route plus courte et plus directe entre le lac

et le village de San Agustin, dans la province de Véra-paz, la distance n'étant plus que de trente-cinq lieues.

Le 24 janvier 1698, le roi d'Espagne transmit de nouveaux ordres au vice-roi du Mexique, et aux gouverneurs du Guatémala et de l'Yucatan, relativement à la conversion des Indiens de ces pays, qu'il leur recommandait de hâter par tous les moyens en leur pouvoir, en les encourageant à s'établir le long de la nouvelle route. Le roi nommait en même temps Ursua, gouverneur et capitaine-général de tout le pays que cette route parcourait. Son autorité était toutefois subordonnée à celle du vice-roi du Mexique, mais il était entièrement indépendant du gouverneur d'Yucatan, *Don Roque Sobéranis*. A la mort de ce dernier, Ursua lui succéda en qualité de capitaine-général et de gouverneur d'Yucatan. Il conservait aussi son gouvernement d'Itza (1).

Les Anglais, chassés par les Espagnols de la baie de Honduras, en 1742, allèrent chercher le bois de teinture sur les bords de la rivière *Noire*, dans le territoire de Mosquito, par le 16° de lat. N. Après la défaite des Indiens *Popya*, ils s'emparèrent de leurs maisons, de leurs femmes et de leurs enfans, et forcèrent ces naturels à se retirer sur le territoire espagnol par les conditions onéreuses qu'ils voulurent leur imposer. Les vainqueurs prirent alors possession de la côte de Mosquito, et le gouverneur de la Jamaïque y envoya le capitaine Hodgson en qualité de surintendant.

Un négociant anglais, jaloux d'assurer à son pays le commerce de la rivière Noire, forma le projet d'établir une route entre la mer et la province de Comayagua, et la fit exécuter par les Indiens Popya. Cette route fournit un moyen de communication facile avec la mer du sud, et les Hollandais perdirent le monopole du commerce de la baie de Truxillo (2).

Le bois de Campêche, si estimé pour la teinture, donna lieu à une guerre qui dura de 1736 à 1743.

Les Espagnols chassèrent de nouveau les Anglais du golfe de Honduras, en 1757, et bâtirent des forts pour empêcher le commerce illicite qu'ils fesaient dans ces parages.

---

(1) Histoire de la conquête d'Itza, par *don Juan de Villagutierre y Sotomayor*, cité par Juarros, comme un auteur sur la véracité duquel on peut compter. (*Juarros*, t. II, trat. 5, cap. 5.)

(2) *Long's Jamaica*, liv. I, ch. 12.

En 1761, les négociants anglais, pour obtenir la faculté de commercer dans l'intérieur de ce pays, signèrent un arrangement par lequel ils s'engageaient à payer un tribut annuel de vingt têtes de bétail, à condition qu'on les laisserait s'avancer jusqu'aux chutes de la rivière, à cent cinquante milles du cap de Gracias à Dios.

La principale rade qu'on rencontre sur cette côte est formée par la rivière de *Bluefield*, qui est navigable sur une étendue considérable. Les Indiens *Woolvas* et *Cuckeras* habitent à quelques milles au-dessus de son embouchure. M. *Henri Corrin*, de la Jamaïque, qui s'y établit en 1752, amassa une grande fortune en exportant du bois d'acajou et de l'écaille de tortue, qu'il expédiait à la Jamaïque et aux colonies du nord.

Par le dix-septième article du traité de paix du 10 février 1763, le roi d'Angleterre s'engagea à faire démolir toutes les fortifications que ses sujets pouvaient avoir élevées dans les parages de la baie de Honduras, et autres parties des possessions espagnoles; mais il stipula en même temps qu'on ne les molesterait pas lorsqu'ils seraient occupés à couper et à charger du bois de teinture ou de Campêche (1), et que pour cet effet ils pourraient construire des magasins et des maisons pour eux et leurs familles.

Ce fut en 1769 et 1770, que les Anglais s'établirent sur la côte de Mosquito, sur trois points principaux, savoir : sur la rivière Noire, à environ vingt-six lieues E. du cap Honduras; au cap Gracias à Dios sous le 14°. 54'. de lat., à environ cinquante-quatre lieues E. S.-E. de la rivière Noire, et à Bluefield, environ soixante-dix lieues S. du cap Gracias à Dios.

Il y avait alors, non compris les indigènes, deux cents blancs, le même nombre de gens de couleur libres et neuf cents esclaves. On en exportait des mulets pour la Jamaïque et pour l'Europe, et huit cent mille pieds d'acajou, dix mille livres d'écaille de tortue, et deux cent mille de salsepareille par an.

Le principal établissement était celui de la rivière Noire, qui avait servi de retraite aux coupeurs de bois de Campêche, lorsqu'ils furent chassés de la baie de Honduras en 1730.

L'article dix-sept du traité de Paris, de 1763, comme on l'a

(1) *Hæmatoxylum Campechianum*.

dit plus haut, porte que S. M. britannique fera détruire toutes les fortifications élevées par ses sujets dans la baie de Honduras ou d'autres parties du territoire espagnol en Amérique ; mais qu'ils conserveront le droit de couper du bois de Campêche dans la baie de Honduras et les parties adjacentes du continent ; et qu'à cet effet, ils pourront bâtir des magasins et des maisons pour eux et leurs familles. En conséquence, on retira les troupes et les autorités civiles, d'après l'idée que toute l'étendue de la côte était comprise, dans la disposition relative à la démolition des forts. Mais les Anglais prétendirent ensuite que leur droit à la côte de Mosquito n'était nullement infirmé par le dernier traité, que cette côte, s'étendant depuis la baie de Honduras jusqu'à l'embouchure du lac Nicaragua, ou rivière Saint-Jean, dans la lat. de 10° 25' environ, n'avait jamais été réclamée ni possédée par les Espagnols ; et que les Indiens en avaient fait la concession libre et formelle, avant le traité américain signé à Madrid en juin 1670, d'après lequel le roi de la Grande-Bretagne possède à toujours toutes les terres, colonies et établissements situés dans les Indes, ou dans toute autre partie de l'Amérique, que lui et ses sujets occupaient alors.

Cette prétention paraît appuyée sur l'autorité de sir Hans Sloane, qui, dans son introduction à l'histoire de la Jamaïque, assure que de son temps un roi du pays de Mosquito, qu'on appela *Jérémy*, vint demander la protection du duc d'Albémarle, alors gouverneur de cette île, et le prier d'envoyer un officier pour les commander, en l'autorisant à faire la guerre aux Espagnols et aux pirates. Dans le mémoire qu'il présenta au duc, il était établi que le comte de Warwick, en vertu de lettres-patentes données par le roi Charles Ier., était possesseur de plusieurs îles des Indes-Occidentales, notamment de celle de la Providence (depuis appelée par les Espagnols Santa Catalina), située sous le 13° 10' lat. N., à l'E. du cap Gracias à Dios, appelé vulgairement Mosquito, comprenant une étendue de trente à quarante lieues ; que le comte établit des rapports avec les naturels de ce cap et du pays environnant, et les engagea à lui envoyer le fils de leur roi, laissant en otage le colonel Morris, habitant de New-York ; que ce prince suivit le comte de Warwick en Angleterre où il demeura trois ans, durant lesquels les habitants de Mosquito ayant formé des rapports avec ceux de la Providence et reconnu la puissance de Sa Majesté britannique, ils décidèrent le prince, qui revint dans leur

pays après la mort du roi son père, à abdiquer le pouvoir et à devenir avec eux sujet de l'Angleterre, qualité qu'ils ont toujours conservée depuis. Sir Hans ajoute que le Duc d'Albémarle ne voulut point se mêler de cette affaire, de peur que ce ne fût un moyen inventé par quelque peuple, pour établir un gouvernement de flibustiers et de pirates (1).

En 1782, le gouvernement anglais ayant résolu de chasser les Espagnols de cette baie, envoya une expédition sous les ordres du colonel *Despard*, composée de troupes régulières et d'indiens de ce pays, avec lesquels cet officier battit les Espagnols et leur fit huit cents prisonniers.

L'article six du traité de 1783, conserve aux Anglais les mêmes droits que ceux stipulés dans le traité de 1763.

En 1780, San Fernando de Omoa, ville forte qui était regardée comme la clef de Honduras, fut emportée d'assaut par les équipages de deux frégates anglaises expédiées à cet effet de la Jamaïque. Le trésor, dont ils s'emparèrent, s'élevait à plus d'un million de piastres. Les Anglais furent obligés d'évacuer la ville peu de temps après.

Conquête de Tologalpa. Les habitants de cette contrée, connus sous les noms généraux de *Xicaques*, de *Moscos* et de *Sambos*, se composent des *Lencas*, des *Payas*, des *Alhatuinas*, des *Tahuas*, des *Jaras*, des *Taos*, des *Gaulas*, des *Fantasmas*, des *Iziles*, des *Motucas*, etc., qui diffèrent entr'eux par la couleur, les uns étant blancs, les autres noirs, rouges et cuivrés. Ils parlent aussi des langages différents, et ont des gouvernements, des mœurs et des coutumes particuliers.

Vers l'année 1594, Philippe II prescrivit aux gouverneurs de ce pays, de lui adresser un mémoire sur les Indiens qui l'habitaient, et dans lequel ils indiqueraient les mesures les plus efficaces à prendre pour les convertir.

En 1603, un ecclésiastique, nommé *Estévan Verdélète*, et *Juan de Montéagudo* cherchèrent à pénétrer dans le territoire des Xicaques par la rivière de la nouvelle Ségovie,

---

(1) *Sloane's Natural History of Jamaica, etc.* (*Histoire naturelle de la Jamaïque.*) Introduction p. 76 et 77. Londres. 1707.

Edward's History of the West Indies ou histoire des Indes occidentales; appendix, notice sur les établissements anglais sur la côte de Mosquito, pouvant servir au gouvernement en 1773.—5e. édition. Londres, 1819.

sous la conduite de quelques Indiens qui les menèrent dans des montagnes d'où ils retournèrent à Comayagua. Verdélète partit alors pour l'Espagne, à l'effet de communiquer à la cour les moyens qu'il croyait devoir employer pour tirer les Indiens de la barbarie. En conséquence, le suprême conseil rendit un décret, le 17 décembre 1607, par lequel Verdélète fut autorisé à prendre dans le trésor de la couronne les fonds nécessaires à cette entreprise, et à s'adjoindre huit personnes pour le seconder dans la réduction des Xicaques. Le 13 octobre 1608, il repartit pour Guatémala, avec une mission de vingt-huit personnes, et au mois d'octobre de l'année suivante, il quitta cette ville avec son ami Juan de Montéagudo. A son arrivée à Comayagua, il fut joint par *Juan de Vaide*, curé d'Olancho, *Andrès Marcuello*, vicaire du couvent de cette ville, par le capitaine *Daza*, et par trois autres Espagnols d'Olancho, qui connaissaient le pays. Il se dirigea de là vers la nouvelle Ségovie, pénétra dans les montagnes par la rivière de *Guayape*, et arriva parmi les Indiens vers la fin du mois de janvier 1609. Il en avait déjà converti cent trente, lorsque les Toncas et les Mexicains, venant à se quereller, les Indiens païens conçurent la haine la plus violente contre ceux qui s'étaient faits chrétiens, brûlèrent leur village, et se retirèrent dans les montagnes. Les Espagnols restés seuls dans le pays, retournèrent à Guatémala.

Peu de temps après, Verdélète se mit de nouveau en marche avec une escorte de vingt-cinq soldats aux ordres du capitaine Alonso de Daza, pour aller accomplir l'objet de sa mission. Au mois d'avril 1611, il arriva sur les frontières de Tologalpa; mais le 16 janvier suivant, il fut massacré avec tout son monde et dévoré par les sauvages habitants de ces régions inhospitalières.

Pedro Lagarès fonda un séminaire à la nouvelle Ségovie, en 1674, pour y instruire des missionnaires destinés à aller prêcher l'évangile chez ces barbares montagnards. Il réussit à en attirer quelques-uns hors de leurs retraites, et leur bâtit deux villages, dans la vallée de Culcali, à cinq lieues l'un de l'autre. Le nombre des prosélytes s'accrut insensiblement; et au mois d'octobre 1678, on comptait dans les villages de *San-José Paraka* et de *San Francisco Naaico*, plus de deux cents Indiens. La mort de Lagarès, arrivée en 1679, suspendit l'ouvrage de la conversion de ces naturels; il a été repris depuis par d'autres ecclésiastiques; mais, dit Juarros, il y a maintenant (1811) plus d'un demi-siècle que

les Franciscains ont abandonné la province de Tolagalpa à son idolâtrie. (*Juarros*, tom. II, trat. V, cap. 17.)

Juan Pérez Dardon fut envoyé de Guatémala par décision d'un conseil militaire, avec quatre-vingts fantassins espagnols, trente cavaliers et mille Indiens alliés, pour punir les habitants du village de *Jumais*. Il fut attaqué en route par un corps nombreux d'Indiens, qu'il dispersa ; et à son arrivée devant le village, il trouva une armée entière rangée en bataille pour lui en disputer l'entrée, sous la conduite d'un chef nommé *Tonaltet*. Celui-ci, vaincu avec une perte considérable, chercha son salut dans la fuite ; et les Espagnols, après lui avoir inutilement offert le pardon et la paix, réduisirent le village en cendres. Dardon envoya des détachements à la poursuite des fuyards dont un grand nombre furent faits prisonniers, et entre autres plusieurs caciques. Les Espagnols, pour les punir de leur opiniâtreté, les réduisirent en servitude, et appelèrent leur village *Pueblo de los Esclavos*.

Les Choles, dont le père *José Delgado*, religieux dominicain, et autres, avaient effectué la réduction en 1674, 1675 et 1676, et qui résidaient dans un pays situé à vingt-cinq ou trente lieues de *Cahabon*, dernier village de la province de Véra-Paz, se révoltèrent de nouveau.

En conséquence, le conseil des Indes ordonna, le 24 novembre 1692, la conquête de leur pays et de celui des *Lacandons*, contre lesquels devaient marcher simultanément les troupes des provinces de Véra-Paz, Chiapa et Guéguéténango.

Les Indiens Lacandons et *Lopans* furent convertis en 1695. Ces derniers étaient un peuple féroce et guerrier, et habitaient une belle et fertile contrée de trente lieues environ d'étendue. Leur nombre s'élevait de dix à douze mille individus. Le capitaine *Juan Diaz de Vélasco* arriva avec quelques troupes à l'extrémité de leur pays, et établit son camp à quarante lieues du lac d'Itza, après avoir parcouru un pays hérissé de montagnes l'espace de quatre-vingt-deux lieues. Continuant sa marche vers la rivière de *Chaxal*, à dix lieues plus loin, il résolut de la passer pour aller soumettre l'île de Péten, mais il en fut dissuadé par les missionnaires qui lui représentèrent que les Itzaex les y attendaient avec des forces considérables. Toutefois, avant d'évacuer le territoire de Mapan, il y construisit un fort dans lequel il laissa une garnison de trente soldats et quelques Indiens, sous le commandement de *Pédro Ramirez de Orosco*.

Le conseil se décida de nouveau à y envoyer cent cinquante hommes de Véra-Paz et cent de Guéguétenango. Le gouverneur *D. José de Escals*, nomma *Bartolomè de Amezquita*, *oidor* de l'audience, au commandement de la division de Véra-Paz, et le *régidor Jacobo de Alcayaga*, de celle de Guéguétenango.

Ces troupes partirent de Guatémala au mois de janvier 1686. Alcayaga prit le chemin de *Los Dolorès*, où il trouva cinq cents Indiens chrétiens. Continuant sa marche avec *Diégo Rivas* et autres ecclésiastiques, il découvrit, quatre jours après, deux villages appelés *Péta* et *Mop*, dont l'un renfermait cent dix-sept familles et l'autre cent cinq, qui promirent d'aller habiter Los Dolorès. Après avoir cherché inutilement le lac Itza pendant deux mois, il revint lui-même à cette ville le 29 avril, et de là se rendit à Guatémala, après avoir laissé garnison dans le fort de Dolorès. L'église qu'il y avait fait construire sur l'emplacement d'un ancien temple païen, portant ombrage aux caciques *Cabrial* et *Tustétac*, ils se retirèrent dans les montagnes, mais revinrent peu après à la prière des missionnaires.

Le capitaine Vélasco s'étant avancé jusqu'au lac Itza, y fut attaqué par les Itzaex, qui le tuèrent avec tous ses soldats au nombre de cent. Sur ces entrefaites *Amezquita* poussa jusqu'au même lac, avec une faible escorte; mais n'y obtenant aucun renseignement de Vélasco, il retourna sur les bords de la rivière de Chaxal, où il avait laissé la majeure partie de son monde, et fut appelé peu après à Guatémala par le conseil de guerre. (*Juarros*, tom. II, trat. V, cap. 4.)

En 1700, le licencié *Francisco de la Madris*, qui s'était enfui de la Nouvelle-Espagne, excita un soulèvement dans la province de Chiapa. Il fut toutefois bientôt apaisé par *Pédro de Eguaras Fernandèz de Yxas*, qui y fut envoyé à cet effet, avec un corps de troupes, par *Gabriel Sanchèz de Berrospe*, gouverneur de Guatémala.

En 1712, les Tzendales, alliés des *Chapanécos*, et qui habitaient dans trente-deux bourgs ou villages, se soulevèrent en masse contre les Espagnols, renoncèrent à leur culte, et massacrèrent plusieurs prédicateurs. Le principal rassemblement qui eût lieu au village de *Cancuc*, était fort de quinze mille hommes.

Le capitaine général, président de l'audience royale, *D. Toribio Cosio*, marcha contre eux avec des forces im-

posantes, les battit au village de *Guistan*, à six lieues de Ciudad-Réal, et y rétablit la tranquillité le 21 novembre 1712. Pour le récompenser de cet important service, le roi d'Espagne lui conféra le titre de marquis de Torre-Campo, le 24 avril 1714. On célèbre aussi l'anniversaire de cette victoire dans les cathédrales de Guatémala et de Ciudad-Réal. (*Juarros*, tom. I, trat. I, cap. 2.)

Les Caraïbes de Saint-Vincent et leurs alliés s'étant soumis aux Anglais au mois de novembre 1796, près de cinq mille de ces Indiens, y compris les femmes et les enfants, et mille blancs et gens de couleur furent transportés de l'île de Rattan dans la baie de Campêche (1).

1798. Le feld-maréchal O'Neil, gouverneur-général du Yucatan, voulant chasser les colons anglais de Honduras, réunit un corps de deux mille soldats et de cinq cents matelots, qu'il embarqua sur trente-un navires, dont neuf portaient de douze à vingt-deux canons. Arrivé sur la côte de cette province, le 3 septembre, il envoya une partie de sa flotille se frayer un passage au nord par les récifs de Montégo-Key, mais elle y rencontra des chaloupes canonnières ennemies qui l'empêchèrent de l'effectuer. O'Neil fit une autre tentative infructueuse du côté de Saint-Georges-Key. Il y trouva l'escadre anglaise rangée en bataille, forte de cinq goëlettes et schooners, armés de quatorze canons, et de sept chaloupes canonnières, qui en portaient chacune un. Le 10, il y eut un engagement qui dura deux heures et demie; mais les Anglais ayant reçu un renfort de deux cents hommes et de plusieurs petits navires, les Espagnols coupèrent leurs cables et gagnèrent le large (2).

Don *José Antonio Goicoechea*, ecclésiastique septuagénaire, arriva de Madrid en 1805, avec une mission composée de quarante-six personnes. S'étant adjoint *José Antonio Martinèz*, il partit pour le Taguzgalpa. Il pénétra dans les montagnes d'Agalta, où il civilisa un grand nombre de naturels, qu'il rassembla dans deux villages appelés *Nombre de Jésus Pacura* et *San Estévan Tonjagua*. Deux ans après, Goicoechea

(1) Edward's *History of the West-Indies, etc.*, tom. IV, chap. 6, 5e. édition. Londres, 1819.

(2) Edward's *History of the West-Indies, etc.*, tom. IV, chap. 7.

fut rappelé à Guatémala, où il publia un mémoire de sa mission, dans lequel il démontrait la nécessité de maintenir un clergé permanent dans ce pays. Un rapport fut aussi adressé dans le même sens au gouvernement, par un Indien d'Acaténango, nommé *Antonio Lopèz*, professeur de langue kachiquelle à l'université de Guatémala, en qualité de représentant de cette nation. En conséquence, le conseil suprême de la régence rendit un décret, le premier mars 1810, pour l'établissement d'une mission dans le Taguzgalpa. (*Juarros*, tom. II, trat. V, cap. 18.)

Révolution de 1809. Dès le commencement de la révolution survenue en Espagne, en 1808, les habitants de Guatémala avaient manifesté le désir de voir changer le mode de gouvernement qui les régissait. Aussi, lorsqu'en 1809, le Buénos-Ayres, le Caraccas, la Nouvelle-Grenade, et plus tard le Mexique, se déclarèrent indépendants, les Guatémalais tournèrent les yeux vers ces pays; mais ils furent d'abord effrayés par les divisions qui y éclatèrent parmi les divers partis qui se formèrent au commencement de la révolution.

Les Mexicains désiraient vivement l'indépendance; mais l'issue de la révolte du curé Hidalgo, à Las-Cruces (*Voyez* l'article Mexique), porta un coup funeste à leur liberté. D'un autre côté, la Nouvelle-Grenade était dévorée par la guerre civile; et le Guatémala, placé entre deux nations, en proie à l'anarchie, n'osait proclamer son indépendance.

Cependant la révolution d'Espagne avait rétabli les cortès, et leur constitution avait été proclamée à Guatémala. Quoique mal exécutée, elle était toujours un acheminement vers l'indépendance. La liberté de la presse produisait de temps en temps des ouvrages utiles qu'on recevait de la Péninsule et de Mexico. La société patriotique se réunit de nouveau. L'université, au mépris des lois d'Espagne, enseignait le droit naturel et public, et les bienfaits de l'instruction amenaient une foule de réformes qui toutes tournaient au profit de l'État.

Le Guatémala obtint un autre avantage dans l'année 1818, lorsque, sans le consentement du gouvernement espagnol, il déclara le commerce libre avec l'Angleterre. Cette mesure, en conduisant une foule de Guatémalais dans les établissements anglais et aux États-Unis, et en amenant des étrangers dans le pays, donna une grande activité à l'agriculture, aux arts et au commerce. Dès ce moment, les esprits se ré-

veillèrent avec des désirs d'indépendance, et l'opinion publique se prononça ouvertement.

Quand le roi Ferdinand abolit la constitution, en 1814, le Guatémala continua à se gouverner avec une espèce d'indépendance; ses chefs, il est vrai, étaient Espagnols, mais leur pouvoir était sans force, tant les esprits étaient indisposés contre l'ancien ordre de choses. Ainsi, l'université continua les réformes; la société patriotique resta en pleine activité; le commerce libre se consolida, et un grand nombre de lois se modifièrent. L'inquisition n'exista jamais à Guatémala, c'est-à-dire qu'il n'y eut jamais de tribunal organisé; mais seulement un commissaire délégué par celui de Mexico, lequel était presque sans pouvoir.

Les habitans de la province de San-Salvador, déçus de l'espoir qu'ils avaient conçu d'être admis à faire partie de l'empire mexicain, demandèrent formellement au gouvernement des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale d'être reçus dans l'union aux mêmes conditions que les citoyens des divers Etats qui la composent; mais le gouvernement américain s'y refusa.

Enfin l'armée de l'île de Léon, qui devait porter la destruction en Amérique, ayant changé la face du gouvernement espagnol, en adoptant la constitution de 1812, on dut présager que l'indépendance de l'Amérique ne tarderait pas à s'ensuivre. En effet, le Mexique renversa sans peine un pouvoir déjà chancelant; et le Guatémala proclama tranquillement son indépendance, le 15 décembre 1821, sous les meilleurs auspices et dans le plus grand ordre, par l'acte suivant:

« Attendu le désir bien prononcé du peuple pour son indépendance, et les actes des divers conseils municipaux, la députation provinciale voulant traiter cette grande question avec la prudence convenable, s'est adjoint, à cet effet, l'archevêque, les membres de l'audience territoriale, le vénérable doyen, le collége ecclésiastique, le conseil municipal, le corps des avocats, les prêtres réguliers, les chefs et fonctionnaires publics; et après une mûre discussion, on arrêta ce qui suit:

1°. Le vœu général du peuple de Guatémala étant de se séparer de l'Espagne, sans préjuger en rien aux décisions du congrès qui doit se réunir, le chef politique a fait proclamer son indépendance, pour prévenir tout désordre, dans le cas où le peuple lui-même l'établirait de fait.

2°. Il sera envoyé des messages aux provinces, pour que, sans délai, elles procèdent à l'élection de leurs députés ou représentants; ceux-ci formeront le congrès qui siégera dans la capitale, lequel procédera à l'établissement de la forme du gouvernement et de la loi fondamentale de la république.

3°. Pour faciliter les nominations des députés, elles seront faites par les mêmes juntes électorales de province, qui ont fait les élections des derniers députés aux cortès.

4°. Le nombre de ces députés sera dans la proportion de un sur quinze mille individus, sans exclure du droit de cité les originaires d'Afrique.

5°. Les juntes électorales de province se serviront des derniers recensements pour fixer le nombre des députés à élire.

6°. Les députés devront être réunis, dans la capitale, le 1er. mars 1822.

7°. Les autorités constituées conserveront leurs fonctions, en se conformant aux lois établies, jusqu'à la décision du congrès.

8°. Le chef politique brigadier, don *Garino Gainza*, continuera ses fonctions avec le chef politique militaire, et pour qu'ils aient le caractère convenable dans ces circonstances, il sera formé une junte provisoire consultative, composée de don *Michel Larreynaga*, ministre de l'audience; de don *José del Vallé*, auditeur de guerre; du marquis de *Ayzinena*; de don *Jose Valdez*, trésorier; de don *Angel Maria*, licencié; de don *Antonio Robles*, troisième alcade constitutionnel, savoir: le premier, pour la province de Léon; le second, pour celle de Comayagua, le troisième, pour celle de Quezalténango; le quatrième, pour celle de Solola et Chimalténango; le cinquième, pour celle de Zonzonate, et le sixième pour celle de Ciudad Réal de Chiapa.

9°. Le chef politique consultera cette junte provisoire, dans toutes les principales affaires du gouvernement.

10°. La religion catholique est la religion de l'État, et les ministres de ce culte sont sous la protection spéciale de l'autorité.

11°. Il sera adressé un message aux prêtres des communautés religieuses, pour les engager à contribuer par leurs conseils à établir l'union et la tranquillité.

12°. Le conseil municipal sera chargé de maintenir l'ordre dans la capitale et les provinces.

13°. Le chef politique publiera un manifeste qui fera connaître les sentiments de la nation, l'opinion des autorités et des corporations, les mesures prises par le gouvernement, et le serment prêté, à la demande du peuple, entre les mains du premier alcade; serment d'indépendance et de fidélité au gouvernement américain.

14°. Le même serment sera prêté par l'archevêque, et par toutes les autorités civiles, militaires et religieuses.

Les articles 15, 16, 17 et 18 sont relatifs à la cérémonie de la proclamation de l'indépendance et de la prestation du serment.

Fait au palais national de Guatémala, 15 septembre 1821, et signé par *Garino Gainza; — Mariano de Beloranèna; — José Mariano Calderon; — José Matias Dèlgado; — Manuel Antonio Molina; — Mariano de Larrave; — Antonio de Rivéra; — José Antonio de Larrave; — Isidoro de Vallé y Castriciones; — Mariano de Ayzinena; — Pédro de Arroyave; — Lorenzo de Romana, et Domingo Diéguez*, secrétaires.

Communiqué l'acte ci-dessus aux individus et corps désignés plus haut, etc., etc.

La tranquillité fut un instant troublée par une expédition qu'Iturbide envoya contre le Guatémala, afin d'y étouffer les idées démocratiques avant que le congrès pût se réunir dans cette dernière ville. Il en résulta quelques troubles: mais après la chûte de cet empereur, le Guatémala forma son assemblée, et tout marcha d'accord dès ce moment.

Acte d'indépendance des Provinces-Unies de l'Amérique du centre (*Guatémala*), 1er. *juillet* 1823. Les représentants des Provinces-Unies de l'Amérique du centre, assemblés en vertu de la convocation du 15 septembre 1821, renouvelée le 29 mars de la présente année (1823), etc., considérant, 1°. que le vœu général de tous les habitants du Guatémala est d'être libres et indépendants, etc.; 2°. que l'incorporation de cet État avec celui du Mexique est un acte de violence et illégal...., etc., déclarent solennellement:

1°. Que lesdites provinces sont libres et indépendantes de la Péninsule espagnole, du Mexique et de toute autre puissance, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau-Monde, et qu'elles ne doivent être le patrimoine d'aucun individu, ou d'aucune famille.

2°. Qu'en conséquence, elles forment une nation souveraine.

3°. Qu'à l'avenir, les provinces composant l'ancien royaume de Guatémala, prendront le titre de *Provinces-Unies de l'Amérique du centre.*

Cette déclaration et l'acte d'installation du congrès seront publiés dans tout le pays et communiqués au gouvernement espagnol et à ceux des deux Amériques.

Donné à Guatémala, le 1er. juillet 1823.

(Suivent quarante-trois signatures.) *José Matias Del-Gado*, président.

Juan Francisco Sosa et *Mariano Galvèz*, députés secrétaires.

Par le pouvoir exécutif suprême, *Pédro Molina*, président. 11 juillet 1823.

Un décret du pouvoir suprême exécutif *des Provinces-Unies de l'Amérique du centre*, daté de Guatémala, le 25 janvier 1824, tend à favoriser la colonisation des étrangers dans la nouvelle république. Tous les étrangers sont admis à venir y exercer leur industrie et même à exploiter les mines. Ils pourront acquérir des terres, en se fesant inscrire sur le contrôle du district, et jouir de tous les droits accordés aux regnicoles; mais ils ne pourront obtenir le titre de citoyen qu'à l'époque fixée par la constitution.

Tout citoyen des provinces et même tout étranger pourra fonder une ou plusieurs villes, en s'engageant à trouver quinze familles au moins, pour chacune d'elles. Lorsque dix de ces familles seront réunies dans l'endroit destiné à la nouvelle ville, elles prêteront serment de fidélité à la constitution, et pourront élire leurs officiers municipaux, en se conformant aux lois existantes. Chaque famille aura un terrain de mille perches carrées. Tout célibataire, en s'engageant à se marier dans les six premières années de son séjour, aura mille perches de terre s'il épouse une étrangère, et le double, si c'est une indigène. Tous ces terrains concédés devront être cultivés dans un temps donné, sous peine d'en être dépossédé. Les gouvernements des provinces pourront augmenter les concessions, quand on aura rempli toutes les conditions du présent décret. Les nouveaux colons pourront vendre leurs terres quand elles seront en culture, en disposer par testament, et retourner dans leur patrie. Pendant les

vingt premières années, les nouveaux établissements seront francs et exempts de tout impôt, et les importations et exportations libres de tout droit. On ne pourra amener des esclaves dans les nouveaux établissements.

Par un décret du 20 août 1824, le congrès souverain du Mexique a reconnu l'indépendance des Provinces-Unies de l'Amérique du centre; et le 23 du même mois, M. Majorga a présenté ses lettres de créance, et a été admis en qualité du ministre de la nouvelle république.

Il a été négocié à Londres, en 1825, pour le compte de Guatémala, un emprunt de 1,428,571 livres sterling, à 73, et portant intérêt à cinq pour cent, à dater du 1[er]. février 1826.

Tableau du traitement des officiers du gouvernement.

Le président reçoit par an.	10,000 dollars.
Le vice-président.	4,000
Les sénateurs, au nombre de 11, chacun.	2,000
Les membres du congrès, chacun. . . .	1,200
Les frais du ministère de l'intérieur s'élèvent à.	54,950
Id. id. des affaires ecclésiastiques et de la justice.	17,600
Id. id. des finances.	178,208
Id. id. de la guerre et de la marine, etc.	627,828

LISTE DES ÉVÊQUES ET ARCHEVÊQUES DE GUATÉMALA (1).

1°. L'illustre *Don Francisco Marroquin*, premier évêque de Guatémala, y arriva le 3 juin 1530, et fut installé curé et vice-patron de Guatémala, au nom de S. M. Charles V. En 1533, il fut présenté par l'empereur comme évêque de ce diocèse, au pape Paul III, qui expédia des bulles, à cet effet, le 18 décembre 1534. Il le gouverna durant trente-trois ans, dont quatre comme proviseur et vicaire-général de Zumarraga, évêque de Mexico, et vingt-neuf comme évêque de Guatémala. Il mourut le 18 avril 1563.

(1) Nous avons conservé à ces prélats les titres que leur donne Juarros.

2°. L'illustre señor *Don Bernardino de Villalpando*, natif de Talavera de la Reyna, nommé à l'évêché de Cuba en 1559. Il gouverna cette église jusqu'en 1564, qu'il fut transféré à Guatémala. Il prit possession du siége épiscopal en 1565, et y mourut en 1569.

3°. L'illustre señor *Don Francisco Gomèz Fernandèz de Cordova*, natif de Cordoue, fut élu évêque de Nicaragua en 1551. Sacré en Espagne, il fut installé en 1553, et fut de là élevé à l'évêché de Guatémala, en 1574. Il mourut en juillet 1598, après avoir desservi le diocèse l'espace de vingt-quatre ans.

4°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Ramirèz de Arellano*, natif de la Rioja, enseigna la théologie durant vingt-quatre ans dans le couvent de Mexico, avant d'être nommé à l'évêché de Guatémala. Il y arriva en 1601, et y mourut le 24 mars 1609. On a de lui un ouvrage intitulé *Campo Florido*.

5°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Cabezas Altamirano*, religieux dominicain, noble chevalier de la ville de Zamora, fut le premier évêque qui visita la Floride. Transféré du diocèse de Cuba à celui de Guatémala, en 1610, il en prit possession l'année suivante, et y mourut au mois de décembre 1615.

6°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Zapata y Sandoval*, né à Mexico, d'une famille noble, fut élu évêque de Chiapa en 1613. Il passa à l'évêché de Guatémala, en 1621, et y mourut le 9 janvier 1630; il est auteur d'un traité *De justicia distributiva*.

7°. L'illustre señor Dr. *Don Agustin de Ugarté y Saravia*, né à Burgos, arriva en Amérique avec la charge d'inquisiteur de Cartagena. Présenté à l'évêché de Chiapa en 1628, il fut promu, en 1630, à celui de Guatémala, dont il prit possession l'année suivante. De là il passa, en 1641, au siége d'Arequipa, et peu après à celui de Quito. Il mourut octogénaire en 1650.

8°. L'illustre señor Dr. *Don Bartolomé Gonzalèz Soltero*, né à Mexico, de parens nobles, exerça les fonctions d'inquisiteur l'espace de vingt ans. Nommé évêque de Guatémala en 1641, il mourut le 25 janvier 1650, dans la soixante-quatorzième année de son âge.

9°. L'illustre señor *Don Fray Payo Henriquez de Ribéra*, fils de don Fernando Henriquez de Ribéra, duc d'Alcala,

naquit à Séville, et fut nommé au siége de Guatémala en 1657. Il y resta depuis le 23 février 1659 jusqu'au 4 février 1668, qu'il fut transféré à celui de Méchoacan. Le roi d'Espagne le nomma, en 1673, vice-roi du Mexique, et il mourut en 1685.

10°. L'illustre señor Dr. *Don Juan de Santo Matia Saenz Manosca y Murillo*, né à Mexico, exerça d'abord les fonctions d'inquisiteur. En 1661, il fut créé évêque de Cuba, et six ans après il fut élevé au siége de Guatémala. Le 13 juin 1668, il en prit possession; le 28 octobre 1670, il fut nommé président de l'audience royale, gouverneur et capitaine-général du royaume, et mourut le 13 février 1675.

11°. L'illustre señor *Don Juan de Ortéga y Montanez*, né de parens nobles, le 3 juillet 1627, à Pueblo de Siles, dans l'évêché de Cartagena, fut d'abord inquisiteur à Mexico. Nommé évêque de Durango, en 1674, il passa dans la même qualité à Guatémala, où il arriva le 11 février 1676. Au mois de novembre suivant, il reçut ses bulles, et le 27 décembre, il y fut installé. En 1682, il fut appelé au siége de Mechoacan, et peu d'années après, à l'archevêché de Mexico. Il mourut en 1710.

12°. L'illustre señor *Don Francisco Andrès de las Navas y Quevedo*, né à Baza, dans le diocèse de Cadix, fut nommé évêque de Nicaragua en 1667. Transféré au siége de Guatémala en 1682, il fit son entrée dans la capitale le 24 mars 1683, reçut ses bulles au mois d'octobre, et fut installé le 27 décembre. Il mourut le 2 novembre 1702, à l'âge de 80 ans.

13°. L'illustre señor *Don Francisco Mauro de Larréatégui y Colon*, né à Madrid, de parens nobles, en 1650. Philippe V l'éleva à la dignité épiscopale en 1703, et le 4 octobre 1706, le nomma évêque de Guatémala. Il y mourut le 30 novembre 1711.

14°. L'illustre señor Dr. *Don Francisco Juan Bautista Alvarez de Tolédo*, né à Guatémala, fut élu évêque de Chiapa en 1708, et consacré le 15 décembre de l'année suivante dans l'église de San-Francisco. Transféré à l'église de Guatémala, il y fit son entrée le 30 avril 1713, prit le gouvernement le 3 mai, reçut ses bulles le 22 octobre, et fut installé le 28 du même mois. Nommé depuis à l'évêché de Guadalaxara, il ne l'accepta pas, attendu son grand âge et ses infirmités. Il mourut en 1725.

15°. L'illustre señor Dr. *Don Nicolas Carlos Gomez de Cervantes*, Mexicain, d'une famille illustre, était né en 1668. Il étudia la jurisprudence pendant vingt-quatre ans dans le collége de Santa-Maria de Todos Santos. Élu évêque de Guatémala, en 1723, il y fit son entrée en avril 1725. Le 4 novembre 1726, il passa au diocèse de Guadalaxara, et y mourut en novembre 1734.

16°. L'illustre señor Dr. *Don Juan Gomez de Parada*, né à Compostela, dans la Nouvelle-Galice, appartenait à une famille noble. Nommé d'abord évêque d'Yucatan, en 1716, il le fut ensuite de Guatémala, en 1728. Il arriva dans cette ville en février 1729, reçut ses bulles le 13 juin 1730, et passa de là, en 1735, au siége de Guadalaxara, où il mourut en 1751.

17°. L'illustre señor *Don Francisco Pédro Pardo de Figuéroa*, né à Lima, de parens nobles, fut le premier archevêque de Guatémala. Il reçut son institution en 1735, et mourut le 2 février 1751.

18°. L'illustre señor Dr. *Don Francisco José de Figueredo y Victoria*, natif du nouveau royaume de Grenade, fut nommé évêque de Popayan en 1740. Promu à l'archevêché de Guatémala, en 1751, il reçut ses bulles le 23 janvier 1752, et mourut le 24 juin 1765, à l'âge de 80 ans.

19°. L'illustre señor Dr. *Don Pédro Cortès y Larras*, natif de Belchite, en Aragon, de chanoine de Zaragoza devint archevêque de Guatémala en 1767. Le 3 décembre, il arriva dans son diocèse, et fit son entrée dans la capitale le 21 février 1768.

20°. L'illustre señor Dr. *Don Cayetano Francos y Monroy*, né à Villavicencio de los Caballeros, fut élu archevêque de Guatémala en 1778. Il mourut le 17 juillet 1792.

21°. L'illustre señor Dr. *Don Juan Félix de Villegas*, né à Cobreces, dans le diocèse de Santander, le 30 mai 1737, fut élu évêque de Nicaragua, le 25 juillet 1785, et archevêque de Guatémala, le 8 mai 1794. Il est mort à la Antigua Guatémala, le 3 février 1800.

22°. L'illustre Dr. *Don Luis Peñalvèr y Cardenas*, né à la Havane, fut d'abord proviseur et vicaire-général du diocèse du Cuba, et évêque de la Louisiane. Promu à l'archevêché de Guatémala, en octobre 1800, il y fit son entrée le 3 juin 1802, et en prit possession le 26 suivant. Toutefois sa

vue devenant faible, il renonça à *la mitra*, et partit pour la Havane, sa patrie, le 1er. mars 1806.

23°. L'illustre señor Dr. *Don Rafael de la Vara de la Madrid*, évêque agrégé de Santa-Cruz de la Sierra, dans le royaume du Pérou, ayant été nommé archevêque de Guatémala, arriva au port d'Acajutla, le 13 décembre 1807, fit son entrée dans la capitale de son diocèse, le 4 janvier 1808, et prit possession du siége archiépiscopal le 3 février suivant. En avril 1809, il entreprit un voyage à la province de Véra-Paz, qui abrégea ses jours. Il mourut le 31 décembre de la même année (1).

LISTE DES ÉVÊQUES DE NICARAGUA.

1°. L'illustre señor *Don Diégo Alvarez Osorio*, Américain de naissance, prit possession de ce diocèse en 1532, et y mourut en 1542.

2°. L'illustre señor *Don Francisco Antonio de Valdiviezo*, de l'ordre de Saint-Dominique, né à Villa-Hermosa, dans la province de Burgos, fut nommé évêque de Nicaragua en 1544.

3°. L'illustre señor *Don Francisco Gomez Fernandez de Cordova*, gouverna le diocèse de Léon jusqu'en 1574, qu'il passa à celui de Guatémala.

4°. L'illustre señor *Don Francisco Fernando de Menavia*, de l'ordre de San Geronimo, élu évêque de Nicaragua en 1574, y mourut quelques années après.

5°. L'illustre señor *Don Francisco Antonio Zayas*, de l'ordre de Saint-François, était né à Ecija. Il entra en fonctions en 1577.

6°. L'illustre señor *Don Francisco Domingo de Ulloa*, de l'ordre des *Predicadores*, nommé évêque de Nicaragua en 1584, passa ensuite au siége de Popayan, en 1591. Il mourut en 1592.

7°. L'illustre señor *Don Francisco Antonio Diaz de Salcedo*, de l'ordre Séraphique, fut installé en 1593.

8°. L'illustre señor *Don Francisco Gregorio Montalvo*, de l'ordre de Saint-Dominique, né à Coca, dans l'archevêché de

(1) Juarros, tom. I, trat. 3, cap. 2. « *De los senores obispos y arzobispos que han gobernado esta diocesis.* »

Ségovie, gouverna ce diocèse pendant plusieurs années, et passa ensuite à celui d'Yucatan.

9°. L'illustre señor *Don Pédro de Villa-Réal*, né à Andujar, élu évêque de Nicaragua en 1603, mourut en 1619.

10°. L'illustre señor *Don Francisco Benedito de Baltodano*, de l'ordre de Saint-Benoît, fut installé le 27 août 1620, et mourut en 1629.

11°. L'illustre señor *Don Francisco Agustin de Hinojosa*, de l'ordre de Saint-François, natif de Madrid. Il mourut subitement le 5 juillet 1631, avant d'avoir pris possession de son siége.

12°. L'illustre señor *Don Francisco Fernando Nuñez Sagredo*, de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, nommé à l'évêché de Nicaragua en 1633, en prit possession en 1635. Il mourut le 31 mai 1639.

13°. L'illustre señor *Don Francisco Alonso Brizeño*, de l'ordre Séraphique, né à Santiago de Chile. Appelé au siége de Léon, en 1644, il s'y rendit en 1646, et gouverna le diocèse jusqu'en 1650, qu'il fut transféré à celui de Chile.

14°. L'illustre señor *Don Francisco Tomas Munzo*, de l'ordre de Saint-François, fut installé en 1652, et mourut six mois après.

15°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Torre*, religieux franciscain, se rendit à son évêché en 1656, et mourut quelques jours après son arrivée.

16°. L'illustre señor *Don Francisco Alonso Bravo de Laguna*, religieux franciscain, né à Tépéaca, dans le Mexique, occupa le siége sept ans. Il mourut en 1675.

17°. L'illustre señor *Don Francisco Andrés de las Navas y Quevedo*, de l'ordre royal et militaire de Nuestra Señora de la Merced. Elu évêque de Nicaragua, en 1677, il passa au siége de Guatémala en 1682.

18°. L'illustre señor *Don Francisco Juan de Roxas*, du même ordre que le précédent, entra en fonctions au mois de janvier 1684, et mourut l'année suivante.

19°. L'illustre señor *Don Francisco Nicolás Delgado*, de l'ordre de Saint-François, occupa le siége depuis le 22 décembre 1688 jusqu'à sa mort, arrivée le 25 novembre 1698.

20°. L'illustre señor *Don Francisco Diego Morcillo Rubio de Auñon*, de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, né à la Villa Robledo en la Mancha, fut installé en 1704.

21°. L'illustre señor *Don Francisco Benito Garret y Arlovi*, entra en fonctions en 1711, et mourut le 7 octobre 1716.

22°. L'illustre señor *Don Francisco José Xirón de Alvarado*, de l'ordre de Saint-Dominique, né à Léon de Nicaragua, prit possession de l'évêché en 1721, et le gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1726.

23°. L'illustre señor *Don Francisco Dionisio de Villa Vicencio*, de l'ordre de Saint-Augustin, occupa le siége de 1730 jusqu'à sa mort, arrivée le 25 décembre 1735.

24°. L'illustre señor Dr. *Don Domingo Satarain*, né à Visaya, élu évêque de Léon en 1738, mourut en 1741.

25°. L'illustre señor Dr. *Don Isidoro Marin Bullón y Figueroa*, de l'ordre de Calatrava, prit possession du siége en 1746, et mourut en 1748.

26°. L'illustre señor Dr. *Don Pédro Agustin Morel de Santa-Cruz*, doyen de l'église de Cuba, fut nommé au siége de Nicaragua en 1749, et en prit possession en 1751. Il fut élevé à celui de Cuba en 1753.

27°. L'illustre señor *Don José Antonio Flores y Rivera*, chanoine de Mexico, fut installé en février 1755, et mourut en décembre 1756.

28°. L'illustre señor *Don Francisco Mateo de Navia y Bolaños*, de l'ordre de Saint-Augustin, natif de Lima, fut nommé évêque de Léon en 1758, et mourut le 2 février 1762.

29°. L'illustre señor *Don Juan Carlos de Vilches y Cabrera*, né à Pueblo-Nuevo, commune de Segovia, province de Nicaragua, fut appelé au siége de Léon en 1764. Il mourut le 14 avril 1774.

30°. L'illustre Dr. *Don Estevan Lorenso de Tristán*, natif de Jaen, fut nommé à cet évêché le 10 février 1775. Il passa ensuite à celui de Durango, en 1783, et à celui de Guadalaxara, où il mourut en 1794.

31°. L'illustre señor Dr. *Don Juan Felix de Villegas*, élu évêque de Nicaragua, le 25 juillet 1785, fut élevé à l'archevêché de Guatémala, en 1794.

32°. L'illustre señor *Don José Antonio de la Huerta Casso*, natif de Léon, entra en fonctions en 1795.

33°. L'illustre señor Dr. *Don Francisco Nicolás García*,

né en Murcie, prieur du couvent de Cartagena, fut nommé à cet évêché en 1810 (1).

ÉVÊQUES DE CHIAPA.

1°. L'illustre señor *Don Juan de Arteaga*, premier évêque de Ciudad-Réal, nommé par Charles V, le 15 février 1541, mourut le 8 septembre de la même année.

2°. L'illustre señor *Don Francisco Bartolomé de Las Casas*, ou *Casaus*, de l'ordre de Saint-Dominique, né à Séville, de parens nobles. Il fut d'abord licencié de l'université de Salamanca, et passa à l'île Espagnole en 1502. Devenu le défenseur zélé des Indiens, il fut nommé évêque de Chiapa, en 1543, par le conseil suprême des Indes. Toutefois, pour se consacrer entièrement à la conversion des indigènes, il renonça à l'épiscopat en 1550, et se retira au collége de San Gregorio de Valladolid. Six ans après, il se rendit à Madrid, où il mourut à l'âge de 92 ans.

3°. L'illustre señor *Don Francisco Tomas Casillas*, de l'ordre de Saint-Dominique, d'abord prieur du couvent de Guatémala, en 1547, fut nommé évêque de Ciudad-Réal et consacré en 1552. Il gouverna ce diocèse jusqu'à sa mort, arrivée en 1567.

4°. L'illustre señor *Don Francisco Domingo de Ara*. Ce vénérable prélat était arrivé en Amérique, en 1545, en qualité de premier prieur provincial de Guatémala. Nommé évêque de Ciudad-Réal par Philippe II, il mourut en 1572, avant l'arrivée de ses bulles.

5°. L'illustre señor *Don Francisco Pédro de Feria*, né à Ferio, en Estramadure, fut d'abord prieur et ensuite provincial de la Casa de Mexico. Il gouverna le diocèse de Chiapa l'espace de quatorze ans, et mourut en 1589.

6°. L'illustre señor *Don Francisco Andrés de Ubilla*, de l'ordre des Prédicateurs, né dans le Guipuzcoa. Elu évêque de Chiapa en 1592, il y mourut en 1601.

7°. L'illustre señor *Don Francisco Tomás de Blanes*, natif de Valencia, gouverna le diocèse de 1609 jusqu'à sa mort, arrivée le 5 janvier 1612.

8°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Zapata y Sando-*

(1) Juarros, tom. II, trat. V, cap. 14.

val, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, appartenait à une des familles les plus distinguées du Mexique. Nommé évêque de Chiapa en 1613, il fut transféré au siége de Guatémala en 1621.

9°. L'illustre señor *Don Bernardino de Zalazar y Frias*, né à Burgos, administra l'évêché de Chiapa depuis le 11 juillet 1621 jusqu'à sa mort, en 1626.

10°. L'illustre señor D^r^. *Don Agustin de Ugarte y Saravia*, élu en 1628, fut appelé au siége de Guatémala en 1630.

11°. L'illustre señor *Don Francisco Marcos Ramirez de Prado*, religieux franciscain, natif de Madrid. Nommé à l'évêché de Ciudad-Réal, le 24 septembre 1632, il passa à celui de Mechoacan, en 1639.

12°. L'illustre señor *Don Francisco Domingo de Villaexcusa*, de l'ordre de Saint-Jérôme. Revêtu de l'épiscopat le 16 mai 1640, il fut consacré à Madrid, le 24 mars de l'année suivante. Il gouverna le diocèse jusqu'en 1651, qu'il se rendit dans le Yucatan.

13°. L'illustre señor *Don Francisco Mauro de Tobar*, religieux bénédictin et prédicateur de Philippe IV. Appelé au siége de Caracas, en 1639, il passa, en 1655, à celui de Chiapa, qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 1666.

14°. L'illustre señor *Don Christoval Bernardo de Quirós*, natif de Tordelaguna, nommé évêque de Chiapa en 1666, passa au diocèse de Popayan en 1672.

15°. L'illustre señor D^r^. *Don Marcos Bravo de la Serna Manrique*, fut consacré à Madrid, en 1674.

16°. L'illustre señor *Don Francisco Nunez de la Vega*, de l'ordre des Prédicateurs, prit possession du siége de Chiapa, en 1684 (le 18 janvier). Ce prélat, qui travailla sans relâche à la conversion des Indiens, publia, en 1692, un ouvrage intitulé: *Constitutiones diocesanas de Chiapa*, qui fut imprimé à Rome, en 1702.

17°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Bautista Alvarez de Toledo*, de l'ordre Séraphique, natif de Guatémala. Il entra en fonctions au commencement de l'année 1710, et fut élevé au siége de Guatémala, en 1712.

18°. L'illustre señor *Don Jacinto de Olivera Pardo*, né à Antequera, gouverna le diocèse depuis le 27 décembre 1714 jusqu'à sa mort, arrivée le 10 juillet 1733.

19°. L'illustre señor *Don Francisco José Cubero Ramirez de Arellano*, de l'ordre de Nuestra Señora de la Merced,

élu en 1737, occupa le siége de Ciudad-Réal jusqu'à sa mort, en 1751.

20°. L'illustre señor *Don Francisco José Vital de Moctesuma*, septième petit-fils en ligne directe de l'empereur Moctesuma, né à Mexico. De provincial de la province de Mexico, il fut créé évêque de Chiapa, en 1753, et mourut le 3 octobre 1766.

21°. L'illustre señor Dr. *Miguel de Cilieza y Velasco*, d'une des premières familles de Guatémala, fut nommé évêque de Chiapa en 1767. Il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 7 avril 1768.

22°. L'illustre señor *Don Francisco Juan Manuel de Vargas y Rivera*, natif de Lima, élu en 1769, gouverna le diocèse jusqu'en 1774, époque de sa mort.

23°. L'illustre señor *Don Francisco Polanco*, occupa le siége de 1775 à 1785, époque de sa mort.

24°. L'illustre Dr. *Don José Martinez Palomino Lopez de Lerena*, appelé au siége de Chiapa en 1786, fut ensuite promu à l'archevêché de Santa-Fé de Bogota.

25°. L'illustre señor *Don Francisco Xavier Olivarez*, gouverna jusqu'en 1795, qu'il fut élevé au siége de Durango.

26°. L'illustre señor Dr. *Don Fermin Fuero*, consacré le 11 septembre 1796, gouverna jusqu'à sa mort, en juillet 1800.

27°. L'illustre señor *Don Ambrosio Llano*, évêque de Chiapa depuis le 12 septembre 1802 jusqu'à sa mort, arrivée en juillet 1815 (1).

LISTE CHRONOLOGIQUE DES PRÉSIDENTS, GOUVERNEURS ET CAPITAINES GÉNÉRAUX DE GUATÉMALA.

1°. L'adelantado, *Don Pédro de Alvarado*, natif de Badajoz, chevalier de Saint-Jacques, conquérant du royaume et fondateur de la ville de Guatémala, qui gouverna jusqu'à sa mort, arrivée en 1541. Étant parti pour l'Espagne, en 1527, il chargea son frère, *Alonso de Alvarado*, du gouvernement en son absence ; de retour dans le pays, en 1529, il s'en absenta de nouveau, de 1537 à 1540.

(1) Juarros, tom. II, trat. IV, cap. 13 : « *De la Iglesia de Ciudad-Réal de Chiapa y Diptico de sus obispos.* »

2°. *Don Francisco de la Cuéba*, beau-frère de Pédro de Alvarado, à la mort duquel le *cabildo* avait confié le gouvernement à sa femme *Dona Béatriz de la Cuéba*, et lui avait adjoint, pour lieutenant, son frère don Francisco. Ce choix fut approuvé par le vice-roi du Mexique, en attendant que sa majesté en eût décidé autrement.

3°. Le licencié *Alonso de Maldonado*, qui remplissait les fonctions d'*oidor* à Mexico, lorsqu'il fut appelé à celles de premier président du Guatémala, lors de l'institution de l'audience royale, sous le nom de *Los Confines*, le 2 mars 1542.

4°. Le licencié *Alonso Lopès Cerrato*, occupait la présidence de l'île Saint-Domingue, avant sa nomination au gouvernement de Los Confines, qui eut lieu le 21 mai 1547. Deux ans après, il transféra le siége de l'audience à Santiago de Guatémala.

5°. Le docteur *Antonio Rodriguez de Quézada*, oidor de Mexico, qui fut nommé visiteur et président du Guatémala, le 17 novembre 1553, lesquelles charges il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 2 novembre 1558.

6°. Le licencié *Pédro Ramirèz de Quiñonès*, oidor décano de l'audience royale de Guatémala, qui remplit *ab interim* les fonctions de gouverneur, par ordre du roi, du 16 mars 1558, jusqu'à l'arrivée du propriétaire nommé par le roi, qu'il fut envoyé, en qualité d'oidor, à Lima.

7°. Le licencié *Juan Nunez de Landécho*, fut nommé président le 2 septembre 1559. Mais il existait à la cour une telle prévention contre lui, qu'il fut jugé convenable d'envoyer à Guatémala un juge inquisiteur pour prendre connaissance de sa conduite, en vertu d'une cédule du 30 mai 1563. Landécho, craignant le châtiment que ses crimes méritaient, s'embarqua comme un fugitif, pour l'Espagne, avec toutes ses richesses, et périt sur mer.

8°. Le licencié *Francisco Bricéno*, visiteur de l'audience, et qui en fut président jusqu'en 1564, que le roi la transféra à la ville de Panama, et nomma *Villégas* gouverneur, pour résider à Guatémala.

9°. *Juan Bustos de Villégas*, avait été nommé gouverneur du royaume de Guatémala, par une cédule du 17 mai 1564; mais il mourut avant d'y arriver.

10°. Le docteur *Antonio Gonzalèz*, qui alla rétablir l'ancienne audience de Guatémala, en fut nommé président le 28 juin 1568, et mourut peu de temps après son arrivée.

11°. Le docteur *Pédro de Villalobos*, oidor de Mexico, et gouverneur de Guatémala, entra en fonctions le 26 janvier 1573, et les exerça jusqu'en 1578.

12°. Le licencié *Garcia de Valberde*, oidor de Lima, natif de Cacérès, en Estramadure, se rendit à Guatémala en vertu d'une cédule du 13 avril 1577, entra en fonctions le 4 février 1578, et mourut le 16 septembre 1589.

13°. Le licencié *Pédro Mayen de Ruéda*, oidor de la chancellerie de Granada, prit possession de la présidence le 21 juillet 1589, en vertu d'une cédule du 22 septembre 1587.

14°. Le docteur don *Francisco de Sandé*, gouverneur des Philipines, et oidor de l'audience de Mexico, arriva à Guatémala en 1592, pour s'assurer de la vérité des dépositions portées contre Mayen, le déposa, et fut nommé président par une cédule du 3 novembre 1593. Le 3 août 1594, il entra en fonctions et y resta jusqu'en 1596, qu'il fut élevé à la présidence du nouveau royaume de Granada.

15°. Le licencié *don Alvaro Gomèz de Albaunza*, le plus ancien oidor de l'audience du Guatémala, occupa la présidence *ab interim*, jusqu'à l'arrivée du suivant.

16°. Le docteur *Alonso Criado de Castilla*, oidor de Lima, nommé président par une cédule de 1596, fit son entrée dans la capitale le 19 septembre 1598; il gouverna jusqu'en 1611.

17°. *Don Antonio Peraza Ayala Castilla y Roxas*, comte de la Goméra; il passa du gouvernement de la province de Chuanto, dans le Pérou, à la présidence du Guatémala, en vertu d'une cédule du 14 août 1609, en fut revêtu en 1611, et la géra jusqu'en 1619.

18°. Le Dr. *Don Diégo de Acuña* prit le gouvernement en 1626, et le conserva durant sept ans.

19°. *Don Alvaro de Quiñones y Osorio*, chevalier de l'ordre de Santiago, et président de l'audience royale de Panama. Il prit le gouvernement en 1634, et gouverna jusqu'en 1642. Il fonda la ville de San Vicente de Austria, ou Lorenzana; et le roi, pour le récompenser de ses services, le nomma *Marques de Lorenzana*.

20°. Le licencié *Don Diégo de Avendaño*, oidor de la chancellerie de Granada, prit les rênes du gouvernement au mois de mai 1642, et mourut le 2 août 1649.

21°. A la mort de ce dernier, l'oidor *Decano Lic. D. Antonio de Lara y Mogrobejo*, gouverna jusqu'en 1654.

22°. *Don Fernando de Altamirano y Velasco*, comte de Santiago Calimaya, fut installé au mois de mai 1654, et mourut en 1657.

23°. Velasco avait nommé pour son successeur, *Don Geronimo Garcez Carrillo de Mendoza*, comte de Priego, qui mourut subitement à son arrivée à Panama. L'audience gouverna *par interim*.

24°. Le général *Don Martin Carlos de Mencos*, chevalier de Santiago, prit le gouvernement le 6 janvier 1659.

25°. *Don Sebastian Alvarez Alfonso Rosica de Caldas*, de l'ordre de Santiago, installé en 1668. Il releva de ses ruines la cathédrale de Guatémala, et le *cabildo eclesiastico*, en reconnaissance, plaça sa statue dans la chapelle de Saint-Pierre de la nouvelle église, avec cette inscription : *Dominus Sebastianus Alvarez Alfonso Rosica de Caldas, hujus regalis chancelleriæ præses, harum provinciarum generalis Dux, quem tota istius famigerati Templi Fabrica funditùs instauratorem clamat.*

26°. L'illustre Dr. *Don Juan de Santo Matia Saenz Manosca*, nommé par une cédule du 28 octobre 1670, gouverna jusqu'en 1672.

27°. L'excellent *Don Fernando Francisco de Escobedo*, général d'artillerie du royaume de Jaen, entra en fonctions en 1672.

28°. Le licencié *Don Juan Miguel de Augurto y Alaba*, de l'ordre d'Alcantara, oidor de Mexico, arriva à Guatémala en 1682, avec le titre de visiteur général, et gouverna jusqu'à l'arrivée de son successeur.

29°. *Don Henrique Henriquez de Guzman*, de l'ordre d'Alcantara, revêtu de la présidence en 1684, y renonça en 1688, et retourna en Espagne en qualité de membre du conseil suprême de guerre.

30°. *Don Jacinto de Barrios Leal*, général d'artillerie, fit son entrée à Guatémala en 1688, et y mourut le 12 novembre 1695.

31°. *Don Gabriel Sanchez de Berrospe*, pourvoyeur général des Galions, fut investi de la présidence le 25 mars 1696.

32°. Le Dr. *Don Alonso de Ceballos y Villeguttière*, de l'ordre d'Alcantara, passa de la présidence de Guadalaxara à celle de Guatémala, en 1702, et y mourut le 27 octobre de l'année suivante.

33°. *Don José Osorio Espinoza de Los Monteros*, doc-

teur régent de l'université de Mexico, arriva à Guatémala en qualité de visiteur, le 24 octobre 1702. Nommé président l'année d'après, il entra en fonctions en 1704, et y resta jusqu'en 1706.

34°. *Don Toribio José de Cosio y Campa*, marquis de Torrecampo, de l'ordre de Calatrava, arriva à Guatémala le 30 août 1706. Il reçut le titre de marquis pour avoir subjugué les révoltés de la province de Chiapa, et fut ensuite nommé gouverneur des îles Philippines.

35°. *Don Francisco Rodriguez de Rivas*, maître de camp des armées royales, corrégidor de Riobamba, dans le royaume de Quito, exerça les fonctions de président depuis le 8 octobre 1716 jusqu'au 1er. décembre 1724.

36°. *Don Antonio Pédro de Echevers y Suvisa*, de l'ordre de Calatrava, entra en fonctions le 2 décembre 1724.

37°. *Don Pédro de Rivera y Villalon*, maréchal de camp des armées du roi, gouverneur de la Véra-Cruz, passa à la présidence de Guatémala le 11 juillet 1733, et gouverna jusqu'au 16 octobre 1742.

38°. Le licencié *Don Tomás de Rivera y Santa-Cruz*, natif de Lima, gouverna le Guatémala depuis le 16 octobre 1742 jusqu'en 1748.

39°. *Don José de Araujo y Rio*, président de Quito, passa au gouvernement du Guatémala le 26 septembre 1748, et y resta jusqu'en 1751, qu'il fut élevé à celui du Pérou.

40°. *Don José Vasquez Prego Montaos y Sotomayor*, de l'ordre de Santiago, lieutenant-général des armées royales, fut investi de la présidence le 17 janvier 1752, et mourut le 24 juin 1753.

41°. *Don Alonso de Arcos y Moreno*, de l'ordre de Santiago, lieutenant-général des armées royales, arriva à Guatémala le 17 octobre 1754, et gouverna jusqu'au 27 octobre 1760.

42°. *Don Alonso Fernandez de Heredia*, maréchal de camp des armées du roi, après avoir été successivement gouverneur du Nicaragua, du Comayagua, de la Floride et de l'Yucatan, fut promu à la présidence de Guatémala, le 14 juin 1761, et l'exerça jusqu'à l'arrivée de son successeur.

43°. *Don Pédro de Salazar y Herrera Natera y Mendoza*, chevalier de l'ordre de Monteza, capitaine des grena-

diers de la garde royale, entra en fonctions le 3 décembre 1765, et mourut le 20 mai 1771.

44°. *Don Martin de Mayorga*, chevalier de l'ordre d'Alcantara, maréchal de camp des armées du roi, et gouverneur de la place d'Alcantara. Il avait long-temps servi dans le régiment des gardes royales espagnoles, dont il était devenu capitaine, et fut promu à la présidence de Guatémala le 12 juin 1773. Sous son gouvernement, la capitale fut détruite par des tremblements de terre, et ce fut lui qui la rebâtit à l'endroit où elle se trouve actuellement. Il exerça provisoirement les fonctions de vice-roi du Mexique, en 1780.

45°. *Don Matias de Galvez*, maréchal de camp des armées du roi, partit pour le Guatémala, en qualité de commandant et d'inspecteur de la milice de ce royaume, en 1779 (4 avril), fut promu à la vice-royauté du Mexique, en 1784, et nommé ensuite lieutenant-général.

46°. *Don Joseph de Estachéria*, brigadier des armées du roi, passa du commandement de la Louisiane à la présidence de Guatémala. Il entra en fonctions le 3 avril 1783, et gouverna jusqu'au 29 décembre 1789.

47°. *Don Bernardo Troncoso Martinez del Rincon*, lieutenant-général, occupa les charges de lieutenant de roi à la Havane, et de gouverneur de Véra-Cruz, avant d'être nommé président, gouverneur et capitaine-général de Guatémala. Il entra dans sa capitale le 31 décembre 1789, et y resta jusqu'au 25 mai 1794.

48°. *Don José Domas y Valle*, de l'ordre de Santiago, chef d'escadron dans l'armée royale et gouverneur de Panama, fut reçu président de Guatémala le 25 mai 1794, et en exerça les fonctions jusqu'au 28 juillet 1801. Il y mourut le 9 octobre de l'année suivante, à l'âge de 102 ans.

49°. *Don Antonio Gonzalez Mollinedo y Saravia*, maréchal de camp des armées royales, après avoir servi quarante ans, passa de la place de lieutenant de roi à l'île de Majorca, à la présidence et capitainerie générale de Guatémala. Il entra en fonctions le 28 juillet 1801 (1).

---

(1) Juarros, tom. I, trat. 3, cap. 1 : *De los gobernadores, y capitanes generales de este Reyno (Guatemala), y presidentes de su Real audiencia.*

AUTEURS, ETC., CONSULTÉS POUR L'HISTOIRE DU GUATÉMALA.

Replicas del obispo de Chiapa contra el doctor Sepulveda; Sevilla, 1552.

Ramusio, delle navigationi et viaggi; voir tome III, p. 249: *Altra relatione fatta por Pietro di Alvarado, à Fernando Cortese; in Venetià*, 1606.

Historia general de las Indias occidentales y particular de la governacion de Chiapa y Guatemala; por Antonio de Remesal de la orden de Predicadores de la provincia de España; Madrid, 1620, *in-fol. pp.* 784.

Purchas, his Pilgrimes; part. III, lib. V, cap. I; London, 1625.

Gomara, Herrera, et autres écrivains déjà cités à l'article Mexique.

Historia verdadera de la conquista de la Nueva-España, escrita por el capitan Bernal Diaz del Castillo, uno de sus conquistadores; in-4°, en Madrid, año de 1632.

Voyage de François Coréal aux Indes occidentales, depuis 1666, *jusqu'en* 1697. Traduction française, voir la Ire. part., ch. 4 et 5.

Thomas Gage, Survey of the West Indies, containing a journal of 3,300 *miles within the main land of America; in* 8°., *London*, 1677.

La première édit. in-fol. est de 1648. Cette relation a été traduite par *Beaulieu H. O'Neil*, et a été publiée en 2 vol. in-12, 5e édit. Amsterdam, 1699.

Dampier-New Voyage round the world, vol. II, part. 2. — *Voyage to the Bay of Campeachy, London*, 1699.

Monarchia Indiana, con el origen y guerras de los Indios occidentales, de sus poblaçones, descubrimiento, conquista, conversion, y otras cosas maravillosas de la mesma tierra distribuydos en tres tomos, compuesto por E. Juan de Torquemada, ministro provincial de la orden de nuestro serafico padre San Francisco, en la provincia de Santo Evangelio de Mexico en la Nueva-España; Madrid, año de 1723.

Long-History of Jamaica, 3 *vol.; London*, 1774.

Henderson (capt.) Account of the British Settlements of Honduras, etc.; in-8°. London, 1811.

Compendio de la historia de la Ciudad de Guatemala escrito por el Br. D. Domingo Juarros, presbitero secular de este arzobispado, que comprende los preliminares de la dicha historia, en Guatemala, 2 *vol.*, *en* 6 *parties in-8°.*, 1809—1818. — Il a été publié à Londres une traduction abrégée de cet ouvrage, en 1823, par M. *Baily*, lieutenant de la marine royale.

Bryan Edwards, History civil and commercial of the British West Indies, with a continuation to the present time; 5th. *édition*, 5 *vol. in-*8°. ; *London*, 1819.

Description of the ruins of an ancient city discovered near Palenque in the Kingdom of Guatemala, in Spanish América; London, 1822, in-4°., avec seize planches litographiques.

Œuvres de don Barthélemi de Las Casas, évêque de Chiapa, précédées de sa vie et accompagnées de notes historiques, additions, développemens, etc., par J. A. Llorente, et suivies de l'apologie de ce prélat, par M. Grégoire, ancien évêque de Blois, etc., 2 *vol. in-*8°. ; *Paris*, 1822.

M. de Humboldt. — *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent. Tome* 3°., *in-*4°. *p.* 64, 1825.

Carte générale des États-Unis mexicains et des Provinces Unies de l'Amérique centrale, rédigée par M. Brué, géographe; Paris, 1825. Suivant cette carte, le Guatémala est situé entre les 8° et 17° 30' de latitude nord, et les 85° et 99° 40' de longitude ouest de Paris, et il a trois cent cinquante lieues dans sa plus grande longueur, sur trente-cinq à cent vingt-cinq de largeur.

M. *Del Barrio* nous a aussi fourni des renseignements précieux, dont nous avons profité, sur la dernière révolution qui a eu lieu dans sa patrie.

Nous avons généralement adopté l'orthographe d'Herréra pour les noms propres; ainsi nous avons écrit Guatémala, au lieu de Guatimala, parce que ce mot se trouve écrit de cette manière par cet auteur et par les autres écrivains anciens que nous avons consultés.

Juarros publie la nomenclature suivante des auteurs du Guatémala.

1. Le chevalier *Bernal Diaz del Castillo*, qui avait aidé dans les conquêtes de Francisco Fernandez de Cordova, de Juan de Grijalva et de Fernand Cortez, et s'était trouvé à 119 batailles. Il est mort au Guatémala, dont il avait été nommé *regidor perpetuo*. On a de lui un ouvrage intitulé : *Verdadera Historia de la conquista de Nueva-España*.

2. *Francisco Antonio Remesal*, auteur de l'*Historia de la Provincia de San Vicente de Chiapa y Guatémala*, qu'il publia à Madrid en 1619.

3. *Don Felipe Ruiz del Corral*, doyen de la cathédrale de Guatémala, et auteur d'un traité *del Culto y veneracion de la Iglesia*, et de plusieurs autres sur les affaires ecclésiastiques dans les Indes. Il est mort en 1636.

4. Le père *Manuel Lobo*, de la compagnie de Jésus, auteur d'un *Breve compendio de la Vida de Pedro San José de Betancurt*, qu'il publia à Guatémala, en 1667, et qui fut réimprimé à Séville en 1683. Il mourut en 1687.

5. Le père *Antonio de Siria*, jésuite et préfet de la congrégation de la Anunciata, auteur de la vie de l'illustre Matrona dona Ana Guerra de Jesus, qui a été imprimée à Guatémala en 1716.

6. Le père *Francisco Vasquez*, gardien des couvents de Guatémala et de San Salvador, commissaire-visiteur de la province de Nicaragua, *custode* de celle de Guatémala, et son chroniqueur depuis son établissement jusqu'en 1716; en 2 volumes.

7. *Don Francisco Antonio de Fuentes y Guzman*, natif de la ville de Guatémala, dont il fut le régidor perpétuel et le chroniqueur général. Il a écrit l'histoire du Guatémala en 3 vol. in-fol.; mais cet ouvrage n'a pas été publié, et les deux premiers tomes s'en trouvent aux archives de Guatémala.

8. Le père *Juan Antonio de Obiedo*, natif de Santa Fé de Bogota, provincial de la Nouvelle-Espagne. Cet auteur, qui arriva très-jeune à Guatémala, mourut en 1757 à l'âge de 87 ans. On a de lui les ouvrages suivants, savoir :

Succus moralis; Vida de la Virgen; Sodiaco Mariano; el Apostol Mariano; el Devoto de la Santísima Trinidad; Espejo de la Juventud; Menologio; Vida del P. Nunez, et trois volumes de sermons.

9. *Don Juan de Padilla*, né à Guatémala, *clerigo presbitero*, maître des cérémonies de la cathédrale. Il a, dit-on, beaucoup écrit sur les mathématiques; mais il n'a été publié de lui qu'un seul traité sur l'arithmétique pratique, à Guatémala, en 1732. Il est mort le 17 juillet 1749, dans la 65e. année de son âge.

10. Le prédicateur général, père *Francisco Juaquin Calderon de la Barca*, créole, du couvent de San Francisco. On a de lui 1°. un résumé des règles de l'ordre de Saint-François pour les religieux des Indes, en un volume in-4°., et qui a été écrit en 1735; et un traité de l'arithmétique commune, de la trigonométrie, de l'astronomie pratique, avec 84 tables qui renferment les éphémérides de Guatémala, en un volume in-folio.

11. Le père *Francisco Raymondo Leal*, religieux dominicain, né au Pérou. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Monumenta Ecclesiæ Guatemalensis*, qui renferme une notice sur les évêques qui ont gouverné le diocèse de Guatémala jusqu'à don Francisco Pédro Pardo de Figueroa, les faits les plus remarquables et les circonstances les plus particulières de leur vie.

12. Le père *Francisco Pédro Sapien*, dominicain, né à Guatémala, a publié un cours de philosophie péripatétique.

13. Le père *Francisco Miguel Francesch*, de l'ordre des prédicateurs, né en Catalogne, arriva à Guatémala en 1752. Il a composé et publié un ouvrage intitulé *Curso de Artes*, en 4 vol. in-4°. Il est mort en 1783.

14. Le père *Francisco Alonso Flores*, du couvent de San Francisco de Guatémala, *catedratico*, ou professeur de langue kachiquelle à cette université, composa une grammaire de cette

langue, qui a été imprimée à Guatémala, et a été très-utile à ceux qui en ont fait leur étude. Il a aussi écrit un volume in-folio sur la *Teologia de los Indios*, dans lequel il expose la doctrine chrétienne d'une manière fort simple et à la portée de ces peuples. Il est mort en 1772.

15. Le père *José Ignacio Vallejo*, né en 1718 dans le diocèse de Guadalaxara, dans l'Amérique septentrionale, arriva à Guatémala en 1752, et y enseigna, durant quinze ans, la rhétorique, la philosophie et la théologie. Recteur du collége de San Francisco de Borja, il fut transféré, en 1767, en Italie, avec les autres frères de son couvent, et y publia deux ouvrages, savoir : *Vida de Señor S. José*, et *Vida de Nuestra Señora*. Il est mort à Bologne le 30 mai 1785.

16 Le père *Rafaël Landivar*, né à Guatémala, y enseigna la rhétorique, la théologie et la philosophie, et fut, comme le précédent, recteur du collége de San Francisco de Borja. Il est auteur d'un poème latin, intitulé : *Rusticatio mexicana*, imprimé à Bologne en 1782.

17. *Don Pédro José Arrece, clerigo presbitero*, créole né à Guatémala, fit imprimer, en 1786, un opuscule intitulé : *Rudimentos fisico canonico morales*.

18. Le père *Manuel Iturriaga*, jésuite, natif de Mexico, se rendit à Guatémala, vers l'an 1756, comme régent des chaires de philosophie et de rhétorique. Envoyé en Italie en 1767, il y publia plusieurs traités en défense de la religion.

19. Le père *Francisco Pédro Mariano Iturbide*, d'une famille noble de Guatémala, publia, en 1818, un *Breve y diminuto compendio de la obligacion, que hay de Bautizar los fetos*.

Juarros s'abstient de parler des écrivains contemporains du Guatémala, de crainte, dit-il, de blesser leur modestie, ce sont : 1°. le père *D. Francisco Juan Terrasa*, auteur d'un cours de philosophie ecclésiastique; 2°. le père *Don Francisco Carlos Cadena*, qui a publié des méditations sur la vie de Notre-Seigneur, pour tous les jours du mois; 3°. le père *D. Francisco José Antonio Goicoechea*, auteur d'un *Curso de Artes*, qui n'a pas été imprimé, et professeur de physique expérimentale à l'université de Guatémala; il a publié, en 1797, un mémoire pour la suppression de la mendicité dans cette ville; 4°. le père *M. Francisco Miguel Dighero*, auteur d'un livre de piété, intitulé *Año santificado*; 5°. le père *Francisco Andrès Rhodas*, qui a fait paraître, en 1805, un petit ouvrage, en forme de dialogue, dans lequel il explique le calendrier romain, et les tables del *Computo eclesiastico*; 6°. le *D. Antonio Garcia Redondo*, qui a publié, en 1799, un mémoire sur la manière de faire sécher les fruits du cacaotier; 7°. le *D. Francisco Matias de Cordova*, auteur d'un traité sur la méthode de lire avec fruit les orateurs anciens (1).

(1) Juarros, tome I, trat. 3, cap. 4. *Dase noticia de Algunos moradores de esta ciudad que han prolongado su memoria con sus escritos.*

Juarros cite encore un religieux dominicain, nommé *Jacito Garrito*, de Hueste, en Espagne, qui se rendit au Guatémala, en 1638, pour y enseigner la théologie. Il était, dit-il, très-versé dans la connaissance des langues hébraïque, grecque et latine, et dans celle des dialectes indiens, de l'arithmétique, de la cosmographie et de la musique. Il a laissé un manuscrit latin dans lequel il prétend que les parties septentrionales de l'Amérique ont été découvertes par les Grecs, les Anglais et autres nations.

Juarros publie la liste suivante des ouvrages, pièces officielles, etc., auxquels il est en partie redevable des renseignements qu'il a donnés sur l'histoire du Guatémala; ce sont : 1°. *Cedulas de supremo consejo*; 2°. *Decretos del capitulo general*; 3°. le recueil des *Cédules de Cabildos del noble ayuntamiento y real audiencia de Guatemala*; 4°. *Actas del capitulo general de Mexico*; 5°. *Coronica*, *etc.*, *de P. Vasquez*; 6°. *Bullas de la silla apostolica*; 7°. *Colegios de propaganda fide*; 8°. *des manuscrits Quichés*; et 9°. l'*Historia del reyno de Guatemala*, *par don Francisco de Fuentes y Guzman*, régidor de Guatémala, que Juarros regarde comme un historien digne de foi. Malheureusement, dit-il, la 3e partie de l'ouvrage de Guzman a disparu, et l'Histoire générale des Indes ne saurait suppléer au vide que sa perte laisse dans les annales du Guatémala. Guzman avait consulté tous les ouvrages, les documents et les pièces officielles déposés aux archives secrètes de cette ville. Il avait aussi puisé des renseignements dans les manuscrits de Gonzalo de Alvarado et de Bernal Diaz del Castillo, et dans les histoires compilées par les caciques Pepiles, Quichés, Kachiqueles, et Pocomanes qui, ayant appris à écrire des Espagnols, lui communiquèrent un grand nombre de faits historiques qui leur avaient été transmis par leurs ancêtres (1).

Le docteur Cabrera nous apprend qu'un auteur nommé *Ramon de Ordonez y Aguiar*, natif de Ciudad, « homme, dit-il, d'un génie extraordinaire, travaille depuis trente ans à un ouvrage intitulé *Historia del Cielo y de la Tierra*, qui fera connaître non-seulement l'origine des peuples de l'Amérique, mais indiquera aussi la route qu'ils ont suivie depuis leur départ de la Chaldée, immédiatement après la confusion des langues; leur théologie mystique et morale, leur mythologie et les événements les plus importants de leur histoire. Sa réputation littéraire, ajoute Cabrera, l'attention qu'il a apportée à ce sujet depuis plus de trente ans, sa connaissance de la langue tzendale, dans laquelle l'ouvrage est écrit, et enfin les auteurs recommandables qu'il a consultés nous permettent d'annoncer d'avance un ouvrage, si parfait dans son genre, que le monde en sera étonné. »

(1) Juarros, tome II, trat. 4, part. 1. *Preambulo*.

CALIFORNIE (1)

ET COTE DU NORD-OUEST.

Ce pays se divise en vieille et en nouvelle Californie. La première ou la Californie proprement dite, est cette presqu'île

(1) On ne connaît pas la véritable origine de ce nom Quelques auteurs ont supposé que les Espagnols qui y débarquèrent les premiers, lui donnèrent le nom de *Calida Fornax*, ou fournaise ardente, à cause des grandes chaleurs qu'ils y ressentirent. Venegas, qui a écrit l'histoire de ce pays, croit plutôt que l'étymologie de ce mot est due à quelque accident, ou peut-être à quelques mots indiens, dont les Espagnols ne comprenaient point le sens.

Lors de l'expédition de Hernando Cortez, le nom de Californie ne s'étendait qu'à une seule baie. Celui de *Nouvelle Albion* fut donné au pays par le capitaine anglais Drake, qui y aborda dans son deuxième voyage autour du monde, en 1577. Un siècle après, il fut appelé *Islas Carolinas*, en l'honneur de Charles II, roi d'Espagne, qui en avait ordonné la conquête.

Les Hollandais ayant trouvé à bord d'un bâtiment espagnol qui était tombé en leur pouvoir, une carte marine, sur laquelle la Californie était représentée comme une île, les géographes de cette nation la figurèrent sous cette forme.

Dans l'histoire du voyage du capitaine anglais Woodes Rogers, fait depuis 1708 jusqu'en 1711, et publié à Amsterdam, en 1716, on exprime des doutes si la Californie est une île, ou si elle est unie au continent. Le géographe français, M. Delisle, a discuté longuement, dans le tome troisième du Recueil des Voyages au nord, publié à Amsterdam en 1732, la question de savoir *si la Californie était une île, ou si elle faisait partie du continent*. Il finit par dire qu'il n'en a fait ni une île, ni une partie du continent, et qu'il ne veut pas prononcer sur un point qui est encore si incertain (*Lettre touchant la Californie*). Il est néanmoins certain qu'au temps de sa découverte on avait reconnu que c'était une presqu'île, et que la carte du pilote *Domingo del Castillo* *,

* Cette carte se trouve dans l'ouvrage de Lorenzana, *Historia de Nueva España*, à la page 328. *Mexico*, 1770.

qui s'avance en pointe des côtes de l'Amérique Septentrionale vers le S. E. jusqu'au-delà du Tropique. Elle est située à peu près à l'opposite de la province de Guadalaxara dont elle dépend, et est baignée du côté de l'O. par la mer Pacifique, et à l'E. par le golfe de Californie. Elle est comprise entre les trois limites suivantes, savoir : le cap de San Lucas, situé sous le 22° 52' de lat. septentrionale ; le Rio Colorado, sous le 32° 45', et le cap Blanc de San Sébastien, sous le 43° 23' de la même latitude. Le premier de ces caps forme, avec celui de la Porfia ou de la Persévérance, la baie de San Bernabè, à la pointe méridionale de la péninsule qui s'étend depuis le 22° jusque plus avant vers le nord. La côte orientale ou intérieure a une étendue de dix degrés jusqu'au Rio Colorado. La longueur de la Californie depuis le cap San Lucas jusqu'aux provinces auxquelles elle confine au nord, est de 300 lieues. Sa largeur, à ce cap, est de dix lieues, et ensuite généralement de vingt à quarante d'une mer à l'autre, selon la sinuosité de la côte. Elle est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, qui s'élève en quelques endroits à la hauteur de cinq mille pieds. Le bras de mer, golfe ou baie de Californie, compris entre la côte orientale de la péninsule et le continent, s'étend, l'espace de plus de 300 lieues, depuis le Cabo Corrientes, par lat. N. 20° 25' jusqu'au confluent des rio Gila et Colorado, par lat. 32° 45'. Sa largeur est de quarante à soixante lieues. Les premiers voyageurs qui découvrirent ce golfe l'appelèrent mer *Rouge ou Vermeille* (*Mar Bermejo ou Mar Roxo*), parce qu'il ressemble par sa forme, et quelquefois par la couleur de ses eaux, au golfe d'Arabie (1). On l'a aussi nommé *mer de Cortez*. Les missionnaires lui ont ensuite donné le nom de *seno Lauretano*, ou golfe de Lorette, en l'honneur de Notre-Dame de Lorette, protectrice et patrone de cette mission. On l'a appelé aussi *Mar del Oriente*, parce qu'elle est à l'E. de la Californie.

publiée en 1741, la représentait ainsi. Une autre carte copiée d'après celle des découvertes de Cortez, qui se trouve au dépôt hydrographique de Madrid, lui assigne presque la même direction que celle qu'on lui donne sur les grandes cartes modernes ; et le débouché du Rio Colorado, dit M. de Humboldt, y est indiqué avec une précision et une exactitude remarquables.

(1) D'autres ont dit qu'il reçut le nom de *Mer Rouge*, parce qu'il est quelquefois rempli de semences de petites écrevisses rouges.

La Vieille-Californie a une superficie de 7295 lieues carrées, et sa population, en 1803, était de neuf mille habitants. Cette dernière a tellement diminué depuis trente ans, dit M. de Humboldt, qu'il n'y existe plus que quatre à cinq mille naturels cultivateurs (*Indios Reducidos*) dans les villages des missions qui sont réduits à 16. Le nombre des sauvages n'excède pas quatre mille. La population actuelle est estimée à sept ou huit mille habitants.

La *Nouvelle-Californie* s'étend depuis la baie de *Todos Santos* sous le 32° de lat. jusqu'au cap Mendocino sous le 41° de lat., et dans l'intérieur jusqu'aux montagnes sur une largeur de trente à trente-cinq milles. Sa longueur est d'environ cent quatre-vingt-dix-sept lieues; sa largeur de neuf à dix, et sa surface de deux mille cent vingt-cinq lieues carrées. La population, y compris les Indiens attachés au sol et qui le cultivent, était, en 1790, de sept mille sept cent quarante-huit habitants. En 1803, on en comptait quinze mille six cents; ce qui fait sept habitants par lieue carrée. Le nombre des blancs, métis et mulâtres, s'élève à plus de treize cents.

Avant la dernière révolution du Mexique les deux Californies dépendaient de cette vice-royauté (1).

Indiens. Suivant le père Lasuen, on parle dix-sept langues différentes sur la côte de la Californie, depuis San Diégo jusqu'à San Francisco, dans une étendue de pays de cent quatre-vingts lieues. Le père Taravàl prétend qu'il n'en existe que trois qui sont : celle des *Cochimis*, celle des *Pericùes* et celle de *Lorette*. On a formé de cette dernière deux dialectes, celui de *Guaycùra*, et celui *d'Uchiti*.

Les Indiens qui habitent les parties méridionales s'appellent entr'eux du nom général de *Monquis* ou *Menquis*. Les missionnaires les connaissent sous celui d'*Edùes*, qui sont les mêmes que les *Pericùes* du midi, vers le cap de San Lucas. Les peuplades qui habitent plus au nord sont nommées *Laymones*, et sont les mêmes que les Cochimis. La nation des Edùes est formée de plusieurs tribus, dont la plus nombreuse est celle des *Coras*. Les Monquis sont divisés en *Liyùes*, *Didiùs* et autres petites peuplades. La nation la plus nombreuse est celle des *Cochimis* ou *Laymones*, qui rési-

---

(1) *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, *liv.* 3, *chap.* 8, par M. de Humboldt. Paris, 1811.

dent au-delà de la dernière mission de Saint-Ignace. Les Indiens de Nootka ont été antropophages ; ils habitent sur les bords de la mer, et vivent principalement de la pêche. Leur commerce d'échange consiste en peaux de loutre.

Les parties septentrionales de la Nouvelle-Californie sont habitées par différentes autres nations dont les *Rumsen* et les *Escetan* qui forment la population du *Presidio* et du village de Monterey, sont les plus puissantes (1).

---

(1) On trouvera une description des nombreuses tribus indiennes de cette côte, dans l'historique que nous avons donné des diverses expéditions qui les ont découvertes.

TABLEAU *des missions de la Nouvelle-Californie, selon M. de Humboldt* (1).

NOMS DES VILLES ET VILLAGES.	ÉPOQUE de leur fondation.	POPULATION en 1802.
		hab.
San Diégo, village (2)	1769	1,560
San Carlos de Monterey, capitale	1770	700
San Antonio de Padua, village	1771	1,050
San Gabriel, *id.*	1771	1,050
San Luis Obispo, *id.*	1772	700
San Juan Capistrano, *id.*	1776	1,000
San Francisco, *id.* (3)	1776	820
Santa Clara, *id.*	1777	1,300
San Buenaventura, *id.*	1782	950
Santa Barbara, *id.*	1786	1,100
La Purissima Concepcion, *id.*	1787	1,000
Soledad, *id.*	1791	570
Santa Cruz, *id.*	1794	440
San Juan Baptista, *id.*	1797	960
San Miguel, *id.*	1797	600
San Jose, *id.*	1797	630
San Luis Rey de Francia, *id.*	1798	600

Récapitulation de la population totale de la Nouvelle-Espagne, d'après M. de Humboldt (4).

Indigènes ou Indiens			2,500,000
Blancs ou Espagnols.	Créoles,	1,025,000	1,095,000
	Européens,	70,000	
Nègres Africains			6,100
Castes de sang mêlé			1,231,000
Total			4,832,100

(1) *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, liv. III, chap. 8.
(2) Il est situé à quinze lieues de la mission la plus septentrionale de la Vieille-Californie.
(3) Ce village renferme un bon port que les géographes confondent souvent avec celui de Drake. Ce dernier, situé plus au nord, sous le 38° 10′ de latitude, est appelé par les Espagnols le *Puerto de Bodega*.
(4) *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, tom. II, pag. 459.

En 1523, Charles V enjoignit à Hernan Cortez d'aller à la recherche d'un détroit sur les côtes de la Nouvelle-Espagne, par lequel on pût se rendre aux îles orientales, appelées alors la *Especeria* ou pays des épiceries. Cortez avait déjà découvert la mer du Sud sur trois points différents, l'année précédente, et le mémoire que Pédro de Alvarado lui présenta le 11 avril 1523, le confirma dans l'opinion qu'il existait un détroit de communication entre les deux Océans. En conséquence il envoya, l'année suivante, un armement sous les ordres de Christophe de Olid pour découvrir ce prétendu passage, et un autre composé de deux navires pour reconnaître les côtes depuis Panama jusqu'à la Floride. Dans une lettre qu'il écrivit ensuite à l'empereur, le 15 octobre 1524, il s'exprime ainsi : « Je fonde de très-grandes espérances sur ces navires, et je compte, avec l'aide de Dieu, soumettre à Votre Majesté plus de royaumes et de pays qu'il n'en a été découvert jusqu'ici. Puissé mon entreprise prospérer, pour que Votre Majesté obtienne cet avantage ! Je crois que, cette expédition terminée, elle pourra se rendre maîtresse de l'univers quand il lui plaira. Il ne me reste plus qu'à découvrir la côte située entre la rivière de Pañuco et la Floride, qui a été reconnue par Jean Ponce de Léon, et à remonter ensuite au nord de la Floride jusqu'aux Bacaleos. Je suis persuadé qu'il existe sur cette côte un détroit de communication avec la mer du Sud. »

Au mois de juin 1526, Cortez reçut de nouveau l'ordre d'envoyer des navires reconnaître l'Isthme où l'on présumait qu'il y avait un passage de la Nouvelle-Espagne aux Moluques. Il équipa donc trois bâtiments qui partirent du port de Ziguathlan, au mois de novembre 1527, sous le commandement de *Alvaro Saavedra*, son parent, et s'avancèrent jusqu'aux terres australes.

Sur ces entrefaites Cortez passa en Espagne. Charles V le créa marquis de la vallée d'Oaxaca, capitaine-général de la Nouvelle-Espagne et des provinces situées sur la côte de la mer du Sud, et lui assigna la douzième partie des pays dont il ferait la conquête. Cortez, de son côté, s'engagea par un écrit signé en 1529, à envoyer à ses frais des troupes et des navires dans la mer du Sud, pour soumettre la province de Colima, et une île, peuplée d'Amazones, qui abondait en or et en perles, et dont il avait parlé dans sa lettre du 15 octobre 1524 (1).

(1) Voyez les articles *Mexique* et *Guatémala*.

Voyage de Diégo Hurtado de Mendoza en 1532. Cortez étant retourné à la Nouvelle-Espagne, au mois de juillet 1530, avec des personnes de distinction, des artisans et des marins pour les diverses expéditions qu'il avait projetées, fit réparer et construire plusieurs navires à Acapulco. Deux de ces bâtiments, le *San Marcos*, sous les ordres de *Diégo Hurtado*, proche parent de Cortez et commandant de l'expédition, et un autre, sous le capitaine *Juan de Mazulla* et le maître *Francisco de Acũna*, furent équipés pour aller à la découverte des îles de la mer du Sud et reconnaître la côte occidentale de la Nouvelle-Espagne.

Diégo Hurtado partit d'Acapulco le 30 juin 1532. Il toucha au port de *Guatlan*, nommé aussi *Santiago de Buena Esperança*, ou de *Bonne-Espérance*, pour prendre des troupes et des provisions. De là il passa au port de Matanchel, dans la province de Xalisco. Forcé par une tempête de mettre à la voile, il découvrit les quatre îles de *la Magdalena* (*las Marias*), descendit dans la plus grande, qui pouvait avoir de vingt-cinq à trente lieues de circuit, et paraissait inhabitée, et en prit possession. Il cingla ensuite vers le port de *Chiamoca* (inconnu) sur la côte de Culiacan, mais n'ayant pu l'atteindre, il tint la mer pendant encore sept ou huit jours jusqu'à ce que le défaut de provisions le contraignit de relâcher dans un golfe de huit à dix lieues d'étendue. Il s'y trouvait beaucoup d'Indiens armés qui parurent vouloir s'opposer au débarquement des Espagnols. Après y être resté plus de vingt jours, sans pouvoir se procurer des vivres, et les soldats commençant à se mutiner, il fut arrêté que Diégo Hurtado poursuivrait ses découvertes avec l'un des navires et les marins, et que l'autre retournerait avec les gens de terre à la Nouvelle-Espagne. Hurtado étant parti peu après fut jeté par le mauvais temps sur la côte, près des îles qu'il avait découvertes, et où il périt avec son navire. L'autre vaisseau, manquant de provisions, aborda à Culiacan, où vingt hommes de l'équipage prirent terre pour aller chercher des secours. S'étant dirigés vers l'intérieur du pays, ils arrivèrent, après quarante jours de marche, dans la province de Xalisco, où le gouverneur Nuño de Guzman les fit saisir et désarmer.

Les autres vingt personnes qui étaient restées sur le bâtiment furent jetées sur la même côte après vingt-cinq jours de route; dix-sept d'entr'eux, épuisés de fatigue et de faim, et n'ayant point d'armes pour se défendre, furent massacrés par les Indiens. Les trois qui échappèrent arrivèrent, après

dix jours de marche, à Aguatlan, dans la province de Colima (1).

Expédition des capitaines Diégo Becerra de Mendoza et *Hernando de Grijalva*, en 1533 et 1534, et *première découverte de la Californie*. Deux navires, la *Concepcion* et le *San Lazaro*, construits par les ordres de Cortez, à Tecoantepeque, mirent à la voile, le 30 octobre 1533, du port de Santiago, par latitude N. 16 1/2 (2), sous le commandement de ces deux capitaines, dont le premier était natif de Mérida et parent de Cortez. Ils avaient pour pilotes *Fortun Ximenez*, Biscayen, et *Martin de Acosta*, Portugais. Les deux bâtiments étaient destinés à aller à la recherche de Diégo Hurtado de Mendoza, et dans le cas où on ne le trouverait pas, à continuer la découverte de nouvelles îles. La nuit qui suivit leur départ, ils furent séparés pour ne plus se rejoindre. Le San Lazaro se trouva, le 9 novembre, sous le 14° 1/2 de latitude; le 16, à 15° 1/2; le 7 décembre à 23° 1/2, à environ deux cents lieues du port de Ciguatlan. Poussé par les vents du N. O. il jeta l'ancre le jour de Noël, dans une île déserte; le capitaine Grijalva en prit possession et la nomma *Santo Tomas* ou *Santo Tomé*, en l'honneur de ce saint. Cette île, située par latitude nord 20° 20′ a environ vingt-cinq lieues de circonférence, et est distante de vingt-cinq à trente lieues du continent. Au nord de Santo Tomas, il en découvrit, le 28, plusieurs autres petites qu'il appela *los Inocentes* (*de S. Benedicto*). Le 6 janvier, il arriva sur les côtes de la Nouvelle-Espagne; le lendemain il reconnut une île, par latitude 20° 20′, à trois ou quatre lieues

(1) Nous avons suivi, pour cet extrait, le récit du voyage des goëlettes *Sutil y Mexicana* (*Introducion*, p. 11, 12 et 13). Madrid, 1802. L'auteur, *M. Navarette*, a profité d'un manuscrit précieux de *la Real Academia de la Historia*, qui contient une copie faite par Palomares, du contrat du marquis Del Valle et des procédures devant l'audiencia de Mexico, relativement à ses découvertes dans la mer du Sud.

Selon Herrera, l'expédition eut lieu en 1531. Il n'indique ni la date précise de son départ, ni les circonstances ci-dessus. (Voir dec. IV, lib. X, cap. 15; — dec. V, lib. I, cap. 7; — lib. VII, cap. 3.)

(2) On pense que c'est le port connu aujourd'hui sous le nom de San Diégo, et qui est situé par latitude nord 16° 1′, et par longitude ouest, 89° 42′ de Cadix.

de Ciguatlan, et, de là, il fit voile pour le port de Xucutlan. Il en sortit le 16 février suivant, et côtoya jusqu'à Acapulco. Il remit de nouveau en mer pour explorer, suivant l'ordre de Cortez, la côte méridionale, navigua l'espace de près de cent lieues vers le sud-ouest, jusqu'au 12° de latitude, après quoi il retourna à Tehuantepec. Cortez venait d'apprendre par les gens d'une chaloupe appartenant à Nuño de Guzman, que le pilote Ximénès, aidé de quelques mécontents, avait tué le commandant Diégo Becerra, à la suite d'une querelle, s'était emparé du vaisseau, et avait débarqué des blessés et deux Franciscains dans la province de Motin, entre Zacatula et Gnatlan; qu'ensuite il avait relâché en un endroit appelé depuis *Baie de Santa Cruz*, sur la côte intérieure de la Californie, où il avait été massacré par les Indiens avec vingt-deux Espagnols, et qu'enfin Nuño de Guzman, ennemi de Cortez, était parvenu à se rendre maître du navire que le reste des matelots avait ramené à Chiametla (1).

Découverte de la grande presqu'île de la Californie et d'une partie de la mer Vermeille, en 1536. Antérieurement à cette expédition, les Espagnols s'étaient procuré des renseignements sur ce pays des naturels de Colima. M. de Humboldt remarque « qu'il a trouvé dans un manuscrit conservé aux archives de la vice-royauté de Mexico, que la Californie avait été découverte en 1526. »

M. de Guignes, croyant avoir trouvé dans des livres chinois qu'il avait été fait un voyage de la Chine à la Californie, l'an 458 de l'ère chrétienne, présenta un mémoire à ce sujet, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1752; mais le père *Gaubil*, qui était très-versé dans la langue et l'histoire de la Chine, a traité ce voyage de fable. (Voyez *Muller*, Découvertes faites par les Russes, trad. française, tom. I, p. 377 et 378, Amsterdam, 1766.)

Les diverses expéditions envoyées par Cortez ayant éprouvé toutes sortes de désastres (2), il résolut d'aller tenter fortune lui-même. En conséquence, il fit construire à Tehuantepec, trois navires qu'il envoya au port de Chiametla, et se dirigea avec une forte escorte vers la Nouvelle-Galice, où il retrouva le bâtiment que Guzman avait enlevé à Ximénès,

(1) Diaz, cap. CC. — Gomara, lib. II, cap. 74. — Herrera, dec. V, lib. VII, cap. 3 et 4. — *Relacion del viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana, etc.* Introducion, p. 14, 15 et 16.

(2) Voyez l'article *Mexique*.

et à bord duquel il y avait des objets pour la valeur de 20,000 ducats. Il s'embarqua alors avec tous les hommes et les chevaux que les navires pouvaient contenir, laissa le reste sous les ordres d'Andrès de Tapia, et fit voile vers le nord pour le golfe de Californie. Le 1er. mai 1536, il aperçut une pointe de terre fort élevée qu'il appela *San Félipe*, et à trois lieues de là deux îles auxquelles il donna les noms de *San Jago* et *de las Perlas*; puis il alla relâcher à l'endroit où Fortun Ximénès avait été assassiné. Il nomma la baie voisine (située par latitude N. 23° 1/2) *Santa Cruz* (1), y débarqua les colons et renvoya les navires chercher le reste de ses gens et de ses chevaux. Mais, attendu les mauvais temps, il ne revint qu'un navire dans lequel il alla explorer la côte sur une étendue de cinquante lieues. Il se rendit ensuite à Culiacan pour chercher des provisions, et pendant son absence, les colons n'ayant pour subsister que des fruits sauvages et du gibier, il en périt un grand nombre. A son retour, Cortez ayant reçu de sa femme l'ordre par lequel le vice-roi et l'audience royale le rappelaient à Mexico, se mit aussitôt en route pour Acapulco, où il arriva au commencement de l'année 1537. *Don Francisco de Ulloa*, qu'il avait laissé dans le pays, n'y trouvant pas de subsistances, s'était mis en mesure de le suivre, lorsqu'il reçut l'ordre de retourner au golfe de Californie pour continuer les découvertes (2).

Dans l'année 1537, Alvaro Nunez, surnommé *Cabeça de Vaca*, ou *Tête de Vache*, arriva avec ses compagnons Castillo, Orantes et le noir Estevanico sur la côte de Culiacan. Des trois cents Espagnols qui avaient débarqué dans la Floride avec Panfilo de Narvaez, ces quatre seuls s'échappèrent. Après avoir erré plusieurs années à travers la Louisiane et la partie septentrionale du Mexique, ils arrivèrent sur la côte de Culiacan, dans la province de Sonora. Leurs aventures surprirent tout le monde; et on alla jusqu'à dire que Dieu, pour les sauver, leur avait donné la faculté de guérir les Indiens malades et de ressusciter les morts. De Vaca lui-même fit accroire aux Espagnols que la côte méridionale de la Californie était remplie de perles (3).

(1) Appelée depuis *la Paz* ou *la Paix*.

(2) Herrera, dec. V, lib. VIII, cap. 9 et 10.

(3) Voyez l'article *Floride*.

Expéditions du P. Marcos de Niça, Franciscain, en 1539. Le vice-roi du Mexique, Don Antonio de Mendoça, cédant aux instances de son ami Bartolomé de Las Casas, avait envoyé plusieurs religieux dans la Nouvelle-Galice avec le gouverneur Francisco Vasquez de Coronado pour porter la parole de Dieu aux Indiens de cette province. Le père *Marcos de Niça*, un de ces religieux, ayant reçu de ce gouverneur l'ordre de se rendre dans l'intérieur du pays, s'y fit précéder de six Indiens convertis, qui avaient appris l'espagnol à Mexico, dans les villes de Petatlàn et de Cuchillo, à soixante lieues de la ville de San Miguel dans le Culiacan. Ils devaient assurer leurs compatriotes qu'on ne voulait ni leur faire la guerre, ni les réduire à l'esclavage, mais seulement leur enseigner la religion chrétienne. D'après cette assurance, plus de quatre-vingts individus revinrent avec ceux qu'on leur avait envoyés.

Le 7 mars 1539, Marcos de Niça se mit en route, accompagné de tous ces Indiens, de son ami le père *Honorato*, et de *Estevanico de Orantes* (1). Il arriva à Petatlàn, où il resta trois jours; et, y ayant laissé le P. Honorato, qui était malade, il avança trente lieues plus loin; là, quelques Indiens, habitants d'une île découverte par Cortez, vinrent à sa rencontre, ainsi que d'autres d'une île plus éloignée, et lui apprirent qu'il y en avait encore une trentaine de plus petites habitées par un peuple très-pauvre, et qui portait des colliers de nacre de perle. De Niça continua alors sa route à travers un désert, pendant quatre jours, au bout desquels il rencontra des Indiens qui l'informèrent qu'à quatre jours de marche de l'extrémité de la chaîne de montagnes (*Cordilleras de Las Sierras*) il y avait une vaste plaine, dont les habitants portaient des habits, avaient de la vaisselle d'or et se paraient d'ornements de ce métal au nez et aux oreilles. Quoique ses instructions fussent de ne pas s'écarter de la côte, Niça s'en éloigna de quarante lieues pour visiter une ville appelée *Vacapà*, où il s'arrêta jusqu'à Pâques. Pendant ce temps il avait expédié des messagers dans trois directions différentes, du côté de la mer. Estevanico, l'un d'eux, lui en envoya de son côté, pour l'inviter à venir le joindre, ayant, disait-il, reçu des renseignements sur un pays appelé *Ci-*

(1) Ce dernier était un noir qui était parvenu à s'échapper avec Cabeça de Vaca. Il prit le surnom de Orantes.

bola (1), où il y avait sept grandes villes, dont les maisons étaient en pierre, à un ou deux étages, et avec des portes enrichies de turquoises, et les habitants bien vêtus et soumis à un chef. Frappé de ce récit extraordinaire, qui fut encore confirmé par trois Indiens de l'E. nommés *Pintados*, de Niça résolut d'y aller prêcher l'Evangile. Il partit donc accompagné des mêmes Indiens, le lundi de Pâques, et, après plusieurs jours de marche, il arriva près d'un désert, où il trouva une ville assez peuplée, dont les habitants portaient des robes de coton, des peaux de bisons apprêtées, et des colliers de turquoises. Ils cultivaient le maïs et arrosaient leurs champs au moyen de tranchées qu'ils y avaient pratiquées. Plusieurs d'entr'eux ayant tâté l'habit de laine de Niça, lui dirent qu'il existait beaucoup d'étoffes de cette sorte à *Tonteac*, faites avec les poils d'un petit animal. Après avoir employé quatre jours à traverser le désert, il arriva dans une vallée qui lui parut assez peuplée et dont les habitants étaient habillés de la même manière que les précédents. Ayant appris que la côte de la mer s'étendait beaucoup vers le nord, il voulut l'examiner et trouva, que par le 36° de latitude, elle tourne vers l'ouest. Niça poursuivit ensuite son voyage, et mit cinq jours à parcourir cette immense vallée. Il avait déjà fait cent vingt lieues depuis son départ de l'endroit où il avait reçu les premiers renseignements sur Cibola, dont il était encore éloigné de quinze jours de marche à travers un désert. Après avoir donné trois jours de repos à ses gens, il partit le 9 mai; et au bout de douze jours, comme il approchait de Cibola, il rencontra un Indien de la troupe d'Estevanico, qui lui dit qu'ils avaient presque tous été tués par ordre du gouverneur de cette ville. A une journée de marche de Cibola, il s'en présenta deux autres blessés qui racontèrent que plus de trois cents de leurs pères, frères et enfans avaient été massacrés, et refusèrent de retourner avec Niça. Celui-ci n'en continua pas moins à s'avancer, accompagné de deux chefs, de ses Indiens et de ses interprètes jusqu'à une hauteur d'où il découvrit la ville située dans une plaine, et qui lui parut être plus grande que Mexico; les maisons étaient de pierre, avaient deux ou trois étages et des toits en plate-forme. Niça, aidé de ses Indiens, éleva un

(1) Herrera écrit *Cibola;* Ramusio, *Cevola;* et Hakluyt, *Cevola* ou *Cibola*.

monceau de pierres sur lequel il planta une croix et prit possession au nom du vice-roi, pour le roi d'Espagne, des sept villes du pays de Cibola et des royaumes de *Tonteac*, *Acùs* et *Marata*, dont il avait eu connaissance par un Indien réfugié qu'il avait vu dans la grande vallée. Il retraversa ensuite le désert et revint dans cette vallée, où il adressa au ciel des prières pour ceux qui avaient péri, et reprit la route du second désert. Ayant marché quelque temps à raison de dix lieues par jour, il arriva à *Abra*, au débouché des montagnes qui se terminent dans cet endroit, et d'où il aperçut sept belles villes, situées dans une riante vallée, dont il prit possession, en élevant deux croix. De là, il poursuivit son voyage jusqu'à la ville de San Miguel de Culiacan; mais n'y trouvant pas le gouverneur de Coronado, il s'avança jusqu'à celle de Compostela, d'où il envoya au vice-roi et à son provincial, le récit de ses découvertes (1).

De Niça vanta la fertilité et les richesses des pays qu'il avait parcourus, et assura que les habitants en étaient très-civilisés. Cette nouvelle excita l'ambition des Espagnols de Mexico. Cortez et le vice-roi en résolurent aussitôt la conquête, mais chacun d'eux voulait se l'approprier, à l'exclusion de l'autre. Le vice-roi fit préparer à cet effet deux puissants armements, l'un par terre, et l'autre par mer.

Expédition de Francisco Vasquez de Coronado, en 1539 *et* 1540. *Francisco Vazquez de Coronado* (2), natif de Salamanque, gouverneur de la Nouvelle-Galice, reçut ordre du vice-roi Don Antonio de Mendoça de prendre le commandement d'une expédition forte de deux cents hommes d'infanterie bien équipés, et de cent cinquante de cavalerie (3), dont la plupart avaient deux chevaux, avec quelques pièces de

(1) *Gomara*, *lib. VI*, *cap.* 17. Cet auteur dit que le père Marcos de Niça et un autre cordelier pénétrèrent dans le Culiacan en 1538; mais il ne donne pas de détail sur cette expédition. (*Ramusio*, tome III, p. 298 et 299.—*Relacione del Reverendo Frad. Marco da Nizza.*— *Hakluyt*, vol. III, p. 366, 373, *a Relation of the Rev. Father Friar, Marcos de Niça, touching his discovery of the Kingdome of Cevola, or Cibola, situated about* 30° *of lat. to the N. of N. Spain.*) — *Herrera*, dec. VI, lib. VII, cap. 7 et 8.

(2) *Torquemada* l'appelle *Coronado*; mais Herrera écrit *Cornado*.

(3) *Torquemada* dit qu'il y avait plus de 1000 Espagnols.

campagne, des munitions en abondance et une grande quantité de moutons et de porcs. A ces troupes se joignirent plusieurs personnes de distinction, dans l'espoir de s'enrichir; ainsi que les Franciscains qui devaient servir de guides. De Coronado partit de Culiacàn, au mois de mai 1539. Après quatre jours de marche il arriva sur les bords de la rivière de Petatlàn (*Rio de Petatlàn*), où il ne trouva que des habitants paisibles. Trois jours après, il s'avança jusqu'à celle de Cinaloa (*Rio de Cinaloa*). De là, il envoya dix cavaliers reconnaître le pays. Ceux-ci franchirent successivement le ruisseau des Cèdres (*Arroio de los Cedros*), et celui des Cœurs (*Arroio de los Coraçonès*) (1), où ils trouvèrent du blé, du maïs, des citrouilles et une espèce de haricots; et poussèrent jusqu'à la vallée de Sonora, dont les habitants, qui avaient d'abord montré des dispositions pacifiques, avaient ensuite tué quelques Espagnols avec des flèches empoisonnées. Après le retour des dix cavaliers l'expédition se mit en marche et erra quelques jours dans des déserts avant d'arriver à un ruisseau appelé *Nexpa*. A deux journées de là, elle rencontra une chaîne de montagnes qu'elle franchit au bout de deux jours, et parvint près d'un autre courant, où elle trouva des pâturages pour les chevaux. Trois jours après elle arriva au *Rio de San Juan*, qui fut ainsi nommé, parce qu'elle séjourna sur ses bords le jour de la fête de ce saint. Deux jours après elle atteignit le *Rio de las Balsas*, auquel ce nom fut donné, parce qu'on fut obligé de le passer sur des radeaux. Le lendemain, étant arrivé à un ruisseau appelé *del Pinar*, ou des Pins, les gens de l'expédition furent réduits, faute de provisions, à manger des herbes et trois de leurs compagnons qui avaient péri. Après avoir encore marché deux jours, ils arrivèrent près d'un autre courant, qu'ils nommèrent *Bermejo* ou Vermeille, et continuant à s'avancer toujours dans une direction N.-E., ils parvinrent enfin à la première ville de *Cibola*, où le noir Estevanico de Orantes avait été tué. Les Espagnols demandèrent la paix et des provisions; mais les habitants s'y refusèrent en disant qu'ils étaient armés comme des ennemis. Les Espagnols attaquèrent alors la ville et l'emportèrent de vive force, quoiqu'elle fut défendue par huit cents guerriers. Dans ce combat, Coronado et quelques-uns de

(1) Ainsi appelé par *Orantes* et *Cabeça de Vaca*, parce que les naturels leur offrirent dans cet endroit des cœurs d'animaux.

ses gens furent blessés. Etant entré dans la ville, ce capitaine lui donna le nom de *Grenade*, en l'honneur du vice-roi, qui était né en Espagne, dans la ville de ce nom.

Il existait, dans un rayon de six lieues, cinq villes, composées chacune d'environ deux cents maisons bâties en pierre, avec des toits en plate-forme. Ces maisons avaient de quatre à cinq étages, et on y montait par un escalier de bois qu'on retirait en dedans pendant la nuit. Il y avait devant chaque habitation une cave où les habitants se réfugiaient durant l'hiver, pour se garantir du froid qui dans ce pays dure sept mois. Les hommes portaient des peaux de daims et de bisons bien apprêtées et des manteaux faits de coton; et les femmes des robes attachées sur l'épaule, à la manière des Bohémiennes. Le sol du pays environnant était sablonneux; néanmoins il produisait du maïs, des citrouilles et des haricots. A environ cinq jours de marche au N.-E. de Cibola, dans une province appelée *Tucayàn*, on comptait sept autres villes dont les maisons étaient semblables à celles ci-dessus décrites, et les habitants vêtus de la même manière; on supposa que c'étaient les sept villes dont le P. Marcos de Niça avait parlé. Plus loin les Espagnols trouvèrent une ville défendue par des ouvrages faits de terre et de morceaux de rocs taillés perpendiculairement (*Peñatajada*). Le long de la rivière d'Huex (*Rio de Huex*) et de ses affluents, dans un espace de vingt lieues, ils visitèrent quinze villes ceintes de murailles de pierre et d'argile, et dont les maisons étaient construites à l'instar de toutes celles qu'ils avaient vues jusqu'alors. Cette rivière de Huex paraissait prendre la direction de la mer du Nord, tandis que jusqu'à Cibola, tous les courants que l'expédition avait eu à franchir suivaient celle de l'ouest, vers la mer du Sud. Ce pays produisait du coton. Les habitants étaient vêtus de même que ceux de Cibola, aux manteaux près, qui étaient de plume et très-chauds. *Cardias Lopez de Cardenas* fut détaché du camp que les Espagnols avaient établi près d'Acuco, avec une troupe de cavaliers, du côté de la mer, et Coronado, avec le reste de son monde, marcha sur *Tiguex*. Les Indiens qui l'avaient suivi commencèrent les hostilités et tuèrent trente chevaux. En revanche, les Espagnols brûlèrent une ville et mirent le siége devant une autre qui tint quarante-cinq jours. Les habitants manquant d'eau y suppléèrent par de la neige fondue. Toutefois, lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvaient résister plus long-temps, ils allumèrent un grand feu, et y jetèrent leurs

manteaux, leurs turquoises et ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils se formèrent ensuite en bataillon carré, en ayant soin de placer au centre leurs femmes et leurs enfans, et s'avancèrent contre les Espagnols. Chargés par la cavalerie, un grand nombre d'entr'eux furent tués, d'autres se précipitèrent dans une rivière où ils trouvèrent la mort, et le reste ayant regagné la ville, s'y défendit vaillamment jusqu'à ce qu'elle eût été réduite en cendres.

De Tiguex, les Espagnols continuant à se diriger au N. E., arrivèrent, au bout de sept jours de marche, au *Rio de Cicuique*, et cinq jours après dans des plaines sablonneuses, qui s'étendent l'espace de quatre-vingt-dix lieues entre Cicuique et Quivira. Ils y trouvèrent de nombreux troupeaux de bêtes à cornes, dont les habitants tiraient leur nourriture et leur habillement. Les cabanes de ces Indiens étaient formées de longues perches attachées ensemble au sommet et recouvertes de peaux de bisons. Les Espagnols y remarquèrent aussi une grande espèce de chiens qui portaient jusqu'à cinquante livres pesant, fesaient la chasse aux bisons et servaient à transporter les effets des naturels, quand ils se rendaient d'un lieu à un autre. Après avoir marché pendant neuf à dix jours à travers ces plaines, les Espagnols se virent tout-à-coup abandonnés par l'Indien de Cibola, qui leur avait servi jusqu'alors de guide, et qui les avait égarés afin d'assurer leur destruction. Cependant, ils rencontrèrent un vieil Indien aveugle et ayant de la barbe, qui leur donna à entendre, par signes, qu'il avait déjà eu connaissance de quatre chrétiens, qu'on supposa être Orantes et ses compagnons. Dans cet état d'incertitude, de Coronado, du consentement de ses officiers, se décida à renvoyer ses troupes et à aller lui-même avec trente cavaliers, à la recherche de la riche contrée décrite par les Indiens. Ayant marché pendant un mois vers le nord, à travers un pays bien arrosé et peuplé de bisons, Coronado, ayant pour guide l'Indien aveugle dont il a été fait mention, arriva au *Rio de San Pédro y San Pablo*. Il traversa cette rivière, qu'il suivit ensuite pendant trois jours en se dirigeant vers le N.-E. Après quoi, ayant été informé par son guide qu'il existait non loin de là une province appelée *Harae*, où il crut qu'il pouvait y avoir quelques Espagnols de la malheureuse expédition de Narvaez, il écrivit une lettre, qu'il chargea son fidèle Indien de leur remettre, et dans laquelle il leur donnait avis du lieu où il était et des moyens d'effectuer leur fuite, s'ils étaient prisonniers. Coronado con-

tinuant sa marche, arriva dans un pays arrosé par une grande rivière, sur les affluents de laquelle il y avait des villes assez bien bâties. Il pénétra ensuite dans la partie la plus reculée de la province de Quivira, où il trouva une rivière encore plus considérable, et découvrit plus d'habitations que sur les affluents précédents. *Tatanax*, seigneur de cet endroit, vint à sa rencontre avec environ deux cents hommes presque nus, qui avaient des plumes sur la tête et étaient armés d'arcs et de flèches. Le principal ornement de ce chef était une plaque de cuivre qu'il portait suspendue au cou.

Le pays de Quivira, sous le 40° de latitude, renferme des montagnes et des plaines bien arrosées et couvertes de riches herbages. Les Espagnols y trouvèrent des vignes, des muriers, des pruniers et une espèce de lin. Les cabanes des naturels étaient de forme ronde, avec des toits en chaume qui descendaient jusqu'au sol, et une ouverture pratiquée au sommet, donnait passage à la lumière. Ces plaines étaient habitées par deux nations ennemies l'une de l'autre, qui adoraient le soleil. Ils échangeaient avec leurs voisins des peaux de bisons (1) et de daims apprêtées, pour du maïs.

Coronado ayant appris que le reste du pays était semblable à celui qu'il venait de parcourir, et voyant l'hiver s'approcher (on était presque à la fin d'août) retourna sur ses pas pour rejoindre ses compagnons, après avoir fait périr le perfide Indien qui avait excité les naturels contre lui et avoir récompensé celui qui l'avait servi si fidèlement et qu'il laissa derrière lui.

Quoique le nombre des Espagnols fût fort diminué, les officiers voulaient rester dans le pays pour y former un établissement ; mais Coronado, qui était riche et qui avait été grièvement blessé à la tête, par l'effet d'une chûte de cheval à Tiguex, résolut de retourner auprès d'une épouse jeune et belle qui l'attendait à Culiacan. Il partit donc avec ses trou-

(1) Le bison est la ressource principale de ces indigènes. Ils en mangent la chair et en boivent le sang, soit chaud, soit froid, mêlé avec de l'eau. De leurs peaux ils se font des cabanes, des vêtemens, des souliers et des cordages; ils aiguisent leurs os en poinçons, tissent leurs nerfs en filets, transforment leurs cornes en trompes, leurs vessies en vases, brûlent leurs excrémens desséchés, et se servent enfin de la peau des jeunes bisons pour transporter et conserver de l'eau.

pes pour cette destination ; laissant dans ce pays le père Franciscain *Juan de-Padilla*, un autre religieux le P. *Luis de Escalona*, le Portugais *Andrès de Campo*, jardinier de François de Solis, enfin trois noirs et un esclave, pour travailler à la conversion des Indiens ; il leur donna un cheval, quelques mules, des moutons et des poules. Toutefois les deux religieux, ayant voulu peu après se rendre à Quivira avec douze Indiens de Mechoacan, furent massacrés en route; et après dix mois de captivité, le Portugais trouva moyen de s'échapper et de revenir à Panuco.

L'expédition arriva à Culiacan après avoir fait deux cents lieues, c'est-à-dire, cent trente de moins qu'elle n'avait employées pour aller de cet endroit à Quivira, distance qu'Herréra estime à trois cent-trente lieues. Suivant Gomara, elle aurait parcouru dans ce voyage trois mille milles. Le vice-roi voyant que les dépenses de cette expédition revenaient à 60,000 livres pesant d'or, réprimanda Coronado de ce qu'il n'était pas resté dans le pays pour y établir une colonie (1).

Expédition de Francisco de Ulloa en 1539, dans laquelle il découvre que la Californie fait partie du continent. Avant de s'embarquer pour l'Espagne, Cortez envoya les trois navires la *Santa Agueda*, de cent vingt tonneaux, le *Santo Tomas*, de vingt, et la *Trinidad*, de trente-cinq, pour

---

(1) *Gomara, lib. VI., cap.* 17, 18 et 19. Selon cet auteur, ils avaient vu le long de la côte des vaisseaux dont la proue était ornée de figures d'or et d'argent, et dont les capitaines donnèrent à entendre par des signes qu'ils avaient été 30 jours sur mer; ce qui fit croire, ajoute-t-il, qu'ils venaient de la Chine. (Voyez aussi *Galvano, anno* 1542.)

Herréra, dec. VI, lib. 11 *et* 12. Cet auteur, dont on a suivi la relation, pour ce qui a rapport à la marche de l'expédition, ne dit rien des combats qu'elle eut à soutenir, et qui se trouvent relatés dans l'ouvrage de Gomara.

D'après les commentaires de Coronado lui-même, cités par de Laët, il était parti de Culiacan au mois d'avril 1540, et était arrivé le 27 mai, dans la vallée de Coraçones. (Torquemada Monarquia indiana, lib. IV, cap. 11.) Voyez aussi : *Ramusio-Viaggi*, tom. III, p. 301, 303. *Relatione che mando Francesco D. Vasquez di Coronado, capitano generale della gente, che fu mandata in nome di sua maestà al paese novamente scoperto, quel che successe nel viaggio dalli ventidue d'Aprile di questo anno MDXL, che parti da Culiacan per innanzi et di quel che trovò nel paese dove andava.*

faire des découvertes à l'O. de la Nouvelle-Espagne, et confia à Francisco de Ulloa le commandement de l'expédition. Ce capitaine partit du port d'Acapulco, le 8 juillet 1539 (1). Ayant été assailli peu après par une tempête, qui démâta la Santa Agueda, il relâcha au port de Colima (Guatlan) pour réparer ce bâtiment. Il y resta vingt-sept jours. Le 23 août, il remit à la voile. Le 28, il essuya une nouvelle tempête qui le poussa jusqu'à Guayabal, sur la côte du Culiacan, où, après avoir perdu le Santo Tomas, il entra dans la rade de Santa Cruz. Le 12 septembre, il en partit avec les deux navires qui lui restaient, et, passant sur la côte opposée, il arriva près de l'embouchure du Rio San Pédro y San Pablo. Il reconnut plusieurs autres rivières et lacs, qui arrosaient un pays agréable, et toucha à un cap situé sous le 29° 3/4 de latitude, qu'il nomma *Cabo Roxo*, ou cap Rouge (2). Poursuivant sa route vers le nord, il entra dans une baie sûre et commode, où il trouva quelques cabanes habitées par des pêcheurs indiens, et prit possession du pays avoisinant, au nom de la couronne de Castille. Continuant ensuite sa route, il reconnut un autre cap, qu'il appela *Cabo de las Llagas*. Quelques jours après, il jeta l'ancre par le 32° de lat. auprès de quelques établissements indiens, dans un port qu'il nomma *Ancon de San Andrès*, parce qu'il y était arrivé le jour de la fête de ce saint. Il en prit aussi possession pour le roi d'Espagne, au nom du marquis del Valle. De là, il dirigea sa course, le 8 octobre, entre le continent et une île qui en était éloignée de deux lieues (3). Il jugea que cette île pouvait avoir de quatre-vingts à cent lieues de circuit. Le 12, au soir, il aperçut quelques villes; et, le lendemain, il vit s'avancer vers lui, dans des canots faits de roseaux, plusieurs Indiens qui toutefois ne tardèrent pas à s'éloigner. Quelques jours après, il doubla les embouchures de plusieurs rivières, et, ayant pris terre, il trouva le pays peuplé et abondant en arbres fruitiers. Le 16 octobre, il arriva près d'une montagne élevée (*Punta de Sierras Altas*); et le 18, il entra dans le

(1) Suivant les pièces du procès de Cortez, citées par M. Navarette, dans sa *Relacion del Viage*, etc., Herréra dit qu'Ulloa partit d'Acapulco, le 28 juillet. Gomara prétend que c'était au mois de mai; et Preciado, dans Ramusio, le 8 juillet.

(2) Hakluyt dit 27° 3/4.

(3) *Canal de Ballenas*, ou *Canal des Baleines*.

port de Santa-Cruz, où il resta huit jours pour renouveler sa provision de bois et d'eau. Ulloa débarqua une douzaine de soldats, qui se cachèrent dans l'endroit appelé *Puits de Grijalva* (*Poço de Grijalva*), afin de s'emparer de quelques Indiens, mais ce fut sans succès, quoiqu'ils en eussent vu deux qui s'échappaient du milieu des roseaux dont le sol était couvert. Le 29, la Trinidad, en quittant le port, rencontra des bas-fonds, ce qui, joint au mauvais temps, empêcha Ulloa de se remettre en mer avant huit jours. Le 7 novembre, en longeant la côte, il aperçut des plaines et des bois agréables, et, le soir, de la fumée qui indiquait des habitations. Le 10, le pays lui offrant toujours la même apparence, il jugea qu'il était à cinquante-quatre lieues de la Californie. Du 11 au 15 novembre il ne fit que dix lieues, à cause des vents contraires. La Trinidad fut séparée du reste de l'expédition durant trois jours.

Le 29 novembre (1) un parti d'Indiens, armés d'arcs, de cailloux et de lances, tomba à l'improviste sur les gens d'Ulloa qui s'étaient rendus à terre pour faire de l'eau. Le capitaine et deux de ses soldats furent blessés; mais, ayant lâché trois gros chiens contre les assaillants, ils les mirent bientôt en fuite. Le 9 décembre, le pilote découvrit un golfe (2) de trente lieues d'étendue, et y étant entré, il trouva à dix lieues de son embouchure le port *de San Abad* (3), qui est situé dans un pays entrecoupé de plaines et de collines. Le 10, l'expédition rencontra deux cents Indiens qui venaient offrir des plumes en échange de colliers et de coquillages. Ces naturels, irrités de ce que les Espagnols refusaient de continuer ce trafic, et se disposaient à gagner leurs vaisseaux, leur décochèrent leurs flèches. Ceux-ci, après de vains efforts pour leur faire entendre raison par l'entremise de leur interprète, qui était originaire de la Californie, leur tirèrent deux coups de fusil qui tuèrent un Indien et mirent le reste en fuite. Le 17, les vaisseaux essuyèrent encore une tempête qui les chassa vers la pointe de la *Trinidad* (4). Ils n'avaient pu faire que

(1) Suivant M. Navarette. Herréra dit le 2 décembre.

(2) On croit que c'est la Bahia de la Magdalena qui est située sur la côte occidentale de la Californie.

(3) Probablement la *Baie de Santa Marta*.

(4) Il est à présumer que c'est la pointe méridionale de l'île de *Santa Margarita*.

quarante lieues jusqu'au 1er. janvier 1540, à cause des vents contraires. Le 5, se trouvant par latitude nord 30°, le capitaine jugea que la température était à-peu-près la même que celle d'Espagne. Le 13, il envoya plusieurs hommes à terre pour renouveler sa provision d'eau, sur une plage aride et rocailleuse. Le 18, il aborda en un endroit plus fertile, où une foule d'Indiens accoururent dans des canots pour voir ses vaisseaux dont ils paraissaient émerveillés. Le 20, ayant dépassé une île qu'il nomma *de los Cedros*, ou des Cèdres, qui avait environ vingt lieues de circonférence, il débarqua quelques hommes que les naturels reçurent à coup de pierres. Le capitaine défendit d'en tuer aucun, mais il lâcha contre eux ses chiens, qui en ramenèrent deux, auxquels il rendit aussitôt la liberté, après leur avoir fait présent de colliers et de rosaires.

De retour à l'île des Cèdres, Ulloa y séjourna jusqu'au 24 mars, pour se procurer des vivres et laisser passer le mauvais temps. Les bâtiments étant fort avariés, et les équipages manquant presque du nécessaire, il fut décidé que la Santa Agueda reconduirait à la Nouvelle-Espagne les malades et les mécontents, et que Ulloa continuerait ses découvertes avec la Trinidad. Le 5 avril, les deux navires se séparèrent. L'Agueda arriva, le 18, au port de Buena-Esperanza, dans la province de Colima, d'où elle se rendit ensuite à Acapulco. Francisco de Ulloa poursuivit son voyage vers le nord, avec la Trinidad, et navigua jusqu'à une pointe de terre qu'il appela *Cabo del Engaño* (1) ou cap Trompeur. Les vents du nord-ouest, et le manque de provisions l'empêchant de pénétrer plus avant, il retourna à la Nouvelle-Espagne dont il avait été absent une année entière (2).

1540. L'expédition que le vice-roi avait envoyée par mer pour porter des secours à celle qui était partie par terre sous la conduite de Francisco Vasquez de Coronado, gouverneur de

(1) Par latitude nord 30° 1/2, suivant Hakluyt.

(2) Herréra dit qu'on ignore quelle a été la fin d'Ulloa; mais Gomara et Bernal Diaz affirment qu'il retourna à la Nouvelle-Espagne.

On trouve une relation de ce voyage (dans le tome IIIe de Ramusio, p. 340), écrite par *Francisco Préciado*, qui avait été de l'expédition; une autre, dans le tome III, d'Hakluyt, et une troisième dans *la Relacion del Viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana. Introd.*, p. 22, 23, 24 et 25.

la Nouvelle-Galice, se composait des deux navires le *San Pédro* et la *Santa Catalina* de cinquante à soixante tonneaux, et était placée sous le commandement de *Hernando de Alarcon*, qui avait ordre de cotoyer jusqu'au 36e degré de latitude, et là, d'opérer sa jonction avec les troupes de terre. Ce capitaine partit d'Acapulco, le 9 mai 1540, et fut assailli par une tempête qui obligea l'équipage de la Santa Catalina à jeter à la mer neuf de ses canons, et à relâcher dans le port de Santiago pour réparer ses avaries. Ce bâtiment faillit ensuite périr sur les mêmes bas-fonds ou Francisco de Ulloa avait couru de si grands dangers. Le 26 août, Alarcon pénétra, avec deux chalonpes et vingt hommes, dans une rivière qu'il mit quinze jours à remonter sur une étendne de quatre-vingt-cinq lieues. Les naturels, dont le chef se nommait *Naguachato*, le traitèrent avec amitié, et lui vendirent des gâteaux de maïs, des citrouilles, une espèce de graine semblable au millet, et des peaux bien apprêtées. Ils connaissaient l'usage des moulins, et avaient des vases de terre dans lesquels ils fesaient cuire leurs aliments. Suivant le rapport de l'interprète, les habitants de cette côte étaient si nombreux qu'on n'y parlait pas moins de vingt-trois dialectes différents. Après des recherches inutiles, Alarcon rencontra enfin un Indien qui lui donna des renseignements sur l'expédition de Corouado. Il redescendit alors le fleuve en deux jours et demi pour regagner ses vaisseaux; et, le 14 septembre, espérant toujours trouver Coronado, il repartit avec toutes ses chaloupes et remonta de nouveau la rivière à laquelle il donna le nom de *Nuestra Senora de Buena-Guia* (1) ou Notre-Dame de Bon-Guide. Le pilote Zamorano, qui l'accompagnait, dit qu'il n'était pas à plus de dix journées de Cevola; que les pilotes de Ulloa se trompèrent de deux degrés de latitude dans leur calcul, et que les Indiens ignoraient la source de ce fleuve qui avait un grand nombre d'affluens. L'expédition de Alarçon avait pénétré à quatre degrés plus au nord que celle envoyée par le marquis del Valle. Toutefois voyant qu'il ne pouvait se procurer de renseignements sur le compte de Coronado; que des maladies se manifestaient parmi ses équipages, et que d'ail-

(1) C'était la devise que le vice-roi portait sur ses armes. Cette rivière est ainsi nommée sur la carte de Domingo del Castillo, pilote de l'expédition. C'est le *Rio Colorado*.

leurs le terme de son voyage, fixé par ses instructions, était écoulé, il redescendit le golfe de la Californie, et arriva au port de Santa-Cruz le 18 octobre. Mais peu après, ayant appris que le vice-roi était mécontent de son voyage, il en mourut de chagrin (1).

1542. Expédition de *Juan Rodriguez Cabrillo, Portugais, pour reconnaître la côte extérieure ou occidentale de la Californie, d'après les instructions du vice-roi Don Antonio de Mendoza.*

Cet habile navigateur partit du port de la Navidad, dans la Nouvelle-Espagne, le 27 juin 1542, avec deux navires le *San Salvador* et la *Victoria*. Il était accompagné du capitaine *Antonio Carrera* et des pilotes *Bartolomé Ferrelo* (2) et *Bartolomé Fernandez*. Le lendemain, il doubla le cap *Corrientes*, et, le 2 juillet, il reconnut le port que Cortez avait nommé de La Cruz, et qui paraît être le même que celui appelé depuis *San Joseph*. Il passa de là à celui de *San Lucas*, situé sous le 23° de latitude, à l'est du cap du même nom. Longeant ensuite la côte occidentale, il en examina avec soin tous les caps, entrées et coupures; et le 8, il arriva à la pointe de la *Trinidad* (*Punta de la Trinidad*), formée par la pointe S.-E. de l'île de Santa Margarita, et la côte. Le 19, il découvrit le beau port de *la Magdalena*, et ensuite ceux de *Santa Catalina*, de *Santiago*, situé dans la *Enseñada de Abreojos de Santa Ana* (île de la Asuncion), *le Puerto fondo*, *San-Pedro Advincula* (port de San Bartolomé), l'île de *San Estevan* (la Natividad), celle de *Cedros* (Cerros), les ports de *Santa Clara*, *Mal abrigo* (Punta de Canoas), *San Bernardo* (île San-Géronimo). Le 20 août, il doubla la pointe del Engaño (Cabo-Baxo). A la distance de deux lieues au N. de ce cap, il trouva un excellent port, auquel il donna le nom de *Puerto de la Posesion*, ou port de la Possession, qui a été depuis appelé Virgènes. Il prit possession du pays, au nom du roi d'Espagne. Ayant appris des naturels qu'il se trouvait des Espagnols dans l'intérieur à cinq journées de distance, il leur envoya une lettre par un Indien.

---

(1) *Ramusio-Viaggi*, tom. III, p. 304—309. *Relatione della navigatione et scoperta, che fece il capitano Fernando Alarchone, per ordine dello Illust. Sig. D. Antoni di Mendozza*, etc. — *Herréra*, dec. VI, lib. IX, cap. 13, 14 et 15. — *Hakluyt*, tom. III

(2) Selon Herréra, son nom était B. Ferrer.

Le 27 août, étant sorti de ce port pour continuer ses découvertes, il alla aborder à celui de *San Agustin* dans l'île de San Martin. Il découvrit ensuite le cap du même nom ou de San-Quintin; en doubla un autre qu'il appela de *La Cruz*, et enfin un troisième qu'il nomma *San Matéo*, et qui a été depuis connu sous le nom de *Todos los Santos*, dont il prit possession, et où il vit des troupeaux d'animaux semblables aux brebis du Pérou. Il passa sous le 34° devant des îles désertes (*los Coronados*), et entra dans le port de *San Miguel* (1), sous le 34° 20'. Il y apprit des naturels qu'il y avait des Espagnols dans l'intérieur du pays. Le 7 octobre, il découvrit les îles qu'il nomma *San Salvador* (San-Clémente), et *La Victoria* (Santa Catalina). De là, il se rendit à la baie de *Fumos*, où on lui avait dit, qu'il rencontrerait des Européens. Le 9, il continua sa route, et entra dans un golfe spacieux sur le bord duquel il vit un village Indien, composé de vastes maisons semblables à celles de la Nouvelle-Espagne. Les habitants vinrent au devant de lui dans de grands canots, et lui apprirent pareillement qu'il se trouvait des Espagnols dans l'intérieur à sept journées de distance. Cabrillo leur envoya une lettre par ces Indiens, auxquels il donna le nom de *Las Canoas* (2).

Le 13, il continua son voyage et passa près de deux grandes îles inhabitées (Santa Cruz et San Miguel). Il arriva ensuite à une vallée délicieuse, dont les habitants vinrent dans des canots lui offrir du poisson frais. Cette côte était bien peuplée jusqu'au cap de Galera (3), situé sous le 36° de lat. Il découvrit à dix lieues du rivage les îles de *San Lucas* (San Bernardo), où il relâcha. Il en sortit le 25; mais ayant éprouvé un grand froid et des mauvais temps, il alla s'abriter derrière le cap de la Galera, dans un port auquel il donna le nom de Todos Santos. De là, il passa à celui de *Las Sardinas*, pour renouveler sa provision d'eau et de bois. Plusieurs Indiens, accompagnés de leur Cacique, se rendirent à bord des navires. Ayant doublé le cap de Galera, il aperçut quelques hautes montagnes couvertes d'arbres, situées sous le 37° 1/2, qu'il

(1) *S. Diego*, situé sous le 32° 43' lat. N., et 111° 5' de long. O. de Cadix.

(2) On croit que cette peuplade résidait sur les bords du golfe de *S. Juan Capistrano*.

(3) Punta de la Concepcion, située sous le 34° 24' de lat.

appela *San Martin*. Là, il éprouva une violente tempête qui dura deux jours; et les deux navires, qui avaient été séparés, ne se rejoignirent que le 15 novembre. Le 17, Cabrillo découvrit une grande baie (1) qu'il nomma *Los Pinos*, à cause des hauts pins qui y croissaient. Il y jeta l'ancre dans quarante-cinq brasses d'eau, et en prit possession. Il toucha ensuite, sous le 38° 40', à un cap, où ne trouvant point d'abri, il retourna aux îles de San Lucas. Depuis le cap San Martin jusqu'à celui de Pinos, qui forme la pointe O. de l'entrée du port de Monterey, il ne rencontra pas d'Indiens; mais au S.-E. de ce cap, la côte était bien peuplée. Ce capitaine s'étant ensuite rendu à l'île de la Possession pour y hiverner, y mourut le 3 janvier 1543. Il avait nommé pour son successeur le premier pilote Bartolomé Ferrelo. Cette île, qui était peuplée de pauvres pêcheurs, reçut le nom de *Juan Rodriguez*. Le 19 janvier, Ferrer mit à la voile pour la terre ferme, dans l'intention d'y faire des provisions; mais le mauvais temps l'obligea de retourner à San Lucas. Le 12 février, comme il cinglait vers le port de Sardinas, pour prendre du bois et d'autres choses nécessaires, il fut forcé par le mauvais temps de chercher un abri dans l'île de San Salvador. Après avoir vu cinq autres îles, dont une grande et quatre petites, il se dirigea vers le cap de Pinos. Le 1er. mars, se trouvant par le 44° de lat., il éprouva un froid rigoureux.

Le 3, entre les 41° et 43°, il découvrit l'embouchure d'une grande rivière, qu'on croit être celle que *Martin de Aguilar*, reconnut en 1603, près du *Cabo Blanco*. De là il passa au cap de Pinos; puis, suivant la côte, le 5, il aborda à l'île de Juan Rodriguez. En cherchant à gagner l'île de San Salvador, les navires se séparèrent l'un de l'autre, et ne se rencontrèrent que le 24, à celle de Cedros. Le 2 avril, l'expédition quitta cette île, mais n'ayant plus de provisions pour continuer ses recherches sur la côte, elle fit voile pour la Nouvelle-Espagne, et arriva, le 14 du même mois, au port de Navidad (2).

---

(1) Cette baie est celle de Monterey.

(2) Nous avons suivi pour cette relation l'ouvrage de M. Navarette, officier distingué de la marine espagnole, de préférence à celui de Herréra, parce que le compte que celui-ci rend de l'expédition est moins détaillé et moins clair; et que d'ailleurs M. Navarette s'est appuyé de l'autorité du Journal, qu'il a trouvé dans les archives des Indes. Il remarque qu'il existe une différence de

1579. Trente-six ans après l'expédition de Cabrillo, le célèbre navigateur anglais, *Francis Drake*, reconnut la même côte, lors de son voyage autour du monde. Après avoir franchi le détroit de Magellan, il traversa le grand Océan, et fut poussé par les vents sur la côte du continent américain, le 5 juin 1579, par le 48° de latitude Nord : éprouvant un froid extrême dans ces parages, il descendit vers le 38° 1/2, et le 17 juin, il alla jeter l'ancre dans une belle baie à laquelle il donna son nom. Comme le bâtiment qu'il montait exigeait des réparations, il l'approcha le plus qu'il put du rivage, débarqua les provisions et les marchandises qui se trouvaient

---

1° 36' dans toutes les lat. observées par Cabrillo; celle de S. Lucas exceptée, « ce qui, ajoute-t-il, n'est pas extraordinaire, quand on considère l'imperfection des instrumens et des tables de déclinaison en usage à cette époque. Il en résulte que Cabrillo a navigué jusqu'au 43° de latitude. M. Navarette adresse à ce sujet quelques reproches à M. de Fleurieu, qui dit, p. 6 et 127 de son Introduction au voyage d'Etienne Marchand, que Cabrillo n'avait fait aucune découverte : seulement à la hauteur du 42e degré (ou plus exactement au 41° 1/2), il avait aperçu une pointe de terre à laquelle, en l'honneur du vice-roi, il donna le nom de *Cabo* Mendocino. »

Suivant Herréra, l'expédition arriva, le 8 juillet, à la Punta de la Trinidad, sous le 25° de lat.; le 19, à Magdalena, sous le 27°; le 20, au cap Engano, sous le 31°; le 14 sept., à la Cruz, sous le 33°; le 10 oct., à Las Canoas, par 35° 20'; le 18, à La Galera, par 36° 30'; et, plus tard, au port de la Possession; le 1er. nov., elle retourna à celui de Galera; le 2, elle toucha au port Sardinas, dans la province de Séjo; le 11, elle se trouva en vue des montagnes S.-Martin, sous le 37° 30'; le 18, elle reconnut le Cabo de Nième, sous le 38° 40'; et le 23, l'Ile de la Possession, où elle séjourna jusqu'à la fin de déc. Le 19 janv. 1543, elle retourna au port Sardinas; le 26 fév., elle doubla le cap Fortunas, sous le 41°; et le 5 mars, elle se rendit à l'Ile de la Possession, et delà à celle de S. Sébastien, où le capitaine s'égara et courut 200 milles. Le 8, le second navire partit du port Sébastien pour aller à la recherche de Cabrillo, et retourner dans la Nouvelle-Espagne, faute de provisions pour continuer sa route; le 26, les deux bâtimens se rejoignirent à l'Ile des Cèdres. Le 14 avril, ils retournèrent au port de Natividad, après la mort de Cabrillo. Herréra termine son récit en observant qu'ils s'avancèrent jusqu'au 44° de latit. *.

* Herréra, dec. VII, lib. V, cap. 3 et 4. *Relacion del viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana, en el año de 1792, etc. Introd.* p. 29. 36. Madrid, 1802.

à bord, et construisit un petit fort pour se mettre à l'abri des attaques des naturels qui étaient accourus en grand nombre sur la côte. Le 26 juin, il se présenta deux héraults d'armes pour annoncer l'approche du *Hioh*, ou roi, qui s'avançait à la tête d'une garde de cent hommes d'une haute stature, lesquels portaient chacun un présent à la main. Venaient ensuite des femmes et des enfants, avec un ou deux paniers ronds, et dans chacun, des sacs remplis d'une herbe appelée *tabah*, de racine de *petah* et de poisson grillé. Le roi et son escorte avaient sur l'épaule un manteau de peau de *lapin* (1), et sur la tête une espèce de capuchon en filet, sept plumes ou un bonnet fait du duvet de quelque plante. Les hommes étaient pour la plupart presque entièrement nus. Les femmes portaient des peaux de daims suspendues aux épaules, et à la ceinture une tunique en jonc. Ces Indiens étaient si vigoureux qu'ils pouvaient soulever un poids qu'il eût fallu deux ou trois matelots anglais pour enlever. Leurs maisons étaient de forme circulaire, et creusées en terre; elles étaient recouvertes d'un toit en charpente et de terre, au centre duquel il y avait un trou qui servait à la fois de porte et de cheminée. Ils couchaient sur des lits de joncs.

Drake employa une partie du mois de juillet à visiter le pays environnant qu'il trouva fertile et abondant en daims. Le roi lui ayant mis un de ses filets sur la tête, et une chaîne d'une substance osseuse autour du col, le salua du nom de *hioh*, et lui abandonna, dit-on, ainsi ses droits et titres au territoire voisin dont il déclara les habitants et leur postérité ses vassaux à tout jamais. Quoi qu'il en soit, Drake planta sur la côte un pieu surmonté d'une plaque de cuivre sur laquelle il fit graver son nom, le jour et l'année de son arrivée, ainsi que le portrait et les armes de la reine Élisabeth, au nom de laquelle il prit possession du pays qu'il appela *New-Albion* ou la *Nouvelle-Albion* (2).

(1) Le *mus bursarius*, ou *hamster de Shaw*, d'après la description que le capitaine Drake en donne.

(2) Il le nomma ainsi, parce qu'il remarqua de la ressemblance entre les roches blanches de cette côte et celles de l'Angleterre. Suivant Vancouver (tom. I, p. 430), le port dans lequel Drake relâcha, serait, au rapport des Espagnols, une petite baie située par latitude N. 38°, à environ 4 lieues au nord de celui de San Francisco. « Mais, dit le capitaine Burney, cette baie est loin de présenter un port commode, et il est très-probable que c'est celui de San Francisco lui-même, par latitude N. 37° 48'. »

Après avoir demeuré trente-six jours dans ce port, il en sortit le 23 juillet, et, le lendemain, il alla aborder aux îles qu'il nomma *Islands of St.-James*, ou Iles de St.-Jacques (1). Toutefois ayant renoncé à l'idée de chercher à retourner en Europe par le prétendu passage, qu'on croyait exister au nord de l'Amérique, il fit voile pour les îles Moluques (2).

1584. *Voyage de Francisco Gali* (3) *sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique*. Il mit à la voile d'Acapulco, le 10 mars 1582, se rendit d'abord aux îles Philippines, et de là à Macao, en Chine. Le 14 juillet 1584, étant reparti pour Acapulco, il aborda à la côte N. O. de l'Amérique, sous le 37° 1/2 de latitude nord (4). Il cotoya jusqu'au *Cabo de Lucas*, et ensuite

(1) Suivant Burney, ce sont les îles ou rochers de *Farellones*, à l'entrée de ce port.

(2) *The World encompassed; and the voyages of the ever renowned sir Francis Drake; London*, 1652. — *H. Burney's voyages*, tom. I, cap. 10. Les Anglais prétendent que sous cette domination est comprise toute la côte située entre les 38e. et 48e. degrés, qui n'avait été vue par aucun autre navigateur; et ils allèguent en faveur de cette opinion, que les Espagnols n'ont jamais abordé près du port de San Francisco, ni reconnu aucune terre, à plusieurs degrés de distance; néanmoins il est évident, par la relation du voyage de Cabrillo, qu'il avait découvert la côte située entre les 38e et 43° de latitude, trente-six ans avant Drake; d'où il résulte, disent les Espagnols, que si, dans cet intervalle, aucun autre navigateur n'a poussé ses découvertes jusqu'au 48e. degré, on ne doit accorder au navigateur anglais que la gloire d'avoir reconnu le premier la portion de la côte comprise entre les 43e. et 48e. degrés et à laquelle doit par conséquent se borner le pays nommé New-Albion. *Relacion del viage hecho por las goletas Sutil y Mexicana en el año 1792, para reconocer el estrecho de Fuca*. Introd. p. 56.

(3) Hakluyt le nomme *Gualli*.

(4) *Relacion del viage hecho*, en 1792, etc. Introd. XLVI. Hakluyt dit: qu'il arriva sur cette côte, par le 37° 1/2 de latitude. Ce nombre y est écrit en toutes lettres, et se trouve d'ailleurs en chiffres sur la marge (tom. III, p. 446). Le capitaine Burney remarque (voyages etc., tom. II, p. 60 et 61, et vol. V, cap. 9), que cette latitude de 37° 1/2 se trouve aussi consignée dans la traduction anglaise de Linshoten, publiée par Wolfe, en 1598, et dans le *Noord et Oost Tartery de Nicolaes Witsen*; puis il ajoute, que pour venir du Japon il n'avait pu se trouver à une si haute latitude, et que la côte où il aborda était élevée et boisée, mais ne présentait aucune apparence de neige.

jusqu'au *Cabo de los Corrientes*, d'où il passa à Acapulco.

L'archevêque du Mexique *Don Pédro Moya de Contreras*, qui remplissait en même temps les fonctions de vice-roi, désirant trouver un port, où les navires qui arrivaient des îles Philippines pussent s'abriter et réparer leurs avaries, consulta Gali à cet effet. Il se proposait de faire reconnaître toute la côte septentrionale de l'Amérique, que les uns croyaient s'étendre jusqu'aux frontières de la Chine, et les autres au détroit d'*Anian*; mais l'archevêque ayant été déposé de la vice-royauté, l'expédition qu'il avait projetée n'eut pas de suite.

Voyage de Juan de Fuca. Juan de Fuca, dont le vrai nom était *Apostolos Valerianos*, pilote grec de l'île de Céphalonie, et qui avait été, pendant plus de quarante ans, au service d'Espagne, fut envoyé d'Acapulco en 1592, par le vice-roi du Mexique, avec une caravelle et une pinasse pour découvrir un passage entre les océans Atlantique et Pacifique, et reconnaître l'entrée du grand détroit qui porte son nom, et qui est situé sur la côte occidentale de l'Amérique, sous le 48° 1/2 de latitude. Y étant entré, on prétend qu'il y navigua durant vingt jours; qu'il rencontra plusieurs îles, et remarqua un grand nombre d'habitants sur les côtes, et que le pays avoisinant abondait en or, en argent et en perles. Puis on ajoute, que ce détroit avait de trente à quarante lieues de largeur à son embouchure, et que Fuca se fraya une route jusqu'à l'océan Pacifique (1).

Expédition malheureuse du navire San Agustin. En 1595, le vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Don Luis de Vé-

---

(1) Purchas, tom. III, p. 849—852. La relation de ce voyage que de Fuca donna à Venise, en 1596, à *Michael Lok*, l'a fait long-temps traiter de fable. Néanmoins tout n'y est pas apocryphe; car cette entrée, située par latitude N. 48° 1/2, a été reconnue par le capitaine Anglais Duncan, en 1787; l'année d'après, par le capitaine Meares, et enfin par le capitaine Vancouver. Quant à la communication entre les deux océans, elle n'existe nulle part. (Voyez les voyages de Duncan, Meares et Vancouver.) Les Espagnols disent qu'il ne subsiste aucune trace de ce voyage aux archives du conseil des Indes. Voyez *Viage en 1792, para reconocer el estr. de Fuca.* Introduction, p. 53. Le capitaine Burney croit que ce Michael Lok est le traducteur des cinq dernières décades de Pierre Martyr, publiées en 1612. — *Burney's voyages*, tom. II, p. 115. London, 1806.

lasco, ayant reçu de sa majesté l'ordre de faire reconnaître la côte de la Californie, à l'effet d'y former un établissement pour la sûreté des navires venant des Philippines, fit expédier de ces îles, par le gouverneur *Gomez Perez das Marinas*, le navire *San Agustin*, sous la conduite du pilote *Sebastian Rodriguez Cermenon*. Ce capitaine arriva au port de San Francisco, où son vaisseau fut jeté sur la côte par la violence des vents (1).

Premier voyage de Vizcaino, en 1596. Le comte de Monterey, ayant reçu de Philippe II l'ordre de continuer les découvertes au nord de la Californie, et d'y former des établissements, chargea de ce soin le général *Sébastian Viscaino*, brave soldat et habile marin, et nomma cinq religieux pour l'accompagner (2). Il partit d'Acapulco avec trois navires avec lesquels il pénétra dans le golfe de Californie, dans une direction Nord Ouest, jusqu'au port de San-Sébastian et aux îles de Mazatlan, où il fut abandonné de quelques-uns de ses gens qui craignaient de n'avoir pas les provisions nécessaires pour y fonder un établissement. De là, il traversa le golfe, qui avait en cet endroit quatre-vingts lieues environ de large, et aborda sur la côte opposée dont il prit possession sans éprouver de résistance de la part des Indiens, qui étaient accourus en grand nombre sur le rivage. Toutefois, ce pays ne lui paraissant pas favorable pour un établissement, il se rendit à un autre port qu'il nomma *San-Sébastian*, y planta l'étendard royal, et en prit possession au nom de son gouvernement. Les naturels du pays lui apportèrent du gibier, des fruits et des perles. Ils demandèrent aux religieux s'ils n'étaient pas fils du soleil, les traitèrent comme des divinités, et les conjurèrent de rester parmi eux, mais de renvoyer les soldats qu'ils appelaient des êtres cruels et inhumains. La côte voisine étant pauvre et

(1) Torquémada (*Monar. Ind.*, lib. V, cap. 55) ne dit pas quel fut le sort de Cermenon. Mais il paraît qu'une partie de l'équipage dût se sauver, car le pilote *Francisco de Bolanos*, qui se trouvait à bord, accompagna ensuite Sébastien Vizcaino, lors de son deuxième voyage, en qualité de grand pilote de l'expédition.

(2) C'étaient les pères *Francisco de Balda*, en qualité de commissaire, *Diégo Bermodo*, *Bernardino de Zamudio*, *Nicolas de Sarabia*, prêtres, et *Christoval Lopez*, clerc.



manquant d'eau, le général ne crut pas devoir y faire un établissement. Il se rembarqua donc au bout de huit jours pour chercher un lieu plus convenable. Dans un endroit qu'il nomma *Bahia de la Paz* (1) *ou de la Paix*, à cause du bon accueil que lui firent les Indiens du voisinage, il trouva des morceaux de fer et divers objets que les gens de Cortès y avaient laissés. Vizcaino y éleva un petit fort palissadé, où il mit une garnison; les religieux y bâtirent une église, et s'étant concilié l'affection des naturels, ceux-ci vinrent apporter aux Espagnols des fruits, du poisson et quelques perles. Mais Vizcaino, ne trouvant pas encore le pays assez fertile pour fournir à la nourriture d'un si grand nombre d'hommes, envoya le chef d'escadre avec un des navires, sa chaloupe et cinquante soldats pour reconnaître la côte et les îles les plus septentrionales du golfe. Après avoir cotoyé l'espace de cinquante lieues, les troupes furent débarquées pour explorer le pays et faire de l'eau; mais attaqués à l'improviste par cinq cents Indiens placés en embuscade, ils se virent forcés de regagner leurs vaisseaux qui se trouvaient à un quart de lieue du rivage. Dix-neuf d'entre eux furent tués ou noyés. Le chef d'escadre, après une absence de près de trente jours, durant lesquels il avait parcouru le golfe sur une étendue de cent lieues, retourna auprès de Vizcaino. Ce général, manquant de provisions, et augurant mal de cette conquête, fit voile pour la Nouvelle-Espagne, où il arriva après une navigation longue et pénible, le 20 octobre de la même année 1596 (2).

Deuxième voyage de Vizcaino, dans lequel il reconnut toute la côte de la Californie jusqu'au cap San Sebastian et au port de Monterey. (Lat. 36° 35' N. et 124° 11', long. occidentale de Paris.) Philippe III, à son avénement au trône, trouva, parmi les papiers de son père, une relation qui lui avait été fournie par des aventuriers étrangers, et qui renfermait des particularités curieuses sur le pays de Californie où le mauvais temps, disaient-ils, les avait jetés à leur retour de Terre-Neuve. Ils prétendaient que la mer du Nord communiquait avec celle du Sud par le détroit d'Anian, situé au-delà du cap Mendocino; et qu'ils avaient visité une

(1) C'est le port que Cortez appela *Véra-Cruz*, le 3 mai 1535. On le nomme aussi, pour cette raison, *Puerto de Cortes*.

(2) Torquémada, *Monarq. Indiana*, lib. V, cap. 41 et 42.

grande ville dont les habitants leur parurent fort civilisés. Le roi, voulant s'assurer de la vérité de ce récit, et, en même temps, trouver un port sur cette côte, où ses vaisseaux revenant de la Chine à la Nouvelle-Espagne pussent s'abriter, donna ordre, le 19 août 1606, au vice-roi du Mexique Monterey, de faire des découvertes dans ces parages, et d'y former des établissements. Le zèle de ce prince pour la propagation de l'évangile fut aussi un des motifs de ce voyage.

Le même capitaine-général, Sébastian Vizcaino, fut envoyé dans ce dessein avec une flotte composée des deux navires, le *San Diégo*, et le *Santo Tomas*, de la frégate *Los Tres Reyes*, et d'une barque longue (*Barco luengo*), aux ordres du capitaine *Toribio Gomez de Corvàn*, bon marin, auquel fut conféré le titre d'amiral. L'expédition était approvisionnée pour un an, et trois carmes déchaussés eurent ordre de l'accompagner; le capitaine *Alonso Esteban Peguero*, qui avait servi dans les guerres de Flandre et sous Magellan, le capitaine *Gaspar de Alarçon*, et le capitaine *Geronimo Martin*, lui furent adjoints en qualité de cosmographes, ainsi qu'une compagnie des meilleures troupes de la Nouvelle-Espagne, commandée par l'enseigne *Juan Francisco Suriano*, et le sergent *Miguel de Segar*. Les religieux et les chefs de l'expédition arrivèrent de Mexico à Acapulco, le 7 mars 1601, et le 5 mai de l'année suivante, elle mit à la voile de ce port. Elle gagna peu après la côte occidentale, où le vent du N. O. règne durant toute l'année, et fut neuf mois sur mer avant d'arriver au cap San Sebastian qui est situé derrière celui de Mendoçino.

Le 19 mai, il relâcha au port de la Natividad (1) ou de la Nativité, où il resta quatre jours pour se ravitailler. Il en repartit le 22; le 26, il doubla le cap de Corrientes, et le 2 juin, il arriva aux îles de Maçatlan. Il mouilla entre ces dernières et la côte de la Nouvelle-Galice, dans une bonne rade (2), formée par l'embouchure d'un grand fleuve, pour y attendre la frégate qui s'était séparée de la flotte (3). De là,

(1) C'est dans ce port que furent construits les navires qui découvrirent les îles Philippines et le cap Mendoçino.

(2) C'est dans cette rade que le navigateur anglais sir Thomas Cavendish, avait fait caréner ses navires, en attendant le retour d'une flotte venant de la Chine, qu'il voulait enlever.

(3) C'est ici que commence le golfe de la Californie. L'endroit où

Vizcaino se rendit à Culiacan, et traversa le golfe ou la mer de Cortez.

Le 9 juin, Vizcaino arriva au cap de San Lucas; et le 11, il débarqua dans une baie qu'il nomma *San Bernabé*, parce que c'était le jour de la fête de ce saint. Une foule d'Indiens armés d'arcs, de flèches et de pieux, accourut sur la côte en poussant des cris et en jetant du sable en l'air; mais lorsqu'ils virent les chaloupes s'approcher du rivage, ils s'enfuirent sur une éminence voisine. Quelques officiers et soldats étant descendus à terre avec les religieux, les Indiens se retirèrent encore à leur approche; toutefois le père *Antonio de l'Ascension* réussit par des signes et des gestes à les faire arrêter, et ils mirent bas les armes lorsque les soldats eurent déposé les leurs. Alors un noir leur distribua un panier de biscuit, et ils prirent confiance dans les Espagnols. Ils firent entendre par des signes, qu'il y avait, à quelque distance de là, un village habité par des individus de la même couleur. Les Indiens acceptèrent en présent des colliers, des bracelets et d'autres bagatelles, et se retirèrent en donnant des preuves de défiance (1). Le général et sa suite reconnurent après la côte et découvrirent une source d'eau douce (2). Ils dressèrent une tente au pied des rochers qui bordaient le rivage, et érigèrent nn autel. Les Indiens vinrent en foule déposer des peaux de bêtes fauves, des bonnets de coton et des filets artistement travaillés. Ils paraissaient gais et dociles, ils avaient le corps barbouillé de blanc et de noir et portaient des ornements à leur chevelure rousse.

---

il débarqua est à trente ou quarante lieues des îles de Macatlan. Le *Rio Grande* ou *Toluca*, appelé aussi le *Rio de Narito* vient s'y décharger dans l'Océan.

(1) Le capitaine anglais Cavendish, qui s'empara de la Santa Ana, à son retour des Philippines, en 1587, en débarqua l'équipage dans cette baie, et mit le feu au navire après en avoir enlevé tous les effets. Il repartit alors avec deux des naturels, un homme et une femme. Le navire brûla jusqu'à la surface de l'eau, et les Espagnols trouvèrent moyen d'en ramener la carcasse à Acapulco.

(2) On trouva une quantité considérable de pelamides et de sardines, qui avaient été laissés par la mer, sur le rivage. La baie fourmillait de soles, d'écrevisses de mer, et d'huîtres renfermant des perles. Le pays environnant abondait aussi en gibier.

L'escadre mit trois fois à la voile, et trois fois elle fut obligée de revenir à San Bernabé, à cause de la violence des courants et de l'impétuosité des vents de nord-ouest. On remorqua la barque longue dans le lac d'eau douce qui était voisin de la baie, et l'on remit à la voile pour la quatrième fois, le 5 juillet, sans pouvoir ranger la côte (1). Le 8, les deux vaisseaux s'étant séparés de la frégate, arrivèrent en vue d'une montagne, où le calme les surprit et les retint durant une semaine, ce qui lui fit donner le nom de *Sierra del Enfado*, ou *Montagne de l'Ennui*. Enfin, il s'éleva un vent frais qui les poussa, le 20, vers une baie dans laquelle le capitaine relâcha, et qu'il appela le *Puerto de la Magdalena* en l'honneur de cette sainte. L'amiral, qui s'était éloigné du rivage pendant un épais brouillard, rencontra l'autre vaisseau à l'île de Cerros (2). Il y trouva une baie très-spacieuse, avec deux entrées et un petit golfe qui pénètre assez avant dans les terres. Les naturels pour se livrer plus facilement à la pêche, y avaient construit une chaussée en grosses pierres et en charpente d'environ une demi-lieue de longueur. Il s'en présenta un grand nombre tout nus et armés d'arcs et de flèches. Ils étaient bien faits, et se montraient si bien disposés à l'égard des Espagnols, qu'ils offrirent de se désarmer entre leurs mains en signe de paix.

La frégate, de son côté, découvrit une autre entrée dans la même baie, qui fut appelée la *Bahia Engañosa* (3) *de Santa Marina* ou *Trompeuse*, parce que le capitaine avait été déçu de l'espoir d'y rencontrer les autres navires. Toutefois, étant passé sur la rive opposée, il trouva le San Diégo, avec le-

(1) Torquémada attribue ce contre-temps à l'influence du malin esprit :

Bien se entendio, dit-il, *que el enemigo del genero humano, era el que le ventaba aquestas tormentas, y borrascas, porque esta armada no pasara delante y se tornara à la Nueva Espana, mas como el celo con que todos iban, de descubrir lo que en aquestas tierras avia, para que los naturales se convirtiesen à nuestra Fe Catolica, no huvo en la armada hombre, que no fuese de parecer de que antes avian de perecer que desister de su viage.*

(2) *Cerros*, ou *Collines*; l'île de *Los Cedros* ou des Cèdres de Cabrillo.

(3) Elle a été depuis nommée *Puerto de el Marques*, ou port du Marquis, ou de *Santiago*.

quel il en partit le 28, pour aller à la recherche de l'amiral. Le 30, on reconnut une autre grande baie, formée par l'embouchure d'un fleuve, et à laquelle on donna le nom de *San Christoval*, parce qu'elle avait été découverte le jour de la fête de ce saint. L'amiral, qui l'avait explorée auparavant, l'avait appelée *Bahia de las Ballenas* ou *Baie des Baleines*, à cause de la quantité prodigieuse de ces cétacés qui y viennent poursuivre le petit poisson. La côte voisine était peuplée d'habitants qui vivaient principalement de la pêche. La mer était si houleuse que l'amiral n'osa y envoyer ses chaloupes; mais deux soldats s'y rendirent à la nage pour examiner le pays. Les Indiens, les regardant comme des dieux, craignaient de les toucher. Ces indigènes étaient bien faits, et avaient le teint plus clair que le reste des habitants de la même côte. Ils tendirent aux Espagnols de longues perches auxquelles étaient suspendus des filets remplis de coquilles et de perles, et leur donnèrent à entendre qu'il existait de grandes villes dans l'intérieur du pays.

La mer étant toujours agitée, l'amiral mit à la voile, le 2 juillet, pour aller chercher de l'eau et du bois dont il commençait à manquer. A huit ou dix lieues de cette baie, il toucha à l'île de *San Roque*, du milieu de laquelle s'élèvent sept montagnes qui lui ont fait aussi donner le nom des *Siete Infantes* ou des *Sept Enfants*. Le 5 août, il en reconnut une autre, qu'il appela *de la Asuncion*, ou de l'*Assomption*, et y remarqua une grande quantité de phoques, de poissons et de pélicans (*alcatraces*). Le père Antonio leva la carte de cette île, qui est peu étendue et assez stérile. Le 9 août, l'amiral, dans l'espoir de rencontrer le capitaine, fit voile pour l'île de Cerros. Le San Diégo et la frégate découvrirent celle de la Asuncion, le 8 août, ainsi que l'île de San Roque, qui n'en est éloignée que de deux lieues. Après y avoir renouvelé leur provision d'eau, ils en partirent pour l'île de Cerros, où ils comptaient retrouver l'amiral. Le 24, ils reconnurent *San Bartolomé*, île que la nuit avait empêché ce dernier de voir. L'amiral était arrivé, le 19, dans l'île de Cerros, après avoir passé entre celle de *Natividad* et la Terre-Ferme. Vizcaino partit, le 24, de San Bartolomé, et se trouva le lendemain en vue de l'île de Cerros, au midi de laquelle il alla mouiller, le 31, et rencontra l'amiral qui s'était occupé depuis douze jours à la reconnaître et à chercher de l'eau. Le géographe, *Geronimo Martin*, leva le plan de l'île qui pouvait avoir environ trente lieues de circuit, et dont les habitants

s'étaient enfuis dans les bois à l'approche des Espagnols.

Le 9 septembre, l'expédition partit de Cerros pour l'île de *Coniças*, à huit lieues E. N. E. du cap Engaño; et le 11, elle aborda à la terre-ferme, dans une baie appelée *San Hipolito* ou *Saint-Hyppolite*. Les Espagnols y trouvèrent d'excellents poissons nommés *Pexes reyes*; le pays environnant paraissait fertile, et un grand chemin battu conduisait dans l'intérieur des terres. Ils remarquèrent, près de la côte, une hutte recouverte de feuilles de palmier qui était assez vaste pour contenir cinquante personnes. A quatre lieues de distance au N. O. de cette baie, ils en découvrirent une autre qu'ils nommèrent *San Cosme* et *San Damian*; et non loin du rivage, il y avait un lac d'eau douce. Le 16, l'expédition longea la côte qui était bordée de montagnes élevées de couleur noirâtre, qu'elle appela *Mesas de San Cipriano*, ou *Tables de Saint-Ciprien*, à cause des grands plateaux qui se trouvaient à leur sommet. Au S. E. de cette chaîne, on distinguait des rochers blanchâtres fort escarpés, sur lesquels se tenaient une foule d'Indiens.

Le 3 octobre, l'escadre arriva à un port situé au N. O. de ces montagnes et du cap Engaño, et auquel elle donna le nom de *San Francisco*, et un peu plus loin, à une petite île qu'elle appela *San Geronimo*. Le général y envoya à terre l'enseigne Pasqual de Alarçon pour la reconnaître. Les naturels se rendirent en grand nombre à bord des navires, et y apportèrent du bois, de l'eau et du poisson, qu'ils étaient dans l'habitude d'échanger avec ceux de l'intérieur contre du *mexcalli*, ou racine de *maguey* (*agavé*) cuite, et des bourses en roseau artistement travaillées. Ils allaient à la pêche dans des canots faits de joncs. Les femmes, qui portaient des peaux de bêtes fauves, nourrissaient pour la plupart deux enfants à-la-fois, et étaient mises avec décence. Ces indigènes donnèrent à entendre qu'il y avait dans l'intérieur du pays des gens habillés comme les Espagnols, ayant de la barbe et se servant d'armes à feu. On supposa que ce pouvaient être les gens de l'expédition dirigée par Don Juan de Onate contre le Nouveau-Mexique; mais la distance de la mer à son camp, suivant le calcul du père Antonio de l'Ascension, devait être d'au moins deux cents lieues.

Le 12 octobre, Vizcaino découvrit le golfe des *Once mil Virgines*, ou *des onze mille Vierges*; les habitants des environs le reçurent avec amitié. Le 28, il reconnut la petite île de *San Ilaria*, et fut poussé par le vent dans une

baie qu'il nomma *San Simon y San Judas*, parce que c'était le jour de la fête de ces deux saints. Une centaine d'Indiens s'étant présentés dans des intentions hostiles, les soldats firent feu sur eux et en tuèrent quatre.

L'escadre mit de nouveau à la voile, le 1er. novembre, et le 5, elle découvrit de petites îles qui furent appelées *todos los Santos*, ou *tous les Saints*. La baie, dans laquelle elles étaient situées, reçut aussi le même nom. Vizcaino nomma quatre autres îles *los Coronados*, ou *des Couronnes*, à cause de leur forme. Au N. de ces dernières, se trouve un port spacieux, sous la latitude N. 32° 40′, qu'il appela *San Diego* (1), et où il entra, le 10 novembre. Au N. O. de cette baie, il y avait une forêt de chênes et d'autres grands arbres, de trois lieues de longueur, et un peu au N. O. de cette dernière, un port fort commode. Les Indiens venaient, chaque jour, apporter aux Espagnols des peaux et des filets pour la chasse, qu'ils échangeaient contre du poisson et du biscuit. Ils avaient le corps peint de blanc et de noir, et portaient de grands panaches sur la tête. Ils donnèrent à entendre que dans l'intérieur il y avait un peuple habillé à l'espagnole. Vizcaino reconnut le pays sur une distance considérable. Le climat lui en parut doux et le terroir fertile. Pendant le séjour de l'escadre dans ces parages, il périt plusieurs personnes de marque, et quelques soldats tombèrent malades.

Le 20, le général remit à la voile, et arriva, le 28 suivant, en vue d'une grande île à laquelle il donna le nom de *Santa Catalina* ou *de Sainte-Catherine*. Cette île est située dans une baie du même nom, à environ douze lieues de la côte. Les habitants accoururent en foule sur le rivage pour voir les Espagnols, et leur apportèrent de l'eau dans des bouteilles faites de jonc; quelques-uns des bateaux, dont ils se servaient pour aller à la pêche, pouvaient contenir vingt personnes, mais la plupart n'en admettaient que trois. Ces insulaires étaient spirituels, adroits, mais fripons. Les femmes étaient bien faites, elles avaient de beaux yeux et les traits fort réguliers. Ils se peignaient le corps de blanc et de noir, et vivaient en commun dans de grandes huttes.

---

(1) Voyez le plan de ce port dans l'atlas des voyages de La Peyrouse, de Vancouver et de Goélettes Espagnoles.

Leurs ustensiles de ménage étaient artistement travaillés en jonc.

L'escadre ayant quitté cette île (1), on reconnut une chaîne d'îles éloignées de cinq à six lieues les unes des autres, et qui s'étendaient l'espace de cent lieues le long du rivage de la terre ferme dont elles étaient séparées par un canal dont la largeur variait de huit à douze lieues, et qui reçut le nom de *Santa Barbara* ou *de Sainte-Barbe*. Ces îles étaient toutes peuplées, et il se fesait un commerce d'échange entre les habitants et ceux des villages de la côte voisine.

Le 3 décembre, l'expédition remit à la voile, et le 14 suivant, elle arriva à la hauteur d'une chaîne de montagnes élevées et couvertes de bois, qui fut appelée *Sierra de Santa Lucia* (2). A quatre lieues de là, elle découvrit l'embouchure d'une rivière qui descendait de ces montagnes, et coulait à travers un lit de rochers. Les bords en étaient garnis de peupliers noirs et blancs. On l'appela *del Carmelo* ou *du Carmel*. Le 16, Vizcaino arriva à un port spacieux situé auprès du Cap des Pins (*Punta de Pinos*), ainsi nommé d'un bois de ces arbres, d'environ deux à trois lieues d'étendue, qui s'y trouvait. Cette pointe qui forme l'entrée méridionale d'une baie, est située par latitude N. 36° 38'. Le port fut appelé *Monterey*, en l'honneur du comte de ce nom, vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Il est à 36° 35' de latitude N. et à 115° 41' de longitude O. de Cadix. Vizcaino le jugea plus favorablement placé pour un établissement que celui de Diégo, en ce qu'il était d'un accès plus facile et plus à portée des navires revenant des Philippines. Le pays environnant présentait d'ailleurs de grands avantages. Le territoire en était fertile, bien boisé, abondant en sources et en gibier, et peuplé d'Indiens attachés aux Espagnols.

Tous les équipages étaient malades, et la mort avait déjà enlevé seize d'entre eux depuis quelques jours. Vizcaino se décida en conséquence à renvoyer à la Nouvelle-Espagne le vaisseau amiral, avec les malades, et de retenir auprès de lui tous ceux qui étaient bien portants. Ils ne leur donna que les provisions dont ils avaient absolument besoin; et le 29 décembre, ils mirent à la voile.

(1) Torquémada dit qu'elle partit le 25 décembre; mais la suite du récit de son voyage prouve que cette date doit être erronée.

(2) Ces montagnes servent d'indication aux bâtiments revenant de la Chine.

Le 3 janvier 1603, Vizcaino quitta Monte-Rey, avec la frégate et le San Diégo, et prit la direction du N. Le 7, étant à la hauteur du port San Francisco, les deux bâtiments se perdirent de vue pour ne plus se rejoindre. Le général, informé par son grand pilote, Francisco de Bolaños, qui se trouvait à bord du San Agustin, lorsqu'il échoua sur cette côte, en 1595, qu'on y avait laissé une quantité considérable de cire et plusieurs ballots de soie, voulut aller à la recherche de ces objets. Il jeta donc l'ancre à la *Punta de los Reyes*, mais n'ayant pu les trouver, il fit voile le lendemain pour chercher la frégate. Le 12, il doubla un cap qu'il prit pour celui de Mendocino. Toutefois, comme il n'avait à bord que six hommes, qui fussent en état de manœuvrer, il se décida à gagner le port de la Paz, pour y attendre l'arrivée des secours qu'on devait lui envoyer de la Nouvelle-Espagne. Le 19, il arriva à un autre cap, par latitude N. 42°, non loin duquel on voyait des montagnes couvertes de neige qui lui firent donner le nom de *Cabo Blanco de San Sébastian*, ou *Cap Blanc de Saint-Sébastien*. Mais la maladie continuant ses ravages à bord de son bâtiment, il crut devoir retourner à la Nouvelle-Espagne. Durant ce trajet, il examina de nouveau toute la côte. Le 3 février, il toucha à l'île de San Ilaria, le 5, à celles de Coniças et de Cerros, où il s'arrêta jusqu'au 9. Le 14, il arriva au Cap San Lucas, et, traversant l'entrée du golfe de Californie, il alla aborder, le 17 février, à Maçatlan dans la Nouvelle-Galice. Il y débarqua tous ses malades, qui, au bout de 19 jours, furent entièrement guéris, grâce à un fruit que les naturels du pays appellent *Xocohuitztles*, et qu'on y trouve en grande abondance. Le 9 mars, le général fit voile pour Acapulco, où il arriva le 21 suivant.

La frégate aux ordres de Martin de Aguilar, après s'être séparée du San Diégo, dirigea sa course vers le 43° de latitude; à la hauteur du Cabo Blanco, où la côte prend une direction N. O., Aguilar découvrit, le 19 janvier 1603, une grande et profonde rivière (*Rio muy caudaloso y hondable*), où son pilote Antonio Flores ne put pénétrer à cause de la violence des courants. Il prit ce fleuve pour le détroit d'Aniah, qui s'étend vers la grande ville de Quivira, et qui est désigné sur plusieurs cartes sous le nom de *Entrada* ou *Rio de Martin de Aguilar* (1). Peu après, le mauvais temps

(1) Cette côte a été, comme on le verra ci-après, explorée depuis

survint. Le capitaine, le pilote et la majeure partie de l'équipage succombèrent; et il ne restait que cinq hommes à bord, lorsque la frégate arriva à Acapulco, le 26 février 1603, sous la conduite du pilote *Esteban Lopez* (1).

Il périt dans ce voyage quarante-huit personnes, dont vingt-cinq à bord du vaisseau amiral (2), Vizcaino avait reconnu plus de 800 lieues de côte, depuis le Cap de san Lucas, jusqu'au Cap Mendocino, sous le 40° de latitude, et même jusqu'au Cap Blanco de San Sébastien. Il avait fait lever la carte de la côte avec toute l'exactitude possible jusqu'au 27° degré; mais n'ayant pu aborder en aucun endroit entre ce parallèle et le 42°, il lui avait été impossible de continuer ses observations. Néanmoins, il remarqua que la côte, jusqu'au 40° de latitude, avait une direction N. O. et S. E. et ensuite N. et S. jusqu'au 42° (3).

Le 7 avril, les religieux, le général et les restes de l'équipage quittèrent Acapulco, et arrivèrent le 19 à Mexico, d'où ils

---

par les Espagnols, en 1775; par le capitaine Cook, en 1778; et par La Pérouse, en 1786, sans qu'on ait pu découvrir cette entrée. Aussi doit-on regarder comme apocryphe cette partie de la narration de Torquémada. Voyez à ce sujet les considérations géographiques et physiques de Philippe Buache, page 33, in-4°; Paris.

(1) Torquémada, *Mon. Ind.*, lib. V, cap. 45 à 55.—Vénégas, *Noticia de la California; appendix*, tome III, qui renferme un extrait du cinquième livre de la *Monarquia indiana*.

(2) Au nombre des morts se trouvaient le Portugais *Juan de Acevedo Texada*, l'Andalousien *Sebastian Melendez*, *Martin de Aguilar*, natif de Malaga; *Antonio Flores*, de Avilès; *Baltasar de Armas*, originaire des Canaries; le sergent de l'escadre *Miguel de Segar*; le sergent et charpentier, *Juan de Castillo Bueno*, de Séville, etc.

(3) Trente-deux cartes rédigées à Mexico, dit M. de Humboldt, par le cosmographe Henri Martinez, prouvent que Vizcaino releva ces côtes avec plus de soin et plus d'intelligence que jamais pilote ne l'avait fait avant lui. Ces cartes ont été réunies en une seule qui fait partie de l'atlas de l'ouvrage espagnol de M. Navarette, *Relacion del Viage hecho en* 1792. « Je désirais extrêmement, dit Vénégas, trouver le journal du capitaine Sébastian Vizcaino, et les représentations du conseil à S. M. Philippe III, mais surtout les cartes et les plans de ce voyage et de ces découvertes, afin de les publier. Je priai quelques-uns de mes amis de les faire chercher dans la secrétairerie du conseil des Indes, mais ils ne les y ont pas trouvés. »

partirent pour Chapultépèque, afin de rendre leurs devoirs au vice-roi.

« Torquémada remarque avec raison que ce voyage est une preuve irrécusable du courage et de la persévérance des Espagnols. S'il est glorieux, ajoute-t-il, pour la nation de l'avoir tenté, quel mérite n'ont pas ceux qui l'ont exécuté? La maladie empêcha Vizcaino de pousser plus loin ses découvertes; avec quatorze hommes pour manœuvrer au Cap Blanco, il serait entré dans le détroit d'Anian, aurait gagné la mer du Nord, et serait revenu par Terre-Neuve en Espagne. »

Après avoir vainement sollicité le vice-roi de lui permettre d'entreprendre une nouvelle expédition à ses dépens, Vizcaino passa en Espagne pour en demander l'autorisation au roi. Il lui présenta à cet effet un mémoire, dans lequel il exposait les avantages qui en résulteraient pour S. M. Mais le conseil suprême s'y opposa, et Vizcaino mécontent retourna à la Nouvelle-Espagne. Néanmoins, ce même conseil, frappé peu de temps après de l'importance dont serait le port de Monterey pour les navires revenant des îles Philippines, décida le roi à signer deux commissions, le 19 août 1606, à l'effet de former un établissement dans ce port, et sur plusieurs autres points de la côte occidentale de la Californie. On en adressa une à Don Juan de Mendoza y Luna, marquis de Montes Claros, et l'autre à Don Pédro de Acuna, gouverneur et capitaine-général des îles Philippines. Vizcaino, chargé de cette entreprise, s'occupait à faire les préparatifs nécessaires pour le voyage, lorsqu'il tomba malade et mourut (1).

Expédition du capitaine Juan de Iturbi, en 1615. Les pêcheries et les perles de la Californie y attirèrent une foule d'individus, qui n'avaient d'ailleurs aucun désir d'y former des établissements durables. De ce nombre fut le capitaine *Juan de Iturbi*, qui avait obtenu la permission de faire un voyage à ses propres frais. Il y arriva, en 1615, (2) avec deux

(1) Torquémada, *Monarquia Indiana*, lib. V, cap. 45 et 55. — Vénégas, *Noticia de la California*; append., tom. III. On trouve dans la deuxième partie de l'ouvrage de Vénégas, une commission dans laquelle sont énumérées les découvertes de Vizcaino. Voyez aussi *Cap. ult.* de *la Relacion del descubrimiento del capitan Vizcaino*, par le Fr. *Antonio de la Ascension*.

(2) Ce fut en 1616, suivant M. Navarette, qui cite une relation manuscrite.

navires, dont l'un tomba au pouvoir de pirates Européens, nommés *Pichilingues*, qui infestaient alors les mers du sud. Il entra avec l'autre dans le golfe de la Californie (*el seño Californico*), et, s'avançant vers le 33° de lat., il observa que les deux côtes de Cinaloa et de Californie se rapprochaient insensiblement à l'endroit où l'on croyait qu'il existait un détroit; mais les vents du N. O. et le manque de provisions l'empêchèrent d'aller plus loin. Il serait mort de faim, sans les secours qu'il trouva à Ahome (*Puéblo de Ahome de Cinaloa*) et qui lui furent envoyés par le *P. Andrès Perez de Ribas*, provincial des jésuites dans la Nouvelle-Espagne. A Cinaloa, le capitaine reçut du vice-roi D. Diégo Fernandez de Cordova, marquis de Guadalcazar, l'ordre d'aller escorter le vaisseau qui venait des Iles Philippines. L'ayant convoyé jusqu'à Acapulco, il se rendit de là à Mexico, avec une grande quantité de perles, dont le cinquième pour S. M. montait à 900 *pesos* (1).

Diverses expéditions pour pêcher des perles. La vue des perles, que Iturbi avait rapportées de son voyage, excita la cupidité des Mexicains, qui résolurent d'entreprendre la conquête de la Californie, et d'y former un établissement. Un grand nombre de particuliers s'y rendirent dans de petits bateaux, des côtes de Culiacan et de Chiametla, pour pêcher des perles et en acheter aux Indiens. Ils y commirent des actes de cruauté inouis. Quelques-uns s'étant enrichis par ce commerce, et entre autres *Antonio del Castillo*, habitant de Chiametlà. Le capitaine *Antonio Bastan* alla en Espagne pour obtenir la permission d'entreprendre à ses frais la réduction de la Californie. Avant d'y consentir, le conseil souverain des Indes demanda au marquis de Cerralvo, vice-roi du pays, par une cédule du 2 août 1628, de lui envoyer de plus amples renseignements à ce sujet. Don Juan Alvarez, auditeur de l'audience royale, chargé de ce soin par le vice-roi, fit donner la préférence au capitaine *Francisco de Ortéga*.

Expéditions du capitaine Francisco de Ortéga en 1632, 1633 et 1634. Cet officier partit au mois de mars 1632, à bord d'un navire (*Fragatilla*), de 70 tonneaux, accompagné d'un prêtre appelé *Diégo de la Nava*, que l'évêque de Guadalaxara avait nommé vicaire de la Californie, et y arriva le 2

(1) Vénégas, tom. I, part. 2, §. 4.

mai. Il reconnut la côte depuis la baie de San Bernabé jusqu'au port de la Paz, et revint, avec beaucoup de perles, au mois de juin de l'année suivante, à la côte de Cinaloa, d'où il se rendit auprès du vice-roi pour lui rendre compte de son voyage.

1633—34. Ortéga fit deux autres voyages en Californie en 1633 et 1634, dans la vue d'y former un établissement. Il avait assuré le vice-roi qu'il serait facile de convertir les Indiens de Puerto de la Paz; et dans cette intention, on envoya avec le vicaire Nava, un autre prêtre appelé *Don Juan de Zuñiga*. Ortéga ayant consommé ses vivres et trouvant le pays stérile, retourna à Mexico.

1636. Pendant qu'Ortéga méditait une nouvelle entreprise, son pilote, *Estevan Carboneli*, le supplanta en faisant accroire au vice-roi qu'en débarquant sur la côte de la Californie à une plus haute latitude, il trouverait un pays fertile et propre à un établissement. Carboneli ayant mis à la voile en 1636, pour cet objet, rencontra partout une contrée aussi stérile que la côte sur laquelle Ortéga avait débarqué, et qui était habitée par quelques Indiens nus, étrangers à l'agriculture, et qui ne vivaient que de fruits, de gibier et de coquillages. Il rapporta à la Nouvelle-Espagne quelques perles, et devint, à la grande satisfaction d'Ortéga, l'objet de la risée publique (1).

1640. *Voyage de Bartholomé de Fuentès pour découvrir le prétendu détroit qui joint les mers d'Europe à celles d'Asie.* L'amiral Fuentes mit à la voile du port de Callao de Lima, le 3 avril 1640, avec une escadre de quatre navires, savoir: l'*Espiritu Santo*, qu'il montait lui-même, la *Santa Lucia*, à bord duquel se trouvait le vice-amiral *don Diégo de Penelossa*, le *Rosario*, commandé par *Pédro Bernardo*, et le *Rey Félipe*, par *Félipe de Ronquillo*. Arrivé au 20° de latitude nord, un vent frais du S. S.-E. le porta, le 14 juin, sur la côte de la Californie, qu'il longea jusqu'au 53e. parallèle. Il dit avoir fait 260 lieues, à partir de ce point, dans des canaux tortueux formés par de nombreuses îles, auxquelles il donna le nom d'*Archipel de San Lazaro*. Il découvrit ensuite les embouchures de deux fleuves navigables qu'il appela *Rio de los Reyes* et *Rio de Haro*.

L'amiral entra dans le premier. A vingt lieues de son em-

(1) Vénégas, tome I, part. 2, §. 4.

bouchure il trouva un port qu'il appela *Puerto del Arena*; et à quelque distance au-dessus, il découvrit, le 22 juin, un beau lac, qu'il nomma *Lago bello*, et au midi duquel s'élevait la ville indienne de *Conasset*, où deux missionnaires jésuites qui l'accompagnaient avaient résidé deux ans. Le 1er. juillet, il quitta ses vaisseaux qu'il laissa dans un port formé par le lac, et pénétra avec sa chaloupe dans une rivière à laquelle il donna le nom de *Parmentiers*, un de ses compagnons de voyage. Il eut à franchir huit cataractes, dont la dernière avait 32 pieds d'élévation au-dessus du niveau du lac. Le 6, il arriva à un second lac de 160 lieues de longueur, de 60 de largeur, et de 20, 30 et même 60 brasses de profondeur. Ce lac, qu'il appela *Lago de Fuente*, embrassait plusieurs îles fertiles, dont l'une était grande et bien peuplée. Le 14, ayant fait voile de sa pointe E. N.-E., il traversa un autre lac de 34 lieues de longueur, de 2 à 3 de largeur, et de 20, 26 et 28 brasses de profondeur, auquel il donna le nom de *Estrecho de Ronquillo*. S'avançant ensuite à l'E., il découvrit une seconde ville indienne, où il apprit qu'un gros navire venait de mouiller à quelque distance de là. Il se rendit à l'endroit qu'on lui indiqua, et y trouva en effet un bâtiment du port de Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, dont le capitaine se nommait *Shapely*, et le propriétaire *Seymour Gibbons*, major-général du Massachusets, qui l'y avait expédié pour prendre un chargement de pelleteries. Comme ce navire était arrivé en cet endroit du côté de l'est, et que celui de Fuentès y était entré de celui de l'ouest, il jugea qu'il devait exister une communication entre les deux mers. Le 6 août, Fuentès quitta le capitaine américain et retourna, par la même route, à ses vaisseaux qu'il rejoignit le 16.

En même temps, le capitaine *Pédro de Bernardo*, que l'amiral avait envoyé reconnaître le fleuve d'Haro, en avait remonté le cours jusqu'à un lac qu'il appela *Velasco*. Il y laissa son navire, et continuant sa route dans trois pirogues, avec deux jésuites et trente-six Indiens, il s'avança vers l'O. sur une étendue de 140 lieues et ensuite dans la direction de l'E. N.-E., l'espace de 436 lieues jusqu'au 77e. de latitude (1).

(1) On a long-temps traité toute cette narration de fabuleuse; néanmoins les navigateurs modernes ont reconnu l'existence de l'archipel de San Lazaro.

La relation de ce voyage contenue dans une lettre écrite par

1642. ***Reconnaissance d'une partie de la côte par don Luis Cestin de Canas et le père Jacinto Cortès.*** Le vice-roi don Diégo Lopez Pacheco, marquis de Villena et duc d'Escalona, fit reconnaître, au mois de juillet 1642, les côtes et les îles de la Californie, par don *Luis Cestin de Canas*, gouverneur de Cinaloa, qui fut accompagné du père *Jacinto Cortès*, missionnaire de la même province, et d'autres jésuites, qui devaient y fonder des missions, sous la protection du gouvernement. Au sortir de Cinaloa, ils abordèrent à quelques îles, auxquelles ils donnèrent le nom de *San Joseph*. Les habitants leur firent un bon accueil, parce que les Es-

---

l'amiral lui-même, a été publiée à Londres en 1708, dans un ouvrage périodique intitulé: *The Monthly-Miscellany, or Memoirs of the curious*, sous le titre de *Relation de Bartholomé de Fuentès*, commandant en chef de la marine dans la Nouvelle-Espagne et le Pérou, et président *du Chili*; et cette prétendue découverte occupa long-temps l'attention des géographes européens. Cette côte fut explorée de bonne heure par des navigateurs espagnols; et ensuite par le capitaine Cook et par les Russes, qui n'ont pu découvrir cette communication. On doit donc regarder cette partie de la relation de Fuentès comme apocryphe.

On ignore comment cette lettre est tombée entre les mains des rédacteurs de cet ouvrage. Dalrymple pense que Petiver, un d'entre eux, en est l'auteur, et que le récit des aventures de l'équipage d'un navire de Boston, rencontré par *Groseiller*, près de la rivière de Nelson, lui fournit l'idée de cette fable. MM. Buache et Delille, de l'Académie des sciences, la traduisirent et l'accompagnèrent d'une carte de la route de Fuentès et de son capitaine. L'auteur d'un ouvrage intitulé : *The great probability of a North West passage deduced from observations on the letter of admiral del Fonte, London, in-4°*, 1761, a aussi été induit en erreur. — Voir *Forsters Northern Voyages and discoveries*, p. 456. Le bourguemestre *Witsen* fait mention, dans son ouvrage : *Nord et Oost Tartery*, d'un célèbre marin portugais, nommé *da Fonta*, qui fut envoyé en 1649, par le gouvernement d'Espagne, pour reconnaître la côte de *Terra del Fuego* et de l'île de *Staaten*.

Le récit exagéré des découvertes de Fuentès, et celui du voyage d'un Espagnol qui prétendait s'être rendu en trois mois du port de la Natividad et du cap Corrientes, à Lisbonne, excitèrent la cupidité d'une foule d'aventuriers que l'espoir d'acquérir une fortune brillante et facile, détermina à entreprendre des voyages tant à la mer du Sud qu'à celle du Nord, au-delà de la Californie. On en trouve la relation écrite par les capitaines *Seixas* et *Lobera*, dans l'ouvrage intitulé *Theatro naval*, où il en existe aussi une traduction française.

pagnols qui y étaient déjà venus, les avaient protégés contre les *Guicuros*, leurs ennemis, qui habitaient la partie voisine du continent. Canas remonta ensuite la côte, à 40 lieues à l'O. de la Paz. Les perles qu'il y pêcha furent envoyées par le gouverneur au vice-roi avec des renseignements sur cette côte, fournis par le père Cortès, qui demandait à y exercer les fonctions de missionnaire. Le vice-roi ayant été remplacé par don Juan de Palafox y Mendoza, ne put plus donner les ordres qu'il eût voulu; mais à son retour en Espagne, il adressa au roi des représentations à ce sujet.

Expédition de l'amiral don Pédro Porter y Casanate, en 1643. Casanate avait obtenu, en 1635, l'autorisation de reconnaître et de relever les côtes de la mer du Sud, pour compléter une hydrographie qu'il se proposait de présenter au conseil des Indes. Au mois d'avril 1636, il avait offert au vice-roi du Mexique d'explorer les côtes occidentale et septentrionale de la Nouvelle-Espagne, lui représentant les avantages qui résulteraient de la découverte d'une communication par la Californie, entre la mer du Sud et celle du Nord. Le capitaine don *Alonzo Botello y Serrano* lui fut associé dans ce projet. Le nouveau vice-roi don Garcia Sarmiento y Sotomayor, comte de Salva Tierra, eut ordre de fournir tout ce qui était nécessaire pour la nouvelle expédition. Elle fut placée sous le commandement de l'amiral don Pédro Porter y Casanate qui, conformément aux ordres du roi, devait se rendre au Mexique et équiper une flotte pour aller former des établissements dans la Californie. Etant retourné en Espagne pour d'autres affaires, il n'arriva au Mexique que vers le mois d'octobre 1643. Le vice-roi adressa une lettre au Provincial des Jésuites, le 13 du même mois, pour l'engager à inviter les missionnaires sous ses ordres à rendre à l'expédition tous les bons offices en leur pouvoir. Ce religieux donna ses instructions à ce sujet, le 15 suivant, et chargea les pères Jacinto Cortès et Andrès Baès, missionnaires de Cinaloa, d'accompagner l'amiral dans le voyage qu'il devait d'abord faire dans le golfe de Californie.

Don Pédro ayant équipé trois navires dans les ports de la mer du Sud, se rendit à Cinaloa pour y prendre les missionnaires, des troupes et des provisions. Avant son arrivée, la flotte espagnole sur la côte du Chili, avait été battue par celle des Hollandais; ces derniers étant venus dans ces mers, pour intercepter le galion des Philippines. L'amiral ayant reçu ordre d'aller à sa rencontre et de le ramener à Acapulco, il se

disposait à partir, lorsque des malveillants mirent le feu à deux de ses vaisseaux, ce qui l'obligea de suspendre son expédition. Néanmoins, il envoya la frégate *Rosario*, sous le commandement du capitaine *Alonzo Gonzalès Barriga*, qui mit à la voile le 3 janvier 1644, du port de *Sintiquipac* (1), sous la latitude de 22° 36', et visita les ports de Matanchel et de Maçatlan. Se trouvant près du Rio de Navito, il traversa le golfe de Californie au cap de San Lucas et reconnut, le 27 janvier, la baie de San Bernabé sous le 22° 25' de latitude, ainsi que la côte extérieure près les îles de Cedros et de Cenizas. Le temps étant mauvais, il retourna, le 4 février, au cap de San Lucas, et apprenant qu'une escadre ennemie se trouvait sur la côte du Chili, il fit voile pour la Nouvelle-Espagne, et entra, le 25 février, dans le Rio Santiago (2).

Le père Vénégas dit que Casanate, loin d'être découragé par la perte de ses deux navires, en fit construire deux autres sur la côte de Cinaloa, et remit à la voile, en 1648, accompagné de deux jésuites; que, pendant qu'il reconnaissait avec soin la côte orientale du golfe pour y trouver un endroit propre à établir sa principale garnison, il reçut de nouveau l'ordre d'aller chercher et de ramener le vaisseau des Philippines à Acapulco; et qu'il obtint peu de temps après le gouvernement du Chili (3).

Expédition de l'amiral Don Bernardo Bernal de Piñadero, en 1665. Philippe IV, peu de temps avant sa mort (le 17 septembre 1665) avait ordonné la réduction de la Californie, et nommé cet amiral pour commander l'expédition destinée à en faire la conquête; mais le trésor d'Espagne et celui du Mexique étant épuisés, on ne put armer que deux petits navires qui avaient été construits l'année précédente dans la vallée de Vanderas. La cupidité, excitée par la pêche des perles, fit manquer le but de cette entreprise. Les Espagnols, après avoir forcé les Californiens, par toutes sortes de violences, à satisfaire à leur demande, se disputèrent entre eux pour le partage des perles qu'ils avaient trouvées; l'amiral,

(1) Ce port n'est marqué, sous ce nom, sur aucune carte ancienne ou moderne.

(2) *Relacion del viage. Introducion*, p. 74, 75. Cet auteur écrit *Pedro Porter*, et Vénégas, *Portèl*.

(3) Vénégas, tome I, part. 2, §. 4.

pour prévenir un plus grand désordre, retourna à la Nouvelle-Espagne. Cette affaire fut portée devant le conseil des Indes ; et la reine-mère, qui avait la régence pendant la minorité de Charles II, donna ordre à l'amiral Pinadero de se rendre une seconde fois à la Californie, pour y mettre à exécution les ordres du feu roi. Il partit en conséquence, en 1667, avec deux navires construits à Chacala; mais cette expédition n'eut pas une issue plus heureuse que la première (1).

1668. *Expédition du capitaine Francisco Luzenilla, en* 1668. Le capitaine *Francisco Luzenilla* fit une expédition à ses frais, qui fut aussi sans succès. Il partit avec deux navires, emmenant avec lui les religieux franciscains *Fr. Juan Cavallero Carranco* et *Fr. Juan Bautista Ramirez*. Il se rendit d'abord au cap de San Lucas, et, de là, au port de la Paz, où les religieux tentèrent en vain de convertir les naturels. Le capitaine abandonna peu après cet établissement et alla aborder dans une baie près du Rio Hiaqui. Les missionnaires, l'ayant quitté en cet endroit, pénétrèrent dans l'intérieur du pays jusqu'à la province de Nayarit, et y restèrent pendant plusieurs années à prêcher l'évangile (2).

Expédition de l'amiral Don Isidro de Atondo y Antillon ; les Jésuites investis du gouvernement spirituel, en 1678. Le conseil des Indes, déterminé à former un établissement sur les côtes de la Californie, envoya des instructions à cet effet, le 26 février 1677, à Don Francisco Payo Enriquez de Rivera, archevêque de Mexico, et vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Ces instructions portaient que l'amiral Pinadero serait de nouveau employé à la conquête de cette contrée, à condition qu'il souscrirait à toutes les conditions que le conseil lui proposait. Pinadero s'y étant refusé, l'amiral *Don Isidro de Atondo y Antillon* s'engagea, par un acte signé au mois de décembre 1678, à entreprendre une nouvelle expédition à ses frais. Cet acte fut ratifié à Madrid, par un autre acte du 29 décembre 1679, lequel conférait le gouvernement spirituel (*Ministerio espiritual*) aux Jésuites. Le P. *Eusebio Francisco Kino*, cosmographe, supérieur de la mission, et les pères *Juan Bautista Copart*, et *Pédro Mathias Goñi* s'embarquèrent avec l'amiral

(1) Vénégas, tom. I, part. 2, sect. 4. Cet auteur a consulté le manuscrit du père Kino, intitulé : *Historia de las missiones de la Compania de Jesus de la provincia de Sonora.*

(2) Vénégas, tome I, part. 2, §. 5.

sur deux navires pourvus de provisions de toute espèce, et montés par plus de cent hommes d'équipage. Antillon fit voile du port de Chacala, le 18 mai 1683, plus de six ans après la réception du premier ordre de S. M. Il aborda, après 14 jours de navigation au port de la Paz, où il éleva sans perdre de temps une église et des cabanes (*chozas*) construites de branches d'arbres. La balandre qui suivait l'expédition avec des vivres et des munitions, s'étant égarée, vogua long-temps dans le golfe sans pouvoir le rejoindre; de sorte que l'amiral se trouva bientôt sans provisions, et fut obligé d'envoyer *la Capitana* en chercher à la rivière d'Hiaqui.

Les Indiens *Coras*, qui habitaient une étroite vallée vers l'Est, montrèrent des dispositions douces et amicales; mais les *Guaycuros*, d'un caractère tout différent, parurent tout à coup, le 6 juin, pour attaquer les retranchements. Effrayés de la contenance des Espagnols, ils retournèrent dans leurs *ranchérias* pour chercher du renfort. Le premier juillet, ils revinrent au nombre de quatorze à quinze cents hommes; mais la décharge d'un *pedrero* ou pierrier, qui tua dix ou douze d'entre eux, leur fit prendre précipitamment la fuite.

Cependant les troupes espagnoles, qui étaient déjà depuis trois mois dans la baie, manquaient de provisions; et le navire qu'on avait expédié deux mois auparavant pour en chercher à la rivière d'Hiaqui n'était pas encore de retour, quoique la distance ne fût que de quatre-vingts lieues. L'aridité du sol et la férocité des naturels du voisinage ajoutaient au mécontentement des gens de l'expédition, ce qui décida l'amiral à se rembarquer le 14 juillet. Il résolut toutefois, dans un deuxième voyage, d'aller aborder sur la même côte, à une latitude plus élevée, où il espérait trouver un sol moins ingrat et des habitants plus doux. Il retourna à Cinaloa pour y prendre des provisions, après avoir touché à Hiaqui, où il avait mis sa vaisselle et son mobilier en gage pour s'en procurer.

Le 6 octobre, il se rendit de nouveau sur la côte de la Californie, et relâcha dans une grande baie située sous le 26° 1/2, et à laquelle il donna le nom de *San Bruno*, parce que c'était le jour de la fête de ce saint; il y trouva de l'eau. La situation lui paraissant commode, et les Indiens d'un caractère doux et tranquille, il y établit une garnison, fit construire des cabanes et une petite église, et prit possession de la Californie, avec les cérémonies d'usage. En même temps, il fit partir la *Capitana* pour chercher des provisions

et rendre compte du résultat de l'expédition au vice-roi, qui lui envoya de l'argent et des vivres.

Au mois de décembre, il s'avança, accompagné des missionnaires, dans l'intérieur du pays, à plus de vingt-cinq lieues vers l'ouest, pour inviter les Indiens à se rendre à son établissement. Ayant voulu pousser jusqu'à la mer du Sud, qui n'était éloignée que de cinquante lieues en ligne droite, il fut arrêté à chaque pas par des rochers et des précipices. Enfin après avoir fait cinquante lieues de détours, sans pouvoir atteindre son but, il revint à la garnison dont il avait été absent pendant plus d'une année.

Durant cet intervalle, les missionnaires apprirent les deux idiômes de cette contrée, et, en un an de temps, il y eut quatre cents adultes en état de recevoir le baptême (1). Mais l'amiral, convaincu qu'il serait difficile de former un établissement dans ce pays, à cause de la mauvaise qualité du sol et de la rigueur du climat, envoya la Capitana à la recherche d'une situation plus avantageuse du côté du nord. Comme on revint, sans trouver ce qu'on cherchait, l'amiral fit embarquer ses malades, et se rendit avec eux à la côte de Cinalôa, d'où il alla peu après à la découverte des perles. De retour au mois de septembre 1685, au port de San Ignacio, il reçut du vice-roi des instructions qui lui prescrivaient de conserver ce qu'il avait conquis sans faire d'établissemens ailleurs. Il partit donc une deuxième fois pour San Bruno; mais le manque de vivres l'obligea de remettre à la mer avec ses gens, les missionnaires et trois Californiens, et à se rendre au port de Matanchez. Là, il reçut ordre d'aller convoyer le vaisseau des Philippines à Acapulco, où il le ramena, en dépit des corsaires hollandais qui l'attendaient sur la côte de la Natividad.

Cette expédition, qui avait duré trois ans, coûta au trésor royal la somme de 225,000 *pesos*. Le conseil du roi, effrayé de cette dépense, voulut charger la société des Jésuites de la conquête de la Californie, moyennant une somme qu'on lui paierait annuellement sur le trésor, et qui fut estimée 30,000 piastres (2); mais cette société, par une décision de

(1) Vénégas cite l'*Historia de Sonora, manuscrita du P. Kino. Parte V, lib. 2, cap. 3*. Cet auteur l'appelle *Otondo*.

(2) L'estimation fut faite par le trésorier de l'audience, l'amiral Atondo et le père Kino.

son conseil (*junta*) (1), du 11 avril 1686, ne voulut pas se mêler de la conduite temporelle de l'expédition et offrit seulement de fournir les missionnaires.

On donna donc ordre d'avancer la somme ci-dessus, à l'amiral Atondo, nommé chef d'une autre expédition, dont le roi avait suspendu le départ, par une cédule du 22 décembre 1685, à cause de la révolte des *Tarahumares*, qui avait nécessité un emprunt de 500,000 piastres.

Quoique la révolte des Tarahumares fut bientôt apaisée, il ne fut plus question de conquérir la Californie aux frais du trésor. Il est vrai qu'on permit au capitaine *Francisco de Itamarra*, d'entreprendre un voyage dans ce pays, en 1694; mais ce fut à ses propres dépens, et il n'eut aucun résultat important (2).

1686. Le capitaine anglais William Dampier a prétendu « que le lac de Californie (car c'est ainsi, dit-il, qu'on nomme la mer, le canal, ou le détroit qui sépare cette île du continent) était peu connu des Espagnols; aussi, ajoute-t-il, leurs cartes ne s'accordent nullement sur ce point. Il y en a qui font de la Californie une île, et d'autres, plus récentes, la joignent à la terre-ferme. Au lieu de chercher un passage, continue Dampier, le long de la baie de Davis ou d'Hudson, je voudrais d'abord entrer dans la mer du Sud, suivre la côte de la Californie, et trouver par-là un passage dans les mers de l'Ouest » (3).

Soumission de la Californie par les Jésuites. Pendant près de deux siècles on avait poursuivi sans succès la conquête de cette péninsule. Hernand Cortèz, les vice-rois, les gouverneurs et les amiraux y avaient employé leurs biens, et avaient fini par renoncer à l'entreprise qu'ils regardaient comme impossible. Le roi avait même défendu d'y envoyer d'autres expéditions, lorsque le désir de convertir les naturels de ce pays enflamma le zèle de deux ardents jésuites, *Eusebio Francisco Kino* et *Juan Maria Salva-Tierra*.

Le premier avait quitté la chaire de professeur de mathé-

(1) Le père *Bernabé de Soto* en était provincial, et le père *Daniel Angelo Marras* vice-provincial.

(2) Vénégas, *Noticia de la California*, tom. I, part. 2, sect. 5.

(3) *New voyage round the world by capitan William Dampier*, *vol.* 1, *chap.* 9. *London*, 1699.

matiques à Ingoldstadt, en Bavière, pour se rendre en Amérique, afin d'accomplir un vœu qu'il avait fait à San Francisco Xavier, dans une maladie qui l'avait mis à l'article de la mort. Ayant obtenu du père général la direction des missions de Sonora, province contiguë à la Californie, il partit de Mexico, le 20 octobre 1686, et parcourut le pays pour trouver des missionnaires qui fussent disposés à le seconder dans sa pieuse entreprise. Il arriva, en 1687, dans la province de Sonora, où il persuada aux Indiens de former des villages, de cultiver les terres et de nourrir des troupeaux. Il apprit les langues du pays, traduisit le catéchisme et les prières, réconcilia les peuplades ennemies, et se fit regarder comme un père par les Indiens. Leur attachement et leur reconnaissance pour cet homme de bien, montèrent au comble, quand il eut obtenu de l'audience de Guadalaxara, que les nouveaux convertis fussent exempts du service d'esclaves, pendant les cinq premières années de leur conversion. Charles II prorogea ces cinq années jusqu'à vingt, par un ordre postérieur; le père Kino ne put faire observer cet ordre, quoiqu'il fût parvenu à fonder plusieurs villages de Pimas, qu'il fit voir à Salva-Tierra, venu en qualité de visiteur des missions, en 1690.

En 1694, le père Kino se rendit dans le canton de Soba au pays des Pimas, et y fit construire une barque avec laquelle il entra dans la baie de Santa Sabina, et fonda, à 20 lieues dans l'intérieur du pays, la mission de la *Conception de Caborca* (1).

Le père Salva-Tierra revint peu après, en qualité de visiteur des missions dans la province de Tarahumara et dans les missions de Cinaloa et de Sonora. Ayant rencontré le père Kino, il l'engagea à l'accompagner dans son voyage.

La société, qui regardait l'entreprise de ce jésuite comme impossible, s'opposa à sa demande; il éprouva les mêmes obstacles de la part de l'audience de Guadalaxara, du vice-roi et même de la cour de Madrid. Néanmoins ces deux religieux, dans l'espérance de lever ces difficultés, se rendirent à Mexico, le 8 janvier 1696, l'un de Guadalaxara, et l'autre du centre de la province de Pimeria, éloignée de plus de 500 lieues de la capitale. Après de vaines représentations, ils furent obligés de s'en retourner l'un à sa mission de Los Pimos, l'autre

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 5.

chez les novices de Tépotzotlan. Bientôt après, le père général *Tyrso Gonzales de Santa-Ella* arriva pour favoriser la demande de Salva-Tierra, avec le consentement de l'audience de Guadalaxara, au commencement de l'année 1697.

(1697). Le père Salva-Tierra s'étant rendu à Mexico, pour faire des collectes, y trouva un agent fidèle et zélé, dans le père *Juan Ugarte*, professeur de philosophie au collége de cette ville. La libéralité des personnes bienfesantes procura des fonds suffisants pour la subsistance des missions. La congrégation de *Nuestra Señora de los Dolores*, ou de N. D. des douleurs de Mexico, donna 8,000 écus, pour fonder une mission, et y ajouta ensuite une somme de 2,000 écus. Don *Juan Cavallero y Ozio*, prêtre de la ville de Queretaro et commissaire de l'inquisition, fournit 20,000 écus, pour fonder deux autres missions. Don *Alonzo Davalos*, comte de *Mira-Valles* et Don *Matheo Fernandez de la Cruz*, marquis de *Buena-Vista*, promirent 2,000 écus d'Allemagne. Don *Pédro-Gil de la Sierpe*, trésorier d'Acapulco, fit présent d'une barque (*Lancha pequeña*), et offrit de leur prêter une galiote pour les transporter.

Le père Provincial Juan de Palacios présenta un mémoire à ce sujet au vice-roi, Don Joseph de Sarmiento y Valladores, comte de Montézuma, qui allégua d'abord les difficultés, qu'on éprouverait dans le conseil, à cause de l'expédition de l'amiral Atondo, qui avait coûté au roi la somme de 225,400 *pesos*. Enfin il consentit au départ de l'expédition, le 5 février 1697. Les deux pères furent autorisés à se transporter dans la Californie, à en prendre possession au nom de S. M., sans rien dégrader de ce qui appartenait à la couronne et sans rien puiser dans le trésor public, qu'avec un ordre exprès du roi. On leur accorda le pouvoir de lever et de congédier des soldats et de rendre la justice.

Le père Salva-Tierra, laissant au père Ugarte le soin de faire les collectes, quitta Mexico, le 7 février 1697, emportant avec lui le catéchisme et les prières du père Copart, et se rendit à Guadalaxara. De là, il revint à Cinaloa, pour y donner les ordres nécessaires et chercher le père Kino. En attendant son arrivée, il fit un voyage dans la *Sierra* ou montagnes de Chinipas, et poussa jusqu'à la *Sierra de Tarahumara Alta*.

Aussitôt qu'il fut parti, il apprit que les Indiens du Haut-Tarahumara s'étaient révoltés. Il retourna au secours des

missionnaires *Nicolàs de Prado* et *Martin de Vinavides*, qui y étaient restés. Il demeura dans ce pays jusqu'à la mi-août, époque à laquelle une garnison espagnole, voisine, fut à portée de protéger les missionnaires. De là il se rendit à Hiaqui, où la galiote envoyée par le père Ugarte, était mouillée depuis quelque temps.

Le père Salva-Tierra partit du port d'Hiaqui, le 10 octobre 1697, à bord de la galiote, avec son escorte et accompagné de la barque. Au bout de trois jours de traversée, il aborda en Californie et débarqua, le 19, dans la baie de San Dionisio, ou Saint-Denis, à 10 lieues au midi de San Bruno, où la côte forme une espèce de croissant. Il campa près d'une source d'eau douce, à environ une lieue et demie de la côte, y construisit des baraques pour la garnison, et y dressa une tente pour servir de chapelle, et où fut placée l'image de *Nuestra Señora de Loreto*, ou de N. D. de Lorette, patrone de la mission. Immédiatement après, le 25 octobre, on prit possession du pays au nom de S. M.; le lendemain, le père Salva-Tierra envoya la galiote de Saint-Denis, à la rivière d'Hiaqui, pour prendre le père Piccolo, les soldats et les provisions qui s'y trouvaient.

On donnait aux Indiens un demi-boisseau par jour de *Pozoli*, ou maïs cuit; ils voulurent en avoir davantage, on le leur refusa. Ils formèrent alors la résolution de détruire les Espagnols, et choisirent à cet effet la nuit du 31 octobre; mais un cacique indien avertit le missionnaire de ce complot, et un navire, qui venait de mouiller à l'île de Coronados, servit à en empêcher l'exécution. Toutefois après son départ, les Indiens revinrent à leur premier dessein. Plusieurs individus de la nation de Loreto, des *Ligües*, des *Mònquis*, des *Didyùs*, des *Laymones* et quelques Edües méridionaux au nombre de cinq cents, se liguèrent ensemble pour frapper le coup décisif, le 13 novembre; il n'y avait que dix hommes pour défendre le camp; ils parvinrent cependant à repousser les Indiens, qui bientôt après revinrent demander la paix.

Peu de temps après, arriva la barque longue, ainsi que la galiote, avec le reste des troupes et des provisions. Au moment où l'on croyait qu'il n'y avait plus rien à craindre des Indiens, leurs magiciens ou premiers docteurs, pour conserver leur autorité, se déclarèrent ouvertement contre la nouvelle doctrine. Il se forma deux partis, l'un pour les missionnaires, l'autre pour les magiciens, et une guerre éclata au mois

d'avril 1698. Dans une escarmouche entre une centaine d'Indiens et plusieurs Espagnols, les premiers furent battus et laissèrent sur le champ de bataille quelques morts et un grand nombre de blessés. Cependant, on finit par s'apaiser de part et d'autre, et l'on publia une amnistie. Les Indiens, après avoir reçu des instructions pendant sept mois et demi, s'en allèrent au mois de juin, pour faire la récolte des *Pitahayas*, au grand regret du père Salva-Tierra, qui attendait vainement des vivres de Mexico. A la mi-juin, il n'y avait que trois sacs de mauvaise farine et autant de maïs, pour les vingt-deux personnes dont se composait la garnison. Toutefois le 21, il arriva une grande barque chargée de vivres, qui avait été envoyée par le père Ugarte. Cette barque, nommée le *San Joseph*, amena aussi sept volontaires et quelques chevaux avec lesquels les pères se proposèrent de visiter l'intérieur du pays.

Tentatives faites, en 1698, pour découvrir la jonction de la Californie à la Nouvelle-Espagne. De son côté, le père Kino partit, au mois de septembre 1698, de la mission de Dolores. Il prit la direction du nord et passa par les Rancherias, ou communautés des cathécumènes Pimas, Opas et Cocomaricopas, pour se rendre à la Encarnacion et à San Andrès. Continuant ensuite sa route, il arriva, après une marche de quatre-vingts lieues, au *Seño-Californico*, ou golfe de la Californie, dans la baie déjà connue sous le nom de Santa-Clara, par le 32° de latitude nord. Il reconnut la côte au midi de la baie de Santa-Sabina, et retourna par Caborca, à la mission de Dolores, après avoir parcouru pendant près de trois cents lieues un pays hérissé de montagnes. De là, il adressa une relation de son voyage à ses supérieurs et aux pères Salva Tierra et Piccolo.

L'année suivante, il fit plusieurs autres tournées plus ou moins longues dans les environs, sans pourtant négliger ses néophytes. Il se fesait accompagner dans ces excursions du capitaine *Juan Matheo Mangé*, qu'il chargeait de reconnaître le pays, et pénétra sans succès dans la contrée habitée par les féroces Apaches, avec les pères *Antonio Leal* et *Francisco Gozalvo*. Il désirait beaucoup résoudre la question de savoir si la Californie tenait à la Nouvelle-Espagne, comme on l'avait d'abord présumé, ou si le golfe, s'étendant plus au nord, s'ouvrait dans la mer du Sud, au-dessus du cap Mendocino, et formait une grande île, ainsi que l'avaient prétendu quel-

ques marins, même du temps du capitaine anglais Francis Drake (1).

1699. Au commencement de cette année, le père *Juan Maria* pénétra avec une escorte de soldats jusqu'au pays de *Londò*, à neuf lieues de Loreto; mais les Indiens s'étant enfuis à son approche, il revint sur ses pas. Il y retourna le printemps suivant et en reçut un accueil amical. Il appela le pays *San Juan Bautista*.

Le père Piccolo ayant entendu parler d'un canton appelé *Viggè Biaundò*, situé au midi de Loreto, derrière des montagnes escarpées, partit pour cet endroit, le 10 mai, et lui donna le nom de *Francisco Xavier*. Il y trouva des arbres, des fruits et de bons pâturages. Des Indiens, qui venaient de l'Ouest, lui fournirent des renseignements sur la côte opposée, baignée par la mer du Sud. Ce pays attira l'attention des missionnaires, qui pratiquèrent un chemin pour s'y rendre à travers les montagnes, lequel fut achevé le 12 juin. Le père Piccolo, s'étant de nouveau mis en route, parvint au sommet des montagnes, d'où il découvrit à sa grande joie les deux mers de la Californie et du Sud. Au commencement d'octobre, aidé de quelques soldats, il fonda une nouvelle mission à *San Xavier Viaundò*; puis descendant vers la mer il trouva la côte couverte de coquillages couleur d'azur (2).

1700. Au commencement de l'année 1700, le nombre des personnes qui étaient venues s'établir dans la Péninsule se montait à soixante Espagnols, *mestizos*, ou métis, et Indiens de la Nouvelle-Espagne. Au mois d'août 1701, on avait soumis les Indiens dans un espace de cent lieues et fondé deux villages. La petite escadre de la mission, qui consistait en deux navires, fut perdue par la négligence des pilotes. Il ne resta qu'une barque, encore était-elle en très-mauvais état. Les colons, qui subsistaient du produit des contributions casuelles, craignaient de périr de faim. Le conseil du vice-roi assigna mille piastres seulement aux dépenses de la mission, qui refusa ce secours comme insuffisant.

Le vice-roi avait néanmoins envoyé à la cour d'Espagne, dans le mois de mai 1698, et dans celui d'octobre 1699, des

(1) Vénégas, tome II, part. 3, §. 5.
(2) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 1, 2, 3 et 4.

rapports sur l'expédition des Jésuites. Ils y furent bien accueillis; mais la mort de Charles II, qui arriva le 1er. novembre 1700, fit oublier la cause de ces religieux.

Philippe V, successeur de ce prince, désirant favoriser la conquête de la Californie, expédia à cet effet, le 17 juillet, trois ordres à D. Juan de Ortega-Montañés, archevêque de Mexico. Il ordonna qu'on payât annuellement à la mission 6,000 *pesos*; que l'on prît une connaissance exacte du pays, de sa communication avec la Nouvelle-Espagne, de l'état des missions de Cinaloa, Sonora et de la *Nueva Vizcaya* ou Nouvelle-Biscaye, et que l'on transportât dans la Californie les deux premières qui avaient été fondées par *Alonso Fernandez de la Torre*, habitant de Compostela.

En 1700, M. Delisle, géographe français, rédigea un mémoire sur la position de la mer occidentale, dans l'espoir d'engager le ministère de France à y envoyer une expédition pour faire de nouvelles découvertes (1).

Expédition du père Kino en 1700 et 1701, pour savoir si la Californie tenait au continent de l'Amérique. Le père *Kino*, voulant aller visiter ses néophytes, et s'assurer de la jonction de Sonora et de la Californie vers le nord, partit de Dolores (2), le 24 septembre 1700. Après avoir successivement visité les *Pueblos*, ou villages de Los Remedios, et de San Simon y Judas, il se rendit à San Ambrosio del Busanio, à Tucubabia et Santa Eulalia, où il trouva trois cents Indiens qui venaient proposer au missionnaire de l'endroit de les incorporer à ceux de Busanio. Il passa ensuite par le village de la Merced, et après une marche de trente-deux lieues, il arriva au *Pueblo de San Geronymo*, et aux quatre *Rancherias*. Il chemina encore vingt-sept lieues et parvint à la Gila, qui, après avoir reçu les eaux de l'Azul, va se jeter dans le Colorado, et en suivit le cours jusqu'à son confluent. Ses bords étaient habités par les Yumas. Il donna le nom de *San Dionisio*, à un territoire très-fertile situé à la jonction

(1) Nouvelles cartes des découvertes de l'amiral de Fonte et autres navigateurs, etc., avec leur explication, etc., par M. Delisle, in 4°. Paris, 1753.

Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes, par M. Buache, in-4°. Paris, 1753.

(2) Les *Quiquimas*, les *Bagiopas*, les *Hoabonomas* et les *Cutguanes*, avaient fixé leur résidence aux environs de cette ville.

de ces deux rivières. Là, plus de mille cinq cents naturels accoururent pour le voir. Kino apprit d'eux qu'il n'y avait pas de mer dans le voisinage. Il gravit ensuite le sommet d'une montagne, d'où, à l'aide d'un télescope, il découvrit les montagnes de la Californie, et reconnut que, au-dessous du confluent de la Gila, le Colorado coule vers le S.-E. l'espace de dix lieues, et ensuite vingt autres lieues vers le sud, avant de se jeter dans le golfe de la presqu'île. Kino retourna à Caborca par une autre route, et arriva à los Dolores, à la fin d'octobre, après avoir parcouru près de 400 lieues. Il déclara que la Californie tenait au continent, et le commandant de Sonora le remercia au nom du roi. Cet exemple fut aussi suivi par les supérieurs de son ordre.

Néanmoins, comme cette découverte n'était pas positive, le père Kino, jaloux d'éclaircir la vérité du fait, entreprit un second voyage accompagné du père Salva-Tierra. Ils partirent de la mission de Dolores, le 1er. mars 1701, et prenant différentes routes pour visiter leurs catéchumènes, ils se donnèrent rendez-vous à la Conception de Caborca. Le père Salva-Tierra suivit le cours du Caborca, passa à Tubutama, Axi, San Diégo de Uquitòa, et à San Diégo de Pitquin. Kino se rendit à Cocospera, San Simon y Judas et San Ambrosio de Busanio, sur le Rio Caborca, dont il descendit le cours, en passant par Saric, Tubutama et autres villages jusqu'à Caborca où il rencontra son compagnon de voyage. De là, ils se dirigèrent vers le Nord, escortés de dix soldats, et visitèrent San Eduardo de Baipia et San Luis de Bacapa, où ils furent joints par Marcos de Niza (1), provincial des Franciscains. A douze lieues plus loin, se trouve San Marcelo, qui était situé, suivant les observations de Kino, à 50 lieues S. de Caborca, à 50 au N. de la rivière de Gila, à la même distance à l'E. de San Xavier del Bac, et à 50 N.-O. du *Desemboque* ou embouchure du Rio Colorado. Après avoir marché 30 lieues, ils pénétrèrent, le 19 mars, dans un pays sablonneux (*el arenal*). Le lendemain, le père Kino et le capitaine Juan Matheo Mangé gravirent une haute montagne, par latitude nord 30°, d'où ils découvrirent la mer, la rive opposée du golfe et les montagnes de la Californie. Le 21, ils arrivèrent sur la côte, où le manque d'eau et de vivres les obligèrent à retourner à San Marcelo. De là, se dirigeant

(1) Voyez sa *Relation*.

plus au nord, ils franchirent une haute montagne, par 32° 35', d'où ils aperçurent la *Cordillera* de la Californie, les montagnes (*serranías*) de Mescál et d'Azul. Ils reconnurent aussi à n'en pas douter la jonction de la Californie à la Pimeria Alta, et le golfe qui aboutit à l'embouchure du Colorado (1).

Le père Kino repartit de San Marcelo, au mois de novembre 1701, et traversa, à San Dionisio, la Gila, qu'il repassa ensuite, et suivit le cours du Colorado l'espace de 20 lieues jusqu'aux *Rancherias* des Yumas et des Quiquimas. Il franchit le fleuve, qui avait en cet endroit 600 pieds de largeur, sur un radeau construit de branches d'arbres, au grand étonnement des Indiens qui le traversaient à la nage en poussant devant eux leurs *coritas*, ou paniers d'herbes et de joncs. Il rencontra sur la rive occidentale différentes tribus d'indigènes, entre autres les *Coanopas*, les *Bagiopas*, les *Cutguanes*, les *Quiquimas*, et s'arrêta dans les états du cacique de ces derniers, pour y prêcher l'évangile. Il nomma le pays, qui pouvait renfermer 10,000 habitants, *Presentacion de Nuestra-Señora*, ou Présentation de Notre-Dame.

Ayant appris de quelques Indiens qui étaient venus lui offrir des coquillages provenant de la côte de la mer du Sud, qu'elle n'était éloignée que de dix jours de marche, Kino avait formé le projet de traverser le pays jusqu'au port de Monterey ou au cap Mendocino. Toutefois, comme il manquait de bateaux pour le transport des animaux, qu'il ne voulait pas abandonner, il renonça à cette entreprise.

Kino se mit de nouveau en route au mois de février 1702, avec le père Martin Gonzalès, missionnaire, pour entreprendre un troisième voyage. Il arriva, le 28, à San Dionisio, et pénétra jusqu'à la dernière *Rancheria* dans le pays des Quiquimas, auquel il donna le nom de *San Rudesindo*; puis descendant le cours du Colorado, il parvint à son embouchure, le 10 mars suivant. Il se disposait à la traverser sur un radeau, lorsque le père Gonzalèz tombant malade le

(1) *Venégas s'appuie sur les relations manuscrites du père Kino, qui cite, en preuve de ce qu'il avance, celles du capitaine Mangé, imprimées en France, que je n'ai pu me procurer ni en français ni en espagnol, dit Venégas.* Il publie ensuite la lettre du père Salva-Tierra, concernant cette découverte, et qui est datée du 29 août 1701.

força à se désister de cette entreprise, et à retourner à la mission des Tubutama, où Gonzalès mourut (1).

Après son retour à la mission de Tubutama, le père Kino employa les années suivantes à étendre et à régler les missions qu'il avait commencées dans le Pimeria, et ce ne fut qu'en 1706, qu'il visita de nouveau le Rio Colorado avec plusieurs officiers envoyés de Sonora par le gouverneur, pour reconnaître le pays. Le franciscain *F. Manuel de Ojuela* fit aussi partie de cette expédition qui toutefois n'eût aucun résultat important. Kino retourna ensuite à sa mission et y mourut en 1710 (2).

1702. Le 11 décembre 1702, la reine Doña Maria de Savoie envoya de Madrid l'ordre au duc d'Albuquerque, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, d'aider les missionnaires dans toutes les occasions; mais le gouvernement du Mexique négligea la mission, à cause des grandes dépenses qu'il fut alors obligé de faire pour conserver Pensacola, le *Presidio de Pensacola*, dans la Floride, et la province de los Texas (3).

En 1703, le père Salva-Tierra reconnut la côte occidentale de la Californie baignée par la mer du Sud. S'étant mis en route le 1er. mars 1703, il se rendit d'abord à la mission de San Xavier de Viggè, et de là, au Pueblo de Santa Rosalia où il fut joint par Piccolo et Bassaldua, avec un certain nombre de soldats et de Californiens. Il visita ensuite la côte opposée sans trouver de port où les navires pussent se mettre à l'abri.

Cette année, les missions éprouvant une grande détresse, la cour d'Espagne leur affecta, par une ordonnance, du 28 décembre, 7,000 piastres annuellement de plus sur la trésorerie de Guadalaxara; ce qui porta leur revenu à 13,000 *pesos*. On rétablit, vers le même temps, la pêcherie des perles; et on fit venir à cet effet des familles indigentes de la Nouvelle-Espagne.

1705. Le 25 mai 1705, le père Juan Maria de Salva-Tierra, recteur de la Californie, présenta un mémoire à l'assemblée de Mexico, pour l'engager à fournir des secours aux missions de Californie. Après y avoir recommandé un meilleur

(1) Vénégas, *Noticia de la California*, tome II, part. 3, sect. 5.

(2) Vénégas, tom. II, part. 3, sect. 5.

(3) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 4.

sistème d'administration pour le pays, il le termine en disant que : « S. M. possède cinquante lieues de pays le long de la » côte, depuis la baie de la Conception, jusqu'au lac appelé » *Aqua verde*, ou eau verte, situé à cinquante lieues dans le » pays au-delà des montagnes qui séparent les deux mers, » ce qui fait plus de cent lieues de circuit; que, outre les » pays conquis, il vient d'en être découvert d'autres, puis- » qu'on a exploré trois fois la côte occidentale opposée, et co- » toyé pendant deux jours celle où se rend le vaisseau des » Philippines. » Puis il ajoute, « que la Californie était le » refuge des navires espagnols dans la mer du Sud, et que » soixante-dix personnes y avaient trouvé leur salut, deux » ans auparavant. »

Le 27 juin, après le départ de Salva-Tierra, on lut son mémoire en pleine assemblée, et il fut résolu de n'y avoir pas égard; huit mois après, le 23 mars 1706, on écrivit à S. M. pour l'instruire de la résolution que l'assemblée avait prise d'attendre de nouveaux ordres.

Sur le rapport, envoyé le 6 juin 1704, le conseil avait engagé le roi à ordonner, le 13 août 1705, qu'il ne fût pas établi de garnison sur la côte du sud avant de consulter le père Salva-Tierra, et qu'on payât sans délai les 13,000 *pesos* qu'il avait alloués pour la réduction du pays. Cette ordonnance fut lue en présence du vice-roi, le 20 juin 1706.

Le 24 septembre 1706, le conseil royal jugea convenable de soumettre au roi le mémoire de Salva-Tierra pour savoir sa volonté, et il fut décidé qu'on s'en rapporterait à la résolution prise par l'assemblée, le 27 juin 1705, de ne rien entreprendre jusqu'à nouvel ordre. Le vice-roi, sans consulter les pères de la mission, envoya pour la seconde fois à la cour le mémoire avec ses observations; et il fut autorisé, par une cédule signée au Buen-Retiro, le 26 juillet 1708, à établir une garnison sur la côte de la mer du Sud, à l'endroit qu'il croirait devoir indiquer lui-même, après avoir pris l'avis d'un conseil composé d'officiers civils et militaires, qui connaissaient cette côte. La cédule arriva à Mexico l'année suivante, mais elle resta sans exécution (1).

1706. *Expédition du P. Juan Ugarte, pour reconnaître la côte de la mer du Sud.*—Il partit de Loreto, le 26 novembre 1706, accompagné du P. Bravo, du capitaine de la

(1) Vénégas, tome II, part. 3, §. 8.

garnison, de 12 soldats et du chef de la nation Yaqui avec 40 hommes, suivis de bêtes de somme, pour le transport des provisions. Passant par la mission de San Xavier et celle de Santa Rosalia, il rencontra un ruisseau auquel il donna le nom de *San Andrès*, en l'honneur de cet apôtre. Il s'approcha de la mer et fut forcé d'avancer avec circonspection, à cause d'une bande de 200 Indiens Guaycuros, qui haïssaient les Espagnols. Pendant tout le mois de décembre, il ne put trouver une goutte d'eau sur ces côtes arides. Enfin il découvrit une petite source qui fournit aux besoins de l'expédition, et retourna à Loreto, après avoir reconnu la côte jusqu'à une grande baie (1).

Le père Salva-Tierra ayant reçu de Rome sa démission de la charge de provincial, retourna au collége de San Gregorio; le père *Bernardo et Rolandegui*, procurador, ou agent de la province à Madrid et à Rome, qui lui succéda, fut installé le 17 septembre 1706.

1708. *Fondation de la mission de San Joseph de Comondù*, au commencement de l'année 1708. Cette mission, située à 20 lieues au N. O. de Loreto, dans le centre des montagnes, et presque à égale distance des deux mers, fut fondée par le *père Julien de Mayorga*, conformément au désir du marquis de *Villa Puente*. Ce missionnaire, qui venait d'arriver d'Espagne avec le père Rolandegui, y fut installé par les pères Salva-Tierra et Juan de Ugarte. Le père Mayorga accompagné de 5 Indiens, après avoir fait plus de 400 lieues par terre, à travers les provinces de Cinaloa et de Senora pour chercher les secours dont sa mission avait besoin, arriva au port d'Ahome, le 30 janvier 1707. En 1708, la Californie devint le refuge de plusieurs corsaires, au nombre desquels se trouvait le capitaine anglais *Woodes Rogers*.

Le provincial avait recommandé particulièrement aux missionnaires de la Californie, de fonder sans délai deux missions au midi et au N. de Loreto; et le 30 novembre 1705, les pères Ugarte et Bassaldùa étaient partis pour cet objet, sous les auspices de la patrone de la mission.

Fondation de la mission de San Juan Bautista Ligui, à 24 lieues au midi de Loreto, par le père Pédro de Ugarte, qui lui donna ce nom en l'honneur de *Don Juan Bautista*

---

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 10.

Lopez, habitant de Mexico, qui offrit à cette mission l'intérêt de 10,000 *pesos*. Les Monquis appellent ce canton *Ligui*; les Leymones, *Malibàt*.

Fondation de la mission de Santa Rosalià Mulège, sur les bords de la rivière Mulège, à 3/4 de lieue de la mer, 40 lieues au N. de Loreto, par le père Juan Manuel de Bassaldùa. Il consacra sa mission à Santa Rosalia, d'après le désir de *Don Nicolas de Arteaga* et de son épouse *Doña Josepha Vallego*, habitants de Mexico, qui lui firent un fond de 12,000 *pesos*.

Le provincial avait encore donné d'autres ordres pour découvrir dans l'intérieur du pays des endroits propres à établir de nouvelles missions. Le père *Jayme Bravo*, qui se chargea de cette commission, partit de Loreto, au commencement de 1706, sous l'escorte d'un capitaine portugais. de sept soldats et de quelques Indiens. Passant par Ligui, il se rendit sur la côte, où quatre de ses soldats moururent dans des convulsions affreuses, pour avoir mangé le foie d'un poisson appelé *Boletes*, que les Indiens avaient laissé dans des coquilles. Cet accident fit abandonner l'entreprise (1).

1712. Lorsque le père Ugarte se trouvait au sud de San Xavier, des Indiens étaient venus de *Cadeyomo*, sur la côte de la mer du Sud, pour l'inviter à se rendre dans leurs pays, et à leur envoyer un missionnaire. Pour les satisfaire, Ugarte partit sous l'escorte d'un capitaine et de quelques soldats et Indiens, franchit les montagnes de *Vajademin*, et rencontrant un ruisseau à l'occident, il en suivit le cours jusqu'à la mer. Comme il n'y trouva aucun endroit propre à y former un établissement, il retourna sur ses pas par le même chemin, et fit choix d'un emplacement à environ 8 lieues de la mer, où fut fondée, cinq ans après, la mission de *la Purissima Concepcion de Maria*.

Ugarte ayant reçu la même invitation des *Cochimies de Kadà Kaaman*, (2) peuplade qui habite au nord des Rancherias, près des côtes de la mer du Sud, non loin d'une chaîne de montagnes, et à 40 lieues de Santa Rosalia, il se mit en route pour s'y rendre avec trois soldats et quelques Indiens mulegès. A trois jours de marche de cet endroit, il

---

(1) Vénégas, tom. II, part. 2, §. 9.

(2) Ce mot signifie dans leur langue, *ruisseau de la sauge*.

fut joint par les Indiens de la *Rancheria d'Amuña*, qu'il avait nommée auparavant *Santa Agueda*. Il visita ensuite les communautés de Santa Lucià et de Santa Nympha, et le 19, il arriva à la source d'un ruisseau près duquel se trouvaient trois autres *Rancherias*. Il y séjourna jusqu'au mois de décembre. L'hiver y étant très-rude, et les vivres venant à manquer, il résolut de s'en retourner. Les Indiens le conduisirent par une autre route chez les habitants inconnus de plusieurs *Rancherias*.

En 1716, Ugarte chercha par tous les moyens possibles à pacifier les Guaycuros, mais ils s'enfuirent à son approche avec leurs femmes et leurs enfants (1).

1716. Vers cette époque, la petite vérole se manifesta parmi les Indiens et en enleva un grand nombre. Les Espagnols éprouvèrent des maladies occasionées par la mauvaise nourriture, et la Nouvelle-Espagne se trouvant elle-même dans une grande pénurie depuis 1709, ne pouvait envoyer des secours en Californie. Les sorciers Indiens, ennemis des missions, fesaient croire que les religieux tuaient les enfants avec l'eau dont ils se servaient pour les baptiser, et les adultes avec l'extrême-onction. Pour comble de malheur, la mission perdit deux barques, dont la construction avait nécessité une forte dépense. Le Rosario, pour le radoub duquel on avait employé 1,000 *pesos*, échoua sur la côte. Celui qui en avait été chargé (Chinois d'origine), mit un an et demi à en construire un autre, qui coûta 22,000 *pesos*, et qui échoua aussi à son premier voyage.

Un autre bâtiment, la balandre Notre-Dame de la Guadeloupe, évalué 4,000 *pesos* et envoyé par le vice-roi, pour aller à la découverte d'un port sur la côte de la mer du Sud, où le vaisseau des Philippines pourrait relâcher, périt aussi dans son second voyage. Une autre barque du Pérou, que l'on avait achetée, eut le même sort. Le seul navire qui restât était le San Xavier, qui avait servi 18 ans, sous la protection du grand apôtre des Indes (2). On fut forcé de faire venir des provisions sur des bateaux à plongeurs, à des frais énormes.

Projet commercial du cardinal Albéroni. Le ministre *Julio Albéroni* tourna ses vues vers ce pays, dans le dessein d'étendre la domination espagnole dans les contrées immenses situées au nord de Sonora, depuis la rivière de Gila jusqu'au

(1) Vénégas, tome II, part. 3, §. 9.
(2) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 2.

Colorado. Il espérait s'y procurer par échange les objets dont l'Espagne avait besoin, sans dépendre entièrement du commerce du Mexique et de l'Europe.

Un habitant de la Nouvelle-Espagne offrit au roi d'avancer 80,000 piastres pour cet objet, s'il voulait le nommer gouverneur absolu de la Californie et *Alcadià Mayor* d'Acaponeta et de Santipac.

Le 29 janvier 1716, le nouveau vice-roi Don Gaspard de Zuñiga, marquis de Valero, arriva au Mexique avec des ordres positifs de la cour relativement au projet d'Albéroni. Ces ordres n'étaient autres qu'une récapitulation de tous ceux qui avaient été expédiés jusqu'au 26 juillet 1708. Philippe V lui enjoignait en outre d'établir une garnison sur la côte de la mer du Sud, d'en explorer les côtes et les ports, de fonder des missions et des séminaires, et d'équiper plusieurs navires. Le roi ayant aussi manifesté le désir de former une colonie sur le rivage occidental de la Californie, le conseil général des ministres y donna son assentiment le 25 septembre 1717. Il fut décidé qu'on fournirait aux missionnaires tout ce dont ils auraient besoin; et que dans le cas où la somme annuelle de 13,000 pesos ne suffirait pas, le surplus nécessaire serait fourni par le trésor. On avait aussi affecté à cet objet un fonds de plus de 500,000 *pesos*, qui avait été levé par contribution. Toutefois, comme les 13,000 *pesos*, accordés par le roi, étaient devenus insuffisants, on commençait à négliger les missions, lorsqu'une nouvelle cédule, du 19 janvier 1719, appela sérieusement l'attention du vice-roi sur ce projet, qui néanmoins ne reçut pas son exécution, attendu la retraite du cardinal qui eut lieu la même année (1).

Le duc Don de Linares, vice-roi du Mexique, légua par son testament, scellé à Mexico, le 26 mars 1717, le tiers de son bien ou environ 5,000 pistoles, aux missions de la Californie, qu'il avait protégées durant son administration.

Ouragan. Pendant l'automne de 1717, un ouragan épouvantable ravagea toute la côte du golfe de Californie. Un grand nombre de barques furent englouties, et l'église et le presbitère du père Ugarte furent détruits de fond en comble.

1719. Construction du navire *Triumpho de la Cruz*. Le père Ugarte fit construire à Santa Rosalia Mulège, le navire

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 14.

el *Triumpho de la Cruz*, ou le Triomphe de la Croix, qui fut lancé au mois de septembre de cette année. Il en avait tiré le bois de Guarivos, pays situé dans les montagnes, à 30 lieues de distance, et l'avait fait transporter à Rosalia par les bœufs et les mulets de la mission.

Reconnaissance de la côte occidentale, par le père Guillen, en 1719. Le père *Clément Guillen*, missionnaire de San Juan Bautista Ligui, ayant résolu de reconnaître par terre *la Bahia de la Magdelana*, ou la baie de la Magdeleine, que le capitaine Vizcaino avait découverte sur la côte de la mer du Sud, partit en 1719, accompagné du capitaine don *Estevan Rodriguez Lorenzo*, d'un détachement de soldats et de trois corps d'Indiens armés; après une marche pénible de vingt-cinq jours à travers un pays aride, il arriva à cette baie, qui a une demi-lieue de large et est entourée de hautes montagnes qui la mettent à l'abri des vents. Il gagna par de petits présents l'amitié des Indiens, et reconnut les deux bras de la baie. En cherchant de l'eau il découvrit des marais impraticables et des montagnes inaccessibles, qu'il lui fallut tourner pour aller à la *Rancheria de San Benito de Aruy*, à quatre lieues de la mer (1). Il voulait en outre examiner la côte, aussi avant qu'il le pourrait, du côté du sud; mais le capitaine et les soldats, déjà fatigués, et apprenant des Indiens qu'il n'y avait pas d'eau douce, l'obligèrent à s'en retourner; il arriva au bout de quinze jours à sa mission de Loreto, après une marche d'environ soixante-dix lieues (2).

Fondation de la mission de la Bahia de la Paz, ou de la baie de la Paix, dans le pays des Guaycuros (3), *à quatre-vingts lieues de Loréto, en* 1721. On prépara à cet effet deux armements, l'un par terre, et l'autre par mer. Le premier fut confié au père Clemente Guillen, qui avait reconnu la côte occidentale de la Californie, l'année précé-

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 15.

(2) Situé dans le district occupé par la mission de San Luis Gonzaga, qui a été fondée depuis.

(3) C'est la nation *Pericù* ou *Pericùes*. Le nom de Guaycuros leur fut donné par des soldats espagnols qui, les ayant entendus s'appeler *Guaxòro*, ou amis, leur donnèrent ce nom. Depuis l'expédition de l'amiral Otondo, ces Indiens avaient attaqué tous les blancs qui s'étaient présentés sur leurs côtes.

dente, et Ugarte se chargea de diriger l'expédition par mer. Ce dernier s'embarqua le premier novembre 1720, à bord la *Balandra Californica*, appelée *Triumpho de la Cruz*, avec quelques soldats et un certain nombre d'Indiens. Arrivé à la Paz, il y débarqua ses troupes, les bêtes et les provisions. Il distribua ensuite des présents aux naturels, et leur fit entendre que les missionnaires venaient chez eux comme amis, et dans l'intention de les réconcilier avec leurs ennemis acharnés, les habitants de l'île de San Joseph, d'Espiritu Santo, et les autres peuplades voisines. Les Guaycuros ayant acceuilli les Espagnols avec amitié, le père Ugarte fonda la mission *de la Bahia de la Paz*, sans difficulté, et rétablit la bonne intelligence entre ces différents peuples. Après un séjour de trois mois à la Paz, il se rembarqua pour Loreto, vers la fin de janvier 1721. En partant, il laissa le père *Bravo*, dans cette nouvelle mission, avec quelques soldats. Celui-ci y bâtit une église, un presbytère et des cabanes; baptisa, dans l'espace de huit ans, plus de six cents enfans et adultes, et augmenta la mission de plus de huit cents individus qu'il répartit dans trois villages ou *Pueblos*, savoir: *la Cabezéra de Nuestra-Señora del Pilar de la Paz*, *Todos Santos*, et *Angel de la Guarda*. Ce zélé missionnaire apprit la langue du pays, introduisit la culture du maïs dans quelques cantons qui lui étaient favorables, à environ vingt lieues de la Paz, et persuada aux Indiens de vivre en paix avec leurs voisins. Bravo retourna à Loreto, en 1728.

L'expédition de terre, dirigée par le père Guillen, fit cent lieues avant d'arriver à la baie, où Ugarte l'attendait.

1721. Cette même année, le père Ugarte fonda la mission de *Nuestra-Señora de Guadalupe*, à *Huasinapi*, ou Notre-Dame de la Guadeloupe, à vingt-sept lieues N. O. de San Ignacio, et à trente de la Conception, dans un pays hérissé de montagnes et habité par les Cochimies. Le père *Everardo Helèn*, qu'il y laissa, commença à baptiser les adultes, le jour du *Sabado Santo*, ou la veille de Pâques 1721. Bientôt après il y arriva des autres *Rancherias*, une foule d'habitants qui imploraient la même faveur. Helèn le leur promit à condition qu'ils lui apporteraient les petites pièces de bois, les pieds de bêtes fauves, les cheveux, les manteaux et les perruques dont ils se servaient pour faire leurs prestiges et leurs sortilèges. Les Indiens eurent de la peine à s'y résigner, parce que les sorciers, qui subsistaient par ce moyen du travail des autres, s'y opposaient; mais enfin, ils y consentirent,

et Helèn brûla publiquement tous ces instruments de superstition.

Découverte de trois Ports sur la côte de la mer du Sud, en 1721. A son arrivée à Loréto, l'infatigable Ugarte s'occupa de préparer une nouvelle expédition destinée à reconnaître la côte méridionale, aussi loin qu'il serait possible. Il envoya le capitaine de la garnison avec un détachement de troupes à la mission de Santa Rosaliâ de Mulegè, avec ordre de se rendre de là, avec le père *Sebastian de Sistiaga*, à celle de Guadalupe, où se trouvait le père Everardo Helèn. Ils partirent de cette mission, le 19 novembre 1721, et gagnèrent la côte qu'ils parcoururent jusqu'au 28e. dégré de latitude. Ils découvrirent trois ports, où il existait de bonnes aiguades et du bois en quantité. Le meilleur était situé à peu de distance du village indien de San Miguel et de la mission de San Xavier.

Ugarte rédigea une relation de son voyage, à laquelle il joignit la carte et le journal du pilote Estrafort. Le père Sistiaga en fit autant; il ajouta à la sienne les plans des trois ports qu'il avait découverts et l'envoya au vice-roi, en le priant de la faire passer au conseil des Indes. Mais, dit Vénégas, on n'a jamais pu retrouver aucune de ces pièces (1).

Vers le même temps, le père *Tamarral* fut envoyé par le vice-roi pour reconnaître une partie de la côte septentrionale de la Californie, depuis la mission de la conception jusqu'au cap San Lucas, à l'effet de chercher des endroits propres à l'établissement de colonies.

Reconnaissance du golfe de Californie jusqu'au Rio Colorado, par le père Ugarte, en 1721. Le père Ugarte, résolu d'explorer les deux côtes du golfe de Californie, et ensuite celle qui est baignée par la mer du Sud, où il espérait découvrir le port si désiré pour la communication des Philippines, repartit, le 15 mai 1721, de la baie de San Dionisio de Loreto, à bord de la Balandra Californica, le Triomphe de la Croix, avec une chaloupe non pontée, nommée la Santa Barbara, aux ordres du pilote *Guillermo Estrafort*. L'expédition se composait de vingt personnes, parmi lesquelles se trouvaient six Européens, dont deux avaient passé le détroit de Magellan, un autre avait été aux Philippines, et un quatrième à Terre-Neuve. Les autres étaient des Indiens du

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, § 15.

pays. Le père Ugarte se rendit à la baie de la Conception, et de là à la rivière Mulège, où il commença à lever la carte de la côte de la Californie, jusqu'auprès des îles Sal-si-Puedes. Il traversa ensuite le golfe, visita le port de Santa Sabina et toucha à la baie de San Juan Baptista, sur la côte des Tepoquis et des Seris, où les Indiens lui refusèrent le moindre secours. Il continua sa route jusqu'à la petite rivière de Caborca, et y reçut quelques provisions des missions de la Conception de Caborca et de San Ignacio. Il examina la côte, qui est stérile, manque d'eau douce et n'offre aucun abri aux navires. Il la quitta le 2 juillet, et fit voile pour le rivage opposé, en traversant le golfe qui, dans cet endroit, n'a pas plus de quarante lieues de large. Il continua d'examiner la côte jusqu'à l'embouchure du Rio Colorado, d'où il découvrit le cap de la Californie, qui n'est séparé de la côte de Pimera que par une rivière. Les Californiens du nord accoururent offrir des secours aux Espagnols, et leur présentèrent des pots de terre (*ollas*) aussi bien confectionnés que s'ils eussent été faits au moule. Toutefois, Ugarte étant tombé malade, et s'étant aperçu que la balandre avait besoin de réparation, il leva l'ancre, le 16 juillet 1721, pour retourner à la Californie.

Dans ce voyage, le père Ugarte reconnut que ce pays était une presqu'île, et qu'il n'existait point de canal de communication, entre le golfe et la mer du Sud, comme on l'avait d'abord cru. Il releva les erreurs des cartes et des routiers, en déterminant la position des golfes, baies, fleuves et îles; et fit connaître les productions des deux côtes, ainsi que les dispositions des habitants. D'après ses observations, il paraîtrait que les nations qui habitent au nord sont plus actives, plus dociles, plus loyales et par conséquent plus disposées à recevoir le christianisme, que celles du sud, qui sont féroces, vindicatives et toujours en guerre les unes contre les autres.

Fondation des missions de Nuestra Señora de los Dolores del Sur, et de Santiago de los Coras, en 1721. Les Indiens Pericù, les Guaycuros, les Uchities, les Coras et les insulaires étaient sans cesse occupés à se détruire les uns les autres. Les Uchities qui habitaient les contrées entre la Paz et Loreto, avaient insulté des Indiens chrétiens. Les Coras, qui vivaient à l'extrémité de la Péninsule, vers le cap San Lucas, cherchèrent querelle à leurs anciens ennemis les Guaycuros de la Paz. Les insulaires de San Joseph, de

Espiritu Santo de Ceralvo recommencèrent leurs hostilités contre les Guaycuros, et trois fois ils pillèrent la mission de San Juan Bautista Ligui ou Malibat, pendant l'absence du père Guillèn. Afin de soumettre ces peuples, ce religieux fonda une mission entre les Uchities et les Guaycuros, sur la côte d'*Apate*, à quarante lieues de Loreto par mer et plus de soixante par terre, à raison du circuit inévitable occasioné par les montagnes.

Elle fut placée sous l'invocation de *Nuestra-Señora de los Dolores del Sùr*, ou Notre-Dame des douleurs du Sud, pour la distinguer de l'autre du même nom qui est située plus au nord. On l'a depuis transférée à *Tañuetià*, à dix lieues du golfe et à vingt-cinq de la mer du Sud. Le père Guillèn y bâtit six villages, savoir: 1°. *Nuestra-Señora de los Dolores*; 2°. La *Concepcion de Nuestra-Señora*; 3°. La *Encarnacion*; 4°. La *Trinidad*; 5°. La *Rédempcion*; 6°. La *Résureccion*. Ces villages avaient été autrefois habités par les Indiens de Malibat; ainsi que trois autres à la nouvelle mission de *San Luis de Gonzaga*, qu'il fonda aux frais de Don Luis de Vélasco, comte de Santiago, habitant du Mexique. On y envoya un missionnaire en 1737.

1722. Cette année, toute la presqu'île, et particulièrement la nouvelle mission de Guadalupe, fut infestée de nuées de sauterelles (*Langostas*) si épaisses qu'elles interceptaient quelquefois les rayons du soleil. Ces insectes détruisirent les *pitahayas*, et autres fruits qui formaient la nourriture principale des Indiens. Ceux-ci, pour subsister, se virent obligés de manger ces sauterelles, ce qui occasiona des ulcères et d'autres maladies dont un grand nombre périrent victimes. L'année suivante, la dissenterie décima la population indigène, et enleva 228 Indiens convertis.

1723. Après avoir fondé ces trois missions, le capitaine de la garnison fit des incursions sur le territoire voisin, avec quelques soldats, pour en intimider les habitants qui montraient des intentions hostiles. En 1725, il fut de nouveau obligé de marcher contre les Uchities et les Guaycuros de différentes *Rancherias* qu'il força à la retraite.

1726. Le père *Juan Gandulain*, lors de la visite qu'il rendit cette année à la Californie, n'y trouva pas moins de trente deux communautés renfermant 1707 Indiens convertis de tout âge et de tout sexe. Vingt *rancherias*, disséminées

dans les montagnes, restèrent attachées à la mission de Guadalupe (1).

1728. Quelques Indiens du nord attaquèrent cette année une communauté chrétienne, et tuèrent trois des habitants. Le père *Luyando*, qui y présidait, craignant qu'il ne s'ensuivît une guerre, chercha à gagner les agresseurs par des présents; mais ceux-ci n'en devinrent que plus insolents, ils égorgèrent tous les chrétiens qu'ils rencontrèrent, et menacèrent même d'aller faire le siége de la mission. Luyando, se sentant trop faible pour leur résister, alla chercher des secours à Guadalupe, où se trouvait le père Sistiaga. Ces deux missionnaires partirent ensemble pour San Ignacio, et résolurent de marcher sur-le-champ à l'ennemi, sans attendre les soldats de Loréto, qui en était à soixante-dix lieues. Ils réunirentsept cents combattants, dont ils ne purent toutefois amener avec eux que trois cent cinquante, à cause du défaut de vivres. L'ennemi campé à une aignade au pied des montagnes, fut investi de tous côtés avant le lever du soleil, et se rendit sans résistance. Les missionnaires retournèrent ensuite à San Ignacio, où ils entrèrent en triomphe (2).

Ce fut ainsi que furent convertis au christianisme tous les naturels de la péninsule, d'une côte à l'autre, sur une étendue de quarante lieues.

1728. *Fondation de la mission septentrionale de San Ignacio, par le père Juan Bautista Luyando, jésuite mexicain.* Il partit de Loréto, au mois de janvier, avec neuf soldats et arriva le 20, dans le district de Kada Kaamàn, sur le territoire des Cochimies, où il établit cette mission, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du père Sistiaga. Elle était située par latitnde N. 28°, dans les montagnes de San Vicente, à 40 lieues S. E. de Santa Rosalia Mulege et à 25 S. de Guadalupe.

1729. *Mort des pères Piccolo et Ugarte.* Le 28 février de cette année, le père François-Marie Piccolo mourut à Loréto, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge et la trente-deuxième de son arrivée en Californie.

L'année suivante, la mort enleva le père Juan Ugarte, au

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 14.
(2) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 17.

village de San Pablo, dans la mission de San Xavier, à l'âge de 70 ans, dont il en avait consacré 30 au service des missions.

1730. *Découvertes des îles de los Dolores par le père Tamaral.* Il partit de Loréto, le jour de St.-Xavier avec quelques Indiens, et arriva, le 6, à une pointe de terre, ou cap, sur la côte d'*Anawa*, à l'endroit où commence une vaste baie de plusieurs lieues de largeur à laquelle il donna le nom de *San Xavier*. Il passa sur un radeau dans une île d'un demi mille de long sur autant de large. Elle était inhabitée, sans verdure ni eau, et fréquentée seulement par une quantité prodigieuse d'oiseaux, qui l'avait fait appeler par les naturels *Afegua* ou île aux oiseaux. Une autre île, nommée *Amalgua*, ou île des Brouillards, et située à quatre ou cinq lieues de la première, a environ deux journées de marche de longueur. Au centre se trouve une montagne fort élevée du haut de laquelle Tamarral aperçut cinq autres petites îles dans une grande baie, et auxquelles il donna le nom de *los Dolores*. L'île d'Amalgua abondait en sources d'eau douce et en bêtes fauves.

Cette même année, Tamaral fonda les deux missions de *San Joseph del Cabo*, et de *Santa Rosa*, sur les bords de la baie de las Palmas, non loin du cap de la Californie. La dernière, ainsi nommée en l'honneur d'une dame de Mexico qui avait affecté des fonds à son établissement, fut fondée au mois de mars (1).

1731. *Fondation de sept missions dans la Haute-Piméria.* Cette année furent fondées dans la Haute-Piméria, sept autres missions, par trois missionnaires, qui y avaient été envoyés par l'évêque de Durango, don Bénito-Crespa, savoir : 1°. *Nuestra-Señora de los Dolores*, avec deux villages ou pueblos; 2°. *San Ignacio*, avec deux villages; 3°. *Tubutama*, avec neuf; 4°. *Caborca*, avec quatre; 5°. *Suamca*, avec plusieurs *Rancherias*, ou communautés; 6°. *Querbavi*, renfermant quelques Espagnols *Estancias*, et un grand nombre d'Indiens; 7°. *San Xavier del Bac*, peuplée principalement d'Indiens (2).

1734. *Galion des Philippines.* Au mois de janvier de cette

---

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 18.

(2) Au mois de février 1739, le marquis de Villa-Puente laissa, par son testament, une somme d'argent pour fonder deux autres missions dans cette province.

année le galion des Philippines arriva, pour la première fois, depuis la réduction de la Californie par les jésuites, au cap San Lucas, et mouilla dans la baie de San Bernabé. L'équipage y fut guéri du scorbut par l'usage des *pita-hayas*, de fruits acides et de viande fraîche.

Révolte des communautés des Indiens Pericues et Guaycuros, situées sur la côte méridionale entre Santiago et San Joseph. Cette révolte fut occasionée par le désir que ces Indiens témoignaient d'avoir chacun plusieurs femmes. Ils détruisirent quatre missions, et mirent à mort les pères Carranco et Tamaral. Cette révolte fut néanmoins apaisée grâce au zèle et au courage du gouverneur de Cinaloa, qui établit une nouvelle mission à San Lucas.

Le vice-roi, par ses lettres du 23 avril 1735, et du 10 avril 1737, ayant informé Philippe V de cette révolte, S. M. donna ordre, le 2 avril 1743, de prendre sur le trésor royal les dépenses qu'elle avait occasionées, et invita le conseil à aviser aux moyens les plus efficaces de réduire entièrement la Californie (1).

1742. Le vice-roi du Mexique, reçut ordre de soumettre la partie qui confine aux frontières nord-ouest du Nouveau-Mexique. Les habitants convertis par le zèle des Franciscains, apostasièrent, en 1780, et depuis on a inutilement tenté de les réduire.

1744. *Voyage du père Jacobo Sedelmayèr, missionnaire de Tubutama, sur les rivières Gila et Colorado, dans la province de Moqué.* Il partit de sa mission au mois d'octobre 1744, et, après avoir fait quatre-vingts lieues, il arriva sur la rivière Gila, où il trouva 6,000 Pa[illegible]yos, et environ le même nombre de Pimas et de Cocomaricopas qui le reçurent amicalement. Mais ces derniers craignant une ligue entre les Espagnols, les Nijoras et les Moquis, s'emparèrent des petits présents destinés à ces deux nations, et refusèrent, de concert avec les Tubutamas, d'accompagner ce religieux espagnol chez elles. Il ne put poursuivre sa marche, mais on lui permit de reconnaître le pays situé sur les deux rives de la Gila; et il revint par les terres des Yumas, leurs ennemis, qui habitent le Rio-Colorado, au-dessus de la jonction de ce fleuve avec le Gila. Sedelmayer se rendit ensuite

(1) Vénégas, tom. II, part. 3, §. 19, 20 et 21.

au Mexique, éloigné de cinq cents lieues de l'endroit où il était. Le père provincial du Mexique, Cristophe Escobar de Llamas, envoya à sa cour une relation de ce voyage, en date du 30 novembre 1745. Ce document fut présenté à Ferdinand, le 9 juin 1746, aussitôt après son avénement. Ce prince adressa au vice-roi une nouvelle cédule pour mettre à exécution les ordres déjà donnés (1).

Tableau des missions, des villages et missionnaires de la Péninsule en 1745.

1°. *Nuestra Señora de Lorèto*, ou Notre-Dame de Lorette, au 25° 30', où est le *Presidio real*, ou garnison royale, et le lieu de débarquement; missionnaire, le père Gaspar de Truxillo.

2°. *San Xavier*, le père Miguèl del Barco; les *pueblos*, ou villages sont : 1°. *S. Xavier*, au 25°. degré et demi; 2°. *Santa Rosalià*, sept lieues à l'ouest; 3°. *S. Miguèl*, huit lieues N.; 4°. *S. Agustin*, à dix lieues S. E.; 5°. *Dolores*, deux lieues à l'est; 6°. *San Pablo*, huit lieues N. O.

3°. *Nuestra Señora de los Dolores del Sùr*, ou Notre-Dame des Douleurs du sud, autrefois San Juan Bautista Malibàt, ou Liguì; le père Clemente Guillen; les *pueblos*, ou villages sont : 1°. *Nuestra Señora de los Dolores*, au 24° et demi; 2°. *La Concepcion de Nuestra Señora*; 3°. *La Encarnacion de el Verbo*, ou l'Incarnation du verbe; 4°. *La Santissima Trinidad*, ou la Sainte-Trinité; 5°. *La Redempcion*; 6°. *La Resurreccion*.

4°. *San Luis Gonzaga*, au 25°. degré : le père Lamberto Hostell; les *pueblos* sont : 1°. *San Luis Gonzaga*, au 25°. degré; 2°. *San Juan Nepomuceno*; 3°. *Santa Maria Magdalena*, dans la baie de ce nom.

5°. *San Joseph de Comondù*; sans missionnaire, à cause de la mort du père *Francisco Xavier Wagnèr*, le 12 octobre 1744. Desservie *par interim* par le père Druet; les *pueblos* sont : 1°. *San Joseph*, au 26°. degré; 2°. un autre village, une lieue à l'ouest; 3°. un autre sept lieues au nord; 4°. un autre dix lieues à l'est sur la côte.

(1) *Vénégas*, tom. II, part. 3, §. 22, et *Villa-Señor*, lib. VI, cap. 16.

6°. *Santa Rosalià Mulège ;* le père *Pedro Maria Nascimben ;* les villages sont : 1°. *Santa Rosalia*. au 26° 50′ ; 2°. *La Santissima Trinidad*, six lieues au S. S. E. ; 3°. *San Marcos*, huit lieues au nord.

7°. *La Purissima Concepcion :* le père Jacobo Druèt ; les *pueblos* sont : 1°. *La Purissima Concepcion* ou l'Immaculée Conception, au 26°. degré. Elle renferme six autres villages dans un rayon de huit lieues autour de la ville principale.

8°. *Nuestra Senora de Guadalupe ;* le père Joseph Etasteigèr ; les *pueblos* sont : 1°. *Nuestra Señora de Guadalupe*, au 27°. degré ; 2°. *La Concepcion de Nuestra Señora*, six lieues au sud ; 3°. *San Miguèl*, six lieues au S. O. ; 4°. *San Pedro y San Pablo*, six lieues à l'ouest ; 5°. *Santa Maria*, cinq lieues au nord.

9°. *San Ignacio ;* le père Sébastien de Sistiaga ; les *pueblos* sont : 1°. *San Ignacio*, au 28°. degré ; 2°. *San Borja*, à 8 lieues ; 3°. *San Joachin*, à 3 lieues ; 4°. *San Sabas*, à 3 lieues ; 5°. *San Athanasio*, à 5 lieues ; 6°. *Santa Monica*, à 7 lieues ; 7°. *Santa Martha*, à 11 lieues ; 8°. *Santa Lucia*, à 10 lieues ; 9°. *Santa Ninfa*, à 5 lieues.

10°. *Nuestra Señora de los Dolores del Norte :* le père Fernando Consag. Cette mission était réunie à celle de San Ignacio, et desservie par les pères Sistiaga et Consag ; il y avait dans son district, qui est à 30 lieues de San Ignacio, et par la latitude de 29 degrés, cinq cent quarante-huit Indiens baptisés.

11°. *Santa Maria Magdalena*, commencée au N. par le même père Consag qui écrivit à ce sujet au père Provincial Joseph Barba, qu'il ne pouvait trouver de siége convenable, quoique les Indiens convertis fussent aussi bien disposés et aussi réguliers que ceux de San Ignacio.

12°. *Santiago del Sùr ;* le père Antonio Tempis. Les pueblos sont : 1°. *Santiago*, au 23°. degré ; 2°. Le *Surgidero* ou mouillage de Santa Maria de la Luz ; 3°. Le Surgidero de San Borja.

13°. *Nuestra Senora del Pilar de la Paz.* On n'envoya à Mexico aucun état de cette mission, ni des autres qui avaient été rétablies au midi, qui sont :

14°. *Santa Rosa* dans la baie de *Palmas*.

15°. *San Joseph del Cabo de San Lucas*, où est la nouvelle garnison royale.

16°. *San Juan Bautista*, commencée dans le N. On désirait fonder une autre mission au N. au *pueblo* de *San Juan Bautista*, et en conséquence, le père Consag s'y transporta pour préparer les esprits des Indiens, mais il n'y avait ni fonds, ni soldats, ni missionnaires (1).

Gouvernement spirituel et civil des missionnaires et des Indiens de la Californie, établi par le père Salva-Tierra, en vertu d'une cédule royale du 29 janvier 1716. Philippe V avait ordonné qu'on fournît à ses dépens, aux missions de la Californie, et à celles des autres parties de l'Amérique, toutes les choses nécessaires pour la célébration du service divin; mais cet ordre ne reçut jamais son exécution. Il avait aussi affecté à l'entretien de chaque missionnaire un traitement annuel de 300 piastres que le père Salva-Tierra porta depuis à 500. De leur côté les missionnaires étaient obligés d'acheter de leurs deniers les bestiaux et les grains. Salva-Tierra voulut que les capitaux des sept missions déjà fondées fussent employés à acquérir des biens-fonds, pour le compte de la société; c'est ainsi qu'il acheta successivement la ferme de Guadalupe, dans la vallée d'Oculna; celle de Huasteca, pour y élever des bestiaux, et celles de Huapango et de Sarco. Les prêtres et les missionnaires jésuites étaient tenus non-seulement de fournir à l'entretien des églises, mais encore à la nourriture de ceux de leurs paroissiens qui venaient assister au service divin. On donnait à ceux-ci le matin et le soir une certaine quantité d'*Atole*, ou de maïs bouilli dans de l'eau et que l'on broyait ensuite pour le faire cuire une seconde fois. A midi, on leur servait du *Pozoli*, ou maïs cuit avec de la viande fraîche ou salée, des fruits et des légumes. On accordait aussi la même pitance aux Indiens qui venaient toutes les semaines, deux à deux, au village principal pour se faire instruire. Les missionnaires donnèrent à tous leurs paroissiens un costume uniforme, fait de serge, de *Bajetto* et de *Palmilla*, étoffes grossières qu'ils tiraient de la Nouvelle-Espagne. Ils leur enseignaient à travailler, à labourer et à arroser leurs champs. le produit en était pour eux; mais les missionnaires les empêchaient de dissiper ce qu'ils avaient recueilli. L'usage du vin n'était permis qu'aux malades, à qui l'on fournissait aussi gratuitement des médicaments; de sorte que le prêtre remplissait tous les devoirs d'un père de famille sans en retirer aucun profit.

---

(1) Vénégas, *Noticia de la California*, tom. II, part. III, §. 22.

Dans chaque mission, le père avait à ses ordres un soldat, qui, dans certaines occasions, jouissait de la même autorité que le capitaine de la garnison. Le missionnaire nommait gouverneur du village, la personne qui lui paraissait le plus capable d'en remplir les fonctions; il en chargeait une autre du soin de l'église, et une troisième bien instruite et de mœurs irréprochables, de faire répéter aux Indiens leurs prières et leur catéchisme tous les matins. Dans l'absence du missionnaire, le soldat devenait son substitut. Les crimes capitaux étaient jugés par l'officier de la garnison; on punissait du fouet ou de la réclusion les fautes légères, et c'étaient les Indiens eux-mêmes qui exécutaient les sentences. On envoyait des enfants de toutes les missions à Loréto, où des maîtres venus du Mexique leur enseignaient l'espagnol, la lecture, l'écriture et le chant.

La garnison et les soldats devaient veiller à la sûreté des missions. Ces derniers jouissaient des mêmes droits et privilèges que les officiers et soldats des armées du roi, et lorsqu'ils étaient en détachement sur les frontières, ils recevaient la même solde que ceux de la Nouvelle-Espagne.

Le capitaine de la garnison connaissait de toutes les affaires civiles et militaires de la Californie; il était aussi capitaine général du pays et des côtes et mers environnantes. Il exerçait une autorité absolue sur les navires et leurs équipages, sans être obligé d'en référer aux missionnaires. Le gouverneur militaire de la garnison avait les mêmes droits que celui des garnisons frontières (1). Les soldats de la Nouvelle-Biscaye, de Sonora et de Cinaloa, avaient un traitement annuel de 300 piastres, et le capitaine de 500. Le père Salva-Tierra adopta aussi des mesures efficaces pour empêcher la pêche clandestine des perles, dont le quint, pour chaque barque, était affermé 12,000 piastres par an.

Salva-Tierra après avoir mis ordre aux affaires de la Californie, partit pour Mexico; mais la mort le surprit en chemin.

Croisière dans la mer du Sud, par le capitaine Woodes Rogers, en 1709 et 1710. L'expédition aux ordres de ce capitaine se composait du vaisseau le *Duc*, de 320 tonneaux, monté de 30 pièces de canon et de 117 hommes d'équipage; et de la *Duchesse*, de 260, avec 26 canons et 108 hommes. Rogers après avoir fait provision de tortues aux îles de Galla-

(1) Vénégas, tom. II, part. III, §. 11.

pagos et de Très Marias, se rendit de là, le 1er. novembre 1709, à la côte de la Californie, par lat. N. 22° 25′ et long. 113° 38′ de longitude O. de Londres, pour y attendre en croisière le riche vaisseau de Manille, dans les mêmes parages où le chevalier Thomas Cavendish l'avait enlevé le 4 novembre 1587.

Le 17 novembre, quelques hommes qu'il envoya dans une barque pour faire de l'eau, rencontrèrent des Indiens montés sur des radeaux, et qui leur donnèrent en échange de deux ou trois couteaux, deux outres remplies d'eau, une couple de renards en vie et une peau de cerf. Ces Indiens, qui étaient entièrement nus, vinrent sans crainte sur la frégate, et la chaloupe ne pouvant aller à terre sans danger, à cause des grosses houles, ils y menèrent quelques marins sur leurs radeaux, qu'ils tirèrent à la cordelle et à la nage. Ces Indiens leur montrèrent tout ce qu'ils possédaient, à l'exception de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs armes. Ils avaient des couteaux faits de dents de poissons.

Le 22, la barque et la chaloupe ayant été mises à la mer, pour aller chercher des provisions, elles arrivèrent à une baie formée par l'embouchure d'une rivière, sur les bords de laquelle se trouvaient environ 500 Indiens qui habitaient dans de petites cabanes et paraissaient vivre de la pêche. Quelques-uns d'entre eux vinrent au devant de la barque; toutefois, le 27 suivant, ils ne voulurent pas permettre aux marins de débarquer pendant la nuit. Rogers pense que c'est la même rade où Cavendish relâcha en 1587. Le 21 décembre, il fit route vers le port de Puerto Séguro; et le 22, il reconnut un vaisseau qu'il attaqua et prit. C'était la *Nuestra Señora de la Incarnacion del Desengaño*, portant 20 pièces de bronze, 20 pierriers et 193 hommes aux ordres du chevalier *Jean Pichberty*, Français. Il y eut à son bord 9 hommes de tués et 10 de blessés, et sur celui de Rogers, il n'y eut que lui et un soldat de blessés. Suivant le rapport des prisonniers, la cargaison du navire avait coûté dans l'Inde, 2,000,000 dollars. Rogers alla mouiller avec cette prise à Puerto Seguro, où, ayant appris qu'un autre vaisseau dont la Nuestra Senora s'était séparée par le 35° de latitude N., se dirigeait vers la même côte, il résolut d'aller croiser pour l'attendre. Le 26 décembre, il rencontra trois navires, et livra à un d'eux un combat qui dura de six à sept heures. Rogers ayant eu plus de 30 hommes de tués et de blessés, et ses munitions étant presque épuisées, il fut forcé de se retirer. Ce vaisseau était

la *Bigonia*, ou vaisseau amiral de Manille, du port de 900 tonneaux. Il était monté de 40 canons, du même nombre de pierriers tous en bronze, et de 450 hommes d'équipage.

Le 1er. janvier 1710, Rogers revint au Puerto Seguro, d'où il congédia ses prisonniers, auxquels il donna une barque et des vivres pour retourner à Acapulco. Il rendit aussi au capitaine Pichberty et à ses officiers, leurs habits, leurs instruments et leurs livres; et le 11, il fit voile pour les îles Ladrones, où il arriva le 11 mars.

Dans la courte description que le capitaine Woodes Rogers donne de la Californie, il dit qu'il est incertain si ce pays est une île ou s'il est joint au continent (1).

Découvertes des Russes sur la côte N. O. du continent américain, en 1741. Dès l'année 1636, les Russes avaient commencé à naviguer dans la mer Glaciale. Ils reconnurent successivement les rivières de Jana, d'Indigerka, d'Alaska, et celle de Kolyma où ils avaient, en 1648, leurs établissements les plus reculés. Cette année, ils équipèrent trois bâtiments (2), ou *Kotsches*, dont ils donnèrent le commandement à *Semoen Deschnew*, à *Gerasim Ankudinow*, chefs de Cosaques, et à *Fedor Alexeew*, chef des *Promyschlenis*, ou chasseurs de Sibérie, et qui mirent à la voile du port de Kolyma, le 20 juin, pour aller faire des découvertes. Ayant doublé le promontoire de la nation *Ischelatzki* ou *Ischelages*, ils arrivèrent à la baie d'*Anadir*. dans la mer de Sibérie, et reconnurent toute la côte d'Asie qui fait face à celle du N. O. de l'Amérique.

Le Kotsche d'Ankudinow fit naufrage à la hauteur de la grande pointe de *Tschuktschis*, mais l'équipage parvint à se sauver. Là, Alexeew eut à soutenir, contre les naturels, un combat dans lequel il fut blessé, et peu après les bâtiments se séparèrent pour ne plus se rejoindre. Deschnew, jeté sur la côte par les vents et la tempête, partit avec vingt-cinq hommes pour chercher l'Anadir, qu'il trouva enfin après dix semaines de marche.

Deschnew avait fourni au gouvernement russe des renseignements sur la situation relative de l'Asie et de l'Amérique.

---

(1) *Woodes Rogers voyage round the World*, *in the years* 1708-11, *London*, 1711.

(2) On en avait équipé sept, mais on ignore quel a été le sort des quatre autres. Ils étaient montés chacun de trente hommes.

Mais on ignorait si les deux continents étaient séparés ou non par un détroit. Pour résoudre cette question, qui avait occupé l'attention du cabinet depuis plusieurs années, on prépara une expédition composée de deux navires, et dont on confia le commandement aux capitaines *Vitus Bering* et *Alexoi Tschiricow*. Le premier fit voile de la rivière de Kamtschatka, le 20 juillet 1728, longea la côte d'Asie et arriva, le 15 août suivant, par la latitude de 67° 18′ sans avoir rencontré la côte de l'Amérique.

Ces mêmes navigateurs exécutèrent un second voyage, en 1729, sans être plus heureux; mais dans un troisième que Bering fit en 1741, il découvrit ce continent, par latitude N. 58° 28′, et suivant ses observations (1), à 50° à l'est du méridien d'Awatscha (2). Le 20 juillet, il jeta l'ancre près d'une pointe de terre, qu'il nomma cap *Elie*, y étant arrivé le jour de la fête de ce saint, et un autre situé à l'ouest reçut le nom de *Saint-Hermogène*. Il navigua ensuite parmi des îles qui bordent la grande peninsule, ou presqu'île appelée depuis *Alaska*, et le 29 août, il mouilla à 55° 25′ au milieu d'un groupe d'autres îles, qu'il nomma *Schumagin*. Ces îles étaient habitées. Au mois d'octobre, étant par 51° et demi de latitude, il découvrit à la pointe S. O. d'Alaska, une haute montagne qu'il appela *Saint-Jean*. Il reconnut après une partie des îles Aleutiennes, qui dépendent du continent américain, et qui forment, avec sa côte N. O. et la côte N. E. de l'Asie, un immense bassin de 1200 lieues de circuit. Tschiricow, qui, lors du dernier voyage, s'était séparé du vaisseau commandant, découvrit aussi la côte de l'Amérique, vers le milieu de juillet, entre les 55° et 56° parallèles.

Le médecin et naturaliste *George Wilhem Steller*, qui était à bord du vaisseau de Bering et l'astronome *Delisle de la Croyère*, qui se trouvait à celui de Tschiricow, firent connaître la géographie et l'histoire naturelle de l'archipel des îles Aleutiennes; et le commerce des fourrures donna lieu aux diverses expéditions qui furent entreprises peu après, tant aux frais du gouvernement qu'à ceux des particuliers (3).

(1) 62° suivant Fleurieu.

(2) *Petrowpalowska*, ou saint Pierre et saint Paul.

(3) *Voyages et découvertes faites par les Russes le long des côtes de la mer glaciale et sur l'Océan oriental, tant vers le Japon que vers l'Amérique*, par G. P. Muller; trad. de l'allemand, par C. G. F. Dumas, 2 vol. in-12, 1766, Amsterdam.

1744. Philippe V, par la cédule du 13 novembre de cette année, adressée au vice-roi du Mexique, demanda de nouveaux renseignements, pour régler et soutenir les établissements de la Californie.

Découverte des Iles Aleutiennes, en 1745, par de petits navires équipés aux frais de négociants russes. Après le voyage de Bering, les découvertes furent presque toutes faites par des particuliers d'Yrkutsk, d'Yakutsk et d'autres endroits de la Sibérie. Des habitants du Kamtchatka découvrirent près de l'île de Bering, celle de *Mednoi Ostroff*, ou de cuivre, ainsi appelée des gros morceaux de ce métal qu'on rencontre dans sa partie occidentale.

Le 19 septembre 1745, le navire l'*Eudoxie*, ayant fait voile de la rivière de Kamtchatka, sous les ordres de *Michel Navodtsikoff*, originaire de Tobolsk, fut poussé vers le S. E. par une tempête, et découvrit les trois îles les plus proches des Aleutiennes. Le capitaine y passa l'hiver à chasser des loutres de mer, et au printemps suivant il repartit pour le Kamtchatka, emmenant avec lui un des insulaires, qui, ayant appris un peu de russe, lui donna des renseignements sur les îles voisines.

En 1753, un autre navire, commandé par *Serebranikoff*, monté par 34 Russes et Kamtchadales, reconnut les îles les plus éloignées des Aleutiennes, ou îles des *Renards*, qui furent ainsi nommées de la quantité d'animaux de cette espèce, noirs, gris, bruns et rouges, qu'on y remarqua.

Les habitants de ces îles vivent de racines sauvages et d'animaux marins, bien que les rivières y fourmillent de saumons, et la mer de turbots. Ils se peignent le visage, y représentent diverses figures, et portent des os dans des trous qu'ils se font à la lèvre inférieure.

Les îles Aleutiennes et des Renards s'étendent dans une direction presque occidentale au S. O., ou depuis le promontoire d'Alaska jusqu'à la côte du Kamtchatka, et au N. jusqu'au 51° de latitude.

En 1760, *André Tolstyk*, commandant le navire *André et Natalie*, découvrit quelques îles nouvelles, auxquelles il donna le nom de *Andreanoffskye Ostrowa*, ou Saint-André.

Le capitaine du navire le *Zacharie et l'Elisabeth, Drusimin*, étant arrivé à *Umnah*, une des îles des Renards, vers le commencement de septembre, se rendit de là, le 22, à celle d'Oonalashka, pour y passer l'hiver; mais son bâtiment fut dé-

truit par les naturels, qui massacrèrent ensuite l'équipage, composé de trente-quatre Russes et de trois Kamtchadales; quatre hommes seulement parvinrent à s'échapper.

1763. Cette année, *Etienne Glotoff*, marin habile, commandant le navire *André* et *Natalie*, monté par trente-huit Russes et huit Kamtchadales, qui était parti de la rivière de Kamtchatka, le premier octobre 1762, arriva à l'île de Cnivre. Ayant remis à la voile, le 26 jnillet, il aborda à celle d'Umnah, après une longue navigation, et le 24 août, en étant parti pour faire de nouvelles découvertes, il en reconnut huit autres, et toucha à la plus orientale, celle de *Kadiak*, dont les habitants lui dirent qu'elle était peu éloignée d'un vaste continent couvert de bois. Les Russes y construisirent une baraque, après avoir repoussé une attaque de ces insulaires, et passèrent l'hiver dans l'île.

1764 et 1765. *Ivan Solovioff*, commandant du navire le *Saint-Pierre* et le *Saint-Paul*, avec cinquante-cinq hommes dont treize Kamtchadales, hiverna cette année à l'île d'Oonalashka. Il eut à soutenir plusienrs combats contre les naturels, snr le compte desquels il a fourni de nombreux renseignements. Ils vivent dans des habitations souterraines, en petites communautés séparées, de cinquante à deux cents personnes chacune.

1767. — 1768. Le lieutenant *Synd*, dans un voyage qu'il fit au N. E. de la Sibérie, par ordre de la cour de Russie, découvrit un groupe d'îles qui s'étend entre les 61° et 62° de latitude, et les 195° et 202° de longitude, par rapport à l'île de Fer, le long de la côte de Tschutski. Il reconnut aussi un promontoire qu'il croyait faire partie du continent américain.

1768 et 1769. Un autre voyage aux îles des Renards fut exécuté durant ces années, aux frais de l'impératrice de Russie, par le capitaine *Krenitzin* et le lieutenant *Levashef*, officiers de la marine impériale.

En 1772, une cargaison de fourrures, venant des îles nouvellement découvertes, se vendit au Kamtchatka, la somme de 50,000 roubles, la douane en ayant préalablement perçu le dixième de la valeur. Les cinquante-cinq actionnaires, à qui elle appartenait, eurent chacun vingt peaux de loutres de mer, seize de renards noirs et bruns, dix rouges, et trois queues de loutres (1).

(1) *Russian discoveries, by William Coxe*, in-4°., *London*, 1780.

Expédition du père Fernando Consag, en 1746. La cour d'Espagne, voulant soumettre la Californie, conçut le projet de faire explorer le golfe du même nom, à l'effet d'établir sur ses bords des postes militaires et des missions qui en faciliteraient la conquête. Le père *Fernando Consag*, homme d'un grand mérite, fut chargé de diriger cette expédition. Les missions lui fournirent des barques, des matelots et les vivres nécessaires, et il prit avec lui quelques Indiens Cochimies, auxquels il donna des habillements et des armes.

Le 9 juin 1746, Consag partit du port de San Carlos, avec un détachement de soldats, montés sur quatre canots. Le lendemain, il se vit forcé de relâcher dans la baie de San Bernabé; le 12, il doubla la Punta de San Juan, et passa devant la baie formée par les caps San Miguel et Punta Gorda, où il y avait une pêcherie de perles. Dans les temps d'orages, la mer y jette sur la côte une grande quantité d'huîtres, ce qui lui a fait donner le nom de *Pepena*. Le 13, les Espagnols reçurent la visite de plusieurs Indiens, dont les enfants furent baptisés. Il franchit ensuite le cap San Gabriel de Sal-si-Puedes, si redouté des marins, et arriva à l'aiguade de San Raphaël, où les habitants accoururent en foule sur le rivage. Ils témoignèrent beaucoup d'aversion pour les *Yaques* habitants de l'autre rive, qui conduisaient les canots, à cause des déprédations que ceux-ci avaient commises sur leurs terres pendant qu'ils étaient occupés à la pêche des perles. Le 17, Consag se remit en route, et le 18, il mouilla dans une baie qu'il appela *Purgatorio*, ou Purgatoire, parce qu'en y entrant pendant la nuit, il avait heureusement évité les écueils dont elle est remplie. Il en repartit le 19. Le 20, il doubla la Punta de las Animas, et pénétra dans la baie de los Angeles, où il fit de l'eau. Là il aperçut un grand nombre d'Indiens, qui portaient des carquois bien fournis de flèches, et qui paraissaient disposés à l'attaquer. Enhardis par l'impunité des meurtres qu'ils avaient commis sur les pêcheurs de perles, ces sauvages se croyaient invincibles; toutefois ils s'enfuirent sans attendre une décharge, en abandonnant leurs femmes et leurs enfants. Le 22, Consag continuant sa route, passa le cap de los Angeles, et entra dans le canal de Ballenas. Le 25, après avoir rangé quelque temps la côte, comme il s'arrêtait pour faire aiguade, une multitude d'Indiens armés accoururent

La relation des premières découvertes des Russes par Muller, finit en 1741; Coxe les continue jusqu'en 1760.

sur le rivage. Mais à peine les soldats eurent ils mis pied à terre qu'ils se sauvèrent en désordre. Les Espagnols dédièrent l'endroit à *San Juan y San Pablo,* ou Saint-Jean et Saint-Paul, en l'honneur de ces deux martyrs. Le 27, il remit à la voile; et le lendemain, il relâcha dans une baie qu'il appela *San Pédro y San Pablo,* ou Saint-Pierre et Saint-Paul. Il en sortit le 29, et doublant le cap Blanc, il arriva à une autre baie fort étendue, et qui renfermait plusieurs îles et une petite baie nommée Bahia de San Luis Gonsaga. Il en partit le troisième jour. Le 30, il se présenta plusieurs Indiens, qui défièrent les Espagnols au combat; mais ils se retirèrent devant six soldats et vingt-six archers Indiens, et abandonnèrent leurs femmes, leurs enfants et leurs provisions. On y trouva un chien, le seul dit de la Véga, qui existât dans la Californie avant l'arrivée des missionnaires.

Le 1er. juillet, Consag rendit la liberté aux prisonniers, et continuant sa route, il arriva à l'aiguade de San Estanislao. Le 2, il entra dans la *Enséñada de la Visitacion,* ou baie de la Visitation. Le 4, il doubla le cap du même nom, et le 5, il aperçut non loin des côtes un grand nombre de chèvres sauvages (1) et de moutons de Californie. Le 9, il reconnut la *Enseñada de San Felipe de Jésus*, ou baie de Saint-Philippe de Jésus, et employa les jours suivants à examiner toute la côte jusqu'à l'embouchure du Rio Colorado, où il arriva le 18. Il explora une partie de ce fleuve et des côtes voisines, et repartit, le 25, pour le port d'où il était sorti (2).

Expédition infructueuse du gouverneur du Nouveau-Mexique contre les Apaches (3), en 1747. Ces peuples sauvages et cruels occupaient un pays de 300 lieues d'étendue et d'un accès difficile, qui commence à la rivière de Chigagua, et comprend les garnisons de Janos, de Fronteras, de Terrenate ou Guevavi, et aboutit au Rio Gila. Il confine du côté du N. au pays de Moquis et au Nouveau-Mexique; à l'orient, à la garnison de Passo, et au midi, à celle de Chigagua.

L'expédition se composait de 30 soldats tirés de chacune des garnisons de la Nouvelle-Biscaye, de Passo, du Nouveau-

(1) *Muchos barrendos ò cabras monteses.*

(2) Vénégas, etc. — *Villasenor; Nuevo Theatro americano*, lib. V, cap. 39, où se trouve aussi un extrait de ce voyage.

(3) On donnait alors ce nom à tout infidèle ou *apostat, ennemi déclaré des Espagnols.*

Mexique, de Janos, de Fronteras, de Terrenate, d'un corps de milices espagnoles, et de tous les Indiens armés qu'on put réunir.

Les jésuites de Sonora fournirent des chevaux, des provisions et de l'argent. Toutefois le gouverneur du Nouveau-Mexique ayant été obligé de tourner ses armes contre quelques Indiens voisins, n'arriva point au temps marqué. Les Apaches, avertis de l'expédition qui se préparait contre eux, s'enfuirent à son approche, et ravagèrent la province de Sonora dont ils étaient la terreur depuis 80 ans.

Deuxième expédition contre les Apaches, en 1748. Cette année on fit partir contre les Apaches une nouvelle expédition, composée de milices espagnoles, de 300 Apatas et du même nombre de Pimas. Elle pénétra jusqu'aux montagnes qui servaient de retraite habituelle à ces sauvages, mais ne les y rencontrant point, elle se disposait à retourner sur ses pas, lorsqu'elle fut attaquée par une bande à laquelle elle tua quelques hommes et fit dix prisonniers. Les Apaches effrayés des armements qui se préparaient contre eux, se présentèrent à la garnison de Janos pour demander la paix et la permission de s'établir dans le voisinage de cette mission. Il s'en rendit aussi quelques-uns à Fronteras, dans la même intention.

Au mois d'octobre de la même année, le père Sedelmayer entreprit un second voyage sur la Gila, au pays des Papagos et des Pimas, et à celui des Cocomaricopas, et des Yumas, ennemis de ces derniers, qui habitaient sur la rive occidentale du Rio Colorado.

1751. Cette année, les Seris et les Tepocas infidèles, qui résidaient dans les montagnes situées le long de la côte du golfe, se révoltèrent de nouveau contre les Espagnols (1).

1767. Sous le règne pacifique de Ferdinand VI, on acquit une connaissance plus étendue de l'intérieur de la Californie; on réduisit sous l'obéissance un grand nombre de naturels, mais à l'avènement de Charles III, les relations politiques avec les autres puissances de l'Europe, ayant subi de grands changements, on adopta des mesures pour protéger les établissements de ce pays, contre toute invasion étrangère. Cette même année, 1767, les jésuites après avoir fondé 16 villages dans l'intérieur de la presqu'île et converti environ 20,000 In-

(1) Vénégas, tom. II, part. III, sect. 22. *Fin de la noticia de la California.*

diens, furent expulsés, et remplacés par les moines du couvent de San Fernando de la ville de Mexico.

1768. *Expédition de Don Juan Perez.* Les événements politiques de l'Europe et les établissements des Russes sur la côte du N. O. excitèrent l'attention de la cour d'Espagne, et la décidèrent à prendre les précautions nécessaires pour la défense de ses possessions d'outre-mer. Dans cette intention, elle prépara une expédition à San Blas, destinée pour les ports de San Diégo et de Monterey, situés au N. O. de la Californie, et où elle se proposait d'établir un presidio et une mission.

1769. Pour mieux remplir cet objet, le vice-roi envoya une expédition par terre dans les mêmes parages, en même temps qu'il y expédiait par mer, les paquebots le *San Antonio* et le *San Carlos*, l'un commandé par *Don Juan Perez*, et l'autre par *Don Vicente Villa*. Ces deux officiers firent voile du port de San Blas, le 10 janvier 1769, et n'arrivèrent à celui de San Diégo que le 11 avril suivant. De son côté, l'expédition de terre, composée d'un détachement de troupes, aux ordres de *Don Gaspar de Portola*, gouverneur de la presqu'île de Californie, atteignit ce port, le 14 mai, après avoir eu beaucoup de difficultés à surmonter, et se rendit de là à Monterey, où elle arriva le 29 novembre, sans y trouver une seule embarcation d'où elle pût tirer des secours. Après y avoir séjourné quelque temps elle revint à San Diégo. Toutefois, ayant appris que le San Antonio était entré à Monterey, avec des vivres et des secours pour l'établissement, l'expédition de terre, quoique réduite à 20 hommes, se mit en marche pour y retourner. Tous y arrivèrent et s'occupèrent aussitôt de la formation d'une colonie. On établit aussi des missions dans ces deux endroits et on arrêta le plan de cinq autres dans différentes parties de la Californie (1).

La même année, *Don Joseph de Galvez*, visiteur général du Mexique, fut chargé d'aller rétablir la tranquillité dans les provinces de Sonora et de Cinaloa, et d'y former des établis-

(1) Fleurieu, Introd. au voyage de Marchand, p. 43. M. de Fleurieu a puisé ces renseignements dans le manuscrit d'un ouvrage fort rare. C'est la relation espagnole de ce voyage, imprimée par ordre du gouvernement de la Nouvelle-Espagne, et qui est intitulée : *Diario historico de los Viages de mar y tierra hechos al norte de la California.* On en trouve un extrait dans les notes géographiques jointes aux instructions données à la Peyrouse.



semens. Après cinq ans de guerre, les tribus révoltées, qui s'étaient retirées dans les défilés des montagnes, se soumirent à son autorité.

1769. Les astronomes *Chappe*, français, *Doz*, espagnol et *Vélasquez*, mexicain, entreprirent, cette année, un voyage à la Californie pour observer le passage de Vénus.

Expédition de Don Juan Pérez, en 1774. Pérez s'embarqua au port de San Blas, le 25 janvier 1774, à bord de la corvette le *Santiago*, accompagné du pilote *Esteban José Martinez*. Il avait ordre de reconnaître toute la côte, depuis Monterey jusqu'au 60° de latitude. Après avoir exploré le canal de Santa Barbara, et les îles qui le forment, il passa au port de San Diégo, et de là, à celui de Monterey. Le 7 juin, il remit en mer et prenant la direction du N., il découvrit, le 20 juillet, l'île de *Santa Margarita*, lat. 55°, à l'extrémité N. O. de l'archipel de la reine Charlotte, et le détroit (*la Entrada de Pérez*) qui sépare cette île de celle du prince de Galles. Le 9 août, il mouilla dans la rade de Nutka, qu'il appela le port de *San Lorenzo*, lat. 49° 30', et où il fit des échanges avec les Indiens qui lui apportèrent des morceaux de fer et de cuivre (1). Pérez se proposait d'explorer de nouveau toutes ces côtes, lorsqu'il en fut empêché par le mauvais temps, et par le scorbut qui se manifesta dans son équipage (2).

---

(1) Voyez la Nouvelle-Espagne de M. de Humboldt, liv. III, sect. 15.

(2) Le rédacteur du troisième voyage de Cook affirme que les Espagnols, lors de cette expédition, n'abordèrent pas à Nutka, (tom. III, chap. 3, p. 99.) Néanmoins les vases d'argent de fabrique espagnole, que Cook vit entre les mains des naturels de cette contrée, prouvent qu'ils avaient dû avoir des rapports avec les Espagnols. Voyez le *Viage hecho por las Goletas Sutil y Mexicana, introd.* p. 92 et 93.

FIN DU TOME NEUVIÈME.

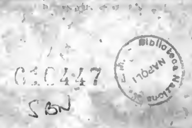


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



